





NOTRE-DAME DE FRANCE

OU

HISTOIRE

DU

CULTE DE LA SAINTE VIERGE

EN FRANCE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,

IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,

RUE GARANCIÈRE, 8.

NOTRE-DAME DE FRANCE

OU

HISTOIRE

DU

CULTE DE LA SAINTE VIERGE

EN FRANCE,

DEPUIS L'ORIGINE DU CHRISTIANISME JUSQU'A NOS JOURS.

SIXIÈME VOLUME

COMPRENANT

L'HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE

DANS LES PROVINCES ECCLÉSIASTIQUES DE BESANÇON ET DE LYON.



PAR

M. LE CURÉ DE SAINT-SULPICE.

Regnum Galliæ, regnum Mariæ.

PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE GARANCIÈRE, 8.

1866

PRÉFACE.

L'an dernier, à pareille époque, en faisant paraître le cinquième volume de *Notre-Dame de France*, nous disions avec une assurance que quelques-uns peut-être trouvèrent téméraire : A janvier 1866, le volume sixième et avant-dernier. Nous sommes heureux aujourd'hui de tenir la parole donnée. Il nous en a coûté sans doute plus d'une tribulation pour suivre tous ces longs chemins de l'est de la France que nous venons de parcourir ; car ils ne sont pas toujours semés de roses. Mais nous avons été encouragé et consolé dans ces excursions, en voyant partout Marie

aimée et honorée. Les mœurs, les climats, les manières de rendre ses sentiments et ses pensées diffèrent; mais, quand il s'agit de Marie, il y a unanimité dans les esprits et dans les cœurs. Ici l'est et l'ouest de la France se font écho, et le nord vibre des mêmes sentiments que le midi. De tous les points de l'Empire, un seul cri s'élève vers elle, pour lui dire : Vous êtes notre espérance, notre consolation, notre douceur, notre vie, notre Mère. Le cri est monotone, diront peut-être les cœurs qui n'aiment pas la Mère de Dieu; mais pour les cœurs qui l'aiment, cette monotonie forme une harmonie délicieuse. Un enfant ne se lasse point d'entendre louer sa mère, ni de la voir toujours et partout entourée de respect et d'amour.



HISTOIRE

DU

CULTE DE LA SAINTE VIERGE

EN FRANCE.

PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE BESANÇON.

Cette province comprend la Lorraine, l'Alsace, le Bugey et la partie de la Franche-Comté qui forme les départements du Doubs et de la Haute-Saône. Dans l'étude de cette province, nous suivrons l'ordre que nous venons d'indiquer, parce qu'au point de vue topographique il relie mieux les diocèses entre eux et le commencement de ce volume avec la fin du volume précédent; et en conséquence nous étudierons successivement les diocèses de Nancy, de Saint-Dié, de Verdun, de Metz, de Strasbourg, de Belley, et nous terminerons par Besançon.

DIOCÈSE DE NANCY [1].

Le diocèse de Nancy étant de création récente, puisqu'il ne fut formé qu'en 1775 d'un démembrement de l'ancien diocèse de Toul, nous ne pouvons remonter à l'origine du culte de la sainte Vierge dans la contrée qu'en suivant la trace des évêques de Toul, chargés de diriger le culte catholique dans tout ce grand diocèse qu'on appelait autrefois le pays des Leukes. Or, nous lisons dans l'*Histoire des évêques de Toul*, par l'abbé Adso : 1° que saint Mansuet, l'apôtre et le premier évêque du pays, bâtit à Toul, en l'honneur de la Vierge mère, la première cathédrale de la contrée. *Ædificavit intra mœnia civitatis templum Domino in honore Genitricis Dei ac perpetuæ virginis Mariæ ;* 2° qu'on établit des statues de la Vierge à la place des idoles que le paganisme avait dressées de toutes parts, tantôt sur un massif de pierre, tantôt dans le creux d'un chêne séculaire ; 3° que des oratoires s'élevèrent peu à peu pour protéger ces saintes images, et que ces oratoires eux-mêmes se convertirent, les uns en prieurés de Notre-Dame, les autres en églises paroissiales ou lieux de pèlerinage (2), jusque-là qu'on put, dans la suite des âges, compter cent soixante-dix chapelles et un nombre beaucoup plus considérable d'églises paroissiales, abbatiales ou conventuelles, sous le vocable de Marie ; éclatante manifestation de la piété des peuples, dont au-

(1) Nous devons les principaux renseignements sur ce diocèse à M. l'abbé Guillaume, aumônier de la chapelle ducale à Nancy, qui les a fait paraître en trois volumes.

(2) In *Vita B. Mansueti*, c. IV.

jourd'hui encore le diocèse de Nancy conserve des restes glorieux, puisque sans comprendre les maisons religieuses ou oratoires particuliers, presque tous dédiés à la sainte Vierge, il compte quatre-vingt-trois églises sous son patronage.

Presque tous les monastères qui s'établirent dans le pays, au moins les plus célèbres, tels que Beaupré, Belchamp, Belval, Bonneval, Chaumousey, Saint-Dié, Moyenmoutier, prirent et conservèrent pour patronne titulaire la Mère de Dieu. Senones, sous le rapport de l'amour de Marie, se distingua entre tous les autres, et en vint, en 1224, jusqu'à s'imposer la récitation quotidienne de l'office de la sainte Vierge, avec le chant solennel d'une messe *de Beatâ,* tous les jours de l'année, le vendredi saint seul excepté (1). Héritières du même esprit, presque toutes les maisons religieuses du diocèse portent encore aujourd'hui le titre de Marie. Telles sont, à Nancy, les religieuses de l'Assomption, la maison de Sainte-Marie des Allemands, les Oblats de Marie et les religieuses du Saint-Cœur de Marie ; à Bosserville, près de Nancy, les Chartreux ; à Lunéville, les religieuses de Notre-Dame ; à Pont-à-Mousson, les religieuses de la Nativité ; à Vic, l'hospice Sainte-Marie ; et à Saint-Firmin, les sœurs de la Compassion.

Le chapitre de la cathédrale, non moins zélé que les monastères, fit souvent des fondations en l'honneur de la sainte Vierge. En 1525, un chanoine fonde le chant de l'*Inviolata* pour tous les dimanches au retour de la procession. En 1538, un autre donne quatre cents francs à la cathédrale, pour y faire célébrer avec plus de pompe la Visitation de la Mère de Dieu ; d'autres plus tard cèdent diverses propriétés, soit pour rehausser par plus de solen-

(1) *Chronique* de Richer, liv. IV, c. XXIV.

nité la célébration des fêtes de sa Nativité et de sa Présentation au Temple, soit pour tenir, dans la lampe d'argent suspendue à son autel, un cierge allumé pendant toutes les messes solennelles qu'on célébrerait en son honneur. En 1668, le chapitre fonde dans l'église de Saint-Jean du Cloître pour chaque dimanche après vêpres, le chant des litanies de la Vierge. En 1669, un chanoine fonde, au prix de quatre mille francs, le chant des mêmes litanies et du *Salve, Regina,* ou autre antienne, selon le temps, pour tous les samedis après complies ; un autre fonde la récitation de l'*Ave, Maria,* au chapitre, avant chaque heure canoniale.

Les ducs de Lorraine ne donnèrent pas moins que le clergé l'exemple de la dévotion à Marie. En 1069, l'épouse de Gérard I[er], duc héréditaire de Lorraine, construit en l'honneur de la Mère de Dieu le prieuré de Chatenois; en 1110, le successeur de Gérard élève à la gloire de Notre-Dame un prieuré avec une église qui fut, plus tard, la première église paroissiale de Nancy. En 1159, Matthieu I[er], quatrième duc héréditaire, fonde en l'honneur de Marie l'abbaye de Clairlieu, et, en 1344, le duc Raoul fonde à Neufchâteau une chapelle de la Vierge. En 1346, Jean I[er], se reconnaissant redevable à Marie d'une victoire insigne remportée sur les routiers, beaucoup plus nombreux que ses propres troupes, fait instituer la fête de Notre-Dame de la Victoire, dont il fixe la solennité au 5 juin de chaque année. René I[er] d'Anjou témoigne, en toute circonstance, pour la gloire de Marie un zèle incomparable, et pour ses images un respect profond. René II, dit le Victorieux, en guerre contre Charles le Téméraire qui s'était emparé de ses États, va en pèlerinage à Benoîte-Vaux, recommande sa cause à Marie, revient plein de confiance, place sur son étendard l'image du mystère de l'Annonciation, marche contre son ennemi, le défait, le chasse de Nancy, y rentre lui-même triom-

phant; et reportant à la Reine du ciel le brillant succès de ses armes, il dote d'un tableau de l'Annonciation l'église des Cordeliers; il appelle du nom de Notre-Dame une des portes de la ville; il fait sculpter le mystère de l'Annonciation tant sur la façade extérieure qu'au fronton de cette porte, avec une inscription où Marie est appelée la sauvegarde de Nancy, et jette les fondements de la belle église de Notre-Dame de Bon-Secours. En 1550, Claude de Lorraine fonde, près de son château de Joinville, un monastère de Bénédictines, avec une église de Notre-Dame de Pitié, où bientôt tous les environs viennent en pèlerinage, surtout le vendredi de chaque semaine, pour y entendre le *Stabat Mater*, merveilleusement chanté par les religieuses, et pour implorer le secours de Marie affligée, à travers toutes les peines de la vie. Le duc Henri II jeûne la veille de toutes les fêtes de la Vierge, et ne mange, ces jours-là, rien qui ait eu vie; il fait graver le nom de Marie sur son bouclier; deux fois le jour, il lui consacre sa personne et ses Etats, et détermine par ses instances l'évêque de Dardanie, suffragant de Metz, à composer le livre de l'innocence et des grâces de Marie (1). Charles III consacre, à Notre-Dame de Lorette, la chapelle funèbre destinée au tombeau de sa famille. François II se fait inscrire un des premiers dans la congrégation de la sainte Vierge, érigée par les jésuites, à Nancy; il en suit les exercices autant que ses occupations le lui permettent; et, chaque jour, quelque temps qu'il fasse, il va visiter Notre-Dame de Bon-Secours, hors des murs. Il n'est pas jusqu'à Charles IV qui, au milieu de ses écarts, ne se montre singulièrement dévoué à Marie; il lui fait donation irrévocable de ses États en l'honneur de l'Immaculée Conception; il oblige ses sujets à se reconnaître les vassaux

(1) Dom Calmet, *Hist. de Lorraine*, liv. XXXV.

de la Mère de Dieu, en lui payant, chaque année, un tribut destiné à la décoration de ses autels ou à quelque œuvre spéciale en son honneur, au choix des populations. En 1644, il rédige même une supplique à la Reine de Benoîte-Vaux, dans laquelle il la conjure d'oublier ses faiblesses, de réparer ses fautes et de bénir ses sujets (1). Charles V lui fait hommage d'un drapeau pris sur un Turc à la bataille de Saint-Gothard; et l'inscription placée à côté du drapeau, dans l'église mère, appelle Marie la souveraine maîtresse des armées chrétiennes et la grande arbitre des batailles, *suprema christianorum exercituum imperatrix, magna prœliorum arbitra.* Nous terminons cette nomenclature par le duc Léopold, qui, à peine monté sur le trône, alla en personne à Notre-Dame de Benoîte-Vaux, lui donner, avec toute sa noblesse, un témoignage éclatant de son dévouement.

Tant de beaux exemples de piété envers Marie produisirent leur fruit parmi les habitants de la Lorraine; et, en toute occasion, ceux-ci se plurent à le manifester. Lorsqu'en 1503 Gutenberg inventa l'imprimerie, la Lorraine fit honneur à Marie des prémices de cet art merveilleux, en imprimant aussitôt, à Nancy, les heures de la Vierge, *Horæ Virginis Mariæ;* à Saint-Dié, l'office de la Présentation au Temple; et la bibliothèque publique de Nancy conserve encore religieusement ces premiers produits de l'imprimerie en Lorraine.

Lorsqu'on bâtissait une maison, on ménageait, à l'imposte principale, une niche pour y placer une statue de Marie, qu'on estimait en être la sauvegarde la plus assurée. Dans la plupart des paroisses, il existait pour les jeunes personnes une congrégation de la Vierge, dont tous les membres portaient au cou une médaille où se lisait l'inscription : *Marie a été conçue sans péché,* et s'attachaient à imiter ses vertus, à décorer ses autels, et à y

(1) Dom Calmet, *Histoire de Lorraine,* t. IV.

entretenir des cierges, ornés aussi de l'écusson : *Marie a été conçue sans péché.* Ces congrégations, si fécondes en fruits de piété, suivaient exactement l'organisation donnée par l'évêque et étaient enrichies d'indulgences par le Saint-Siége. Ce fut par la Lorraine que le mois de Marie commença à s'introduire en France. A cette époque, les jésuites, chassés du royaume, s'étant réfugiés en Lorraine comme dans une terre hospitalière, un d'eux, le Père Doré, traduisit en français le *Mois de Marie* du Père Lalomia, en célébra à Nancy les pieux exercices, qui de là se répandirent par toute la France. Aussi toute la Lorraine célèbre-t-elle avec bonheur ce mois béni. Elle dresse à Marie, dans ses églises, un trône magnifique; elle l'orne de fleurs, le décore le mieux possible, et l'on y vient chanter à la Mère de Dieu de pieux cantiques, méditer ses mystères, étudier ses vertus.

Enfin, telle était, en Lorraine, la dévotion générale pour la Vierge mère, qu'avant la révolution de 93 l'on comptait, dans la partie du diocèse de Toul qui forme aujourd'hui le diocèse de Nancy, vingt-huit confréries de l'Immaculée Conception, trente du Rosaire, cinq du Scapulaire, huit de Notre-Dame, cinq de Notre-Dame des Agonisants ou de la Compassion, quatre de Notre-Dame du Suffrage ou des âmes du Purgatoire; et aujourd'hui presque toutes les paroisses ont des congrégations de la Vierge; presque toutes sont affiliées à Notre-Dame des Victoires et en font chaque dimanche les exercices. Enfin le Rosaire et le Scapulaire comptent, sur tous les points, de nombreux associés; et pour preuve que nulle part la piété des anciens âges n'a dégénéré, il nous suffira de parcourir dans un premier chapitre l'arrondissement de Nancy; dans un second l'arrondissement de Toul, et dans un troisième les arrondissements réunis de Lunéville, de Château-Salins et de Sarrebourg.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE NANCY.

La ville de Nancy portait si profondément gravé au cœur le sentiment de la confiance en Marie, comme dans une patronne et une mère, que, toutes les fois qu'elle était visitée par quelque grande calamité, elle recourait à elle avec empressement et amour. L'histoire a raconté les misères effroyables auxquelles fut en proie la Lorraine, pendant la première moitié du dix-septième siècle. La guerre, la peste et la famine y dépassèrent, dit le Père Caussin, toutes les horreurs du dernier siége de Jérusalem, *sola Lotharingia Jerosolymam calamitate vincit*. Dans de telles extrémités, tous les regards se portèrent vers Marie. En 1620, un grand nombre d'habitants, sur le conseil du bienheureux Pierre Fourrier, suspendirent à leur cou l'inscription, *Marie a été conçue sans péché;* et les fléaux qui sévissaient sur tous les autres les épargnèrent. En 1631, la peste redoublant d'intensité, le conseil de ville de Nancy fit vœu de faire célébrer à perpétuité, le samedi de chaque semaine, une messe *de Beatâ* dans la chapelle de Bon-Secours, et chaque année, le lendemain de l'Assomption, un service solennel pour ceux qui seraient morts victimes de la contagion (1). Voici ce vœu, tel qu'on le lisait dans l'église de Bon-Secours, sur une table de marbre noir, au-dessous d'une statue de la Vierge :

VIRGINI VIRGINUM VOTUM.

Tibi, magna Dei Mater, ego voti rea, Nanceiana civitas, hoc pe-

(1) Archives de l'hôtel de ville, carton V, nº 4.

renne posui tuæ in me monumentum beneficentiæ, meæ in te gratitudinis. Jam olim eram tibi obstricta, tuis suffulta præsidiis; noviter tamen volui et debui voti solemnitate arctius devinciri, ut dum sæva lues, noxarum ultrix, juste e cœlo immissa impense diffunditur, tu reprimas, et placito Filio quæ sola materne soles exorare flagella de vindice manu extorqueas. Ideo tuis sistam aris mystam qui, quot hebdomadis, meorum ad te supplex vota deportet, quique, altero post tuum in cœlis triumphum die, expiabili cantu pro eis operetur quos ex albo meo mali contagium expunxerit. Audi, o potens malorum depultrix, sponsionem meam, et annue.

C'est-à-dire :

VOEU A LA VIERGE DES VIERGES.

« A vous, ô puissante Mère de Dieu, moi, ville de
» Nancy, j'ai élevé, en exécution de mon vœu, ce monu-
» ment éternel de vos bienfaits pour moi, et de ma recon-
» naissance envers vous. Ne vivant que par votre secours,
» je vous suis déjà depuis longtemps toute dévouée ; mais
» c'est tout à la fois ma volonté et mon devoir de m'atta-
» cher à vous plus étroitement encore par la solennité
» d'un vœu, afin que vous arrêtiez le fléau envoyé du
» ciel comme un juste châtiment de nos fautes, et qu'usant
» de votre pouvoir de Mère, vous désarmiez le bras ven-
» geur de votre Fils. Pour cela, je ferai monter chaque
» semaine un prêtre à votre autel, pour vous porter les
» vœux suppliants de mes enfants; et le lendemain de
» votre Assomption, je vous implorerai dans un service
» funèbre pour ceux d'entre eux que la contagion aura
» effacés de la liste de mes habitants. Écoutez ma prière,
» ô Vierge capable d'éloigner tout mal, et accueillez-la
» favorablement. »

Le monument votif, destiné à l'église de Bon-Secours, n'était pas encore complétement installé, que le fléau de la guerre étant venu se joindre à la peste, le conseil de ville

fit partir, en 1633, pour la célèbre chapelle de Lorette, en Italie, un prêtre, porteur d'un vœu ainsi conçu : « La ville » de Nancy, suivant sa spéciale dévotion envers la très- » sainte et très-auguste vierge Marie, Mère de Dieu, de » qui elle a toujours reçu assistance en tous ses besoins, » a recours en toute humilité à l'inviolable asile de sa » sainte protection, et lui voue une représentation en argent » de la ville de Nancy, pour être l'image visible de l'éter- » nelle dévotion qu'elle nourrira dans le cœur de ses » citoyens envers l'incomparable grandeur et bonté de la » Reine du ciel. » Pendant que l'envoyé de Nancy était en route pour se rendre à Lorette, on fit marché avec un artiste pour exécuter le vœu. Cet artiste y travailla plusieurs années, et mourut sans avoir rien achevé. La ville alors négocia l'entreprise avec un autre, qui, après un long délai, termina enfin son œuvre. C'était une table d'argent fin, sur laquelle était sculptée Notre-Dame entourée de chérubins, et, sur un plan inférieur, la ville de Nancy. Ce beau travail ne put être remis à la sainte chapelle de Lorette que le 6 novembre 1658, c'est-à-dire vingt-cinq ans après l'émission du vœu : mais, pendant ces vingt-cinq ans, le conseil de ville ne perdit point de vue sa protectrice. Il concerta avec le clergé divers exercices pieux en l'honneur de la sainte Vierge : 1° tous les fidèles furent invités à se préparer par la confession et les bonnes œuvres, par les réconciliations entre ennemis, par le pardon des injures, la restitution des torts et la cessation des scandales, à solenniser saintement le 8 septembre, fête principale de la chapelle de Lorette, et à communier, ce jour-là, chacun dans son église paroissiale ; 2° il fut arrêté que, ce jour-là aussi, le Saint-Sacrement serait exposé, avec la permission de l'évêque, que Messieurs du conseil de ville, après avoir communié chacun à sa paroisse, assisteraient, au nom de toute la cité, aux offices divins, et qu'en outre

ils distribueraient des aumônes aux pauvres malades et nécessiteux, également au nom de toute la ville, dont ils se regardaient comme les représentants. A ce titre, dans toutes les calamités publiques, ils demandaient au clergé des neuvaines solennelles de prières ; ils y assistaient en corps et en habits de cérémonie, le premier et le dernier jour, et, par députation, les autres jours. Ils occupaient un banc qui leur était destiné dans le sanctuaire ; et la population était ainsi ostensiblement représentée par ses magistrats ; 3° il fut statué que, pendant le temps que mettraient les envoyés de la ville à porter à Notre-Dame de Lorette la table d'argent qu'on lui avait vouée, le peuple serait invité à la pénitence, à la prière et aux bonnes œuvres, les cabarets fermés durant les offices des jours de fête et de dimanche, les jeux et les bals de soir et de nuit interdits, et qu'en chaque paroisse il se dirait une messe quotidienne où le peuple serait convié, et où un paroissien communierait au nom de tous.

Ce ne fut point encore assez pour la piété de la ville. Affligés du retard que mettaient les artistes à exécuter leur travail, les habitants résolurent d'aller processionnellement en pèlerinage à Notre-Dame de Benoîte-Vaux, au diocèse de Verdun, pour appeler sur la Lorraine si malheureuse la toute-puissante protection de Marie. Déjà au quinzième siècle, une députation nombreuse des bourgeois de Nancy avait fait à pied ce pieux pèlerinage, et avait reçu à son passage à Toul le plus cordial accueil. Le succès de ce premier pèlerinage encouragea à en faire un second. Le 6 mai 1642, le gouverneur de Nancy, le président de la chambre des comptes, les échevins, les conseillers, les députés des divers corps de la ville, et les principaux bourgeois, à la tête de près de deux mille personnes, partirent en procession pour le même sanctuaire. Ces pieux pèlerins, partagés en neuf chœurs, en l'honneur

des neuf chœurs des anges, marchaient sous la bannière de Notre-Dame de Benoîte-Vaux, dans un si bel ordre et avec tant de piété et de modestie, qu'ils édifiaient tous les lieux par où ils passaient. Chaque matin, ils assistaient à la prière et à la messe, où plusieurs communiaient; puis entendaient une exhortation chaleureuse, après laquelle on se remettait en marche. Pendant le chemin, on chantait les litanies de la Vierge, des psaumes, des hymnes, des cantiques; on récitait le chapelet avec le petit office, et dans les intervalles des chants ou de la prière publique, tous gardaient un religieux silence. De toutes les paroisses, on venait au-devant d'eux; on les recevait au son des cloches et de la musique, et on les escortait ensuite jusqu'à la frontière de la paroisse voisine, où une autre escorte les attendait. Arrivés ainsi au lieu du pèlerinage, ils y demeurèrent depuis le vendredi jusqu'au dimanche, occupés jour et nuit à chanter des hymnes ou des psaumes, à se confesser, à communier, à entendre des exhortations, à assister aux messes qui se célébraient, à prier chacun selon son attrait. Le samedi, en particulier, offrit une scène mémorable. Pendant que le prêtre tourné vers le peuple, l'hostie sainte en main, se préparait à distribuer la communion, le président de la chambre des comptes s'avance vers l'autel, un gros cierge à la main, et là, prosterné à deux genoux, il prononce une amende honorable pour les péchés de tous, puis un acte de consécration de la ville de Nancy et de tout le duché de Lorraine à la sainte Vierge, que tous les assistants confirment en répétant à haute voix *Amen, amen*. Le lendemain dimanche, il y eut communion générale; et après que tous eurent satisfait leur piété, ils repartirent dans le même ordre et le même silence qu'ils étaient venus. Partout sur la route ils furent accueillis avec les mêmes sympathies qu'au premier passage; et le neuvième jour depuis leur départ, ils

rentrèrent à Nancy, salués de toutes parts par l'allégresse de leurs compatriotes.

Cependant on ne voyait ni terme ni adoucissements aux calamités. Persévérant dans leur confiance, les habitants firent, le samedi suivant, une nouvelle procession à Notre-Dame de Bon-Secours; huit jours après, ils se remirent en route pour aller à Saint-Nicolas du Port. Les calamités ne cédant point encore à tant de prières, le 12 juin de la même année 1642, les bourgeois de la ville organisèrent entre eux une procession générale à Notre-Dame de Sion, église de pèlerinage près de Vaudemont, dont nous dirons ailleurs les gloires, et lui portèrent une statue de bois doré tenant à la main un sceptre d'argent, avec des reliques insignes disposées dans le socle, et un riche voile à franges dorées qui la recouvrait.

Quatre ans se passèrent après ce pèlerinage; et se voyant toujours désolés par la guerre, la peste et les mille angoisses qu'entraînent ces deux fléaux, les membres du conseil municipal, après avoir pris l'avis des habitants, firent vœu, le 4 janvier 1646, de retourner en procession solennelle à Notre-Dame de Sion, dès que cette Vierge puissante aurait obtenu une paix durable à la Lorraine, et là, en témoignage d'actions de grâces, de lui faire hommage d'une lampe, du prix de six cents livres, qu'on lui dédierait sous le titre de Reine de la paix.

Dix-sept ans après l'émission de ce vœu, la paix tant désirée arriva enfin; et le conseil de ville, fidèle à l'engagement contracté, exécuta, le 2 octobre 1663, la procession vouée. Tout le peuple, avec le prévôt de la ville en tête, s'empressa de se rendre, sous la conduite de l'évêque, à Notre-Dame de Sion pour lui dire sa reconnaissance. On ne prit pas le temps de faire exécuter la lampe promise; mais au retour on ne manqua pas de s'en occuper; et les six cents livres votées ne suffisant pas à la magnificence du

travail qu'on demandait à l'artiste, on éleva la dépense d'abord jusqu'à mille livres, puis jusqu'à douze cents; et quand la lampe fut achevée, on y grava une inscription, où on lit, entre autres choses, ces belles paroles : *Tota patria ærumnis oppressa, almæ Virgini clamantes lacrymas anxii populi obaudienti, corda vovent et munera pientissimi ædiles Nanceiani,* c'est-à-dire, « Au moment où toute la patrie était accablée de mille maux, les édiles dévoués de la ville de Nancy offrent leurs cœurs et leurs présents à la Vierge, qui a entendu le cri des larmes d'un peuple désolé. » En 1665, la ville offrit ce beau travail à Notre-Dame de Sion, et conçut pour elle une affection toujours plus tendre, comme elle le prouva six ans après, lorsque les jésuites du noviciat de Nancy lui apprirent que leurs confrères du Canada faisaient bâtir une chapelle sur le plan de Notre-Dame de Lorette. Alors elle voulut envoyer en offrande au nouveau sanctuaire une statue précieuse de la Mère de Dieu, faite du vrai bois de Notre-Dame de Foi, dont nous avons souvent parlé dans cette histoire, en y ajoutant une parcelle de la ceinture de saint Joseph enfermée dans un beau reliquaire. La lettre que les magistrats joignirent à cet envoi est des plus remarquables. En voici quelques extraits: « A Notre-Dame, » glorieuse princesse, empérière du ciel et de la terre. » Incomparable Marie, Mère de Dieu, prosternés aux pieds » de votre majesté, le cœur humilié d'une part, et de l'autre » remplis de confiance d'être exaucés, tenant en main » pour offrande et marque de nos très-humbles respects » une de vos statues faites du bois que vous avez consacré » à votre culte, nous, les villes de Nancy et de Bar, et » toutes les personnes et tous les peuples des duchés de » Lorraine et Barrois, vous supplions, par les entrailles de » votre miséricorde, de nous prendre sous votre maternelle » et toute-puissante protection; et comme le cœur des » grands est toujours entre vos mains, et qu'ils ne règnent

» que par vous, faites que la piété et la justice les accom- » pagnent en tous leurs conseils. O très-digne Reine de » la paix..., ayez pitié de nos soupirs, ayez pitié de nos » gémissements; souvenez-vous du moment heureux où » tout ce pays vous a été donné pour que vous en soyez la » souveraine... Détournez-en les orages; que d'un bout » du monde à l'autre on vous reconnaisse pour la source » de notre bonheur, et qu'aux noms de Jésus et de Marie » tous fléchissent les genoux, dans le ciel, sur la terre et » dans les enfers. Ce sont les vœux, ô très-bonne et très- » aimable Mère, que ne cessent de pousser vers vous vos » pauvres enfants, vos légitimes sujets, vos très-humbles » et très-obéissants serviteurs. Les magistrats de Nancy et » de Bar, et toutes les personnes et peuples des duchés » de Lorraine et de Bar. »

L'envoi de cette prière, de la statue de Marie et de la relique de saint Joseph, fut accueilli au Canada avec les plus vives sympathies. Les sauvages firent plusieurs communions et neuvaines pour la Lorraine. Les jésuites offrirent plusieurs fois le saint sacrifice à la même intention, et la foi des habitants de Nancy en fut grandement consolée.

Les pieux sentiments de cette ville se soutinrent aux âges suivants ; et lorsqu'en 1742 Stanislas, roi de Pologne et dernier duc de Lorraine, remplaça la vieille église de Notre-Dame de Bon-Secours par l'église actuelle[1], il n'eut garde de froisser l'esprit public, en laissant dans l'oubli le marbre qui portait gravé le vœu de 1631. Il le replaça dans la nouvelle église, où on peut le voir encore aujourd'hui, en y ajoutant que la ville de Nancy renouvelait en 1742 envers la Vierge de Bon-Secours l'engagement contracté en 1631. *Hoc cultus sui pignus erga Virginem auxi-*

(1) Archives de l'hôtel de ville de Nancy, carton V, n° 5.

liatricem jam anno 1631 *datum renovavit urbs Nanceiana*, 1742. Lorsqu'en 1790 il s'éleva entre la garnison révoltée et l'armée du général Bouillé une querelle qui fit craindre un instant quelque grand malheur, les édiles eurent recours à Marie, comme autrefois dans les temps de crise; et la querelle se calma aussitôt; ce qui leur parut un effet si visible de l'intervention de la Mère de Dieu, qu'ils prièrent l'évêque et son clergé d'aller processionnellement remercier Notre-Dame de Bon-Secours; et la chose s'exécuta comme ils l'avaient demandé. Lorsqu'en 1832 le choléra envahit Nancy, on se souvint des anciennes traditions; et pendant neuf jours consécutifs, les diverses paroisses de la ville se rendirent en procession à Notre-Dame de Bon-Secours; la foule se pressait dans son enceinte, sous le portique et jusque sur le parvis.

Cet esprit de dévouement à la Mère de Dieu s'alimentait sans cesse à Nancy par les divers monuments que renfermait la ville. L'église prieurale seule comptait cinq autels de Notre-Dame, savoir : l'autel principal dédié à Marie, comme patronne du prieuré et de la paroisse, la chapelle de l'Annonciation, la chapelle de Notre-Dame, celles de Notre-Dame-la-Ronde et de la Nativité. L'église Saint-Epvre en avait deux : Notre-Dame de Pitié et la chapelle de la Conception, que desservaient sept chapelains, et dont la direction était confiée aux notables marchands de Nancy (1). Cette chapelle, aussi ancienne que l'église même de Saint-Epvre, fut, à toutes les époques, le rendez-vous chéri des fidèles. Non-seulement ils y demandaient souvent des messes ou des services, mais ils y faisaient des fondations. De là venait que tous les jours de l'année, à six heures du matin, depuis Pâques jusqu'au 1er octobre, et à

(1) *Dissertation historique sur la ville de Nancy*, par le président Renuel.

sept heures du 1er octobre jusqu'à Pâques, une messe haute à l'intention des bienfaiteurs, était célébrée par l'un des chapelains, chantée par les autres en surplis, précédée de l'*Ave, Regina cœlorum*, avec verset et oraison, suivie du *Sub tuum* et des litanies de la Vierge, aussi avec verset et oraison. Le 8 septembre, il y avait exposition du saint Sacrement avec messe solennelle, vêpres et sermon suivi du *Te Deum*, qui terminait l'office. Chaque année, il y avait quinze messes basses, avec une distribution de six livres aux pauvres nécessiteux. Chaque dimanche de l'année, ainsi qu'à trente fêtes énumérées dans l'acte de fondation, une messe s'y disait à onze heures précises. Enfin six autres fondations s'ajoutaient encore à toutes les précédentes.

Dans l'église du Noviciat des Jésuites était une magnifique chapelle de Notre-Dame de Foi, bâtie par Antoinette de Lorraine, en souvenir de la guérison miraculeuse du cardinal son frère, qu'un pèlerinage à Notre-Dame de Foi, en Brabant, avait ramené des portes de la mort à une santé parfaite. Heureuse du rétablissement d'une santé si précieuse, Isabelle, infante d'Espagne, ayant envoyé alors à la princesse Antoinette une vierge faite du bois du chêne miraculeux de Montaigu, la princesse éleva cette chapelle pour recevoir la sainte image; le cardinal y fit percer une superbe niche, orna la tête de la Vierge et celle de l'Enfant de couronnes d'or très-fin, et voulut qu'après sa mort son cœur y reposât sous l'autel. Le duc Charles III, son père, s'y fit représenter dans un beau tableau avec toute sa famille aux pieds de la Vierge; et à son exemple, toute la ville de Nancy prit cette chapelle en grande vénération. Les princes de Lorraine voulurent, comme le cardinal, qu'après leur mort leur cœur y reposât aux pieds de Marie, en témoignage de confiance et d'amour. C'est là, en effet, que ces cœurs sont restés jusqu'à la suppression des Jésuites, qu'on les transporta dans le caveau du château ducal. Dans ce

nouvel asile, leurs cendres retrouvèrent encore la protection de Marie. Car le château possédait, dès le treizième siècle, une chapelle de la sainte Vierge, où, pendant plus de quatre cents ans, les princes de Lorraine aimèrent à venir prier, et où le duc Raoul fonda, au quatorzième siècle, le chant d'une antienne à Marie pour son auguste famille. Mais cette chapelle étant trop petite pour recevoir un chapitre, on éleva à côté la collégiale de Saint-Georges; et l'on adossa à un des piliers, près de la grande porte, une statue de la Vierge, qu'on fit ensuite passer de là à une niche ménagée dans la muraille et fermée par un grillage. En 1375, le duc Jean, estimant qu'il fallait faire davantage pour l'honneur de Marie, fonda, entre le grand autel et le chœur, du côté du palais, une chapelle de Notre-Dame, avec obligation d'y célébrer, chaque jour, une messe qu'on appellerait la messe du duc. En 1421, le duc Charles II fit rétablir à neuf et orner avec magnificence l'autel de Notre-Dame, y fonda une chapellenie chargée d'y chanter, tous les jours, une messe en l'honneur de la sainte Vierge, et s'y fit représenter à genoux, ayant derrière lui Charles de Blois, duc de Bretagne, qui l'offrait à la Mère de Dieu. Outre cette chapelle, l'église Saint-Georges avait encore Notre-Dame de Pitié, Notre-Dame de Liesse, la sainte Vierge, la sainte Annonciade, et une chapelle de Notre-Dame fondée dans les premières années du seizième siècle. En 1601, Henri, duc de Bar, depuis duc de Lorraine sous le nom de Henri II, assigna à l'église Saint-Georges une rente perpétuelle de deux mille cinq cents livres, pour une messe chantée en musique tous les samedis et à toutes les fêtes de Notre-Dame, avec orgues, *Gloria* et *Credo*, *Stabat* et litanies de la Vierge, son de toutes les cloches de l'église, et deux torches allumées pendant l'élévation. Quelques années après, il fit construire, aux pieds de la statue placée au bas de l'église, une chapelle de la Vierge, qu'il

désigna pour le lieu de sa sépulture. Ce fut là qu'il fit transférer les offices qu'il avait fondés, et qu'il établit la confrérie de l'Annonciation, comme nous l'apprennent les lettres d'approbation données à cette confrérie, en 1604, par son frère le cardinal Charles de Lorraine.

« Nous ayant été exposé, disent ces lettres, de la part » de sérénissime prince Henri de Lorraine, notre très- » cher frère, qu'icelui, mû de dévotion, auroit commencé » à bâtir somptueusement et d'une riche structure, à l'hon- » neur de Dieu et de la sainte Vierge Marie, une chapelle » et autel sous l'invocation de ladite très-sacrée Vierge, » laquelle il auroit fondée et dotée de son propre, à l'in- » tention que dès maintenant en ladite église de Saint- » Georges, et dorénavant en ladite chapelle, quand elle » sera achevée, se diront les messes solennelles..., les- » quelles ont été depuis deux ans chantées au grand autel » de ladite église de Saint-Georges, que même ledit duc » a fondé et institué en ladite chapelle, en laquelle il a » choisi le lieu de sa sépulture, non-seulement un chœur » de musique accompli en toutes ses parties, mais encore » une confraternité, nous avons donné à cette association » les statuts suivants :

» 1° Les surintendants de ladite confraternité choisiront, » d'entre les confrères, vingt hommes, tous prêtres, si faire » se peut, sinon autres gens de lettres recommandables » par leur piété, lesquels se nommeront confrères de No- » tre-Dame de Charité, deux desquels, ou plus, seront, par » tour, nommés et députés à mesure qu'il y aura des cri- » minels aux prisons de Nancy, condamnés à mort, pour » iceux visiter et chrétiennement consoler, par tous » moyens qu'ils jugeront convenables, pour les encourager » à endurer patiemment le supplice, et ne les abandonner » qu'ils n'aient rendu l'âme. Lesdits confrères seront obligés » de faire célébrer une messe en ladite chapelle, pour le

» repos de l'âme des criminels qui auront patiemment » souffert le supplice de la mort, et seront trépassés avec » repentance de leurs péchés.

» 2° Les surintendants de ladite confraternité seront » tenus de députer et envoyer autres deux confrères de » la Charité, un chacun jour de feste de Notre-Dame, pour » visiter l'hospital de Nancy, recognoistre les malades qui » y seront, s'informer diligemment de leurs nécessités, » afin qu'ils soient charitablement soulagés des bienfaits » et aumônes communes de ladite confraternité.

» Et parce qu'audit hospital se trouvent des pauvres de » l'un et de l'autre sexe, se choisiront, par lesdits inten- » dants et frères de la Charité, douze matrones pieuses et » charitables, deux desquelles, aux jours de festes susdites, » visiteront à leur tour les pauvres de leur sexe, qui se » trouveront audit hospital, pour être à leur endroit exer- » cées les œuvres de charité et de miséricorde susmen- » tionnées.

» 3° Ladite confraternité sera obligée, dès à présent, » comme à toujours, de donner la dot de mariage, » selon les moyens qui se trouveront aux coffres d'icelle, » à deux pauvres filles qui, pour cause de pauvreté, ne » pourroient trouver mari, et qui ayant vécu honnestement, » seront choisies par les matrones susmentionnées, et par » icelles présentées auxdits surintendants, à chaque fête » de l'Annonciation de Notre-Dame. »

Le pape Paul V s'empressa, de son côté, d'approuver une si louable association; et, le 20 septembre 1605, il lui accorda des indulgences.

L'épouse de Henri II, Marguerite de Gonzague, non moins dévouée à Marie que son époux, fonda, dans la même chapelle, le chant en musique des litanies de la sainte Vierge pour tous les jours de l'année. Les duchesses de Lorraine y firent célébrer habituellement, le 8 décembre,

le mariage de deux jeunes filles dotées par elles; et une personne dont le nom est inconnu y fonda, pour le premier samedi de chaque mois, le chant en musique de l'antienne : *Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.*

La célébrité de la statue honorée dans cette chapelle date de 1525. Alors le duc Antoine était en guerre avec les protestants, qui ravageaient tout le pays. Une jeune fille, muette de naissance, qui priait au pied de cette statue, entendit celle-ci lui dire très-distinctement d'aller informer la duchesse qu'elle eût à faire ordonner des prières, et qu'à cette condition le duc obtiendrait la victoire. La muette remplit sa mission, et conserva toujours ensuite l'usage parfait de la parole. Le duc remporta la victoire, et depuis cette époque la statue miraculeuse porta le nom de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. On la para de couronnes de fleurs, de robes blanches et autres ornements; on la recouvrit d'un treillis en fer, fermé avec cadenas; cinq chandeliers furent placés à la muraille pour porter les cierges qu'on tenait allumés autour de l'image (1), et les chanoines de Saint-Georges y entretenaient jour et nuit plusieurs flambeaux et lampes d'argent, laissant la sainte image découverte, afin que tous pussent la contempler. Les pèlerins y affluèrent de toutes parts, tant des autres pays que de la Lorraine. « Il n'y a heure du jour, écrivait Didier » Jullet en 1614, où il ne s'y trouve plusieurs personnes » en prière; et trois autels établis devant la statue ne » suffisent pas aux prêtres qui, soit par dévotion person- » nelle, soit aux instances des fidèles, demandent à y » célébrer le saint sacrifice. » Les choses en vinrent même

(1) *Recueil des grâces et faveurs extraordinaires faites par l'intercession de la très-digne Mère de Dieu, devant son image en l'église de monseigneur Saint-Georges*, par Didier Jullet, en 1614.

à ce point que, dans une réunion capitulaire du 22 août 1616, il fut statué qu'aucun prêtre ne pourrait dire la messe en la chapelle de Notre-Dame Miraculeuse, à moins qu'il ne fût chanoine de Saint-Georges, prélat ou aumônier des princes et princesses de Lorraine. Dans ces nombreuses visites, les fidèles ne venaient pas les mains vides, et les offrandes étaient considérables; c'étaient des sommes d'argent, des ornements, de riches étoffes, des pierres précieuses, des tableaux et autres objets de prix. En 1617, le duc Henri, qui déjà, deux ans, auparavant avait fait présent d'une lampe en argent, du poids de dix marcs, assigna une rente de quarante francs, pour achat de l'huile nécessaire à son entretien, afin qu'elle fût toujours allumée. Cet acte de donation est remarquable de piété : « L'inclination, y est-il dit, que Dieu nous a toujours inspirée à » la dévotion particulière de sa très-glorieuse Mère, nous » a porté au zèle d'accroître la piété, qui paroît journellement plus grande à révérer sa sainte image, célèbre » depuis peu d'années par de beaux et notables miracles, » où Notre-Seigneur a voulu manifester sa puissance pour » rendre ladite image d'autant plus honorée que l'extrémité de l'église où elle se trouve la rendoit moins » exposée à la vue et au cœur de ses adorateurs. »

Enfin les dons à la chapelle étaient si considérables, que le chapitre nomma un des siens pour les percevoir et en tenir un registre exact, et afferma les émoluments provenant des images de Notre-Dame, des chapelets et des bougies qu'on lui offrait.

A ces témoignages de dévotion, Marie répondait par un grand nombre de miracles, comme nous l'apprennent ces vers, inscrits sur une gravure de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, où René II, Philippe de Gueldre et leurs enfants sont représentés à genoux aux pieds de la Vierge.

Nancy, que tu dois bien respecter cette image!
Elle est un sûr secours pour le pays lorrain;
Et dès que tu lui rends un humble et juste hommage,
Tu ressens dans tes maux son pouvoir souverain.

Ces miracles furent si nombreux, que l'évêque de Toul crut devoir, le 1er juin 1615, déléguer un de ses grands vicaires à Nancy pour y procéder à une enquête. « Il est » venu à notre connoissance, porte l'ordonnance épisco- » pale adressée au grand vicaire, qu'il plaît à la puis- » sance et à la bonté divines d'accorder miraculeusement » chaque jour, par l'intercession de la très-sainte Vierge, » plusieurs grâces de guérison à diverses personnes, aux » pieds de l'image placée dans l'église collégiale de Saint- » Georges. De quoi voulant avoir une connoissance posi- » tive pour la gloire de Dieu, la louange de la sainte Vierge, » le développement de son culte et la consolation des » fidèles, comme aussi pour éloigner les erreurs et les abus, » s'il y en avoit, nous vous mandons par les présentes de » vous transporter à Nancy pour y entendre, sous la foi » du serment, toutes les personnes qui ont obtenu lesdites » grâces, et ceux qui en ont été les témoins, vous informer » avec diligence de la qualité des faits prétendus miracu- » leux, du lieu, du temps, de la manière et de toutes les » circonstances dans lesquelles ils ont eu lieu, faire rédiger » par écrit ces dépositions et nous les transmettre, afin » qu'après les avoir soumises au jugement et à l'examen » d'hommes pieux et savants, nous puissions statuer ce » qui sera expédient... »

Le vicaire général exécuta ces ordres, constata beaucoup de miracles, et en envoya les procès-verbaux à l'évêque, qui reconnut la vérité des faits. Depuis cette enquête officielle, les chanoines de Saint-Georges, conformément aux intentions du prélat, constatèrent juridiquement, par audition de témoins et rédaction de procès-verbaux, les merveilles

diverses qu'opérait Notre-Dame de Bonne-Nouvelle; et dans ces procès-verbaux (1) on lit la guérison d'une goutte cruelle par l'application d'un linge qu'on avait fait toucher à la sainte image, de plusieurs fièvres violentes et continues que les médecins désespéraient de calmer, de pustules nombreuses d'où découlait un sang noir et corrompu; de plusieurs cas de mutisme, de surdité, de cécité complète, de paralysies, de hernies, d'un cancer qui commençait à ronger la bouche, de diverses plaies et infirmités, d'une frénésie furieuse, de céphalalgie, de membres les uns perclus, les autres contournés, difformes ou impotents; on y voit des femmes en couche heureusement délivrées, des enfants mort-nés rappelés à la vie pour recevoir le baptême, un luthérien converti, des pécheurs guéris d'habitudes invétérées, d'autres ramenés à la pratique des Sacrements.

Tels étaient les miracles que Notre-Dame de Bonne-Nouvelle opérait dans l'église Saint-Georges, lorsque le roi Stanislas, duc de Lorraine, réunit, en 1742, le chapitre de cette église, destinée à être démolie, au chapitre de la cathédrale, et ordonna la translation de la statue dans cette dernière église. La piété des fidèles l'y suivit, ainsi qu'une partie du mobilier et surtout le candélabre destiné aux *ex-voto*. Cependant elle y perdit beaucoup, d'autant plus qu'à la même époque s'ouvrait l'église actuelle de Bon-Secours, célèbre aussi par de nombreux miracles, et qui s'offrait naturellement comme l'héritière de la collégiale Saint-Georges anéantie. Les choses se soutinrent ainsi jusqu'en 93, où la statue fut dérobée par des mains pieuses à la profanation. Au rétablissement du culte, on la replaça sur son piédestal, et elle y reçut de nouveau les

(1) *Histoire de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle*, par Didier Jullet, imprimée, en 1620, par Jacob Garnier.

hommages d'un certain nombre de visiteurs. En 1856, le curé de la cathédrale, trouvant qu'on n'en faisait point assez pour une Vierge si célèbre, s'efforça de raviver pour elle l'antique dévotion des habitants de Nancy, et sa voix fut entendue. Depuis cette époque, des fleurs sans cesse renouvelées ornent l'autel de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle; des bougies nombreuses y brûlent constamment, et les enfants viennent en foule s'y mettre sous la protection de la Mère de Dieu.

A l'extrémité du faubourg Saint-Pierre, au delà de l'emplacement où est l'église actuelle de Notre-Dame de Bon-Secours, s'élevait autrefois une modeste chapelle que René II, vers la fin du quinzième siècle, avait fait bâtir sous le vocable de Bon-Secours, d'abord pour remercier Dieu et la sainte Vierge de la célèbre victoire remportée par lui sous les murs de Nancy contre Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, puis pour appeler par la prière les miséricordes divines sur ses soldats qui périrent et furent ensevelis en ce lieu-là même (1). Les fidèles conçurent, dès le principe, une grande dévotion pour cette chapelle, qu'ils appelaient aussi la chapelle des Bourguignons, en mémoire de ceux qui y étaient inhumés. Ils y venaient en foule, dans leurs besoins, et y obtenaient des grâces signalées. Ils étaient reçus par un ermite qui en avait la garde; mais en 1609, le duc Henri confia cette chapelle aux Minimes, espérant que ces religieux y développeraient encore le culte de la sainte Vierge. En effet, à dater de cette époque, la chapelle de Bon-Secours fut beaucoup plus fréquentée; les miracles s'y multiplièrent, et elle devint bientôt, pour toute la province, un rendez-vous de pèlerinage si général, qu'il fallut non-seulement construire

(1) Notice de M. Henri le Page, archiviste de la Meurthe, savant aussi laborieux que modeste.

autour de la chapelle des cellules où l'on pût loger un nombre de religieux, proportionné à celui des pèlerins, mais encore agrandir la chapelle elle-même. On en demanda l'autorisation au duc Charles IV, qui, le 29 juin 1629, répondit en ces termes :

« Les grands, fréquents et admirables miracles qui se » font presque journellement en la chapelle de Notre-Dame » de Bon-Secours, par l'intercession de la très-sainte » Vierge, dont nous lui devons reconnoissance, ont excité » non-seulement nos sujets, mais les étrangers à y accou- » rir chaque jour, pour y faire leurs prières en ferveur, » dévotion et zèle à qui mieux mieux, et en telle multi- » tude que ladite chapelle est trop petite; la plupart » d'iceux ne pouvant y entrer, demeurent hors à la porte. » Ce qui nous ayant été raconté par les Pères Minimes, et » outre ce, qu'il n'y a lieu où mettre les confessionnaux, » nous avons été supplié d'avoir pour agréable que ladite » chapelle soit agrandie par un bâtiment neuf de soixante » pieds d'un côté et trente de l'autre. En suite de quoi » nous, par la dévotion fervente qu'avons à la très-sainte » Mère de Dieu, avons approuvé ledit agrandissement. »

Munis de cette autorisation, à laquelle le duc ajouta une somme de mille livres, les Minimes se hâtèrent de mettre la main à l'œuvre, et la chapelle s'éleva selon le plan qu'ils avaient proposé. La statue miraculeuse y eut sa place d'honneur, entourée d'un grand nombre de tableaux représentant les guérisons obtenues, d'un nombre non moins grand de bras, de jambes et de cœurs en argent et en vermeil, et de six étendards pris sur les Turcs par les ducs de Lorraine, avec des tableaux, où ces princes étaient représentés faisant à la sainte Vierge hommage de ces trophées. Les magistrats de la cité s'empressèrent aussitôt d'y faire une fondation, qui obligeait les Minimes à y célébrer, tous les samedis, une messe basse, précédée ou suivie de la

lecture de la Passion, et le 16 août, un service funèbre pour ceux qui étaient morts pendant la peste. Quelque éclatants que fussent les miracles de Notre-Dame de Bon-Secours, aucun recueil n'en avait été publié, lorsqu'en 1638 Nicolas Jullet, provincial des Minimes de Lorraine, fit paraître, sous le titre de *Miracles et grâces de Notre-Dame de Bon-Secours,* un volume contenant le récit de ces prodiges, qui fut réimprimé, en 1734, avec une neuvaine de prières en l'honneur de la sainte Vierge (1). L'auteur n'y avance rien qui n'ait été canoniquement constaté. Car avant que son ouvrage fût livré au public, l'évêque fit procéder à une enquête sévère sous la foi du serment, soumit les procès-verbaux de cette enquête à une assemblée de docteurs; et ainsi furent constatés les miracles racontés dans l'ouvrage du Père Jullet, parmi lesquels nous remarquons la guérison de plusieurs paralysies, de divers membres perclus, de douleurs atroces, de diverses maladies internes, de plusieurs hydropisies, de la cécité, de la surdité, de sciatiques, de fièvres, de gastrites et d'hystéries.

Profondément dévoué à Notre-Dame de Bon-Secours, le roi Stanislas, dès son arrivée en Lorraine, voulut lui élever une chapelle plus magnifique que celle qui l'abritait. Le 14 août 1738, il en posa la première pierre; et, le 7 septembre 1741, fut achevée la charmante église actuelle, dont on admire la flèche élancée, la voûte enrichie de magnifiques peintures, et les murailles revêtues du plus beau stuc. Stanislas y fit transporter la statue miraculeuse, et donna à l'église un ostensoir enrichi de diamants, la couronne et le sceptre d'or qui avaient servi à son sacre, des croix, des lampes et des statuettes d'argent, du poids de trois cent soixante-dix-huit marcs sept onces; quatre

(1) Voyez le premier volume de l'*Histoire du culte de la sainte Vierge en Lorraine,* par l'abbé Guillaume, p. 169.

chasubles, autant de dalmatiques et trois chapes, le tout coûtant vingt-deux mille cent quarante-huit livres. A ces dons, il ajouta trente et une mille livres pour l'office de la Vierge tous les samedis, et une messe tous les jours avec ses litanies récitées par un religieux en surplis; puis trois mille livres pour deux messes chaque semaine, et une rente perpétuelle de sept cents livres pour une aumône de trente-six sous à distribuer chaque jour aux pauvres. Après ces royales fondations, Stanislas, choisissant cette église pour le lieu de sa sépulture, fit construire dans le sanctuaire son tombeau et celui de son épouse, l'un et l'autre vrais chefs-d'œuvre de sculpture. C'est là que l'angélique fille de Stanislas, Marie Leckzinska, qui avait consacré le Dauphin dès sa naissance sur l'autel de Notre-Dame de Chartres, demanda par son testament que son cœur fût placé près des tombeaux de son père et de sa mère.

Ces beaux exemples rendirent plus vive que jamais la dévotion du peuple pour Notre-Dame de Bon-Secours. Aussi lorsqu'à la révolution de 93 on voulut vendre et piller la sainte chapelle, un soulèvement populaire obligea le gouvernement à se désister. On se contenta de fermer ce pieux sanctuaire; et dès qu'on le rouvrit au rétablissement du culte, les flots du peuple s'y pressèrent avec amour, et vinrent demander pardon et paix à Dieu par Marie. En 1821, le saint-siége y attacha une indulgence plénière pour les cinq principales fêtes de la Vierge; et, en 1841, on établit près de là une maison de retraite pour les prêtres âgés et infirmes, qui aimeraient à finir leurs jours à l'ombre d'un sanctuaire si vénéré. En 1844, la chapelle fut érigée en église paroissiale, et fut décorée dans le style de son ornementation primitive. Depuis cette époque, elle est redevenue un lieu de pèlerinage très-fréquenté, et a reçu du saint-siége l'honneur réservé aux

vierges célèbres. En septembre 1865, le cardinal Mathieu, délégué par Pie IX, l'a couronnée au milieu d'un immense



concours de fidèles; gloire insigne qui ne peut qu'accroître de plus en plus la dévotion pour Notre-Dame de Bon-Secours.

A peu de distance de là, se trouvait autrefois la chapelle de Notre-Dame de Montaigu, dont la garde avait été confiée, l'an 1608, à un ermite, et en 1629, aux religieux Augustins (1), qui s'engagèrent à y être toujours au nombre de quatre pour la desservir, y confesser et y prêcher, selon la permission que leur en donna le cardinal de Lorraine. Mais, en 1637, la guerre qui désolait le pays les obligea à se retirer. Revenus, en 1641, à leur poste bien-aimé, ils continuèrent jusqu'en 93 le service de la chapelle, en ayant soin de dresser un recueil des miracles que la Vierge y opérait (2). Aujourd'hui il ne reste plus d'autres traces de ce saint lieu que l'extérieur de la chapelle, et la gravure de la Vierge que nous sommes heureux de reproduire ici.

Nancy nous offre encore dans son enceinte la congrégation du Saint-Cœur de Marie, qui compte à Paris et ailleurs des établissements précieux pour l'éducation des jeunes filles pauvres, et hors de ses murs deux paroisses sous le patronage de la Mère de Dieu, Agincourt et la Neuvelotte.

Le canton de Saint-Nicolas-du-Port non-seulement compte jusqu'à six paroisses sous le même vocable (3), mais il possède quatre sanctuaires remarquables de Marie. Le premier est Notre-Dame de Froide-Terre, situé à l'angle d'une forêt, dans la paroisse de Cercueil, et but d'un pèlerinage très-fréquenté, surtout dans la belle saison, le dimanche après vêpres. On ne saurait dire le nombre de guérisons miraculeuses dont le peuple s'estime redevable

(1) Voyez les *Communes de la Meurthe*, par Henri le Page, t. II, p. 51.

(2) *Ibid.*, p. 55.

(3) Erbevillers, Gellenoncourt, Laneuveville, Lenoncourt, Manoncourt et Réméréville.

à la Vierge peinte sur bois qu'on y vénère, et à la source d'eau limpide qui sort de terre tout près de là. Le prêtre qui desservait cette chapelle il y a quelques années se déclarait prêt à affirmer, sous la foi du serment, qu'il y avait vu, en 1854, une femme réduite presque à l'agonie, à la suite d'une fièvre cérébrale, immédiatement rendue à la santé par un verre d'eau de la fontaine de Froide-Terre; en 1853, un père de famille atteint à la jambe d'un mal affreux, qui lui arrachait des cris déchirants, tout à coup guéri par cette même eau, et son jeune enfant impotent des deux pieds recouvrant, le jour de la Pentecôte, dans la sainte chapelle, la faculté parfaite de marcher.

Le second sanctuaire du canton de Saint-Nicolas est Notre-Dame de Grâce, à Dombasle, élevé par le curé du lieu en 1855, et l'année suivante enrichi, par Pie IX, d'une indulgence plénière pour les fêtes et tous les jours de l'octave de Noël, de l'Ascension, de la Pentecôte, de la Conception, de la Nativité, de la Visitation, de la Purification et de l'Assomption. Cette chapelle est le siége d'une association touchante, composée de séries de douze personnes dont chacune, à l'heure du jour qui lui a été assignée et à l'heure correspondante de la nuit, autant que possible, récite, avec un cœur contrit et humilié, cette courte prière : Notre-Dame de Grâce, priez pour nous. Je vous salue, Marie, etc. On compte déjà plus de soixante séries. Tous les dimanches, quand le temps le permet, des personnes de tout âge, de toute condition et de tout sexe, se rendent, en grand nombre, à ce sanctuaire vénéré; et, pendant la semaine, les ouvriers que leurs travaux amènent dans le voisinage ne manquent point d'y entrer en allant ou en revenant.

Moins heureuse que Dombasle, la paroisse de Varangeville a perdu Notre-Dame de Lorette, fondée en 1542; le temps et les révolutions l'ont fait entièrement dispa-

raître. La paroisse de Lenoncourt, plus favorisée, n'a point vu s'éteindre, depuis des siècles, sa confrérie de la sainte et immaculée Conception de Notre-Dame, dont les statuts furent renouvelés en 1615. En 1673, cette paroisse s'enrichit encore d'une confrérie du saint Rosaire, dont les statuts, revisés en 1729, portent que les confrères déféreront au conseil de la confrérie tous les différends qui surgiront entre eux, et que quiconque intentera un procès à un confrère, sans s'en être entendu avec les officiers de la confrérie, payera une amende, et, en cas de récidive, sera exclu de l'association.

Le canton de Pont-à-Mousson, qui compte quatre églises paroissiales sous le vocable de Marie (1), nous offre, dans l'histoire de son chef-lieu, les monuments les plus touchants d'amour et de dévouement à la Mère de Dieu. La ville de Pont-à-Mousson avait sur toutes ses portes l'image de la Vierge; et la tradition affirme que, plusieurs fois, les habitants en éprouvèrent des effets miraculeux. Au couvent des Clarisses, était une belle chapelle de l'Immaculée Conception, élevée, en 1519, par la duchesse de Lorraine, peu après son entrée dans ce monastère comme simple religieuse, et enrichie par son fils, le cardinal de Lorraine, de cent jours d'indulgence pour la récitation du chapelet, aux fêtes de la sainte Vierge. Mais ce fut surtout en 1641 et 1642 que la ville de Pont-à-Mousson fit mieux éclater sa dévotion envers la sainte Vierge, par le double pèlerinage qu'elle fit alors à Notre-Dame de Benoite-Vaux, au nombre de huit cents pèlerins, parmi lesquels figuraient non-seulement tous les ordres du clergé, mais les échevins et magistrats, les nobles et les bourgeois. On vit ces serviteurs dévoués de Marie, après avoir passé la matinée *en bonnes confessions et*

(1) Ce sont Mousson, Port-sur-Seilles, Bouxières et Vittonville.

communions ferventes, dit l'historien de ce pèlerinage (1), partir, vers midi, au son des cloches, précédés de trois bannières, l'une de Jésus-Christ, confiée aux jeunes gens; l'autre de la Vierge, confiée aux jeunes filles; la troisième, portant un écusson couronné avec la devise : *Marie a été conçue sans péché*, et entourée de quatre-vingts congréganistes tenant en main un cierge, avec même écusson et même devise. Les autres congréganistes ou jeunes personnes portaient divers guidons, cierges et écussons, avec des inscriptions à la louange de la sainte Vierge, et des vers qu'elles devaient réciter en son honneur. Venaient ensuite les femmes mariées ou veuves avec leur bannière, le clergé avec la sienne, enfin tous les laïques; et les différents chœurs dont se composait cette pieuse procession avaient chacun un ecclésiastique pour diriger les exercices spirituels et les chants auxquels on devait s'appliquer pendant toute la route. C'était un spectacle digne des regards du ciel, que cette multitude si bien ordonnée, chantant avec mesure et avec l'accent du cœur les louanges de Marie, n'interrompant les chants que pour prier en silence, se prosternant devant les croix ou les images de la Mère de Dieu qui se rencontraient sur le chemin, s'animant réciproquement, par de pieuses aspirations qu'on se transmettait l'un à l'autre, à aimer et bénir la sainte Vierge, enfin accueillie sur tout son passage par l'enthousiasme des populations. On marcha ainsi pendant trois jours, dont le premier s'appelait, dans le langage du prédicateur du pèlerinage, le jour de la pacification de l'homme avec Dieu; le second, le jour de la pacification de l'homme avec l'homme; le troisième, le jour de la confiance. Lorsqu'on arriva en vue de la chapelle de Benoîte-Vaux, il

(1) Notice d'un religieux Prémontré de Benoîte-Vaux, témoin oculaire de ce qu'il raconte, imprimée en 1644, et reproduite en *Notre-Dame de Benoîte-Vaux*, par le P. Chevreux, p. 203 et suiv,

y eut une scène des plus saisissantes. Les huit cents pèlerins tombent à genoux; le prédicateur, d'une voix émue et pleine de larmes, les presse de demander à Dieu par Marie: Miséricorde et paix pour toute la chrétienté; miséricorde et paix pour toute la Lorraine; miséricorde et paix chacun pour soi et sa famille; miséricorde et paix pour ses ennemis; et toute l'assemblée, la face contre terre, les larmes aux yeux, les sanglots dans le cœur, crie par trois fois à haute voix : Sainte Vierge, Reine de Benoîte-Vaux, obtenez-nous ces quatre miséricordes. Après quelques instants de prière et d'un silence saintement solennel, on se relève, on se rend à la sainte chapelle dans l'ordre de procession; et après y avoir salué Marie, on passe dans le grand jardin, où est exposée la statue d'argent représentant Notre-Dame de Benoîte-Vaux. Là chacun lui adresse ses hommages en vers, et lui offre ses présents. A la chute du jour, on chante les litanies de la Vierge; la nuit se passe en confessions et exercices de piété, tant communs que particuliers; et, à une heure après minuit, commencent les messes, qui furent, ce jour-là, au nombre de quarante-six. Vers six heures, on fait trois fois processionnellement le tour de la chapelle, en chantant les litanies entremêlées de couplets et de motets en l'honneur de la Vierge. Dans le cours du jour, au lieu d'employer au repos les moments laissés libres par la prière, on consacre ses bras, comme son cœur et sa voix, au service de Marie, en travaillant à transporter des pierres pour la construction commencée d'une petite chapelle ou sacristie. Le lendemain matin, après avoir bien prié, on prend le chemin du retour, dans le même ordre qu'on était venu, et en suivant les mêmes exercices; et ce quatrième jour s'appelle le jour de la reconnaissance. On arrive le soir à Saint-Mihiel, où l'on reçoit l'accueil le plus fraternel; et le matin suivant, jour appelé le jour de

résignation ou de la conformité à la volonté de Dieu, on se remet en route. Le lendemain, jour de la persévérance, on arrive à Pont-à-Mousson, au milieu de l'allégresse générale.

Le bonheur qu'on avait goûté dans ce saint pèlerinage fit désirer d'avoir dans la ville une reproduction de l'image de Notre-Dame de Benoîte-Vaux. On se la procura et on la porta, en procession solennelle, de l'église des Jésuites à celle des Prémontrés, au chant des cantiques, des litanies et du beau motet, en musique : *Ave, Regina benedictæ vallis; ave, Regina pacis, inclyta tu nostræ causa salutis*, que toutes les voix répétaient avec amour. Le cortége de Marie, dans cette procession, se composait d'enfants et de jeunes gens habillés en anges, de jeunes personnes en vêtements blancs, de tout le clergé dans ses plus beaux ornements, de tous les habitants enfin, heureux de cette cérémonie. On arriva ainsi à Sainte-Marie des Prémontrés; et dès qu'on eut placé la sainte image sur l'autel où elle devait désormais recevoir les hommages de toute la population, une congréganiste, tenant d'une main un cœur où se lisait l'inscription : *Cœur de la congrégation de Notre-Dame*, et de l'autre un cierge allumé, prononça, au nom de toute l'assemblée, la protestation suivante :

« C'est donc vous, ô joie de tout l'univers, ô consola-
» tion des affligés, ô protectrice du monde, c'est vous, ô
» refuge des pécheurs, ô mère de miséricorde, ô média-
» trice des hommes, avocate des chrétiens; c'est vous,
» ô fontaine des eaux vives du paradis, ô trésorière du
» ciel, ô mère d'amour; c'est vous, ô reine de Benoîte-
» Vaux, qui faites aujourd'hui de Pont-à-Mousson une
» benoîte ville; c'est en vous, qu'après Dieu, nous jetons
» l'ancre de l'espérance, à vous que nous voulons recourir
» en tous nos besoins; c'est sur votre pouvoir et votre

» bonté que nous voulons appuyer notre confiance. Je
» parle pour toute cette honorable assemblée, je parle
» pour tout Pont-à-Mousson, qui veut vous aimer, servir
» et honorer plus que jamais..... Recevez nos cœurs,
» agréez nos vœux, écoutez la protestation spéciale que
» nous allons vous faire, prosternées à vos pieds, nous,
» filles de la congrégation de votre Conception immaculée,
» et que nous vous présentons signée de notre main,
» prêtes à la signer de notre sang, s'il le fallait. Très-
» sainte et glorieuse Mère de Dieu, en présence de la
» très-adorable Trinité, de votre très-honoré Fils, notre
» Sauveur, du grand saint Joseph, votre cher époux, de
» nos anges gardiens, de nos saints patrons, et de toute
» la cour céleste, nous vous choisissons pour notre très-
» spéciale mère, dame, protectrice, avocate; et protes-
» tons de vous aimer et servir le reste de nos jours, et
» de vous faire aimer et servir le plus fidèlement qu'il
» nous sera possible. Nous vous présentons en hommage
» tous les moments de notre vie, tous les mouvements de
» nos cœurs, toutes nos affections, toutes nos paroles,
» œuvres, desseins et intentions. Nous vous supplions,
» par les mérites de votre très-aimé Fils, de nous recevoir
» à votre particulier service, de prendre le soin et la con-
» duite de notre vie, et la protection de nos âmes à
» l'heure de la mort. »

Après l'*Amen*, répété par la pieuse assistance, on déposa le cœur, avec le cierge et la protestation, aux pieds de la sainte Vierge; on chanta des cantiques d'allégresse, et, après une prédication sur la confiance en Marie, on se retira en bel ordre, se promettant de revenir souvent épancher son cœur devant une image si chère.

Il était, dans ce même canton, sur la paroisse de Bouxières, un autre sanctuaire où la Mère de Dieu recevait des hommages empressés : c'était Sainte-Marie

du Mont, église bâtie, ainsi que l'abbaye contiguë, dans le cours du dixième siècle, par l'évêque Gauzlin (1). Ce pieux prélat, dans ses visites pastorales, avait découvert, sur le versant de la montagne qui domine Bouxières, une antique église de la sainte Vierge, où les peuples, attirés par les grâces nombreuses qu'ils y recevaient, se rassemblaient souvent pour prier. L'évêque, estimant ce sanctuaire beaucoup trop petit pour le nombre de pèlerins qui s'y réunissaient, en fit reconstruire un autre plus vaste sur l'esplanade qui couronne le village de Bouxières, en y adjoignant une abbaye de Bénédictines, qu'il chargea d'avoir soin de la nouvelle église; et afin que, dégagées des préoccupations temporelles, ces religieuses pussent vaquer plus librement aux exercices spirituels, il les dota de ses propres biens. Notre-Dame de Bouxières, ainsi fondée, obtint dès le principe les sympathies universelles.

Innocent IV accorda des indulgences à la chapelle; les Dominicains admirent les religieuses en participation des mérites spirituels de leur ordre, et les ducs de Lorraine honorèrent l'abbaye de leur bienveillance, plusieurs même de leurs largesses. En 1115, le duc Thierry lui concéda le village entier de Bouxières et ses dépendances. En 1130, Simon Ier lui donna l'église de Pixerécourt, avec les dîmes. En 1176, Simon lui donna le droit de pâturage sur deux villages. En 1432, René Ier, revenant de sa captivité, voulut y aller en pèlerinage avant de rentrer à Nancy. En 1496, René II lui offrit un cierge de cent huit livres, et la Vierge montra qu'elle agréait cette offrande. Car, peu après, son épouse donna le jour à Claude de Lorraine, qui fut la souche de la célèbre maison de Guise. La dévotion des princes et des peuples pour ce sanctuaire s'explique par les miracles qui s'y opéraient. Dans les temps de sécheresse

(1) *Communes de la Meurthe*, par M. le Page, t. I, p. 193.

ou de trop grandes pluies, on venait processionnellement à Bouxières, en y apportant les châsses des saints, et l'on y obtenait une température meilleure. L'histoire raconte encore qu'un muet y obtint l'usage de la parole; et l'abbaye, pour conserver le souvenir du fait, entretenait toujours à ses frais un pauvre muet dans la communauté.

Cette maison se soutenait ainsi dans la ferveur, lorsqu'en 1635, l'armée des Suédois ravageant la Lorraine, les religieuses firent transporter à l'église paroissiale la sainte statue, de crainte qu'elle ne fût en péril dans leur couvent; et depuis lors elle n'en est point sortie; c'est là qu'on la vénère encore aujourd'hui. Pour elles, elles demeurèrent dans leur maison jusqu'en 1786, où elles obtinrent du saint-siége la permission de venir s'établir à Nancy. Elles y firent commencer aussitôt des constructions grandioses, qu'arrêta la révolution de 93, qui les dispersa elles-mêmes.

La paroisse de Dieulouard, plus favorisée que Bouxières, possède deux chapelles de la Vierge, l'une dans l'église, sous le vocable de Notre-Dame de Lorette, l'autre dans une crypte taillée à vif dans le roc, sous le chœur, qu'on a nommée pour cette raison Notre-Dame des Grottes, et qui dès sa fondation, en 1380, devint un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Encore aujourd'hui, on y voit souvent en prière des indigènes et des étrangers.

La paroisse de Preny n'est pas moins remarquable par l'antiquité de son culte envers la sainte Vierge. On trouve aux archives départementales une charte de Simon Ier, sous la date de 1115, qui mentionne Notre-Dame de Preny; et un des chemins qui mènent à l'église s'appelle de temps immémorial le sentier des pèlerins. Deux statues de la Vierge y étaient l'objet de la vénération publique: la première, placée au retable d'une chapelle, s'appelait Notre-Dame de Consolation, et fut pré-

servée, en 93, par une cloison qui séparait la chapelle du reste de l'église ; la seconde, adossée à une colonne, était Notre-Dame de Pitié, qu'on venait prier de fort loin, surtout pour la guérison de la fièvre et la santé des enfants malades. Enfouie dans le cimetière en 93, puis rétablie avec honneur à son ancienne place, elle passa plus tard, du pilier qui tombait en ruine avec toute l'église, à la chapelle de Notre-Dame de Consolation, qui, seule de toutes les parties de l'édifice, demeura debout, et qui dès lors prit le nom de Notre-Dame de Pitié. C'est là que les peuples viennent honorer les deux statues, et que Marie répond à la confiance générale par de nombreux miracles, que racontent avec reconnaissance les habitants de Preny. Ils citent, entre autres faits extraordinaires qu'ils ont vus depuis 1825, la guérison d'une paralytique et d'une personne menacée de perdre la vue. En 1845, une cholérique était aux portes du tombeau, et déjà on préparait le linceul pour l'ensevelir ; sa mère désolée s'engage par vœu à conduire la malade à Notre-Dame de Pitié, et à y faire célébrer le saint sacrifice ; aussitôt le mal disparait. En 1856, un jeune garçon atteint à la jambe d'un mal auquel on ne voyait d'autre remède que l'amputation, se recommande à Notre-Dame de Pitié, et il est guéri. Un autre, fils du boulanger de Pagny, souffrait d'incroyables douleurs qui lui arrachaient des cris déchirants. On le revêt d'une chemise qui avait touché à la sainte image, et à l'instant toute douleur cesse. En 1857, un jeune homme de Preny se mourait d'une fièvre cérébrale, on lui applique sur la tête un linge bénit à l'autel de Notre-Dame de Pitié, et il revient à la vie. Trois ans auparavant, en 1854, le choléra avait déjà enlevé vingt personnes de Preny ; le curé annonce que, pendant trois jours consécutifs, on ira en procession à la sainte chapelle, et fait vœu d'y célébrer la messe tous les samedis. Dès ce moment, le fléau cessa ses ravages ; et les

habitants, après avoir consigné le fait dans une déclaration qui se conserve aux archives de la paroisse, élevèrent, comme témoignage de leur reconnaissance, une nouvelle chapelle à la Vierge, en remplacement de l'ancienne, qui tombait en ruine. Un miracle si frappant attira des pèlerins en plus grand nombre que jamais; et la paroisse manifesta son dévouement à Marie par l'établissement d'une congrégation de jeunes personnes, d'une confrérie du Scapulaire et l'affiliation à Notre-Dame des Victoires.

Enfin le canton de Pont-à-Mousson nous offre, comme nouveau monument de l'amour des peuples pour la sainte Vierge, la confrérie du Rosaire, dans la petite ville de Rosières-aux-Salines (1). Dès avant 1350, cette ville avait une confrérie de l'Assomption, dont les confrères avaient fondé une chapelle de la Vierge. Au commencement du dix-septième siècle, les principaux habitants formèrent de plus une confrérie du Rosaire qui fut canoniquement érigée en l'église paroissiale, le 30 novembre 1618. Les statuts de cette association, qu'on conserve encore, révèlent un esprit de sagesse et de fraternité remarquable. « Comme tout ce » qui vient de Dieu, y est-il dit, est toujours bien réglé et » bien ordonné, comme dans le ciel, parmi les hiérar- » chies des anges, chacune a son rang et ses fonctions, » comme dans l'Église il y a des dignités, des degrés, des » ordres et fonctions différentes, ainsi dans la confrérie » du Rosaire il y a divers offices pour y entretenir le bon » ordre. » La première dignité est celle de directeur; elle est ordinairement dévolue au curé ou au vicaire du lieu, ou à un chapelain zélé et prudent. Ce directeur a sous lui douze conseillers dont le premier porte le titre de préfet; tous les trois ans, ils doivent être remplacés ou

(1) *Les communes de la Meurthe*, par M. Henri le Page; article *Rosières*.

réélus. Leur office est de régler tous les différends qui naitraient dans la confrérie, de visiter les confrères malades, de pourvoir à leurs besoins spirituels et corporels, de les exhorter à la patience et à la réception des sacrements, de pourvoir à l'entretien, la décoration et la propreté de la chapelle du Rosaire, de veiller à l'acquit des messes fondées ou prescrites par le règlement, et de faire rendre compte aux trésoriers de l'état de la caisse chaque année, dans la semaine d'après le premier dimanche d'octobre.

Le canton d'Haroué, qui a six églises paroissiales sous le vocable de Marie (1), ne compte qu'un oratoire antique de la sainte Vierge. C'est Notre-Dame de Grâce, sur la paroisse de Crévéchamps, près d'une fontaine où les personnes atteintes de la fièvre venaient chercher leur guérison. La statue de cet oratoire est honorée maintenant dans l'église paroissiale, où chaque année, le 2 juillet, il se chante une messe solennelle, à laquelle viennent assister plusieurs pèlerins.

Le canton de Nomeny, qui a quatre paroisses dédiées à la Mère de Dieu (2), compte deux chapelles de Marie. La première est Notre-Dame de Belle-Croix, à Faulx, bâtie, en 1841, en place d'une croix séculaire très-vénérée de tout le pays, et qui était tombée de vétusté. Les populations se plaisent à y venir prier, et surtout à y faire les exercices du mois de Marie. La seconde, connue sous le nom du *Chêne à la Vierge*, est située près du village de Mailly, dans une niche creusée au tronc d'un chêne; c'est un but de pèlerinage très-fréquenté (3). Les épileptiques y viennent demander leur guérison, les malades divers le

---

(1) Ce sont: Crévéchamps, Gerbecourt, Germonville, Laneuville, Lenoncourt et Xirocourt.

(2) Ce sont Abaucourt, Malleloy, Phlin et Lixières.

(3) *Communes de la Meurthe*, par Henri le Page, p. 337.

soulagement de leurs maux, et les enfants de la première communion leur persévérance. Durant l'épidémie de 1845 et de 1855, les visites furent nombreuses, et, à toutes les époques, la reconnaissance ou l'espérance attacha au vieux chêne de petites croix en *ex-voto*.

Enfin le canton de Vézelise, le plus riche de tous, joint à huit paroisses sous le patronage de Marie (1) trois sanctuaires remarquables de la Mère de Dieu. Le premier est Notre-Dame de Recouvrance et de Pitié, à Marthemont, annexe de la paroisse de Thélod. Grand nombre de fidèles y venaient autrefois en pèlerinage, sûrs d'y trouver toujours un prêtre et de pouvoir ainsi entendre la messe, se confesser et communier. Benoît XIV attacha une indulgence plénière à la visite de ce sanctuaire; l'évêque de Toul y établit une congrégation de la Conception, et quand en 93 on voulut enlever la sainte image, aucun effort humain n'en put venir à bout. Depuis cette époque, les pèlerinages n'ont pas cessé, quoique moins nombreux qu'autrefois.

Le second sanctuaire est Notre-Dame de Pitié, à Vaudémont. C'est une Vierge assise avec le corps inanimé de Jésus sur ses genoux, très-vénérée et très-visitée depuis les temps les plus anciens jusqu'en 93. Mutilée par la maladresse de ceux qui la cachèrent pendant la révolution, restaurée ensuite et replacée dans l'église paroissiale, elle reçoit encore les visites fréquentes des fidèles de Vaudémont et des paroisses voisines.

Toutefois, Notre-Dame de Sion, dans le même canton, jouit d'une bien autre célébrité. Bâtie à la fin du dixième siècle par saint Gérard, évêque de Toul, sur la montagne qui portait, on ne sait pourquoi, le nom de Sion, elle servit

(1) Ce sont : Autrey, Dommartin, Hameville, Pierreville, Saxon-Sion, Vitrey, Vroncourt et They.

de paroisse à plusieurs villages environnants; et la statue de Marie qu'on y plaça fut bientôt illustrée par les nombreux miracles qui s'y opérèrent, et par le concours des populations qui vinrent la visiter. Modèle de ses vassaux, le comte de Vaudemont, dont l'habitation était voisine, y venait souvent prier, offrir à Marie toutes ses actions, et lui recommander ses entreprises. Il lui voua même sa personne et sa famille, lui fit hommage de son comté, et prit le titre de serviteur et vassal de la Mère de Dieu. Plusieurs successeurs de ce religieux prince ayant méconnu le respect dû à ce sanctuaire, jusqu'à s'y rendre coupables de déprédations sacriléges, Henri III, huitième comte de Vaudemont, jaloux de réparer les impiétés de ses ancêtres, augmenta d'un sanctuaire, éclairé par trois grandes fenêtres, les constructions primitives de saint Gérard, lesquelles devinrent la nef de l'église agrandie, et au milieu il fit ériger un autel où fut placée la statue vénérée. A la fin du quatorzième siècle, le comté de Vaudemont étant passé à la branche aînée de la maison de Lorraine, dans la personne de Ferry, fils puiné du duc Jean Ier, ce prince ne se montra pas moins dévoué que ses prédécesseurs à Notre-Dame de Sion. Non content de la visiter souvent pendant les jours de sa résidence au château de Vaudemont, il institua en son honneur, le 26 décembre 1383, un ordre de chevalerie où les plus grands seigneurs et les dames les plus distinguées du pays pouvaient seuls être admis (1). Tous les chevaliers devaient porter ostensiblement l'image de Marie, en argent ou en broderie, huit jours avant et après l'Assomption; le jour de la fête, ils devaient se trouver à l'église de la montagne pour offrir en commun leurs hommages à la Mère de Dieu, et faire les exercices de piété

---

(1) *Communes de la Meurthe,* par Henri le Page, t. II, p. 538.

prescrits par les statuts. Pendant l'année, ils devaient vaquer à certaines pratiques de piété et de charité, et vivre dans une parfaite union des cœurs. Henri II, surnommé *le bon duc*, était également dévoué à Notre-Dame de Sion. Tous les samedis, il jeûnait en son honneur; souvent il allait prier à ses pieds, portant, presque chaque fois, quelque présent pour la décoration de son sanctuaire; et jaloux de ménager aux pèlerins les moyens de se confesser et de communier, il fonda une rente annuelle de vingt-quatre francs en faveur des religieux Minimes de Vézelise, à condition qu'aux quatre principales fêtes de Notre-Dame deux d'entre eux s'y trouveraient toujours depuis les premières vêpres jusqu'à la fin des secondes. Digne émule de sa piété, la princesse Marguerite de Gonzague, son épouse, veillait à ce que l'autel fût toujours décemment orné, et elle y éleva une croix que l'on vénère encore aujourd'hui.

Dans les âges suivants, les princes de Lorraine firent plus encore. Nous les voyons, en 1626, établir à demeure, près de Notre-Dame de Sion, les religieux du tiers ordre de Saint-François, dans l'espoir que leur présence continue y attirerait un plus grand nombre de pèlerins, qui y trouveraient constamment, avec de solides instructions, la facilité de s'approcher des sacrements. Pour loger ces apôtres de la sainte Vierge, ils leur bâtirent un monastère et leur assignèrent des revenus suffisants pour leur subsistance. En 1727, un ouragan terrible renverse cet édifice; ils le relèvent aussitôt, plus solide qu'auparavant, et enrichissent la chapelle de beaux chandeliers d'autel, d'un crucifix en argent, d'étoffes précieuses rehaussées de broderies d'or et d'argent, du manteau ducal, dont on fit une chape et un devant d'autel, de quatre épines de la couronne de Notre-Seigneur enchâssées dans un reliquaire en vermeil, de vases sacrés et autres présents. Dans la simplicité de

leur foi, ils traitaient avec la sainte Vierge comme s'ils l'eussent vue vivant en terre, et lui écrivaient même des lettres qu'ils déposaient sur son autel. Nous avons une lettre de Charles IV qui porte en suscription : « A la sainte » Vierge, glorieuse Mère de Dieu, Notre-Dame de Sion, » souveraine de la couronne des ducs, princes et prin- » cesses, ainsi que de tous les sujets et biens de la » Lorraine. »

Après ce titre, le prince écrit de sa main le *Sub tuum præsidium* en entier, et ajoute ces touchantes paroles : *Mediatrix nostra, advocata nostra, tuo Filio nos reconcilia; tuo Filio nos commenda ; tuo Filio nos repræsenta ;* c'est-à-dire : O vous notre médiatrice, notre avocate, réconciliez-nous avec votre Fils ; recommandez-nous à votre Fils ; offrez-nous à votre Fils. — La suscription de la lettre du prince Charles-Henri, fils du précédent, est à peu près semblable : *Deiparæ a monte Sion, Lotharingiæ principum et subditorum omnium protectrici et parenti optimæ.* Vient ensuite le *Sub tuum præsidium.* Après quoi le prince appose sa signature en ces termes où respirent l'humilité, l'amour et la confiance : *Servus humillimus atque amantissimus cliens, Henricus a Lotharingia* (1).

Lorsque les princes lorrains eurent quitté leurs États pour aller régner sur la Toscane, puis sur l'Autriche, ils n'oublièrent point Notre-Dame de Sion. François, devenu grand-duc de Toscane, étant tombé malade en Hongrie pendant la guerre qu'il soutenait contre les Turcs, fit célébrer à Sion une neuvaine de messes pour sa guérison, et une autre pour Charles, son frère, malade comme lui.

Aussi le pèlerinage à Notre-Dame de Sion croissait tous les jours en célébrité, et les pèlerins y venaient, de toutes

---

(1) *Notice de la Lorraine*, par D. Calmet, t. II, p. 433.

parts, se faire inscrire dans sa double confrérie du Rosaire et du Scapulaire. La Vierge répondait à cette confiance par des prodiges. Un des plus remarquables fut celui par lequel elle éloigna de son sanctuaire le prince d'Orange, commandant en chef des troupes hérétiques. Ce prince avait juré la ruine de Notre-Dame de Sion, et était même déjà arrivé à la sainte montagne avec ses troupes, qui n'attendaient que le signal du pillage. Marie se montre à lui rayonnante de gloire, éclatante de beauté; saisi et comme terrassé par ce spectacle, il défend à ses soldats de porter aucun dommage ni au temple ni à la statue, et leur ordonne de se retirer promptement (1). Dans la première partie du dix-septième siècle, on vit madame de Vroncourt guérie de maladies incurables avec cinq de ses enfants; et ces faits furent constatés par une enquête officielle. Vers la même époque, la princesse belle-sœur du prince de Salm y fut guérie d'un cancer; quatre paralytiques y recouvrèrent la santé; une jeune fille y fut délivrée de convulsions, un pèlerin d'un ulcère, un autre d'une fièvre continue. Nous pourrions citer encore le rétablissement, ici de jambes brisées, là de jambes contournées, deux aliénés ramenés à la raison, un aveugle recouvrant la vue, un enfant sauvé de l'eau, plusieurs maladies désespérées guéries, le feu du ciel éteint, une possédée délivrée. Nous renvoyons ceux qui voudraient connaître ces faits en détail à l'*Histoire de Notre-Dame de Sion*, par le père Trouillot.

La gloire de ce sanctuaire se soutint jusqu'en 93. Alors les religieux qui desservaient la chapelle furent chassés, le sanctuaire dévasté, la statue miraculeuse brisée, et les nombreux *ex-voto* appendus dans l'église dispersés ou brûlés; mais on n'en invoqua pas moins dans les détresses

(1) Extrait de l'*Histoire de Notre-Dame de Sion*, par le P. Trouillot.

Notre-Dame de Sion, et on ne cessa de réciter en famille son office et ses litanies.

Au retour de la paix, on plaça dans le sanctuaire vénéré une nouvelle statue de la Vierge allaitant son divin Fils; les pèlerinages recommencèrent, et les miracles avec eux: tantôt c'étaient des pèlerins qui venaient conduits par leur zèle, et parfois on en compta jusqu'à dix mille; tantôt c'étaient des paroisses entières conduites par leurs pasteurs. Les enfants des environs y venaient principalement le lendemain de la première communion. Le pèlerinage se soutint ainsi jusqu'en 1850. Alors on le confia aux religieux oblats de Marie Immaculée, et ce fut, pour la sainte chapelle, comme l'aurore d'un jour nouveau. Peu après, le choléra survint, et la crainte de ce terrible fléau multiplia encore les pèlerins de Notre-Dame de Sion. Les paroisses entières y accoururent, et l'on se souvient entre autres de la touchante visite qu'y fit alors la paroisse de Flavigny. Le 5 octobre 1854, plus de six cents pèlerins partirent de l'église paroissiale, rangés sur deux lignes, croix et bannière en tête, chantant des psaumes, des litanies et des cantiques. Derrière les hommes, venait un char de triomphe richement orné, portant une niche où était suspendu, par une chaîne d'argent, un cœur d'or avec l'inscription: *Hommage, reconnaissance, amour, consécration à notre bonne Mère Notre-Dame de Sion.* Ce char était entouré d'une foule de jeunes personnes vêtues de blanc, qui faisaient retentir les airs de leurs pieux cantiques, des filles des écoles, des femmes de la paroisse, et derrière venaient dix-sept voitures portant ceux ou celles qui, à raison de leur âge ou de leur faiblesse, n'auraient pu faire à pied tout le trajet. Arrivé au haut de la montagne, on célébra la messe, où il se fit plus de trois cents communions. A l'offertoire, après une éloquente allocution du curé de Flavigny, on déposa dans le chœur, qui

était au milieu du sanctuaire, les noms de tous les pèlerins; et à l'office de l'après-midi, après que quatre petites enfants agenouillées au pied de l'autel de Marie eurent prononcé l'acte d'offrande, on suspendit l'*e-voto* au cou de la statue.

Dans ces dernières années, Notre-Dame de Sion conquit encore une nouvelle gloire. L'église ne se trouvant plus en rapport avec le nombre des pèlerins, on résolut de l'agrandir; et en 1858, l'évêque de Nancy vint bénir la première pierre des nouvelles constructions, et d'une haute tour destinée à porter la statue colossale de l'Immaculée Conception.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE TOUL.

Cet arrondissement compte, outre vingt et une églises sous le patronage de la Mère de Dieu (1), huit Vierges mémorables dont la dévotion des peuples a fait des buts de pèlerinage. Lucey a sa chapelle de Notre-Dame de Consolation; Liverdun, la chapelle de Notre-Dame du Bel-Amour, où les fidèles de la paroisse et des environs vont souvent prier avec une foi vive, se souvenant de la résurrection d'un enfant mort-né, qui, en 1653, recouvra la vie dans ce sanctuaire, et y reçut le baptême, comme l'attestent encore les registres de la paroisse, qui en conservent l'acte authentique. Arnaville possède la chapelle de Notre-Dame de Pallou, doublement célèbre, et par sa statue, et par sa confrérie du Scapulaire. Sa statue fut trouvée, vers l'an 1500, dans des branches de sureau; les prières faites à ses pieds obtinrent, entre autres miracles, la résurrection de plusieurs enfants mort-nés; on lui éleva, en conséquence, une chapelle à l'endroit même où elle avait été trouvée, et un pèlerinage s'y établit. Sa confrérie du Scapulaire acquit de la renommée, tant par les indulgences dont l'enrichit Alexandre VII (2), que par l'apaisement d'un incendie, grâce à ce saint habit. C'était le

(1) Ce sont : Gondreville, Écrouves, Sexey-les-Bois, Charmes, Bulligny, Maizières, Villey-le-Sec, Ménilot, Pulney, Balisey, Crépey, Ansauville, Limey, Puttigny, Salival, Lemoncourt, Lucy, Malaucourt, Viviers, Mulcey, Donnelay.

(2) Archives de l'évêché de Nancy.

9 juillet 1719; un feu violent dévorait une maison particulière. Un de ceux qui étaient accourus pour l'éteindre jette son scapulaire au milieu des flammes ; à l'instant le feu s'arrête, épargnant les maisons qu'il allait consumer; et, au bout d'une heure, le scapulaire se retrouve intact, suspendu à une poutre enflammée. L'évêque ordonne une enquête, constate le fait, et pour en perpétuer le souvenir, ordonne que, tous les ans, le deuxième dimanche de juillet, il se fera, de la chapelle de Pallou à travers toutes les rues du lieu, une procession solennelle suivie de l'hymne d'actions de grâces, *Te Deum laudamus* (1). Aujourd'hui, cette chapelle, sans avoir la même célébrité qu'autrefois, est cependant encore visitée par les mères, qui viennent y apporter leurs enfants malades ou infirmes, pour obtenir leur guérison.

La paroisse d'Écrouves a aussi dans son église une statue de la Vierge, que de nombreux miracles rendirent autrefois célèbre. Du temps de saint Gérard, la peste ayant envahi le pays de Toul, ce prélat fit porter processionnellement la sainte image avec les reliques de saint Mansuet; et la peste ralentit aussitôt ses ravages (2). Depuis cette époque, Notre-Dame d'Écrouves a constamment reçu et reçoit encore de fréquentes visites, et des grâces nombreuses s'y obtiennent. En 1855, on y vit, tous les jours, pendant le siége de Sébastopol, l'épouse du général Vergé priant pour la vie de son mari en si grand péril ; et là elle se sentit inspirée de lui écrire les paroles suivantes : « Voulez-vous me promettre de faire un vœu à la » sainte Vierge, pour qu'elle continue à vous couvrir de » son égide, et qu'elle vous rende à toute notre affection ? »

---

(1) Dossier de la chapelle de Pallou, aux archives de l'évêché de Nancy.

(2) *Vie de saint Gérard, évêque de Toul*, par Adso, p. 186.

En lisant ceci, raconte le général lui-même dans une lettre dont nous avons la copie sous les yeux, « je fis vœu » immédiatement de reconnaître hautement le dogme de » l'Immaculée Conception, si je revenais sain et sauf de » la bataille qui allait s'engager. » C'était le 7 juin, à six heures du soir, au moment de monter à l'assaut du Mamelon-Vert. « Au même instant, continue le général, je » reçus l'ordre de repousser les Russes, qui s'avançaient » sur nos parallèles. Je pris alors le pas de course; l'en» nemi fut refoulé, le Mamelon-Vert repris; trente-deux » bouches à feu restèrent en notre pouvoir; et pendant » trente-six heures que je suis demeuré dans cette redoute » ennemie, sous une pluie d'obus, de boulets, de bom» bes et de mitraille qui a décimé officiers et soldats, je » n'ai pas reçu la moindre blessure. » Dès le lendemain de la bataille, le général, empressé d'accomplir son vœu, envoyait à Paris à un de ses amis les vers suivants :

Sainte Mère de Dieu, que je n'ai vainement
Jamais dans le péril à mon aide appelée,
Ma confiance en toi ne peut être égalée
Que par ma gratitude et mon amour ardent.
J'ai hâte d'accomplir le vœu qu'en t'implorant
J'ai fait, lorsque j'allais courir dans la mêlée.
De ta conception divine, immaculée,
Je confesse le dogme avec un cœur fervent.
Oui, c'est bien toi qui m'as guidé dans la bataille,
Qui des globes de feu, du plomb, de la mitraille,
As préservé mon front, d'où l'effroi fut banni;
Et je te dois de plus une illustre victoire;
Mais à toi seule aussi j'en rapporte la gloire.
Sainte Mère de Dieu, que ton nom soit béni!

La paroisse de Gondreville, sans avoir un sanctuaire aussi célèbre qu'Écrouves, possédait, depuis 1416, une confrérie de l'Immaculée Conception, dont les statuts écrits sur un parchemin long de soixante-cinq centimètres sur

quarante-trois de largeur, nous apprennent qu'on célébrait, avec grande pompe, la fête du 8 décembre; que ce jour-là, le président de la confrérie était chargé de donner à dîner et à souper à tous les confrères, leur fournissant, est-il dit, bon pain, bon vin, bon potage, avec un morceau de bœuf et de porc, moyennant une rétribution de deux gros d'argent payés par chaque famille; que, chaque mois, on chantait une messe pour les confrères vivants ou décédés, qu'à la mort de chaque associé tous devaient assister à son enterrement et à son service, et, dans les deux mois suivants, faire célébrer une messe chantée à son intention.

Lagney possédait une confrérie semblable, dont les statuts, qui portent la date de 1565 (1), prescrivent le chant des vêpres, la veille de toutes les fêtes de la Vierge, une messe en son honneur tous les samedis, et pour le reste ressemblent beaucoup à ceux de Gondreville. En 1743, cette confrérie fut transformée en deux congrégations distinctes, l'une d'hommes, l'autre de femmes; les statuts furent adaptés à ce nouvel état de choses; et, depuis cette époque, l'association ainsi modifiée subsiste toujours.

Toutefois, la Vierge au pied d'argent, dans la cathédrale de Toul, a une bien autre renommée que tous les sanctuaires dont nous venons de parler. Dès l'an 981, cette cathédrale possédait plusieurs autels de la Mère de Dieu. On y trouvait les chapelles de la Conception, de la Nativité de Notre-Dame, de l'Annonciation, de la Vierge dans son enfantement, de la Triste Mère de Dieu, de la Blanche-Vierge et de Notre-Dame au pied d'argent. De plus, à l'entrée de l'église, au-dessus du bénitier, était adossée à

---

(1) On les trouve dans le *Journal de la Société d'archéologie lorraine,* novembre 1857.

un pilier une statue de Marie, devant laquelle les habitants venaient prier avec une confiance qui grandit encore à l'occasion du fait que nous allons raconter. C'était en 1284. Une femme pieuse et un homme nommé Lambert étaient en prière à la cathédrale aux pieds de Marie, lorsqu'une armée ennemie s'avançant allait surprendre la ville et y entrer. Alors de la bouche de la statue sort une voix qui avertit du danger les deux suppliants, et ajoute que, pour preuve de ce qu'elle dit, on n'a qu'à faire entrer le gros de la patrouille qui passe, et que devant eux elle avancera son pied droit. La chose, en effet, se fit ainsi. Les gens de la patrouille aussitôt convoquent un certain nombre d'habitants; on surprend l'ennemi qui croyait surprendre, et on le taille en pièces. Cette double scène de la Vierge assise avançant son pied, et du massacre de l'ennemi, fut représentée sur un tableau de cathédrale avec une inscription de l'époque, qui en est l'explication; et par reconnaissance, on chaussa d'un sabot d'argent le pied de la statue; on lui mit sur la tête une couronne de diamants et à la main un sceptre d'or. On la transporta de son pilier à l'autel du fond de l'abside, plus tard à l'autel à droite du transsept, qui échangea son nom primitif de la Blanche-Vierge contre celui de Notre-Dame au pied d'argent, tandis que l'autel de l'abside prit celui de la Blanche-Vierge. Dès lors commença la célébrité de la Vierge au pied d'argent. Tous les samedis, le chapitre allait devant son autel chanter en musique ses litanies. Dans toutes les calamités publiques, et chaque année le jour de l'Assomption, des prêtres la descendaient de son trône, et au moment de la procession ils la portaient jusqu'à la sortie de l'église : de là elle était portée successivement par le gouverneur et le maire, par le lieutenant du roi et le premier échevin, par le major de place et le second échevin, enfin par le président du bailliage et le troisième échevin. C'était sans doute en souvenir de ce

passé que, depuis la fin de la révolution jusqu'en 1830, les cordons des quatre angles du brancard où reposait la statue étaient tenus successivement par le sous-préfet, le président du tribunal, le maire et le commandant de place, le lieutenant de gendarmerie, les juges en robe, les officiers supérieurs de la garnison et autres principaux dignitaires. Les miracles opérés par Notre-Dame au pied d'argent n'ont point été écrits; mais ils nous sont indiqués par les nombreux présents qu'on lui faisait. Ainsi nous voyons, en 1649, Marguerite Viterne lui offrir deux bracelets enrichis de diamants; en 1672, l'épouse du premier président au parlement de Metz lui apporter une croix d'or surmontée de quatorze diamants et de perles fines; en 1617, l'épouse du juge de l'évêché de Toul lui faire également hommage d'une croix d'or enrichie de pierreries et d'un double collier du même métal; en 1694 et 1709, madame de Cercée lui offrir des présents semblables (1).

En 93, la statue si vénérée fut brisée par deux forcenés qui périrent ensuite misérablement. Au rétablissement du culte, elle fut remplacée par une statue debout tenant l'Enfant Jésus sur son bras, au pied de laquelle est adapté un sabot de métal argenté, et les fidèles continuent d'y venir prier et faire brûler des cierges.

Toutefois, Notre-Dame de Gare le cou, à deux kilomètres de Toul, a pour eux plus d'attrait encore. C'était dans le principe une chapelle très-fréquentée sous le titre de *Notre-Dame des Misères;* mais en 1251, Ralbert-Constant, prince de Saint-Brieuc, surpris par la nuit près de cette chapelle lorsqu'il revenait de la première croisade de saint Louis, étant allé se reposer avec cinq de ses chevaliers près de l'autel de Marie, après avoir laissé ses autres

(1) Extrait du nécrologe de la cathédrale de Toul.

hommes d'armes sur le versant du coteau, il arriva que, le prince et ses cavaliers s'étant endormis profondément après leur frugal repas, une bande de brigands, qui les avait vus se détacher du gros de la troupe, s'avança sans bruit tout près d'eux, et déjà se préparait à leur couper le cou, quand tout à coup une voix forte qui paraissait sortir de la statue fait entendre ces mots : *Gare le cou!* Le prince et ses cavaliers réveillés se mettent aussitôt en défense, se précipitent sur les brigands et en font prompte justice. Touché du prodige qui lui a sauvé la vie, Ralbert va se prosterner devant la sainte image, dit à Marie sa reconnaissance, et lui promet 1° de revenir dans le cours de l'année en pèlerinage, nu-pieds, avec sa femme et ses neuf enfants; 2° de lui ériger une chapelle sous le titre de Notre-Dame de Gare le cou. Entré à Toul, le prince va également prier avec tous ses gens devant Notre-Dame au pied d'argent, et là renouvelle le vœu de revenir en pèlerinage. Il vint en effet trois mois plus tard, avec grand nombre d'hommes et de femmes attachés à sa maison, tous, pieds nus et la croix rouge sur l'épaule. Reçu à Toul par l'évêque et tout le peuple, il se rendit de là au lieu où la Vierge l'avait sauvé, et y jeta les fondements de la chapelle de Notre-Dame de Gare le cou, qui subsiste encore aujourd'hui. Depuis lors, la dévotion populaire entoura constamment ce sanctuaire de sa confiance et de son respect. 93 même l'épargna, et les fidèles y transportèrent grand nombre d'objets sacrés pour les soustraire à la profanation. Quelques années après, on détruisit les deux collatéraux de cette sainte chapelle, sous prétexte qu'ils n'étaient pas solides, et on ne laissa debout que la nef et le chœur. L'antique statue de Notre-Dame des Misères a été adossée à un des murs de la nef, et les béquilles ou autres *ex-voto* ont été appendus chaque côté de l'autel principal. Le pèlerinage, très-fréquenté dès l'origine, l'est encore aujourd'hui, surtout le

25 mars. On y amène les enfants, le lendemain de la première communion. Les affligés de corps, d'esprit ou de cœur, viennent y chercher la consolation. Toutefois, nous devons à la vérité de dire que, comme on a cessé d'y célébrer les saints mystères, le peuple aussi y a diminué ses visites.



CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS RÉUNIS DE LUNÉVILLE, CHATEAU-SALINS ET SARREBOURG.

A la gloire de compter dix-huit églises paroissiales sous le patronage de Marie (1), l'arrondissement de Lunéville joint celle d'avoir eu neuf sanctuaires plus ou moins célèbres en son honneur.

Au canton de Bayon était autrefois Notre-Dame des Aviots ou des Rendus à la vie, ainsi appelée du nombre des enfants mort-nés dont on avait obtenu dans cette chapelle le retour à la vie pour qu'ils reçussent le baptême. Ce sanctuaire, fort ancien, puisqu'il est mentionné dans une charte de Pibon, évêque de Toul, qui vivait de 1070 à 1107, fut détruit en 93, et la statue qu'on y vénérait transférée à l'église paroissiale de Barbouville. Cette église ne sut pas l'apprécier; après l'avoir laissée longtemps sans honneur à la sacristie, d'où on la transportait parfois chez les femmes en couche, pour leur obtenir une heureuse délivrance, elle la vendit, il y a trente ans, pour une minime somme.

Au canton de Lunéville, sur la paroisse de Crévic, se trouve Notre-Dame de Pitié. Longtemps honorée dans la chapelle qu'une religieuse famille fonda, sous ce titre, dans l'église paroissiale, le 5 avril 1514, cette statue fut, à l'époque des guerres, cachée dans une maison particulière,

(1) Ce sont : Chenevières, Henaménil, Hudiviller, Jolivet, Manonviller, Neuviller, Reherrey, Bréménil, Fenneviller, la Chapelle, Montreux, Reillon, Froville, Haudonville, Moriviller, Réhainviller, Remenoville, Vennezey.

où elle reçut longtemps les hommages des habitants et des voisins. Un jour la femme du propriétaire de cette maison, tombant du haut de son grenier par un escalier qui donnait sur un puits, où elle devait naturellement être précipitée, n'eut pas plutôt poussé le cri : Notre-Dame de Pitié, sauvez-moi! qu'elle se sentit poussée de côté et alla tomber à une certaine distance du puits, sans autre mal que de légères contusions. En reconnaissance d'une protection si visible, cette femme, de concert avec son mari, éleva, à un kilomètre de Crévic, à l'endroit où se trouvait une ancienne croix jubilaire, à l'ombre de deux tilleuls séculaires, une petite chapelle, et y déposa la sainte image. Dès lors, Notre-Dame de Pitié devint un lieu de pèlerinage. On y accourait de Crévic et des environs, et l'on remportait de l'eau de la fontaine voisine pour les malades qui ne pouvaient venir eux-mêmes en boire à la source. Des guérisons nombreuses furent obtenues à cet oratoire, et tout le pays lui attribua le privilége de n'être jamais ravagé par la grêle ou les autres fléaux, tandis que les cantons circonvoisins en étaient souvent les victimes.

En 93, les révolutionnaires scièrent la tête de la statue vénérée; mais quand luirent des jours meilleurs, on la rétablit solennellement à sa place, après l'avoir restaurée, et les pèlerinages recommencèrent comme autrefois. En 1857, la chapelle qui menaçait ruine fut reconstruite; une nouvelle statue, mieux travaillée, fut substituée à l'ancienne, qui demeure cependant toujours enchâssée dans le contre-retable, où les fidèles vont la vénérer. L'église de Crévic possède, outre sa statue, une confrérie de l'Immaculée Conception, que Clément VIII enrichit d'indulgences en 1604.

Le canton de Blamont compte trois pèlerinages de Marie. Le premier est à Domjevin, près d'une fontaine qui porte le nom de Notre-Dame-sous-la-Croix ou la Bonne-Fontaine,

et qui, depuis des siècles, attire de nombreux pèlerins. De 1789 à 1803, à cette époque où l'impiété triomphait presque partout, le bruit d'apparitions qu'y faisait, disait-on, la sainte Vierge, y attira des pèlerinages et des processions en plus grand nombre qu'aux meilleurs jours. La révolution s'en émut ; elle envoya vingt-cinq cavaliers en garnison pour empêcher ces manifestations religieuses ; les pèlerins ne vinrent pas moins à la sainte fontaine. L'autorité supérieure enjoignit de la remplir d'immondices ; la municipalité de Domjevin sut éluder cet ordre, en couvrant la fontaine de planches chargées de fumier ; et, les mauvais jours passés, elle rendit à la foi des populations leur fontaine chérie.

Témoin de tant de piété, le curé de Blamont éleva, à côté de la fontaine, une charmante chapelle sous le titre de Notre-Dame de la Croix ou de la Bonne-Fontaine, et ce sanctuaire fut accueilli avec tant de faveur par tout le pays, que plus de quatre mille personnes assistèrent à sa bénédiction. Depuis lors, toutes les fêtes de la sainte Vierge y attirent un concours extraordinaire. La foule commence dès la veille au soir ; toute la nuit et tout le jour, on y voit des pèlerins en prières, et de récentes guérisons justifient et accroissent, chaque jour, la dévotion des peuples.

Dans le même canton, se trouvent deux autres pèlerinages : l'un est Notre-Dame de Lorette à Saint-Martin, détruite en 93, rebâtie depuis par les habitants, et aujourd'hui rendez-vous des pèlerins, surtout des enfants après la première communion (1) ; l'autre est Notre-Dame de Bon-Succès à Fricourt, autrefois église d'un prieuré dépendant de l'abbaye de Senones, profanée pendant la révolution, restaurée et rendue au culte depuis 1833 ; accessible les vendredis et les quatre grandes fêtes de la Vierge, fermée

(1) *Statistique de la Meurthe*, par Henri le Page, p. 512.

au public les autres jours, à moins d'une autorisation spéciale du curé de la paroisse. Devenue propriété particulière, elle subit la volonté du propriétaire.

Le canton de Gerbéviller compte, comme le précédent, trois pèlerinages de Notre-Dame. Le premier est Notre-Dame de Montfort, près du village de Magnières. Le second est Notre-Dame de Grand-Rupt, dont l'image en pierre fut trouvée, dit-on, par un ermite, un jour du mois de mai, à l'ombre d'un groseillier. Transportée à l'église de la communauté des ermites, la statue se retrouva le lendemain à sa place primitive. Aussitôt le curé de Gerbéviller s'empressa de lui élever, sur le lieu même, la modeste chapelle qui se voit encore aujourd'hui ; la première pierre en fut posée le 5 juillet 1508 (1); et, depuis cette époque, ni les malades n'ont cessé d'y venir demander la santé, ni les mères d'y offrir leurs enfants à Marie. On ne saurait dire le nombre des grâces qu'a accordées à ses suppliants Notre-Dame de Grand-Rupt.

Cependant la troisième chapelle de Notre-Dame de Mervaville, à en croire son nom, était bien plus remarquable encore : car ce nom signifie ville des choses merveilleuses, et lui avait été donné en raison des prodiges qui s'y opéraient. Il n'en reste plus aujourd'hui que le chœur.

Enfin le canton de Badonviller, moins riche que les autres, a cependant la gloire de posséder à Neuviller l'église de Notre-Dame Immaculée, la première du diocèse de Nancy et de Toul qui ait été placée sous le vocable de la Conception Immaculée. Pie IX y a attaché une indulgence plénière aux fêtes, ainsi qu'à tous les jours de l'octave de la Conception, de la Nativité, de la Visitation, de la Purification et de l'Assomption de la sainte Vierge ; les

---

(1) *Pouillé du diocèse de Toul,* par le P. Benoît Picart.

pèlerins y viennent en grand nombre, et plusieurs affirment y avoir reçu des grâces signalées.

L'arrondissement de Château-Salins nous offre d'une part huit églises honorant Marie comme leur patronne titulaire (1); de l'autre, trois sanctuaires qui sont autant de buts de pèlerinage. Le premier est Notre-Dame d'Arlange, sur la paroisse de Vuisse. La statue qu'on vénère sous ce nom résida longtemps dans le tronc d'un vieux chêne; là elle recevait les hommages de ses pieux visiteurs, lorsque le seigneur du lieu voulut la placer dans la chapelle de son château; mais, dit la légende, il ne put l'y fixer qu'en y transportant le tronc de chêne qui lui servait de piédestal. C'est là que les femmes stériles venaient lui demander la fécondité, en agitant un petit berceau où reposait un petit enfant Jésus, et qui était disposé à cet effet dans la chapelle. Depuis quelques années, le berceau a disparu, et maintenant on vient la prier pour toutes sortes de besoins. Pendant la belle saison, on y dit la messe le samedi, et il s'y trouve de deux à trois cents assistants. Souvent aussi les curés voisins viennent y offrir le saint sacrifice pour ceux de leurs paroissiens qui le leur demandent.

Le second lieu de pèlerinage est Notre-Dame de Lorette à Baudrecourt, bâtie en 1578, comme l'indique le millésime inscrit au-dessus de la porte d'entrée, et élevée dans les mêmes proportions que la *Santa Casa* d'Italie. On en célèbre la fête patronale le 2 juillet, et plusieurs centaines de pieux fidèles y assistent à l'office. Il y vient, en outre, pendant le cours de l'année, grand nombre de pèlerins de six à huit lieues à la ronde, et on y amène les enfants pour les placer sous la protection de la sainte

(1) Ce sont : Puttigny, Salival, Lemoncourt, Lucy, Malaucourt, Viviers, Mulcey et Donnelay.

Vierge. Enfin, chaque dimanche, surtout pendant la belle saison, on y vient prier soit avant, soit après les vêpres de la paroisse.

Le troisième lieu de pèlerinage est Notre-Dame de Puzieux. Ce n'était dans le principe qu'une statue de la Vierge placée dans le pied d'un arbre, et là les habitants de la contrée venaient invoquer avec confiance la Mère de Dieu et en obtenaient des faveurs insignes. Lorsque le vieux chêne, cédant aux années, menaça ruine, on le remplaça par un piédestal en maçonnerie, surmonté d'une croix dans laquelle était creusée une niche pour recevoir la statue; et l'on couvrit cette niche d'un verre et d'un grillage qui, tout en laissant voir la statue aux pèlerins, la préservaient de tout contact extérieur. Toute l'année, on y voit de pieux visiteurs prosternés en prière.

L'arrondissement de Sarrebourg compte jusqu'à quinze églises sous le patronage de Marie (1), et se glorifie en outre de plusieurs sanctuaires qui sont ou ont été lieux de pèlerinage. Le premier était Notre-Dame de Brouder-garten, en français, *Jardin du frère,* sous la garde d'un ermite, et ayant pour fête patronale la Visitation. Le second était Notre-Dame des Ermites, à Avricourt. En 1749, un homme allait périr sous le coup des assassins, lorsqu'il fit vœu de bâtir cette chapelle. A peine avait-il fait ce vœu, que les assassins se retirèrent, le laissant pour mort. En exécution de sa promesse, il éleva cette chapelle, et on y vint prier. Prise par l'État en 93 et transformée en fabrique de salpêtre, elle fut vendue, en 1811, à un homme de bien qui la fit restaurer et rendre au culte.

(1) Ce sont : Rhodes, Walscheid, Schneckenbuch, Angviller, Bickenholtz, Tanconville, Raon-les-Bois, Voyer, Turquestein, Wasperviller, métairies de Saint-Quirin, Phalsbourg, les Trois-Maisons, Guntzviller et Arondange.

Notre-Dame des Ermites redevint ainsi l'objet de la vénération générale.

Sur la paroisse de Saint-Quirin, se trouve un autre pèlerinage, Notre-Dame de l'Hor, ainsi appelée par abréviation de *dolor*. C'est un des pèlerinages les plus fréquentés du diocèse; et depuis son origine les peuples ont toujours aimé à y venir se prosterner devant la Mère des douleurs tenant sur ses genoux le corps inanimé de son Fils. Vendue à l'époque de la révolution, cette chapelle est toujours restée une propriété particulière, mais n'a jamais cessé de recevoir à toutes les époques de l'année un nombre considérable de pèlerins, qui s'y sont toujours fait remarquer par un caractère particulier de recueillement et de piété. On dirait que la sainteté du lieu les contient et les inspire. Dix tableaux y sont appendus aux murailles en forme d'*ex-voto*, et un de ces tableaux, qui porte la date de 1850, représente un matelot sauvé du naufrage du vaisseau *le Superbe* par l'invocation de Notre-Dame de l'Hor.

Enfin, le dernier sanctuaire qui nous reste à visiter est Notre-Dame de Renting, sur la paroisse de Xouaxange. La statue qu'on y vénère fut trouvée, dit-on, dans les bois des environs par de jeunes pâtres de Xouaxange : ceux-ci la donnèrent à un couvent de religieuses dominicaines établies à Renting, qui l'installèrent solennellement dans l'église du monastère. Là, les fidèles venaient en foule l'honorer, et les jeunes gens venaient, tous les ans le jour du mardi gras, chanter les litanies de la Vierge avec d'autres prières; après quoi, les religieuses leur donnaient un modeste repas, en reconnaissance du présent de la statue fait au monastère par leurs prédécesseurs. Tout alla ainsi jusqu'à la triste époque où les Suédois, inspirés par le fanatisme luthérien, fondirent sur ce saint asile, le ruinèrent, massacrèrent la plupart des religieuses, brisèrent

les pieds avec les mains de la statue et lui coupèrent la tête. Dès que ces cruels ennemis se furent éloignés, on transporta la sainte image de Renting à l'église paroissiale de Xouaxange ; on lui ajusta, ainsi qu'à l'enfant Jésus, une tête en pierre peinte, et on revêtit le corps d'une longue robe. Alors les fidèles revinrent en grand nombre prier à ses pieds, surtout les samedis ; et des offrandes nombreuses ne tardèrent pas à attester les bienfaits obtenus et la reconnaissance des peuples (1).

---

(1) *Statistique de la Meurthe,* par Henri le Page, art. *Renting.*

DIOCÈSE DE SAINT-DIÉ [1].

Le premier monument en l'honneur de la sainte Vierge que nous offre ce diocèse remonte à l'an 668. Alors saint Dieudonné, que par abréviation on a appelé saint Dié, ayant quitté le siége de Nevers dont il était évêque, pour embrasser la vie monastique dans les montagnes des Vosges, éleva, vers l'an 668, au val de Galilée, un sanctuaire sous le vocable de la Mère de Dieu. Cette église acquit bientôt un grand renom, et devint un lieu célèbre de pèlerinage, grâce aux nombreux miracles qui s'y opérèrent. Dom Ruyr, dans son livre des *Sainctes antiquités de la Vosge,* et un chanoine anonyme de Saint-Dié qui affirme avoir vu de ses yeux ce qu'il raconte (2), ont tracé le récit de ces faits prodigieux, à partir de l'an 1254. On y voit des infirmes guéris, des captifs délivrés, des sourds qui entendent, des aveugles qui recouvrent la vue, des gens perclus de leurs membres qui en recouvrent l'usage, des paralytiques guéris, des incendies éteints. Après le récit

(1) Ce diocèse, nous le disons avec regret, est le seul de tous les diocèses de France où notre appel n'ait pas trouvé d'écho. Nous n'avons pas même pu obtenir la liste, plusieurs fois demandée, des églises qui sont sous le patronage de la sainte Vierge. Heureusement M. l'abbé Guillaume, chanoine de Nancy, est venu à notre aide, par son *Histoire du culte de la sainte Vierge en Lorraine*, ainsi que dom Ruyr, par son livre des *Sainctes antiquités de la Vosge.*

(2) M. l'abbé Quinot a reproduit le texte latin de ce chanoine dans son livre *Les saints du val de Galilée*, p. 442 et suiv.

détaillé de ces faits, dom Ruyr affirme qu'il a vu suspendus aux murs de Notre-Dame de Saint-Dié grand nombre de chaînes, de colliers, de menottes et ceps de fer, qui attestaient de miraculeuses délivrances; à quoi le chanoine ajoute qu'en 1386 des malfaiteurs ayant entrepris pendant la nuit d'escalader les murailles pour piller le pieux sanctuaire, les cloches, mises en branle sans aucune main humaine, sonnèrent l'alarme; les bourgeois éveillés accoururent, et trouvant les malfaiteurs précipités du haut des murs, les uns morts, les autres cherchant leur salut dans la fuite, ils passèrent le reste de la nuit à bénir la sainte Vierge et à lui chanter de pieux cantiques. D'autres accidents arrivèrent à cette chapelle; plusieurs fois elle fut brûlée, et toujours elle renaquit de ses cendres plus vénérée et plus fréquentée. Ses voûtes et ses murailles séculaires conservent encore la trace du feu. Échappée à la destruction de l'hérésie, vendue en 93 et léguée par le dernier des acquéreurs à la commune de Saint-Dié, à condition qu'elle ne servirait qu'au culte catholique sous la direction de l'évêque diocésain, elle continue d'être l'objet de la vénération générale.

Dans le même arrondissement de Saint-Dié, se trouve un autre sanctuaire de la Mère de Dieu, bâti vers l'an 1070 par Régnier, religieux de l'abbaye de Senones, dans une solitude nommée la Mer, et qu'on appelle pour cette raison Notre-Dame de la Mer. Le 7 mai, jour où Pibon, évêque de Toul, le consacra à Marie, en est demeuré la fête patronale; et il s'y fait, ce jour-là, un grand concours tant des environs que de l'Alsace. Toutefois, Notre-Dame de la Mer ne se vénère plus au même endroit. L'abbé de Senones, affligé des désordres qui se mêlaient au pèlerinage, transporta la chapelle à Moussey, lieu plus rapproché de son abbaye, et par cela même plus facile à surveiller. Cette nouvelle église, faite en partie avec les débris

de l'ancienne, était plus grande et plus convenable ; on y honorait la sainte Vierge dans une chapelle souterraine, et on y priait surtout pour la résurrection des enfants mort-nés, afin qu'on pût les baptiser (1).

L'arrondissement d'Épinal a, comme celui de Saint-Dié, deux sanctuaires de la Mère de Dieu. Le premier est à Épinal, dans l'église autrefois des Minimes, aujourd'hui paroissiale. Là est une chapelle en possession d'une statue miraculeuse de la Vierge, qui, après avoir été cachée pendant la Révolution, y fut par ordre de l'évêque transportée très-solennellement en 1803, et qui, depuis lors, y est l'objet de la vénération générale. Le second sanctuaire est, à l'entrée de la ville de Bains, Notre-Dame de la Brosse, ainsi appelée des bruyères ou broussailles au milieu desquelles elle était placée autrefois, et que dans le langage du pays on appelait des brosses. Vénérée pendant longtemps dans un vieux chêne où elle avait fait beaucoup de miracles, transportée de là dans un oratoire qu'on lui éleva au même endroit, la sainte image ne cesse d'être un but de pèlerinage et l'instrument de beaucoup de prodiges. Aussi, même dans les plus mauvais jours de 93, les fidèles continuèrent d'y venir, chaque dimanche, aux heures où précédemment l'on célébrait les offices. La foule, pressée dans l'enceinte comme autour de la chapelle, suppléait par la prière privée aux offices publics, qu'on ne tolérait plus. En 1804, les fidèles, voyant ce sanctuaire dégradé par le temps près de tomber en ruine, le remplacèrent par la chapelle actuelle, et y placèrent l'antique statue que tous les pays voisins viennent encore aujourd'hui entourer de leurs hommages. Tous les soirs de la belle saison, de sept à neuf heures, les habitants de la contrée et les baigneurs y vont faire la prière du soir ; le 15 août,

(1) *Statistique des Vosges*, p. 559.

le jour de Saint-Marc et le lundi des Rogations, la paroisse de Bains y va en procession. Dans les maladies, on vient, ou l'on envoie quelque parent ou ami demander la guérison; et si la maladie devient dangereuse, neuf hommes ou femmes, selon le sexe de la personne à secourir, y vont prier de concert et faire ce qu'on appelle une neuvaine. Sainte industrie par laquelle Bains se préserva du choléra, qui décimait toutes les localités voisines. Lorsqu'on a communié le matin, on va le soir renouveler son action de grâces et ses résolutions aux pieds de la sainte Vierge. Enfin, quatre ou cinq semaines avant la première communion, les enfants y vont faire une neuvaine de prières. On ne saurait dire toutes les grâces obtenues à Notre-Dame de la Brosse. Tout le pays a encore présentes à la mémoire la guérison merveilleuse de mademoiselle Guiraud, de Port-sur-Saône, arrivée en 1850; et l'autre guérison plus remarquable encore de mademoiselle Victoire Gay de Dijon, arrivée l'année précédente, et constatée par les certificats des médecins. Que serait-ce si nous pouvions dire toutes les grâces spirituelles que Marie se plaît à verser dans ce sanctuaire, les pécheurs qui y viennent dans la saison des bains et en sortent convertis, les affligés qui s'en retournent consolés? Dès qu'on apparaît devant la sainte image, on se sent surnaturellement impressionné, l'âme s'y transforme et s'y épanche en pieux sentiments.

Si la ville de Rambervillers, dans le même arrondissement, n'a pas, comme Épinal et Bains, un sanctuaire insigne de la Mère de Dieu, elle n'en a pas moins donné au monde un grand exemple de dévotion à Marie, lorsque le 15 août 1643, touchée de la protection dont Marie l'avait couverte, à cette époque de si lamentable souvenir, elle alla processionnellement, malgré une distance de quatre lieues, offrir, en témoignage de sa reconnaissance, une coupe d'argent du poids de vingt onces à l'église abbatiale d'Estival,

où se vénérait l'image de Notre-Dame de Benoîte-Vaux. En tête marchaient, après les croix et bannières, vingt enfants en surplis, quatre-vingt-quatorze jeunes filles vêtues de blanc, avec des couronnes sur la tête, précédées et suivies d'une belle bannière de Notre-Dame, chantant toutes ensemble les litanies de la Vierge ; puis trois jeunes personnes richement habillées, dont une portait la lampe d'argent renversée, sur un plat couvert de taffetas incarnat; derrière venaient quatre jeunes gentilshommes portant un panonceau de taffetas vert orné d'un rosaire en feuille d'or; neuf ecclésiastiques en chape dont un, le curé de Rambervillers, portait une image d'argent de Notre-Dame, ornée de perles et de pointes de diamant ; venaient ensuite les autorités civiles, cent cinquante bourgeois et autant de femmes, le chapelet à la main, tous marchant dans l'attitude la plus modeste, et faisant retentir l'air d'hymnes, de cantiques et de litanies. Dès qu'on fut arrivé à cent pas d'Estival, on trouva les religieux de l'abbaye en habits de chœur, qui venaient à la rencontre, et conduisirent la pieuse procession à l'église. Là, après le chant des vêpres, on employa à se confesser le reste du jour et une partie de la nuit. Le lendemain, à la messe solennelle, tous communièrent ; puis le maire de Rambervillers, au nom de toute la bourgeoisie, exposa dans une harangue à l'abbé d'Estival l'objet du pèlerinage ; une jeune enfant offrit dans un charmant discours à la sainte Vierge la lampe d'argent dont on venait lui faire hommage ; et après midi, deux autres lui vinrent offrir divers bouquets. On prit ensuite le chemin du retour, accompagné par les religieux jusqu'à l'endroit où ceux-ci les avaient reçus. Là, après avoir salué à genoux Notre-Dame d'Estival par le chant de l'*Ave,*

(1) La description de cette cérémonie est tirée d'un document curieux, qu'a en sa possession M. Martin, curé de Degvillers.

Regina cœlorum, on s'en revint dans le même ordre où l'on était venu.

L'arrondissement de Neufchâteau offre, comme les précédents, deux sanctuaires de la Mère de Dieu. Le premier est Notre-Dame de Bermont ou Belmont, à une demi-lieue de Domremy, pèlerinage antique et célèbre, où les jeunes gens des environs allaient en pèlerinage à certaines époques de l'année, mais dont la principale gloire est d'avoir reçu la visite fréquente de Jeanne d'Arc. C'était là que la vierge de Vaucouleurs, accompagnée de sa sœur, venait, souvent dans la semaine et très-exactement tous les samedis, gémir sur les maux du royaume, en demander la fin et faire brûler des cierges devant l'image de Notre-Dame. Ce fut là surtout qu'elle reçut de Marie, la patronne de la France, les sublimes inspirations qui la firent voler au secours d'Orléans, et l'assurance qu'après en avoir chassé les Anglais, elle placerait à Reims la couronne sur la tête de Charles VII. En vain quelques auteurs ont prétendu que Jeanne d'Arc avait reçu sa mission divine dans un petit oratoire de la Mère de Dieu, bâti au milieu des vignes, tout près de son village, et dont il reste à peine quelques vestiges. Les historiens désignent l'oratoire où Jeanne d'Arc fut inspirée comme un lieu où elle allait souvent en pèlerinage. Or, on ne va pas en pèlerinage à sa porte, mais bien à un sanctuaire plus éloigné; d'où il suit que M. Saincère a bien mérité de la patrie et de la religion en acquérant et en faisant restaurer Notre-Dame de Belmont (1).

Rémoville, village situé à dix kilomètres de Neufchâteau, n'a pas une chapelle aussi célèbre; mais aussi il en

(1) Tiré en partie de la *Notice sur la chapelle de Belmont*, par M. de Haldat. *Mémoires de l'académie de Stanislas*, 1833-1834, p. 96.

compte deux : l'une est Notre-Dame de Consolation, l'autre Notre-Dame de Repos, laquelle a été rétablie par le propriétaire actuel, et est aujourd'hui un lieu de pèlerinage très-fréquenté par les habitants des environs (1).

L'arrondissement de Mirecourt ne nous offre de remarquable que l'autel de la Vierge à Bonzemont, que les jeunes filles décorent magnifiquement, au moyen d'une quête qu'elles font le premier dimanche de mai, allant chanter, à toutes les portes, une chanson patoise où elles demandent :

Une plaquette di vot' boursette,
Une œuf di vot' poulette,
Un jambon di vot' cochon,
Une pintote di vot' cavon.

Mais l'arrondissement de Remiremont est le plus riche de tous. Nous y trouvons, à Château-sur-Perles, Notre-Dame des Neiges, pèlerinage très-fréquenté ; à Jarménil une roche célèbre par l'assistance extraordinaire qu'y reçut de la Vierge, le 4 mars 1615, Remi Baudel, poursuivi par des gardes pour délit de chasse. Ne pouvant autrement échapper à ceux qui le poursuivaient qu'en se jetant du sommet de la roche, haute de vingt mètres, il se précipite en se recommandant à Marie, et tombe à terre sans se faire aucun mal (2). Enfin, nous trouvons, à Remiremont même, la statue de Notre-Dame du Trésor, ainsi appelée parce que les chanoinesses de Remiremont, à qui elle appartenait, la conservaient dans le trésor de leur église, avec les reliques insignes qui étaient en leur possession. Cette statue, en bois de cèdre, renfermant des cheveux de la sainte Vierge, fut donnée, dit-on, aux chanoinesses par Charlemagne, et fut dès lors, comme elle l'a été toujours

(1) *Statistique des Vosges*, article *Rémoville*.
(2) On lit ce fait sur un vieux parchemin conservé aux archives de la commune.

depuis, l'objet d'une vénération toute spéciale. Marie répondait par des bienfaits à cette confiance des peuples. On se souvient encore des merveilleux effets de sa protection en 1682. Alors un tremblement de terre, renouvelé plusieurs jours de suite, avait renversé à Remiremont, et aux environs, plusieurs édifices, endommagé l'église et le couvent; et les habitants effrayés, désertant leurs maisons, allaient s'établir en pleine campagne. Dans cette crise affreuse, ils s'adressèrent à la Vierge du Trésor; le 10 mai, ils la portèrent processionnellement par les rues. Ce jour-là même, le tremblement cessa. Un prodige si remarquable excita la reconnaissance des peuples, qui firent vœu de renouveler cette procession chaque année, le dimanche le plus rapproché du 10 mai; et en même temps redoubla leur confiance en Marie. On vint de plus en plus prier Notre-Dame du Trésor et lui faire de riches présents. Quand 93 arriva, les spoliateurs se précipitèrent sur l'abbaye, croyant y faire un riche butin; mais les chanoinesses, en prenant la fuite, avaient tout emporté, et surtout n'avaient eu garde d'oublier une couronne enrichie de pierres précieuses, d'une valeur de huit mille livres. Ils n'y trouvèrent donc que la statue; ils l'enlevèrent et la vendirent à une dame pieuse (1), qui la conserva en secret dans sa maison, ainsi que la couronne et autres riches parures de la sainte image, que lui envoyèrent les chanoinesses du lieu de leur exil, avec prière d'en orner la statue aux jours solennels. A la réouverture des temples, la famille dépositaire du précieux trésor l'offrit à l'église paroissiale de Remiremont; et, depuis lors, la sainte image, placée dans une chapelle spéciale, à droite du grand autel, y est vénérée de toute la contrée. Dans les températures contraires, on lui fait des neuvaines pour obtenir un temps favorable; presque

(1) Madame Thouvenel.

tous les jours arrivent à son autel des montagnards qui ont marché toute la nuit pour venir y faire brûler un cierge et obtenir soit la guérison de quelque malade, soit l'adoucissement de quelque peine. La procession votive du mois de mai se fait régulièrement, soit par les rues de la ville, quand le temps le permet, soit dans l'intérieur de l'église. On y porte sur un brancard la statue vénérée, et, après la procession, on fait baiser son pied à la foule empressée. Aux principales fêtes de la Vierge, on l'expose avec grande pompe, et tout le peuple est admis à la faveur de lui baiser les pieds.



DIOCÈSE DE VERDUN [1].

Si le diocèse de Verdun a vu s'attiédir, pendant quelque temps, le culte de Marie sous l'influence délétère du jansénisme, qui y avait pénétré, il a repris, depuis bientôt un demi-siècle, la ferveur des anciens jours. Nous pourrions en donner pour preuve le mois de Marie partout célébré, les confréries du Scapulaire, du Rosaire, du Saint-Cœur de Marie partout en honneur, les congrégations de jeunes filles vouées à son culte partout florissantes : mais nous le comprendrons mieux encore en étudiant dans un premier chapitre l'arrondissement de Verdun, dans un second l'arrondissement de Bar-le-Duc, et dans un troisième les arrondissements réunis de Montmédy et de Commercy.

(1) Nous devons nos renseignements aux curieuses et édifiantes recherches qu'a publiées sur ce diocèse le R. P. Chevreux, de la congrégation de Notre-Sauveur.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE VERDUN.

Quoiqu'on ne puisse douter que saint Saintin, premier évêque de Verdun, n'ait répandu dans les âmes, avec le culte de Jésus-Christ, l'amour de la Mère de Dieu, le premier monument public que nous en offre l'histoire est la construction d'une cathédrale en l'honneur de la sainte Vierge, l'an 454, sous saint Pulchrône, quatrième successeur de saint Saintin. Jusqu'alors la cathédrale se trouvait hors des murs de la cité, sous le vocable de saint Pierre et de saint Paul; mais, à cette époque, les conciles d'Éphèse et de Chalcédoine ayant proclamé récemment la maternité divine de Marie, en précisant le dogme de l'incarnation du Verbe contre Nestorius et Eutychès, Verdun, sous la direction de son évêque saint Pulchrône, voulut témoigner son adhésion aux définitions de l'Église par la construction d'une cathédrale sous le vocable de la Mère de Dieu. Le saint évêque la bâtit au point culminant de la cité; et quand fut achevée cette nouvelle église, la première consacrée à la sainte Vierge dans la contrée, il prit solennellement Marie pour patronne de son diocèse, et la fit représenter dans la cathédrale sous les traits de la Mère de Dieu, image qui n'existe plus, mais dont la reproduction peut s'y voir encore à la chapelle de la sainte Vierge.

Dans les siècles suivants, le culte de Marie ne cessa d'être florissant à Verdun; et Marie, de son côté, ne cessa de répandre sur la ville ses maternelles faveurs. En 1129, attaquée par Renaud, comte de Bar, qui déjà avait brisé les

autels et enlevé la toiture de la cathédrale, la ville allait devenir la proie de ce terrible ennemi, quand la sainte Vierge prit elle-même la défense de l'église qui lui était consacrée. Car « les rayons d'une lumière céleste, écrit » Laurent de Liége, environnèrent le lieu saint, rempli » d'eau et de boue par les pluies qui perçaient les voûtes ». A la vue de ce phénomène, l'ennemi fut tellement effrayé, qu'il n'osa pousser plus loin ses attaques, et se retira. Cet événement, bientôt répandu dans tout le pays, inspira une singulière vénération pour la Vierge de Verdun (1); les peuples accoururent en foule à ses pieds; les infirmes y vinrent en pèlerinage et obtinrent leur guérison; enfin, le temple dépouillé et délabré devint plus célèbre qu'il ne l'avait été aux jours de sa grande magnificence.

En 1131, le comte de Bar étant revenu menacer la ville, l'évêque ordonna des prières publiques avec des processions générales, et elles n'étaient pas terminées que les rayons d'une lumière extraordinaire reparurent sur l'église avec plus d'éclat encore qu'auparavant, mais cette fois sans effrayer l'ennemi et le mettre en fuite. Confiant dans ce gage de la protection de la Mère de Dieu, l'évêque, à la tête des bourgeois armés, s'avance contre les assaillants retranchés dans une tour, d'où sans cesse ils harcelaient la ville; il surprend les soldats par un stratagème, s'empare de la tour, désertée par ses défenseurs en déroute, et plante sur son sommet la bannière de la sainte Vierge, pour annoncer à tous qu'il a vaincu, et qu'il a vaincu par Marie. A cette nouvelle, toute la ville est dans l'allégresse, chante, dans les églises et dans les rues, des hymnes et des cantiques d'actions de grâces. Les étrangers viennent s'associer à ce triomphe de la Mère de Dieu sur ses ennemis; de toute la province, des pèlerins accourent en procession et mêlent

(1) P. Poiré, *Triple couronne*, t. I, p. 368.

leurs voix à celles du clergé et du peuple pour chanter les louanges de leur libératrice. De nouveaux miracles s'obtiennent par Marie; à mesure qu'ils s'opèrent, Guillaume, doyen du chapitre, les relate en détail pour en conserver le souvenir à la postérité, et l'on institue une fête sous le titre *des miracles de Notre-Dame*, fête qui se célèbre encore aujourd'hui à Verdun, le 20 octobre.

La protection de Marie sur sa ville bien-aimée ne se manifesta pas moins en 1562. Alors, le prince de Condé, à la tête des calvinistes, tomba sur Verdun; et cet habile capitaine avait tellement combiné son plan d'attaque, qu'il devait infailliblement prendre la citadelle la nuit suivante. L'évêque, à l'exemple de ses prédécesseurs, ordonna des prières publiques avec une procession générale, où il exhorta le clergé, les magistrats et le peuple à la pénitence, comme seul moyen de se rendre le Ciel favorable dans un besoin si pressant. La nuit arrive; c'était celle du 2 au 3 septembre. Les calvinistes posent leurs échelles pour commencer l'escalade; déjà même ils montent, lorsque le son de la cloche appelant le clergé à matines, joint à une décharge d'arquebuses, jette l'alarme parmi eux. Frappés d'une terreur panique, ils laissent là leurs échelles, s'enfuient, et entraînent dans leur fuite le gros de l'armée qui venait les soutenir. Une délivrance si miraculeuse provoqua la plus vive reconnaissance dans le cœur de tous les habitants. Depuis cette époque, tous les ans, au 3 septembre, on fait une procession générale pour en rendre grâces à la sainte Vierge.

Le peuple, en témoignage de sa gratitude, plaça la statue de Marie dans presque tous les quartiers de la cité; et des restes précieux de cette piété séculaire se voient encore aujourd'hui dans plusieurs rues. Il prit surtout en grande vénération Notre-Dame de l'église Saint-Victor, en souvenir d'un fait miraculeux qu'atteste la tradition. Les magistrats,

dit la chronique, épouvantés par l'imminence du péril que courait la ville en présence de l'armée conduite par le prince de Condé, coururent à Saint-Victor, se prosternèrent devant l'image de la Vierge, celle-là même qu'on y vénère encore, et lui présentèrent les clefs de la cité, pour signifier qu'on lui en confiait la garde. Ils voulurent ensuite les lui mettre au cou; et la statue, dit-on, inclina la tête pour les recevoir. De là la pose de cette statue qui baisse la tête, et ces clefs qu'elle tient à la main (1).

Tout l'arrondissement de Verdun est plein du même esprit de piété à l'endroit de la sainte Vierge. On y compte jusqu'à dix-neuf églises sous le patronage de Marie (2), et, entre ces églises, brille au premier rang Notre-Dame de Benoite-Vaux, un des plus intéressants pèlerinages de France. Ce n'était dans l'origine qu'une vallée sauvage, couverte de forêts, sans autre habitation que les cabanes des bûcherons qui venaient y couper du bois. Un soir, dit la tradition du pays, ces bûcherons se préparaient à prendre leur repos; voilà que tout à coup ils entendent près d'eux, au-dessus de la fontaine voisine, des voix d'une mélodie céleste, chantant et répétant en chœur *Ave, Maria*. Ils courent vers l'endroit d'où partent ces voix; et arrivés là, ils n'entendent plus rien, mais trouvent une statue de la Vierge dans les racines d'un arbre renversé. Heureux de leur découverte, ils se jettent à genoux, redisent le cantique des anges *Ave, Maria*, puis dressent à la statue,

---

(1) *Histoire de Verdun*, par Roussel.

(2) Ce sont : Dugny et Rupt-en-Woëvre, dans le canton de Verdun; Champneuville et Montréville, dans le canton de Charny; Futeau et les Islettes dans le canton de Clermont; Trésauvaux, Labeuville, Manhuelles, Saux-en-Woëvre, Watronville et Rouvaux dans le canton de Fresnes; Benoite-Vaux, Huppre et Senoncourt dans le canton de Souilly; Varennes, Charpentry, Lachalade et Vauquois dans le canton de Varennes.

au-dessus de la fontaine, un petit piédestal qu'ils couronnent de verts feuillages. La nouvelle d'un événement aussi extraordinaire se répandit bientôt dans les alentours ; et on vint en foule saluer et prier la statue miraculeuse, de sorte que ce lieu, jusqu'alors sauvage et sans accès connu, devint bientôt célèbre, et le culte de Marie y grandit chaque jour. La sainte Vierge répondit à cet empressement par de nombreux miracles et sembla donner à la pierre même de son image et à l'eau de la fontaine voisine une vertu surnaturelle qui guérissait les malades, consolait les affligés, faisait du bien à tous ; d'où il advint que la voix publique cessa d'appeler ce lieu de son ancien nom *Martin-Han* ou maison de Martin, qu'il tenait sans doute de quelque bûcheron ainsi nommé, pour l'appeler Vallée bénie, Vallée de bénédiction, ou Benoite-Vaux. Si nous ne pouvons préciser à quelle époque se fit ce changement de nom, nous savons au moins qu'en 1180 Alexandre III affirmait que pour retrouver la première appellation, il fallait remonter à une haute antiquité ; *locum Benedictæ vallis, qui antiquitùs Martin Han vocabatur*. Preuve patente de l'ancienneté de ce pèlerinage.

Une image si vénérée ne pouvait rester seule dans ce désert : un de ces hommes d'une foi robuste, d'une nature vigoureuse, qui savent se faire de Dieu, dans la solitude, une compagnie suffisante, et de la prière une occupation, un ermite, s'en fit le gardien. Après sa mort, d'autres lui succédèrent jusqu'à l'arrivée d'un prêtre qui s'y établit, et y éleva un oratoire pour y offrir le saint sacrifice. Cette circonstance attira des pèlerins en plus grand nombre. A la vue d'un tel concours, l'évêque de Verdun comprit l'insuffisance d'un seul prêtre pour procurer à cette multitude les services religieux qu'elle réclamait ; et en conséquence il proposa le soin du pèlerinage aux religieux Prémontrés, établis dans sa ville épiscopale.

Ceux-ci acceptèrent la mission qui leur était offerte, d'autant plus volontiers qu'ayant déjà un monastère de leur ordre dans le voisinage, à Étanche, il leur en coûterait peu de desservir Benoîte-Vaux. Ils en prirent donc possession en 1140, et aussitôt, se mettant à l'œuvre, ils agrandirent la chapelle, y placèrent, dans un lieu apparent, l'image miraculeuse, se bâtirent tout autour quelques maisons pour eux et leurs fermiers, défrichèrent le flanc des collines qui formaient la ceinture du vallon, et donnèrent à Benoîte-Vaux la physionomie qu'il présente aujourd'hui.

Cette transformation éveilla l'attention des peuples et trouva dans tous les cœurs les sympathies les plus vives. De tous côtés, les pèlerins accoururent et se montrèrent non moins édifiants que nombreux. Ils se confessaient et communiaient; on les voyait, un cierge allumé à la main, réciter le matin, à midi et le soir, neuf *Pater* et neuf *Ave* devant la sainte Vierge, faire la procession autour du maître-autel et de la chapelle. Puis ils faisaient toucher quelques linges à l'image, les mouillaient dans la fontaine, se les appliquaient sur leurs membres malades. Enfin, ils prenaient de l'eau de cette fontaine, la faisaient bénir, en buvaient, en emportaient avec eux; et jamais, affirment les autorités les plus graves, leur confiance n'était trompée. Pendant les trois siècles qui suivirent, les miracles les plus insignes vinrent illustrer ce sanctuaire. Aussi voyons-nous, en particulier au quinzième siècle, dans les circonstances critiques, les peuples de la Lorraine et de Nancy même y envoyer des députations nombreuses comme leurs mandataires et les représentants de la cause publique en péril. Benoîte-Vaux s'offrait alors à tous les esprits comme la ressource providentielle de la contrée, l'espoir

(1) Dom Guillaume Marlot, *Histoire de Reims,* t. IV, p. 161

de la nation, le boulevard de la patrie, et les ducs de Lorraine y venaient souvent eux-mêmes, ainsi que nous l'avons dit ailleurs. En 1583, l'affluence au béni sanctuaire devint plus considérable encore. Le protestantisme travaillait à s'introduire dans toute la province ; et pour conjurer ce fléau, on accourut de toutes parts en processions nombreuses à Benoîte-Vaux ; les villages entiers, les villes mêmes se levaient comme un seul homme, et venaient prier Marie de les préserver de l'hérésie. « Une infinité de » peuple, dit un ancien auteur, hommes, femmes et enfants, » se mit à suivre le clergé dix et vingt lieues, aux mois de » juillet, août et septembre, tant en Picardie qu'en Cham- » pagne, les ecclésiastiques portant avec eux le saint sa- » crement et les reliques des saints, pour les induire à » dévotion. La plupart vêtus de blanc, ayant des croix de » bois peintes entre leurs mains, chantaient des litanies » d'un accent triste, demandant la paix avec soupirs et » lamentations. » Aussi, à dater de 1584, la cause catholique se fortifia. Henri IV abjura l'erreur ; la Lorraine, toujours attaquée et toujours invincible, conserva sa foi intacte, et ne permit pas à l'hérésie de s'y établir.

Le pèlerinage de Benoîte-Vaux se soutenait ainsi toujours florissant, lorsque arrivèrent 1630 et les dix années suivantes, époque de malheurs inouïs pour la Lorraine, où la guerre, la famine et la peste exercèrent sur elle leurs plus affreux fléaux. Dans cette dévastation universelle, Benoîte-Vaux ne fut pas épargné. On saccagea la chapelle, on en pilla les richesses, on en massacra les religieux ; on fit du monastère un corps de garde, de la chapelle une écurie ; on couvrit la statue de crachats et d'immondices, mais sans la mutiler ; et quand on ne trouva plus rien à prendre ou à détruire, on s'en alla. Heureusement, en 1638, madame de Balmont, une de ces femmes fortes et héroïques que Dieu montre quelquefois à la terre pour faire ressortir la

puissance de sa grâce dans un sexe faible, eut le courage de venir de son château de Neuville, distant d'une lieue, arracher la statue vénérée aux profanateurs et de la recueillir dans sa chapelle. Au bout de deux ans, voyant que malgré les dangers de la guerre, malgré la désolation du sanctuaire de Marie et la disparition de sa statue, les pèlerins n'en accouraient pas moins en foule nombreuse à Benoîte-Vaux, qu'ils venaient de là à Neuville prier devant la sainte image, et y obtenaient des miracles fréquents, la noble châtelaine résolut de rendre la statue à son ancien sanctuaire et aux religieux qui en faisaient le service. La nouvelle s'en répandit dans tous les environs, et le 25 mars 1641, la cérémonie eut lieu au milieu d'une pompe et d'une allégresse merveilleuses. Dès la veille et même l'avant-veille, la vallée était remplie de pèlerins qui arrivaient de tous les côtés à la fois, le cœur joyeux et plein d'espérance. Toute la nuit, ce ne fut que chants religieux, que prières, que confessions, feux allumés dans tous les environs de la chapelle; et pendant la matinée les communions furent continuelles. A midi, madame de Balmont part de son château avec toute sa noblesse et tous ses sujets, amenant la statue dans son carrosse tiré par quatre chevaux blancs. Du plus loin qu'on l'aperçoit, tous tombent à genoux pour saluer la sainte image par le *Salve, Regina*; on l'encense et l'on se rend à la chapelle, au chant des litanies de la Vierge.

Cette réinstallation de la statue dans son sanctuaire fut comme une ère nouvelle pour Benoîte-Vaux, et le ciel sembla vouloir dédommager Marie des outrages qu'elle avait reçus. Car en moins de deux mois, on y vit arriver quatre-vingts paroisses et s'opérer dix-sept miracles : c'étaient des guérisons d'aveugles, de lépreux, de paralytiques, surtout des résurrections d'enfants mort-nés, auxquels on donnait aussitôt le baptême. Des cris de reconnaissance et

d'amour éclataient de toutes parts, tant au lieu du pèlerinage que sur la route; et ces manifestations amenaient encore de nouveaux pèlerins. Du mois de juin au 30 novembre 1641, on y compta cent sept paroisses; et Marie répondit à cette confiance par dix-huit nouveaux miracles insignes. Les processions furent suspendues pendant l'hiver; mais à peine le mois de mai commença-t-il à luire, que jusqu'à la fin de 1643, c'est-à-dire en deux ans à peine, plus de deux cent vingt processions se rendirent à la vallée bénie avec le même entrain que l'année précédente. Nancy ouvrit la marche et y vint jusqu'à trois fois; les villes de Mirecourt, de Saint-Mihiel, de Metz, de Commercy, de Pont-à-Mousson suivirent cet exemple, et entraînèrent les autres paroisses, qui semblèrent oublier que le pays était sillonné par les armées ennemies, et que la misère régnait partout. Tantôt c'était une ville tout entière, qui partait en masse; tantôt c'était une députation de seize cents pèlerins, comme à Bar-le-Duc, ou de douze cents, comme à Nancy; tous marchant à pied, sauf les malades et les impotents, quelquefois pendant dix à douze jours de suite, jeûnant jusqu'à midi, chantant les louanges de la Mère de Dieu, récitant des prières, se confessant même le long du chemin, observant tous le meilleur ordre, sous la bannière de la paroisse qui flottait délicieusement aux regards, et autour des reliques que l'on portait avec grand respect. Partout où ils passaient, on courait en masse à leur rencontre; et là où ils voulaient se reposer pendant la nuit, c'était à qui leur ouvrirait sa maison. Souvent, la garnison des villes leur faisait l'accueil militaire, les cloches sonnaient en volée, des feux de joie s'allumaient en leur honneur, et le clergé allait en pompe les recevoir. Arrivé en vue de la chapelle tant désirée, on tombait à genoux, on baisait avec transport cette terre des miracles; puis, tous se relevant, reprenaient leurs rangs et s'avançaient en chantant le *Salve*,

Regina avec une voix pleine de larmes et de soupirs. Entré dans la sainte chapelle, on se prosternait de nouveau, priant dans un solennel silence. Puis, tantôt un des notables de la procession, s'avançant devant l'autel un cierge à la main, le regard fixé sur l'image, lui consacrait son pays et lui demandait en retour ses meilleures bénédictions; tantôt des enfants, de jeunes filles, des jeunes gens, récitaient quelque prière apprise par cœur, et l'assemblée accueillait avec enthousiasme des paroles qui rendaient si bien les sentiments de tous. Aux formules de prières se joignaient des prières improvisées que le cœur inspirait, des cantiques que tous reprenaient avec une espèce d'enivrement. Cet aspect ne ressemblait à rien de ce qu'on avait pu voir ailleurs, et au dire des pèlerins, c'était l'aspect du paradis. On se retirait à regret à une heure avancée de la nuit, et l'on continuait les chants en plein air. Puis, quand, à deux heures du matin, s'ouvraient les portes du sanctuaire illuminé, on entrait en foule pour se confesser, entendre la messe et communier; on faisait toucher aux pieds et aux mains de la statue divers objets pieux; on entendait l'instruction d'un des religieux, qui terminait en bénissant le peuple avec une statuette de la Vierge qu'il faisait ensuite baiser à tous. Vers le milieu du jour, la messe se chantait en plein air, pour que tous pussent y assister; et le sacrifice achevé, avait lieu l'offrande des présents dont on voulait faire hommage à Notre-Dame, présents des cités, des villages, présents des religieuses retenues dans leurs cloîtres, présents des riches et des pauvres. Les uns donnaient des vases sacrés, des ornements; les autres des couronnes; ceux-ci de l'argent, ceux-là un cierge bénit; et Marie le plus souvent récompensait ces offrandes par des miracles. Les uns étaient guéris instantanément; les autres peu à peu, après une neuvaine ou plusieurs pèlerinages.

Après ces divers épanchements de la piété, on repartait dans le même ordre qu'on était venu ; et arrivé à l'endroit où l'on allait perdre de vue la sainte chapelle, on se retournait pour la saluer de la main et de la voix ; on baisait une dernière fois la terre, et on reprenait sa route en priant.

L'ancien auteur de l'histoire de Benoîte-Vaux fait remarquer que le récit des miracles qu'obtenaient des pèlerinages si religieusement faits demanderait un gros volume ; mais qu'entre tous ces miracles, aucun n'était plus merveilleux que les conversions qui s'opéraient dans cette vallée bénie. Là, par une transformation toute surnaturelle, on passait du vice à la vertu, les ennemis se réconciliaient, les torts se réparaient, les tribunaux étaient assiégés de pécheurs repentants, et les confesseurs ne pouvaient suffire au nombre des pénitents. « Je fus occupé » une partie de l'été, écrivait le Père Guinet, à aider nos » Pères de Benoîte-Vaux, où notre occupation journalière » était de nous lever à une heure après minuit. A deux » heures, j'entrais à l'autel, où ordinairement j'employais » trois heures, tant à dire la messe et à prêcher qu'à donner la communion et faire baiser la sainte image, pen» dant que les autres s'occupaient aux confessions ; ce » que nous faisions tous jusqu'à environ dix heures. Nous » avions quelque peu de relâche jusqu'à environ trois » heures après midi, que le monde commençait à revenir ; » et dès lors nous étions aux confessionnaux jusqu'à neuf » heures du soir qu'on chantait les litanies ; et après une » petite réfection prise sur les onze heures, on allait un » peu reposer jusqu'au temps du lever. »

Entre tous ces pèlerinages, cinq furent surtout remarquables, savoir : celui de Verdun, le 28 juin 1641 ; celui de Nancy, le 6 mai 1642 (1) ; de Saint-Mihiel, le 9 juillet

(1) Voyez ci-devant le *Diocèse de Nancy*.

suivant ; de Bar-le-Duc, le 23 août de la même année, et celui de Pont-à-Mousson un mois plus tard. Toutes les merveilles que racontaient à leur retour dans le pays ces pieux pèlerins inspiraient à ceux qui n'avaient pu les y suivre un grand désir de participer aux mêmes faveurs. Les religieux Prémontrés, pour satisfaire ce pieux désir, firent tirer quatre copies de la statue de Benoîte-Vaux, et les envoyèrent dans leurs monastères de Nancy, de Pont-à-Mousson, d'Étival près Saint-Dié et de Bonfays, sur l'autre extrémité des Vosges. On ne saurait dire l'empressement des peuples à venir prier devant la reproduction de la sainte image. Les deux chapelles de Nancy et de Pont-à-Mousson ne désemplissaient pas ; Bonfays et Étival reçurent en un seul jour jusqu'à trente paroisses, et des miracles nombreux vinrent consacrer, devant la religion des peuples, cette extension du pèlerinage principal.

Après 1643, Benoîte-Vaux fut un peu moins fréquenté : peut-être, trouvant les grâces plus près, on n'eut plus le même zèle pour aller les chercher au loin. Cependant en 1644, la sainte Vierge opéra un de ses miracles les plus étonnants. Madame de Braubach, souffrant tout à la fois d'une hydropisie, d'un asthme, d'un point de côté qui gênait notablement sa respiration, et se voyant abandonnée des médecins, se fit porter devant l'image miraculeuse, et y commença une neuvaine. Le cinquième jour de cette neuvaine, le 24 juin, vers sept heures du soir, pendant qu'elle priait avec grand nombre de pèlerins, elle aperçoit la face de la statue qui pâlit et se couvre de sueur. Ce fait extraordinaire est comme le signal de sa guérison ; elle pousse un cri de joie, elle est complétement guérie. A ce cri, accourent les pèlerins et le supérieur du monastère, qui confessait alors ; tous contemplent le phénomène de la face de la Vierge ; et pendant qu'ils la regardent, ils aperçoivent ses lèvres qui se remuent et se parent d'un

gracieux sourire, ses yeux qui s'ouvrent et se ferment, sa tête qui s'incline vers son Fils, puis vers le peuple.

Cinq ans s'étaient à peine écoulés depuis ce prodige, lorsqu'au mois de mars 1649, des soldats protestants campés à Tilly, dans le voisinage, fondent de nuit sur Benoîte-Vaux, s'emparent du couvent, pillent toutes les richesses de la chapelle, ouvrent le tabernacle à coups de hache, et emportent le ciboire, dont ils jettent les hosties par terre. Pour réparer le scandale d'un si sacrilége attentat, la Vierge, dans l'espace des quatorze années qui suivirent, opéra trente miracles qui furent constatés authentiquement (1); et un des plus remarquables fut la guérison du comte de Ligniville, général d'artillerie, qui dans une bataille, le 15 décembre 1650, reçut trois balles au côté droit, au-dessous de l'aisselle, deux qui le traversèrent de part en part, et deux qui, entrant dans les intestins, y demeurèrent avec plusieurs matières étrangères. Dans cet état, désespéré des médecins et des chirurgiens, le général fit vœu d'aller à Benoîte-Vaux, de s'y confesser, d'y communier, et de jeûner tous les samedis de l'année en l'honneur de la sainte Vierge, si elle lui rendait la santé. Ce vœu fait, il s'endormit et reposa, toute la nuit, du sommeil le plus tranquille. Le matin, on lève les appareils, et l'on trouve les blessures dans le meilleur état. Peu à peu, sortent de ses plaies des pelotons de corps étrangers qui y étaient renfermés, et au bout de quelques jours il ne restait plus qu'une plaie qui ne se refermait pas. Plein de foi autant que de bravoure, ce vaillant officier y applique des reliques de sainte Thérèse, pendant une messe qu'il fait dire en son honneur, et la messe finie, il se trouve parfaitement guéri. Un fait si frappant eut un immense retentis-

(1) On peut les lire en détail dans l'*Histoire de Notre-Dame de Benoîte-Vaux,* par le P. Chevreux, Verdun, 1865, p. 381 et suiv.

sement dans toute la Lorraine; les soldats, heureux du rétablissement de leur chef, prirent tous la médaille de Notre-Dame de Benoîte-Vaux, avec les armes du comte de Ligniville sur le revers; et l'évêque de Verdun fit réparer à ses frais et décorer avec magnificence la sainte chapelle. Le célèbre sanctuaire demeura dans ses splendeurs recouvrées jusque vers l'an 1700; alors les religieux Prémontrés, ayant reçu par testament du seigneur de l'Escale la somme, énorme pour le temps, de vingt mille livres, à condition de rebâtir l'église de Benoîte-Vaux, et d'y entretenir trois religieux pour la desservir, se décidèrent à reconstruire le saint édifice, mais en lui conservant la même disposition et la même physionomie, à part des modifications accidentelles, et surtout en cherchant à ménager la plus belle place à la statue miraculeuse. Ils y réussirent merveilleusement; car, dès l'entrée de la chapelle, la sainte image, éclairée seulement par le demi-jour des vitraux du chœur, semblait une apparition de la Mère de Dieu, qui saisissait le spectateur au regard attentif. Cette restauration dura peu. Sans être arrêtés par le miracle éclatant de la guérison d'un aveugle-né, âgé de six semaines, ni par la relation du fait qui se lisait sur un tableau appendu à la chapelle, une bande de brigands tomba un jour, de grand matin, sur Benoîte-Vaux, pilla le hameau et le couvent, emmena le sous-prieur garrotté, en déclarant avec serment qu'ils ne le lâcheraient qu'après le payement d'une contribution exorbitante, qu'on ne pouvait leur donner sur-le-champ. Une fois qu'ils furent partis, on se hâta de soustraire, avec certains objets plus précieux, la statue miraculeuse. On l'emporta à l'abbaye de l'Étanche; et quand les circonstances permirent de la faire revenir, on la plaça, non au-dessus de l'autel, où elle avait été depuis la reconstruction de l'église, mais dans la niche qu'elle occupe encore aujourd'hui. Ce fut là qu'en 1720 elle

opéra une guérison merveilleuse, dont le souvenir est encore de nos jours aussi vivant dans la contrée que le premier jour. Une enfant de sept ans, mademoiselle Herbillon, de la paroisse de Rosnes, muette, paralysée du bras et impotente des deux jambes, fut apportée à Benoîte-Vaux. Arrivée à la ferme de Haut-Champ, sa pieuse mère qui la portait se repose au pied d'un arbre ; aussitôt une dame vêtue de blanc s'approche, et lui dit d'un air de bonté : « Vous vous fatiguez à tenir cette enfant ; déposez-la à terre, elle marchera toute seule. » La mère obéit ; l'enfant se met à courir en criant : Maman ! La mère émue s'évanouit, et revenue à elle-même, elle ne voit plus sa bienfaitrice, la sainte Vierge ; car c'était bien elle qui avait apparu. Pénétrée de reconnaissance, la famille fit chanter une messe d'actions de grâces avec un *Te Deum*, et peindre l'apparition dans un tableau qu'on voit encore à Benoîte-Vaux. Ce miracle fit une impression immense ; on répara les chemins, et l'on défricha la forêt pour rendre l'accès du pèlerinage plus facile ; on bâtit un nouveau couvent, laissant l'ancien pour servir d'hôtellerie aux pèlerins. Les étrangers demandèrent les uns à y recevoir la bénédiction nuptiale, les autres à y être inhumés.

Le pèlerinage prospérait ainsi, lorsqu'en 1776 la guérison de Charles Mansuy, enfant de sept ans, impotent des deux jambes, vint encore en accroître la célébrité. Malgré tant de titres au respect, deux officiers municipaux de Saint-Mihiel vinrent, en 1790, s'emparer des richesses du couvent et de la chapelle, en particulier de la statue d'argent qui représentait Notre-Dame de Benoîte-Vaux, et dont les fidèles baisaient le pied si dévotement. En 93, deux autres commissaires, bien autrement terribles que les premiers, brisèrent ou mutilèrent, à coups de hache ou de marteau, toutes les statues et tous les ornements des stalles. La statue miraculeuse et la statue de la fontaine

avaient seules échappé au désastre, la première, parce qu'avant l'arrivée des Vandales sacriléges on l'avait cachée dans la boulangerie du couvent; la seconde, parce qu'on l'avait enfouie dans les roseaux du ruisseau. Le commissaire se fit révéler, par intimidation, où l'on avait caché la statue miraculeuse; et avec une rage infernale il la brisa à coups de hache. Puis, revenant à l'église, il enleva le saint ciboire, le calice, l'ostensoir, brisa tous les confessionnaux, fit transporter sur la place toutes les béquilles des infirmes guéris, tous les ornements, les bannières, les livres d'église, et en fit un feu de joie, autour duquel la troupe impie exécuta une danse infâme, en chantant *la Carmagnole*. De là, il s'en alla sans penser à la statue de la fontaine, qui fut ainsi sauvée providentiellement, pour la résurrection future du pèlerinage. En effet, à peine Robespierre fut-il mort en 94, qu'on plaça cette statue dans la chapelle; et aussitôt, malgré les malheurs des temps, les pèlerinages recommencèrent, et avec eux les miracles. Quelques années plus tard, survint le choléra : ce fut le plus éloquent des prédicateurs pour attirer les fidèles au sanctuaire vénéré, dont les dégâts avaient été peu à peu réparés de 1810 à 1830. En 1837, arriva un propagateur plus aimable de la dévotion à Notre-Dame de Benoîte-Vaux : ce fut monseigneur Letourneur, nouvel évêque de Verdun, qui voulut, en allant prendre possession de son siége, venir placer son épiscopat sous le patronage de la Vierge de la vallée bénie, et qui, l'année suivante, y vint une seconde fois avec une nombreuse députation de ses séminaires, apportant à Marie un cœur en vermeil. Cette seconde visite fut comme le réveil de la gloire de Benoîte-Vaux, et eut un grand retentissement non-seulement dans le diocèse, mais plus encore dans le cœur des élèves des séminaires. Plusieurs y conçurent le désir de venir vivre sous l'empire d'une règle dans ce lieu béni, et

de se répandre de là dans le diocèse, sous la direction de l'évêque, pour s'y livrer aux travaux apostoliques. Le pieux prélat accueillit avec bonheur cette proposition, qui ménageait aux pèlerins de la sainte vallée des confesseurs pour les entendre, des prédicateurs pour les instruire, des sentinelles vigilantes, soit pour garder et faire vénérer la sainte Vierge, soit pour réprimer les abus auxquels ces réunions pouvaient donner lieu. En conséquence, on éleva, à côté de la chapelle, un monastère que l'État, en 1845, autorisa comme maison de retraite. L'année suivante, l'église fut érigée en succursale; et le diocèse ayant, à l'aide des offrandes du clergé, acquis la propriété entière de Benoîte-Vaux, plusieurs prêtres vinrent s'y établir en communauté, et se dévouèrent généreusement, tant à l'œuvre du pèlerinage qu'à l'œuvre des missions diocésaines. Cet établissement était un puissant moyen de répandre de plus en plus la dévotion à Benoîte-Vaux, et d'y attirer un plus grand nombre de visiteurs. Toutefois, pour ajouter encore à l'intérêt de cette vallée bénie, un fervent chrétien éleva un monument sur la fontaine, et l'évêque l'inaugura le 8 septembre 1846, au milieu d'un concours de plus de six mille pèlerins. Ce fut bien mieux encore, lorsque l'évêque confia le service de la chapelle aux religieux de la congrégation de Notre-Sauveur, fondée par le bienheureux Pierre Fourrier. Là, ces hommes de dévouement, qui ne vivent que pour Dieu et les âmes, dans une entière abnégation d'eux-mêmes, se consacrèrent sans réserve à la plus grande gloire de Notre-Dame de Benoîte-Vaux. Sous leur conduite, la chapelle fut embellie plus qu'elle ne l'avait jamais été: les offrandes des fidèles firent face à une partie des frais; et les offrandes, qui se continuent chaque jour, achèveront le reste.

En 1849, le choléra avait déjà, comme autrefois, ramené à la chapelle grand nombre de pèlerins; en 1851, le jubilé

en amena un plus grand nombre encore. Pendant le mois entier assigné aux exercices du jubilé, la chapelle ne désemplit pas; et la nuit même, la foule se pressait dans le sanctuaire : là, tous étaient pieux, recueillis, attentifs; on sentait l'influence immédiate de la sainte Vierge; et ce fut pour le pèlerinage comme une nouvelle vie. On ne saurait dire en effet combien, depuis cette époque jusqu'à nos jours, il s'est fait de neuvaines, de prières diverses, d'offrandes d'*ex-voto*, dont plusieurs consistaient en bijoux précieux, dont on se dépouillait pour en faire hommage à Marie. Ce ne sont plus, il est vrai, les manifestations extraordinaires des âges anciens. Comme les habitudes de la vie moderne diffèrent de celles de nos pères, la manière d'agir et d'exprimer les sentiments de l'âme est aussi toute différente. Mais, à en juger par les faits, la confiance en Notre-Dame de Benoîte-Vaux n'en est pas moindre. Depuis 1853 jusqu'en 1863, il y est venu plus de trois cents processions; chaque année, il y a eu plus de dix mille communions et plus de trois mille messes : tantôt ce sont des groupes isolés de pèlerins ou des familles pieuses, tantôt ce sont des masses compactes qui se précipitent et s'accumulent dans la vallée, jusqu'à dix à douze paroisses réunies à la même heure et à l'improviste. Là, on se confesse, on communie, on entoure la statue miraculeuse; on lui fait toucher quelque objet de piété qu'on veut emporter comme souvenir et comme moyen de grâce; on prie de tout son cœur, surtout le soir, au moment où la nuit couvrant la vallée, la statue est seule éclairée par quelques flambeaux; alors l'âme la plus inattentive se recueille; l'on se sent heureux d'avoir la foi, et l'on éprouve des sentiments indéfinissables de confiance et d'amour.

Toutefois, l'avenir semble préparer à Benoîte-Vaux des destinées plus grandes encore : des chemins s'ouvrent de toutes parts pour en rendre l'accès plus facile; Pie IX

vient de bénir la reproduction de l'image miraculeuse de Notre-Dame; et cette statue arrivée de Rome, enrichie d'un beau reliquaire qui contient un morceau du voile de la sainte Vierge, avec des parcelles de son tombeau et de la sainte maison de Lorette, sera un attrait de plus pour amener à la vallée bénie de nouveaux pèlerins.

Telle est l'histoire de cette illustre chapelle depuis son origine jusqu'à nos jours. Nous n'avons fait qu'effleurer quelques-uns des miracles qui s'y sont opérés. L'auteur de l'intéressante notice d'où nous avons extrait ce que nous venons de dire, ajoute à la suite de son ouvrage le récit abrégé des miracles constatés, après enquête, par l'autorité diocésaine en 1644 et 1659. On y voit un grand incendie à Châtel-sur-Moselle, et un autre au couvent des Dominicains de Nancy, arrêtés, le premier par une image de Notre-Dame de Benoîte-Vaux, qui demeura intacte au milieu des brasiers sur lesquels on l'avait jetée; le second par un chapelet enfilé de fils de soie, qui avait seulement touché l'image de Notre-Dame, et fut retrouvé également intact parmi les cendres brûlantes. On y voit onze aveugles recouvrant la vue, deux sourds recouvrant l'ouïe, trois gangrènes guéries, trente-huit goutteux, hydropiques ou paralytiques délivrés de leur infirmité, trente-huit autres atteints de maladies déclarées incurables rendus à la santé, treize enfants mort-nés revenus à la vie pour recevoir le baptême, six personnes préservées de la mort dans des périls imminents.

Après cette première liste, notre auteur relate les miracles opérés d'abord de 1659 à 1793, puis de 1793 à 1863, et cette liste, qu'il serait trop long de reproduire, prouve que Notre-Dame de Benoîte-Vaux est toujours la même, toujours bonne et secourable envers ceux qui l'invoquent.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE BAR-LE-DUC.

Sans parler de treize églises paroissiales qui dans cet arrondissement ont prouvé leur amour pour la sainte Vierge, en se plaçant sous son vocable et voulant s'appeler de son nom (1), Bar-le-Duc fit à plusieurs reprises une manifestation éclatante des sentiments qui l'animaient à l'égard de la Mère de Dieu. En 1583, cette ville alla en pèlerinage à *Notre-Dame des Vertus*, à Ligny. En 1641 et 1642, elle visita Notre-Dame de Benoîte-Vaux; et rien de plus remarquable que la procession dont se composait ce dernier pèlerinage. On y comptait jusqu'à douze cents personnes marchant dans le plus bel ordre, sous la direction de dix sergents de ville en robe bleue, chargés de veiller à ce que les rangs fussent bien gardés, et la distance de deux ou trois pas, entre chacun des pèlerins, exactement observée. En tête, s'avançaient deux cents jeunes personnes de la congrégation de l'Immaculée Conception, dont deux magnifiquement vêtues étaient couronnées d'un diadème, et trois autres portaient, chacune à son tour, une bannière avec l'image de la Vierge, portant d'un côté et de l'autre la devise : *Marie a été conçue sans péché;* toutes

(1) Ce sont : Notre-Dame à Bar-le-Duc et Combles dans le canton de Bar-le-Duc; Cousancelles et Juvigny dans le canton d'Ancerville; Seigneulles dans le canton de Condé; Ligny et Trouville dans le canton de Ligny ; Couvertpuis, Dammarie et Ménil-sur-Saulx dans le canton de Moutiers; Audernay dans le canton de Revigny; Beauzée et Senard dans le canton de Triaucourt.

divisées en trois chœurs, qui chantaient alternativement les litanies de la Vierge, l'*Ave, maris stella*, ou quelque autre prière. Après la congrégation, un homme en robe bleue, agitant une clochette, précédait les Capucins, les Minimes, les Augustins et autres ordres religieux, chacun précédé de sa croix; venaient ensuite tout le clergé, les messieurs de la ville, les bourgeois et gens de métier, et toutes les femmes et demoiselles. On marcha ainsi, au chant de pieux cantiques, entremêlés de prières, jusqu'au lieu où s'aperçoit la chapelle de Benoîte-Vaux. A cette vue, tous sont saisis. Un Père jésuite, qui accompagne la sainte procession, leur adresse une allocution chaleureuse; ils tombent à genoux et chantent le *Salve, Regina*. Après une autre allocution en vers d'une des congréganistes, exhortant ses compagnes à chanter les louanges de Marie, on se rend à la chapelle en chantant l'*Ave, maris stella* et les litanies de la Vierge. Là, on se prosterne, on prie avec ferveur; après quoi l'on passe dans le grand jardin contigu, où est placée sur une table une statue de la Mère de Dieu. On étale à ses pieds les présents de la ville, consistant en une chasuble, un devant d'autel, des coussins et un voile de calice. Le curé de Bar, dans un discours solennel, prie Marie d'accepter avec bonté cet hommage que toute la ville lui offre avec dévouement; deux jeunes gens viennent lui réitérer en vers le même hommage; puis les élèves de philosophie du collége de Bar lui adressent une harangue latine, lui dédient leur thèse, et lui en offrent sur satin enchâssée dans un beau cadre qui fut exposé par honneur dans la sainte chapelle. Après cette cérémonie, la pieuse assemblée, rentrant dans la chapelle, employa toute la matinée aux confessions, messes et communions, et le reste du jour, sauf le temps du dîner, au chant des hymnes et des litanies, à diverses prières, et à l'audition des prédications.

Après les vêpres, les trois chœurs de la congrégation adressèrent successivement, en vers français, leurs hommages à la sainte Vierge ; le premier chœur s'excusant de n'être pas venu plus tôt lui rendre ses devoirs ; le second lui témoignant l'affection que lui porte la ville de Bar; le troisième excusant ceux des habitants qui ne sont pas venus au pèlerinage, et offrant les hommages de tous les absents. D'autres vinrent ensuite célébrer l'Immaculée Conception de Marie avec ses divers mystères; et tous ces discours se terminèrent par la protestation suivante qu'une d'elles prononça à haute voix au nom de toute l'assemblée à genoux :

« Sainte Marie, Mère de Dieu et Vierge bienheureuse, » conçue sans aucune tache de péché originel, toute pure » et immaculée, je vous choisis et prends aujourd'hui » pour ma mère, ma maîtresse, ma patronne et mon avo- » cate, et me propose fermement de vous aimer et servir » tout spécialement, et d'honorer durant toute ma vie » votre immaculée conception, et de procurer que vous » soyez aimée et servie; et que votre immaculée concep- » tion soit honorée par tous ceux de mon appartenance, » en tant que je pourrai. Je vous supplie très-affectueuse- » ment qu'il vous plaise me recevoir pour votre perpé- » tuelle servante, m'assister en toutes mes actions et à » l'heure de ma mort... » Après cette protestation si touchante, on chante en musique trois fois le verset *Marie a été conçue sans péché,* un cantique en vingt-neuf couplets commençant tous par *Vive Marie,* une autre prière en seize vers à la louange du cœur de Marie; et après le *Te Deum,* qui termine la cérémonie, on part pour Bar dans le même ordre où l'on était venu; et, à l'arrivée, toute la ville reçoit les pieux pèlerins avec toutes les démonstrations de l'allégresse publique.

Ce grand acte de piété dans la ville de Bar-le-Duc ne

doit point nous surprendre ; car il y avait cinq siècles que la sainte Vierge y était spécialement vénérée sous le titre de Notre-Dame du Guet, à l'occasion que nous allons dire. Dès le dixième siècle, la ville était défendue par un château fort, avec quatre grosses tours et des murailles crénelées ; et sur le devant des fortifications, au-dessus de ce qu'on appelait la Porte-au-Bois, on avait placé, debout dans une niche étroite, la Vierge Mère comme la gardienne et la défense de la cité. En 1130, pendant que Renaud, comte de Bar, assiégeait Verdun, comme nous l'avons vu, qu'il en démolissait la cathédrale, et en renversait les autels, des ennemis voisins, voulant profiter de son absence pour s'emparer de sa ville, s'en approchèrent, dans le silence de la nuit, sans être aperçus ; déjà même ils touchaient aux remparts, quand tout à coup une voix partant de la niche où la Vierge veillait, cria : *Au guet ! la ville est prise !* Furieux de ce cri qui allait faire échouer l'entreprise, un soldat prend une pierre, la jette à la statue en disant : *Prends garde à toi !* et un instant après il tombe roide mort. Frappés de terreur par ce double événement, les assaillants s'enfuient, en criant : *Dieu vous garde !* Les assiégés, avertis par le bruit, se précipitent sur eux et les mettent en pleine déroute. A dater de ce moment, la statue miraculeuse devint l'objet de la dévotion générale, sous le titre de *Notre-Dame du Guet*, ou de *Notre-Dame de la Porte-au-Bois*, ou encore de *Notre-Dame de la Paix ;* on y accourut en foule de toutes les contrées voisines, à ce point que, le 2 juillet 1583, on y compta plus de trente paroisses ; et des miracles fréquents, au témoignage de dom Calmet, répondirent à cette confiance universelle.

En 1675, Louis XIV, après avoir uni le Barrois et la Lorraine à la France, ayant fait renverser toutes les fortifications de Bar, et, par là même, la muraille où depuis

cinq siècles Notre-Dame du Guet recevait les hommages des peuples, on plaça la statue vénérée, près d'un corps de garde, au-dessus de la porte voisine de la tour de l'Horloge. La piété publique s'efforça de dédommager la sainte Vierge d'un refuge si peu digne, par un redoublement de zèle pour la visiter; et de son côté, la sainte Vierge bénit ses visiteurs par des miracles nouveaux et nombreux. Touchés de tant de bontés, les habitants s'empressèrent de lui élever une chapelle sur la ligne même des remparts qu'elle avait autrefois miraculeusement défendus, comme pour dire aux âges futurs : Nos murailles sont rasées, mais notre forteresse nous reste; c'est Notre-Dame du Guet! A peine cette chapelle fut-elle achevée, qu'elle devint le rendez-vous de tout le peuple. Pendant les deux mois qui suivirent, il s'y fit plus de deux mille communions, et il s'y célébra plus de six messes par jour. Au soir des dimanches surtout, la foule s'y pressait pour le chant des litanies de la Vierge; et cet usage se soutint jusqu'en 93. Aux mauvais jours de la Révolution, Notre-Dame du Guet fut respectée, lors même que partout ailleurs on saccageait les églises. Ce ne fut qu'en 94 que le génie du mal se décida à pénétrer dans ce saint lieu, à en renverser et briser la statue, à en mutiler tous les ornements. La tête de la sainte image put seule être sauvée par une famille pieuse, qui la vénéra et la fit vénérer par les âmes fidèles, qui venaient chanter, devant l'autel qu'on lui avait élevé dans une chambre retirée, les litanies de la Vierge. Quand des jours plus sereins se furent levés sur la France, on refit la statue de ses débris rassemblés, et on l'exposa à la vénération des fidèles dans l'église Saint-Étienne, où, depuis 1855 en particulier, le culte de Notre-Dame du Guet n'a cessé d'être en honneur.

Le culte de Notre-Dame de l'Épine, au village du Bouchon, canton de Moutiers-sur-Saulx, n'est guère moins

remarquable (1). La statue qu'on y vénère, faite de bois d'épine, d'où son nom lui a été donné, représente une Vierge assise, bénissant d'une main et tenant de l'autre l'Enfant Jésus. Ce pèlerinage antique n'est connu que par la tradition, probablement parce que, comme les peuples les plus heureux fournissent moins à l'histoire, la félicité tranquille de Notre-Dame de l'Épine prête peu aux récits. En 1544, les troupes de Charles-Quint, envahissant tout à coup la France, saccagèrent bien ce petit village inoffensif; mais, par une providence spéciale, elles ne touchèrent ni à l'église ni à la statue de Notre-Dame. Elles furent même, pour la localité, l'occasion d'acquérir une nouvelle richesse. Un officier de l'armée de Charles-Quint avait volé à Ligny, dans le sac de la ville, le tableau miraculeux de Notre-Dame des Vertus, et l'ayant apporté au Bouchon, il avait, dans la précipitation du départ, oublié de le reprendre. Ce précieux tableau demeura donc chez l'hôte qui avait logé l'officier. Pendant trente-six ans, il y fut vénéré; d'abondantes bénédictions récompensèrent la religieuse hospitalité qu'on lui donnait; et au bout de ce temps il fut rendu à Ligny. Quant à Notre-Dame de l'Épine, privée de son hameau, que les troupes ennemies avaient mis en cendres, on plaça près d'elle un ermite pour la garder; et de nombreux pèlerins continuèrent de la visiter. Tous les mercredis et vendredis, on y offrait le sacrifice, et l'assistance y était toujours considérable. Tous les dimanches, on s'y rassemblait en foule, et cette coutume était tellement entrée dans les habitudes du pays, que la Terreur elle-même ne put l'interrompre. Heureux de trouver alors, dans ce lieu séparé du monde, un dédommagement à la privation des offices publics, on chantait, ou l'on récitait le chapelet,

(1) Les renseignements sur ce sanctuaire sont puisés aux archives du Bouchon, ou fournis par le curé du lieu.

où chacun priait à haute voix, suivant l'inspiration de son cœur; et Notre-Dame de l'Épine était fêtée comme dans ses plus beaux jours. Longtemps, le prestige de ce sanctuaire le sauvegarda, au milieu de tant d'églises fermées ou ruinées; et l'on espérait le conserver à jamais, lorsqu'en 1796 il fut vendu et bientôt rasé. Le peuple, pleurant sur ses décombres, ne put sauver que la sainte image, qu'il transporta à la pauvre église du village du Bouchon, lequel s'était reconstitué, après sa ruine, à l'ombre du château seigneurial. Mais ce nouveau sanctuaire n'avait point le prestige du premier. Le culte de Marie s'y obscurcit, et la fête patronale ayant été convertie en un jour de divertissements profanes, l'autorité ecclésiastique la supprima. Affligé de cette suppression, le peuple promit de rendre désormais à la fête son caractère religieux; et sur cette bonne parole, on la rétablit. Ce fut pour le village du Bouchon comme une aurore nouvelle de prospérité. A la place de son église si pauvre, qui n'était autre que l'ancienne chapelle du château, s'éleva une église plus vaste et plus décente, qui de simple annexe devint paroisse; la sainte image restaurée fut installée dans une place d'honneur, derrière l'autel; et sa fête patronale reprit, avec son caractère religieux, son antique splendeur. Le matin de ce jour solennel, le prêtre, devant tout le peuple à genoux, monte au lieu où repose la statue; il la prend respectueusement et la descend. Après l'avoir vénérée le premier, il la présente à la vénération des fidèles; alors toute l'assemblée se lève; et pendant que toutes les voix font résonner le saint lieu des louanges de Marie, chacun s'avance pour baiser, les deux genoux en terre, les pieds de *la bonne Notre-Dame*. Les malades, les infirmes, les petits enfants, tous veulent avoir part à ses bénédictions; tous ensuite entendent pieusement la messe, à laquelle un grand nombre communient. Le reste du jour, la foule se presse autour de

la sainte image; le soir, on la porte en procession par les rues du village, et chacun la suit avec amour dans sa marche triomphale. Cette belle fête a son octave consacrée par Pie IX, qui a attaché à chaque jour une indulgence plénière; les paroisses voisines y viennent en procession, et les pèlerins s'y succèdent presque sans interruption.

Toutefois, rien dans l'arrondissement de Bar n'égale Notre-Dame des Vertus à Ligny (1). Cette Vierge était l'œuvre d'un peintre florentin du dixième siècle, élève de Michel-Ange, appelé *Luca*, et surnommé *le Saint*, parce qu'il avait embrassé la vie religieuse, et s'était voué à peindre des images de la Mère de Dieu. Elle était peinte sur un fond d'or, revêtue d'une robe écarlate et d'un manteau bleu parsemé d'étoiles dorées; elle tenait sur ses genoux l'Enfant Jésus, qu'elle regardait avec l'amour de la plus tendre des mères. A ses côtés se tenaient debout deux anges aux ailes déployées, dont l'un jouait du hautbois et l'autre pinçait de la guitare, pendant qu'au-dessus, de chaque côté des armoiries de Charles d'Anjou, les apôtres contemplaient l'Enfant-Dieu offrant une fleur à sa Mère. Enfin, c'était la parfaite ressemblance de celle qui se voit à Bologne et à Sainte-Marie Majeure de Rome (2), et qui de tout temps a opéré tant de prodiges. Voici en peu de mots son histoire : En 1265, Clément IV avait fait présent de cette image à Charles Ier d'Anjou, frère de saint Louis. Des mains de ce prince, l'image était passée à celles de la reine Jeanne Ire de Naples, laquelle l'avait donnée, comme marque de sa haute bienveillance, au couvent des Char-

(1) Les renseignements sur ce sanctuaire viennent d'un manuscrit de 1581, que possède M. Goujet, curé de Saint-Sauveur à Verdun, et de divers auteurs.

(2) La preuve de ces assertions se trouve dans une lettre de Ligier Richier à son ami Errard, qu'ont reproduite les *Chroniques lorraines* et l'*Echo de l'Est*.

treux de la ville de Capri, dans l'île de ce nom (1). Anthoine



de la Salle, envoyé du duc René d'Anjou, qui, en vertu du

(1) On lisait sur le revers de cette image : *Lucas pinxit;* et plus

testament de la reine Jeanne, voulait venir s'emparer du royaume de Naples, étant passé par le couvent, demanda aux religieux cette image, dont la beauté le ravissait; ceux-ci, pour se ménager la protection de celui qu'ils pensaient devoir être bientôt leur nouveau roi, la cédèrent, quoique à regret. Anthoine de la Salle, emportant son inestimable cadeau, fut assailli par une effroyable tempête qui ne laissait entrevoir aux matelots et aux passagers qu'une mort certaine; il les invita à se prosterner devant la sainte image; et à peine eurent-ils commencé à prier que la tempête se calma, et le vaisseau reprit heureusement sa route vers la Provence (1). Aussi, arrivé à son domaine de Sadaron, Anthoine plaça-t-il avec honneur l'image précieuse dans la chapelle de son château; et là d'éclatants miracles attestèrent que Dieu y avait attaché une vertu tout exceptionnelle. Une sécheresse désolante étant venue brûler tous les fruits de la terre, on porta l'image en procession : une pluie abondante tomba aussitôt, *et ainsi souvent est advenu*, ajoute un manuscrit de l'époque. La comtesse Yolande d'Anjou, en travail d'enfant, ayant invoqué Notre-Dame des Vertus, fut aussitôt délivrée. Plusieurs femmes, en pareil danger, eurent recours au même moyen, et obtinrent le même résultat. En d'autres besoins, Notre-Dame des Vertus invoquée se montra également secourable.

Le 2 février 1459, Anthoine de la Salle étant passé au service de Louis de Luxembourg, connétable de France, et venu à ce titre habiter Ligny, apporta avec lui et donna à l'église collégiale de cette ville la sainte image; et là les

---

bas : *Sacrosancta effigies B. Mariæ Virginis Deiparæ, dono data charissimo filio in Christo Karolo, regi Siciliæ, III° iduum 7bris, anno Incarnationis MCCLXV, Clemens episc. dedit.*

(1) « N'eussent été les prières faites par eux tous à cette sainte image de Notre-Dame, sans aucun espoir tous eussent été périllés et morts, » porte le manuscrit de 1581.

miracles ne firent pas plus défaut qu'au château de Sadaron. Des écrits authentiques constatent vingt-deux miracles dans l'espace de vingt ans, de 1459 à 1479(1); et entre ces miracles, on compte la résurrection de plusieurs enfants mort-nés, qui ainsi purent être baptisés. En 1544, ce tableau, emporté par un officier de Charles-Quint, passa de Ligny au Bouchon, comme nous l'avons dit en parlant de ce dernier sanctuaire; et sa vertu merveilleuse se manifesta dans cet exil, comme dans le sanctuaire où on l'honorait précédemment. Trente-six ans après, c'est-à-dire en 1580, sur la demande de la comtesse de Ligny, Marguerite de Savoie, la sainte image fut rendue à Ligny; et la comtesse, après en avoir bien fait constater l'authenticité, la plaça provisoirement dans l'église du château. Le bruit de cet heureux retour se répandit promptement; et de tous côtés accoururent des pèlerins, désireux de revoir l'image de leur protectrice et de leur Mère. C'était à qui s'en approcherait de plus près, pour en contempler les traits, et lui faire toucher des chapelets ou autres objets de dévotion. Sur ces entrefaites, arriva le 2 février, époque doublement chère à la piété de tous; c'était, d'une part, l'anniversaire du jour où la sainte image avait été, pour la première fois, intronisée à Ligny; et d'autre part, c'était le jour choisi par la pieuse comtesse pour transférer solennellement cette image de la chapelle du château à l'église collégiale, où elle lui avait fait préparer un riche autel. Ce double motif attira à Ligny une foule immense; et, à dater de ce jour, le culte traditionnel de Notre-Dame des Vertus reprit son cours. En 1583, les pèlerins furent innombrables; les paroisses revinrent en processions compactes, comme autrefois. Pendant les mois de juin et de juillet, on abandon-

(1) On peut voir le récit de ces miracles dans *Notre-Dame des Vertus à Ligny*, par le P. Chevreux, p. 75 et suiv.

nait, pour s'y rendre, les travaux des champs, la récolte des foins et des moissons; néanmoins, remarque le chroniqueur, « toutes besognes se trouvèrent faites; et en tous » lieux où ces processions passoient et logeoient, on nour-» rissoit pour rien la plus grande partie des pèlerins (1) ».

Notre-Dame des Vertus fut ainsi honorée jusqu'à la révolution française. Alors, par un sentiment religieux bien rare à cette époque, l'administration du département la transporta de l'église collégiale à l'église paroissiale; et son intronisation dans ce nouveau sanctuaire se fit avec une solennité qu'on n'aurait pas pu espérer dans des jours si malheureux. Autant cette cérémonie réjouit les cœurs catholiques, autant elle fit frémir les méchants. Un forcené en vint même un jour (c'était le 29 décembre 93) jusqu'à lever le bras en blasphémant, comme pour frapper la sainte image. A l'instant, le peuple se précipite sur le coupable, le jette rudement à la porte, et allait sévir contre lui s'il ne s'était évadé en fuyant à toutes jambes. Pour prévenir le retour de pareilles scènes, deux officiers municipaux cachèrent d'abord l'image à l'hôtel de ville ;. puis, après la loi du 30 mai 95, qui autorisait la réouverture des églises, ils la confièrent à Hubert Mulot, pour la garder jusqu'à ce qu'on lui eût préparé un lieu convenable. Trois jours furent employés à cette préparation; et pendant ce temps-là, la demeure de Mulot fut entourée de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, avides de prier devant cette précieuse relique. Le 22 juin, tout étant prêt, eut lieu la translation à l'église; et ce fut là pour Notre-Dame des Vertus un véritable triomphe : la ville entière s'y trouvait et accompagnait, par les rues, la précieuse image, comme dans les plus beaux jours d'autrefois. Cette fête n'eut d'égale que celle de l'année suivante, 1796, 1er mai et cinquième dimanche

(1) Archives de la ville de Bar. Manuscrit in-folio.

après Pâques ; jour où, de temps immémorial, se célébrait la fête de Notre-Dame des Vertus. Là, non-seulement tous les habitants de Ligny, mais toutes les paroisses voisines, malgré la difficulté des temps et les dangers auxquels on s'exposait, semblaient s'être donné rendez-vous ; on porta processionnellement en triomphe l'image miraculeuse ; et chacun vint présenter sa tête sous son pied pour lui témoigner sa confiance.

Ce semblant de liberté religieuse dura peu ; quinze mois plus tard, l'église ayant été fermée de nouveau, la sainte image fut recélée chez de pieux habitants ; d'où, à la restauration du culte, elle vint reprendre son antique place dans sa chapelle, hélas! horriblement dégradée par le marteau révolutionnaire. Elle y demeura au milieu des ruines jusqu'en 1814, où commença la première restauration du sanctuaire, qui ne fut achevée qu'en 1823. Là, les fidèles viennent toujours la vénérer. On la porte, comme autrefois, en procession par les rues, le cinquième dimanche après Pâques ; et avant qu'elle sorte de l'église, deux prêtres la soutiennent en l'air, pendant que plusieurs milliers de pèlerins satisfont la dévotion qu'ils ont de passer dessous.

CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS DE MONTMÉDY ET DE COMMERCY.

L'arrondissement de Montmédy joint à l'honneur d'avoir treize églises paroissiales sous le vocable de la Mère de Dieu (1), un sanctuaire de Marie non moins remarquable par l'affluence des pèlerins qui le visitent et les miracles qui s'y opèrent, que par la splendeur de l'édifice, lequel rivalise avec les plus belles cathédrales : c'est Notre-Dame d'Avioth, près de Montmédy, dans le voisinage du duché de Luxembourg (2). Longtemps avant le dixième siècle, le village de Saint-Brice possédait une statue de la sainte Vierge qui était en grande vénération. Or, un jour il advint que cette sainte image, quittant le lieu qu'elle occupait, fut retrouvée sur la petite colline inculte et inhabitée d'Avioth, dans les cavités du tronc d'une aubépine, soit qu'elle y eût été cachée pour la soustraire à une invasion d'ennemis, soit, comme dit la légende, que les anges l'y eussent transportée. Les habitants de Saint-Brice, ne voulant pas se séparer de la statue qu'ils aimaient, allèrent tous s'établir sur la colline, y élevèrent une chapelle à la sainte image,

(1) Ce sont : Cesse, dans le canton de Stenay ; Consenvoye, Gercourt, Nantillois, dans le canton de Montfaucon ; Dun, Brieulles, Mont-devant-Sassey, Murvaux, dans le canton de Dun ; Écurey, Gremilly, Ville-devant-Chaumont, dans le canton de Damvillers ; Iré-le-Sec et Velosnes, dans le canton de Montmédy.

(2) Les renseignements sur Notre-Dame d'Avioth sont tirés d'un manuscrit de 1668, par M. Delhotel, curé d'Avioth ; de l'*Esquisse archéologique de l'église Notre-Dame d'Avioth,* par M. Ottmann, et enfin des archives paroissiales.

et ainsi prit naissance le village d'Avioth. Mais cependant ils conservèrent la chapelle, première résidence de la statue miraculeuse, et entretinrent près d'elle, jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, un ermite chargé de la garder. Grâce à cette émigration, Avioth ne tarda pas à devenir un lieu important; et ce village, de création récente, prenait un agrandissement extraordinaire, lorsqu'en 1223 il fut ruiné par les guerres si fréquentes et si désastreuses de cette époque. Le bourg n'eut pas plutôt été reconstruit, quelque temps après, par le comte de Chiny, que les pèlerins revinrent de tous côtés y honorer la sainte statue. A la vue de ce concours, tous comprirent qu'à une Vierge si vénérée il fallait un sanctuaire, et un sanctuaire digne du treizième siècle, de ce siècle des belles églises, comme nous l'avons souvent vu. En conséquence, tous se cotisèrent; des quêtes furent organisées, non-seulement dans le pays et les contrées limitrophes, mais dans les diverses provinces, *et un receveur y fut commis à cet effet*. Vers le milieu du treizième siècle, on commença la belle œuvre, mais en marchant lentement, au jour le jour, à proportion des ressources qu'on recueillait; on ne se préoccupait pas de faire vite, mais de bien faire, et l'église ne fut achevée, encore pas entièrement, que vers la fin du quatorzième siècle. Aussi est-il vrai de dire de cette église qu'elle est un poëme en pierre. Son portail, représentant la scène du jugement dernier, avec les détails les plus saisissants, présente un aspect grandiose. Un perron l'exhausse; une magnifique rosace le surmonte, et sur les angles de sa façade se prolongent deux tours jumelles carrées, avec un toit pyramidal. Cinq portes symétriquement disposées donnent accès dans l'intérieur; et là le regard, ébloui par les beautés diverses qui se multiplient, est frappé d'abord de la grandeur et de la régularité des proportions. L'église mesure quarante-deux mètres en longueur sur dix-huit mètres cin-

quante en hauteur et en largeur. Onze chapelles la décorent, trois nefs la divisent, onze fenêtres et trois rosaces splendides y jettent la lumière. Puis, passant aux détails, on ne peut contenir son admiration devant les richesses artistiques qu'a prodiguées de toutes parts un travail patient au service du talent, du génie, de la foi et surtout de l'amour de la sainte Vierge ; car on sent que cette œuvre fut entreprise et continuée avec amour. Aussi l'art s'est-il dépensé avec profusion, pour faire à la statue miraculeuse de Notre-Dame d'Avioth un trône digne d'elle, digne de son antiquité si reculée, digne surtout de la confiance publique, autrefois si prodigieuse dans tout le voisinage, qu'on nomma Notre-Dame d'Avioth, jusqu'au dernier siècle, l'ancienne mère et patronne du duché de Luxembourg. Ce trône, composé d'un piédestal polygone, surmonté d'un chapiteau, dont les feuilles sont artistement fouillées, est placé à gauche de l'autel, en face du tabernacle le plus magnifique : disposition heureuse, qui rapproche ainsi les deux plus chers objets du culte chrétien, l'Eucharistie et la sainte Vierge, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus mystérieux et ce qu'il y a de plus doux, ou plutôt toutes les vérités capitales de la foi réunies ensemble, puisque tout se résume en Jésus et Marie.

Ce beau sanctuaire eut beaucoup à souffrir de l'invasion des huguenots au seizième siècle. Ils mutilèrent tous les objets d'art élaborés avec tant de soin, et portèrent partout le dégât. Un d'eux poussa l'impiété jusqu'à y faire entrer son cheval avec lui, et à lui donner à manger sur le maître-autel, en vomissant les plus horribles blasphèmes ; mais, dit un manuscrit de cette époque, « cette action plus que » diabolique fut sur-le-champ punie ; car le cheval tomba » roide mort, avec grande honte de ce malappris hérétique, » qui par après mourut aussi misérablement ». Ce fait, en imprimant aux envahisseurs le respect pour la sainte

image, qu'ils laissèrent intacte, augmenta la confiance et l'amour dans l'âme des catholiques, qui se dévouèrent avec la même générosité, le même élan qu'au treizième siècle, à restaurer ce que le marteau sacrilége avait démoli, donnant de leur pauvreté, travaillant de leurs bras et recueillant par des quêtes organisées comme autrefois tout ce qu'ils purent obtenir de la charité privée. Le ciel seconda cet enthousiasme par de nombreux miracles, racontent les mémoires du temps, de sorte qu'à l'aide des aumônes recueillies on transfigura l'édifice tout entier. De magnifiques verrières furent posées à toutes les fenêtres restaurées ; l'église fut complétement meublée et enrichie d'une chapelle neuve dite de Saint-Jean l'Évangéliste, où, malgré le badigeon qui en recouvrit plus tard les fresques, on ne se lasse pas d'admirer la richesse des détails et l'harmonie de l'ensemble.

Cette église fut constamment desservie par cinq prêtres séculiers, qui s'acquittèrent toujours avec fidélité de leur mission. Chaque soir, ils réunissaient le peuple au son de la cloche devant l'image miraculeuse, et l'on chantait les complies suivies de l'*Angelus*, conformément à ce qu'avait réglé saint Bernard, lorsqu'il vint prier à Avioth en allant visiter l'abbaye d'Orval. Tous les jours on disait, le matin, une messe basse, et, vers dix heures, une messe chantée pour les bienfaiteurs de l'église. Tous les ans, le 29 août, chacun des villages voisins offrait en aumône à la Vierge miraculeuse une charretée de blé ; et les particuliers déposaient de nombreuses offrandes devant une autre image de Notre-Dame, appelée la Recevresse, placée hors de l'église. Un hôpital voisin recueillait, pour la nuit, les pauvres qui y venaient en pèlerinage, ainsi que les lépreux. Ces derniers y avaient même une chambre réservée, et pouvaient, le 30 août, se répandre parmi la foule pour recueillir quelques aumônes. Ils assistaient, le même jour, à un service pour

les lépreux défunts; après l'office, ils élisaient, chaque année, un maître pour gérer leurs intérêts; et lorsqu'il survenait entre eux quelque différend, le curé d'Avioth était reconnu par tous comme le juge qui prononçait sans appel.

C'est ainsi que Notre-Dame d'Avioth était le refuge de toutes les misères; les possédés eux-mêmes, les aliénés, les insensés, les frénétiques, y étaient conduits en grand nombre; et près de l'église était une salle où ils étaient logés et surveillés. Notre-Dame d'Avioth exerçait ses bénignes influences au loin comme de près. « Devant cette » miraculeuse image, écrivait en 1668 M. Delhotel, curé » du lieu, se présentent de dévotes personnes, à genoux, les » mains jointes, pour remercier la sainte Vierge, les unes » d'avoir été protégées de combustion, les autres de sub- » mersion; d'autres d'occision, de chutes dangereuses, » d'autres encore préservées des voleurs, des bêtes farou- » ches ou venimeuses, guéries de diverses maladies, de » peste, de mal survenu inopinément; d'autres enfin, » d'avoir eu un bon succès en leurs affaires, ou obtenu » secours en voyages périlleux. » C'est ainsi que le 22 mars 1639, un homme appelé Jean Marot, qui s'était recommandé à Notre-Dame, avant de partir pour Luxembourg, où il devait conduire deux énormes chariots chargés de deux mille pesant, ayant été jeté à terre par la violente oscillation du chariot dans un terrain inégal, les roues lui passèrent sur les deux jambes sans lui faire aucun mal, tandis qu'elles brisèrent sa carabine tombée à ses côtés. Un acte authentique de ce fait miraculeux fut dressé et déposé aux archives d'Avioth avec la carabine brisée; et au bas on lit ces paroles : « Quiconque servira bien la » glorieuse Vierge Mère de Dieu ne sera point abandonné » d'elle dans ses nécessités. Nous en avons l'expérience » sous les yeux. » C'est ainsi encore qu'en 1640, M. de Malandry, qui, dix ans auparavant, lorsqu'il était gouver-

neur de Montmédy, avait souvent visité le pieux sanctuaire, ayant invoqué Notre-Dame d'Avioth au milieu d'une tempête affreuse, qui ne laissait plus aucun espoir de salut, échappa à la mort contre toute prévision. A ces faits, nous pourrions ajouter la résurrection momentanée d'un grand nombre d'enfants mort-nés, apportés devant la statue miraculeuse.

Malgré tant de prodiges de puissance et de bonté, le sanctuaire et le village d'Avioth souffrirent beaucoup des Hollandais en 1596, plus encore en 1636 des huit mille Croates, Hongrois et Polonais envoyés par l'empereur d'Allemagne pour envahir la France, ainsi que des sept à huit mille Français tombant à leur tour sur le pays sans y respecter ni le sacré ni le profane. Du ravage des campagnes s'ensuivit la famine, et de la famine la peste. Les villages entiers se dépeuplèrent, et plus de onze cent mille victimes succombèrent. Au milieu de si grandes calamités, les habitants d'Avioth, préoccupés avant tout du soin de mettre en lieu sûr leur statue vénérée, la transportèrent à la forteresse de Montmédy; et le danger passé, la contrée tout entière se leva comme un seul homme pour lui former un cortége d'honneur et la reconduire à son ancien sanctuaire. En 1637, les mêmes dangers renaissant firent prendre les mêmes précautions; et cette fois la statue resta à Montmédy jusqu'à 1642, où elle fut ramenée processionnellement à Avioth, pour n'en plus sortir. Cependant, en 1657, l'armée française porta encore la désolation dans cette église, jusqu'à en enlever le plomb de la toiture; et la Vierge parut compatir aux malheurs de son peuple, en montrant plusieurs fois, sur son visage, une teinte profonde de tristesse, et des rougeurs extraordinaires qui disaient sa douleur. Elle sauva de la peste et d'un péril imminent de se noyer M. Delhotel, le digne curé de l'église; elle préserva de plusieurs dangers le village d'Avioth, qui, par une excep-

tion peut-être unique alors, ne vit jamais s'interrompre dans son sanctuaire l'offrande journalière du saint Sacrifice. De là, répandant ses faveurs sur les contrées voisines, la sainte Vierge sauva les uns de dangers imminents, de maladies et d'infirmités, délivra les autres enfermés dans des tours et menacés d'être brûlés vifs, et préserva de la peste des villages entiers, qui, au retour des jours tranquilles, firent le vœu de venir, les uns chaque année, les autres tous les sept ans, visiter en procession le sanctuaire d'Avioth.

Après toutes ces vicissitudes, 93 arriva, qui porta le dégât par toute l'église et en mutila toutes les statues. Depuis lors, ce saint édifice demeura trente et un ans exposé sans entretien à l'intempérie des saisons. En 1824, les travaux de restauration commencèrent enfin ; en 1834, les deux portails et la Recevresse furent classés comme monuments historiques, et plus tard, l'église reçut à l'intérieur les réparations les plus urgentes. Aujourd'hui quelques pèlerins isolés y viennent encore et en remportent des grâces. Fasse le ciel que d'autres comprennent le prix de ce sanctuaire, et que Notre-Dame d'Avioth recouvre ses gloires passées!

En face du portail sud de cette antique église, se voit, adossé à l'enceinte extérieure du parvis, un monument isolé qu'on nomme la Recevresse, parce que là était une sainte Vierge, qui recevait les offrandes et les *ex-voto* qu'on apportait à Avioth. Ce morceau d'architecture, vrai bijou artistique, accuse une main de maître et le dernier âge de l'ogive, sans aucune trace de transition au style de la Renaissance. Tout y est fouillé, ciselé, embelli; et le ciseau semble s'y être promené avec amour, pour rendre ce chef-d'œuvre le plus aérien et le plus fini possible. Le pied de l'enceinte se forme de six piliers cylindriques; l'intérieur en est accessible de tous côtés, sauf la face adossée contre le mur du cimetière. Aux angles, on voit un double groupe de

niches pyramidales superposées, et entre chaque compartiment, six vastes fenêtres se déploient avec leur ogive infléchie. Restaurée en 1845, cette rotonde diaphane ne sert plus aujourd'hui qu'aux enfants du village, qui y viennent s'amuser, et souvent y font des dégâts. La statue de la Vierge qu'on y a installée, œuvre moderne de 1802, remplace bien imparfaitement la statue colossale sculptée en bois, peinte au naturel et couronnée du diadème ducal, dont la tête fut détachée du tronc par la scie en 93. Au-dessus de cette statue est suspendu un anneau en fer, à charnière, avec un bout de chaîne, seul reste de plusieurs chaînes qu'y avaient suspendues autrefois plusieurs captifs des Turcs, délivrés par l'invocation de Notre-Dame d'Avioth.

Si l'arrondissement de Commercy n'a rien d'aussi célèbre et d'aussi splendide que le monument que nous venons d'étudier, il en est dédommagé d'abord par ses dix-huit églises paroissiales sous le vocable de la sainte Vierge (1), puis par plusieurs monuments qui ne sont pas sans gloire. A Vaucouleurs, dans la basse nef méridionale de l'église, est Notre-Dame de la Voûte, ainsi appelée parce qu'au dixième siècle on ne l'eut pas plutôt apportée sous la voûte du château de Vaucouleurs, au moment où les Lorrains, qui l'assiégeaient, allaient s'en emparer, que les ennemis prirent la fuite, pourchassés par sa seule présence, à la grande joie du comte de Champagne, qui, par là, se trouva débarrassé du duc de Lorraine. C'est aussi aux pieds de

(1) Ce sont Cousanches et Vadonville, dans le canton de Commercy; Gondrecourt, Luméville et les Roises, dans le canton de Gondrecourt; Apremont, les Paroches et la Hayville, dans le canton de Saint-Mihiel; Lignières, Belrain et Nicey, dans le canton de Pierrefitte; Chalaines et Rigny dans le canton de Vaucouleurs; Viéville, dans le canton de Vigneulles; Void, Bovée, Boviolle et Broussey, dans le canton de Void.

cette statue que se prosterna Jeanne d'Arc, lorsqu'elle se rendit dans cette ville pour informer de sa mission le sire de Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs. Pour consacrer ces deux grands souvenirs, on projeta, en 1858, d'élever, près de cette statue, un autel en pierre, et de retracer sur un vitrail, dans le style du quinzième siècle, les principales scènes de la vie de Jeanne d'Arc à Domremy et à Vaucouleurs (1).

La ville de Commercy ne nous offre plus que des souvenirs d'un ancien passé; le 30 septembre 1862, elle fit une manifestation publique de dévouement à Marie, en se rendant en pèlerinage, sous la conduite de son pasteur, à Notre-Dame de Benoîte-Vaux. Les représentants de cette cité, en nombre considérable, arrivèrent, au chant des cantiques, dans la vallée bénie, par une belle soirée d'automne, à ce moment où le calme de la nature entretient si bien le calme de l'âme et favorise si parfaitement les impressions de la piété. Entrés à la sainte chapelle, ils y épanchèrent leur âme en ferventes prières; puis, le cœur inspirant leur voix, ils chantèrent les louanges de Marie avec des accents qui, répercutés dans toutes les directions, enveloppaient la vallée d'une douce harmonie. On reconnaissait là une ville qui sait aimer la Vierge Mère.

Le canton de Saint-Mihiel ne le cède point à Commercy. Sur le plateau de Bouconville, qui domine tous les alentours, on a élevé, en 1856, un gracieux monument de style gothique, pour y placer la statue de l'Immaculée Conception (2). La ville de Saint-Mihiel elle-même voulut autrefois manifester avec éclat son amour pour Marie par divers pèlerinages à Notre-Dame de Benoîte-Vaux. Elle y alla une première fois, le 19 juin 1641; l'année suivante, le 9 juillet,

(1) *Rosier de Marie*, t. IV, p. 517.
(2) *Idem*, t. II, p. 215.

elle y retourna, au nombre d'environ huit cents pèlerins marchant avec dévotion et en bel ordre, le bourdon à la main, divisés en divers chœurs avec leurs croix et leurs bannières, chantant, pendant tout le voyage, les louanges de Notre-Dame de Benoîte-Vaux. Arrivés à la sainte chapelle, ils prièrent ou chantèrent jusqu'à une heure après minnit. Alors commencèrent les messes, qui se succédèrent au nombre de vingt-cinq, et pendant lesquelles tous communièrent. Après trois prédications qui se partagèrent la matinée, et l'offrande d'une belle croix à la sainte chapelle, l'on prit le chemin du retour. Le récit de tout le bonheur et de toutes les grâces qu'avait versés la sainte Vierge sur ce saint pèlerinage excita ceux qui n'avaient pu en faire partie à y aller à leur tour; et, deux jours après, une nouvelle procession s'y rendit. Le 28 juin 1643, la ville y retourna en corps, pour se vouer de nouveau à Marie et implorer son assistance contre les calamités qui pesaient sur le pays; et le 11 juillet suivant, trois cents autres personnes y vinrent à leur tour dans les mêmes vues; tant était grande la confiance de Saint-Mihiel en la Mère de Dieu.

DIOCÈSE DE METZ[1].

C'est dans l'église de Metz une tradition ancienne et constante, appuyée sur des monuments respectables, que saint Clément, son fondateur et son premier évêque, reçut sa mission de saint Pierre lui-même, l'an 47 de l'ère chrétienne; et, que vers la fin du premier siècle, saint Patient, son quatrième évêque, lui fut envoyé par saint Jean l'Évangéliste (2). Or, qui peut douter que des évêques formés à l'école du chef des apôtres, et de celui-là même à qui le Sauveur mourant légua Marie pour être sa Mère et, en sa personne, la Mère de tous les chrétiens, n'aient implanté dans tout le pays Messin le culte de la sainte Vierge conjointement avec le culte de Jésus-Christ? Les évêques qui leur succédèrent entretinrent les peuples dans ces mêmes dispositions par leurs exemples, comme par leurs paroles. On les vit combler de leurs largesses et entourer des hommages de leur piété les sanctuaires de Marie. Saint Chrodegand, un des plus illustres d'entre eux, en faisant bâtir la cathédrale dédiée à saint Étienne, s'attacha spécialement à décorer avec magnificence la chapelle de Notre-

(1) Nous devons les principaux renseignements sur ce diocèse à M. l'abbé Noël, professeur au grand séminaire de Metz.

(2) Voyez la dissertation de M. l'abbé Chaussier, supérieur du petit séminaire de Metz, sur l'*Origine apostolique de l'Eglise de Metz*. Paris, chez Victor Didron, 1847.

Dame-la-Tierce. L'évêque Robert, non moins zélé pour l'honneur de Marie, fit venir de l'abbaye de Saint-Gall le moine Tutilon, peintre habile autant que statuaire fameux, orateur, poëte et musicien distingué, pour lui faire un beau tableau de la sainte Vierge; et, à ce sujet, la chronique de Saint-Gall raconte une gracieuse légende. Pendant, dit-elle, que Tutilon travaillait à son tableau, deux pèlerins se font conduire à son atelier par un clerc de l'église, et lui demandent l'aumône. Le moine leur donne secrètement quelques pièces d'argent. Au sortir de là, ils disent au clerc : « Béni soit le Seigneur, qui nous a conso- » lés en ce jour : quelle est donc cette noble dame au » visage si ravissant qui dirige Tutilon avec complaisance » dans son travail, et lui indique ce qu'il doit faire? » Le clerc, ne comprenant rien à cette question, court lui-même à l'atelier; et ravi de ce qu'il voit, ne doutant plus que c'est la sainte Vierge en personne qui vient conseiller le peintre : « O père vraiment aimé du Seigneur, s'écria-t-il, » qui avez, pour vous enseigner votre art, une maîtresse si » habile! » Tutilon, confus, le prie de ne pas divulguer le fait. On le divulgua néanmoins; et l'humble religieux s'enfuit, laissant là son tableau, sans prendre le temps de décorer l'encadrement doré, et d'y graver les inscriptions dont il accompagnait ordinairement ses œuvres. Heureusement le tableau était achevé, et représentait la Vierge assise, avec des traits si pleins de vie, qu'on croyait voir Marie elle-même plutôt que son image. Aujourd'hui encore, ce tableau est l'objet de l'admiration générale, comme de la vénération publique. Quant à l'inscription, elle fut suppléée par une main invisible, qui grava sur le cadre ces simples paroles : « C'est Marie elle-même qui a exécuté cette œuvre ; » et l'ensemble du fait parut tellement merveilleux aux contemporains, que l'épitaphe du bienheureux Tutilon, qui se lit encore dans la chapelle du monastère

de Saint-Gall dédiée sous son nom, l'appelle *Virginis pictor egregius* (1).

Un des premiers successeurs de Robert sur le siége de Metz, le bienheureux Bennon, non moins zélé pour l'honneur de la Mère de Dieu, fonda en Suisse, avant d'être promu à l'épiscopat, la célèbre abbaye d'Ensielden ou de Notre-Dame des Ermites. Après deux ans de fonctions épiscopales, il y retourna, entraîné par le souvenir délicieux, toujours vivant dans son cœur, du saint désert de Marie, et y mourut en odeur de sainteté le 3 août 940 (2). Vers l'an 995, le bienheureux Adalbéron II éleva, pour l'amour de Jésus et de sa sainte Mère, l'abbaye de Sainte-Marie, où il recueillit un grand nombre de vierges animées du désir de se consacrer à Dieu dans la retraite (3). Vers l'an 1070, le bienheureux Adalbéron III bâtit, dans le cloître de Saint-Sauveur, une chapelle de la sainte Vierge. Peu après, le cardinal Étienne de Bar, l'ami de saint Bernard et l'émule de cet aimable saint pour tout ce qui regardait le culte et l'amour de Marie, fonda deux prieurés en l'honneur de la Mère de Dieu, l'un de Notre-Dame des Champs, en 1124; l'autre de Notre-Dame de Fault, dans la forêt de Remilly, en 1126; et sous l'inspiration de son dévouement à la Vierge Mère furent fondées vers le même temps Sainte-Marie de Justemont, de l'ordre des Prémontrés; Notre-Dame de Villers-Bettnach, de Freistroff, de l'ordre de Saint-Benoît, de Stulzerbroun, ou du Val Sainte-Marie, de la filiation de la Ferté, et par-dessus tout, la célèbre collégiale de Notre-Dame-la-Ronde, dont il restaura complétement l'antique

(1) Greg. Tur., *De gloria martyr.*, I, 10. — Ekkard, *De casibus S. Galli*, c. III, apud Goldast, *Script. rerum Alam.*, t. I, p. 28.

(2) Mabillon, *Act. SS. sæc. IV*, part. II, 67.—Kodesard., *Chronic. ad ann.* 929.

(3) *Vit. Adalb. II*, apud Pertz, *Monum. germ. hist. script.*, t. IV, p. 658.

sanctuaire. En 1150, au retour de la croisade, où, cédant aux instances de saint Bernard, il avait accompagné le roi de France Louis VII, il fonda encore, près de Rambervillers, l'abbaye de Notre-Dame d'Autrey, et l'illustre collégiale de Notre-Dame de Saint-Thiébaut.

Plus tard, l'évêque Bertram, pendant tout son épiscopat, se plut à enrichir les oratoires de Marie, et voulut être inhumé dans la chapelle de Notre-Dame-la-Tierce, une de celles qu'il avait le plus comblées de ses libéralités. De là, sur son tombeau, cette épitaphe qui signale si bien sa dévotion pour Marie et pour saint Étienne, patron de la cathédrale :

Te coluit, Christi Genitrix, cum martyre primo;
Hunc sociare tibi digneris in agmine summo.

En 1239, l'évêque Jacques de Lorraine, qui, dès ses premières années, formé à l'école de son oncle, évêque de Chartres, avait puisé auprès de Notre-Dame-sous-Terre une tendre dévotion pour Marie, fonda une collégiale de chanoines de la sainte Vierge dans la forteresse qu'il fit bâtir à Hombourg-l'Évêque, pour se défendre contre les assauts ennemis auxquels il était exposé, comptant plus sur la protection de Marie, la vraie tour de David, puissante comme une armée rangée en bataille, que sur la force de ses remparts; et il accumula sur cette collégiale les priviléges et les donations. En 1256, il fonda à Sarrebourg une collégiale semblable, toujours sous le titre de la Mère de Dieu. En 1260, il ajouta à toutes les chapelles de la Vierge qui décoraient la cathédrale une chapelle nouvelle, où il voulut qu'on entretînt perpétuellement une lampe allumée, et donna de grands biens au prieuré de Sainte-Marie du Bois, dans le diocèse de Toul.

Si le court épiscopat du bienheureux Pierre de Luxembourg, épiscopat d'ailleurs si agité par les troubles civils,

ne lui permit pas de laisser dans le diocèse des monuments matériels de sa piété envers Marie, sa vie seule en fut un monument précieux. Orphelin dès ses premières années, il l'honora et l'aima toujours comme sa mère ; tous les samedis et les veilles de ses fêtes, il jeûnait en son honneur ; fréquemment il visitait les sanctuaires si nombreux qui lui étaient consacrés dans sa ville épiscopale, et surtout l'église Notre-Dame des Célestins, où se vénérait une image miraculeuse de Marie.

En 1484, l'évêque Georges de Baden, mort en odeur de sainteté, voulut être inhumé dans la chapelle de Notre-Dame-la-Tierce. Animé des mêmes sentiments, le pieux cardinal de Givry, ce grand prélat dont Henri IV disait qu'on tenterait en vain de l'amener à quelque chose contre sa conscience, fonda une messe quotidienne à la chapelle de la Vierge consacrée dans la cathédrale sous le titre de l'Assomption. Il embellit cette chapelle avec magnificence, la pourvut d'ornements et de vases sacrés, et voulut que son corps y reposât après sa mort.

Nous pourrions continuer cette étude dans les âges suivants jusqu'au pieux évêque qui gouverne aujourd'hui le diocèse ; et toujours nous trouverions la piété envers Marie comme héréditaire ou traditionnelle sur le siége de Metz. Or, un diocèse qui a eu le bonheur d'avoir une si longue suite d'évêques tout dévoués à la Mère de Dieu a dû nécessairement s'imprégner de leur esprit et partager leurs sentiments. C'est en effet le spectacle qui nous apparaît à toutes les époques et sur tous les horizons du diocèse. Toujours et partout on a vu et l'on voit encore les autels de Marie entourés d'une foule de fidèles agenouillés et priant, les carrefours et l'imposte d'un grand nombre de maisons revêtus de son image ; plusieurs chênes, dans les campagnes, célèbres sous le nom de chênes à la Vierge, parce qu'ils portent une statuette de Marie, devant laquelle

on va prier; plusieurs lieux qui n'ont d'autre appellation que celle de Marie, par exemple, Marienflosse, ou ruisseau de Marie; Marienthal, ou val de Marie; Frauenberg, ou montagne de Notre-Dame; Mullerhausen, ou demeure de la Mère de Dieu. La confrérie du Scapulaire est établie en soixante-dix-sept paroisses; celle du Rosaire en treize; celle du Saint-Cœur de Marie en cent vingt-sept; les congrégations de la sainte Vierge dans un nombre d'églises plus grand encore. Ici l'on célèbre solennellement toute l'octave de l'Assomption; là, on fait une neuvaine publique préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception; partout enfin l'amour de Marie se produit sous une forme plus ou moins saillante.

Si de ces aperçus généraux nous descendons dans le détail, nous saisirons mieux encore la dévotion du diocèse de Metz pour la sainte Vierge. C'est ce que nous allons voir en trois chapitres : dans le premier, nous étudierons la ville de Metz; dans le second, les arrondissements de Metz et de Thionville; dans le troisième, les arrondissements de Briey et de Sarreguemines.



CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LA VILLE DE METZ.

Commençons par l'église mère, la cathédrale : elle n'est pas, il est vrai, comme la plupart des cathédrales de France, sous le vocable de Marie ; saint Étienne en est le patron titulaire ; mais, par le grand nombre de chapelles de la Vierge qu'elle renferme, elle forme comme une brillante constellation de sanctuaires élevés à la gloire de la Mère de Dieu, qui montrent mieux qu'un simple vocable combien son culte est cher à tous les cœurs. Au premier rang est Notre-Dame-la-Ronde ou de la Rotonde, le plus ancien sanctuaire qui ait été dédié à Marie dans le diocèse de Metz : c'était, dans l'origine, une chapelle distincte de la cathédrale, fondée, selon toutes les vraisemblances, par saint Clément lui-même, premier apôtre du diocèse, près du temple de Diane, dont, en 1755, en aplanissant les terrains voisins, on découvrit le pavé en mosaïque de grande dimension, avec tous les caractères et les symboles des temples païens de cette époque. Brûlée par Attila en 451, puisque, selon Grégoire de Tours, l'église Saint-Étienne échappa seule miraculeusement à l'incendie, relevée ensuite par la piété des évêques de Metz, elle fut assignée, vers le huitième siècle, par saint Chrodegand, au chapitre que cet insigne prélat venait d'instituer dans sa cathédrale ; et la règle où il consigne cette disposition est le premier acte authentique que l'histoire nous offre de l'existence de cette église. Dès le onzième siècle, Notre-

Dame-la-Ronde était le titre d'un bénéfice dont le titulaire s'appelait le proviseur de Notre-Dame, preuve qu'elle avait déjà des revenus particuliers. En 1130, Étienne de Bar lui donna une nouvelle splendeur, non-seulement en y établissant une collégiale de six chanoines, mais encore en la restaurant complétement, et substituant à l'édifice byzantin une magnifique église, mélange gracieux du style ogival et de l'architecture romane. En 1150, le pape Eugène III la fit resplendir d'une nouvelle gloire : car en allant du concile de Trèves à celui de Reims, il vint la consacrer, assisté de dix-huit cardinaux et d'un grand nombre d'évêques et d'abbés, et lui accorda d'insignes priviléges, en souvenir d'une si auguste consécration.

Comme si chaque génération eût voulu apporter son tribut d'hommages à ce sanctuaire, le treizième siècle, ce siècle des grandes et belles églises, réédifia l'édifice du siècle précédent dans les formes nobles et pures que nous admirons encore aujourd'hui, en conservant toutefois quatre gros piliers monocylindriques, avec leurs socles massifs et leurs chapiteaux simples d'ornements, par respect pour la consécration pontificale. Cette belle chapelle, se trouvant perpendiculaire à l'axe de la cathédrale, lui fut réunie, de manière à former de l'abside et du chœur de Notre-Dame une chapelle latérale de la basilique. Son ancien portail demeura encastré dans le mur septentrional, et ses quatre piliers monocylindriques restèrent comme témoins de la dévotion du douzième siècle à Marie.

Par cette réunion, Notre-Dame-la-Ronde ne perdit rien de la vénération que lui portaient les fidèles. Chaque confrérie ou corporation voulut y avoir sa bannière, avec les images peintes qui retraçaient soit les légendes populaires, soit l'histoire des communautés. Le privilége d'y être inhumé fut envié : les gentilshommes de la cité

qui ne pouvaient l'obtenir obtenaient au moins d'y suspendre leurs armes, et c'était là tout à la fois un hommage à Marie, une distinction pour la famille et un moyen de vérifier les titres. Au retour des campagnes et des expéditions, les troupes s'en allaient en bel ordre à la cathédrale pour rendre grâces à Dieu et à la Vierge Marie, et suspendaient aux piliers les étendards, bannières et pennons pris sur les ennemis. Par le même principe, lorsqu'en 1430 la ville de Metz eut conclu un traité de paix avec Charles II, duc de Lorraine, à la suite d'une guerre désastreuse qui avait duré deux ans, on publia ce traité dans la chapelle même de Notre-Dame-la-Ronde, comme pour lui en faire hommage.

Les princes ou empereurs qui passaient par la ville allaient se prosterner et prier dans ce sanctuaire. Ils y faisaient célébrer les saints mystères, et y laissaient de riches offrandes. En 1470, Philippe de Savoie, frère de la reine de France, étant venu à Metz, accompagné du marquis de Montferrat, de l'évêque de Genève et d'un grand nombre de seigneurs, se rendit, le lendemain de son arrivée, avec toute sa suite, à la chapelle de Notre-Dame pour y entendre la messe. Deux ans après, ce même sanctuaire reçut les hommages de toute la cour germanique. L'empereur Frédéric III, à son retour d'Alsace, vint à Metz le 18 septembre 1473, accompagné de son fils Maximilien, de l'archevêque de Mayence, son conseiller, du patriarche d'Antioche, du duc Albert de Bavière, du comte de Wurtemberg, du margrave de Bade, et d'un grand nombre d'ambassadeurs, de prélats et de seigneurs de l'Empire, parmi lesquels on distinguait Calixte Othman, fils d'Amurat II et frère du terrible Mahomet II. Converti au catholicisme par le pape Calixte III, ce prince vint, conduit par les magistrats et le clergé, ayant à leur tête l'évêque George de Bade, saluer Notre-Dame-la-Ronde, et y prier dévote-

ment. Pour une si auguste réception, toute l'église était étincelante de lumières; les voûtes retentissaient du chant du *Te Deum* mêlé au son des orgues et aux musiques de la cité; et le mercredi suivant, l'Empereur y revint encore et y fit chanter une messe très-solennelle.

En 1523, Renée de Bourbon, duchesse de Lorraine, fit le même honneur à Notre-Dame-la-Ronde, et la visita pieusement avec toute sa suite.

Lorsque la ville de Metz recevait quelque grande faveur, comme quand elle était frappée de quelque calamité, ou menacée de quelque danger, elle recourait aussitôt à sa chapelle bénie, pour remercier ou pour supplier, et y offrait de gros cierges. De même, lorsque quelques particuliers recevaient par l'entremise de Marie des grâces spéciales, ils aimaient à suspendre aux murs ou aux piliers des *ex-voto* qui disaient à tous les regards les faveurs qu'ils avaient obtenues; et il est plusieurs de ces *ex-voto* qui, par leur caractère d'originalité, peignent la dévotion naïve de ces âges de foi. Ainsi, en 1427, Thiébaut de Vic lègue à Notre-Dame-la-Ronde son harnais *de joutes et de tournois*, avec celui qu'il portait ordinairement quand il montait à cheval. Dans la guerre de Metz contre René II, duc de Lorraine, quatorze soudoyeurs messins, pris au siége du château de Louvigny et enfermés dans les prisons de Nancy, étant parvenus, après avoir invoqué Notre-Dame-la-Ronde, à enlever la serrure de leur prison et à s'évader, vinrent par reconnaissance suspendre cette serrure devant l'image de la Vierge. Philippe de Vigneules, le chroniqueur de Metz, raconte de lui-même qu'ayant été pris par des malfaiteurs et retenu longtemps dans un cachot, il obtint également sa délivrance par Marie; et à son retour dans la maison paternelle, son père l'eut à peine embrassé, que lui mettant un cierge en main, il le conduisit aussitôt à Notre-Dame-la-Ronde pour rendre grâces à sa libératrice.

Il n'estima point que ce fût encore assez. Le lendemain, il fit dire à l'autel de la Vierge une messe où assistèrent tous les parents et amis de la famille.

Animées des mêmes sentiments de vénération pour cette sainte chapelle, les différentes communautés de la ville y faisaient toujours une station, avant d'entrer à la cathédrale, lorsqu'elle formait un corps d'édifice à part, comme l'atteste un processionnal de la première moitié du quatorzième siècle. Aux époques de calamités, le chapitre, qui, depuis 1329, était avec cette collégiale en association de prières, y venait processionnellement chanter le *Salve, Regina,* ou quelques autres hymnes à l'honneur de Marie. Les chapitres de Saint-Sauveur, de Saint-Thiébaut, et les autres maisons religieuses, faisaient de même. Enfin, les dimanches et fêtes, il y avait, soir et matin, office solennel. Les choses durèrent ainsi jusqu'en 1741 : l'évêque alors supprima la collégiale, et en employa les biens à la fondation du grand séminaire diocésain. Aujourd'hui Notre-Dame-la-Ronde porte le nom de Notre-Dame du Mont-Carmel, et est le siége de la confrérie du Scapulaire. Près de l'entrée de la chapelle, est une *Mater dolorosa,* qui est l'objet d'un culte très-populaire dans la ville et dans le diocèse. On y voit presque continuellement en prière une foule de fidèles pieusement agenouillés.

Le second sanctuaire dont se glorifie la cathédrale de Metz est Notre-Dame-la-Tierce, ou de Bon-Secours; chapelle célèbre dès les temps les plus reculés par les nombreux et éclatants miracles qui s'y opéraient, au témoignage d'auteurs anciens dignes de toute créance, tels que Rodulphe, abbé de Saint-Tron, auteur de la chronique de son monastère et de plusieurs autres écrits. Ce dernier, entre autres, raconte qu'en butte aux vexations continuelles du comte Gislabert, il vint à Metz, aux fêtes

de Pâques, implorer, dans la cathédrale, le secours de la bienheureuse Vierge Marie, dont le petit oratoire en cette église est souvent, dit-il, illustré par de glorieux miracles. Un autre auteur, Adhémar de Montel, un des plus illustres prélats qui aient occupé le siége de Metz, dans une circulaire qu'il adresse au clergé et aux fidèles du diocèse pour les inviter à concourir à l'achèvement de la cathédrale, leur représente l'excellence de cette église, ses prérogatives, le grand nombre de saints qui y reposent, mais par-dessus tout les éclatants miracles que Jésus-Christ y opérait en l'honneur de sa glorieuse Mère. En 1486, pénétré de respect pour un sanctuaire où Marie manifestait si merveilleusement sa puissance et sa bonté, l'archidiacre grand vicaire, Jacques d'Insming, ne trouvant point l'antique chapelle de Notre-Dame-la-Tierce en rapport avec les nouvelles constructions grandioses d'Adhémar et de ses successeurs, entreprit de la reconstruire à ses frais, en faisant tout le transsept nord, et l'orna de belles verrières qu'on admire encore. Lorsqu'en 1507 les constructions furent achevées, le chapitre y transporta son office, et l'y continua jusqu'en 1519, où enfin le chœur et le transsept méridional furent terminés.

C'était à l'autel de Notre-Dame-la-Tierce que les magistrats, après leur élection, venaient prêter serment. Ce fut là que plusieurs évêques de Metz et autres grands personnages voulurent être inhumés. Le 5 février 1814, on y inhuma encore la comtesse Eugénie de Choiseul-Stainville, dernière abbesse du chapitre noble de Saint-Louis. La révolution de 93 dépouilla Notre-Dame-la-Tierce de tous ses ornements et *ex-voto;* mais elle n'en est pas restée moins chère à la piété des populations.

Aux deux chapelles que nous venons d'étudier, il faut joindre dans l'abside les chapelles de la Présentation, de l'Annonciation et de l'Assomption; dans le collatéral

gauche, les chapelles de la Vierge Pierre Perrat et de Notre-Dame de Consolation; dans le collatéral droit, les chapelles de la Vierge et de Saint-Joseph. La chapelle de la Vierge Pierre Perrat, ainsi appelée du nom de l'illustre architecte de la cathédrale, dont elle renferme le tombeau, était une des plus gracieuses productions de l'art ogival au moyen âge. Sculptée avec infiniment de délicatesse et de légèreté, elle était digne de l'humble maître maçon qui avait mérité d'associer son nom à ceux de Jean de Chelle, de Robert de Coucy et d'Erwin. Le retable était orné d'une statue de la Vierge portant l'Enfant Jésus, et ayant à ses pieds, sur la droite, Pierre Perrat en prière. La Révolution de 93, aussi inintelligente que sacrilége, fit disparaître ces précieux monuments des âges de foi. La chapelle de Notre-Dame de Consolation possédait le tombeau de Cassomes, qui, après avoir été successivement ménestrel de Charles IV, de Louis, roi de Hongrie, et d'Alphonse XI, roi de Castille, était venu reposer son âme et son corps aux pieds de Marie.

Le dehors de la cathédrale, aussi bien que le dedans, rappelait de toutes parts la Mère de Dieu. Dans le cloître, c'étaient deux chapelles, l'une de Notre-Dame de la Victoire, monument de la reconnaissance publique pour la délivrance de la ville assiégée, comme nous le dirons bientôt; l'autre, de Notre-Dame de Lorette, ancienne église de Saint-Pierre-le-Petit, ainsi appelée par opposition à l'église de Saint-Pierre-le-Majeur. Ce sanctuaire, longtemps entretenu et richement décoré par l'illustre et catholique famille des Floës, dont il était la chapelle funéraire, disparut avec le cloître, en 1755, pour agrandir la place d'armes. Les vitraux, les peintures murales, aujourd'hui en grande partie effacées, retraçaient partout l'image de Marie, et racontaient ses mystères. Les massifs d'architecture aujourd'hui muets, parlaient de Marie par les nombreuses statues qui

les décoraient. Tous les tombeaux d'évêques, de chanoines, de seigneurs et de riches bourgeois, qui avaient ambitionné le bonheur de reposer après leur mort près de ses autels, en parlaient eux-mêmes éloquemment. Ces nobles défunts étaient représentés à genoux, les mains jointes, les yeux fixés sur l'image de Marie, les uns avec cette simple inscription sur le piédestal : *O Mater Dei, memento mei;* les autres, avec cette strophe si riche de foi :

Te, morte victa, charitas
Nati cruore liberam
Civemque fecit æheris.
Potest amor quid amplius?

Enfin, ces sanctuaires et ces statues de Marie étaient entretenus et ornés par les habitants, qui s'y appliquaient avec une sainte émulation, y fondaient des messes, y établissaient des chapelains, de telle sorte que les chapelains de Notre-Dame formaient une partie notable du clergé de la cathédrale.

Sur tous les autres points de la ville, c'était pour le culte de Marie le même zèle qu'à la cathédrale. En 1628, les chantres marguilliers des treize paroisses de Metz s'érigèrent en confrérie sous le titre de la Présentation de la sainte Vierge ; et pendant qu'en 1741 Benoît XIV honorait cette confrérie d'une bulle où il lui accordait diverses grâces, les vicaires généraux, chanoines et curés s'y inscrivaient comme confrères. Toutes ces treize paroisses rivalisaient d'une sainte ardeur pour le culte de la Mère de Dieu. En 1691, un chanoine de Saint-Sauveur fonde un hospice sous le titre de Notre-Dame de Bon-Secours; les églises de Sainte-Sigolène et de Saint-Encaire se couvrent de peintures qui retracent ses principaux mystères. Les paroisses de Saint-Martin, de Saint-Maximin et de Saint-Vincent, embellissent ses autels de toutes les richesses de l'architecture. Au faubourg, près de l'abbaye de Saint-

Clément, s'élève Notre-Dame aux Martyrs, vulgairement aux Martres, qu'Étienne de Bar donna à l'abbaye Saint-Sauveur pour l'entretien de ses bâtiments; enfin, sur les fondements d'un temple de Jupiter, s'élève l'église Sainte-Croix avec sa chapelle de Sainte-Marie aux Grottes. Ces deux derniers sanctuaires disparurent dans le siége de 1552, qui amena la destruction d'une grande partie des faubourgs de Metz; mais ils n'en révèlent pas moins la foi des peuples.

Outre les églises que nous venons de parcourir, l'amour de la sainte Vierge éleva dans la ville de Metz jusqu'à neuf communautés religieuses, qui, dévouées à son culte et imprégnées du parfum de ses vertus, étaient comme autant de foyers, où chaque génération venait se retremper dans le zèle de son service. La première est due à une illustre vierge de Metz, sainte Glossinde, qui fit bâtir une église sous la double invocation de Marie et de l'apôtre saint Pierre. Morte en 610 et inhumée dans l'église dite d'abord des Apôtres, puis de Saint-Arnould, hors des murs, parce que les Francs conservaient encore la coutume romaine de ne point enterrer leurs morts dans les villes, la sainte fondatrice apparut en songe, vingt-cinq ans après sa sépulture, à une religieuse de son monastère; elle était debout sur le mur méridional de la cité, et jetant une pierre du côté de la campagne, elle lui ordonna de bâtir, à l'endroit où tomberait cette pierre, une église de la sainte Vierge. Les religieuses aussitôt, avec l'autorisation du saint roi Sigebert II, qui régnait alors sur l'Austrasie, se mirent à l'œuvre; et quand l'église fut achevée, avec un cimetière tout autour, elles transférèrent dans un sépulcre neuf, au côté droit de l'autel, le corps de leur sainte fondatrice, qu'à leur grande joie elles trouvèrent aussi intact que le jour même de sa mort. Le saint corps demeura dans cette église pendant deux siècles, et lui valut

une grande renommée par les miracles aussi nombreux que parfaitement constatés qui s'y opérèrent. Sous Louis le Débonnaire, Drogon, évêque de Metz, crut devoir, pour en faciliter et en développer le culte, le transporter, de Notre-Dame hors des murs, dans l'église que la pieuse fondatrice avait elle-même fait bâtir à l'intérieur de la ville, en l'honneur de la sainte Vierge, et qui de là prit le nom de Sainte-Glossinde, qu'elle garde encore aujourd'hui(1). Quant à l'église, qui, pendant deux siècles, avait conservé la dépouille sacrée de la sainte, l'abbesse de Sainte-Glossinde la céda en 1159, sous l'épiscopat d'Étienne de Bar, à quelques clercs de Metz qui, animés du zèle de leur perfection, désiraient se réunir pour mener ensemble la vie canoniale. Ainsi se forma la célèbre collégiale qui prit le titre de Notre-Dame de Saint-Thiébaut. Ce nouvel établissement conquit, dès le principe, les sympathies universelles. L'abbesse, édifiée du bon esprit des nouveaux chanoines, ajouta à l'église plusieurs terres ; et cette donation, confirmée d'abord par Étienne de Bar, en 1161, le fut encore l'année suivante par Frédéric I[er] Barberousse, lequel, dans l'acte de confirmation, déclara qu'en reconnaissance de la grâce que Dieu lui avait faite de l'élever à la sublime dignité de l'empire, il se faisait un devoir de protéger spécialement les églises fondées en l'honneur de la bienheureuse et glorieuse Vierge. D'un autre côté, les évêques de Metz, le chapitre, la cité entière et les ducs de Lorraine se plurent à répandre leurs bienfaits sur cette maison. Ces libéralités permirent aux chanoines de rebâtir leur église et d'en faire une des plus belles du pays. L'évêque Bertram, un de ses plus généreux bienfaiteurs, la consacra en 1190, et approuva la délibération du chapitre qui fixait à seize le nombre des chanoines. Les souverains pontifes,

(1) *Translat. S. Glodess.*, apud Mabillon, IV[e] part., p. 419.

à leur tour, comblèrent la collégiale de faveurs et de grâces spirituelles, et lui donnèrent le titre de basilique. En 1178, Alexandre III confirma ses biens et ses immeubles; en 1195, Célestin III accorda à ceux qui la visiteraient et y prieraient dévotement de nombreuses indulgences, ainsi que la dispense du pèlerinage de Rome, si on y était obligé par vœu ou par pénitence, pourvu qu'on donnât à la collégiale ce qu'on aurait dépensé pour le voyage. Malheureusement, cette église de Marie, entourée de tant d'amour, fut détruite pendant le siége de 1444; et les chanoines installés dans l'intérieur de la ville s'y bâtirent une autre église.

A peu de distance des portes de Metz était le prieuré de Notre-Dame des Champs, fondé, en 1124, par Étienne de Bar, comme nous l'avons vu, en faveur de deux religieux bénédictins de Chézy-sur-Marne (1), qui, apportant avec eux une image célèbre de la sainte Vierge, étaient venus se fixer dans la campagne près d'une des portes méridionales de Metz, avec l'intention d'y établir une maison de leur ordre. Étienne de Bar leur bâtit une église sous l'invocation de la Mère de Dieu, et dota la maison de grands biens. L'image de Marie, placée sur l'autel, devint bientôt l'objet de la dévotion générale, laquelle s'accrut encore à l'occasion des priviléges que le prieur obtint du pape Adrien IV et des reliques précieuses dont fut dotée l'église. Entre ces priviléges, un des plus remarquables était que l'église ne pourrait tomber sous l'interdit, lors même que toute la cité en serait frappée; et entre les reliques, on vénérait non-seulement des ossements de saint Pierre et de saint Paul, de saint Étienne et de saint Laurent, mais encore une des larmes que Jésus-Christ versa à Béthanie sur Lazare mort, avant de le ressusciter, et qui, religieusement recueillie par Marthe et Marie, s'étaient conservées

(1) Chézy est voisin de Château-Thierry.

à Jérusalem, d'où les avait rapportées un noble croisé de la ville de Metz. Aussi Notre-Dame des Champs n'était pas seulement un lieu de pèlerinage pour quelques personnes pieuses en particulier, mais encore un rendez-vous de processions solennelles, qui y portaient les reliques des saints pour faire appuyer leurs prières par l'intercession de ces fidèles serviteurs de Dieu et de Marie ; et en 1175, les bourgeois ne crurent pas pouvoir faire un meilleur usage des biens confisqués sur des malfaiteurs, que de les employer à y ériger un magnifique autel. Ce prieuré subsista jusqu'en 1444, où Charles VII, roi de France, le rasa, comme un obstacle au siége qu'il faisait de cette ville. Relevé peu après, il fut détruit de nouveau, et pour toujours, dans le fameux siége de Metz par Charles-Quint.

Sur un autre point de la ville, saint Dominique, ce grand propagateur du culte de Marie, passant par Metz, en 1219, pour se rendre de France en Italie, fonde un couvent de son ordre, où entrent aussitôt un grand nombre de religieux auxquels il donne l'habit ; et pendant son séjour en cette ville, il se fait remarquer par ses visites aussi fréquentes que ferventes à une image de la Vierge, qui s'appela depuis la Vierge de Saint-Dominique.

En 1243, les Franciscains s'établissent à Metz, se bâtissent une église, où ils multiplient le plus qu'ils peuvent les chapelles de la Vierge. Celle de l'Immaculée Conception est surtout remarquable : elle fut fondée par les aumônes que recueillit un célèbre prédicateur de leur ordre, qui, venu à Metz avec Maximilien Ier, roi des Romains, fils de l'empereur Frédéric III, inspira tant d'enthousiasme par ses discours sur les prérogatives de Marie, surtout sur celle de son immaculée Conception, que tous s'empressèrent de contribuer à l'érection et à l'embellissement de la chapelle. La Vierge immaculée récompensa ce dévouement d'une manière digne d'elle ; car Philippe

de Vigneules, chroniqueur contemporain, et Meurine, l'historien des évêques de Metz, attestent qu'il s'y faisait de nombreux miracles. Près de cette chapelle de l'Immaculée Conception, un marchand de la cité, Henri de Mazelle, élève dans les années suivantes un oratoire en l'honneur de l'Annonciation; et en 1602, les Franciscains réformés, qu'on appela Récollets, étant venus remplacer les Cordeliers, donnent un nouvel élan au culte de la sainte Vierge. Pourquoi faut-il que 1804 ait démoli un édifice si cher à la piété des habitants?

Vers l'an 1255, les Carmes, ordre qui fait si haute profession de dévouement à la Mère de Dieu, s'établissent à Metz sous la protection de saint Louis, qui le premier les introduisit en France, et y élèvent un sanctuaire de Marie, lequel, sous le titre de Notre-Dame de l'Espérance, devient un des plus célèbres de tout le pays. Continuellement des cierges y brûlent en grand nombre. Aux époques de calamités, lorsqu'on a besoin de quelque grâce générale, ou qu'on a reçu quelque bienfait public, la ville vient en procession prier ou remercier Notre-Dame de l'Espérance. Les paroisses voisines s'y rendent comme la cité; et le vieux chroniqueur de Metz raconte que le jour de la Pentecôte, en 1514, on y vit *une moult belle et honorable procession de treize villages*. L'église, par la beauté et l'élégance de son architecture, par la richesse et la splendeur de ses ornements, était digne de ce concours; car elle pouvait le disputer aux plus splendides basiliques de France. Les Carmes en avaient conçu le dessin pendant la seconde moitié du quatorzième siècle, alors que l'art gothique, sous l'inspiration du génie de Pierre Perrat, déployait à Metz tant de grandeur et de richesses architecturales dans les travaux de la cathédrale, et en avaient confié l'exécution à Pierre Perrat lui-même. De tous côtés avaient afflué les aumônes et les offrandes, et il

s'était établi entre tous une pieuse émulation à qui donnerait davantage. Pierre de Vigneules nous en cite un exemple touchant : « Deux bons prud'hommes, dit-il dans » son style naïf, lesquels étant ensemble de bon zèle et » dévotion à la Vierge Marie, se arguoient l'un à l'autre » de ce qu'ils donneroient à la réfaction d'icelle église, et » remontoient l'un sur l'autre ; enfin ils assemblèrent eux » deux leur dévotion, et y contribuèrent une chausse » pleine d'or et d'argent. » Robert, duc de Bar, et Marie de France, y donnèrent mille livres messins, somme considérable pour l'époque ; et, en reconnaissance, on plaça leurs statues au portail. Ainsi s'éleva cet édifice religieux, le plus remarquable du pays après la cathédrale ; et il fut consacré en 1415. Mais, hélas ! tant de beautés devaient disparaître un jour. En 1552, pendant le siége de Metz, la construction du retranchement de Guise endommagea notablement le couvent des Carmes ; et en 1793 on le réunit à l'arsenal d'artillerie. On en eut bientôt fait un monceau de ruines, sur lesquelles s'éleva l'hôtel de l'école régimentaire d'artillerie. On eut de même bientôt renversé l'église. Les débris épars et mutilés de son maître-autel, chef-d'œuvre de sculpture, furent transportés à Paris pour en orner les musées. Des spéculateurs anglais en achetèrent les somptueuses verrières ; et Metz ne conserva de ce sanctuaire, qui était sa gloire, que quelques ogives élancées, groupes de ruines tristes et solitaires, qui se dressent encore à un des angles du jardin de l'école d'artillerie.

Le quatorzième siècle, rival de ce treizième qui avait doté Metz de plusieurs belles églises de la sainte Vierge, l'enrichit à son tour de deux nouveaux sanctuaires, Notre-Dame du Pontiffroy et Sainte-Marie des Célestins. Notre-Dame du Pontiffroy, fondée en 1321 et confiée à l'ordre de Citeaux, attirait les processions de la ville dans les

temps d'épidémie et de calamités; et lorsque en 1565 on se décida à la détruire pour élever le rempart du Pontiffroy, on la transféra près de la paroisse Saint-Georges, où elle subsista jusqu'en 1740. Sainte-Marie des Célestins est due à la générosité de Bertrand le Hungre, un de ces puissants bourgeois de Metz qui, par le commerce et l'industrie, avaient amassé une fortune si considérable qu'ils étaient les créanciers des ducs de Lorraine, de Bar et des seigneurs voisins, mais qui par leurs vertus étaient plus remarquables encore que par leurs grandes richesses. Bertrand avait surtout dévotion à l'église Notre-Dame des Champs, située hors de la ville, comme nous l'avons vu. Tous les matins, il s'y rendait et s'y faisait dire la messe en l'honneur de la sainte Vierge, par un chapelain qu'il entretenait avec un clerc dans sa maison; de là il se rendait à la cathédrale, entendait la messe du chapitre, et, preuve vivante que l'amour de la sainte Vierge est un trésor qui renferme et développe toutes les vertus, *infinitus est thesaurus, quo qui usi sunt participes facti sunt amicitiæ Dei*, il faisait de ses immenses richesses le plus noble usage. Tous les pauvres qu'il trouvait sur sa route depuis la sortie de sa maison jusqu'au retour éprouvaient les effets de sa charité: quoique père de quatorze enfants, jamais il ne refusait l'aumône à personne, affirmant que, loin que ses charités diminuassent sa fortune, elles l'augmentaient de jour en jour. Tous ceux qui se présentaient chez lui y recevaient de la viande, du pain et du vin; continuellement des fourneaux y étaient entretenus pour leur donner, à l'instant même, de la nourriture, s'ils le désiraient, et, dans l'hiver, un grand feu y était allumé pour réchauffer ceux qui avaient froid. Un jour que ce digne serviteur de Marie se rendait, selon son usage, à Notre-Dame des Champs, il fut arrêté à la porte de l'église par une vingtaine de cavaliers en embuscade, qui allaient l'emme-

ner prisonnier, si la crainte des archers de la ville, accourus à son secours, n'eût mis en fuite ses ravisseurs. Cet accident le décida à cesser ses visites journalières à Notre-Dame des Champs, et à se bâtir dans l'intérieur de la ville une chapelle de la Vierge. Pendant quelque temps, il en confia le service à des prêtres séculiers; et tous les jours il y entendait une messe chantée par l'un d'eux en l'honneur de la Mère de Dieu ; mais en 1371, ayant rencontré deux Célestins venus de Paris qui n'avaient pour célébrer leur office qu'une chambre particulière, et étant d'ailleurs frappé de leur sainteté, il leur offrit son oratoire, à condition que chaque jour, à perpétuité, ils y chanteraient, outre l'office de règle et la messe conventuelle, une messe en l'honneur de Notre-Dame, *De intemerata Virgine*. Ils acquiescèrent à cet arrangement. Bertrand, en conséquence, leur bâtit une maison contiguë à la chapelle, et la dota de meubles et de biens-fonds avec une libéralité digne de sa grande fortune.

Dans un tel état de choses, le nombre des religieux s'accrut bientôt; et Bertrand, pour proportionner les bâtiments au nombre, reconstruisit la maison et l'église sur un plan plus vaste : l'église fut consacrée en 1376. Bertrand y venait tous les jours entendre la messe qu'on célébrait en l'honneur de la Vierge sans tache, assistait même aux matines les jours de ses fêtes, et par dévotion y chantait une leçon que les Frères lui apprenaient. Il écoutait avec un vif intérêt toutes les instructions où l'on parlait de Marie, et ne pouvait entendre célébrer ses louanges sans verser des larmes. Le jour de la fête de la Conception, un Dominicain, prêchant dans cette église, sembla insinuer que Marie n'avait pas été préservée de la tache originelle. Aussitôt Bertrand, ne pouvant se contenir, donne à voix haute un démenti au prédicateur, et le tirant par son manteau, le fait descendre de chaire.

Les Célestins, heureux de faire plaisir à un homme qui leur était si dévoué, le mirent en relation avec un des leurs, grand serviteur de Marie, Philippe de Maizières, autrefois chancelier du roi de Chypre, puis conseiller intime de Charles V, roi de France, et après avoir quitté le monde, religieux Célestin à Paris. L'institution d'une nouvelle fête de la sainte Vierge les lia spécialement l'un à l'autre. En 1372, Philippe de Maizières, alors chancelier, ayant été envoyé en ambassade auprès du pape Grégoire XI, qui résidait à Avignon, lui avait exposé la solennité avec laquelle on célébrait en Orient la Présentation de la sainte Vierge. Le Pape, frappé du récit, ayant examiné mûrement l'office de cette fête, l'avait fait célébrer à Avignon le 21 novembre de la même année. Quand Philippe de Maizières était devenu conseiller de Charles V, il avait engagé le roi à favoriser dans ses États l'établissement de cette fête; et quand il était entré chez les Célestins, il avait travaillé avec plus d'ardeur encore à la répandre. En 1381, il en envoya l'office à Bertrand, avec prière de le faire célébrer dans toutes les églises où il pourrait l'introduire. Bertrand, heureux de cette mission, fit, sans doute avec la permission de l'Ordinaire, célébrer la nouvelle fête d'abord aux Célestins, puis chez les religieux Mendiants, auxquels même il assigna quelques revenus pour la célébrer à perpétuité. De là l'office s'introduisit dans la plupart des paroisses et des maisons religieuses; et Metz fut une des premières villes d'Occident qui célébrèrent ce mystère de Marie, prévenant ainsi la bulle de Sixte V, qui, à la fin du seizième siècle, en institua la fête pour l'Église universelle.

Lorsque le bienheureux Pierre de Luxembourg vint prendre possession du siége de Metz, Bertrand, qui connaissait sa tendre dévotion envers Marie, le pria de visiter les Célestins; ce que le saint prélat fit avec bonheur, et

en 1397 Bertrand mourut plein de jours et de mérites. L'église des Célestins recueillit sa dépouille mortelle, comme elle avait déjà recueilli celle de sa vertueuse épouse, transférée de Notre-Dame des Champs, comme elle recueillit plus tard celles de ses enfants, imitateurs de ses vertus et de ses libéralités; elle recueillit de même, dans la suite, celles d'un grand nombre de personnages des premières maisons de la ville; et en 1444, un trésor inestimable vint accroître, encore plus que tout le reste, sa célébrité. Le prieuré de Notre-Dame des Champs fut alors détruit, et de là on transporta aux Célestins l'image miraculeuse de la Vierge, l'objet de la plus auguste vénération dans tout le pays. Malheureusement, tant de gloire s'éclipsa; les guerres fréquentes que Metz eut à soutenir aux quinzième et seizième siècles, la reconstruction des remparts, voisins du monastère, l'établissement de la caserne de Coislin, l'obligation où se trouvèrent les Célestins de rebâtir leur propre maison au commencement du siècle dernier, déterminèrent un grand nombre d'entre eux à s'en aller; et, en 1774, ils furent entièrement supprimés. Leur couvent devint successivement un magasin militaire, un arsenal pour le génie; leur église, si chère à la foi des habitants, disparut avec ses autels, ses tombeaux, ses sculptures, ses inscriptions, restes précieux du quatorzième siècle, si fécond en productions gracieuses et naïves. Le marteau démolit tout, nivela tout, et brisa même les pierres monumentales où se voyaient les traces de générations d'hommes qui réclamaient un souvenir. Une forge occupa pendant un demi-siècle le sanctuaire vénéré de Marie; et enfin on en a fait disparaître jusqu'à la dernière trace, sans aucun regret, parce que tous les souvenirs religieux en sont perdus dans la mémoire des générations oublieuses du passé. L'image miraculeuse de la Vierge a échappé seule au désastre, et se conserve dans

l'église de Berlize, annexe de Bazoncourt, où elle est l'objet de la vénération générale.

En 1602, les Capucins étant venus s'établir à Metz, y ouvrirent une confrérie de Notre-Dame des Agonisants, et les principales familles de la ville s'empressèrent de s'y inscrire. Cette confrérie même inspira tant de confiance, que pendant la maladie que fit Louis XV à Metz en 1744, la pieuse reine Marie Leczinska, le Dauphin, son fils, et Mesdames de France demandèrent aussi à y inscrire leurs noms comme un titre à obtenir la protection de Marie sur les jours du roi si gravement menacés.

Enfin en 1665, les jésuites, qui avaient un collége à Metz, ayant reçu de Louis XIII l'emplacement d'un temple calviniste que Henri IV avait fait démolir, élevèrent sur ses ruines une église sous le vocable de l'Assomption. Confiée après leur suppression aux Bénédictins de l'abbaye de Saint-Symphorien, érigée en paroisse en 1803, elle vient d'être décorée de peintures murales et de splendides verrières, qui retracent les principaux mystères de la vie de la sainte Vierge. Siége de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, elle semble subsister, au milieu des ruines de tant d'édifices consacrés à la gloire de Marie, comme un monument du triomphe de la Vierge immaculée, que l'Église félicite d'avoir seule détruit toutes les hérésies dans le monde entier.

A tous ces monuments de l'amour du peuple de Metz pour la sainte Vierge, vinrent s'ajouter encore diverses congrégations religieuses vouées à son culte, l'hôpital de Sainte-Marie des Allemands, commanderie des chevaliers Teutoniques; les sœurs de l'*Ave Maria* en 1482; une maison de Carmes déchaussés, autrement dits petits Carmes, en 1644; un couvent de la Visitation, en 1633; un couvent de Carmélites et un de religieuses de la congrégation de Notre-Dame instituée par le bienheureux Pierre Fou-

rier, l'un et l'autre en 1623 ; les religieuses de la Présentation de Notre-Dame, dites aussi de Sainte-Élisabeth , du tiers ordre de saint François, en 1639 ; les Cordeliers observantins, en 1425 ; les Minimes, en 1604 ; les Clarisses, en 1157 ; les Prêcheresses, en 1270, et les Ursulines, en 1649.

Au milieu de tant de foyers d'amour pour la sainte Vierge, il était impossible que toute la ville de Metz ne fût pas toute dévouée à son culte et digne d'être appelée la cité de Marie. Ses louanges, en effet, retentissaient de toutes parts, son image sculptée ou peinte surmontait toutes les portes de la cité. Sur la porte du Pont des Morts était une belle image de Notre-Dame, offrande du chevalier Thiébaut-Louve. Sur la porte Serpenoise se voyait Notre-Dame de Pitié. Des hauteurs de Désirémont, aujourd'hui Belle-Croix, la Mère de Dieu semblait couvrir de sa protection les murailles et les tours de la cité. La plupart des établissements publics portaient son vocable, et il n'y avait pas jusqu'à la léproserie qui ne la fît figurer sur son sceau, *sigillum beatæ Mariæ domus leprosorum*. Les magistrats punissaient par les peines les plus sévères, telles que le carcan et le bannissement, toute parole outrageuse à la Vierge. En 1191, ayant confisqué les biens de plusieurs malfaiteurs qui, dans une sédition, avaient tué l'officier de l'évêque Thierry III, ils en employèrent la valeur à ériger un autel expiatoire dans l'église Notre-Dame des Champs, où l'officier avait été inhumé. En 1380, ils obligèrent Jean de Mirebelle, coupable de malversation, à faire à pied le pèlerinage de Notre-Dame de Boulogne. En 1245, ils défendirent les jeux de hasard, parce que, dirent-ils, on y renie Dieu et Notre-Dame. En 1490, ils condamnèrent un homme à mort pour avoir lacéré avec fureur une image de Marie ; en 1525, Leclerc, qui de cardeur de laine s'était fait ministre du luthéranisme, se

permit d'aller, avec un os ramassé dans le cimetière, défigurer horriblement le visage de Notre-Dame de Pitié et abattre sa couronne ; ils le condamnèrent à une mort plus douloureuse encore qu'ignominieuse. Et lorsque Farel, cet autre ministre dont Érasme disait : « Je n'ai jamais connu un être plus menteur, plus virulent et plus séditieux, » osa prêcher publiquement le nouvel évangile dans le cimetière des Jacobins, ils se hâtèrent de le chasser honteusement de la ville.

Pendant que les magistrats sévissaient ainsi contre les outrages faits à la Mère de Dieu, les catholiques, affligés de voir les étrangers, attirés à Metz par le commerce et les franchises dont jouissait la cité, sous la protection de l'Empire, y importer les doctrines nouvelles, se mirent en prière pour obtenir la réunion des esprits et des cœurs dans le giron de l'Église, et firent des processions en habits de pénitents blancs, qu'on appelait pour cette raison des processions blanches ; et lorsqu'en 1638, Louis XIII, pour remercier Dieu des victoires remportées sur l'hérésie, prescrivit la procession du 15 août, Metz accueillit avec enthousiasme la pensée royale et donna à la cérémonie tout l'éclat possible. Ce triomphe du catholicisme irrita quelques calvinistes, dont la fureur fit craindre un instant quelques troubles ; mais, grâce à la promptitude et à la sévérité que l'on mit à réprimer les premières tentatives d'émeute, le calme se rétablit.

Metz, ville libre sous la protection de l'Empire, gouvernée par un conseil de treize citoyens nommés à l'élection, tenait au culte de Marie comme à sa plus sûre sauvegarde contre les tentatives des seigneurs, des ducs ou princes du voisinage, qui la convoitaient pour en faire la capitale de leurs petits États. En 1407, le duc de Bar, les comtes de Sarrebruck, de Salm et de Nassau, avec le seigneur de de Boulay, le marquis de Pont-à-Mousson, aidés du duc

d'Orléans, régent du royaume pendant la démence de Charles VI, formèrent une ligue formidable pour s'en emparer. Le complot ne put aboutir; et n'hésitant pas à reconnaître Marie comme la première cause de son salut, la ville, échappée à un danger si pressant, fonda à perpétuité une messe solennelle d'actions de grâces à la cathédrale pendant l'octave de la Nativité. En 1473, survint un danger plus pressant encore : le duc de Lorraine, Nicolas Ier, pendant qu'il affectait d'être avec Metz dans les meilleurs termes et qu'il protestait de toute sa bienveillance, avait rassemblé secrètement une armée à Pont-à-Mousson. Le 9 avril, il part dans la nuit, accompagné de plusieurs princes d'Allemagne, de six cents gentilshommes, l'élite de la noblesse lorraine, de dix-huit cents cavaliers et de huit mille hommes d'infanterie. Dès le matin, il est près des faubourgs de Metz. Il envoie deux chariots escortés de soldats déguisés en marchands de poisson, l'un portant des tonneaux remplis d'armes, l'autre une machine destinée à être placée sous la herse de la porte pour l'empêcher de s'abattre. Crantz, aventurier hardi, choisi pour exécuter le coup de main, entre dans la ville avec sa troupe sans éprouver de résistance; ses camarades se précipitent sur ses pas, étendards déployés, et se répandent dans la ville en criant : « Tuez sans quartier, vive Lorraine! » A ce bruit, les bourgeois se réveillent, les bouchers qui occupaient les quartiers voisins se forment en corps réglé et repoussent les premiers assaillants. Pendant ce temps-là, un boulanger nommé Harelle, plein d'un courage au-dessus de sa condition, se jette à travers les ennemis, monte au château, qui défendait l'entrée de la porte, éveille les gardes et abat la herse, qui, tombant de tout son poids sur la machine dressée par les Lorrains, l'enfonce, au point que les assaillants ne peuvent plus ni entrer ni sortir. Les habitants les refoulent vers la porte, sous laquelle ils

rampent pour rejoindre leur armée. Crantz, leur chef, est tué d'un coup de hache; trente-cinq gentilshommes périssent avec lui; cinquante autres sont fait prisonniers; le duc de Lorraine les réclame avec ses étendards; il ne reçoit d'autre réponse que ces fières paroles: Qu'il vienne les chercher; et pendant qu'il se retire confus d'une expédition aussi malheureuse que déloyale, toute la ville, attribuant sa délivrance à la protection de Marie, va suspendre les étendards pris sur lui à un pilier du sanctuaire de Notre-Dame-la-Ronde, fait brûler des cierges d'un poids énorme aux armes de la cité, érige près de la porte Serpenoise un autel avec une croix commémorative, y fait une procession composée du chapitre, des seigneurs, des bourgeois, de près de dix-sept mille personnes, et décrète que le vendredi *devant Pâques flories*, c'est-à-dire d'avant le dimanche des Rameaux, anniversaire de la délivrance, il y aura à perpétuité, chaque année, une procession semblable.

La ville de Metz ne borna pas là sa reconnaissance; elle fit élever, dans le cloître de la cathédrale, une chapelle dite de Notre-Dame de la Victoire, ou de la Miséricorde, et statua qu'elle serait desservie à perpétuité aux frais des habitants. Plusieurs riches bourgeois, seigneurs et ecclésiastiques, contribuèrent à l'érection de cette chapelle; et elle fut consacrée, en 1478, avec une grande solennité. A l'offrande de la messe qui y fut célébrée pour la première fois, le maître échevin, en habit de cérémonie, déposa sur l'autel un cierge du poids de quinze à seize livres, auquel étaient attachés un cœur d'or, des pièces d'argent et l'écusson de la ville. Les trois plus anciens chevaliers vinrent offrir chacun un gros pain, quatre autres chacun une aiguière d'argent remplie des meilleurs vins, et à leur suite marchaient tous les seigneurs. « La fête, dit Philippe de Vigneules, fut relevée par la mélodie des instruments, des trompettes, clairons, menestrez et tam-

bourins. » Le lendemain, l'évêque bénit le gracieux portail de la chapelle, et un notaire enregistra plusieurs donations faites par de riches bourgeois. Le service divin fut confié aux Dominicains et aux Augustins; et la ville y fonda, pour chaque jour, deux messes basses, une grand'messe, les vêpres, et, à quatre heures du soir, le *Salve, regina*. Enfin le saint-siége y accorda de nombreuses indulgences. Cette chapelle, une des plus gracieuses productions du style chrétien au quinzième siècle, riche de nervures rayonnantes, de clefs en pendentif, de nombreuses statuettes peintes, et, en même temps, comblée de dons magnifiques, comme le prouve l'inventaire dressé en 1638, devint le sanctuaire privilégié des magistrats, dont l'élection se fit désormais devant son autel; ce qui lui valut la dénomination de chapelle de l'Hôtel de ville, ou des Treize. En 1483, elle s'enrichit encore de la statue miraculeuse de Marie, honorée à Richemont, mais qu'on enleva de cette place forte, lorsqu'on en fit la conquête. Malgré tous ces titres au respect, cette chapelle disparut en 1754 avec les cloîtres, qu'on détruisit pour agrandir la place d'armes.

Dix-huit ans après l'événement que nous venons de raconter, Marie sauva la ville d'une surprise ménagée encore avec plus d'habileté. René II, duc de Lorraine, qui, possédé de la même ambition que ses ancêtres, s'était déjà présenté trois fois devant Metz et en avait été repoussé, séduisit, à force d'argent, Jean de Landremont, membre du conseil des Treize, Charles de Aneinelet, châtelain de la porte du Pontiffroy, et le chevalier de la Molise, aventurier italien, qui était venu se fixer à Metz. Les conjurés devaient, lorsque Jean de Landremont, en sa qualité de magistrat, aurait la garde de la porte du Pontiffroy, l'ouvrir de nuit au duc de Lorraine, qui, voulant repeupler Metz de Lorrains, devait, avec son armée, faire main-basse sur tous les habitants sans distinction d'âge ni de

sexe. Heureusement une pluie torrentielle, survenant la nuit même où le coup devait être exécuté, grossit tellement toutes les rivières, que l'armée ennemie ne put approcher des murs. On remit donc l'entreprise au 15 janvier 1491. Mais, dans cet intervalle, le châtelain Charles de Aneinelet, cédant au remords qui le déchirait, se rendit à Notre-Dame des Carmes pour laquelle il avait une tendre dévotion; il y fit offrir le saint sacrifice, s'y confessa, et alla aussitôt révéler aux magistrats le secret du complot. Tous les conjurés furent arrêtés ou prirent la fuite; et ainsi Metz fut sauvé. En reconnaissance de cette nouvelle délivrance, on ordonna à Notre-Dame des Carmes une procession générale; et elle fut, dit le chroniqueur contemporain, « la plus belle, la plus triomphante et la plus dévote » qui jamais fut faite à Metz. » On y voyait le chapitre, le clergé des paroisses, les ordres religieux, tous revêtus de leurs ornements, portant les châsses et précédés des croix et des bannières; et toutes les cloches de la ville redisaient dans les airs la reconnaissance publique. On se rendit d'abord à la porte du Pontiffroy, où devait s'accomplir l'affreux complot, puis à Notre-Dame des Carmes, où, « en » grande révérence, ajoute le naïf chroniqueur, on chanta » une messe solennelle à l'autel de la benoîte vierge Marie, » Notre-Dame de l'Espérance. » Par la bouche du prédicateur chargé de porter la parole en cette circonstance, la cité se déclara redevable à Marie de la grâce qui avait touché le cœur de Aneinelet, ainsi que du salut des habitants, qui avait été la suite de cette grâce; et, en reconnaissance, on fit des distributions de blé aux quatre ordres mendiants, et à deux autres maisons religieuses.

Tous ces faits accrurent de plus en plus la dévotion des habitants pour Marie. Aussi les voyons-nous, en 1633, accueillir avec bienveillance les religieuses de la Visitation, qui demandèrent à s'établir à Metz. Nous les voyons aller

en pèlerinage à Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, à Notre-Dame de Liesse, et surtout à Notre-Dame de Luxembourg. Nous voyons Philippe de Vigneules, le chroniqueur de Metz, auquel nous avons fait tant d'emprunts, enfermé pendant plus de deux mois dans une tour, comme prisonnier de guerre, recourir à Marie comme à sa libératrice. « Je crois, dit-il, que si je ne me fusse reconforté en Dieu » et en sa benoicte Mère, j'avois telle tristesse au cœur » que je me fusse désespéré. Le jour de l'Annonciation, je » me prins à dire en grande dévotion mes suffrages et » oraisons accoutumées, me recommandant à la glorieuse » Dame, que elle me gardât en mon bon sens et sain » entendement. » Philippe composa même alors une oraison à Marie en forme de ballade; et, quand il fut délivré, il fit à pied le pèlerinage de Liesse et d'Aix-la-Chapelle.

Aux prières et aux pèlerinages, le peuple joignait, comme Bertrand le Hungre, des aumônes en l'honneur de la Vierge. Collignon de Ileu mérita, par ses immenses aumônes, d'être appelé le grand aumônier de Metz, et fut inhumé dans la chapelle de la Vierge, de Saint-Martin, qu'il avait enrichie de ses libéralités, et qui, encore aujourd'hui, avec ses belles verrières, sa voûte ornée d'élégantes dentelles, est un des oratoires les plus gracieux de la ville. Son fils, Jean de Ileu, digne d'un si bon père, s'offrait à chauffer les pauvres depuis le mois d'octobre jusqu'à Pâques, leur donnait des vêtements, et trois fois la semaine leur distribuait du pain, de la viande et autres aumônes. Son fils, nommé *le bon aumônier*, eut aussi une vie pleine de bonnes œuvres, et reposa après sa mort dans le sanctuaire de Marie, à côté de ses illustres ancêtres. Enfin, cette pieuse famille avait, à son château du Buis, près de Metz, une chapelle dédiée à la sainte Vierge.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS DE METZ ET DE THIONVILLE.

De la ville principale, le culte de Marie se répandit tellement dans l'arrondissement de Metz, qu'on y comptait non-seulement vingt et une églises paroissiales sous son vocable (1), mais encore cinq sanctuaires en son honneur, qui étaient en même temps lieux de pèlerinage.

Le premier était Notre-Dame de Sey, situé à quatre kilomètres de Metz, sur le mont Saint-Quentin. Les chroniques de la ville de Metz rapportent, sous la date de l'an 1510, qu'une femme nommée Hallon, accouchée, le 13 décembre, d'un enfant mort-né, ne cessait de prier avec larmes Dieu et Notre-Dame de vouloir bien rendre au moins assez longtemps la vie à cet enfant pour qu'il pût recevoir le baptême, lorsque onze jours après, dans la nuit de Noël, vers trois heures, il lui fut révélé que sa prière était exaucée. On va au cimetière, on déterre l'enfant, on le trouve intact, mais sans signe de vie. On le porte sur l'autel de Notre-Dame de Sey; on prie avec ferveur, l'enfant est rendu à la vie et reçoit le baptême au

(1) Ce sont : Bisten-im-Loch, Bouck, Momestroff, Racrange, Bizing dans le canton de Boulay; Landrefang, Holacourt et Sentey dans le canton de Faulquemont; Ancy et Bussière dans le canton de Gorze; Aube dans le canton de Paûge, Méy, Charly, Flévy, Saint-Jean-lez-Marville dans le canton de Vigy; Fleury, Mécleuves, Peltre dans le canton de Pournoy-la-Grasse; Féves, Talauge et Hagondange dans le canton de Metz.

milieu de l'allégresse générale du peuple accouru au bruit de l'événement.

Au canton de Faulquemont, vous trouvez Notre-Dame de Fault en Forêt, annexe de Vittoncourt. Dans l'origine, c'était un oratoire que se bâtit, en l'honneur de la sainte Vierge, vers l'an 1126, au milieu de la forêt de Remilly, un religieux de l'abbaye de Saint-Arnould, qui, pressé du désir d'une vie plus parfaite, s'était retiré dans cette solitude, connue sous le nom de Fault. Le principal ornement de son petit oratoire fut l'image de la Mère de Dieu. Les peuples vinrent en foule la visiter; ils y obtinrent de nombreux miracles; et bientôt le concours devint si considérable et si continu, qu'on sentit le besoin d'élever, à côté de l'oratoire, un monastère, dont les religieux desserviraient le pèlerinage. L'évêque Étienne de Bar, à qui appartenait la forêt, permit non-seulement de prendre le terrain nécessaire aux constructions, mais encore de défricher dans la forêt une étendue assez considérable pour y créer une ferme qui fournît aux religieux leur subsistance; et ainsi se forma le prieuré de Notre-Dame de Fault en Forêt. Ce fut dès lors un des pèlerinages les plus fréquentés de la contrée, et des plus autorisés par les miracles qui s'y opérèrent. Le 25 mars était surtout le jour de la grande affluence; ce qui donna lieu à une foire très-importante dans les alentours de l'oratoire. Ruiné en 1635 par les Suédois sous la conduite du duc de Saxe-Weimar, qu'avait attirés en France la politique de Richelieu, et qui mettait tout à feu et à sang, le prieuré ne fut plus desservi que par un religieux de Saint-Arnould, qui venait y célébrer la messe aux fêtes de la Vierge. Aujourd'hui, la chapelle, d'un genre tout moderne, conserve à peine, dans son portail, quelques vestiges de son architecture primitive; et, dans le retable de son autel, quelques sculptures gothiques, avec des peintures du genre de la Renaissance.

Beaucoup de pèlerins du voisinage s'y rassemblent encore le 25 mars, fête patronale de l'église.

Dans le même canton, à Sentey, annexe de Herny, est Notre-Dame de Bon-Secours, chapelle bâtie en 1838, sur l'emplacement de l'ancienne église paroissiale de Herny, laquelle avait une chapelle latérale de Notre-Dame du Rosaire avec un tableau de la Vierge, qui est aujourd'hui à la nouvelle église. Notre-Dame de Bon-Secours est un rendez-vous de pèlerinage pour les peuples environnants, qui aiment à y faire dire des messes, et à y amener leurs enfants, le jour de la première communion, pour les consacrer à la sainte Vierge.

L'arrondissement de Thionville a aussi ses monuments en l'honneur de la Mère de Dieu. Il compte jusqu'à quatorze églises paroissiales sous son vocable (1) et possède deux sanctuaires remarquables, le premier à Chémery, le second à Rustroff.

L'église de Chémery attire un grand concours d'étrangers le 8 décembre, et possède une confrérie de l'Immaculée Conception, qui y fut établie, l'an 1500, par don Juan Sellier, chartreux du couvent de Sainte-Marie de Freistroff. Le titre de fondation est remarquable; il porte que « cette » dévote confrérie est établie à l'honneur de la très-sainte » et indivisible Trinité, et à la perpétuelle louange de la » glorieuse Vierge Marie, Mère de notre Sauveur et Ré- » dempteur Jésus-Christ, Dame des Anges, gloire des » patriarches, protectrice des prophètes, avant-courrière » des apôtres, asile des martyrs, formulaire des confes- » seurs, lumière des vierges, miroir des religieuses, avocate » des pauvres pécheurs, guide des voyageurs, reine du

(1) Ce sont : Chémery, Freistroff, Filstroff, Dalstein, Schwerdoff, Merten dans le canton de Bouzonville; Bousse et Breistroff dans le canton de Metzerwiese; Sierck et Rustroff dans le canton de Sierck; Lagrange, Manon, Beuvange, Evange dans le cantòn de Thionville.

» ciel et de la terre, sous l'invocation de la sainte et im-» maculée Conception. » Cette confrérie, approuvée en 1609 par le saint-siége, et par lui enrichie d'indulgences, compta, dès les premiers temps de sa fondation, un grand nombre de membres, parmi lesquels on distinguait les abbés et religieux des couvents de Freistroff et de Bouzonville, plusieurs curés des environs, les Franciscains de Telerchen et les seigneurs de Warsberg et de Valmunster. Chaque année, le 8 septembre, après vêpres, elle s'élisait un président qui portait le titre de roi. Après son élection, les confrères et consœurs le reconduisaient à son domicile en chantant le *Te Deum*. Là, le roi qui sortait de fonction lui remettait l'image de la Vierge, avec le chapeau de verdure, insigne de sa royauté, et lui désignait un lieu pour la déposer, s'il était étranger. Au jour de la Conception, toute la confrérie venait processionnellement chez le roi prendre la bannière de la Vierge, et retournait avec lui à l'église en bel ordre de procession. Là, tous, un cierge à la main, allaient à l'offrande, et remettaient un gros pour les services religieux de l'année. Après les offices du soir, on mettait à l'enchère la cire à dépenser dans le cours de l'année; et « chacun ou chacune, disent les règlements, » pouvait la remonter, à l'honneur de la Vierge par forme » d'aumône, pour entretenir catholiquement la dévotion » du peuple ». On enregistrait ensuite les personnes qui désiraient entrer dans la confrérie; et chacune en entrant payait un gros ou plus à sa dévotion. La solennité se terminait par de pieuses agapes, que des règlements somptuaires maintenaient dans de justes bornes. Le lendemain de la Conception, il y avait, pour les confrères défunts, messe chantée, suivie d'abondantes aumônes; et aux quatre temps de l'année, il y en avait trois pour les confrères vivants et décédés. Lorsqu'il mourait un confrère, tous étaient tenus d'assister au convoi avec un cierge allumé à

la main, ainsi qu'au service qui se faisait dans la quinzaine. Cette confrérie, rudement éprouvée par les guerres du seizième et du dix-septième siècle, ruinée plus encore par la révolution française, qui lui ravit, avec sa liberté, tous ses biens-fonds, commence, depuis quelque temps, à renaître de ses cendres; et grâces aux offrandes que déposent ceux qui s'y font inscrire, jointes à quelques fondations qui ont échappé aux spoliateurs de 93, elle pourra bientôt rendre à ses offices leur ancienne splendeur. Elle compte aujourd'hui près de cinq cents membres, et célèbre toujours, au 8 décembre, la fête de l'Immaculée Conception.

Mais presque aux portes de la ville de Sierck, la sainte Vierge a bien mieux qu'une confrérie; elle a le sanctuaire et le pèlerinage de Notre-Dame de Rustroff (1). C'est une chapelle de la Vierge ajoutée vers le milieu du quinzième siècle à l'antique église paroissiale de Rustroff, qui était sous le vocable de Saint-Martin, et elle doit son origine à un fait qui eut alors un grand retentissement. Depuis quarante ans, un pieux villageois du nom d'Eberhardt partageait sa vie entre le rude labeur des champs et le culte de la sainte Vierge, au service de laquelle il avait voué toute son existence. Dans la ferveur de sa piété, il érigea à l'embranchement des trois routes de Cologne, de Mayence et de Trèves,, une colonne rustique surmontée d'une statue de Notre-Dame des Douleurs; et, tous les soirs, au retour de ses travaux champêtres, il venait épancher son cœur devant l'image de celle qu'il appelait sa *céleste servante*, oubliant à la fois la nourriture et le sommeil. Quelque temps après, sur un avis que la Vierge lui en donna en songe, et l'approbation de son confesseur,

(1) Les renseignements sur ce sanctuaire nous viennent de M. l'abbé Curicque, prêtre de Sierck, membre correspondant du Comité historique de Notre-Dame de France.

il éleva, à la place de la colonne, une petite chapelle fort modeste, vendit tout ce qu'il possédait pour orner le nouveau sanctuaire, commanda une statue mieux faite de Notre-Dame des Douleurs; et l'artiste réussit si bien dans son travail, qu'y reconnaissant, non son mérite, mais l'intervention divine, il refusa tout salaire. A peine la merveilleuse image fut-elle dans l'oratoire, qu'un paralytique, intérieurement attiré vers elle, est subitement guéri. D'autres infirmes accourent, et sont également exaucés. Bientôt il se forme un flot de pèlerins montant sans cesse, qui oblige Eberhardt à quitter les travaux des champs pour se faire ermite et gardien de sa chapelle. Dès 1445, tel est le concours des pèlerins, qu'il lui faut bâtir un plus vaste sanctuaire. L'abondance des aumônes lui permet d'acheter tous les matériaux nécessaires; et pour les mettre en œuvre, les ouvriers viennent d'eux-mêmes lui offrir leurs bras. Pendant que ceux-ci travaillent, voilà que le vin vient à leur manquer, et ne pouvant résister à la soif, ils menacent de s'en aller. Eberhardt court se prosterner le visage contre terre devant la statue miraculeuse. « O ma servante bien-aimée, s'écrie-t-il, j'ai fait ce que j'ai pu, c'est à votre tour d'agir, venez à mon secours. » De là il se rend au tonneau, vide un instant auparavant; il le trouve rempli d'un vin délicieux, qu'il va porter aux travailleurs; et ceux-ci, encouragés par ce prodige, dont le souvenir vit encore dans tout le pays, achèvent la chapelle.

Mais deux ans ne s'étaient pas écoulés, que l'archevêque de Trèves, Jacques de Sierck, ne trouvant pas cette seconde chapelle digne des merveilles qu'y opérait la sainte Vierge, ni de la multitude des pèlerins qui y affluaient du Luxembourg, de la Lorraine et de l'Allemagne, envoya un architecte pour élever une église plus convenable. Pendant les travaux de la nouvelle construction, le

légat du Pape, Nicolas de Cuse, passant par là, fut circonvenu par des gens qui condamnaient l'œuvre d'Eberhardt comme *anti-paroissiale*, de telle sorte qu'il en vint jusqu'à jeter l'interdit sur les travaux commencés, et accabla des plus durs reproches le fidèle serviteur de Marie. Cet interdit fut de courte durée : car, arrivé à Aix-la-Chapelle, le légat, saisi d'un mal aussi violent que dangereux, voyant en cela la juste punition de ses torts, dépêcha à Eberhardt un courrier avec ordre de reprendre les travaux, avec promesse même d'y contribuer par ses largesses; et l'église, divinement approuvée par la guérison subite qui suivit la dépêche du légat, fut bientôt achevée; l'archevêque Jacques de Sierck la consacra le 25 mars 1449, et elle s'appela du nom de son fondateur, comme elle s'appelle encore aujourd'hui en allemand *Eberhardt Clausen*, l'ermitage d'Eberhardt. Après la mort d'Eberhardt, qui arriva le 8 septembre 1451, son œuvre fut confiée aux chanoines réguliers de Saint-Augustin. Ceux-ci trouvant l'église d'Eberhardt trop peu digne encore des merveilles qu'y opérait la sainte Vierge, érigèrent à côté une somptueuse basilique, tout en respectant l'œuvre du fondateur, dont ils firent une nef latérale; et en 1502, Jean d'Eudhoven, suffragant de Trèves, consacra ce beau monument, après l'avoir doté d'un maître-autel, vrai chef-d'œuvre de sculpture.

Cependant les pèlerins qu'attiraient à Clausen les miracles qui s'y opéraient ne se contentaient pas d'y venir en pèlerinage : ils en rapportaient l'image de Notre-Dame des Douleurs, et, au retour, ils en reproduisaient la statue au coin des rues, à l'imposte des maisons, aux endroits escarpés des grands chemins, aux bords périlleux des rivières, et principalement dans les églises ou oratoires publics. Là les peuples venaient prier comme à Clausen, et ces images devenaient célèbres à leur tour par les grâces et les guérisons qu'on y obtenait. De ce nombre fut l'image

placée dans l'église de Rustroff, qui depuis plus de quatre siècles attire encore à ses pieds de nombreux pèlerins. Les prodiges qu'y opérait la sainte Vierge inspirèrent le dessein de lui élever une chapelle particulière : l'archevêque Jean de Sierck, le duc René d'Anjou et Isabelle, seigneurs de Rustroff, dont les armoiries se voient encore dans les vitraux, les simples fidèles eux-mêmes, tous goûtèrent cette pensée ; et par leurs offrandes spontanées on eut bientôt achevé cette chapelle. Pour y conserver le souvenir d'Eberhardt, on y représenta Marie, sous le titre de *servante* du Seigneur, d'abord dans les vitraux de la fenêtre latérale, où est peint le mystère de l'Annonciation : *Ecce ancilla Domini*, et dans les vitraux de la fenêtre du chevet où est celui de la Visitation, puis dans quatre des sept compartiments dont se compose l'ancien devant d'autel en pierre, placé aujourd'hui au revers de l'autel en bois qui le remplaça au dix-septième siècle. Le premier et le second de ces compartiments sont occupés par une nouvelle représentation de l'Annonciation ; le troisième montre Marie couronnée, reine du ciel et de la terre, avec l'enfant Jésus sur son bras, et toutes les nations qui la proclament bienheureuse, parce que le Seigneur a jeté les yeux sur l'humilité de sa servante, *quia respexit humilitatem ancillæ suæ;* le quatrième représente Marie et Jean au pied de la croix.

La statue qu'on vénère aujourd'hui dans la niche supérieure du retable de Rustroff a la même attitude que la statue miraculeuse de Clausen, à cette différence près que cette dernière est un groupe composé de la Mère de douleur, de son fils sur ses genoux, de saint Jean et de sainte Madeleine ; tandis que la statue de Rustroff, comme la plupart des autres érigées dans la contrée, ne se compose que de Marie, plongée dans une douleur muette, et de son fils sur ses genoux, avec la tête couronnée d'épines,

le visage flétri par la souffrance, les yeux éteints, le côté ouvert, les membres épuisés de sang, marqués des stigmates des clous, le bras droit tombant vers la terre, et l'autre soulevé par Marie, qui semble vouloir y déposer un baiser de compassion.

Le nouveau sanctuaire partagea en d'humbles proportions la condition de celui d'Eberhardt-Clausen. A peine un demi siècle s'était-il écoulé, que l'église de Rustroff, depuis le seuil jusqu'au chevet, était couverte des livrées de Marie. En 1502, sa tour s'éleva d'un étage et s'enrichit d'une cloche; la façade de l'édifice reçut une rosace et une porte tout ornementée à la gloire de la sainte Vierge; dans les espacements d'un trilobe, deux anges, en regard du soleil et de la lune, semblent redire à l'honneur de Marie, dont la révolution a malheureusement mutilé la statue, les paroles du cantique : *Quelle est celle-ci qui apparaît éclatante comme le soleil, belle comme la lune?* Dans le chœur, un riche maître-autel reproduit en miniature le retable de la basilique de Clausen. Pourquoi faut-il que cette belle reproduction ait été déplacée depuis près de quarante ans, pour être suspendue au-dessus de la porte d'entrée dans un pêle-mêle inintelligent, avec les statuettes des douze apôtres et celle de la Vierge qui les domine de toute la hauteur de son buste?

Pour entretenir cette église dans un parfait état de décence et de propreté, on y établit des religieuses du tiers ordre de saint François, dans un couvent qu'on leur bâtit et qui s'appela Rosendoy en allemand, *Rosavilla* en latin; appellation gracieuse qui le désignait comme une rose mystique épanouie au flanc de la colline.

Du seizième au dix-septième siècle, Notre-Dame de Rustroff protégea tellement tout le pays, que les populations conservèrent intact le dépôt de la foi, malgré les efforts des protestants pour les en détacher, et que son

sanctuaire fut respecté au milieu de plus de six cents églises ruinées par l'hérésie dans tous les environs.

Au dix-septième siècle, on éleva, en style grec, qui alors prenait le dessus sur le style ogival, l'autel actuel, avec trois statues de la Vierge superposées; la première dans une profonde niche en plein cintre, encadrée entre quatre colonnes torses, avec chapiteaux corinthiens et entablement à larges rebords; la seconde au-dessus de l'entablement, représentant Notre-Dame des Douleurs dans une sorte d'attique; la troisième qui, atteignant la voûte, est suspendue à une dernière corniche, entre deux anges. Probablement a-t-on voulu représenter par là les trois états de Marie Vierge, Mère et Reine des anges et des hommes.

Pendant tout ce siècle, le sanctuaire de Rustroff continua d'être en grande vénération dans la contrée; au dix-huitième, commença la décadence, sans toutefois que la confiance des fidèles diminuât sensiblement. En 1706, on renversa de fond en comble la travée voisine du chœur; et comme si on eût voulu dédommager l'église de cette ruine, on représenta, en peintures murales, les principaux emblèmes de la sainte Vierge: la rose mystique, la tour de David, la tour d'ivoire, la maison d'or, l'arche d'alliance, la porte du ciel, l'étoile du matin, et au-dessous de ces emblèmes, on plaça deux anges avec la légende : *Ave, gratiâ plena; Dominus tecum.*

Dans le cours du même siècle, on négligea le sanctuaire de Marie, à ce point, que l'évêque en 1750 crut devoir momentanément l'interdire; le ciel sembla punir cette négligence, en envoyant, le 16 juillet suivant, un ouragan sans exemple, et à sa suite, un débordement du ruisseau voisin, qui, amoncelant ses eaux à plus de trente pieds contre le mur de Sierck, s'ouvrant ensuite un passage de deux cents pieds, se précipita sur la ville comme une mer en furie, et entraîna jusqu'à la Moselle, dans le déluge de

ses eaux débordées, et maisons et hôtel de ville et ponts et bestiaux et récolte. Cet avertissement d'en haut n'ayant pas été entendu, survint une peste avec une inondation qui couvrit les rues trois jours durant. En présence de ce fléau, les habitants se réveillèrent enfin, et firent, en 1786, quelques réparations au sanctuaire de Marie. Malheureusement ce fut en pure perte : car la révolution de 93 vint bientôt tout piller, tout dévaster, sauf la statue de Notre-Dame de Douleurs, que des mains pieuses tentèrent, après l'avoir soustraite aux profanateurs, de porter plus tard à l'église de Sierck, mais qui les força en route, par une immobilité invincible, à la reporter à Rustroff. De l'église ainsi dévastée, on voulut faire une étable; mais les pieds de la bête qu'on y logea s'agglutinèrent tellement à la terre par une vertu mystérieuse, qu'on fut réduit à la tuer sur place, et alors seulement ses pieds se détachèrent. On prit alors le parti de fermer le sanctuaire désolé ; mais les fidèles n'en continuèrent pas moins à venir prier à ses portes, et y obtinrent des grâces; on cite, entre autres, l'exemple d'une mère qui, en l'an IV de la République, s'y rendit, pieds nus, neuf nuits durant, pour demander le retour de son fils parti pour l'armée; et elle l'obtint, grâce à une blessure sans gravité qui valut au jeune militaire son congé définitif.

A la réouverture de l'antique sanctuaire, ce furent de toutes parts des manifestations joyeuses et empressées. L'affluence des pèlerins fut telle, que, plus d'une fois, la nourriture leur manqua à leur passage par Sierck. Avec les années, la dévotion du peuple s'accrut encore; en 1842 on y vit jusqu'à vingt-trois processions dans un seul jour; en récompense de tant de foi, plusieurs guérisons furent obtenues, et ne cessent de s'obtenir encore. On cite entre autres un fait qui eut lieu peu d'années avant la révolution, et que les vieillards racontent encore. Une pluie incessante com-

promettait toutes les récoltes; de toutes parts on était venu à Notre-Dame de Rustroff, et le ciel semblait sourd à toutes les supplications; la pluie continuait à torrent. En cette extrémité, une sainte fille de campagne, maîtresse d'école à Sierck, s'écrie dans un élan de foi au milieu de ses enfants : « Eh bien, ce que la prière des pécheurs ne » peut obtenir, la prière des innocents l'obtiendra. » Et voilà que sous sa conduite une procession d'enfants gravit la côte de Rustroff, malgré la pluie qui tombe sans relâche; on entend la messe devant la sainte image; et à peine ces voix tremblantes d'émotion et de confiance ont-elles entonné, après l'élévation, le cantique allemand : *Jungfrau, wir grüssen dich, ô Maria! hilf;* ô Vierge, nous vous saluons; ô Marie, à notre secours! tout à coup les nuages s'écartent, un soleil radieux illumine toute l'église, et l'azur des cieux reparaît dans sa joyeuse sérénité.

Outre les processions de circonstance, comme celle dont nous venons de parler, il en est plusieurs qui viennent régulièrement chaque année; et entre celles-là, il n'en est point de plus célèbre que les quatre processions de Sierck qui ont lieu le 25 mars, les lundis de Pâques et de la Pentecôte, mais surtout le dimanche où se célèbre la fête de la Visitation. Ce jour-là, en souvenir d'un vœu plusieurs fois séculaire, la ville de Sierck fait hommage à Notre-Dame de Rustroff d'un cierge de trente à quarante livres. Pour relier le présent au passé, il ne reste plus qu'à restaurer l'antique sanctuaire, où le pensionnat des sœurs de Sainte-Chrétienne remplace si bien, pour son entretien et sa décoration, le couvent des sœurs du tiers ordre de saint François, et cette belle œuvre est digne de la ville de Sierck.

CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS DE BRIEY ET DE SARREGUEMINES.

L'arrondissement de Briey compte jusqu'à vingt églises paroissiales, sous le patronage de Marie (1), et il a de plus quatre sanctuaires qui sont lieux de pèlerinage.

Le premier, situé près de Boudresy, annexe de Mercy-le-Haut, est la chapelle de Notre-Dame de Consolation. Elle fut érigée en 1737, et sa statue est sculptée sur le modèle de Notre-Dame de Luxembourg; ce qui porte à croire que cette chapelle fut bâtie pour suppléer au pèlerinage de Luxembourg, très-populaire dans la contrée, mais trop éloigné pour que beaucoup de personnes pussent s'y rendre. Les populations voisines y viennent en grand nombre, surtout la veille du cinquième dimanche après Pâques, jour où Luxembourg fait sa procession. Les prêtres des paroisses y amènent processionnellement les enfants, le dimanche d'avant la première communion, pour réclamer la protection de Marie; et, le jour même, ils les y ramènent encore pour les consacrer à la mère du Dieu qu'ils ont reçu le matin. Quand un enfant est malade, les mères y viennent souvent de très-loin demander sa guérison. Beaucoup de pèlerins sont dans l'usage de venir

(1) Ce sont : Abbéville, Béchamps, Thuméréville dans le canton de Conflans; Colmey, Tellancourt, Boismont, Fresnoy-la-Montagne dans le canton de Longuion; Lexi, Villerupt, Morfontaine, Etril dans le canton de Longwy; Beuvillers, Boulange, Preutin, Tucquengieux, Neuf-Chef dans le canton de Serrouville; enfin Avril, Sainte-Marie-aux-Chênes, Homecourt, Immonville dans le canton de Briey.

chaque année déposer sur l'autel de Marie une couronne de fleurs, tribu modeste de leur reconnaissance; enfin pour une cause ou pour une autre, l'oratoire n'est presque jamais solitaire, même au temps des plus grands travaux de la campagne; et on y vient d'autant plus volontiers, que les revenus de plusieurs immeubles dont l'oratoire est doté permettent de le décorer avec une sorte de magnificence. Cependant ce sanctuaire n'est pas le seul de la contrée, la sainte Vierge en possède encore quatre autres dans les environs; ce sont: Landres, Bouvillers, Boulange et Notre-Dame de Mercy-le-Haut érigée en 1740.

Le canton de Longwy compte, de son côté, Notre-Dame de Bon-Secours, fondée en 1745 à Haucourt, et Notre-Dame de Baslieux. Le premier sanctuaire est l'œuvre de deux paroissiens, émus, dit l'acte de fondation, d'une dévotion particulière envers la sainte Vierge, dont ils reconnaissaient avoir reçu de grandes faveurs. Ces pieux paroissiens y fondèrent, en même temps, plusieurs messes hautes pour ses principales fêtes, pourvurent généreusement la chapelle de tous les ornements nécessaires à la célébration des saints mystères, et lui assurèrent des revenus fixes. Autrefois la paroisse de Haucourt y venait, le 15 août, en procession avec le Saint-Sacrement; d'autres processions publiques y faisaient également une station; et si ces démonstrations générales n'ont plus lieu aujourd'hui, Notre-Dame de Bon-Secours n'en est pas moins un des sanctuaires les plus vénérés du pays.

Notre-Dame de Baslieux, située dans une grotte de rocher, tout incrustée de stalactites, était autrefois confiée à deux ermites, dont l'habitation ne formait qu'un seul bâtiment avec le pieux sanctuaire. Une charmille magnifique en formait l'avenue, et des vergers délicieux l'entouraient. Les pèlerins y venaient en grand nombre honorer Marie sous le titre si doux de Mère de bonté; les mères en particulier

venaient y offrir leurs enfants et leur famille. Le quatrième dimanche après Pâques, toute la paroisse de Baslieux allait en procession à la grotte chercher la statue de Marie; les ermites, en aube et en tunique, avaient seuls le privilége de l'apporter; et elle demeurait toute la semaine exposée dans l'église paroissiale. A chaque heure du jour, les fidèles venaient déposer leurs hommages à ses pieds; le soir, après le chant de ses litanies et la récitation de diverses prières, il y avait sermon en son honneur; et le cinquième dimanche, pour conclusion de l'octave, il y avait une solennité semblable à celle qui se faisait le même jour à Notre-Dame de Luxembourg, avec procession du Saint-Sacrement, dans laquelle on reportait la statue à l'ermitage, au milieu de la foule des pèlerins accourus de toutes les paroisses voisines. 93 suspendit cette procession, et détruisit la chapelle; mais, la tourmente passée, on reprit les exercices de l'octave et du cinquième dimanche, et il s'y trouve, comme autrefois, un grand nombre de pèlerins.

Enfin, près de Neufchef, dans le canton de Serrouville, est Notre-Dame des Neiges, où les mères viennent de plus de vingt lieues apporter leurs enfants, lorsqu'ils sont atteints de petits boutons blancs qu'on appelle des croûtes de lait; elles les lavent dans une source qui jaillit près de la chapelle, et souvent elles les remportent guéris.

L'arrondissement de Sarreguemines joint à vingt et une églises sous le vocable de la Mère de Dieu (1), deux sanctuaires en son honneur. Le premier est Notre-Dame de Pitié,

(1) Ce sont : Bruning-lez-Rohrbach, Soucht, Schmitwiller, Helling dans le canton de Rohrbach; Destry, Baronville, Juissing, Heimering, Leywiller dans le canton de Morhange; Folschwiller, Holbach, Lentywiller dans le canton de Saint-Avold; Meysenthal, Goëtzenbruck, Roppwiller dans le canton de Bitche; Merlebach, Bouschbach dans le canton de Forbach; Rech, Richling dans le canton de Sarralbe; enfin Dorste, Eschewiller dans le canton de Wolmunster.

à Willer, dans le canton de Morhange. Cette chapelle fut bâtie, en 1734, en vue d'obtenir la cessation d'une maladie cruelle qui désolait le pays. La commune donna le terrain pour la construction, et ajouta des biens-fonds pour l'entretien; tous les paroissiens y contribuèrent, sauf un seul qui, après avoir fait son offrande, témoigna la regretter; on la lui rendit, et, atteint de maladie, il mourut dans d'atroces souffrances. Le second sanctuaire est Notre-Dame de Bon-Secours, ou d'Entre-Trois-Montagnes, élevée, au quinzième siècle, sur la paroisse de Saint-Avold, par les Bénédictins de cette ville, qui y placèrent une statue dite miraculeuse, parce que, déposée d'abord en cet endroit, on n'avait pu la soulever pour l'emporter ailleurs. Sous Louis XIV, la chapelle fut rebâtie, sur un nouveau plan, que donnèrent les ingénieurs employés aux travaux de la ville et des fortifications de Sarre-Louis. 93 la renversa; mais des mains pieuses réussirent à sauver la statue vénérée; et, quand vinrent des jours meilleurs, on releva le sanctuaire de Marie sur le même plan que l'ancien. Le saint édifice achevé, on y reporta la statue avec la plus grande solennité, en présence de plusieurs milliers de personnes accourues de tous les environs. Depuis ce temps, les pèlerins ne cessent d'y affluer; chaque jour il s'y dit deux messes, et même quatre les samedis et fêtes de la Vierge. Les mères pieuses du voisinage y portent leurs nouveau-nés pour les consacrer à Notre-Dame de Bon-Secours; les enfants qui se préparent à la première communion y viennent en pèlerinage tous les jours du mois de mai. Quelquefois même, des jeunes gens traversent en procession la ville de Saint-Avold, en récitant le chapelet à haute voix pour se rendre de là à la sainte chapelle; et on en voit même monter à genoux le monticule où elle est bâtie. Ses murs sont tapissés d'*ex-voto*, de figures de cire, qui témoignent des grâces et des faveurs nombreuses obtenues en ce lieu. On cite, entre

diverses guérisons, une jeune personne privée de l'usage de tous ses membres, qui, depuis le fond de l'Alsace, se fit apporter en litière par huit hommes, et qui, à la vue seule de la chapelle, fut si bien guérie, qu'elle y monta sans soutien; plusieurs soldats qui, blessés sur le champ de bataille, échappèrent au péril imminent de mort en faisant le vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame d'Entre-Trois-Montagnes, le premier dans la guerre contre les Suédois, le second dans les guerres de la révolution, un troisième, dans la guerre d'Orient, et un quatrième dans la guerre d'Italie. On cite encore une enfant aveugle qui, après une neuvaine, y recouvra la vue; le village de Porcelette où, par un pèlerinage, on obtint la disparition d'insectes, qui, chaque année, rongeaient dans les champs toutes les pommes de terre; une femme étrangère, gravement malade, dont le mari obtint la guérison dans cette chapelle, et envoya, en témoignage de sa reconnaissance, les deux tableaux du sacré Cœur de Jésus et du saint Cœur de Marie qui s'y voient encore; enfin, les conversions de grand nombre de pécheurs, qui y ont obtenu le changement de leur cœur, la paix de leur âme et le courage d'une vie parfaitement chrétienne.

DIOCÈSE DE STRASBOURG [1].

Une tradition immémoriale raconte que le culte de la sainte Vierge, conjointement avec le christianisme, fut apporté dans l'Alsace, province qui forme seule tout ce diocèse, par saint Materne, disciple de saint Pierre, et, selon plusieurs écrivains, le fils unique de la veuve de Naïm, que Jésus-Christ ressuscita et admit ensuite au nombre de ses soixante-dix disciples. La tradition ajoute que Materne étant mort à Ell, dans le cours de ses prédications, Euchaire et Valère, les deux compagnons de son apostolat, retournèrent à Rome exposer leur douleur à saint Pierre, que celui-ci leur donna son bâton pastoral, en leur disant de le poser sur le corps du défunt, et de lui commander de ressusciter; après quoi il continuerait sa mission avec plus de succès qu'auparavant; qu'enfin tout se passa comme l'avait dit le prince des apôtres; et que par Materne ressuscité et ses compagnons furent fondées les églises de Strasbourg, de Trèves, de Cologne et de Liége. Si cet antique récit a été contredit par certains critiques, qui, offusqués des faits miraculeux qu'ils rencontrent dans l'histoire, étudient, sous l'inspiration du préjugé, les

(1) Nous avons puisé la plupart de nos renseignements sur ce diocèse dans l'ouvrage intéressant de M. le vicomte de Bussière de si regrettable mémoire : *Culte et pèlerinages de la sainte Vierge en Alsace,* chez H. Plon. 1862.

moyens de les en bannir, ou du moins de les mettre en suspicion, on ne peut disconvenir que celui-ci réunit en sa faveur des raisons et des autorités puissantes : ce sont les martyrologes des huitième, neuvième et dixième siècles, et divers écrits de la même époque, qui citent cette tradition comme admise de temps immémorial; c'est la croyance religieusement conservée en diverses Églises, malgré les grandes distances qui les séparent; c'est le respect avec lequel Cologne et Trèves ont conservé les deux moitiés du bâton pastoral de saint Pierre, qu'elles se sont partagé, et l'accord des anciens auteurs à motiver par ce miracle la coutume qu'ont les papes de ne pas porter de crosse; c'est l'antique basilique de la Résurrection bâtie à Ell, et où la foule des pèlerins visitait dévotement le tombeau vide qui avait servi pendant quarante jours de sépulcre à saint Materne; c'est le témoignage uniforme des historiens alsaciens, allemands, italiens, des siècles plus rapprochés du nôtre; c'est l'office propre du bréviaire de Strasbourg; c'est enfin, d'une part le fait non contesté que saint Materne fut le premier apôtre de l'Alsace, de l'autre, le fait incontestable que dès le second siècle l'Alsace comptait des chrétientés florissantes. Car saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, qui lui-même avait été disciple de l'apôtre saint Jean, saint Irénée, qui, par conséquent, vivait au second siècle, cite comme témoins et dépositaires de la doctrine des apôtres dans le même livre où il appelle Marie la réparatrice du genre humain (1), les églises fondées dans les Germanies et dans les Gaules (2). Or alors la basse Alsace faisait partie des Germanies, et la haute, de la Gaule celtique (3).

(1) *Adv. hær.*, lib. V, c. XIX.
(2) *Id.*, lib. I, c. X.
(3) César, *De bello gallico*. c. I.

Au milieu du troisième siècle, les églises d'Alsace dont parle saint Irénée semblèrent disparaître sous le souffle de la persécution. Elles ressuscitèrent vers la fin du même siècle, à la voix de saints missionnaires envoyés de Lyon. Elles devinrent florissantes, surtout au commencement du quatrième siècle, sous l'épiscopat de saint Amand, ce défenseur intrépide de la foi, qui assista au synode de Cologne et au concile de Sardique, et fut un des évêques auxquels saint Hilaire adressa son livre *des Synodes,* pour reconnaître le zèle de ce prélat à soutenir la consubstantialité du Verbe et la maternité divine de Marie. Cet état de choses dura peu. Survinrent deux invasions successives de barbares qui dévastèrent Strasbourg et tous les lieux habités le long du Rhin, de manière à n'y laisser que des décombres.

La Providence enfin mit un terme à tant de maux. Clovis, converti à la foi catholique, ouvrant au christianisme l'ère de son triomphe définitif, érigea à Strasbourg, vers le commencement du sixième siècle, la première église cathédrale sous l'invocation de la très-sainte Vierge, à laquelle il s'estimait redevable de ses victoires, comme le lui avait souvent dit sainte Clotilde. Cette église n'était faite que de troncs d'arbres, disposés les uns à côté des autres, et recouverts d'une grossière maçonnerie en sable et en terre glaise; elle avait une nef principale, où l'on prêchait et l'on baptisait, et deux nefs latérales, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Elle était bâtie au milieu d'un bois sacré, souillé jusqu'alors par les sacrifices païens; mais ce bois disparut bientôt pour faire place aux habitations d'une population nombreuse, qui vint se grouper autour du temple consacré à la Vierge; et ainsi se forma une nouvelle cité (1). En 628, Dagobert I[er] fit rebâtir,

(1) Beatus Rhenanus, *Rer. Germanic.* lib. II, p. 173.

encore en bois, la basilique de Clovis, qui menaçait de tomber; vers 675, Dagobert II, qui régnait en Austrasie, l'enrichit de reliques, de vases sacrés, d'un livre d'Évangiles orné d'or et de pierreries, de belles propriétés du domaine royal; il fit plus encore, il se voua lui-même à la sainte Vierge en qualité de vassal et de serf; et, en l'honneur de Notre-Dame, il déclara le territoire dont il lui faisait don, soumis à la seule juridiction épiscopale, et exempt de toute autorité laïque. Les évêques profitèrent de la haute influence que leur donnait le monarque pour répandre de plus en plus le culte de la sainte Vierge, et couvrirent les deux rives du Rhin d'églises et de monastères consacrés en son honneur. Encouragés par l'exemple des premiers pasteurs, Ruthardc comte d'Alsace et sa femme Hirmengarde, n'ayant point d'enfants, ne se contentèrent pas d'avoir fondé et doté, *en l'honneur de la Mère de Dieu*, les abbayes de Gengenbach et de Schwarzech, ils donnèrent encore à l'église de Strasbourg, *en l'honneur de la sainte Vierge*, tous les biens qu'ils possédaient dans la Marche d'Ettenheim.

En 768, Pépin le Bref, trouvant l'œuvre de Dagobert II peu digne de la Mère de Dieu, entreprit de lui construire en pierre un édifice plus solide et plus grandiose. Les constructions, un instant suspendues par sa mort, furent reprises aussitôt par Charlemagne, qui fit don à l'autel de la Vierge, dès qu'il fut achevé, d'une croix d'or massif du poids de cent quatre-vingts livres (1), et exempta d'impôt et de droit de péage, dans toute l'étendue de son royaume, tous les sujets de cette église, comme étant *fondée*, dit le diplôme impérial, *en l'honneur de Marie, sainte Mère de Dieu et toujours vierge* (2). L'évêque Hédéon, jaloux de

(1) Bouquet, tome V, p. 200.
(2) Grandidier, *Histoire de l'église de Strasbourg*, preuves, n° 68.

doter la nouvelle église d'un chapitre exemplaire, réunit ses chanoines en communauté sous le titre de Frères de Sainte-Marie ou de Notre-Dame; et Louis le Débonnaire, confirmant les priviléges accordés par Charlemagne (1), mit solennellement la ville de Strasbourg sous la protection de la sainte Vierge, patronne de la cathédrale (2). Dès lors le culte de Marie devint de plus en plus populaire en Alsace; l'image de Notre-Dame fut gravée sur les sceaux et les monnaies de la ville et imprimée sur ses étendards.

Au commencement du onzième siècle, de grandes calamités frappèrent la cathédrale; mais elles ne furent pour les peuples qu'une occasion de manifester plus hautement leur zèle pour Marie. En 1002, les soldats de Hermann, duc de Souabe et d'Alsace, qui avaient pris la ville d'assaut, incendièrent le saint édifice; et en 1007, la foudre tombant sur ces ruines, mit en cendres ce qui avait résisté au précédent incendie, à peu de chose près. L'évêque Wernher fit aussitôt réparer le chœur, pour que le service divin ne fût pas interrompu; puis réunissant à sa fortune personnelle les cotisations du clergé, des fidèles et du roi des Romains, saint Henri, il entreprit de construire, en prenant conseil des plus célèbres architectes de son temps, la plus magnifique cathédrale qu'on eût encore vue. Huit ans furent employés à rassembler les matériaux nécessaires, et à faire transporter à Strasbourg par des multitudes de serfs et de paysans, de vingt lieues à la ronde, les plus belles pierres de taille qu'on put trouver (3). Pendant ces préparatifs, le chapitre des frères de Notre-Dame priait Marie avec tant d'édification, que le roi Henri demanda publiquement, au

(1) Bouquet, tome VI, p. 76.

(2) Laguille, *Histoire d'Alsace,* tome I, liv. X, p. 11.

(3) Cette circonstance a fait donner à la place de la cathédrale le nom de *Frohnhof,* cour des corvées.

milieu du chœur de la cathédrale, à être reçu dans une si sainte compagnie. Les seigneurs de la cour, surpris d'une détermination si inattendue, lui représentèrent qu'après avoir été placé sur le trône par la volonté divine, il ne pouvait en descendre à son gré. Henri ne cédant pas à leurs réclamations, l'évêque présent au conflit s'avance et mène le roi à l'autel. « Connaissez-vous, lui dit-il, ce à quoi vous voulez vous engager? — Oui, répond Henri, je suis résolu à servir Dieu et sa sainte Mère avec les chanoines, et à échanger mon titre de roi contre celui plus glorieux et plus beau de frère de Notre-Dame. — Voulez-vous, dit alors Wernher, rendre obéissance à l'évêque chef du chapitre? — Je le veux, s'écria le roi. — Je vous reçois donc au nombre des frères de Sainte-Marie; à partir de ce moment, vous m'êtes soumis. Je vous ordonne, en conséquence, de conserver l'empire que le Tout-Puissant vous a confié. » Henri obéit quoiqu'à regret, en fondant une prébende pour celui qui ferait dans l'église le service divin à sa place; et à sa mort, les frères de Sainte-Marie inscrivirent son nom dans leur nécrologe.

Enfin, en 1015, on commença les travaux; et les aumônes abondantes qu'y envoya de toutes parts la province, jalouse d'élever un temple magnifique à la Mère de Dieu, permirent d'y employer pendant treize ans plus de cent mille ouvriers; de sorte qu'en 1028, l'édifice était déjà porté jusqu'à la toiture et les nefs achevées.

Malheureusement en 1130, 1140 et 1150, trois incendies successifs vinrent détruire une grande partie de ces constructions; puis la guerre civile qui éclata dans Strasbourg suspendit la reprise des travaux; de manière que l'édifice ne fut achevé qu'en 1275. Encore faut-il en excepter les tours et la façade, dont on ne posa la première pierre qu'en 1277. Cette dernière entreprise était énorme; Erwin de Steinbach, l'auteur de la magnifique cathédrale

de Fribourg en Brisgau, en avait dressé les plans, et il fallait de grandes sommes pour les exécuter. L'évêque Conrad de Lichtenberg adressa de toutes parts des lettres où il réclamait le concours de tous ceux qui aimaient la sainte Vierge (1). Son appel fut entendu; l'argent afflua: on vit arriver, du fond de l'Autriche et d'autres pays également éloignés, des ouvriers qui venaient travailler *pour l'amour de Dieu et de la sainte Vierge.* L'an 1280, Marie seconda encore cet élan par les miracles nombreux qu'elle accorda à ceux qui venaient prier devant son antique image, vénérée depuis longtemps à la cathédrale. Dix ans après, Godefroy d'Ensmingen, notaire de la cour épiscopale, rédigea la relation de ces faits miraculeux sur la prière d'Ellenhard, directeur de l'*œuvre de Notre-Dame;* c'est ainsi qu'on appelait l'entreprise de la construction (2). Son récit nous montre dans le seul espace de deux mois, depuis la fin de juillet jusqu'à la fin de septembre, soixante et onze prodiges : des aveugles recouvrent la vue, des sourds l'ouïe, des malades la santé, des paralytiques l'usage de leurs membres. Le narrateur de ces faits est donc un témoin oculaire, un écrivain autorisé, parlant à ses concitoyens de faits contemporains qu'ils ont pu voir eux-mêmes; pressé par les chanoines d'écrire sa relation, et après le Chapitre, par Ellenhard, un des hommes les plus instruits, les plus graves, les plus honorables de Strasbourg, qui, dans son admiration pour les merveilles qu'il voit s'accomplir chaque jour, fait donation de tous ses biens à l'œuvre de Notre-Dame. Ce récit est encore confirmé et par les annales de

(1) *Ecclesia argentinensis,* dit-il, *in qua memoria beatæ Dei Genitricis veneratur et colitur.*

(2) Cette relation, complétement inédite jusqu'à ce jour, se trouve dans le volume manuscrit connu sous le titre d'*Ellenhardi chronicon,* qui se conserve encore dans les archives de l'abbaye des Bénédictins de Saint-Paul, près de Klagenfurt.

Colmar où on lit : *Anno* 1280, *factus est concursus magnus in Argentinam, eo quod beata Virgo miracula plurima perpetrasset;* et par la chronique des Franciscains de Thann qui rapporte : « qu'en 1280 le grand concours du peuple allant visiter » Saint-Gilles dans la vallée de Liepvre, où depuis long- » temps il dispensait ses faveurs, a cessé; et tout le monde » a couru à Strasbourg, pour y vénérer une image mira- » culeuse de Marie qui opérait de nombreux prodiges. »

Cependant l'argent faisait encore défaut. Pour y pourvoir, l'évêque Conrad de Lichtenberg rassembla, en 1294, un synode, où il fut statué qu'en l'honneur de Marie tous les ecclésiastiques du diocèse consacreraient, pendant quatre ans, le quart de leurs revenus à la construction de la façade et des tours de la cathédrale (1). Quatre ans s'étaient à peine écoulés, qu'un affreux incendie occasionné par une lumière laissée imprudemment près de matières inflammables, consuma toutes les charpentes, les cloches et les orgues, fit éclater plusieurs piliers, renversa quelques murs avec quelques voûtes. L'activité d'Erwin de Steinbach répara promptement ces désastres. Seulement, ne croyant pas pouvoir faire marcher de front l'élévation des deux tours, il en laissa une, qui depuis est toujours restée inachevée, et poursuivit la construction du reste avec vigueur. En 1316, il fit bâtir la chapelle de la Vierge près du chœur, cette chapelle où, à toutes les heures du jour, devaient venir s'agenouiller une foule de pèlerins étrangers et de gens de la ville; et ce fut là son dernier ouvrage; la mort l'arrêta.

Pendant qu'on élevait ainsi l'édifice, survinrent, en 1356 et 1357, plusieurs tremblements de terre qui en firent craindre un instant la chute, mais qui servirent à faire éclater la confiance de la ville en Marie : car alors on s'en-

(1) Schad, p. 15.

gagea, par un vœu perpétuel, à faire, tous les ans, autour de la cathédrale, une procession solennelle du Saint-Sacrement, où les sénateurs assisteraient pieds nus, en longs manteaux couleur de cendre, tenant en main des cierges d'une livre, dont, à la fin de la procession, ils iraient faire offrande à la sainte Vierge dans sa chapelle, en la suppliant de veiller à la sûreté de son église et de la ville.

En 1404, la cathédrale s'enrichit d'une statue de Notre-Dame de Pitié, venue de Prague en Bohême. Placée dans une niche taillée au grand pilier derrière les orgues, elle y devint l'objet d'une dévotion particulière. La foule s'y porta avec amour, et y suspendit de nombreux *ex-voto* en reconnaissance des grâces reçues (1). Enfin, en 1439, après cent soixante-deux ans de travail, fut achevée la tour avec sa flèche, le plus magnifique des monuments que la main des hommes ait élevés à la gloire de la Mère de Dieu.

Cette tour terminée, on la dota d'une cloche baptisée du nom de Marie, qui avait onze pieds de diamètre, treize de hauteur, trente-six de circonférence; et l'on continua, pendant tout le quinzième siècle, les autres travaux d'embellissement ou de complément de la cathédrale. Encore ne put-on tout terminer dans ce temps : il fallut y ajouter les vingt premières années du seizième siècle. Alors seulement fut achevé ce chef-d'œuvre, où tous les styles employés depuis la fin du huitième siècle jusqu'au seizième, ont déployé leurs magnificences, et qu'on appela pendant longtemps la Huitième Merveille du monde.

Fière d'avoir érigé à Marie sa patronne ce somptueux monument, la ville de Strasbourg se montrait en tout dévouée à son culte. La bannière de Strasbourg était une

(1) Schad, p. 16. — Schilter, p. 166.

image de Marie, et se portait dans les assemblées ou expéditions, immédiatement après celle de l'Empereur; ce qui assurait un droit de préséance à la capitale de l'Alsace. Outre la cathédrale, la ville contenait une foule de chapelles placées sous l'invocation de Marie; toutes les églises paroissiales ou conventuelles avaient des autels consacrés à la Vierge; beaucoup de maisons avaient à leur façade une niche où était sa statue; un grand nombre de corporations l'honoraient comme leur protectrice; et, à toutes les heures du jour, ses autels étaient assiégés par la foule.

Furieux de voir dans une grande ville tant de dévouement à la Vierge, que les hérésies de tous les temps ont poursuivie de leur haine, le protestantisme essaya de s'emparer de Strasbourg: une lutte terrible s'engagea, qui malheureusement se termina par le triomphe du protestantisme. Le 20 février 1529, un décret des échevins déclara le culte catholique aboli dans la cité, et en interdit l'exercice sous les peines les plus sévères; de sorte que les fidèles étaient réduits à cacher le Saint-Sacrement et les images de Marie dans les lieux souterrains, comme dans de nouvelles catacombes.

En vain Charles-Quint accorda ce qu'on appelait des lettres de protection pour l'exercice du culte: cet exercice fut presque toujours entravé, et le plus souvent entièrement suspendu. Ce ne fut qu'après cent soixante ans d'oppression, lorsque Louis XIV prit Strasbourg en 1681 et le réunit à la France, que le culte catholique recouvra la plénitude de sa liberté. Les choses durèrent ainsi jusqu'en 93, où, comme partout ailleurs, les églises furent pillées et fermées. A la réouverture des temples, on plaça dans la cathédrale la statue de Notre-Dame de Pitié, longtemps vénérée au couvent de Sainte-Marguerite; et depuis lors une foule de fidèles y sont en prière presque à toutes les heures du jour. On renouvela les anciennes associa-

tions en l'honneur de Marie, telles que la confrérie de l'Immaculée Conception, formée des bourgeois de la ville, la congrégation des demoiselles sous le titre de l'Assomption, la confrérie de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et par dessus tout, la confrérie de Notre-Dame de Protection, dont les pratiques sont de communier à ses fêtes, de lui adresser chaque jour une prière réglée, d'avoir son image dans son oratoire, de porter sur soi sa médaille, d'entendre les sermons à sa louange, d'avoir une dévotion spéciale à son saint cœur, de lui consacrer le samedi par quelques bonnes œuvres, de réciter son petit office, de répandre son culte, de demander par elle la grâce d'une bonne mort, de se préparer par une neuvaine à la fête de Noël, de l'honorer spécialement pendant les six semaines qui précèdent la Purification, de réciter exactement l'*Angelus*, enfin d'imiter sa pureté et de fuir les occasions du péché et les réunions dangereuses. A ces diverses associations la cathédrale ajouta, en 1839, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. C'est ainsi que le culte de Marie, après avoir été longtemps et cruellement éprouvé, a repris son ancien empire dans la superbe basilique.

Outre la cathédrale, Strasbourg possède encore deux autres sanctuaires célèbres de la Mère de Dieu. Le premier est la chapelle de Notre-Dame Douloureuse, pèlerinage autrefois très-fréquenté dans l'ancienne église Saint-Louis, et célèbre par les grâces qu'on y obtenait. Détruite par un incendie depuis le commencement de ce siècle, relevée, sous la Restauration, avec un autel consacré à la Vierge Douloureuse, l'église Saint-Louis est redevenue lieu de pèlerinage. Le second sanctuaire est Notre-Dame de la Citadelle. Les habitants y ont une dévotion particulière; beaucoup de protestants même y ont recours dans leurs peines. L'image de Marie, qui y attire si fort la vénération générale, était avant la révolution dans l'église des Grands-

Capucins. Cachée par une cloison en planches pendant la tourmente révolutionnaire, elle fut, au retour de l'ordre, placée à l'église de la Citadelle, vu que l'église des Grands-Capucins n'a point été rendue au culte. Tels sont les monuments en l'honneur de Marie que nous offre la ville de Strasbourg.

Si maintenant nous sortons de cette grande cité, nous trouvons également le culte de la sainte Vierge florissant dans les deux départements du Bas-Rhin et du Haut-Rhin, qui forment le diocèse.



CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LE DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN.

Ce département, qui a pour chef-lieu Strasbourg, compte quatre arrondissements, qui offrent chacun quelque chose de mémorable à la gloire de la Mère de Dieu.

L'arrondissement de Strasbourg possède, en dehors de la ville, outre cinq églises paroissiales sous le patronage de Marie (1), huit sanctuaires, où l'on va la vénérer en pèlerinage.

Le premier est, dans le canton de Brumath, Notre-Dame de Gambsheim, chapelle fort ancienne, où l'on vénère une image miraculeuse de la Vierge. Beaucoup d'*ex-voto* attestent que bien des malades y ont obtenu leur guérison; on y vient surtout pour la fièvre. Souvent pendant la nuit, dit la légende, la chapelle est soudainement illuminée et retentit de chants mélodieux.

Le second est, dans le canton de Wasselone, Notre-Dame des Sept-Douleurs, à Marlenheim, pèlerinage des plus anciens et des plus fréquentés. Dans l'origine et pendant une longue suite de siècles, ce n'était qu'une grotte, où les fidèles de tous les environs venaient s'agenouiller devant l'image de la Vierge. Mais, au quinzième siècle, trois frères échappés à un naufrage substituèrent, par reconnaissance, une chapelle à la grotte. Marie, du fond de son sanctuaire, a protégé visiblement la population de Marlenheim, toujours fidèle à la visiter, en y conservant la foi

(1) Ce sont : Mittelschæffolsheim, Sessenheim, Wahlenheim, Engenthal, Kirchheim.

catholique malgré les efforts inouïs du protestantisme pour pousser cette paroisse à l'apostasie. En 1772, on agrandit la chapelle, en lui donnant sa forme actuelle ; et on établit sur le chemin qui y conduit les Stations de la Voie Douloureuse qu'on y voit encore, heureusement échappées aux ravages de la fin du dix-huitième siècle. Les vendredis de toute l'année, ainsi que les fêtes de l'Invention et de l'Exaltation de la Croix, sont particulièrement consacrés à ce pèlerinage ; et de nombreux *ex-voto* suspendus aux murs de la chapelle révèlent les grâces extraordinaires qui y ont été obtenues.

Un autre sanctuaire de Notre-Dame des Sept-Douleurs se trouve encore à Geispoltzheim ; c'est une chapelle rebâtie dans ces derniers temps par la piété des habitants, pour remplacer l'ancienne, qui comptait quatre cents ans d'existence, et qu'un incendie avait détruite, en 1833, avec tous ses *ex-voto*. Tous les vendredis, on y célèbre la messe ; et les fêtes de l'Invention et de l'Exaltation de la Croix, de la Compassion et de la Nativité de la sainte Vierge, de la Fête-Dieu, de sainte Apollonie et de saint Wendelin, sont les jours principaux de pèlerinage.

Au même canton de Geispoltzheim, dans la forêt de Thumenau, s'élève, là même où autrefois les druides offraient leurs sacrifices, une seconde chapelle de la Vierge, que nos plus vieux historiens signalent comme un pèlerinage existant de temps immémorial, sous le titre de Notre-Dame du Chêne. Une tradition locale, que consacre le chêne encore aujourd'hui enchâssé dans l'autel, rapporte, que sous la seconde race de nos rois, les populations voisines vénéraient une image de Marie dans les branches d'un chêne de la forêt de Thumenau, qu'en 1147 elles érigèrent une chapelle, où l'on inséra dans l'autel le tronc de l'arbre qui, jusque-là, avait servi de sanctuaire à la statuette de Marie ; qu'à partir de ce moment, le concours des

fidèles alla croissant, et que tous les ans la corporation des boulangers de Strasbourg s'y rendait en procession avec sa bannière en tête. Pendant le règne du protestantisme en Alsace, la dévotion à cette chapelle s'attiédit, sans toutefois s'éteindre entièrement. Après la réunion de l'Alsace à la France, ce pèlerinage se rétablit. Il cessa une seconde fois pendant la révolution de 93; au retour de l'ordre, la chapelle fut restaurée, agrandie; et aujourd'hui le saint sacrifice s'y offre deux fois la semaine.

Le canton de Molsheim est plus fécond que les précédents : il contient quatre sanctuaires de la Mère de Dieu. Le premier est, à Dinsheim, une chapelle de la Vierge, bâtie par une dame qui avait obtenu de Marie la grâce d'une heureuse délivrance; d'où il est arrivé que les femmes enceintes y ont une confiance spéciale. Le second est, à Niederhasslach, une chapelle où l'on vénère une Vierge portant l'Enfant Jésus. On en fait remonter l'origine jusqu'au douzième siècle. Vers 1750, ce sanctuaire tombait en ruines, lorsque le prévôt de Hasslach légua un fonds pour le faire restaurer, avec les ornements nécessaires pour qu'on pût y célébrer le saint sacrifice tous les samedis en l'honneur de la Vierge. Dévastée pendant la révolution, cette chapelle fut achetée et rétablie par un protestant converti. L'antique image de la Vierge qui avait disparu fut remplacée par un tableau qui a été enlevé à son tour, et qu'on ne connaît plus que par une gravure portant l'inscription : *Vraie représentation de la chapelle de Niederhasslach, consacrée à la bienheureuse vierge Marie, le* 28 *prairial* 1804. Ce petit sanctuaire est ouvert tous les dimanches, et les fidèles vont y réciter le chapelet.

Le troisième sanctuaire, à Hermolsheim, en face de Mutzig, est une gracieuse chapelle consacrée à Notre-Dame des Sept-Douleurs, placée, comme un nid d'oiseau, au milieu des rochers et de quelques bouquets d'arbres, domi-

nant toute la vallée, que Marie semble couvrir de sa protection tutélaire. Les populations d'alentour y vont, tous les ans, en procession et la visitent avec piété. Primitivement c'était une simple niche renfermant une statuette de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Vers 1750, un bourgeois de Mutzig la fit restaurer, après avoir été miraculeusement guéri d'une maladie mortelle ; en 1780, un luthérien, après y avoir recouvré le parfait usage de ses jambes paralysées depuis longtemps, donna aux Franciscains, religieux d'un couvent voisin, la somme nécessaire pour y substituer une chapelle convenable. C'est, dit-on, le seul sanctuaire qu'ait jamais bâti un protestant en l'honneur de Marie. Enfin, au bas de la colline où est cet oratoire, se trouve une petite chapelle de Notre-Dame de Lorette, adossée à l'ancien couvent des Franciscains. Elle fut bâtie, en 1666, par l'évêque de Tripoli, suffragant de Strasbourg, qui, chassé de la ville avec tout le chapitre par les protestants, s'était retiré en ce lieu.

Si de l'arrondissement de Strasbourg nous passons à celui de Wissembourg, nous trouvons entre ces deux arrondissements peu de différence, quant au nombre des églises paroissiales sous le vocable de Marie, et des lieux de pèlerinage en son honneur. Il y a quatre églises paroissiales sous son vocable (1) et sept lieux de pèlerinage.

Le premier est la chapelle bâtie dans le douzième siècle, au village de Weiler, par les Bénédictins de l'abbaye de Wissembourg, en l'honneur de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Dès le treizième siècle, cette chapelle était un lieu de pèlerinage très-fréquenté par la population des environs, surtout aux fêtes de la sainte Vierge. Dans les troubles et les guerres qui désolèrent l'Alsace au commencement du seizième siècle, ce pèlerinage fut à peu près abandonné ;

(1) Ce sont Kesseldorf, Motheren, Niederbetschdorf et Weiler.

le service divin ne s'y célébra plus, et enfin la chapelle fut dévastée; il n'en resta qu'un monceau de décombres. En 1719, le pieux roi détrôné de Pologne, Stanislas Leczinski, étant venu s'établir à Wissembourg avec son épouse et la princesse Marie, sa fille, fit reconstruire la chapelle, comme l'atteste l'inscription placée dans le chœur, la pourvut des vases et ornements nécessaires à la célébration des saints offices, et donna six cents florins, tant pour son entretien, que pour la fondation d'une messe aux six principales fêtes de la Vierge. Depuis ce temps, les beaux jours du pèlerinage recommencèrent; tel fut même le concours des fidèles, qu'en 1774 il fallut agrandir l'édifice; on allongea la nef de vingt-deux pieds, en y ajoutant un porche, et les offrandes des pieux pèlerins suffirent à cette dépense. La chapelle s'appelait alors, dans le langage populaire, le lieu où Notre-Dame donne audience (*der lieben Frauen-Gehœr*). Ce pèlerinage attire encore aujourd'hui un grand concours de fidèles, surtout le 2 juillet, le jour de la Passion et tous les vendredis de l'année.

Après ce pèlerinage, deux autres s'offrent à nous dans le canton de Lauterbourg, savoir, Notre-Dame du Chêne, à Niederlauterbach, fréquentée de temps immémorial par toutes les communes des environs, reconstruites en 1757, ornée de gracieuses peintures, enfin dotée du privilége d'avoir la messe une fois la semaine; et Notre-Dame de Bon-Secours, bâtie à Lauterbourg même, en 1666, en vertu d'un vœu que fit la ville pour obtenir la cessation de la peste qui enlevait par jour plusieurs centaines de victimes. On ne construisit alors que le chœur de la chapelle actuelle; la nef y fut ajoutée plus tard, ainsi que la façade qu'ornent trois niches renfermant les statues de Marie, de saint Sébastien et de saint Roch. Au jour de la fête de saint Sébastien, toutes les paroisses environnantes s'y rendaient processionnellement, pieds nus, pour se mettre

sous la protection de Marie et de ce saint martyr. Depuis 93, cet usage n'est plus observé que par quelques femmes pieuses. Cependant, aux fêtes des trois saints titulaires, le concours est encore considérable; et tous les samedis de l'année, le clergé de Lauterbourg y officie.

Le canton de Haguenau nous offre également deux lieux de pèlerinage. Le premier est au village d'Ohlungen, Notre-Dame des Sept-Douleurs, qu'on invoque en particulier pour la guérison des maux d'yeux, des ulcères, des abcès et autres maladies de ce genre. Une inscription, trouvée en 1817, lors de la dernière restauration de la chapelle, nous apprend qu'elle fut bâtie en 1313. Détruite par les protestants en 1526, rebâtie en 1532, elle fut pillée en 93 par les soldats français, qui firent un feu de joie de toutes ses décorations. La sainte image allait être elle-même jetée dans le brasier, lorsque le soldat qui la portait fut atteint d'un boulet de canon et tomba roide mort. Ses camarades épouvantés se dispersèrent, et on replaça en son lieu la statue. Plus tard, un commissaire de la république ordonna de la brûler dans un grand feu qu'il fit allumer sur la place; mais de pieuses filles, trompant sa surveillance, jetèrent dans les flammes une pièce de bois couverte d'oripeaux, et cachèrent la statue dans le lit du ruisseau, d'où elle fut retirée par un paysan qui la cacha dans sa maison, jusqu'à ce qu'il pût la placer dans l'église paroissiale. En 1817, la chapelle, qu'on avait convertie en écurie, ayant été restaurée et agrandie, la statue rendue à son ancien sanctuaire, les habitants reprirent l'usage de la fréquenter; et le concours y est devenu remarquable surtout depuis qu'en 1845 une fille aveugle de Drusenheim y a recouvré la vue. Le sentier qui y conduit est habituellement couvert d'hommes, de femmes, de jeunes gens et d'enfants qui, le chapelet à la main, se dirigent vers le sanctuaire, où pendant des siècles leurs pères ont prié. Aux

jours des Rogations, ils y vont en procession, croix et bannière en tête, et de tous côtés les campagnes retentissent de pieux cantiques.

Toutefois, le pèlerinage de Notre-Dame de Marienthal, dans le même canton, est bien plus célèbre encore. Dans l'origine, ce n'était qu'une statue de la Vierge placée dans l'ermitage que s'était construit, au fond d'une vallée, sur le bord d'un ruisseau, le chevalier Albert de Wangen, pour s'y livrer, tout le jour et une grande partie des nuits, aux exercices de la prière et de la contemplation; ce qui fit donner à ce lieu le nom de *Marienthal*, ou vallée de Marie. Attirée par l'amour de la sainte Vierge et l'éminente sainteté d'Albert, la population des environs y vint bientôt en foule implorer la Mère de Dieu, et consulter le saint solitaire, ou se recommander à ses prières. Un autre seigneur, aussi de la famille de Wangen, ayant construit, tout près de là, un autre sanctuaire de la Vierge, le nombre des visiteurs s'accrut de telle sorte, que le frère Albert, pour être plus utile à tant de pèlerins, substitua à son ermitage un couvent de moines guillelmites. Là on vénérait et l'on vénère encore deux statues de Marie; l'une est une *Mater dolorosa* qui porte sur son visage une expression de douleur immense et de compassion surnaturelle; l'autre est une Vierge tenant l'Enfant Jésus, œuvre des plus achevées et des plus gracieuses que nous ait léguées la fin du quatorzième siècle. La Vierge a un air de grandeur et d'imposante majesté; son visage inspire la douceur et la pureté; un ample manteau d'or doublé de bleu, dont les larges plis sont relevés avec grâce par les deux mains qui soutiennent le divin Enfant, couvre en partie la robe, magnifique spécimen d'étoffe du moyen âge, que coupent des bandes horizontales, dont les élégants rinceaux de feuillage servent d'abri à des aigles. Enfin, tout l'ensemble annonce l'œuvre d'un grand maître.

Peu d'années après la fondation de l'église de Marienthal, Innocent IV se déclara le protecteur du pèlerinage, lui accorda plusieurs priviléges et l'enrichit d'indulgences, en considération, dit-il, des grâces nombreuses et signalées qui s'obtenaient en ce lieu. C'est qu'en effet, dit l'ancienne chronique, « la douce vierge Marie obtenait soulagement aux affligés et miséricorde aux pécheurs qui venaient à elle. » Il n'y eut bientôt plus de douleurs sans remède, d'infortunes sans espérance; tous ceux qui visitaient Marienthal en revenaient consolés. Des estropiés et des boiteux s'en retournaient guéris, laissant leurs béquilles suspendues dans le sanctuaire; des aveugles y recouvraient la vue, des sourds l'ouïe; des mères y obtenaient la guérison de leurs enfants; des jeunes gens, à l'âge des passions, y trouvaient le calme, la paix du cœur et l'espérance; les matelots dans les périls de la mer, les soldats dans le feu de la mêlée, les femmes dans les douleurs de l'enfantement, appelaient à leur aide Notre-Dame de Marienthal, et c'était toujours avec succès. On peut lire quelques-uns de ces miracles dans le recueil qu'en a fait le docteur Schenck, de Grafenberg, et qui porte l'approbation de l'évêque de Mayence.

Ainsi le pèlerinage de Marienthal jouissait d'une célébrité européenne, et les portes de l'église restaient ouvertes jour et nuit pour satisfaire à l'empressement merveilleux des pèlerins. Une nuit, un voleur, s'y trouvant seul, étendit la main pour prendre un magnifique ornement déposé sur l'autel; une force surnaturelle le retint dans cette position jusqu'à l'arrivée des gens du monastère, qui le livrèrent à la justice.

Malheureusement, en 1525, survint la guerre des paysans qui, soulevés par le fanatisme de Luther, renversaient et pillaient les églises. Pour soustraire à leur fureur les deux images miraculeuses, on les emporta à

Haguenau; et un acte contemporain rapporte que, pendant le trajet, la Vierge douloureuse fut vue de tous les assistants versant des larmes abondantes. La guerre finie, on reporta les deux images à Marienthal; mais elles y demeurèrent dans l'abandon; les pèlerins ne pouvant plus y venir sans être bafoués et insultés par les protestants des environs; et encore elles n'y purent séjourner que peu de temps : de nouveaux troubles obligèrent à les enlever: l'église demeura fermée et solitaire jusqu'en 1617, où, soutenu par l'empereur et l'archiduc évêque de Strasbourg, le pape Paul V donna aux jésuites la charge et la jouissance de l'église et du monastère de Marienthal. Dirigé par ces religieux, Marienthal vit renaître les jours de son ancienne splendeur. Les habitants d'Haguenau reprirent le chemin de la sainte chapelle, et adoptèrent la coutume encore observée aujourd'hui, de s'y rendre processionnellement aux fêtes de Marie, en y chantant, à l'honneur de la Vierge, des litanies, des hymnes, entremêlés du chapelet récité à haute voix, et sanctifiant par la communion le pieux pèlerinage.

Pendant la guerre de trente ans, cette fille hideuse de la réforme, le pèlerinage fut forcément interrompu; mais dès que la tranquillité fut rétablie, il reprit son cours; les populations y accoururent avec plus d'empressement que jamais, et les paroisses environnantes recommencèrent à y venir en procession. En 1658, on y compta jusqu'à mille cinquante communiants le jour de l'Assomption. En 1678, la guerre vint encore ravager le saint pèlerinage, et la paix d'Utrecht, en 1713, put seule mettre un terme aux désastres. Depuis cette époque jusqu'en 93, Marienthal fut tranquille. Ce fut dans cet intervalle qu'on y vit venir, à pied, depuis Wissembourg, distant de huit lieues, le roi détrôné de Pologne, Stanislas Leczinski avec son épouse et son angélique fille la princesse Marie, et

cela non pas une fois, mais souvent; et chaque fois, ces nobles visiteurs laissaient à la chapelle, comme témoignages de leur affection, divers ornements, des bijoux précieux, des pierreries et perles fines. Mariée à Louis XV, Marie Leczinska conserva toujours la plus vive affection pour Marienthal; tous les ans elle y envoyait quelque noble personnage de la cour y porter ses prières pour des grâces à obtenir, ou l'expression de sa reconnaissance pour les grâces obtenues, et elle y fit don d'une grande lampe d'argent richement ciselée.

Quand les jésuites, qui donnaient tant de splendeur au pèlerinage, furent chassés du royaume, un prêtre avec quelques clercs vint les remplacer jusqu'en 93. Alors on voulait fermer l'église et en murer les portes; mais quand on vint pour mettre le projet à exécution, quatre mille paysans, rassemblés autour de la chapelle, y opposèrent une résistance si énergique, que le commissaire du gouvernement fut obligé de se retirer, en laissant le sanctuaire ouvert; et de pieux laïques profitèrent de la circonstance pour enlever et transporter sur l'autre rive du Rhin les images miraculeuses avec les vases sacrés et les ornements. L'an 1803, après la conclusion du concordat, on rapporta le tout, en procession solennelle; et depuis ce moment Marienthal a été plus fréquenté que jamais. L'église a été restaurée et embellie; le couvent, agrandi, sert de logement à plusieurs prêtres qui consacrent leurs journées et souvent leurs nuits au service spirituel des pèlerins, tant l'affluence est prodigieuse, surtout aux fêtes de la Vierge. On n'y compte alors jamais moins de cinq à six mille étrangers. Les jeunes soldats y viennent habituellement, avant de partir pour le service; les protestants eux-mêmes, entraînés par l'exemple et le récit des merveilles qui s'opèrent en ce lieu, envoient souvent quelques personnes pieuses faire le pèlerinage en leur nom et présenter

leurs offrandes. Le nombre des pèlerins, en 1857 et 1858, fut de plus de deux cent mille; ils venaient de divers côtés, en bandes innombrables, formant de longues processions et chantant des cantiques. Toutes les conditions étaient confondues, et les grandes dames, les hauts personnages, priaient agenouillés à côté de l'ouvrier et du paysan. Marie récompensa tant de dévouement par de nombreux prodiges; les prêtres de la chapelle l'attestent, fondés sur des documents authentiques, et les *ex-voto* qui tapissent les murs de la chapelle en sont une nouvelle preuve.

Une Vierge si illustre méritait bien les honneurs du couronnement. La cérémonie eut lieu, en effet, le 19 septembre 1859, sous la présidence du cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, délégué par Pie IX à cet effet; en présence de six prélats, d'une foule d'ecclésiastiques, de plus de vingt mille personnes, au milieu de toutes les magnificences qu'on put rassembler; et la pompe de la solennité n'eut d'égale que l'enthousiasme des populations, heureuses du bonheur de leur Mère, fières de la gloire de leur Reine.

L'antique pèlerinage de Notre-Dame du Chêne, au canton de Woerth, a été moins heureux. Sa chapelle pillée et vendue en 93, n'a point été rendue au culte; son image seule a survécu à la tempête et s'honore dans l'église paroissiale de Goersdorf. Elle est bien digne de ce culte; car, trouvée autrefois dans le creux d'un vieux chêne, elle y fut longtemps vénérée, et les grâces qu'on y obtenait déterminèrent les habitants à lui élever une chapelle en 1383, selon le millésime qui se lit encore à la base de la tour. En 1518, le comte de Deux-Ponts, y ayant obtenu la guérison radicale de tous ses membres paralysés, remplaça la modeste chapelle par une belle église, dont le chœur renfermait l'autel de la Vierge avec le chêne où

avait été trouvée l'image miraculeuse. Cet événement attira à Notre-Dame du Chêne une foule de pèlerins d'Alsace, de Lorraine, du Palatinat et du pays de Bade; et d'innombrables faveurs justifièrent la foi des populations. Ce concours dura jusqu'en 1580, où Philippe le Jeune, comte de Hanau, fanatique protestant, devenu, par héritage, propriétaire du domaine où était la chapelle, démolit le saint édifice, et jeta tout le mobilier aux flammes. La statue de Marie demeura intacte au milieu du brasier. Les protestants, furieux, l'enfouirent en terre; et au lieu même jaillit une source qui coule encore, et qu'on croit douée de la vertu de guérir les maux d'yeux. Retirée de là par une femme pieuse, et portée par elle au couvent des religieuses de Biblisheim, elle y fut honorée jusqu'en 1717. Alors son antique chapelle ayant été relevée de ses ruines, on y rétablit la sainte image; et les pèlerinages y reprirent leur cours jusqu'en 93, où elle fut transportée au pays de Bade. C'est de là qu'après le concordat elle a été rapportée à Goersdorf, comme nous l'avons dit.

Enfin le canton de Niederbronn a aussi son pèlerinage de Notre-Dame, à Wohlfarthshoffen, dont on fait remonter l'origine jusqu'en 1286. C'est un pèlerinage très-fréquenté par les Alsaciens et les Lorrains, surtout les mardis et les vendredis, où l'on est toujours sûr de trouver des prêtres pour se confesser et communier. Le 24 mai, fête de Notre-Dame-Auxiliatrice, et le 31 octobre, fête de Saint-Loup, en sont les deux principales solennités, et l'on y vient de plusieurs lieues à la ronde. Les archives de la mairie de Wohlfarthshoffen contiennent une liste nombreuse d'abjurations de protestants, qui ont eu lieu dans cette chapelle pendant la seconde moitié du dix-septième siècle.

Les mêmes exemples de piété envers Marie, que nous a offerts l'arrondissement que nous venons de parcourir, se présentent encore à nous dans l'arrondissement de

Saverne. Là, nous trouvons jusqu'à douze églises paroissiales sous le patronage de la Mère de Dieu (1); et trois sanctuaires, où l'on va en pèlerinage réclamer son assistance. Le premier est le pèlerinage de Monnsweyler, à une demi-lieue de Saverne. Deux documents parfaitement authentiques, datés de 1496, font mention d'une confrérie qui y était très-anciennement fondée, et que les Souverains Pontifes avaient enrichie d'indulgences. Ces documents rendent compte de plusieurs miracles qui s'y sont opérés, et attestent que de temps immémorial la Mère de Dieu y a été l'objet d'un culte particulier. « Marie, dit un de ces actes, a » choisi Monnsweyler comme lieu de son repos; elle l'a » béni, elle a consolé ceux qui l'y ont invoquée, et converti » les pécheurs qui sont venus y implorer son assistance. » Lorsque Mansfeld, que ses cruautés firent nommer l'Attila de la chrétienté, vint assiéger Saverne, les habitants implorèrent la Vierge de Monnsweyler; et, pleins de confiance dans son secours, ils se jetèrent sur les troupes assaillantes en criant : Vive Notre-Dame de Monnsweyler! Vive notre protectrice! et ils les repoussèrent. Elles revinrent quelques jours après à l'assaut, et elles furent réduites à abandonner le siége. Pour se venger de la protection céleste à laquelle elles attribuaient leur défaite, elles se précipitèrent sur Monnsweyler; elles en brisèrent les autels, en lacérèrent les tableaux; puis, mettant le feu à l'édifice, elles en firent un monceau de cendres; mais, chose merveilleuse, plus tard, au milieu des débris, on retrouva l'image de Marie parfaitement intacte, sans la moindre détérioration; et ce miracle, consigné dans l'histoire, eut pour témoin toute la population de Saverne. A

---

(1) Ce sont : Eschwiller, Ringeldorf, Sessolsheim, Hohatzenheim, Zelmacker, Grauffthal, la Petite-pierre, Rosteig, Herbitzheim, Saverne, Monnswiller et Saint-Jean-des-Choux.

peine la paix fut-elle rendue à la contrée, qu'on fit rebâtir l'église avec magnificence et dans de plus vastes proportions; on y replaça la sainte image avec une inscription allemande qui raconte le fait miraculeux de sa conservation. Cet événement, on le conçoit, étendit la célébrité du pèlerinage et attira un nombre plus grand de pèlerins. Les miracles s'accrurent en proportion; et l'autorité ecclésiastique, après les avoir authentiquement constatés, en rédigea un catalogue. On y voit des possédés et des folles furieuses instantanément guéris; des enfants morts rendus à la vie; des épileptiques délivrés de leur mal, des estropiés et des boiteux redressés; des aveugles qui recouvraient la vue. Ces faits, et plusieurs autres répétés dans la Lorraine et l'Alsace, entretinrent à Monnsweyler une affluence toujours plus grande de pèlerins, qui, interrompue, quelques années, par la révolution de 93, recommença avec le retour de la paix; de telle sorte que ce pèlerinage est aujourd'hui le plus fréquenté de l'Alsace après celui de Marienthal, surtout les samedis et les jours de fête de la Vierge. On y vénère toujours l'antique et miraculeuse statue qui a traversé tant d'épreuves. Elle est en bois, représente la Vierge avec l'Enfant Jésus dans ses bras, et est entourée d'innombrables *ex-voto* dont plusieurs sont de date récente.

A cette chapelle est attachée une antique confrérie de Notre-Dame de l'Assomption, dans laquelle presque tous les pèlerins se font inscrire. Des indulgences y ont été attachées par Alexandre VI en 1496; et le manuel de cette confrérie apprend à tous les associés qu'ils doivent se distinguer par la charité et l'indulgence envers le prochain, éviter avec soin les mauvais propos, les jurements, les querelles, les haines, les jalousies; que les plus riches doivent secourir les moins heureux, et ceux-ci rendre à ceux-là les petits services en leur pouvoir; qu'ils doivent

se visiter et s'assister dans leurs maladies, et veiller à ce qu'on reçoive de bonne heure les secours de la religion; qu'enfin, en toutes choses, ils doivent se conduire en fidèles serviteurs de Marie, imitateurs de ses vertus, afin d'étendre le royaume de Dieu sur la terre et attirer les âmes; car tel est le véritable but de l'association... « Pour » accroître leur dévotion envers la très-sainte Vierge, » est-il dit encore, ils se rappelleront souvent qu'elle est » la fille chérie de notre Père céleste, la Mère de Dieu le » Fils, l'épouse du Saint-Esprit, la plus pure des créa- » tures, l'honneur de la race humaine, la joie des anges, » l'ornement du ciel, l'avocate des pécheurs, la coopéra- » trice de notre rédemption, et qu'elle a porté dans ses » entrailles celui qui nous jugera un jour. » Cette belle confrérie, un instant éclipsée pendant les guerres du dix-septième siècle et la révolution de 93, a repris son ancien éclat au commencement de ce siècle, et, le samedi d'avant la Trinité, elle célèbre sa fête principale au milieu d'une grande affluence de fidèles.

Le pèlerinage de Reinacker, au canton de Marmoutiers, n'est pas moins ancien, et peut-être même l'est-il davantage. Car plusieurs historiens en font mention dès avant le neuvième siècle; et ils racontent que, vers l'an 926, les Hongrois ou Magyars firent invasion en Allemagne, et de là en Alsace, pillant et massacrant comme des sauvages, mangeant la chair crue et buvant le sang des blessés, et qu'entre autres méfaits, ils renversèrent la chapelle de Reinacker. La piété des fidèles releva le sanctuaire abattu, et bientôt il fut fréquenté comme auparavant. Au milieu du quatorzième siècle, une comtesse allemande y ayant obtenu la guérison de son fils déclaré incurable par les médecins, fit reconstruire cette chapelle dans de plus vastes proportions, la dota de biens considérables et y établit quatre prêtres pour la desservir. Plus tard, la chapelle fut

confiée aux Bénédictins de Marmoutiers, qui la firent restaurer et agrandir jusqu'à lui donner les dimensions d'une église, avec un chœur et deux chapelles latérales. Dans tout le cours du dix-huitième siècle, Reinacker ne cessa d'être visité par les populations de l'Alsace, de la Lorraine et du Brisgau; et si le pèlerinage fut interrompu pendant la révolution de 93, il reprit son cours dès que l'orage fut passé. Aujourd'hui on s'y rend en grand nombre comme autrefois; et des grâces extraordinaires y ont été obtenues, notamment en 1830 et les deux années suivantes.

Cette chapelle a, depuis le dix-septième siècle, une confrérie du scapulaire, dont les statuts portent que les confrères assisteront assidûment aux offices, recevront souvent les sacrements, s'abstiendront des amusements profanes, mèneront une vie édifiante, seront charitables envers le prochain, s'occuperont de bonnes œuvres, spécialement de l'apaisement des querelles et des disputes; et qu'aux fêtes de la Conception, de la Nativité, de l'Annonciation, de la Visitation et de l'Assomption ils assisteront à la grand'messe, au sermon, à la procession et à la bénédiction du saint Sacrement. Outre cette confrérie, Reinacker a encore la confrérie du Saint-Cœur de Marie, laquelle se sous-divise en petites associations de vingt-quatre femmes ou filles, qui se partagent les heures du jour et de la nuit pour prier Marie et méditer sur quelqu'une de ses vertus, de telle sorte que, par la fidélité de chacune à l'heure qui lui est échue, le culte de la Mère de Dieu n'éprouve jamais aucune interruption. L'association célèbre avec pompe la fête du Saint-Cœur de Marie, et solennise en outre Noël, la fête du Cœur de Jésus et toutes les fêtes de la Vierge.

Enfin, le canton de Hochfelden a la chapelle de Hoatzenheim, où se vénère une très-ancienne image de Notre-Dame des Douleurs. Dès le onzième siècle, on voit Hetzel,

évêque de Strasbourg, venir souvent la visiter; et sur ses traces, les peuples y affluent en grand nombre. Dévastée par les protestants en 1555, elle ne fut rendue au culte qu'en 1688, quand Louis XIV réunit l'Alsace à la France. Au commencement du dix-huitième siècle, la guerre de la succession d'Espagne ayant amené des troupes étrangères dans le pays, on crut prudent de mettre la statue en sûreté, en la transportant à Strasbourg; mais dès que le calme eut été rendu à la province, on rétablit la statue dans son ancien sanctuaire : c'est là que, les samedis et aux fêtes de la Vierge, les visiteurs viennent en grand nombre offrir leurs prières; et de nombreux *ex-voto* sont appendus aux murailles.

Quoique l'arrondissement de Schélestadt, le seul qui nous reste à parcourir, n'ait que six églises paroissiales sous le vocable de Marie (1), il est celui de tous qui a le plus de pèlerinages en son honneur; il en compte jusqu'à treize. A deux kilomètres de Schélestadt, au milieu d'une riante prairie entourée d'une ceinture de forêts, s'élève Notre-Dame des Neiges, fondée, dit-on, il y a quatre siècles, par un voiturier qui, ne pouvant dégager des neiges, où elle était enfoncée, sa lourde voiture chargée de marchandises, avait obtenu, par une prière à Marie, de sortir de ce mauvais pas; et, par reconnaissance, il fit élever cette chapelle dans le lieu même où il avait reçu le secours d'en haut. Les archives de Schélestadt nous montrent, à partir du quinzième siècle, cette chapelle comme le palladium de la cité. « Elle a toujours été pour » nous, dit un livre publié à Schélestadt en 1739 (2), un » lieu de refuge dans les calamités publiques et privées,

(1) Ce sont : Neunkirch, Berhardswiller, Mühlbach, Rosenwiller, Willé et Hohwald.

(2) *Maria Tugend Spiegel*, Miroir des vertus de Marie.

» un asile assuré contre nos ennemis, un fort inexpugnable
» où nous trouvions aide et protection dans les temps les
» plus difficiles. Lorsque la colère divine, allumée par nos
» péchés, éclatait sur nous; lorsque la terre desséchée
» refusait de produire ses fruits; lorsque l'inondation dé-
» truisait nos récoltes; lorsque l'épidémie, la peste, la
» guerre et la famine nous accablaient, nous allions en
» procession à cette chapelle bénie, nous nous prosternions
» devant l'image miraculeuse; et toujours cette mère de
» miséricorde nous exauçait. » « Il n'est point de malheurs,
» dit un autre auteur(1), pour lesquels on n'ait eu recours à
» Notre-Dame des Neiges, et jamais cela n'a été en vain :
» elle a préservé la ville de Schélestadt de l'invasion de
» l'hérésie au seizième siècle; elle a obtenu la santé aux
» malades, l'usage de leurs membres aux estropiés, la
» consolation aux affligés, des secours à ceux qui étaient
» dans la misère et l'abandon, une mort chrétienne aux
» pécheurs qui l'invoquaient avec confiance. » Aussi non-seulement les habitants de Schélestadt allaient, tous les ans, en procession solennelle, entendre la messe et un sermon à la sainte chapelle; mais, dans toutes les grandes calamités, ils y faisaient des processions extraordinaires. Les annales de Schélestadt rapportent que, lorsqu'en 1706 une sécheresse désastreuse régnait dans le pays, la procession qu'on fit alors était à peine rentrée, que le ciel se couvrit de nuages, une pluie abondante vint rafraîchir le sol, sauver les récoltes; et lorsqu'en 1708, au contraire, des pluies continuelles pourrissaient les semences, faisaient périr les vignobles et convertissaient les prairies en marais, une nouvelle procession, où l'on comptait quatre mille quatre-vingts personnes, obtint un changement subit de

(1) Extrait des archives de Schélestadt par M. Oberlé, curé d'Obernai.

température ; les pluies cessèrent, les eaux se retirèrent, une chaleur bienfaisante ranima la terre, et la végétation reprit vigueur.

La ville de Schélestadt n'était pas la seule à avoir confiance dans ce sanctuaire ; on y venait de l'Alsace entière et même des pays étrangers. Aussi la chapelle fut-elle jugée trop petite ; et en 1730 on l'agrandit, on la décora de trois beaux autels ; on y joignit une maison d'habitation pour deux ermites chargés de la garder et de la tenir toujours parfaitement propre. En 1732, Clément XII y accorda une indulgence plénière pour le 5 août, fête de Notre-Dame des Neiges, et les Dominicains de Schélestadt furent chargés de la desservir ; mais la dévotion à ce saint lieu y attirait tant d'autres religieux et de prêtres, que tous les jours il s'y célébrait de cinq à six messes.

Ce concours des fidèles se soutint jusqu'en 93 ; mais alors on emprisonna les ermites ; on dépouilla la chapelle des riches ornements qu'y avait accumulés une longue suite de générations ; et enfin on la vendit. La statue, cachée par une femme pieuse, fut remise en sa place après la tourmente ; mais le culte n'y fut rétabli qu'en 1854. Depuis cette époque, on y dit la messe tous les samedis ; et on y fait l'office solennel aux fêtes de la Vierge. Quand le choléra envahit Schélestadt, on alla déposer sur l'autel un tableau votif avec un gros cierge, et aussitôt l'épidémie cessa. Ce fait donna un nouvel élan à la ferveur des populations ; on vint, plus nombreux que jamais, à la sainte chapelle ; et beaucoup d'affligés, de malheureux et de malades y trouvèrent consolation, secours et guérison. Ainsi l'attestent les *ex-voto* suspendus aux murs du sanctuaire.

A un kilomètre de là, on trouve Notre-Dame du Chêne, ainsi appelée d'un chêne antique, où tout le pays l'a longtemps vénérée pour la guérison des malades et surtout des fiévreux. En 93, elle fut transportée au moulin de Hei-

dolsheim ; et c'est là que dans la belle saison on va réciter le chapelet et faire diverses prières.

Plus riche que le canton de Schélestadt, celui de Rosheim compte, à lui seul, quatre lieux de pèlerinage. Le premier est Rosenwiller, dont le chœur, en style gothique pur, vrai joyau d'architecture chrétienne, reste seul de l'ancien édifice, gloire insigne des âges de foi, qui honoraient une humble église de village, à l'égal des riches collégiales, et même des cathédrales des grandes villes. Un autel découvert il y a quelques années, et qui se conserve actuellement au presbytère, porte l'inscription : *Sum ecclesiæ parochialis B. V. M., con. A. D.*, 1216; c'est-à-dire j'appartiens à l'église paroissiale de la bienheureuse Vierge Marie, consacrée l'an du Seigneur 1216 ; ce qui démontre l'antiquité de cette église. Rien d'admirable comme ce qui reste des verrières du chœur. L'image miraculeuse de la Vierge, qu'entourent ces splendeurs artistiques, est une des plus belles de l'Alsace. Pendant la guerre de trente ans, Rosenwiller subit diverses infortunes. Les Suédois envahirent le sanctuaire et y mirent le feu. Heureusement l'incendie ne gagna pas le chœur. Ne pouvant le brûler, ils résolurent de le démolir. Mais arrêtés par une main invisible, ils ne purent pas en enlever une seule pierre. Ils se bornèrent alors à faire un vaste bûcher des ornements et des innombrables *ex-voto* du saint édifice. Avant d'y jeter l'image miraculeuse, ils voulurent l'insulter en dansant tout autour et proférant d'horribles blasphèmes; un soldat en vint même jusqu'à lui assener un coup de sabre sur le cou, il tomba mort à l'instant même. A ce spectacle, un silence profond succéda aux hurlements de l'impiété; ils se retirèrent épouvantés et ne reparurent plus.

Au retour de la paix, le premier soin des catholiques de Rosenwiller fut de rechercher l'image de Marie. Pendant qu'ils se préoccupaient de ce soin, voilà qu'une

source abondante surgit soudainement de terre; ils creusent en cet endroit, retrouvent l'image chérie, et la reportent au chœur de leur église. A partir de ce moment, le pèlerinage fut de plus en plus fréquenté, jusque-là qu'on comptait plus de cent paroisses qui y venaient chaque année en procession. Lorsque 93 arriva, Rosenwiller devint l'asile des prêtres persécutés; tout le temps de la tourmente, huit à dix prêtres y exercèrent constamment le ministère, et y entretinrent l'amour de la sainte Vierge; de sorte qu'on peut dire que ce pèlerinage n'a jamais été interrompu.

Il en est de même du pèlerinage de Notre-Dame de Bon-Secours, à Bruderberg: les vendredis et les samedis où l'on y célèbre le saint sacrifice, et les dimanches après vêpres, il y a toujours grande affluence de fidèles. Le 21 novembre, on y vient de plusieurs lieues à la ronde. L'image miraculeuse est petite et paraît remonter au quinzième siècle; on l'orne, avec soin, de fleurs et de guirlandes.

A Bischenberg, une *Mater dolorosa* attirait depuis longtemps dans une humble chapelle un grand concours de pèlerins, lorsqu'en 1590 l'évêque de Strasbourg y fit construire une église. Dès lors la renommée du pèlerinage grandit, le nombre des pèlerins s'augmenta considérablement; et pour leur faciliter la réception des sacrements, un couvent de Franciscains y fut établi. En 93, cette église fut délaissée et profanée; mais, dès 1803, le pèlerinage recommença comme autrefois; et depuis 1825 surtout, où les enfants de saint Liguori s'établirent dans le monastère abandonné, il a recouvré son antique splendeur.

Notre-Dame des Chênes, à Saint-Léonard, tire son nom de la forêt de chênes dans laquelle elle fut trouvée, il y a de longs siècles. Quelque temps délaissée et oubliée, puis

retrouvée plus tard, on la plaça dans une petite chapelle qu'on lui érigea, où les fidèles vinrent souvent la prier et obtinrent beaucoup de grâces. Au temps des guerres de la réforme, chapelle et statue, tout disparut. Les fidèles s'empressèrent aussitôt de reconstruire la chapelle et d'y replacer une statue, et les pèlerins reprirent le chemin de Notre-Dame de Saint-Léonard. Sauf l'interruption forcée de 93, le pèlerinage n'a point cessé; il est en progrès, et l'on se propose d'y élever une église plus digne de son importance.

Le canton d'Erstein a, depuis le quinzième siècle, Notre-Dame de Hindisheim, dans l'enclos du cimetière de la paroisse. On y vénère la Vierge portant l'Enfant Jésus, et les habitants de Hindisheim et des environs y ont une grande dévotion.

Le canton d'Obernai nous offre, à Ottrott-le-Bas, une des plus anciennes chapelles romanes de l'Alsace, remontant, à ce que l'on croit, au dixième siècle. On y vénère une image de la Vierge, en bois, de la seconde moitié du treizième siècle. Marie, assise, est vêtue d'une double robe, l'une à manches collantes, l'autre à manches amples qui s'arrêtent au coude, et d'un manteau qui est un curieux exemple de la polychromie et de la dorure anciennes, imitant un drap d'or très-riche, orné de feuillages et de fleurs. L'Enfant divin, auquel elle présente un livre à moitié fermé, porte une robe qui descend jusqu'aux pieds, et est debout sur les genoux de sa mère, le visage riant et un oiseau dans sa main gauche.

Ce même canton possède, à Obernai même, un sanctuaire plus célèbre : c'est Notre-Dame du Calvaire, chapelle souterraine au-dessous d'un Calvaire élevé par la ville, où l'on vénère Notre-Dame des Sept-Douleurs. A peine cette chapelle fut-elle achevée, que les fidèles des environs s'empressèrent d'y venir prier; et ils y obtinrent des grâces nom-

breuses. C'était l'époque où le protestantisme infectait de ses erreurs les contrées voisines; et dans la douleur qu'inspirait un si grand mal, on se pressait autour de Notre-Dame des Sept-Douleurs, comme pour la dédommager des outrages qu'on lui prodiguait ailleurs. Dans la dernière moitié du seizième siècle, l'hérésie essaya d'envahir la ville; et on craignit quelques instants qu'elle ne prît le dessus; mais on pria si bien Notre-Dame du Calvaire, qu'un décret de l'empereur Rodolphe II vint arrêter les menées des perturbateurs, et permettre aux habitants de professer en paix leur religion. Depuis cette époque, le nombre des pèlerins s'accrut notablement; et les habitants, pour perpétuer le souvenir du triomphe du catholicisme, fondèrent la confrérie de la Visitation, en lui donnant pour siége une chapelle de la Vierge, nommée la *Kapell-Kirche*, où se disent la première messe pendant la semaine, et la messe de onze heures le dimanche. Quelques années après, l'Alsace ayant été réunie à la France, il arriva qu'un des soldats en garnison à Obernai fut atteint aux deux jambes d'une paralysie que les médecins déclarèrent incurable. Le pauvre estropié se fait porter aux pieds de la statue, et y adresse à Marie une fervente prière. Parfaitement guéri à l'instant même, il va suspendre ses béquilles à côté de la sainte image; et ce fait public est authentiquement constaté. Depuis cette époque, le nombre des visiteurs s'accrut de telle sorte, qu'il fallut agrandir la chapelle; et le pèlerinage ne cessa de prospérer jusqu'en 93. Alors, par ordre du gouvernement, la sainte statue, avec tous les objets qui servaient au culte, fut condamnée au feu. Heureusement on put sauver du brasier la main droite; et lorsque le calme fut rétabli, on rouvrit la chapelle; on y plaça une nouvelle image, et on exposa sur l'autel, dans une châsse en cristal, la main échappée à l'incendie. C'en fut assez pour attirer les pèlerins, et les nombreux *ex-voto*

suspendus dans ce sanctuaire prouvent que Marie répond, aujourd'hui comme toujours, à la confiance des fidèles.

Le canton de Benfeld a, comme celui d'Obernai, deux chapelles de pèlerinage : la première est Notre-Dame de Huttenheim, statue miraculeuse représentant une *Mater dolorosa*, placée dans un petit édifice de la plus modeste apparence. Elle est en bois, haute d'un mètre environ, et sa tête a une merveilleuse expression de douleur, de résignation et de dignité. Elle est visitée par toutes les paroisses environnantes, ainsi qu'une charmante chapelle bâtie tout à côté, en style gothique pur, où l'on vénère Marie, tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux, placée dans une niche gracieuse au milieu du retable de l'autel.

Le second lieu de pèlerinage qu'offre le canton de Benfeld est Notre-Dame de *Neunkirch*, ou Neuf-Églises, ainsi appelée parce que, dit la tradition, trouvée par un pâtre dans une forêt, et apportée de là à l'église paroissiale, elle n'y voulut point rester; et neuf fois rapportée, neuf fois elle s'en retourna au lieu où on l'avait trouvée. On lui bâtit une chapelle en cet endroit-là même, et aussitôt les fidèles s'y portèrent en grand nombre. Cette statue est une des plus curieuses qui existent. On la croit d'ivoire; elle est haute de dix centimètres, accuse le treizième siècle, et dénote un artiste de mérite. Marie, un sceptre à la main droite, porte le petit voile des Vierges allemandes, et présente sur le bras gauche le divin Enfant entièrement vêtu, qui, de la main gauche, tient un livre, et de la droite en indique un passage. En 1455, l'évêque de Strasbourg substitua à la chétive chapelle primitive l'église actuelle beaucoup plus grande. Au dix-septième siècle, les jésuites du collége de Molsheim achetèrent la chapelle et les propriétés environnantes, pour en faire leur maison de campagne, et un lieu de repos pendant les vacances; et à la suppression de la compagnie, un d'eux y resta en

qualité de curé. Grâce à son zèle et à celui de ses successeurs, le pèlerinage continua d'être fréquenté pendant le siècle dernier, et de nombreux miracles en augmentèrent la célébrité. La chronique manuscrite du collége de Molsheim rend compte de plusieurs guérisons de maux déclarés incurables, obtenues en la seule année de 1719. En 94, des envoyés du gouvernement vinrent piller le sanctuaire et emportèrent, entre autres objets, la statue miraculeuse. Un bon prêtre la racheta des mains d'une protestante chez qui elle était déposée; et au retour de la paix, il la replaça à son ancien lieu, où elle est encore aujourd'hui l'objet de la vénération générale. Les pèlerins y viennent en foule, surtout les samedis et les jours de fête de la Vierge.

Le canton de Barr a, comme ceux de Benfeld et d'Obernai, deux lieux de pèlerinage. Le premier est Notre-Dame de Dambach, chapelle qui porte la date de 1479, et est un des rares monuments où se rencontrent encore quelques restes de l'ancien carrelage émaillé. Le saint sacrifice s'y offre quelquefois, et les habitants de Dambach et des paroisses voisines y vont souvent réciter le chapelet.

Le second lieu de pèlerinage est Notre-Dame d'Andlau, crypte bâtie en 878, en l'honneur et pour l'amour de la sainte Vierge, par la pieuse princesse Richarde, épouse de Charles le Gros. Cette crypte, où les fidèles commencèrent à venir en pèlerinage dès qu'elle fut bâtie, était surmontée d'une église et contiguë à un couvent de Bénédictins, l'un et l'autre dus aux largesses de la même princesse. En 887, Richarde, indignement calomniée, quitta le monde, et vint se retirer dans ce couvent, où, près de la Vierge, sa patronne et sa mère, elle trouva un avant-goût du bonheur du ciel, qu'elle célébra elle-même dans des vers charmants, qui révèlent son esprit cultivé et délicat, autant que sa vertu aimable, comme on en peut

juger par ce quatrain que nous a conservé Jean de Ruys (1) :

Inveni portum, mundi perpessa procellas,
Et requiem votis mente capésso meis.
Despectis mundi regnis, cœlestia curans,
Perrexi ad tutum, divite mente, scopum.

C'est-à-dire : Échappée aux tempêtes du monde, j'ai trouvé le port, et je goûte au fond de mon cœur le repos qu'appelaient tous mes vœux. Je foule sous mes pieds les royaumes de la terre, je ne m'occupe plus que des choses du ciel, et mon âme, riche de jouissances, a rencontré l'asile sûr après lequel elle soupirait.

Les religieuses d'Andlau, imitant leur fondatrice, se livraient également à l'étude dans les heures de loisir, copiaient des manuscrits, cultivaient les lettres et les arts, et le monastère de Richarde devint un des centres intellectuels de l'Alsace. Toutefois, sainte Richarde portait encore plus ses sœurs à la piété qu'à la science; elle leur en donnait elle-même l'exemple, passant de longues heures en prière à la crypte, et quand elle sentit approcher sa fin, s'y faisant transporter, afin de rendre le dernier soupir devant l'image tant vénérée de la Mère de Dieu. De là cette invocation que les religieuses insérèrent dans les litanies composées en son honneur : « Par les ferventes » prières que votre servante Richarde a faites dans la » crypte d'Andlau, délivrez-nous, Seigneur. » Tant de vertus lui méritèrent d'être canonisée par le pape saint Léon IX; et à partir de cette canonisation, l'église de l'abbaye d'Andlau devint un lieu de pèlerinage de plus en plus fréquenté; les grâces et les miracles s'y multiplièrent par la double intercession de Marie et de sainte Richarde. Aujourd'hui encore la crypte est très-fréquentée; il s'y dit

(1) *Antiquités de la Vosge*, part. III, liv. I, chap. x, p. 234.

une messe chaque jour, trois le samedi et aux fêtes de la sainte Vierge ; le chapelet s'y récite tous les soirs, et on entremêle chaque dizaine de cantiques, les samedis et fêtes de la Vierge. Il y a dans la crypte deux statues également vénérées : l'une sur l'autel, représente Marie avec l'Enfant divin, le front ceint d'une couronne d'argent. Elle est décorée de robes d'une étoffe très-riche, couverte de brocart, d'or et d'argent, étincelante de pierreries. L'Enfant, entièrement nu, est debout sur le genou droit de sa mère, étend les bras et avance la jambe comme pour s'en aller. La seconde statue, à droite de l'autel, est une *Mater dolorosa*, dont le visage exprime une profonde douleur : c'est à ses côtés que les pèlerins suspendent leurs *ex-voto*, qui sont tantôt de petites figures en fer d'une forme bizarre, tantôt des jambes, des bras, des corps en cire ou en bois, ou des béquilles. Cachées pendant la Révolution, ces deux statues furent rendues à la crypte dès que le culte fut libre ; et depuis ce temps-là, le nombre des pèlerins a toujours été considérable. On y vient surtout en temps de guerre ou de maladie. Durant les campagnes de Crimée et d'Italie, il s'y trouvait à toutes les heures du jour une foule de personnes qui priaient dévotement. Plusieurs guérisons de maladies déclarées incurables y ont été obtenues, même dans ces dernières années ; et les témoins oculaires les plus irrécusables qui vivent encore pourraient l'attester. D'autres témoins également dignes de confiance affirment sous la foi du serment, qu'à une époque toute récente ils ont vu les yeux de la Vierge et de l'Enfant Jésus se mouvoir, s'ouvrir, se fermer et verser des larmes abondantes.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LE DÉPARTEMENT DU HAUT-RHIN.

Ce département se divise en trois arrondissements, Colmar, Belford et Altkirch; et chacune de ces contrées nous offre des monuments remarquables de son dévouement à la Mère de Dieu.

L'arrondissement de Colmar nous présente, à Colmar même, dans l'église de Saint-Martin, une chapelle de la Vierge singulièrement remarquable, dont le pèlerinage est célèbre dans toute la haute Alsace. Là repose, entre deux fenêtres sur une colonne en pierre de taille, une statue de la Mère de Dieu portant l'Enfant Jésus, chef-d'œuvre de l'école allemande du seizième siècle, que nous sommes heureux de reproduire ici : son visage, aux formes régulières, a une remarquable expression de douceur, de modestie, de tendre mélancolie; ses cheveux flottants sont retenus sur le front par un cercle enrichi de perles et de pierreries; son manteau et sa robe, offrant une succession de plis parfaitement agencés, montent jusqu'à la naissance du cou et descendent jusqu'à l'extrémité de la chaussure. Enfin, l'Enfant Jésus, naïf et souriant, repose sur le bras droit de sa Mère, qui le serre contre sa poitrine. De la main droite il bénit, et de la gauche il tient une grenade entr'ouverte, emblème de l'amertume de ses souffrances et des fruits mystérieux de sa mort. Les artistes de tous les pays viennent encore admirer en ce lieu, au-dessus du retable de l'autel, le tableau de la Vierge aux Oiseaux, donné par le peintre lui-même, Martin Schœn, qui voulut

ainsi honorer l'église où il avait été baptisé. Cette sainte chapelle fut le refuge et l'espérance des catholiques de Colmar indignement persécutés, pendant tout le seizième



et le dix-septième siècle, par le protestantisme, qui, s'étant emparé du pouvoir, en abusa, au mépris de toutes les lois de la justice et de l'équité. Plus on souffrait de vexations, plus on se pressait à l'autel de la Vierge, pour ré-

clamer son assistance. Les autorités hérétiques en vinrent jusqu'à confisquer tous les ornements dont on décorait l'autel, jusqu'à interdire les cloches qu'on réserva uniquement pour les usages civils. Cette persécution s'adoucit un peu quand la paix de Westphalie eut consommé la réunion de l'Alsace à la France, mais toutefois ne cessa pas, par un effet déplorable des ménagements de la politique française, qui crut devoir laisser au protestantisme la puissance absolue dans la ville. Au milieu de ces vicissitudes, le concours des fidèles à Notre-Dame fut la ressource où l'on mit tout son espoir; et les *ex-voto* qu'on apportait étaient si nombreux qu'ils avaient peine à trouver place sur les murs. Entre ces témoignages de la reconnaissance pour les grâces obtenues, deux surtout étaient remarquables. Le premier, donné en 1745, rappelait la délivrance merveilleuse des enfants de la famille Schwartz. Ces enfants se trouvaient dans une maison envahie par l'incendie : personne n'osait se jeter au milieu des flammes pour les sauver : ils allaient certainement périr. Les parents, désolés, font vœu de porter un cierge à Notre-Dame et d'y suspendre un tableau commémoratif, si leurs enfants leur sont rendus sains et saufs. Aussitôt le vent tourne la flamme d'un autre côté, et une pluie abondante l'éteint tout à fait. Le second tableau, offert par la famille de Boisgautier, en 1760, signalait un fait non moins miraculeux. Anne, jeune fille de cette pieuse et antique famille, était à l'agonie, avait reçu les sacrements de l'Église et allait rendre le dernier soupir, lorsque son père fait vœu à haute voix, devant tous les assistants, de fonder le chapelet quotidien à la chapelle de la Vierge, si sa fille lui est rendue. Au même instant, la malade se soulève, se déclare parfaitement guérie; toutes les traces du mal disparaissent, et depuis ce moment, jusqu'à la fin de ses jours, elle jouit d'une santé florissante. Le lendemain, 8 décembre, on récita publiquement le

chapelet à la chapelle, et cette dévotion fut établie à perpétuité.

Il serait impossible, disent les annalistes de Colmar, de raconter les mille autres prodiges obtenus dans ce sanctuaire, et dont les richesses qui le décoraient rendaient témoignage. Un des plus remarquables est le maintien de la foi dans la ville, malgré toutes les violences et les persécutions du protestantisme investi du pouvoir pendant deux siècles. Aussi cette chapelle était le siége de plusieurs congrégations qui aimaient à s'y rassembler sous l'œil de Marie. Il y avait, entre autres, la congrégation des jeunes personnes, qui compte encore aujourd'hui au moins six cents associées, et la congrégation des hommes, qui, depuis son origine jusqu'à nos jours, n'a cessé d'être comme le boulevard du catholicisme dans Colmar.

Quand 93 arriva, il ferma la chapelle Notre-Dame, et la dépouilla de ses richesses, de ses *ex-voto*, comme toutes les autres églises de France, mais sans toucher à la statue et au tableau, que des mains pieuses réussirent à soustraire. La Révolution passée, la chapelle rendue au culte recouvra ces deux objets précieux, mais demeura longtemps nue et délabrée En 1816, on se préoccupa de sa restauration; on la restaura, en effet, mais à l'encontre du bon goût. Vers 1860, on entreprit de corriger ces travaux inintelligents, et de rendre à la chapelle sa forme primitive. On peignit la statue en polychromie avec un goût parfait, et la chapelle entière à l'instar de la Sainte-Chapelle de Paris; on orna les fenêtres de deux belles verrières dont l'une représente l'arbre de Jessé en abrégé, surmonté de la Vierge et de l'Enfant Jésus; l'autre, le Père éternel couronnant Marie, entourée d'anges aux ailes déployées, qui portent différents emblèmes tirés de ses litanies. Enfin, on fit un bel autel en bois de chêne, style du quatorzième siècle; et, le 1er mai 1861, on inaugura solennellement le

sanctuaire de Marie, restauré avec goût et intelligence, au milieu de l'enthousiasme général de la population, heureuse de voir si bien réparée son antique chapelle (1).

L'arrondissement de Colmar nous offre encore, en dehors de son canton, huit églises paroissiales sous le vocable de Notre-Dame (2), et quatorze sanctuaires de Marie. Le canton de Kaysersberg, à lui seul, en contient trois : le premier est Notre-Dame du Scapulaire, à Kaysersberg même, chapelle de pèlerinage, qui accuse la fin du quinzième siècle. On y célèbre souvent le saint sacrifice; et les habitants y ont recours dans toutes leurs peines : c'est leur sanctuaire de prédilection. Le second est Notre-Dame de Kientzheim, pèlerinage célèbre, qui s'établit, l'an 1466, dans l'église de Saint-Félix et de Sainte-Régule, à l'occasion de la translation qu'on y fit d'une statue de la Vierge. Cette statue avait été précédemment, avec une statue de saint Jean l'évangéliste, l'objet de la vénération publique dans l'église de Siegolsheim; mais alors la guerre qui désolait la contrée et était déjà aux portes de Siegolsheim ayant fait craindre que ces deux statues ne fussent profanées par l'ennemi, on les transporta à Kientzheim, lieu plus sûr et mieux fortifié. A peine furent-elles installées dans leur nouveau sanctuaire, qu'elles signalèrent par un miracle frappant la compassion que leur inspiraient les calamités qui affligeaient le pays. « En l'an de grâce 1466, » dit un document authentique de l'époque, le septième » jour d'août, les deux statues de Notre-Dame et de Saint- » Jean ont été vues pleurant ostensiblement à l'heure de » vêpres, par moi soussigné, notaire assermenté, assisté » de témoins respectables, probes, bien nés, honnêtes,

(1) Extrait de la notice envoyée par M. Reinnard, vicaire à Saint-Martin, 1861.

(2) Ce sont : Horbourg, Kientzheim, Liepvre, Bergheim, Rœdersheim, Freland, Rouffach et Sainte-Marie-aux-Mines.

» sages et modestes, également soussignés, et convoqués » par moi : les larmes coulaient fraîches comme de l'eau » pure des yeux de chaque statue; elles sillonnaient les » joues et arrivaient jusqu'au col...., et ces personnes ont » attesté le fait sous la foi du serment. »

Cet événement, dont le procès-verbal fut signé de plus de trente témoins, dont neuf étaient prêtres, les autres des personnages éminents, landgraves, seigneurs et barons, attira à la Vierge de Kientzheim une foule de visiteurs; et le pèlerinage dès lors acquit une telle célébrité que, pour suffire à l'affluence prodigieuse des fidèles, il fallut, trois ans plus tard, agrandir l'église. En 1470, l'édifice terminé fut consacré solennellement et enrichi d'indulgences; trois prêtres y furent établis pour prêcher et confesser : encore avaient-ils peine à suffire au travail; tant était grande la multitude des pèlerins. L'empereur Frédéric III y vint lui-même avec une suite nombreuse en 1473, dota l'église de riches présents, et y laissa, en signe de respect, son chapeau brodé d'or et d'argent. Les chapelains de Notre-Dame de Kientzheim constataient avec soin les miracles qui s'opéraient devant la sainte image, et ils les inscrivaient sur un registre. Ce registre en énumère 187 de 1466 à 1507; et parmi ces prodiges se trouvent des résurrections de morts, des guérisons d'aveugles, de sourds, d'estropiés, de possédés, de personnes délivrées des plus grands périls par l'invocation de Notre-Dame de Kientzheim. S'il n'existe pas de registre postérieur à 1507, la quantité d'*ex-voto*, de béquilles, de chaînes et autres emblèmes qui garnissent le sanctuaire, ainsi que le grand nombre des pèlerins, prouvent que Marie s'y est toujours montrée le secours des chrétiens, le salut des infirmes et la consolatrice des affligés.

Enfin, le troisième sanctuaire du canton de Kaysersberg est Notre-Dame des Trois-Épis, ainsi appelée d'une appa-

rition miraculeuse. En 1491, un homme de la campagne fut mordu au cou par un serpent qui se tenait couché au pied d'un arbre, et en mourut. Sa famille plaça dans les branches de cet arbre une image de la Vierge douloureuse, afin d'inviter les passants à prier pour le défunt. Le 14 septembre de la même année, un pieux forgeron, nommé Schoere, passant par ce lieu, s'agenouille et prie. Pendant sa prière, la Vierge lui apparaît toute resplendissante de gloire, tenant de la main droite une tige de blé d'où sortaient trois épis, et de la gauche, un morceau de glace, et ordonna au forgeron d'aller annoncer à Niedermorschwyr que, si l'on se convertissait, la terre serait bénie et féconde : c'est ce que signifiait la tige aux trois épis; mais que, si on ne se convertissait, la glace, qu'elle tenait de la main gauche, était le symbole des gelées, des grêles, des maladies pestilentielles qui fondraient sur le pays. Le forgeron, tremblant, se relève et se rend à la ville, sans savoir ce qu'il va faire. Là, il hésite encore; il craint de devenir, s'il obéit, l'objet de la risée publique; enfin, il achète la provision de blé qu'il était venu chercher; et, cédant à la fausse honte, il se prépare à partir sans rien dire. Il essaye de charger son sac sur le dos de sa monture; mais ni ses efforts, ni les efforts réunis de plusieurs ne peuvent le remuer. Ce nouveau prodige lui fait sentir sa faute : il va promptement raconter aux prêtres et aux principaux habitants l'apparition et les paroles de la Vierge; puis il revient prendre son sac, qu'il soulève sans peine, et s'en retourne. Les prêtres racontent l'événement du haut de la chaire : ceux qui se convertissent sont bénis, les autres sont frappés de calamités, selon les paroles de la Vierge; et pour perpétuer la mémoire d'un fait si remarquable, on élève une chapelle sous le vocable des Trois-Épis, à l'endroit même de l'apparition. Peu après, un malheureux emportant, par un horrible sacrilége, une hostie consacrée, qu'il avait

reçue dans l'église de Niedermorschwyr, fut saisi d'une terreur si grande en passant auprès de la chapelle, qu'il jeta loin de lui la sainte hostie. Cette hostie alla tomber sur trois beaux épis qui avaient surgi à la porte du sanctuaire, et y demeura suspendue. Tout aussitôt, dit la légende, un essaim d'abeilles sauvages vint entourer les épis d'un élégant ostensoir en cire; une céleste harmonie se fit entendre; et les fleurs du champ où est la chapelle, se balançant sur leurs tiges et inclinant leurs corolles, saluèrent le Créateur, et lui envoyèrent leurs plus suaves parfums. Le curé de Niedermorschwyr, averti du fait, accourut aussitôt; et après avoir adoré la sainte hostie, il l'emporta dans le tabernacle. Dès lors la célébrité du pèlerinage de Notre-Dame des Trois-Épis s'étendit de toutes parts. Des grâces nombreuses, des faits miraculeux authentiquement constatés, y attirèrent une foule de visiteurs, non-seulement des pays environnants, mais des contrées les plus éloignées.

En 1636, les protestants vinrent ravager cette chapelle, avec les bâtiments qu'on y avait joints pour la commodité des pèlerins; et ils ne laissèrent debout que les murailles. Plus tard, en fouillant dans les décombres, on trouva la Vierge douloureuse, placée primitivement dans les branches de l'arbre, et une autre Vierge avec l'Enfant Jésus qu'on avait vénérée dans la chapelle depuis le commencement du dix-septième siècle; on les réintégra dans le sanctuaire, où elles sont encore aujourd'hui l'objet de la vénération générale, mais sans restaurer l'édifice : les guerres qui couvraient le pays ne le permettaient pas. Enfin, en 1656, on fit les réparations convenables; et, quelque temps après, on en confia le service aux Capucins de Colmar, qui y entretinrent la dévotion à la sainte Vierge jusqu'à la révolution française. En 93, les habitants achetèrent l'église et le couvent, pour en empêcher la destruction. Quand le

calme fut revenu, on rouvrit l'église; et, en présence de plus de vingt mille personnes accourues de dix lieues à la ronde, au milieu des transports de joie de cette multitude versant des larmes de bonheur, on transporta processionnellement à la chapelle les deux images miraculeuses, qu'on avait tenues cachées pendant la tourmente. Depuis cette époque, les pèlerinages recommencèrent; et on évalue à vingt mille le nombre des pèlerins qui y viennent chaque année. Des missionnaires du Précieux-Sang y ont été établis par l'évêque de Strasbourg, pour faciliter à tant d'étrangers l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

Un registre conservé au couvent contient le récit des miracles qui se sont opérés depuis la fondation de la chapelle jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. On y voit un nombre très-grand de guérisons des maux les plus invétérés et les plus divers.

Le canton de Vintzenheim, moins riche que le précédent, ne compte que deux pèlerinages de la Mère de Dieu. Le premier est Notre-Dame de Bon-Secours à Vintzenheim même. Dans le principe, c'était une statuette placée dans une petite niche, au pied d'un vieil arbre. Tous les catholiques, en passant là, s'agenouillaient et priaient; et les grâces singulières qu'ils y obtinrent firent donner à l'image le nom de Notre-Dame de Bon-Secours. Dans la seconde moitié du siècle dernier, un aveugle de naissance se rendait chaque jour au pied de l'arbre, et y passait plusieurs heures en prière, promettant que, s'il recouvrait la vue, il remplacerait la niche par une chapelle, et y placerait honorablement la sainte image. Un jour il arrive en courant à Vintzenheim; l'enthousiasme anime son visage, le feu brille dans ses regards. Je vois, je vois, s'écrie-t-il en se précipitant vers l'église pour y remercier Dieu et la sainte Vierge; et toute la population accueille cette nouvelle avec ravissement. Il était vraiment exaucé. Fidèle à son

vœu, mais très-pauvre, il se livre à un travail assidu; et avec le produit de ce travail, joint aux aumônes qu'il sollicite de toutes parts, il élève la chapelle, et elle devient un lieu de pèlerinage. En 93, cet humble sanctuaire fut vendu, et la statue cachée sous l'escalier du clocher, où les fidèles ne cessaient de venir tous les jours réciter le chapelet, sans qu'on osât les inquiéter. Après la tourmente, les principaux habitants se cotisèrent pour racheter le sanctuaire de Marie; la statue y fut reportée processionnellement; et depuis ce moment le pèlerinage fut de plus en plus fréquenté. En 1828, on substitua au modeste édifice une chapelle plus vaste, que l'affluence croissante des pèlerins fait trouver trop petite aujourd'hui. « Depuis dix-sept ans que j'ai le bonheur » d'être attaché au pèlerinage, écrivait, il y a quatre ans, » le prêtre qui en fait le service, j'ai eu bien souvent l'oc- » casion de constater que Marie a choisi ce lieu pour y » dispenser ses faveurs. Les pèlerins y affluent souvent de » fort loin; le nombre des communions est très-considé- » rable, et souvent on me demande de célébrer des messes » en actions de grâces pour des bienfaits obtenus. Beau- » coup de protestants des environs font prier à la chapelle, » lorsqu'ils se trouvent dans la peine. Je ne parlerai pas » des miracles. Je me bornerai à un seul fait. Une femme » de Vintzenheim, aujourd'hui âgée de soixante-treize ans, » aveugle de naissance, fut conduite en son enfance par » sa mère devant Notre-Dame de Bon-Secours. Pendant » qu'elles priaient toutes deux, l'enfant ouvrit les yeux, et » depuis lors elle a conservé l'usage parfait de la vue. La » femme, encore vivante, raconte le fait, et de nombreux » témoins l'attestent sous la foi du serment. »

Le second pèlerinage du canton est Notre-Dame de Whir-au-Val; c'est une *Mater dolorosa* fort ancienne, qui fut longtemps vénérée dans une chapelle de Saint-Michel, du quatorzième siècle, et qui, transportée en 1846 dans une

chapelle bâtie en l'honneur de la sainte Croix, y devint dès lors un but de pèlerinage. De nombreux *ex-voto* en tapissent les murs, et plusieurs processions s'y rendent solennellement, surtout le 2 février, le 3 mai et le 14 septembre.

Nous ne nous arrêterons pas au canton de Munster, qui n'a à nous offrir que Notre-Dame des Neiges, petite chapelle dont tout le mérite est d'être le rendez-vous des catholiques pour y réciter le chapelet tous les dimanches; et nous passons immédiatement au canton de Rouffach. Là, nous trouvons deux pèlerinages de la sainte Vierge : Notre-Dame de Schauenberg et Notre-Dame de Schæfferthal. Le premier, situé sur une hauteur, d'où le regard embrasse toute la plaine d'Alsace avec ses nombreux villages, ses châteaux et ses couvents, dut son commencement à une chapelle bâtie en ce lieu, l'an 1400, en l'honneur de saint Udalric. Quarante-six ans après, la landgrave de Hesse, atteinte d'une maladie incurable, priait dans son oratoire devant une image de la Vierge qui lui était très-chère, lorsque l'excès de la souffrance la fit défaillir; et, dans son évanouissement, elle crut entendre la Vierge lui dire : « Fais porter mon image à la montagne de Schauenberg et tu seras guérie. » Revenue à elle-même, elle charge un serviteur fidèle d'exécuter ce qui lui avait été prescrit. Le messager part, arrive à Schauenberg, place l'image dans le creux d'un rocher, dépose une offrande sur l'autel de Saint-Udalric; et voulant reprendre l'image pour la reporter à sa maîtresse, il ne peut pas même la remuer. Il s'en retourne donc; et, aussitôt après son départ, on porte la sainte image, alors fort peu pesante, dans la chapelle de Saint-Udalric. Cet événement, auquel vint s'ajouter la nouvelle de la guérison subite qu'avait éprouvée la landgrave au moment même où son messager déposait son offrande sur l'autel, concilia à la chapelle de Schauenberg une grande célébrité. Pendant deux cent

trente-sept ans, l'image de Marie y fut honorée par de nombreux pèlerins. En 1683, on put, avec le produit des offrandes, remplacer la chapelle primitive par une belle église, et y ajouter un couvent pour les Capucins qui la desservaient. Ces accroissements augmentèrent notablement le concours des visiteurs; et, depuis lors, toutes les paroisses des environs y vinrent en procession aux fêtes de la Vierge. 93 vendit le pèlerinage après l'avoir pillé, mais ne put mettre la main sur la statue miraculeuse, qu'on déroba à sa haine. La paix rendue à l'Église, les acquéreurs, qui n'avaient acheté le saint lieu que pour en empêcher la destruction, le rendirent à la paroisse; et avec les offrandes empressées des fidèles, on remit le pieux sanctuaire dans le même état qu'avant la Révolution; puis, le 3 octobre 1811, on replaça l'image miraculeuse en son ancien lieu, en présence de plusieurs milliers de pèlerins pleins d'une sainte allégresse. Ce fut pour la haute Alsace un jour de joie et de bonheur. A dater de ce moment, les processions à la sainte chapelle recommencèrent; et, jusqu'à présent, elles continuent toujours. La paroisse de Pfaffenheim s'y rend jusqu'à neuf fois par an. D'un autre côté, la Vierge a recommencé aussi à y faire éclater sa puissance et sa bonté. De nombreux tableaux commémoratifs, appendus dans le chœur, attestent les grâces qu'elle a accordées. Nous nous bornerons à un seul fait. Depuis 1817 jusqu'en 1823, Élisabeth Muller, de Pfaffenheim, avait une jambe complétement paralysée, et souffrait des douleurs atroces. Elle se traîne sur ses béquilles, soutenue par quelques amies, jusqu'à l'autel de la Vierge. Elle prie, et aussitôt elle est si parfaitement guérie, qu'elle revient en courant chez ses parents annoncer la bonne nouvelle.

Notre-Dame de Schœfferthal, située sur une montagne, au milieu d'un bois, est souvent visitée par les populations des environs, qui y ont une grande confiance. Le concours

des fidèles y nécessita divers agrandissements, et le 25 juillet 1511, elle fut consacrée de nouveau : c'est tout ce que nous savons de ce pèlerinage.

Le canton de Guebwiller, plus riche que tous les précédents, compte trois sanctuaires de la Mère de Dieu. Le premier est Notre-Dame de Lorette, à Murbach, fondée en 1693; elle fut, dès son origine, un lieu de pèlerinage fréquenté, et ses murs sont couverts d'*ex-voto*. Le second est, à côté du cimetière de Guebwiller, une chapelle dite de la Vierge d'ivoire, *Maria-Helfenbein*, fondée en 1525, visitée par un grand concours de pèlerins, et renommée par les grâces extraordinaires qui y ont été obtenues. Le troisième est Notre-Dame de Guebwiller, dont l'origine remonte à une apparition miraculeuse de la sainte Vierge sur les murs de la ville assiégée. Cette apparition ayant rempli de terreur et mis en fuite les assiégeants, les habitants conçurent dès lors pour la Mère de Dieu une confiance sans bornes; ils instituèrent une procession annuelle en son honneur, et chacun voulut avoir chez soi son image. En 1646, la ville s'enrichit d'une image de Marie, plus précieuse que toutes les autres, qui lui vint de la ville de Rixheim, et voici à quelle occasion. Un luthérien, ayant trouvé, dans une maison de cette dernière ville, une statue de Notre-Dame douloureuse, la jeta par la fenêtre en lui prodiguant les injures les plus grossières; un instant après, il descend portant des pistolets : au moment où il passait sous la fenêtre de la chambre où il venait d'accomplir son exploit d'impiété, un de ces pistolets part, le frappe en pleine poitrine et l'étend roide mort à côté de la statue. Une femme luthérienne, saisie du fait, emporte l'image, et la cache dans un coin de son grenier. Quelques mois plus tard, la prieure des Dominicaines de Guebwiller, passant par Rixheim et apprenant ce qui y était arrivé, obtint, à force d'instances, qu'on lui cédât la sainte image, et l'em-

porta à Guebwiller, où elle fut bientôt entourée de vénération et visitée par de nombreux pèlerins.

Les quatre autres cantons qui nous restent à parcourir ne nous offrent plus chacun qu'un lieu de pèlerinage. Neuf-Brisach a le pèlerinage de Notre-Dame de Thierhurst, autrefois un des plus fréquentés de la haute Alsace. Il tire son origine d'une statue de la Vierge découverte dans les racines d'un noyer. Les habitants lui avaient d'abord construit, sur le lieu même, en branchages et en roseaux, une rustique chapelle, et les pèlerins y étaient venus de toutes parts. En 1744, madame de Châtillon, pour remercier la Mère de Dieu de la guérison de son mari, blessé au siége de Brisach, remplaça la pauvre hutte par une belle église. 93 ayant démoli ce pieux sanctuaire, la statue miraculeuse passa à l'église de Heiteren, où elle est encore; et après le retour de l'ordre, on éleva, au même endroit, une nouvelle hutte de roseaux. C'est là que les fidèles viennent vénérer Notre-Dame de Thierhurst, quoique sa statue miraculeuse n'y soit plus; et souvent des grâces signalées récompensent leur confiance.

Le canton de Saint-Amarin possède Notre-Dame de Bon-Secours, près d'Oderen, dont la statue, trouvée dans le creux d'un rocher, fut pendant longtemps vénérée par les pauvres gens de la contrée, comme leur protectrice et leur refuge. Au quinzième siècle, on entoura d'une enceinte murée le rocher qui renfermait la statue; plus tard on y érigea une jolie chapelle, que 93 renversa en brisant l'antique image et emportant les objets de prix qui s'y trouvaient. Après la Révolution, les habitants relevèrent la chapelle; et depuis lors l'affluence des pèlerins y est considérable, surtout les samedis et les fêtes de la sainte Vierge.

Le canton de Soultz a Notre-Dame de Thierenbach, chapelle fondée au huitième siècle, dans une vallée solitaire,

par les Religieux de Murbach. A peine établie, elle fut bientôt fréquentée par les populations de la contrée, auxquelles ces Religieux avaient su inspirer pour la Mère de Dieu la tendre dévotion dont ils étaient animés eux-mêmes. La renommée de ce pèlerinage ne fit que grandir avec le temps; et au douzième siècle, plusieurs faits remarquables vinrent l'accroître encore. Un jeune gentilhomme de Soultz était atteint d'une maladie incurable arrivée à son plus haut paroxysme. Il vint prier Notre-Dame de Thierenbach; il fut guéri aussi subitement que radicalement; et dans le sentiment de sa reconnaissance, il donna tous ses biens à l'église de Thierenbach; il se donna lui-même à Dieu en entrant à Cluny, où il mourut saintement dans un âge avancé. Pierre le Vénérable vint aussi visiter le pieux sanctuaire, et fonda à côté de la chapelle un couvent de son ordre. Les habitants de Soultz, heureux de posséder ce couvent, lui donnèrent une portion de leurs biens communaux pour l'entretien de la maison; et vingt-cinq paroisses voisines dont la liste se conserve encore, vénérant ces Religieux comme les chapelains de la sainte Vierge, non-seulement leur firent dans le même temps d'abondantes aumônes, mais encore s'engagèrent à faire une procession annuelle à Thierenbach, et à y apporter chaque fois une offrande considérable. Deux d'entre elles en firent même le vœu solennel, et le texte de ce vœu existe encore.

Secondé par un si beau dévouement, le pèlerinage prospérait à la grande gloire de la sainte Vierge et à la consolation des fidèles, lorsqu'en 1525 la guerre de trente ans vint mettre en fuite les Religieux, ruiner l'église et le couvent. Cet état de désolation dura jusque vers la fin du dix-septième siècle, où les Religieux de Cluny, après bien des contradictions, vinrent à bout de rentrer à Thierenbach, et d'y rebâtir l'église avec le couvent. Imitateurs

de ceux qui les avaient précédés, les curés de quarante-deux paroisses témoignèrent aux Religieux les plus vives sympathies, et s'unirent pour élever dans la nouvelle église un magnifique autel à la sainte Vierge. Comme les prêtres, les fidèles apportèrent aussi leurs offrandes, et depuis lors l'église n'a cessé de s'embellir. L'image miraculeuse qui représente une Vierge assise, tenant dans ses bras son divin Fils mort, est élevée sur un socle au-dessus de l'autel latéral de droite; et là on lui adresse chaque jour une formule de prière, où il est dit que de temps immémorial son intercession a obtenu dans cette église aux pécheurs la conversion, aux gens en démence la raison, aux aveugles la vue, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, l'usage des membres aux paralytiques, la consolation aux affligés, et à tous les malades la cessation de leurs maux. Les registres contenant le détail de ces prodiges furent détruits, partie par le protestantisme, partie par la Révolution : nous savons seulement 1° la guérison du jeune seigneur de Soultz, dont nous avons déjà parlé, arrivée au douzième siècle; 2° la guérison d'Ignace de Saint-Hippolyte, jusqu'alors fou furieux; miracle qui eut lieu en 1680, et que représente le tableau suspendu à la droite de l'autel; 3° le fait du prieur Dom Antoine de Villers, qui, en 1692, y recouvra l'usage de la voix, dont l'extinction totale avait été déclarée incurable; 4° enfin la cessation subite d'une sécheresse, qui allait perdre tous les fruits de la terre, en 1735. Peu d'églises ont d'ailleurs une quantité aussi prodigieuse d'*ex-voto;* et l'affluence y est toujours considérable, surtout aux fêtes de la sainte Vierge.

Outre tous ces sanctuaires, l'arrondissement de Colmar avait encore autrefois : 1° Notre-Dame d'Ensisheim, « dont » la sainte image, disent les fastes de l'abbaye de Lucelle, » opéra beaucoup de miracles et attira un grand concours » de fidèles »; 2° Notre-Dame de Dussembach, pèlerinage

très-célèbre, où l'on vénérait une Vierge qui, apportée d'Orient au temps des croisades, fut bientôt illustrée par des miracles éclatants, et que les pèlerins venaient visiter de trente à quarante lieues à la ronde. L'affluence des pèlerins décida les propriétaires de Dussembach, en 1269, à ajouter une seconde chapelle à la première, et en 1297, un de leurs descendants, Anshelm le Téméraire, en ajouta une troisième, en exécution d'un vœu qu'il avait fait pour recouvrer la liberté, lorsqu'il était prisonnier de guerre. Ces trois chapelles furent dévastées une première fois par les quarante mille aventuriers qui, licenciés par le Prince Noir après la bataille de Poitiers, se formèrent en *grandes compagnies*, et firent en toute la France tant d'épouvantables ravages; une seconde fois par les Suédois, dans la guerre de trente ans; enfin une troisième et dernière fois par la révolution de 93. Notre-Dame de Dussembach avait deux célèbres confréries. L'une était la confrérie des musiciens, réglementée par des statuts, qui obligeaient chaque confrère à se confesser, à entendre la messe, à donner l'aumône à chacune des fêtes de la sainte Vierge, et à porter sur ses habits la médaille de la Mère de Dieu. L'autre était la confrérie de Notre-Dame de l'Assistance, société de secours mutuels pour la vie présente et la vie future, où l'on s'engageait non-seulement à se venir en aide ici-bas, mais encore à faire certaines prières les uns pour les autres après la mort. Toutes ces institutions, comme les chapelles, ont disparu sous le souffle révolutionnaire.

L'arrondissement de Belfort, qui compte douze églises paroissiales sous le vocable de la sainte Vierge (1), est

---

(1) Ce sont : Steinbach, Buc, Gildwiller, Florimont, Villars-le-Sec, Petit-Croix, Pfaffaus, Lepuix, Auxelles-Haut, Hoba, ou Hubach en allemand, Klein-Einsiedlen, Sewen et Blotzheim.

moins riche que Colmar en lieux de pèlerinage : il n'en possède que six.

Au canton de Masvaux, est le pèlerinage de Sewen, un des plus anciens de l'Alsace, puisqu'une tradition de temps immémorial le fait remonter jusqu'au cinquième siècle, à l'époque de l'invasion des barbares. Alors, dit-on, les chrétiens persécutés se réfugièrent dans la vallée de Sewen, et y bâtirent une petite chapelle en l'honneur de la Vierge. La piété des populations l'eut bientôt agrandie et ornée; des habitations se groupèrent tout autour, et la paroisse de Sewen prit naissance, sous le titre de grand Ermitage de la Vierge, *Eremus major B. Mariæ virginis*, par opposition au village d'Hoba ou Hubach qui s'appela Petit Ermitage de la Mère de Dieu, *Eremus minor Deiparæ*, en allemand Klein-Einsiedlen. Plus tard un établissement de dames chanoinesses ayant été fondé dans cette vallée presque inaccessible, la nouvelle communauté, dotée de la propriété de toute la vallée, fit défricher une portion des forêts, écouler les eaux stagnantes, établir des ponts et des chemins, et convertit ainsi un désert sauvage et insalubre en un pays fertile et agréable, qui bientôt se peupla jusqu'à former quinze communes. Les étrangers, attirés par l'aspect nouveau qu'offrait la vallée, affluèrent au sanctuaire de la Vierge de Sewen. La réputation de ce pèlerinage, croissant par les grâces de plus en plus nombreuses qu'on y obtenait, s'étendit au loin; et les personnages du plus haut rang, comme les hommes du peuple, y vinrent prier. Grand nombre de princes et de puissants seigneurs y firent des donations; quatorze cardinaux ou patriarches, deux archevêques, onze évêques, y envoyèrent des offrandes, avec leurs lettres qu'on peut lire encore dans les annales de Sewen. Une confrérie se forma dans le but de s'y rassembler dix fois par an pour chanter les louanges du Seigneur et de son auguste Mère ; et les personnes les plus

qualifiées tinrent à honneur d'en faire partie. Les pèlerins, dont le nombre s'augmentait toujours en proportion du nombre des miracles, se plaisaient à laisser partout, dans cette vallée bénie, des témoignages de leur amour pour la sainte Vierge : ici c'était une Notre-Dame des Bois dans le creux d'un vieux chêne, là c'était une image de la Mère de Dieu dans la fente d'un rocher ; plus loin une inscription gauloise, tudesque ou latine, gravée au bord d'un précipice, d'une cascade bruyante ou d'une source limpide, célébrait les louanges de la Vierge sans tache ; enfin le sommet de la montagne, surmonté d'un Calvaire, rappelait que Jésus, mourant sur la croix, avait constitué Marie mère du genre humain ; pieux monuments, qu'ont détruits dans ces derniers temps la Révolution, le percement des routes nouvelles, l'exploitation des mines et des forêts, et l'établissement des usines. Plusieurs Papes enrichirent Sewen d'indulgences, en motivant cette concession sur la grande affluence des pèlerins qui y venaient et le grand nombre des miracles qui s'y opéraient ; et les poëtes le célébrèrent dans leurs chants. Voici ce qu'en écrit le poëte alsacien, Sébastien Brand, dans un de ses ouvrages imprimé en 1496 :

Te, sibi quo juncta est Allmania, Gallia, Sewen,
Percolit, et Matrem sentit adesse piam.
Semper ibi, clemens, exaudis, Virgo, precantes
Et facis ut petat hunc sedula turba locum.
Confluit huc Rhenus, Metis et Lotharingia tellus ;
Huc coit et quisquis rura propinqua colit.
Advena longinqua veniens regione viator
Hic finem voti percipit ; inde redit.

C'est-à-dire : Au point où elle touche l'Allemagne, la France vous honore, ô Vierge de Sewen, et sent que vous êtes pour elle une tendre Mère. Là, ô douce Vierge, vous exaucez toutes les prières, et attirez en ce lieu une foule

empressée. Là affluent les peuples du Rhin, de la Moselle, de la Lorraine et de toutes les contrées voisines; là le voyageur venu des régions les plus éloignées obtient l'objet de ses vœux et il s'en retourne content.

Le culte de Notre-Dame se maintint à Sewen à l'époque de la réforme, durant les horreurs de la guerre de trente ans; les étrangers y vinrent peu, mais les femmes et les filles des environs se retirèrent dans la partie la plus solitaire de la vallée, et s'y retranchèrent pour se dérober, sous la protection de Marie, à la brutalité des soldats. Lorsque la paix de Westphalie eut rendu le calme à l'Europe, les pèlerinages recommencèrent; et chose remarquable, on voit inscrits au nombre des pèlerins presque tous les hommes qui, pendant les trois derniers siècles, ont brillé par la science et la piété dans les diocèses de Strasbourg, de Bâle, de Besançon, de Toul et de Nancy. Aujourd'hui encore, malgré les spoliations et les ravages qu'y a exercés la révolution de 93, le pèlerinage ne cesse pas d'être fréquenté, surtout le jour de l'Ascension; et plusieurs guérisons extraordinaires y ont eu lieu dans ces dernières années. L'image qu'on y vénère est du milieu du quatorzième siècle; c'est une Vierge assise sur un trône gothique richement sculpté, drapée d'un ample manteau; elle porte la couronne sur la tête, et ses longs cheveux flottant sur ses épaules descendent jusqu'à la ceinture; l'Enfant, debout sur ses genoux, tient d'une main le globe du monde et bénit de l'autre; rangés autour de la Vierge, deux anges sonnent de la trompette, deux jouent de la harpe et de la guitare, et deux tiennent l'écu de la maison d'Autriche. Le sol est parsemé de fleurs; et aux extrémités des bras du trône est la grenade, que l'iconographie de la Vierge présente comme un accessoire obligé de la Mère du Bel Amour.

Tout près de Sewen est le pèlerinage de Hubach, ou petit ermitage de la Mère de Dieu, *Klein-Einsiedlen*, pèle-

rinage fort ancien, où l'on faisait une station avant de se rendre à Sewen, et où l'on obtenait des grâces nombreuses et signalées. Hubach est encore très-fréquenté; souvent on y célèbre la messe; et, le 8 septembre, tous les paroissiens de Masvaux vont en procession y chanter solennellement les vêpres. La Vierge qu'on y vénère est noire comme Notre-Dame des Ermites, en Suisse, et porte l'Enfant Jésus dans ses bras.

Au canton de Thann, vous trouvez Notre-Dame de Roderen, statue érigée sur le point culminant d'un coteau depuis environ deux cents ans. En 1716, on lui construisit une chapelle, avec une maison pour celui qui en serait le gardien. A partir de là, dit la tradition, « Roderen ne subit » plus les grêles et les orages, qui, pendant une longue » suite d'années, y avaient causé d'épouvantables dégâts ». Les fidèles s'y portèrent en très-grand nombre, aux fêtes de la Mère de Dieu, surtout le 2 juillet, qui devint la principale solennité du pèlerinage; et pour encourager ce zèle, Pie VI accorda, en 1786, une indulgence de deux cents jours à ceux qui y réciteraient les litanies de la sainte Vierge. Malgré les dévastations qu'y fit 93, les paroissiens ne cessèrent de s'y rassembler, et continuent même encore d'y venir prier, surtout le dimanche, qu'on croirait mal sanctifier si on manquait d'y faire une dévote visite. Les miracles n'ont cessé non plus de s'y perpétuer, ainsi que la confiance en Marie, comme l'attestent les *ex-voto*, les béquilles, les bras et les jambes de bois suspendus aux murs délabrés du saint édifice. Restauré en 1843, ce sanctuaire est de plus en plus fréquenté; les conscrits avant de partir pour l'armée y font dire une messe; et les soldats de Crimée y sont venus pieds nus, au retour de l'expédition, remercier Notre-Dame de Roderen de les avoir protégés.

Dans le canton de Dannemarie, à Gildwiller, vous trouvez Notre-Dame des Sept-Douleurs, qui passe pour

le plus ancien pèlerinage de l'Alsace. Au dire de la tradition, la hauteur boisée où est située cette chapelle servait primitivement aux assemblées druidiques; et on y honorait, comme à Chartres, la Vierge qui devait enfanter. Les premiers apôtres de l'Alsace, profitant de cette notion chrétienne, y établirent le culte de Marie; des grâces signalées s'y obtinrent, et il s'y forma ainsi un pèlerinage très-fréquenté dès les premiers siècles de notre ère. Il le fut bien plus encore à partir de la seconde moitié du onzième siècle, alors qu'on vit saint Morand, abbé d'Altkirch, animé d'une tendre dévotion pour Notre-Dame des Sept-Douleurs, s'y rendre souvent en pèlerinage. A quelques pas de l'église, jaillit une source qu'on appelle encore la petite fontaine de saint Morand, parce que là, dit-on, après avoir satisfait sa dévotion à Gildwiller, il se reposait et mangeait son pain avant de retourner à son monastère. Les vendredis, surtout pendant le carême, sont les jours où les fidèles viennent plus nombreux à Gildwiller, et le vendredi de la Passion, ils en célèbrent la fête patronale.

Au canton de Fontaine, est Notre-Dame de Belle-Fontaine, visitée par les populations depuis plusieurs siècles; c'est une chapelle sur une hauteur et isolée dans les champs. La chapelle de Birlingen, au canton de Cernay, était également très-fréquentée; mais vendue et employée à des usages profanes en 93, elle fut démolie en 1803; et la statue, dérobée à l'impiété révolutionnaire par deux courageux jeunes gens, se vénère maintenant dans l'église paroissiale, sur l'autel latéral de droite.

L'arrondissement d'Altkirch, le dernier qui nous reste à parcourir, possède, sans compter cinq églises paroissiales sous le patronage de Marie (1), onze lieux de pèlerinage.

---

(1) Ce sont : Landser, Willer, Wittenheim, Spechbach-le-Haut et Altkirch.

Le canton d'Altkirch, à lui seul, en possède quatre : Notre-Dame de Spechbach-le-Haut, dont le pèlerinage remonte au quatorzième siècle, qui n'est guère visitée que par les villages voisins, et qui consiste dans une *Mater dolorosa* trouvée, dit-on, au milieu d'un massif d'arbustes; Notre-Dame d'Illfurth, dans l'église de Saint-Christophe, Vierge très-vénérée, où les habitants vont en procession aux fêtes de la Mère de Dieu; Notre-Dame de Luemschwiller, modeste sanctuaire très-fréquenté par les fidèles depuis quatre siècles, et où, depuis quatre siècles aussi, s'obtiennent de grandes grâces. Dévastée par la révolution de 93, cette chapelle fut restaurée en 1816; et les habitants, qui firent à leurs frais cette restauration, s'y rendent processionnellement sept fois l'an, savoir : le matin du 8 septembre, de saint Marc, et du lendemain de l'Ascension, puis l'après-midi de l'Assomption, et de trois dimanches au temps de la moisson. Mais la chapelle principale de ce canton est Notre-Dame d'Altkirch, bâtie au milieu du treizième siècle, sous le vocable de l'Assomption, par saint Morand, le dévoué serviteur de Marie. A peine l'édifice fut-il achevé, qu'on y vint en grand nombre de la cité et des environs; et les fêtes de la Vierge y furent célébrées avec une solennité spéciale. En 1280, il s'y fonda une confrérie de la sainte Vierge, où se fit aussitôt inscrire une quantité de communes, de hauts et puissants seigneurs, de magistrats et de bourgeois. Sous la présidence du curé, deux assistants élus par les confrères tenaient le cahier des recettes et des dépenses, dont ils rendaient compte chaque année; ils faisaient observer les statuts, et surveillaient la conduite des membres, qui étaient obligés de se trouver à l'église en certaines fêtes, de mener une vie chrétienne, et d'assister, un cierge à la main, aux enterrements des confrères défunts.

Cette confrérie, les grâces nombreuses qu'on obtenait aux pieds de Notre-Dame, et les indulgences qu'accor-

dèrent Nicolas IV et Jean XXII, attirèrent à Altkirch beaucoup de pèlerins et de riches offrandes. Vers la fin du quatorzième siècle, un fait miraculeux, que constatent des documents authentiques et contemporains, vint encore accroître le concours et la confiance. Selon le récit des Bollandistes (1), une bande des quarante mille aventuriers si tristement connus dans l'histoire sous le nom des *grandes compagnies* ou des Malandrins était entrée, à la faveur d'une nuit obscure, dans la ville d'Altkirch, pour la piller et la livrer aux flammes, lorsque Marie leur apparaît éblouissante de lumière, auprès de l'église qui lui est consacrée. A cette vue, la horde ennemie, saisie de terreur, prend la fuite, et Altkirch est sauvée (2). Attirés par la renommée de cet événement, les pèlerins accoururent plus nombreux que jamais. Si, en 1444, les Armagnacs, conduits par Louis XI encore Dauphin, passant par là pour aller combattre les Suisses, interrompirent quelque temps ce concours, saccagèrent l'église et le couvent jusqu'à en faire un amas de décombres, cette interruption ne fut que de courte durée; grâce à la générosité d'un bourgeois d'Altkirch, Jean Wild, qui, en reconnaissance de sa guérison miraculeuse, employa une partie de sa fortune à reconstruire l'église et le couvent, avec une nouvelle chapelle sous le vocable de la Visitation. Si, au milieu du seizième siècle, les bandes hérétiques soulevées par la prédication furibonde de Luther vinrent piller à leur tour cette église avec le couvent, et assassiner les Religieux, les pèlerins ne cessèrent pas de venir prier et pleurer sur les ruines. Ces ruines elles-mêmes se relevèrent glorieuses en 1620, grâce à la compagnie de Jésus,

(1) *Act. sanct., vita S. Morandi, com. prævius,* § 11, 18.

(2) On conserve à la mairie d'Altkirch un très-ancien manuscrit qui rapporte cet événement; et la ville en célèbre chaque année l'anniversaire, le mercredi avant le 2 février.

à laquelle l'archiduc Léopold céda le prieuré de Saint-Morand. Les fils de saint Ignace reconstruisirent la maison dans de plus vastes proportions, et élevèrent à l'intérieur une élégante chapelle, à la place où, selon la tradition, saint Morand était mort. Par leurs prédications comme par leurs écrits, ils réveillèrent la foi dans tout le pays; les fidèles revinrent au pèlerinage comme aux plus beaux jours des temps anciens; et Notre-Dame d'Altkirch recouvra toute sa splendeur.

Les peuples, dans leurs peines, tournaient vers elle tout leur espoir. Ainsi, en 1731, les communes voisines, à la vue des dégâts que faisaient dans la haute Alsace d'épouvantables orages, se hâtèrent de venir se mettre sous sa protection; et leurs champs furent préservés. En reconnaissance de ce bienfait, elles s'engagèrent par vœu à venir processionnellement, trois fois l'an, à la sainte chapelle. Cinquante paroisses des environs, touchées d'un sentiment non moins religieux, voulant perpétuer le souvenir des pèlerinages que saint Morand faisait tous les vendredis à Notre-Dame de Gildwiller, arrêtèrent de se rendre chaque année le 3 juin, croix et bannières en tête, à l'église de l'Assomption d'Altkirch; et là réunies au clergé et à la population de la ville, de chanter les litanies et de réciter le chapelet dans une immense procession qui ferait le tour extérieur de l'église.

Pendant la tourmente révolutionnaire, l'église fut fermée; on la rouvrit dès que l'ordre fut rétabli; et depuis lors, le nombre des pèlerins y est toujours considérable, surtout le 3 juin, les vendredis de carême, et les vendredis d'après la semaine des quatre temps, auxquels le Saint-Siége a attaché une indulgence plénière, pourvu qu'on y fasse la communion.

Le canton d'Habsheim est moins riche que celui d'Altkirch; il ne compte que deux sanctuaires qui soient lieux

de pèlerinage : Notre-Dame des Champs, à Habsheim même, sanctuaire fort ancien, restauré en 1512, où tous les samedis, surtout dans le carême, les pèlerins viennent en grand nombre; et Notre-Dame du Chêne, près de Ruelisheim, pèlerinage qui, d'après un ancien document conservé aux archives de l'église paroissiale, commença, en 1667, par une image de la Vierge qu'avait placée dans le creux d'un chêne un homme reconnaissant d'une grâce obtenue en ce lieu-là même. Les habitants du pays et des environs, étant venus prier devant cette image, y avaient obtenu plusieurs guérisons; et par reconnaissance, ils érigèrent autour du chêne une petite chapelle en bois. Le concours des pèlerins augmenta peu à peu; et par la réunion des offrandes déposées dans le tronc, aux sacrifices des principaux bourgeois, on éleva, en 1704, une chapelle en pierre. Les pèlerins dès lors arrivèrent encore plus nombreux, et les murs furent bientôt tapissés d'*ex-voto*. En 93, tout fut pillé, dévasté, sauf la sainte image, qu'on put sauver; en 1808, les fidèles à leurs frais restaurèrent le saint édifice, et eurent la consolation d'y replacer l'image miraculeuse. Le pèlerinage alla toujours croissant, tellement que la chapelle se trouvant insuffisante, on en rebâtit une plus grande en 1839. L'amour de la sainte Vierge sut suffire aux frais de la nouvelle construction, comme de la première.

Le canton de Ferrette, plus fécond, possède jusqu'à quatre sanctuaires qui sont lieux de pèlerinage : Notre-Dame des Sept-Douleurs, à Kœstlach, pèlerinage fort ancien, où il se fait un grand concours le vendredi de la Passion; Notre-Dame de Wolschwiller, visitée par tous les environs; la chapelle de *Maria Brunn* (ou fontaine de Marie), qui est très-fréquentée aux fêtes de la Vierge, et ornée d'un grand nombre d'*ex-voto*. Autrefois cette chapelle était un lieu d'asile et de refuge pour un mois,

et possédait des revenus en argent, en grains, huile et cire. 93 l'a détruite, et elle n'a point été rebâtie. La quatrième chapelle était Notre-Dame de Soudersdorff, qui fut consacrée par le pape saint Léon IX, et tout aussitôt fréquentée par la population des environs. Des grâces nombreuses et extraordinaires y ayant été obtenues, l'église devint bientôt un pèlerinage célèbre en toute la haute Alsace; elle conserva sa célébrité pendant les siècles suivants; et, si le pèlerinage fut interrompu par la révolution de 93, il recommença aussitôt après. Aujourd'hui on s'y rend en procession aux fêtes de la Vierge et pendant le carême; tous les samedis l'affluence est considérable. Le mur voisin de l'autel de la Vierge est couvert d'*ex-voto*, dont plusieurs sont de date récente.

Nous ne nous arrêterons pas au canton de Huningue, qui n'a à nous offrir que Notre-Dame de Blotzheim; encore n'existe-t-il sur ce pèlerinage d'autre document qu'une concession d'indulgences portant la date de 1386, et fondée sur les grâces que Marie accorde dans ce sanctuaire (1). Nous passons donc immédiatement dans le canton de Hirsingen, à Notre-Dame de la Forêt-Verte, ainsi appelée des bois où elle était placée dans l'origine, et qui depuis ont été défrichés. Selon la tradition locale, une image de la Vierge fut trouvée au milieu des broussailles. Le commandeur des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, à qui appartenait ce territoire, fit aussitôt bâtir une petite chapelle dans la forêt, et y fit transporter la statue en grande pompe. Cette chapelle devint dès lors un lieu de pèlerinage. Quelque temps après, le commandeur, surpris

(1) Ex fide dignorum relatione, audivimus qualiter gloriosa et intemerata Maria, Mater Domini nostri Jesu-Christi, suos devotos apud ecclesiam parochialem in Blotzheim, in ejus honore consecratam, specialibus beneficiis maternæ benevolentiæ consoletur. (*Manuscrit conservé aux archives de l'église de Blotzheim.*)

sur mer par une tempête affreuse, et en péril imminent de mort, implore à genoux à haute voix Notre-Dame de la Forêt-Verte, et fait vœu de lui ériger une nouvelle chapelle, si elle le sauve, lui et les siens. A l'instant arrive un navire qui recueille les naufragés, et à peine sont-ils montés que leur navire disparaît sous les flots. Fidèle à sa promesse, le commandeur éleva une élégante église auprès de la chapelle primitive, et fit peindre un grand tableau représentant son naufrage et son vœu. Cette nouvelle construction attira de plus en plus les pèlerins, de sorte qu'au commencement du dix-huitième siècle, il fallut agrandir l'église. En 93, le curé jureur de l'église paroissiale voulut enlever de la chapelle de la forêt l'image miraculeuse, alléguant la crainte qu'elle ne fût profanée. Mais, informés de son dessein, trois paysans, ne voulant pas que la statue tombât aux mains d'un prêtre assermenté, l'emportèrent de nuit, et la transportèrent en Suisse. Lorsque l'ordre fut rétabli, on la rapporta, on la replaça dans l'église; et depuis ce moment les Alsaciens, les Francs-Comtois, les Suisses, y viennent en grand nombre, surtout aux fêtes de la Vierge, la semaine de la Passion, ainsi que tous les vendredis de l'année; et toujours alors il s'y trouve plusieurs prêtres; les confessionnaux sont assiégés, et les messes se succèdent sans interruption. C'est un magnifique spectacle de voir, en ces jours, les processions qui, venant du Sundgau et de la Franche-Comté, se dirigent en longues files vers le sanctuaire de Marie, récitant des prières et chantant des cantiques, les unes en allemand, les autres en français, chacune avec son pittoresque costume national, et tous, malgré la diversité des idiomes et des vêtements, mus par un même sentiment d'amour et de confiance envers la Mère du Sauveur, tous fidèles enfants de la sainte Église catholique.

DIOCÈSE DE BELLEY[1].

Rien ne nous prouve mieux le dévouement du diocèse de Belley à la sainte Vierge, que les pratiques religieuses qui y sont partout en vigueur. Jusque dans les plus petites paroisses, vous trouvez la confrérie du Rosaire; chaque dimanche, avant ou après vêpres, on récite le chapelet à l'église. Presque partout vous voyez des affiliations à diverses archiconfréries de la Mère de Dieu, des associations de persévérance composées de femmes et de jeunes personnes qui secondent les pasteurs des paroisses par le chant des cantiques, par des réunions particulières de zèle et de piété, à l'aide desquelles se maintiennent les habitudes de modestie, de recueillement, de travail et de vraie piété. Partout les fêtes de la sainte Vierge se célèbrent avec un redoublement de ferveur, et l'on tient à y communier. Dans la plupart des maisons vous trouvez de petites chapelles, ou plutôt de petits autels de la Vierge, couverts de fleurs, de tableaux et autres objets pieux. C'est là qu'on fait chaque soir la prière en commun, qu'on dit l'*Angelus* au son de la cloche, et que souvent pendant le jour on a recours à la Mère de Dieu par une prière, par un regard de confiance et d'amour; c'est là qu'on fait le mois de Marie, lorsqu'on ne peut aller le faire à l'église (2).

---

(1) Nous devons les renseignements sur ce diocèse : 1° au zèle bienveillant de Mgr l'évêque de Belley, toujours empressé à favoriser tout ce qui intéresse la gloire de la sainte Vierge; 2° aux recherches précieuses de M. l'abbé Pernet, chanoine de Belley, et de plusieurs autres ecclésiastiques du diocèse.

(2) Notes de M. Martin, curé de Foissiat.

Mais, outre ces témoignages habituels de piété envers Marie, il est, dans l'histoire du culte de la sainte Vierge, au diocèse de Belley, une époque solennelle où se révèle mieux encore la piété profonde, la dévotion vraiment filiale des habitants envers la Mère de Dieu : c'est l'année 1856, année à jamais mémorable, où Pie IX proclama, avec l'autorité infaillible de sa parole, le dogme de l'Immaculée Conception. A la nouvelle de ce grand événement, ce fut dans le diocèse une allégresse générale; toutes les paroisses, rivalisant de zèle pour témoigner à la Vierge sans tache leur dévouement et leur amour, lui élevèrent chacune une statue, les unes dans les églises, les autres sur les monts ou dans les vallées, au bord des fleuves, ou au milieu des neiges; et ces érections furent accompagnées de toutes les démonstrations que peut imaginer la joie d'enfants heureux de la gloire de leur mère. Processions solennelles, décorations magnifiques, chants sacrés, bannières et oriflammes aux insignes de la Vierge immaculée, rien ne fut épargné. Et ce n'était pas là un sentiment passager inspiré par la circonstance. Les trois chapitres suivants nous prouveront que cette dévotion est antique et traditionnelle, soit dans l'arrondissement de Belley, soit dans les arrondissements de Bourg et de Trévoux, soit dans les arrondissements de Nantua et de Gex.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE BELLEY.

La ville de Belley avait autrefois, au-dessus de sa principale porte, une statue de Marie, comme pour dire à ceux qui entraient que la Mère de Dieu était la reine de la cité. Cette statue y demeura jusqu'en 93; et, soustraite alors aux profanations par une main pieuse, elle passa de là à Notre-Dame du Poirin, dont nous parlerons plus tard.

Tout près de Belley, était encore Notre-Dame de Braille, chapelle qu'a illustrée la ferveur d'un noble et pieux chanoine, M. de Charvagnac. Ce saint prêtre, surnommé le père des pauvres, dans l'acte même de son décès, qui se lit aux registres de la ville de Belley, de l'an 1709, allait presque tous les jours épancher son cœur dans ce sanctuaire béni; et il déclarait qu'il n'en sortait jamais sans avoir reçu de nouvelles faveurs.

Si de la ville épiscopale nous portons nos pas aux divers horizons de l'arrondissement, nous trouvons d'une part quatorze paroisses qui ont choisi Marie pour leur patronne titulaire (1), et d'autre part sept sanctuaires ou lieux de pèlerinage, que lui a élevés l'amour des peuples. Un

(1) Ce sont : Cressieu, Peyrieu, Prémeysel dans le canton de Bourg; Hauteville, Chaley, Mazières, Thezillieu dans le canton d'Hauteville; Bettan, Saint-Germain dans le canton d'Amberieux; Blanaz dans le canton de Saint-Rambert; l'Huis dans le canton de l'Huis; Lochieu dans le canton de Champagne; la Burbance dans le canton de Virieu et Notre-Dame de Lorette dans le canton de Lagnieu.

noble romain, du nom de Domitien, est généralement regardé comme le premier qui lui ait élevé un oratoire dans la contrée. Ce seigneur, fuyant la persécution des ariens, après avoir perdu son père massacré par les hérétiques, et sa mère morte de douleur, se retira dans la vallée où est aujourd'hui la ville de Saint-Rambert. Là, vers l'an 426, plusieurs Religieux étant venus partager sa solitude, il y bâtit un monastère avec une chapelle en l'honneur de la Mère de Dieu. Ce monastère, devenu très-florissant sous la règle de saint Benoît, comptait, à la fin du huitième siècle, cinquante-six Religieux vivant dans la plus parfaite régularité, mais surtout dans une tendre dévotion envers la sainte Vierge ; et nonobstant les ravages des guerres, nonobstant les dispositions haineuses de 93 qui ont détruit l'abbaye et sa chapelle, la dévotion pour la Mère de Dieu s'est toujours maintenue dans le pays ; témoin ce qui s'est passé à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Aucune contrée n'a surpassé ni la paroisse Saint-Rambert, élevant sur une colline Notre-Dame de l'Espérance, ni Condamine-la-Doye, plaçant la Vierge immaculée au point culminant de la paroisse. C'était parmi ces deux populations plus que de la joie et du bonheur ; c'était l'enthousiasme porté au plus haut degré.

Si du canton de Saint-Rambert nous passons au canton d'Amberieux, nous trouvons Notre-Dame d'Ambronay, bâtie vers le septième siècle par de pieux chrétiens, qui s'étaient retirés dans cette solitude pour y mener la vie érémitique. Ruinée par les Sarrasins, lors de leur invasion en France, cette chapelle fut relevée ensuite, vers la fin du huitième siècle, par saint Barnard, depuis archevêque de Vienne. Avant d'être promu aux ordres, ce saint personnage, alors riche seigneur de la ville de Lyon, avait échangé avec l'abbé de Luxeuil le territoire où s'élevait l'antique chapelle dont celui-ci était propriétaire, contre une portion de ses do-

maines dans le pays de Lyon; et à peine en avait-il, par cet échange, acquis la propriété, qu'il n'avait eu rien de plus pressé que de relever de ses ruines le sanctuaire de Marie, en y adjoignant un monastère, dont, à son grand regret, on le força d'accepter le gouvernement (1). Il le gouverna en effet, comme abbé, avec une grande sagesse, jusqu'à sa promotion à l'archevêché de Vienne. Au milieu du treizième siècle, on rebâtit à peu près toute l'église sur une plus vaste échelle et avec tout le luxe des constructions de cette époque; de telle sorte que, malgré les dégâts qu'y a faits 93, c'est encore aujourd'hui un des plus beaux monuments du diocèse. La dévotion des peuples dans ce sanctuaire était en rapport avec la beauté de l'édifice. Les fêtes de la sainte Vierge s'y célébraient avec une dévotion spéciale; et le concours y était tel que le commerce, profitant du rassemblement, y établit une foire le lendemain de ces solennités.

Une belle Vierge immaculée a été placée au portail, depuis la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception.

Après les deux maisons claustrales que nous venons de décrire et qui sont les plus anciennes fondations religieuses du diocèse, comme les deux origines connues du culte de la sainte Vierge dans la contrée, le canton de Lagnieu nous offre Notre-Dame de Nièvre, sur la paroisse de Vaux, gracieuse chapelle que les archives locales font remonter au onzième siècle, et qui doit son origine à la piété des habitants. On ne saurait dire les nombreux miracles opérés dans cette chapelle. Des procès-ver-

(1) Considerata cujusdam loci aptitudine, dit la *Légende de saint Barnard*, cui vocabulum erat Ambroniacum, acquisivit ab abbate Luxoviensi permutatione hæreditatis paternæ, ubi, renovata quadam ecclesia in honore Dei genitricis olim constructa, sed a paganis postmodum eversa, in ipso loco abbatiam construxit.

baux religieusement conservés mentionnent des enfants mort-nés rendus à la vie, des militaires sauvés de la mort sur le champ de bataille, des malades guéris, des passagers sauvés du naufrage, sans compter tous les prodiges dont font foi les nombreux *ex-voto* suspendus aux murs de la chapelle. Vendu par 93, et acheté alors par des personnes pieuses, jalouses d'en prévenir la ruine ou la profanation, ce sanctuaire fut rendu au culte, dès qu'on rouvrit les églises; et les pèlerinages y recommencèrent comme autrefois. Ils se font principalement aux fêtes de la Vierge, aux lundis de Pâques et de la Pentecôte, au mois de mai, et très-spécialement le 25 mars, qui en est la fête patronale. On y vient du Dauphiné, de la Bresse et du Bugey; plusieurs paroisses même s'y rendent en procession; celles d'Ambutrix et de Saint-Jean de Niort ne manquent jamais chaque année de venir, à jour fixe, y chanter la messe et les vêpres. Tous les samedis, on y dit la messe, et les fidèles des environs y accourent. Enfin, Notre-Dame de Nièvre est la joie et la consolation de la contrée. Le laboureur la prie durant les travaux des champs; au son de la cloche, tous suspendent leurs travaux pour lui adresser la prière de l'*Angelus;* et quand on va quelque part hors de la paroisse, on met toujours le voyage sous sa protection. Aussi, pour récompenser et encourager tant de piété, l'évêque de Belley a accordé une indulgence de quarante jours à tous ceux qui, saluant la Vierge immaculée placée au frontispice du sanctuaire, récitent l'*Ave, Maria* avec l'invocation: O Marie conçue sans péché, priez pour nous (1).

Au canton de Virieu, dans la paroisse de Flassieu, s'élève Notre-Dame du Poirin, sur un emplacement qu'occupait, vers le onzième siècle, un monastère de Bernardines qui y avaient un sanctuaire dédié à Marie, très-vénéré

(1) *Rosier de Marie*, t. I, p. 412.

des peuples. Quand ces Religieuses quittèrent leur profonde retraite pour chercher un lieu plus abrité et un climat plus doux, elles laissèrent la chapelle à la dévotion des habitants, qui continuèrent à venir y prier Marie. Ce concours assidu auprès de Notre-Dame du Poirin, surtout le jour de l'Assomption, se soutint sans interruption pendant la suite des siècles : en vain la révolution de 93 ruina la chapelle; la dévotion populaire s'attacha à ces ruines. Le 15 août, on y venait en foule des contrées voisines, on y allumait des cierges qu'on fixait aux branches des arbres ou sur les débris qui jonchaient le sol. Des prières ferventes s'élevaient vers le ciel, dans le lieu où avait été autrefois l'autel de Marie, et les airs retentissaient de pieux cantiques. Touché d'une dévotion si persévérante et si vive, un saint prêtre, M. Célier, résolut de relever la sainte chapelle. Les fidèles, heureux d'un tel dessein, le secondèrent au prix de tous les sacrifices; et bientôt Notre-Dame du Poirin sortit de ses ruines; l'autel de Marie fut replacé avec honneur et surmonté de la statue qui dominait autrefois la porte de la ville de Belley. Depuis cette restauration, les peuples se pressent en foule au nouveau sanctuaire ; les paroisses entières y viennent en procession, dans les sécheresses ou les pluies trop prolongées, demander un temps plus favorable; et quoique l'autorité diocésaine ait transporté, du 15 août au 8 décembre, la fête patronale, de crainte que la belle saison ne fût l'occasion de réunions mondaines plutôt que d'un pèlerinage recueilli et fervent, on ne la célèbre pas avec moins d'empressement.

Au canton d'Hauteville, nous trouvons encore Notre-Dame de Mazières, située dans un vallon étroit, au milieu de vastes forêts de sapins, longtemps inabordable de tous côtés, autrement que par des sentiers abrupts dus à la piété des pèlerins, mais où l'on va aujourd'hui par une

belle route bordée d'arbres magnifiques, qui en font une allée délicieuse, un ravissant trajet. Là, de temps immémorial, les habitants des montagnes voisines aiment à venir prier Notre-Dame de Mazières; la mère vient lui vouer son enfant, l'affligé lui demander consolation; dans les temps de sécheresse, les habitants des deux vallées opposées partent dès le grand matin, bannières déployées, chantant ses litanies ou des cantiques en son honneur, et sont si sûrs du succès qu'ils ont tous le parapluie à la main. Souvent même des enfants mort-nés, apportés sur son autel, y ont recouvré la vie et pu recevoir le baptême. Le 2 juillet est la fête principale, et l'on y vient de cinq ou six cantons. On affirme que saint François de Sales y a autrefois célébré le saint sacrifice.

A Seyssel, au milieu du Rhône, s'élevait, sur un des piliers du pont, une chapelle de la Vierge, connue sous le nom de Notre-Dame du Rhône. Cette chapelle était en grande vénération. Beaucoup de miracles, surtout des résurrections d'enfants mort-nés, la signalaient à la dévotion publique, aussi bien que les indulgences et prérogatives dont l'avaient enrichie les Souverains Pontifes. Détruite par le génie civil dans l'intérêt de la navigation du fleuve, elle fut remplacée, en 1856, par une statue de la Vierge immaculée placée également au milieu du pont, sur une colonne, à la place de l'antique chapelle, et que bénit l'évêque de Belley en présence d'une foule immense accourue de France et de Savoie.

Enfin, au canton de Champagne, sur la paroisse de Vieux, on honore Notre-Dame *De populo,* érigée au village de Dou, sur le bord d'un abîme ou précipice, sans doute pour inviter les voyageurs à se recommander à Marie dans un passage qui, avant l'établissement du pont actuel, offrait tant de péril, ou pour reconnaître la protection qu'on en avait reçue. Un procès-verbal de la visite épiscopale établit

qu'en 1700 on y disait la messe quatre fois par mois; et les archives paroissiales de 1573 et de 1693 constatent que les curés de Vieux la desservaient, en percevaient les revenus, en géraient les biens, en acquittaient les fondations et les charges, et pourvoyaient à son entretien. 93 détruisit ce souvenir de la foi des siècles; mais le curé de Vieux l'a remplacé par un monument en pierre de taille, de vingt-deux pieds de haut, à quatre colonnes, contenant une Vierge aussi en pierre, haute de deux mètres. Là, tous les environs viennent en pèlerinage; et fréquemment vous rencontrez des pèlerins gravissant la petite colline où s'élève le monument, et proclamant avec l'accent de la reconnaissance que Notre-Dame *De populo* leur a obtenu telle ou telle faveur, et qu'ils vont la remercier. Mais c'est surtout le 8 décembre que le concours est plus considérable. Ce jour-là, le peuple entier s'y rassemble; chacun y apporte son cierge; et une brillante illumination transforme le petit édifice, depuis la base jusqu'au sommet, en un monument de feu. Puis, tous, dans les transports de la joie, chantent en deux chœurs les litanies de la Vierge (1).

(1) Ces renseignements nous ont été fournis par M. Aguiel, curé de Vieux.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS DE BOURG ET DE TRÉVOUX.

Telle est la dévotion de l'arrondissement de Bourg à l'endroit de la sainte Vierge, qu'il compte d'une part onze églises paroissiales sous le vocable de la Mère de Dieu (1), et de l'autre sept sanctuaires ou lieux de pèlerinage. A Bourg même, est Notre-Dame de Bourg, édifice d'une beauté simple et calme, splendide et élégant dans son chœur destiné au chapitre, moins ornementé dans ses nefs destinées au peuple, plus recherché dans ses chapelles destinées aux corporations et aux particuliers. Elle fut bâtie, dit une ancienne tradition, dans ce lieu autrefois champêtre et marécageux, parce qu'un berger y avait trouvé, dans le tronc d'un saule, une image de la Vierge, qui, conservée jusqu'à nos jours, s'expose encore le 25 mars à la vénération des fidèles. Ce sanctuaire de la Mère de Dieu fut bientôt visité par un si grand nombre de pèlerins qu'il fallut y établir vingt-huit prêtres pour répondre à tous les besoins religieux, et pour acquitter tous les services fondés par les corporations ou les particuliers. Parmi les nombreux pèlerins qui venaient réclamer la protection de Notre-Dame de Bourg, la renommée en attirait souvent d'il-

(1) Ce sont : Bourg et Longchamp dans le canton de Bourg ; Curtafond et Jayat dans le canton de Montrevel ; Perrex et Pont-de-Veyle dans le canton de Pont-de-Veyle ; Bagé-le-Châtel, Pont-d'Ain, Pont-de-Vaux, Trefford dans les cantons qui portent ces noms ; et Vescours au canton de Saint-Trivier.

lustres : de ce nombre fut, en 1342, Aymon, comte de Savoie ; et voici comment une vieille chronique nous raconte le fait dans sa naïveté originale :

« Survint au comte Aymon une très-griève maladie ; et » pour en obtenir grâce et allégement, prist vouloir de » aller de son chastel de Chambéry, en grande humilité et » dévotion, au benoît corps sainct de monsieur sainct Claude, » et va offrir à Dieu, à sa glorieuse Mère et audict corps » sainct, ung cire ardant jour et nuit devant ledict corps » sainct de monsieur sainct Claude ; et faict sa dicte dévo- » tion, dudict lieu s'en retourna en son chastel de Cham- » béry. Certain temps, voyant non être guéry de sa dicte » maladie, s'en retourna de rechief, prenant en son cœur » une singulière dévotion et vote de venir faire une offrande » à Dieu et à sa dicte glorieuse Mère au temple et église » de sa bonne ville de Bourg en Bresse, en laquelle esglise » de sa ville de Bourg, la veille de l'Assomption de Notre- » Dame, vint faire en grande humilité sa dévotion, vote et » promesse, et va offrir à l'honneur de Dieu et de Notre- » Dame deux cierges ardants perpétuellement jour et nuit » en l'esglise et devant l'image de la très-haute et glorieuse » Mère de Dieu, dédiquée et fondée en ladicte ville ; et » après avoir fait son offrande de dévotion, le dict comte » Aymon fut guéri et sain de tous points ; et toujours per- » sévérant en sa singulière dévotion et rendant grâce à » Dieu et à sa glorieuse Mère, ordonna le jour de l'As- » somption être faicte dans ladicte esglise une singulière » remembrance et dévotion de la grâce à lui faicte, et que » fût dicte une messe solennellement par les prêtres de » ladicte église, et au milieu de ladicte messe, estre faict » sermon des grandes grâces qui se trouvent envers la glo- » rieuse Vierge Marie pour ceulx qui se recourront à elle » de bon cœur, et que ledict sermon soit faict le visaige » tourné contre l'image de la glorieuse Vierge Marie, et pour

» icelle commémoration, leur donne perpétuellement dix
» florins par an ; et lorsque le comte Aymon eut garison
» et paix en son pays, mercia Dieu et se prist à mener
» bonne vie et sainte (1). »

L'architecture de Notre-Dame de Bourg appartient à plusieurs époques. Une portion de l'abside est du quinzième siècle ; les voûtes, les nefs, les chapelles, le bas de la façade, du seizième ; le reste de la façade et le clocher, du dix-septième. Du sommet de cette façade s'élançait, avant 93, une tour octogone, percée sur chacun de ses pans d'une fenêtre à plein cintre, et supportant un dôme à autant de compartiments, surmonté d'une croix en fer de trente-cinq pieds d'élévation. Tout cela a été détruit par 93 et remplacé par une calotte hémisphérique qui existe encore. Sans être vaste dans son ensemble, cette église a un cachet de grandeur et de majesté, dans sa voûte un caractère rare de distinction et de richesse ; dans son abside, surtout dans le pendentif, un type hardi des savantes combinaisons des maîtres du quinzième siècle, et une boiserie, vrai modèle de l'art du dessin et de la sculpture sur bois au seizième siècle. Nous passons sous silence, comme étrangers à notre sujet, cinq tableaux remarquables qui ornent la sacristie, ainsi que la chaire non moins distinguée par sa simplicité que par son élégance et sa richesse ; et nous mentionnons seulement le tableau de Notre-Dame trouvé par un berger dans le tronc d'un chêne. Maltraité par la Révolution, il a été restauré depuis.

Quelque intérêt que nous offre Notre-Dame de Bourg, elle le cède cependant à l'église de Brou, sa voisine et sa contemporaine. Là, la chapelle de la Vierge, dernière et merveilleuse expression de l'art ogival expirant, commencée, en 1511, par Marguerite d'Autriche, veuve du duc de

(1) Manuscrits de Guichemon, légués à la ville de Bourg.

Savoie, Philibert le Beau, et achevée, en 1536, sous le règne de Charles-Quint, réunit toutes les magnificences de l'art. Un retable en albâtre, de dix-sept pieds de haut sur douze de large, vrai prodige de sculpture, présente à droite et à gauche trois niches superposées, dont chacune renferme, en pleine saillie et du plus beau relief, un des mystères de la Mère de Dieu. Du côté de l'Évangile, est l'Annonciation, scène merveilleuse où la beauté des draperies, le recueillement et la grâce de la sainte Vierge, le lit antique sculpté au fond de la niche, les ornements et les broderies du ciel de lit, les colonnes et les couvertures se disputent l'admiration du spectateur. Du côté de l'épître, est la Visitation; et là vous admirez, avec les figures de Marie et de Joseph, le bonheur et l'empressement de sainte Élisabeth. Aux deux niches supérieures, vous voyez d'une part la naissance du Sauveur avec Marie dans la contemplation et le ravissement, les bergers dans des attitudes d'un naturel parfait, et d'autre part l'adoration des Mages rayonnants de noblesse et d'inspiration. Enfin, aux niches plus élevées, sont, d'un côté, l'apparition de Jésus-Christ ressuscité à sa Mère, et, d'un autre côté, la descente du Saint-Esprit sur Marie et les apôtres, qui respirent tous un enthousiasme divin. Le milieu de ces niches est occupé par l'Assomption; au-dessous est un tombeau entr'ouvert; au-dessus, le Père éternel porté sur des nuages de gloire, attendant sa fille bien-aimée pour la couronner. Des stalles d'albâtre avec des siéges en marbre noir ornent la chapelle dans toute sa longueur; et des carreaux émaillés reproduisant des figures innombrables de saints et de saintes, avec une invocation des litanies de la sainte Vierge ou quelques paroles de l'Écriture leur servant de devise, en formaient autrefois le pavé. L'immense baie du nord contient la plus belle page de peinture sur verre qui soit en France : c'est le couronnement de la sainte Vierge. Là,

toutes les splendeurs du ciel semblent s'être donné rendez-vous. Dieu le Père, vêtu d'une chape éclatante de blancheur, frangée d'or et de broderies, et Jésus-Christ, portant un manteau triomphal, déposent sur la tête de Marie une couronne fermée, enrichie de mille rubis, diamants et pierres précieuses. Marie a une robe d'azur, un voile et un manteau resplendissants des plus brillantes couleurs. Les apôtres occupent le bas du tableau, avec les grands docteurs et les grands saints, défenseurs des prérogatives ou propagateurs du culte de la sainte Vierge, sans oublier saint Philibert et sainte Marguerite comme patrons des royaux fondateurs de l'édifice; et tout cela est exécuté avec une pureté de dessin, un effet de lumière, une harmonie de nuances et de couleurs, qui ont fait dire aux connaisseurs que nulle part la peinture sur verre n'offrait rien de plus beau.

Au-dessus de cet incomparable chef-d'œuvre, est représenté le triomphe de la religion, Jésus-Christ porté sur un char de triomphe que conduisent les quatre évangélistes et les quatre grands docteurs de l'Église. Adam et Ève, suivis des patriarches, des prophètes et des justes de l'ancienne loi, de la mère des Machabées avec ses sept fils, ouvrent la marche. A la suite du char, viennent les apôtres, les martyrs, les docteurs et les saints du Nouveau Testament. Ravis de ce triomphe, les esprits célestes chantent les gloires de Jésus-Christ; et tous les instruments de musique connus semblent résonner et s'animer sous leurs doigts, selon l'inscription latine qui accompagne cette merveilleuse composition : *Triumphantem mortis Christum, æterna pace terris restituta, cœlique janua bonis omnibus adaperta, tanti beneficii memores, deducentes divi canunt angeli;* c'est-à-dire : Jésus-Christ vainqueur de la mort, après avoir rétabli la paix sur la terre et ouvert la porte du ciel à tous les bons, est conduit en triomphe par les anges de Dieu qui chantent le souvenir d'un si grand bienfait.

Si de là nous portons nos pas aux divers points de l'arrondissement, nous trouvons à Pont-de-Vaux, sur la rive droite de la Reyssouze, Notre-Dame de Vaux, qui doit aussi son origine, selon une vieille tradition, à la découverte d'une statue de la Vierge au centre d'une forêt. La piété s'empressa d'élever une chapelle à la nouvelle statue, sur le même emplacement où on l'avait découverte. Les populations voisines vinrent déposer à ses pieds leurs hommages et leurs prières. Plusieurs même voulurent fixer leurs demeures à l'ombre du sanctuaire. Un village remplaça la forêt; et pour faciliter les communications, un pont fut jeté sur la rivière. De là ce village s'appela Pont-de-Vaux, ou, comme porte une ancienne médaille déposée à la bibliothèque de la ville, Pont-de-Vaulx, *Pons Vallium*, pont des vallées. Simple au commencement comme les toits qui l'entouraient, cette chapelle grandit avec les âges. Dès 1386, elle comptait plusieurs autels et plusieurs cloches; et ses fenêtres se découpaient en ogives et en trèfles ornés de vitraux que le temps a fait disparaître. De toutes parts on accourut à Notre-Dame de Vaux prier, remercier et bénir; les pèlerinages devinrent de plus en plus nombreux; les Souverains mêmes vinrent la visiter et l'enrichir des témoignages de leur dévouement. En 1515, Léon X l'érigea en collégiale avec sceau, bourse, archives et autres signes caractéristiques d'église paroissiale. En 1535, le cardinal Louis de Gorrevod, évêque de Maurienne, lui fit par son testament plusieurs legs, comme à son église d'affection. Dans ce sanctuaire si vénéré, la chapelle Notre-Dame occupe le premier rang; elle est d'un goût délicat et pur; on y admire les rosaces, les feuilles d'acanthe en trilobe, les deux niches appendues aux deux côtés de l'ogive, les fenêtres, les créneaux qui se réunissent en lobes, en trèfles et en cœurs. C'est là que bien des larmes viennent se cacher aux yeux du monde, et que la prière

dépose ses confidences. Les mères y apportent leurs enfants malades, le laboureur y demande la fécondité de la terre; là est l'espoir de la ville et des campagnes, des forts et des faibles, des enfants et des vieillards. D'énormes piliers byzantins soutenant le clocher sont placés entre la nef et le chœur, dont les fenêtres élancées, achevées en 1577, forment de gracieuses ogives en harmonie avec celles des chapelles. La façade, toute du dix-huitième siècle et du genre grec, offre deux colonnes corinthiennes avec leurs torses, leurs filets, leurs larmiers, entre deux pilastres ioniques couronnés par un fronton circulaire. Notre-Dame de Vaux possède une belle collection de tableaux, parmi lesquels on admire dans le chœur une Descente de croix, le Lavement des pieds, la Transfiguration, dans la nef la Présentation au temple, l'Adoration des Mages, œuvres de Lagrenée et de Bernet, disciples de Jouvenet. Non moins admirables sont les chefs-d'œuvre en marbre de Carrare dont se compose l'autel, avec ses mosaïques, son vert de mer, ses marbres veinés, ses roses, ses arabesques, ses deux anges aux ailes déployées, dont l'un est la Foi en action, l'autre la Charité en extase.

Dans le canton de Ceyzeriat, sur la paroisse de Ramasse, au sommet d'une montagne d'où l'œil embrasse un horizon sans limites, se trouve Notre-Dame des Couches, dont la statue, honorée autrefois dans un village du nom de Saint-Julien, échappa seule à la ruine de ce village, et fut recueillie dans une maison particulière. En 1610, le pieux dépositaire de la statue lui éleva une chapelle près du lieu où elle reposait avant la catastrophe. Aussitôt ce sanctuaire devint un lieu de pèlerinage; et les paroisses entières y accoururent en procession implorer la Reine du ciel. Jamais on ne passait près de là sans y entrer; souvent même on se détournait de sa route pour saluer Marie, et on n'approchait point de l'autel sans se sentir pénétré d'un saisis-

sement religieux, d'une onction sainte qui consolait et encourageait. 93 commença par enlever la toiture et le pavé de la sainte chapelle; puis voyant que ce premier dégât n'ôtait rien à la dévotion populaire, on en rasa les murs, ensevelissant sous les décombres la statue vénérée. Des femmes pieuses eurent le courage de venir fouiller ces ruines, retrouvèrent cette statue, l'emportèrent, la tinrent soigneusement cachée pendant neuf ans; et dès que l'église paroissiale fut rendue au culte, elles l'y portèrent en triomphe. Dès lors la dévotion à Notre-Dame des Couches se rétablit peu à peu. On restaura la statue et son autel, on les para richement; les pèlerins devinrent chaque jour plus nombreux, et la sainte Vierge multiplia ses faveurs à mesure que la confiance en elle augmentait. Cependant la piété des peuples n'était pas satisfaite; elle voulait qu'on relevât de ses ruines l'ancienne chapelle au sommet de la montagne. On la releva en effet, à la joie inexprimable des populations; et quand elle fut terminée, on se prépara par une retraite générale à la cérémonie de la bénédiction. L'évêque vint lui-même la faire le 9 octobre 1839, remit à son ancienne place la statue chérie; et pendant la messe qu'il célébra, on chanta avec enthousiasme des cantiques à la sainte Vierge. Au moment de la communion, s'offrit un touchant spectacle. On vit s'approcher de la sainte table le maire et l'adjoint en écharpe, tous les membres du conseil municipal, et plus de quatre cents personnes à leur suite. Depuis ce temps, la dévotion à Notre-Dame des Couches a pris un magnifique développement : on y vient avec amour, aussi souvent qu'il est possible; et quand on ne le peut pas, on la salue sur sa montagne, du milieu de la plaine comme du sommet des collines, et en toute circonstance on tourne vers elle un regard d'espérance comme vers une mère aussi puissante que bonne. A côté de la chapelle, est construit un petit ermitage pour servir d'abri aux pèlerins en

cas de pluie et d'orage. Un gardien y demeure, accueille les visiteurs, veille à la propreté de l'édifice, reçoit et fait pieusement les neuvaines qu'on lui confie. Enfin pour exciter encore davantage le zèle, le Saint-Siége, par un rescrit du 22 novembre 1837, a accordé, aux conditions d'usage, une indulgence plénière pour le lundi de Pâques, le 2 juillet, le 15 août et le 8 septembre, avec une indulgence de sept ans et de sept quarantaines, pour la visite sans communion à ce sanctuaire, aux jours précités, ainsi qu'aux fêtes du Rosaire, de la Toussaint et de l'Annonciation, à condition qu'on récitera dans la chapelle cinq *Pater* et cinq *Ave* aux intentions du Souverain Pontife.

Notre-Dame de Bonne-Grâce, à Pont-d'Ain, ne le cède point à Notre-Dame des Couches pour le pittoresque de son site; car elle est placée sur le point le plus élevé de la dernière chaîne du Revermont. C'est une chapelle simple et de bon goût, avec une flèche élégante portant une statue de l'Immaculée Conception, et avec un magnifique autel surmonté d'une belle statue de Marie entourée d'anges qui déroulent à ses pieds les titres de ses grandeurs. Le tout est dû au zèle de monseigneur Devie, ce pieux prélat qui a laissé à Belley une mémoire à jamais bénie. Des missionnaires sont établis près de là, qui y prêchent, y entendent les confessions et y célèbrent la messe tous les samedis. L'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires y est en grand honneur, et la reconnaissance des grâces obtenues a déjà suspendu aux murs de sa chapelle plusieurs *ex-voto*.

Au canton de Saint-Trivier, sur la paroisse de Cormoz, se trouve Notre-Dame de Bel-Or, construite au dix-septième siècle par un gentilhomme qui, emporté par son cheval sans frein à travers une forêt, allait infailliblement périr, lorsqu'au détour du chemin, près d'un grand arbre, soudain le cheval effrayé se calme et s'arrête. Le cavalier,

surpris regarde tout autour pour découvrir ce qui a pu arrêter ainsi son coursier fougueux. Il aperçoit une statue de la Vierge pendante aux branches d'un arbre. Il la salue comme sa libératrice, descend de sa monture et, tombant à genoux, il lui exprime sa reconnaissance. Puis, il la fixe au tronc de l'arbre; et dès lors les voisins vinrent à leur tour lui offrir leurs hommages. Elle était l'objet de la vénération publique, lorsqu'on jugea convenable de lui bâtir un oratoire dans ce lieu, qu'on appelait Bel-Or, pour une cause que nous ignorons. Ce sanctuaire devint bientôt cher à la piété de tous les fidèles; ils s'y rendaient dans les nécessités pressantes, et Marie ne tardait pas à les exaucer; ce qui lui fit donner le nom de Notre-Dame de Prompt-Secours. La piété et la confiance des peuples sont encore aujourd'hui les mêmes. Chaque mois, de nombreux habitants des douze paroisses environnantes y viennent en pèlerinage, et y reçoivent une prompte assistance. Lors de l'invasion du choléra, Damsure et les paroisses voisines s'y rendirent en procession; et la terrible épidémie, qui avait commencé ses ravages dans la contrée, s'arrêta tout à coup et disparut. Ce ne sont pas seulement les souvenirs du passé qui inspirent la piété et le recueillement dans cette bénite chapelle; tout y est dans un si parfait état de décence et de propreté, les pèlerins y chantent et y prient de si bon cœur, qu'on ne peut la visiter sans être ému et saisi de la sainteté du lieu.

Enfin, au canton de Coligny, sur la paroisse de Salavre, on honore Notre-Dame de la Roche. Rien de pittoresque comme son site: entre deux collines qui se prolongent parallèles, puis se replient de manière à former comme le chœur d'une vaste cathédrale qu'entoure une ceinture de rochers abrupts, couleur de rose, et percés de grottes nombreuses, au fond de ce temple bâti par la nature, repose dans sa niche rustique Notre-Dame de la

Roche, comme suspendue entre le ciel et la terre, pour exercer au ciel sa douce médiation, et reine de la vallée, dominer tout ce qui l'entoure. Là elle reçoit, surtout le dimanche, de nombreuses visites; on y récite le chapelet, on y chante des cantiques, on y fait brûler des cierges, et on y obtient des grâces. Plus d'une fois, Notre-Dame de la Roche a écarté la grêle et les orages qui ravageaient les contrées voisines; et par reconnaissance on a placé sur la façade du presbytère une image en pierre précieuse de la Vierge immaculée. Plus d'une fois des grâces, dans l'ordre spirituel, y ont été obtenues. Toute la paroisse s'est agrégée à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires; et les parois de la roche vive portent appendus des tableaux pieux, commémoratifs des grâces reçues.

L'arrondissement de Trévoux n'offre pas moins que celui de Bourg des monuments de sa dévotion à la Mère de Dieu. A seize églises paroissiales placées sous le vocable de Marie (1), il joint cinq sanctuaires où on lui rend des hommages particuliers. Le premier est au canton de Thoissey, sur la paroisse de Montmerle, Notre-Dame des Minimes, placée sur un des points les plus élevés qui dominent la charmante vallée de la Saône, et dotée d'une image miraculeuse de la Vierge. Elle existait au moins dès le commencement du quatorzième siècle, puisqu'en 1347 on instituait un chapelain pour la desservir (2). Plus tard, on voulut y établir six chanoines réguliers de Saint-Augustin; mais le projet n'ayant pas été mené à bonne

(1) Ce sont : la chapelle du Châtelard, Notre-Dame de Beaumont, Crans et Chalamont dans le canton de Chalamont; Chaneins, Cesseins, Villars, Fareins dans le canton de Saint-Trivier-sur-Moignans; Montluel, Laboisse, Neyron dans le canton de Montluel; Abergement, Sulignat, Chaveyriat dans le canton de Châtillon-lez-Dombes; Charmoy dans le canton de Meximieux; et Jassans dans le canton de Trévoux.

(2) Archives de l'Empire à Paris, registre 1391, cote 588.

fin, on la confia aux religieux Minimes, qui la desservirent jusqu'en 93. Restaurée après la Révolution et rendue au culte par monseigneur Devie, elle a recouvré son ancienne célébrité. De toutes parts on accourt vers la sainte montagne ; tous les samedis et souvent les autres jours, le saint sacrifice s'y célèbre. Aux principales fêtes de la Vierge, le concours est considérable, et tous s'en retournent consolés.

Au canton de Châtillon-lez-Dombes se trouve encore Notre-Dame de Beaumont, à Beaumont même, autrefois chapelle annexe fort visitée des pèlerins, aujourd'hui église paroissiale, d'un gothique élégant de la fin du quinzième siècle, enrichie de plusieurs tableaux de prix et d'*ex-voto*, gages des faveurs que Marie se plaît à accorder dans ce pieux sanctuaire. C'est là le pèlerinage chéri des habitants de la Dombe. Ils y viennent en grand nombre à toutes les fêtes de la Vierge ; les jeunes mères viennent s'y vouer et vouer le fruit de leurs entrailles à Marie ; et dès que l'enfant est en âge de faire le pèlerinage, on l'y mène pour accomplir son vœu et remercier la sainte Vierge. Le lundi de Pâques et le mardi de la Pentecôte, il y vient des pèlerins jusque de Lyon, de Mâcon et du Beaujolais. Cette église doit sa belle et récente restauration à un miracle de Notre-Dame. Le curé actuel de Beaumont, se trouvant, à une heure avancée de la nuit, fort éloigné de son presbytère, dont le séparait un grand étang glacé, s'élança à l'aide de patins sur cet étang. Il vole comme l'éclair. Mais voilà que tout à coup la glace se brise ; il tombe dans l'abîme. Vainement il essaye de se cramponner à la glace qui reste à la surface : celle-ci se rompt sous la pression de ses mains. Il appelle du secours ; il n'est pas entendu. Cependant ses membres se glacent, les forces l'abandonnent ; il va périr. Dans cette extrémité, il fait vœu à Notre-Dame de Beaumont d'employer ses ressources et son influence à la res-

tauration de sa chapelle, s'il échappe au danger. Le vœu fait, il pousse un nouveau cri de détresse; les chiens de la ferme voisine l'entendent, et éveillent par leurs aboiements les gens de la ferme; ceux-ci, entendant à leur tour le cri de détresse, se lèvent en toute hâte, accourent à l'étang, et à l'aide d'échelles et de cordes retirent des eaux leur pasteur qui allait périr. Depuis ce moment, le curé, fidèle à son vœu, n'épargna rien pour la restauration de l'église, et la remit en l'état où elle est encore aujourd'hui.

Le canton de Montluel a, dans son chef-lieu, Notre-Dame des Marais, qui, entourée de la plus touchante dévotion, opéra tant de miracles dans les âges anciens, et qui encore aujourd'hui voit à ses pieds les populations pleines de confiance et d'amour. Détériorée par la révolution de 93, cette chapelle a été restaurée dans le meilleur goût. De beaux vitraux n'y laissent pénétrer que cette lumière tempérée qui dispose au recueillement et à la prière. L'autel a été refait dans le style de l'édifice, ainsi que les autres décorations; enfin, tout dans ce pieux sanctuaire console et encourage la piété des pèlerins.

Le canton de Chalamont possède, sur la paroisse du Plantay, Notre-Dame des Dombes, monastère et église récemment fondés par monseigneur de Langalerie, évêque de Belley, et confiés à une nombreuse colonie d'enfants de saint Bernard. Ces dignes religieux, connus sous le nom de Trappistes, sont venus, sur l'invitation du pieux et zélé prélat qui gouverne le diocèse de Belley, s'établir dans ces contrées insalubres et marécageuses, pour les assainir, les dessécher, les transformer par leur savante agriculture en des plaines salubres et fertiles; et cette grande et difficile entreprise, ils l'ont placée sous la protection de Marie, comme l'indique la devise du couvent : *Posuerunt me custodem*, ils m'ont établie leur gardienne.

Enfin le canton de Trévoux possède l'église d'Ars, un

des sanctuaires où, grâce à la tendre piété et au zèle apostolique de M. Viannay, de si sainte mémoire, Marie est le plus aimée et le mieux servie. Cet homme de Dieu qui, dès sa première enfance, avait aimé la sainte Vierge avec une sorte de passion, comme il le disait lui-même, commença son ministère dans la paroisse par inspirer aux fidèles la dévotion à la Mère de Dieu, qu'il appelait le tendre refuge et la Mère des pécheurs; et jusqu'à sa mort il ne cessa de prêcher cette dévotion, non-seulement à ses paroissiens, mais aux innombrables pèlerins qui par centaines de mille, chaque année, venaient contempler dans le curé d'Ars un prodige de mortification et d'apostolat, s'édifier de ses héroïques vertus, prendre ses conseils et s'abreuver aux sources de sa foi.

CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS DE NANTUA ET DE GEX.

Si ces deux arrondissements sont moins riches que les précédents en monuments d'amour pour la sainte Vierge, on ne peut en accuser leurs sentiments religieux ; moins étendus et moins peuplés, ils doivent nécessairement offrir moins à l'histoire. Cependant ni l'un ni l'autre n'est sans intérêt.

L'arrondissement de Nantua compte sept églises paroissiales sous le patronage de la sainte Vierge (1). Celui de Gex en compte cinq (2), et chacun de ces deux arrondissements a deux sanctuaires de Marie qui sont lieux de pèlerinage.

Le premier est sur la paroisse d'Arlod, au canton de Châtillon de Michaille, sur le versant rapide d'une montagne, Notre-Dame d'Accout, pèlerinage autrefois très-fréquenté, et célèbre par les miracles qu'on y obtenait : témoin les béquilles nombreuses qui s'y voyaient avant 93; témoin la fille du maire d'Arlod qui y fut guérie, par une neuvaine, d'un mal d'yeux rebelle à toutes les ressources de l'art ; témoin un vieillard de soixante-dix-sept ans qui affirme avoir vu dans sa jeunesse une dame Jacquemier,

(1) Ce sont : Brenod, Lantenay dans le canton de Brenod; Izernore et Leyssard dans le canton d'Izernore; Giron dans le canton de Châtillon-de-Michaille, et Groissiat dans le canton d'Oyonnax.

(2) Ce sont : Ferney, Prévessin, Allemogne dans le canton de Ferney; Chézery dans le canton de Collonge, et Ségay dans le canton de Gex.

de Péaz, portée impotente à la sainte chapelle, descendre d'un pied ferme la montagne rapide. De nos jours, cette chapelle est spécialement fréquentée le 8 septembre. Il s'y rend des pèlerins des paroisses les plus éloignées, et les missionnaires du diocèse y viennent annoncer la parole de Dieu à cette multitude, et entendre les confessions.

Le second sanctuaire est à Cerdon, canton de Poncin, Notre-Dame de Préau, ainsi appelée de ce que, comme un préau, couvert de verdure, de vergers et de fruits, elle est fermée de toutes parts par les collines. Ces beautés de la nature, cet espace resserré, le calme profond de cette solitude, tout rappelle le jardin de l'Épouse des Cantiques et invite à la prière. A en juger par l'arcature ancienne et gothique de l'entrée du sanctuaire, on reporterait la fondation de l'édifice à l'époque du règne de l'art ogival; à en juger par le piédestal, pierre ouvragée engagée dans le mur, et qui servait autrefois de support à la statue de Marie, on la reculerait jusqu'à l'époque de la sculpture byzantine, vers la fin du douzième siècle; et elle serait l'ouvrage des Chartreux qui vinrent alors s'établir à Meyria. A la façade antérieure, se détache en saillie un poisson, dont la partie supérieure se termine par le corps d'un enfant, à tête nimbée, aux bras en croix, relevés à angles droits à partir des coudes; et sa main droite porte le globe; ce qui semble être une variété de l'ἰχθὺς, symbolisme de Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. La dévotion à Notre-Dame de Préau s'étend dans le haut et le bas Bugey et même bien avant dans la Bresse; le 8 septembre est le jour de la réunion principale, et forme pour trois ou quatre paroisses environnantes une plus grande solennité que leur fête même patronale. La messe s'y célèbre avec pompe, et plusieurs prêtres réunis ne suffisent pas à bénir les femmes, les enfants, les pèlerins de toute classe et de toute condition, qui se pressent au pieux sanctuaire. Après la

journée passée en prières, la multitude demeure encore, toute la nuit suivante, devant l'image de Marie et semble ne pouvoir s'en séparer. Notre-Dame de Préau guérit de toutes sortes de maladies, et les habitants en citent de nombreux exemples; mais surtout elle guérit de la peur les enfants craintifs, sujets à des frayeurs qui alarment pour leur santé et pour leur avenir. On en cite également des exemples. Aussi se plaît-on à orner son sanctuaire. La belle fenêtre ogivale qu'avait fermée le dix-septième siècle a recouvré ses meneaux et sa jolie verrière; une grille en bronze, d'un beau travail, ferme l'entrée du chœur, et l'ensemble de la chapelle est un des plus riches du diocèse.

Les deux sanctuaires de l'arrondissement de Gex sont Notre-Dame de Confort, au canton de Collonge, et Notre-Dame de l'Assomption à Allemogne, paroisse de Thoiry, canton de Ferney. Notre-Dame de Confort est l'œuvre des religieux cisterciens de Chézery, qui possédaient à Confort plusieurs riches dépendances, et surtout de leur abbé saint Roland, riche seigneur anglais qui avait échangé les plaisirs du monde et les douceurs de la patrie contre la solitude et les austérités du monastère de Chézery, dont il devint abbé, malgré lui, après en avoir été le modèle. Ce fervent religieux, tout dévoué à la sainte Vierge, et jaloux d'en répandre le culte tout autour de lui, éleva, dans la deuxième moitié du douzième siècle, au village de Confort, une chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Ce sanctuaire devint bientôt cher aux fidèles; ils y accoururent en foule, surtout aux fêtes de la sainte Vierge; et depuis lors, le concours des peuples s'y est toujours soutenu. Pour récompenser et encourager ce zèle, Léon XII a, par un bref du 22 novembre 1828, accordé à perpétuité une indulgence plénière à une des fêtes de la Conception, de la Nativité, de l'Annonciation et de l'Assomption, ou un des jours des octaves de ces fêtes, et une indulgence

de quarante jours, pour y entendre la messe le samedi. Cette chapelle est aujourd'hui église paroissiale, grâce au zèle des habitants, mais surtout au concours que leur a prêté la célèbre sœur Rosalie, qui, après avoir été pendant cinquante ans la providence des pauvres dans le quartier le plus malheureux de la capitale, mourut à Paris en février 1856. Cette angélique fille de saint Vincent de Paul était née à Confort; c'était aux pieds de Notre-Dame de Confort qu'elle avait passé sa première enfance, et s'était formée à ces vertus héroïques qui en ont fait une des plus pures gloires de son siècle.

Notre-Dame d'Allemogne, moins éloignée dans les terres, a traversé bien plus de vicissitudes. Bâtie d'abord en 1445 par le seigneur de Livron, détruite en 1540 par les Bernois, relevée en 1580 par le marquis d'Allemogne, elle servit en 1680 à une mission qui ramena tous les habitants, sans exception, au giron de l'Église. Renversée de nouveau en 93, relevée en 1816, elle voit affluer constamment de nombreux pèlerins dans son enceinte. Chaque année, il s'y fait une neuvaine avant l'Assomption; et, le jour de la fête, de nombreuses communions et de ferventes prières couronnent ces exercices.



ARCHIDIOCÈSE DE BESANÇON [1].

Dans ce grand diocèse, il n'est presque pas de paroisse qui n'ait, de temps immémorial, un oratoire de Notre-Dame, quelques confréries, quelque légende populaire de la sainte Vierge, ou quelque gracieuse tradition relative à son culte. Son image se voit dans les vallées comme dans les montagnes, sur le bord des chemins comme au sommet des rochers, au fond des forêts comme au milieu des plaines cultivées. On la rencontre surtout dans les passages difficiles et dangereux, avec cette inscription : *Vitam præsta puram, iter para tutum.* Ce qui faisait dire à un auteur du dix-septième siècle (2) que *la Franche-Comté ne cède à aucune autre province en affection pour la reine des Cieux,* et à un autre auteur de la même époque (3), qu'*il est peu de pays où la sainte Vierge ait un si grand règne dans un si petit comté.* Aussi est-ce avec bonheur que chaque année, au jour de la solennité de l'Immaculée Conception, toutes les paroisses, par la bouche de leurs pasteurs respectifs, renou-

(1) Nous devons les renseignements sur ce diocèse à M. l'abbé Suchet, supérieur du petit séminaire d'Ornans, qui prépare un grand ouvrage plein d'intérêt sur *Notre-Dame de Franche-Comté.* Les quelques pages que nous donnons ici, comparées à ce beau travail, ne sont que comme quelques miettes tombées d'une table magnifiquement servie.

(2) Le P. Poiré, *Triple couronne.*

(3) Dom Gody, auteur de l'*Histoire du Mont-Rolland.*

vellent à haute voix leur consécration à son culte et à son amour. Pour raconter en détail l'histoire d'un culte si populaire en ce diocèse, nous étudierons dans un premier chapitre l'arrondissement de Besançon; dans un second chapitre les arrondissements de Pontarlier, de Baume et de Montbéliard. Après avoir ainsi visité tout le département du Doubs, nous verrons dans un troisième chapitre le département de la Haute-Saône.



CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE BESANÇON.

Saint Lin, premier apôtre de *Vesontio*, nom primitif de la ville de Besançon, n'eut pas plutôt été accueilli et reçu comme l'envoyé de Dieu chez Onasius, tribun militaire, qu'il éleva, dans la maison même de son hôte, une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Étienne (1) ; et telle fut l'origine de la cathédrale, que les annales de la ville nous présentent toujours en effet sous l'invocation de la Mère de Dieu, concurremment avec saint Jean, qui en a toujours été aussi le patron titulaire. Reconstruite sous Charlemagne (2), consacrée en 1148 par Eugène III, en l'honneur de la Vierge et des Saints (3), cette église n'a cessé d'être un centre de dévotion à la Mère de Dieu. C'est à l'autel de Marie que l'évêque célébrait l'office de Noël, entouré du clergé, qui s'y rendait en procession en chantant l'hymne *Virgo sancta et immaculata* (4). C'est là que se solennisaient avec pompe toutes les fêtes de la Vierge. Ces jours-là, on sonnait trois fois les cloches en son honneur ; on étendait les plus riches tapis devant son autel, qu'on ornait en même temps des plus beaux candélabres ; chacun des assistants portait, pendant l'office, un cierge à la main ; et la procession des prêtres et des lévites se dérou-

(1) Chifflet, *Vesunt.*, p. 2 à 11.
(2) Dunod, *Histoire de l'Eglise*, 1-75. — Poiré, *Triple couronne*, tome I.
(3) *Ibidem*, p. 155.
(4) Richard, *Histoire du diocèse*, t. 1, p. 258.

lait sous les arceaux du cloître en chantant : *Ave, gratia plena* (1). Le jour de l'Assomption, on déployait une magnificence plus grande encore : l'évêque y officiait, entouré de cinq prêtres, cinq diacres, cinq sous-diacres et autres officiers (2). Nulle part enfin le culte de Marie n'était plus splendide qu'à la cathédrale ; et les divers archevêques qui se sont succédé sur le siége de Besançon ont toujours tenu à honneur cette distinction. Ils estimaient la cathédrale l'église chérie de la sainte Vierge ; et, dans cette vue, plusieurs d'entre eux ont voulu y être enterrés pour attendre la résurrection sous les ailes de celle que l'Église appelle la Porte du Ciel.

Les fidèles, partageant les sentiments de leur premier pasteur, remplissaient cette église des monuments de leur piété. De là sont venus ces tableaux, ces statues, ces images antiques de Marie, qu'on y voyait de toutes parts, et dont le détail peut se lire dans les procès-verbaux du siècle dernier. De là ces vêtements de la Vierge, ces pierres de son tombeau envoyées à Besançon par l'empereur Théodose ou rapportées des croisades, et enchâssées par la piété des fidèles dans de magnifiques reliquaires d'argent, que 93 a pillés.

La dévotion des peuples se portait principalement sur la chapelle où se vénérait Notre-Dame des Jacobins. C'était une statuette de Marie qui, dans le principe, avait appartenu à un chanoine, Claude Ménétrier. Ce pieux chanoine, l'ayant emportée avec lui dans un voyage qu'il fit à Rome en 1638, allait périr avec tout l'équipage dans une affreuse tempête, lorsqu'il lui vint en pensée d'exposer sa sainte image sur le navire, et d'inviter tous les passagers à prier avec lui. Ils prient en effet, et tous échappent au danger. De retour à

(1) Richard, *Histoire du diocèse*, t. I, p. 581.
(2) *Rituel de saint Prothade*, p. 581 et suiv. et 616.

Besançon, Claude Ménétrier n'imagina rien de mieux pour faire honorer l'image à laquelle il devait la vie, que de la confier à l'église des Dominicains, où, exposée publiquement, elle pourrait recevoir les hommages des fidèles. Elle les y reçut en effet. Notre-Dame des Dominicains ou Jacobins devint célèbre ; de toutes parts on venait la prier. Le Saint-Siége en autorisa la fête pour le 12 janvier de chaque année, en y ajoutant des indulgences, et Marie illustra son image par des faveurs extraordinaires. A la suppression des ordres religieux, on transféra la sainte image à la cathédrale ; et là elle continua de recevoir les hommages des fidèles. Chose remarquable, même pendant les plus mauvais jours de la Révolution, on ne cessa de venir l'y honorer (1), et des cierges nombreux allumés ne cessèrent d'attester la confiance qu'on avait en elle. Depuis le retour de l'ordre, cette confiance n'a fait que s'accroître ; et on a embelli la chapelle où se vénère cette sainte image.

La ville de Besançon honore encore la Mère de Dieu à Notre-Dame de Jussa-Moutier, sanctuaire bâti dans le voisinage par l'évêque saint Donat, vers le milieu du septième siècle. Saint Claude, archevêque de Besançon, y célébrait souvent les divins mystères ; et l'on montrait encore, il y a deux siècles, l'autel où il offrait le saint sacrifice (2). Les paroisses de la ville y allaient souvent en procession ; le clergé de la cathédrale s'y rendait de même au jour des Rogations et au commencement du carême, marchant pieds-nus, chantant des litanies et des psaumes (3). Le 8 septembre surtout, il déployait, en l'honneur de Notre-Dame de Jussa-Moutier, toute la pompe du culte ; il y allait en procession avec croix, bannières et profusion d'encens qui embaumait l'air de ses parfums ; et

(1) *La Vedette,* journal de Besançon, en 1793.
(2) Dom Gody, *Histoire de Mont-Rolland*, p. 17.
(3) Le *Rituel de saint Prothade*, p. 585 et 610.

l'évêque officiait, assisté de deux prêtres, de trois diacres et de trois sous-diacres. Au dernier siècle, le clergé de la Madeleine se réunit à celui de la cathédrale pour aller y célébrer la messe au jour des Rogations, et bénir les eaux du Doubs (1). Indépendamment de ces réunions générales, les fidèles venaient y prier, chacun en son particulier : « car ce sanctuaire, éloigné du bruit, écrivait le père » Poiré, est fort propre au recueillement; il s'y opère sou- » vent des miracles; ce qui fait qu'il n'y a jamais faute de » personnes qui y vont faire leurs prières. » De là le nom de Porte-Notre-Dame donné à la porte de la ville qui est voisine de la chapelle. Aujourd'hui, tout ce vénérable sanctuaire a disparu; le nom seul a survécu et a été recueilli comme un doux héritage par l'ancienne église Saint-Vincent, qui s'appelle depuis lors l'église Notre-Dame, et qui s'est montrée digne de ce nom par sa célèbre confrérie de *Notre-Dame du Cordon bleu*, à laquelle Clément XI accorda deux bulles d'indulgences en 1708 et 1711. Cette confrérie, très-nombreuse, composée de dames et de demoiselles de toutes les paroisses de la ville, se réunissait, tous les dimanches, pour de pieux exercices, solennisait sa fête patronale le 15 août avec grande magnificence, et faisait célébrer un grand nombre de messes pour chaque associée qui venait à décéder, conformément à son but principal, qui était le soulagement des âmes du purgatoire (2).

Notre-Dame des Cordeliers était une autre célébrité, chère à tous les serviteurs de la Reine du Ciel. Là, sous la direction des enfants de saint François, s'établit, au treizième siècle, la confrérie de l'Immaculée Conception, au même temps où la fête de ce glorieux privilége de Marie s'introduisait dans tout le diocèse. Il n'en fallut pas davan-

(1) *Mercure de France*, lettres de l'abbé Fleury sur les anciens usages de l'Église de Besançon.

(2) Procès-verbal de la visite du cardinal de Choiseul, en 1772.

tage pour concilier à Notre-Dame des Cordeliers les sympathies universelles. Les familles les plus considérables de la ville, ainsi que la classe des marchands, voulurent y avoir leurs chapelles, dédiées la plupart à la sainte Vierge. De toutes parts, on y vint prier; et des grâces nombreuses s'y obtinrent; à ce point que l'archevêque Claude d'Achey, en 1643, donna à l'église, dans un acte public, le titre de miraculeuse. Plusieurs grands personnages demandèrent à y avoir leurs tombeaux : l'archevêque Vital II et Jacques de Bourbon, roi de Naples, y furent inhumés. Cette célèbre église, détruite au siècle dernier, s'est relevée de ses ruines, et forme aujourd'hui la magnifique chapelle du collége de Saint-François-Xavier. Là, la Vierge immaculée a retrouvé son trône; le grand vitrail la montre encore à tous les regards, et les anciens souvenirs revivent tout entiers.

L'église de la Madeleine avait aussi son sanctuaire de Marie, connu sous le nom de Notre-Dame du Cloître, où l'on venait demander la guérison des infirmités corporelles. En 1624, tout le cloître de la Madeleine ayant été la proie d'un incendie, les flammes respectèrent la Vierge et son voile, qui ne reçurent aucune atteinte, quoique sa niche eût été réduite en cendres (1). Le miracle attira à ce sanctuaire grand nombre de pèlerins, et inspira tant de confiance aux divers sanctuaires placés sous le vocable de Marie, que plusieurs entreprirent de longs voyages pour visiter les lieux de pèlerinage les plus renommés. Il y en eut qui allèrent jusqu'à Notre-Dame de Montaigu en Flandre; ils en rapportèrent des morceaux du chêne où reposait l'image miraculeuse de Marie, et en façonnèrent ensuite de petites statues, qui opérèrent plusieurs fois des miracles, comme nous avons eu souvent occasion de le dire. Les Jésuites, dans leur église de Saint-François-Xavier,

(1) Le P. Poiré, *Triple couronne*.

avaient une de ces statuettes; et de nombreux *ex-voto* en ayant constaté la puissance, ils y établirent une confrérie dite de la Purification ou de Notre-Dame de Bon-Secours. Cette confrérie avait cet avantage, que, quand un associé allait en voyage, on lui remettait une lettre patente, sur la présentation de laquelle il était reçu fraternellement dans tous les lieux où existait une confrérie semblable.

Notre-Dame du Mont-Carmel, dans l'église des Grands-Carmes qu'avait fondée, au quatorzième siècle, l'amiral Jean de Vienne, n'attirait pas moins la vénération publique; là était établie la confrérie du Scapulaire, qui, de cette église, se répandit bientôt dans toute la province, mais en reconnaissant toujours les Carmes comme son centre et son foyer. Lorsqu'en 93 on convertit l'église des Carmes en lieu profane, la confrérie passa à l'église Saint-Maurice, ainsi que l'image de Notre-Dame qu'on vénérait aux Carmes.

Enfin, dans le cloître et dans le monde, c'était un zèle égal à honorer Marie. Chez les Annonciades Célestes, on faisait profession de reproduire ses vertus. A la chapelle de la Conception Immaculée, dans la rue Neuve, les dames de la ville se réunissaient, chaque semaine, sous ses auspices, pour s'exciter à imiter ses saints exemples; et Innocent X encouragea par des indulgences ces pieuses réunions. A Saint-Maurice, c'était une association de servantes chrétiennes, qui fut érigée en archiconfrérie, en 1850, sous le titre de Conférence des Filles de l'Assomption, et enrichie de nombreuses indulgences. Chaque dimanche, les associées se rassemblent, et reçoivent des instructions adaptées à leur condition, et propres à les entretenir dans la piété. Plusieurs associations semblables, formées sur le modèle de celle-ci, s'y sont affiliées (1).

(1) *Rosier de Marie*, t. I, p. 328.

Dans presque toutes les familles se trouvait l'image de Notre-Dame des Jacobins; à la façade de la plupart des maisons était une statuette de Marie, dans une niche gracieuse qu'on y avait pratiquée. Aux écoles, la Mère de Dieu était honorée comme la patronne des études; et on lui dédiait les thèses pour le doctorat en théologie. Partout enfin on l'honorait sous des titres divers, les uns empruntés à la nature, comme la Vierge de la Rose, la Vierge du Buis, spécialement chère aux conférences de la paroisse Saint-Jean; les autres, tirés des sentiments les plus propres à attirer toutes les sympathies, comme Notre-Dame de Consolation, Notre-Dame de Pitié. Dans les grandes calamités, on ne s'en tenait pas à ces témoignages ordinaires de dévotion; alors la confiance en Marie croissant en proportion des malheurs, on éclatait en démonstrations solennelles. Ce fut ainsi qu'au commencement du dix-septième siècle, lorsque survint la peste, on fit aussitôt partir une députation pour Notre-Dame de Gray, dès lors très-célèbre.

Il faut du reste le reconnaître, cette dévotion si universelle pour Marie était due principalement aux Pontifes qui se sont succédé sur le siége de Besançon, et qui l'ont toujours prêchée, plus encore par leurs exemples que par leurs paroles et leurs écrits. Au onzième siècle, l'archevêque Hugues Ier entreprit de relever de ses ruines l'église de Saint-Paul; il la consacra à la Mère de Dieu. Au siècle suivant, l'archevêque Algrin bâtit un monastère de cisterciennes sous le vocable de Marie. En 1306, un autre archevêque fonda, aux portes de la ville, le chapitre de Notre-Dame de Beaupré, où se vénérait une ceinture de la Vierge apportée d'Orient par les croisés (1). En 1411, l'archevê-

(1) Cette relique est aujourd'hui dans l'église des missionnaires du diocèse, au village d'École.

que Mirbaud de Rougemont éleva dans une terre de son domaine le sanctuaire de Notre-Dame de Leffond qui subsiste encore aujourd'hui. Au seizième siècle, lorsque le protestantisme voulut envahir la Franche-Comté, les archevêques de Besançon, entre autres Antoine de Vergy et Claude de la Baume, invitèrent les fidèles à implorer l'assistance de celle que l'Église appelle le fléau des hérésies; et sous leur inspiration, se formèrent, sur tous les points, des confréries de la sainte Vierge, dans le but de conserver la foi intacte. Au dix-septième siècle, Claude d'Achey, par un vœu solennel du 13 septembre 1642, consacra sa ville épiscopale et son diocèse à la Vierge immaculée. Entrant aussitôt dans l'esprit du prélat, les fidèles élevèrent de toutes parts des sanctuaires à Marie. Alors parurent, sur tous les chemins, des oratoires de Notre-Dame de Pitié, de Notre-Dame des Sept-Douleurs, de Notre-Dame de Bon-Secours, de Notre-Dame de Consolation, de Notre-Dame des Malades, de Notre-Dame de Miséricorde et autres noms semblables, qui indiquaient qu'au milieu des fléaux de la guerre, de la peste et de la famine dont souffrait alors la Franche-Comté, Marie était le refuge universel, et comme on l'a souvent dit, l'espoir des désespérés. C'est ainsi que de Besançon, comme de son foyer, rayonnait sur tous les points du diocèse la dévotion à Marie.

Près d'Émagny, était Notre-Dame de Belle-Fontaine, pèlerinage autrefois fameux, dont la chapelle fut érigée, en 1139, par le chanoine Rambaud, pour un prieuré de l'ordre de Saint-Augustin. Dans l'église de ce prieuré, dit un vieux chroniqueur, « se voit une image très-ancienne » de Notre-Dame, taillée en bois de relief, que l'on tient, » par tradition, y avoir été de tout temps placée par le fon- » dateur lui-même, pour attirer la dévotion, laquelle y a » été autrefois fort fervente, la Vierge ayant favorisé tout le » voisinage d'un nombre de grâces si abondant, qu'elles

» ont été épandues tout au large de la contrée, où les » vieux habitants se plaisaient à les raconter. L'église de » Belle-Fontaine est aujourd'hui un édifice profane, mais » la statue miraculeuse existe encore, et se conserve comme » un monument précieux des âges de foi. »

Dans le canton d'Amancey était Notre-Dame des Aventures, aujourd'hui complétement détruite.

Dans le canton de Boussières était, à Thoraise, Notre-Dame du Mont, qui, commencée vers la fin du seizième siècle, fut consacrée en 1615, et qui, quinze ans plus tard, était déjà réputée un des principaux pèlerinages de la Franche-Comté. Dévastée par la guerre de dix ans et restaurée ensuite, elle fut consacrée de nouveau le 21 novembre 1648 sous le titre de l'Annonciation de Notre-Dame. De 1615 à 1725, Notre-Dame du Mont vit accourir à son autel une foule de pèlerins; les nouveaux époux surtout aimaient à y faire bénir leur alliance. Un prêtre, attaché à cette chapelle sous le nom d'ermite, y recevait les fidèles, faisait les mariages et les baptêmes; et longtemps on vit le nom de l'un de ces pieux gardiens, Claude Chanut, appendu au mur de l'église, comme *ex-voto* de sa reconnaissance, de ce que, tombé à une profondeur de cent douze pieds, il ne s'était fait aucun mal. Rebâtie en 1725 et bénite deux ans après, elle reçut les dépouilles de Claude Chanut, qui mourut peu après avoir achevé la reconstruction de son sanctuaire chéri. L'archevêque Claude d'Achey avait institué dans cette église, le 10 septembre 1647, une confrérie dite de Notre-Dame du Mont, qui produisit, dans toute la province, des fruits merveilleux de vertu (1). Les confrères allaient, une fois l'an, à cette sainte chapelle, et se proposaient, outre le culte de Marie, le soulagement des morts et l'édification des vivants par les pratiques de cha-

(1) Mss. de la Bibliothèque impériale, *Collection Fontette.*

rité. Cette association, une des plus répandues dans la province, parmi le peuple, la noblesse et le clergé, fut confirmée, en 1661, par Innocent XI, et enrichie d'indulgences; ce qui, en 1724, fit élever de cent à cinq cents le nombre des membres associés. Un prieur choisi parmi les hauts dignitaires du clergé dirigeait la confrérie; et, selon le temoignage de l'un d'eux, cette direction fut, quelque temps, confiée à l'abbé de Grammont, qui devint plus tard archevêque de Besançon. « C'était, ajoute le même auteur, un » vrai sujet d'édification de voir des personnes de toute » condition, soit de la ville, soit de la campagne, suspen» dre leurs occupations, pour venir en ce lieu satisfaire leur » piété et rendre leurs hommages à Marie. Ce n'était pas » une dévotion qui ressentît l'éclat ni le faste, c'était une » assemblée pieuse de gens de bien, qui venaient unique» ment pour honorer Dieu. »

La charité en était l'âme : « Sans cette vertu, disent les » statuts, on ne mérite pas le nom de confrères. » Aussi, quand Innocent XI approuva cette confrérie, il la loua surtout pour ses œuvres de miséricorde; et si Anne Biget, en religion sœur Marthe, a immortalisé son nom par tant d'actes d'héroïque charité, Notre-Dame du Mont a été l'école où elle s'est formée, la source où elle a puisé son sublime dévouement. Mais, hélas! la révolution de 93 rasa ce saint lieu; et tant de beaux souvenirs allaient périr, lorsqu'en 1855 le curé de Thoraise tenta de relever l'antique chapelle de ses ruines, que recouvraient alors les ronces. Ses successeurs continuèrent la sainte entreprise, et maintenant l'œuvre touche à son terme. Quant à la confrérie, le renversement de son sanctuaire ne lui porta point préjudice. Il n'y eut pour elle que changement de domicile. Elle passa à École dans l'église des missionnaires du diocèse. Là se font ses réunions générales; là se célèbre sa fête patronale le 17 août; là aussi, ce qui la rehausse et

lui donne un nouveau lustre, se conserve une ceinture de la sainte Vierge, que l'impératrice Eudoxie, retirée dans la Palestine, envoya de Jérusalem à sa belle-sœur, sainte Pulchérie (1), et dont Placidie, qui l'avait reçue de son neveu, l'empereur Théodose le Jeune, frère de sainte Pulchérie, fit présent à saint Célidoine, seizième archevêque de Besançon. Cette sainte relique resta à la cathédrale jusqu'en 1306, et l'on y chantait en son honneur une hymne qu'on peut lire dans l'ancien bréviaire de Besançon (2). Mais alors l'archevêque, ayant consacré et dédié à Notre-Dame la collégiale de Beaupré, lui donna la précieuse relique (3). On l'y vénérait avec amour, lorsqu'en 1686 l'archevêque crut devoir la confier à la communauté des missionnaires du diocèse. Enfin, en 1818, un de ces missionnaires, M. Constant, qui l'avait cachée pendant la Révolution, la remit aux missionnaires ses confrères, dès que leur maison fut établie à École. C'est là qu'après une enquête sévère qui en constata l'authenticité, l'archevêque de Besançon permit de l'exposer à la vénération des fidèles (4).

Quelque célébrité qu'eût Notre-Dame du Mont, Notre-Dame du Buillon, sur les bords de la Loue, ne lui était guère inférieure. Son origine remonte au temps de saint Bernard. Ce grand saint, visitant les maisons de son ordre, encouragea le bienheureux Burchard, abbé de Bulerne, à fonder de nouveaux monastères pour tant d'âmes dégoûtées du monde, et qui ne trouvaient pas où se retirer. Celui-ci, docile aux conseils de l'homme de Dieu, fit choix d'une belle vallée, à l'orient du rocher de Belière, en obtint la cession des sires de Chenecey à qui elle appartenait, et y envoya douze religieux avec des troupeaux et

(1) *Hist. eccl.*, par Nicéphore Calixte, XV, 14.
(2) Chifflet, *Hist. de Besançon*, 7.
(3) P. Poiré, *Triple couronne*.
(4) *Rosier de Marie*, t. IV, p. 429.

tout le mobilier nécessaire. Le premier soin de ces nouveaux venus fut de se bâtir une église et un monastère. L'entreprise leur fut facile; car Richard, seigneur de Montfaucon, s'engagea à payer tous les frais de construction. Aidés d'un tel appui, ils se mirent à l'œuvre, y travaillèrent, pendant quatorze ans, avec autant d'intelligence que de zèle; et en 1147, ils eurent terminé leur bel édifice. Alors Humbert, archevêque de Besançon, vint bénir le monastère, et consacra solennellement, sous le vocable de la Vierge, la nouvelle église, qui prit dès lors le nom de Notre-Dame de Buillon (1). Les habitants de la contrée s'affectionnèrent à ce nouveau sanctuaire; les sires de Scey, de Montfaucon, de Chenecey le comblèrent de largesses; et l'amour de la sainte Vierge se développant dans tous les cœurs, on couvrit d'images de Marie et les rochers qui entouraient le monastère et les avenues qui y conduisaient. Un *ex-voto* en son honneur, portant la date de 1332, se voit encore dans une niche taillée dans le roc, fermée par une porte de fer en claire-voie. On donnait même à certains arbres le nom de la Mère de Dieu; et il existe encore un charme plein de vigueur, qui de tout temps s'est appelé le charme de Notre-Dame. Malheureusement la belle église de Burchard n'existe plus; mais sur ses ruines a été érigée une magnifique chapelle qui conserve au moins le nom si vénérable de Notre-Dame de Buillon.

Sur les rives de la même rivière de Laloue, au village de Grandchamp, paroisse de Maizières, se trouve un sanctuaire plus moderne, mais qui de jour en jour acquiert plus de célébrité : c'est Notre-Dame du Chêne. Ce n'était d'abord qu'une statuette de la Vierge dans une niche pratiquée au tronc d'un vieux chêne, pour reconnaître la protection particulière que quelques personnes croyaient avoir

(1) *Vies des saints de Franche-Comté*, t. IV, p. 263.

reçue de la Mère de Dieu, dans cet endroit, contre des malfaiteurs; et néanmoins les habitants y venaient prier avec confiance. Mais avec les années, la végétation, rapprochant peu à peu les deux bords de la niche, finit par rétrécir la cavité jusqu'à la faire disparaître entièrement. La piété des fidèles n'en fut pas amoindrie; l'arbre ne cessa de s'appeler le chêne de Notre-Dame, et l'on continua d'y venir prier sans savoir l'endroit précis où était la statuette cachée sous l'écorce. Les choses en étaient là, lorsqu'en 1803 il plut à la sainte Vierge de révéler cet endroit secret, en s'y montrant entre deux lumières éclatantes à une enfant de treize ans et demi, le jour même de sa première communion, qui était le dimanche de Quasimodo. Cécile Mille, c'était le nom de cette enfant, raconta l'apparition; et on se moqua d'elle. Alors la sainte Vierge apparut une seconde fois à la famille entière de l'enfant; et les parents, convaincus par leurs yeux de la réalité du fait, coupèrent l'écorce de l'arbre au lieu de l'apparition, et trouvèrent dessous une statue, en terre cuite, couronnée d'un diadème, tenant d'une main son cœur transpercé d'un glaive, et de l'autre l'Enfant Jésus avec le globe du monde surmonté d'une croix. Aussitôt ils courent avertir le curé; celui-ci fait une enquête, recueille les témoignages; et, en attendant qu'on taille et qu'on forme dans le chêne une niche convenable, il confie la statue, d'abord à la famille de l'enfant qui l'avait découverte, puis à la paroisse de Maizières. Enfin quand la niche est prête, il la reporte solennellement dans son tronc, au milieu de l'allégresse générale, et place dessus un grillage en fer. De ce moment, les pèlerinages à Notre-Dame du Chêne devinrent plus nombreux que jamais. En 1839, l'autorité civile crut devoir, par mesure de sûreté, abattre le chêne comme menaçant ruine à force de vétusté. Alors on éleva une croix au lieu où était cet arbre antique; on

y pratiqua une niche et on y plaça la statue. Elle y resta jusqu'en 1843. Ce fut alors que le curé de Scey, trouvant indigne de la Mère de Dieu un trône ainsi exposé aux injures de l'air et des malfaiteurs, l'en retira, et proposa de substituer à la croix une chapelle convenable. On en demanda l'autorisation au Cardinal-archevêque de Besançon. Celui-ci, avant de l'accorder, ordonna une enquête sérieuse sur la réalité des deux apparitions qu'on disait avoir eu lieu dans cet endroit, quarante ans auparavant. Les membres de la commission, nommés à cet effet, interrogèrent plusieurs témoins; leurs réponses données sous la foi du serment, constatèrent la vérité de ces apparitions; et, en conséquence, sur le rapport favorable de la commission, le Cardinal autorisa la construction de la chapelle projetée; mais en attendant l'exécution du pieux dessein, il confia la garde de la statue, d'abord aux religieuses de la Visitation d'Ornans, puis à l'église paroissiale de Scey; et c'est là qu'elle repose jusqu'à l'érection de la chapelle; c'est là qu'elle reçoit les prières des peuples qui viennent avec grande confiance lui adresser leurs demandes, et obtiennent des grâces signalées. Tantôt c'est le succès prodigieux d'une mission dont on n'osait rien espérer; tantôt c'est la guérison de diverses maladies; d'autrefois c'est la grâce d'une sainte mort.

Mais si Notre-Dame du Chêne attend une chapelle, Notre-Dame des Malades, à Ornans, aurait bien plus droit à cet honneur. Car aujourd'hui la place de son sanctuaire n'est plus occupée que par une grande croix fixée dans un bloc de pierre grossièrement travaillé; et cependant, d'après les archives d'Ornans, c'était un des sanctuaires de la Vierge les plus vénérés de toute la province. Dans le principe, ce ne fut qu'une chapelle de léproserie, où vivaient les lépreux isolés du monde. Sur l'autel, était une statue de Marie, en pierre blanche, relevée en bosse, tenant d'une main un sceptre, et de l'autre son Enfant,

avec deux anges à ses côtés, ornée de robes précieuses que lui avait offertes la piété des fidèles. Lorsqu'en 1519, ce sanctuaire devint *ruineux et caduc par sa vieillesse*, tous prirent à cœur de le relever. Le travail achevé, on le consacra solennellement; et le cardinal de Granvelle y fonda un office pour le vendredi d'avant le dimanche des Rameaux. Grand nombre d'autres fondations vinrent s'adjoindre à celle du cardinal; et les fidèles y prenaient part en se rendant dévotement aux jours fixés pour quelque solennité. Le 1er août, il y avait procession générale en reconnaissance d'une victoire remportée l'an 1595 contre Henri IV, qui avait envahi la Franche-Comté; et cet usage se conserva jusqu'à la conquête de la province par Louis XIV.

Notre-Dame des Malades était le refuge de toutes les misères humaines, soit pendant la vie, soit après la mort. C'était à son cimetière qu'on enterrait les pestiférés de la contrée, les suppliciés et les étrangers qui mouraient dans les environs, sans parents ni amis.

Au commencement du dix-septième siècle, on enrichit le pieux sanctuaire d'une nouvelle statue faite du bois miraculeux de Montaigu, en Brabant, dont déjà plusieurs fois nous avons eu occasion de parler; et l'on confia la garde de cette statue, comme de l'église tout entière, à un ermite, qui était chargé d'accueillir les pèlerins, de les attirer, dans le plus grand nombre possible, par ses bons exemples et ses paroles, d'assister les malades en cas de peste, de garder la résidence, et de veiller à la police et à la décoration du lieu saint.

Ces circonstances, jointes aux faveurs qu'on obtenait à Notre-Dame des Malades, y amenèrent un nombre toujours croissant de visiteurs. On y venait en procession quelquefois trois jours de suite; les principales familles y offraient des calices, des lampes, des tabernacles; et les pauvres eux-mêmes y apportaient leurs offrandes. Entouré

ainsi de la confiance des peuples, l'ermite se laissa séduire par l'amour de l'or; et une nuit, aidé de plusieurs malfaiteurs, il se sauva emportant les objets les plus précieux de la chapelle avec la sainte image. A cette nouvelle, tous les cœurs s'émurent; à force de recherches, on découvrit la sainte image qu'on reporta en procession à Notre-Dame des Malades; on retrouva même la plupart des objets volés, parmi lesquels l'inventaire signale des cierges de quarante-cinq livres, des tableaux de velours noir garnis de cœurs, de croix, de bagues et d'images de la Vierge, en or et en argent, enfin plus de quatre-vingts *ex-voto* de matière précieuse; preuves des faveurs obtenues dans ce sanctuaire, et de la dévotion reconnaissante des fidèles. Quand, en 1620, on eut institué pour chapelain un prêtre séculier, en stipulant qu'il ne prendrait jamais l'habit d'ermite, tant ce dernier avait discrédité son habit, on replaça dans le sanctuaire tous les objets qui devaient servir à sa décoration; les peuples s'y portèrent avec plus de confiance que jamais. Les bienfaiteurs y accumulèrent leurs offrandes. Les Souverains Pontifes y accordèrent des indulgences; la Vierge de Montaigu y multiplia ses faveurs, la voix publique la proclama miraculeuse, et la confiance générale se tourna vers elle. Toutes les fois qu'on avait un besoin plus pressant de l'assistance divine, c'était là qu'on se rendait en procession, et qu'on priait avec assurance d'être exaucé. On lit au registre des délibérations de la ville d'Ornans qu'en 1628, « à raison » de l'injure du temps et de la cherté des vivres, le conseil » municipal de cette ville fait vœu d'une neuvaine de pro» cessions à Notre-Dame : chaque jour on y célébrera la » messe, chaque jour aussi le mayeur offrira un cierge d'une » livre, qui brûlera devant l'image de Notre-Dame, et tous » les chefs d'hôtel y assisteront, sous peine de soixante » sols. » En 1629, lorsque la peste s'approcha de la contrée, la ville d'Ornans, pour la conjurer, fit un second vœu à

Notre-Dame des Malades, où on lit les paroles suivantes : « Nous supplions la princesse du Paradis, la glorieuse Vierge » Marie, qui nous a, par ci-devant, tant conféré de grâces en » la chapelle érigée en son nom, dite la chapelle des malades, » vouloir continuer envers nous ses bénignes faveurs..... » et pour ce, promettons à Dieu de visiter au plutôt ladite » chapelle en procession générale, et y faire dire le divin » service et autres prières, et offrir à l'image miraculeuse » un cierge de la pesanteur de cinq livres, en l'honneur » des cinq plaies du saint Crucifix, afin qu'elle daigne » nous prendre en sa protection et sauvegarde, et nous » délivrer des maladies et autres misères et calamités qui » nous affligent. » En 1632, le conseil vota une autre procession à la même chapelle ; car le fléau était aux portes. Enfin en 1636, la peste entra ; et pendant six mois qu'elle dura, elle fit périr jusqu'à onze cents personnes. Pour comble de malheur, la Vierge de Montaigu n'était plus à la chapelle des Malades ; en 1635 on l'avait emportée au château de Scey pour la soustraire aux ravages des armées françaises que Richelieu, en guerre avec l'Espagne, avait fait entrer en Franche-Comté, qui relevait alors de cette dernière couronne. Enfin, vers 1640, la statue vénérée fut rendue à son sanctuaire ; l'archevêque Claude d'Achey ordonna des prières publiques devant son image pour les nécessités présentes ; et, en 1642, la ville d'Ornans lui fit une procession générale pour la remercier d'avoir délivré les habitants des horreurs de la guerre. Il est vrai que la chapelle avait été une des premières victimes de l'invasion ennemie ; mais on s'empressa de réparer ces dégâts. Pour le faire avec plus de décence, on transporta la sainte image à l'abbaye Saint-Vincent de Besançon ; et en 1647, quand tout fut réparé, on la rapporta à son sanctuaire d'Ornans. L'année suivante, 1648, commença un usage qui dura jusqu'à la révolution de 93, et qui donna lieu chaque

année à une manifestation magnifique de dévotion envers la sainte Vierge. Au son de la grosse cloche, la ville d'Ornans allait en procession prendre la Vierge de Montaigu à Notre-Dame des Malades; tout le peuple devait y assister dévotement, *à peine de correction exemplaire*. Les filles y étaient vêtues de blanc; les marchands devaient fermer leur boutique sur le passage de la procession, à peine de *soixante sols d'amende*, et l'on chantait en traversant la ville, ainsi que tout le long du chemin. Quand on était arrivé à Notre-Dame, le chapelain remettait l'image entre les mains du curé. De retour à l'église, on plaçait la châsse sur l'autel, et elle y restait neuf jours, pendant lesquels il y avait messe avec grand carillon le matin, et le soir les litanies suivies de la bénédiction du peuple avec l'image. Dans l'intervalle, les fidèles se répartissaient les heures de la journée, pour y venir prier, par dizaines, d'heure en heure; et, au bout de la neuvaine, on reportait, avec la même solennité, la Vierge de Montaigu à Notre-Dame. Dans les calamités publiques, comme la trop grande sécheresse, les pluies trop prolongées ou les menaces de guerre de la part de la France, on réitérait les mêmes prières, et le peuple s'y portait toujours avec ardeur. En 1668, quand le grand Condé vint faire la guerre en Franche-Comté pour enlever cette province à l'Espagne, on emporta la sainte image à Besançon afin de la mettre en lieu sûr; et la guerre finie, une députation composée des habitants d'Ornans et de onze paroisses voisines, alla la chercher solennellement, et la ramena en triomphe dans son sanctuaire.

Toutes ces manifestations répandaient au loin le nom de Notre-Dame des Malades. Dès 1630, le père Poiré la citait comme un sanctuaire depuis longtemps renommé; en 1651, dom Gody la comptait au nombre des chapelles *les plus fameuses en merveilles*, et depuis longtemps des plus fréquentées. A dater de 1670, les images de Notre-Dame

des Malades se répandirent dans les maisons; et son invocation se mêla aux prières journalières des familles.

La conquête de la Franche-Comté par la France, en 1674, ne ralentit point la piété envers Notre-Dame des Malades. Il s'y fit, jusqu'en 1681, beaucoup de dons et de fondations. Alors les chevaliers de Saint-Lazare, auxquels Louis XIV avait donné toutes les anciennes léproseries, ayant réclamé, à ce titre, la propriété de Notre-Dame des Malades, on transféra à l'église paroissiale tous les objets de la vénération publique, de peur que les chevaliers ne s'en emparassent, s'ils venaient à gagner le procès qu'ils intentaient. Mais les chevaliers ayant été déboutés de leurs prétentions, on rapporta tout à la chapelle; on remit en bon ordre le sanctuaire vénéré; les processions, les pèlerinages, les neuvaines, reprirent leur cours, et les mariages recommencèrent à s'y célébrer. Enfin la Franche-Comté, devenue définitivement française, s'adonna en paix au culte de Notre-Dame des Malades. Malheureusement 93 arriva, démolit la chapelle, en confisqua les propriétés, en vendit les ornements, en emporta les châsses et objets les plus précieux. La Vierge de Montaigu, heureusement soustraite à la profanation, fut placée plus tard dans l'église Saint-Laurent d'Ornans. Là, à toutes les fêtes de la Vierge, on l'expose à la vénération publique; le premier dimanche de chaque mois on la porte en procession. Depuis qu'en 1841, l'archiconfrérie du Cœur immaculé de Marie est établie à Ornans, on l'expose en outre tous les samedis, ainsi que tous les jours de mai; et, le premier dimanche de ce mois, on la porte processionnellement là où fut autrefois sa chapelle pour ne pas laisser périr le souvenir d'un passé si glorieux. Enfin en 1860, cette image si vénérable a été enchâssée dans un magnifique reliquaire d'argent, vrai chef-d'œuvre d'orfévrerie; et c'est là que désormais repose cet antique monument de la piété des anciens âges.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS DE PONTARLIER, BAUME ET MONTBÉLIARD.

Pontarlier possédait une église de la sainte Vierge dès l'an 543 : car nous lisons dans la vie de saint Maur que ce saint religieux, venant, cette année-là, de l'Italie dans les Gaules, trouva une gracieuse hospitalité, au delà des monts Jura, près de l'église de la bienheureuse Vierge Marie (1), qu'il passa en prières dans cette église une partie de la nuit, et y obtint la guérison du fils unique d'une veuve, lequel était aux portes de la mort. Or, l'église de Pontarlier ne peut être autre que l'église où pria saint Maur, puisqu'elle est la première et même la seule connue, qui se trouve sur la voie romane après avoir passé le Jura. Cette antique église succomba sous le poids des siècles; mais sur ses ruines s'en éleva aussitôt une autre avec le même vocable; et Pontarlier eut toujours son église de Notre-Dame. Sans respect pour les siècles passés, 1818 la lui enleva, en la démolissant, sous le mesquin prétexte que la ville ne devait avoir d'autre église que l'église paroissiale, qui était consacrée à saint Bénigne.

Cependant la Mère de Dieu s'était montrée si bonne envers Pontarlier, qu'elle méritait d'en être mieux traitée. Deux fois un affreux incendie avait menacé de réduire la ville en cendres, deux fois on avait fait un vœu à Notre-Dame d'Ensielden, et une pluie survenant aussitôt avait

---

(1) *In vita S. Mauri*, c. v.

éteint la flamme. En souvenir d'un tel prodige, la ville en fit faire un tableau commémoratif avec cette inscription :

Ingemuit geminis ardens Pontarlia flammis,
Imbribus has subito Virgo rogata sopit.
Urbs tibi salva dicat geminata signa salutis,
Protege devotas, Virgo benigna, domos.

De plus, elle fit sculpter une statue parfaitement semblable à celle d'Ensielden, lui destina une chapelle dans l'église Saint-Bénigne ; et en attendant que cette chapelle fût prête à la recevoir, elle la plaça avec grand honneur dans l'église Notre-Dame, où les fidèles s'empressèrent de l'entourer de leurs hommages. Lorsqu'enfin, en 1698, cette chapelle fut achevée, on en fit la translation avec la plus grande solennité, au milieu d'un concours immense de toutes les contrées voisines (1). Depuis ce moment, cette chapelle devint vénérable à tous, et un lieu de pèlerinage. 93 put seul interrompre ces hommages ; mais à la réouverture des églises et au rétablissement de la statue, que des mains pieuses avaient soustraite à la profanation, la dévotion ancienne reprit son cours, encouragée par Pie IX, qui déclara privilégié l'autel de cette chapelle. A ce témoignage d'amour envers la Mère de Dieu, Pontarlier en ajouta un autre en 1854. Il s'affilia à l'archiconfrérie de Notre-Dame de l'Espérance, fondée à Saint-Brieuc, et lui éleva, à un demi-kilomètre de la ville, une chapelle où beaucoup vont prier tous les jours, et assister au saint sacrifice qui s'y célèbre très-souvent.

Cependant la dévotion à la Vierge d'Ensielden se répandit bientôt de Pontarlier dans tout l'arrondissement. Ce qui le prouve, c'est qu'encore aujourd'hui, comme alors, son image se retrouve dans toutes les familles chrétiennes.

---

(1) Archives de Pontarlier.

De nombreux oratoires lui sont consacrés, et l'on va souvent en pèlerinage à Ensielden même. Parmi les pèlerins qui allaient chaque année visiter ce sanctuaire fameux, il en était un nommé Pierre Bobilier, originaire de Suisse, que la persécution des hérétiques avait obligé de passer en France. Réfugié à Cornabey, village de l'arrondissement de Pontarlier, il répétait souvent : Honneur et gloire à la Vierge divine qui m'a préservé de l'hérésie. Et dans le sentiment de sa reconnaissance, il avait fait vœu d'aller deux fois chaque année à Ensielden; puis quand la vieillesse ne lui permit plus de faire ce voyage, il y suppléa en élevant, à Cornabey même, une chapelle à Notre-Dame d'Ensielden, et en plaçant sa statue dans une niche au-dessus de l'autel. Dès que la nouvelle de ce nouveau sanctuaire se fut répandue, de nombreux pèlerins ne tardèrent pas à y affluer; des grâces insignes y furent obtenues; les murs se couvrirent d'*ex-voto* de la reconnaissance; et encore aujourd'hui on y vient prier d'une distance de plus de dix lieues. Non loin de là, est une autre chapelle de la Vierge, fondée en 1750 par les descendants de Bobilier, pour remercier Marie de ce qu'elle les avait préservés d'un incendie où ils allaient tous périr. L'événement miraculeux est représenté sur deux tableaux appendus aux murs du sanctuaire.

Enfin, le canton de Pontarlier nous offre encore, à Saint-Pierre-la-Cluse, Notre-Dame de Montpelat, chapelle bâtie sur un plateau, et qui peut contenir environ cent personnes. C'est un lieu de pèlerinage, et on le tient dans une propreté exquise. Ses murs sont couverts d'*ex-voto*, de quelques tableaux sans art représentant des malades aux pieds de Marie, et d'un petit navire en bois. Aux jours de fête, l'autel est orné de fleurs et de rubans, et surmonté de la statue miraculeuse en bois, sculptée avec art et apportée, dit-on, de la terre sainte. On a en cette

image une confiance sans bornes; on la regarde comme la sauvegarde du pays, et on lui présente souvent des malades à guérir. Au-dessus de la chapelle, s'élève un immense ormeau dont la tige a plus de vingt pieds de circonférence, et dont les vastes branches forment sur le sanctuaire comme une voûte protectrice. Ce canton avait bien encore autrefois, sur le lac de Saint-Point, l'abbaye cistercienne de Sainte-Marie, où la Mère de Dieu était vénérée d'un culte spécial; mais il n'en reste plus vestige.

Si maintenant du canton de Pontarlier nous passons à celui de Morteau, nous trouvons un des plus célèbres pèlerinages du pays, Notre-Dame de Remonot. C'est une grotte formée par la nature, dans un rocher escarpé, qui, pendant plus de six cents ans, servit d'église aux habitants de la contrée. Sa statue miraculeuse, en bois de cèdre, fut, dit-on, apportée d'Orient au temps des croisades; et sa fontaine sacrée était célèbre dès le douzième siècle (1), sous le titre de Fontaine de l'Ange, ainsi que son bassin creusé en forme de bénitier dans la paroi du rocher, pour recevoir l'eau sainte à laquelle la foi populaire attribue des effets surnaturels. Un chapelain, chargé du service de cette chapelle, recevait les pèlerins, instruisait les enfants du hameau et remplissait toutes les fonctions curiales. 93 respecta ce sanctuaire; il n'en fut pas de même de 1833. Alors on venait de bâtir une église paroissiale sur le plateau supérieur; on y transporta la statue miraculeuse, et on abandonna la grotte à un usage profane. La conscience publique souffrit longtemps de cet abandon. Enfin trente ans plus tard, la grotte restaurée, embellie, fut rendue à sa destination première, le 17 septembre 1863; le Cardi-

(1) Titres de l'abbaye de Mont-Benoit de 1169. — Cartulaire de Neuchâtel.

nal-archevêque la consacra, entouré de quatre-vingts prêtres et de toutes les populations du voisinage, accourues de la plaine et des montagnes, des villes et des hameaux, au nombre de plus de quatre mille. Ce fut pour toute la contrée une des plus belles fêtes qu'on eût jamais vues; la translation de la statue depuis l'église jusqu'à la grotte fut surtout une scène émouvante : la multitude se prosternait sur le passage, les yeux se mouillaient de larmes, toutes les voix redisaient les litanies de la Vierge avec un accent pénétré, et tous les fronts rayonnaient d'une sainte allégresse. La statue du reste, semblable à toutes celles du moyen âge, n'a point les formes arrondies et les proportions régulières des œuvres de la renaissance; mais, nonobstant ses formes allongées et ses draperies tombantes, elle a un cachet de majesté angélique, une physionomie douce et résignée qui semble appartenir à un autre monde et fait penser au ciel.

Le canton de Levier nous offre, de son côté, à Boujailles, à Dompierre, à Courvières, des chapelles de la Vierge; à Évillers, Notre-Dame de Sainte-Espérance, statue de grandeur naturelle, revêtue d'une robe argentée et d'un manteau doré, placée sur un piédestal au milieu même du village, à l'occasion de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception (1).

Le canton de Mouthe nous offre, dans l'église de Vaux, une statue de la Vierge fort ancienne, en laquelle le peuple a grande confiance, et sur les bords du lac de Bonnevaux, Notre-Dame du Lac, dont l'origine remonte jusqu'aux temps les plus anciens, et à laquelle on vient d'élever un magnifique oratoire. Enfin, on ne saurait dire combien de chapelles ou d'oratoires de la Mère de Dieu couvrent les

---

(1) *Rosier de Marie,* t. I, p. 468.

montagnes ou les vallées, et sont pour les habitants du pays des lieux de pèlerinage.

L'arrondissement de Baume, saintement rival de celui de Pontarlier, possède plusieurs pèlerinages de la sainte Vierge. Dans le canton de Pierre-Fontaine, vous trouvez, à Pierre-Fontaine même, Notre-Dame du Moulin, et sur la paroisse de Guyans-Vennes, au village de Varambon, l'endroit où fut l'ermitage de Notre-Dame de Consolation, bâti par le sire de Varambon, en reconnaissance de sa merveilleuse délivrance, obtenue par l'intercession de Marie, au moment où, prisonnier des Sarrasins pendant les croisades, il allait être mis à mort par ces barbares ennemis. De là ces chaînes qu'on voyait appendues aux murs de la chapelle, et ce tableau votif qui le représentait à genoux et enchaîné devant l'image de Notre-Dame. Plus tard, l'ermitage fut remplacé par un couvent de religieux Minimes, qui élevèrent dans cette solitude une belle église où les pèlerins venaient honorer la Vierge miraculeuse et prier devant son tableau. Ce tableau était en si grande vénération, que la plupart des familles en possédaient une copie qu'on avait gravée dans tous les formats, et qu'encore aujourd'hui on retrouve de ces copies dans un grand nombre d'églises. A l'époque de la Révolution, le tableau miraculeux fut transporté à l'église paroissiale; et c'est là qu'on l'honore de nos jours. Le couvent fut dépouillé et vendu, mais racheté par le diocèse en 1833. On l'a depuis restauré et agrandi; on en a fait le petit séminaire diocésain sous son ancien nom de Notre-Dame de Consolation.

Le canton de Roulans possède, à Saint-Hilaire, Notre-Dame de Délivrance, chapelle gothique située dans une vaste plaine, au point le plus élevé de la paroisse. C'est l'œuvre récente de la reconnaissance des habitants de Saint-Hilaire. Menacés du choléra en 1854, ils firent vœu d'ériger cette chapelle, si Marie les préservait du choléra.

Ils furent préservés en effet, et aussitôt ils se hâtèrent d'accomplir leur vœu. Tous voulurent y contribuer, les uns en donnant les matériaux, les autres en les transportant gratuitement, d'autres enfin en y travaillant de leurs propres mains (1); et après deux ans employés à cette construction, ils purent offrir la chapelle achevée à la bénédiction du Cardinal-archevêque, qui, le 9 octobre 1856, procéda à cette cérémonie au milieu d'une foule immense, heureuse d'offrir cet hommage à leur libératrice. On trouve encore dans le même canton, à Roulans même, Notre-Dame d'Aigremont, dont la chapelle bâtie au sommet d'une montagne domine tout le pays; à Dammartin, Notre-Dame de Fay, où les chevaliers du Temple honoraient la Vierge immaculée; à Glamondans, Notre-Dame de Pitié, dont la chapelle antique est ombragée de grands arbres, sous lesquels les pèlerins viennent s'abriter, et à Nancray, une chapelle de la Vierge.

Le canton de Vercel nous offre, à Vercel même, Notre-Dame des Malades, dans un site pittoresque où fut autrefois une léproserie. Le canton de Clerval possède, à Vyt, une chapelle de la Vierge, et à Clerval, Notre-Dame du Reposoir, construite près d'un passage dangereux, pour protéger les voyageurs. Enfin le canton de Baume a, sur la paroisse de Passavant, Notre-Dame de Rongueville, un des plus anciens sanctuaires de la Franche-Comté; sur la paroisse d'Aissey, là même où était l'ancienne église, une chapelle romane de l'Immaculée Conception, bâtie en 1855, avec les dons volontaires et la coopération manuelle des paroissiens (2); enfin, dans l'église de Cusance, une statue de Marie vénérée autant que vénérable par son antiquité et par les grâces obtenues à ses pieds. Elle provient des

(1) *Rosier de Marie*, t. II, p. 305 et 398.
(2) *Ibid.*, p. 459.

ruines d'un monastère bâti dans le voisinage par saint Ermenfroy, lequel, après avoir brillé à la cour de Clotaire II, se retira à l'abbaye de Luxeuil, puis dans ses terres de Cusance, où il fonda une communauté qui devint florissante sous sa conduite, mais surtout dévouée à la sainte Vierge qu'elle honorait sous le nom de Notre-Dame de Cusance. Quand le monastère tomba, l'antique statue passa à l'église paroissiale, où elle n'a cessé d'attirer les hommages des peuples.

Enfin, sur tous les points de cet arrondissement, on rencontre ou des oratoires de la Vierge ou sa statue, tantôt à l'entrée des villages, tantôt sur le bord des chemins ou le penchant des montagnes, et jusqu'au sommet de la roche gigantesque de Haute-Pierre, quelquefois même au milieu des champs, pour accomplir un vœu, remercier d'une grâce ou inviter à la prière.

L'arrondissement de Montbéliard nous offre moins de sujets d'édification. Le protestantisme, qui domine dans le nord de cet arrondissement, y a détruit un grand nombre de sanctuaires de la Mère de Dieu; et ses invectives contre le culte de Marie ont affaibli dans bien des cœurs le sentiment de la piété. Néanmoins le culte de la sainte Vierge y est encore en honneur. Au canton de Blamont, on a érigé sur la place publique de Blamont, le 7 octobre 1855, une statue en fonte de la Mère de Dieu, en mémoire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception (1). Au canton de Saint-Hippolyte, nous trouvons, à Vautrey, Notre-Dame de Montjoie, antique chapelle où l'on voit le tombeau d'une pieuse fille que les habitants appellent sainte Claudine; à Saint-Hippolyte même, Notre-Dame du Mont, qui fut bâtie au seizième siècle pour être comme une barrière contre le protestantisme, et qui fut par le fait

(1) *Rosier de Marie*, t. I, p. 610, et t. II, p. 242.

un centre religieux où les catholiques venaient se raffermir dans la foi. Vingt-deux communautés des environs y envoyaient, chaque jour, une députation, depuis l'Invention jusqu'à l'Exaltation de la Croix, pour entendre la messe et recommander à Marie les besoins de la contrée; et l'on y obtenait des faveurs très-spéciales. Ce sanctuaire est encore aujourd'hui en grand honneur.

Au canton de Maiche, vous trouvez jusqu'à cinq sanctuaires de Marie. Le premier, à Provenchères, est Notre-Dame de la Roche, bâtie, en 1736, par un Suisse calviniste converti, en reconnaissance de la grâce qui l'avait éclairé. Ce n'était alors qu'un oratoire; mais une femme de Provenchères, qui, en s'y réfugiant, y avait été sauvée d'un grand danger, la pourvut, par reconnaissance, de tout ce qui était nécessaire pour la célébration des divins mystères, et alors l'Archevêque de Besançon y autorisa l'offrande du saint sacrifice. Depuis ce temps-là, Notre-Dame de la Roche est devenue un but de pèlerinage, et les peuples y vont prier avec confiance.

Le second sanctuaire est, à Belleherbe, une chapelle de Marie immaculée, inaugurée en 1858 sur les ruines d'une ancienne église qui portait ce vocable, et dont il ne restait plus qu'un petit oratoire prêt à tomber sous la main du temps (1).

Le troisième est, à Trevillers, Notre-Dame du Mont, bâtie sur la lisière d'une forêt, et où l'on arrivait par une avenue de quatorze belles croix, devant lesquelles les pèlerins s'arrêtaient un instant pour prier. 93 renversa ces croix; mais la chapelle et le pèlerinage subsistent toujours.

Le quatrième est, à Maiche, Notre-Dame des Anges, gracieux monument, élevé au sommet d'une colline et surmonté d'une belle statue de la Vierge.

Le cinquième est, sur la paroisse de Charmanvillers,

(1) *Rosier de Marie,* t. IV, p. 259.

Notre-Dame du Bief-d'Étoz, située dans une vallée profonde, qui sépare la France du Jura bernois, et qui forme un site des plus pittoresques. Le 18 septembre 1358, un tremblement de terre ayant détaché de la montagne un pan immense, qui couvrit tous les environs de blocs énormes de roches fracassées, le meunier du Bief-d'Étoz eut l'heureuse idée d'élever un sanctuaire de la douce Vierge au milieu des horreurs de ces ruines gigantesques et des gouffres formés par les eaux du Doubs qui, trouvant tout passage fermé par ces masses, s'étaient élevées à la hauteur de cinquante pieds. Ce fut de la part de ce digne chrétien un acte de reconnaissance. Quelque temps auparavant, un cheval fougueux l'avait jeté avec violence contre les rochers. Sans une assistance d'en haut, sa mort était inévitable; mais, grâce à la protection de Marie, qu'il appela à son secours, il n'eut aucun mal; et dans le sentiment de sa gratitude, il bâtit la chapelle de Notre-Dame du Bief-d'Étoz, et y fonda un bénéfice pour un chapelain. Dès lors, cette chapelle devint un lieu de prière et de pèlerinage; et encore aujourd'hui elle n'a point cessé de l'être. Au défaut du chapelain dont 93 supprima le bénéfice, le curé de la paroisse y va de temps en temps offrir le saint sacrifice; et les fidèles s'y rendent avec bonheur, surtout dans la belle saison (1).

Enfin, le culte de Notre-Dame d'Ensielden est en grand honneur dans les montagnes, qui touchent aux frontières de cette partie de la Suisse qu'on appelle le Jura catholique. Son image est dans toutes les familles; sa statue est dans les rochers ou contre les troncs d'arbres; et les églises où cette statue est exposée, telles que Cerneux, Monnot, Plaimbois, le Barboux, deviennent des buts de pèlerinage pour les paroisses voisines.

(1) *L'Abeille du Jura,* t. II, p. 205.

CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LE DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-SAÔNE.

En commençant par le chef-lieu du département, nous trouvons, à Vesoul, Notre-Dame de la Motte, ainsi appelée du nom de la montagne sur laquelle cette chapelle était située. Du treizième au quinzième siècle, ce sanctuaire offrit aux regards de la religion un des spectacles les plus édifiants. On voyait constamment de nombreux pèlerins gravir la sainte montagne, et prier dévotement la Vierge qu'ils nommaient alors Notre-Dame du Chastel de Vesoul, parce que le château fort qui couronnait la Motte était placé sous son patronage. En 1479, un grand événement vint affliger la piété des peuples. Le château fut détruit, et la statue transportée à l'église du couvent du Marteroy. Là, elle n'en continua pas moins à recevoir les hommages des fidèles jusqu'en 1595; mais à cette époque le couvent lui-même fut renversé, et la Vierge disparut dans les ruines.

La dévotion à Notre-Dame de la Motte paraissait donc perdue sans retour, lorsqu'au mois de juillet 1854, l'approche du choléra engagea les habitants de Vesoul à faire un pèlerinage à une chapelle voisine, connue sous le nom de Notre-Dame d'Echenoz. Cinq mille personnes s'y rendirent en procession et vinrent se prosterner devant l'image miraculeuse de Marie. Pendant qu'ils priaient, le curé de Vesoul se sentit inspiré de s'engager par vœu, au nom de tous, à relever la chapelle de Notre-Dame de la Motte. Là

ville entière, s'associant au vœu de son pasteur, lui apporta, dès les jours suivants, des offrandes considérables, dont elle fut récompensée à l'instant par la fuite du choléra qui désolait les environs. Grâce à ces dons généreux, tous les préparatifs de construction furent faits rapidement; et, le 12 août 1855, le Cardinal-Archevêque de Besançon put bénir la première pierre du saint édifice, devant dix mille personnes au moins, accourues à la fois de la ville et du voisinage. En 1857, la chapelle fut achevée. C'est un vaste portique, à quatre faces, en pierres rouges, ouvert de tous côtés, et surmonté de clochetons : au centre s'élève la statue colossale de Marie, haute de trois mètres cinquante centimètres, la tête couronnée de fleurs, la robe et le manteau couverts d'or, les mains étendues et les yeux tournés vers la ville, pendant que deux lampes remplies de parfums, se balançant à ses côtés, semblent lui offrir les prières des fidèles. Tout étant ainsi disposé, il ne restait plus qu'à l'inaugurer et la bénir. C'était une grande fête pour Vesoul; un jour de joie mémorable qui devait demeurer à jamais inscrit dans ses annales. On choisit pour cette cérémonie le douzième jour d'août : c'est-à-dire deux ans jour pour jour après la pose de la première pierre. Le 12 août, en effet, tout est prêt pour la bénédiction. La procession part de la ville pour se rendre à la montagne. Elle se compose de cent trente-cinq prêtres présidés par deux Cardinaux, le Cardinal Mathieu et le Cardinal Gousset, de toutes les autorités administratives, judiciaires et militaires en grand costume, et de près de quinze mille étrangers. Sur toute la route, les louanges de Marie sont portées au ciel par des milliers de voix, qui redisent de pieux cantiques. Les maisons sont tendues de draperies, ornées de statues de la Vierge encadrées dans des guirlandes de fleurs et des festons de verdure. De distance en distance, flottent des étendards au chiffre de Marie,

s'élèvent des arcs de triomphe et brillent des transparents chargés d'emblèmes à sa gloire. On arrive à la chapelle tant désirée; le Cardinal Mathieu procède à la bénédiction selon les rites accoutumés, au milieu du silence religieux de toute l'assemblée. A peine a-t-il fini la cérémonie, que la joie qui inonde toutes les âmes ne peut plus contenir ses transports. D'une part, les fanfares de la musique militaire, de l'autre les chants de tout le clergé et de tous les fidèles, en portent l'expression jusqu'aux nues. Mais ce n'était là encore que le commencement de la fête. Le soir arrivé, toute la ville, tout le sommet de la montagne et le chemin qui y conduit resplendissent de lumières. L'illumination donne à la nuit la clarté du plus beau jour, et la Vierge apparaît radieuse sur son trône à tous les regards ravis. Aussi, depuis ce jour, Notre-Dame de la Motte est redevenue ce qu'elle était aux anciens âges, un lieu béni de pèlerinage, d'autant plus cher aux populations, que Pie IX, toujours heureux de seconder l'élan des cœurs vers Marie, l'a enrichie des plus précieuses indulgences.

A trois kilomètres de Vesoul, se trouve un autre sanctuaire de la Mère de Dieu, Notre-Dame de Solleborde, dans la vallée d'Échenoz, dont un auteur disait, au dix-septième siècle (1): « Ce lieu est très-célèbre par le concours des peuples et par les miracles qui s'y font journellement. » Ce second sanctuaire doit son origine à une petite statue de Marie, qui fut trouvée, en 1662, dans un rocher d'Échenoz, et de là exposée à la vénération publique dans une chapelle qu'on lui bâtit à l'endroit même où on l'avait découverte. L'affluence des fidèles vers ce nouveau sanctuaire devint bientôt si considérable, qu'on y établit un chapelain pour le desservir. Cet établissement augmen-

(1) *Vies des saints du comté de Bourgogne*, mss. de la Bibliothèque impériale, collection Fontette.

tant le concours des pèlerins, les choses en vinrent à ce point, qu'en 1666 Charles II, roi d'Espagne, crut devoir utiliser, au profit des intérêts temporels, une réunion si nombreuse, en accordant quatre foires par an à Échenoz; et les lettres patentes de cette concession ont ceci de remarquable, qu'elles rappellent que *beaucoup de personnes* ont reçu de Notre-Dame de Solleborde *des grâces et des faveurs*, dans des circonstances où *tous les secours humains avaient été inutiles pour leur soulagement;* que non-seulement *tous les habitants du comté de Bourgogne ont été, tant en général qu'en particulier, lui rendre leurs respects, mais encore une infinité de gens des Pays-Bas, d'Allemagne, de France, de Suisse et de Lorraine..., et qu'il y a lieu d'espérer pour l'avenir le même concours par la continuation des merveilles qu'il plaît à Dieu d'opérer et départir libéralement par l'intercession de sa sainte Mère* (1). Ce pèlerinage se soutint en effet jusqu'en 93, où on le détruisit comme tant d'autres. Alors la statue miraculeuse fut transportée à l'église paroissiale, où on l'honore encore aujourd'hui.

En montant au nord de Vesoul, à un kilomètre du village de Provenchères, se trouvait, avant 93, Notre-Dame de Provenchères : c'était à l'origine un ermitage, dans un lieu solitaire, au milieu des bois, favorable à la prière par l'isolement et le silence, non moins favorable à la santé, soit par l'air pur et frais qu'on y respirait à l'ombre des hauts chênes, soit par la bienfaisante fontaine qui y déversait ses eaux; c'était en même temps un séjour délicieux à l'œil que charmait la verdure de la forêt, à l'oreille que réjouissait le chant des oiseaux, et où, pendant l'hiver, on avait sous la main du bois à discrétion pour se chauffer. En 1477, un vieux chevalier, sire de Neufville, après avoir longtemps et vaillamment com-

(1) L'original de cette lettre se conserve aux archives d'Échenoz.

battu, se retira du monde dans cette solitude qu'il consacra à la sainte Vierge, pour s'y occuper de son salut et se préparer sérieusement au passage du temps à l'éternité. « Là, raconte l'historien de cet ermitage (1), ce puissant » seigneur, cet homme accoutumé à la vie du monde et » des camps, vécut seul en grande austérité, vaquant à de » continuelles prières et mortifications, se contentant de » pain et d'eau pour sa nourriture. » Au bout d'un certain temps, quand l'âge et les infirmités vinrent l'avertir que sa fin était proche, il s'effraya à la pensée de mourir dans sa solitude sans l'assistance d'un prêtre et les secours de la religion. Pour prévenir ce malheur, il proposa aux Religieux Cordeliers de le recevoir dans une de leurs maisons, consentant, au prix de cette condition, à leur céder son ermitage. Les Religieux accédèrent volontiers à une proposition qui était toute à leur avantage ; car, d'une part, l'hospitalité donnée à ce vénérable vieillard leur coûterait peu ; et de l'autre ils y gagneraient un charmant établissement. En conséquence, le sire de Neufville se retira chez les Cordeliers ; puis ceux-ci, ayant pris possession de l'ermitage, y construisirent une église sous le vocable de Notre-Dame, avec tous les bâtiments nécessaires à une communauté régulière, et y établirent un supérieur avec deux ou trois religieux pour la desservir. Ce nouvel ordre de choses augmenta la célébrité de Notre-Dame de Provenchères ; on y vint en pèlerinage, et ce fut un lieu béni, cher aux populations jusqu'en 93, où tout fut vendu et livré à des exploitations rurales.

A sept kilomètres de l'ermitage de Provenchères, s'élève l'église de Faverney, doublement célèbre et par le miracle de la sainte hostie conservée dans les flammes, et par le

(1) *Narration historique et topographie des couvents de l'ordre de Saint-François*, par le P. Fodéré, Lyon. 1619, in-4°.

culte de la sainte Vierge. Tout l'univers catholique sait que, dans la nuit du dimanche au lundi 26 mai 1608, le feu ayant pris aux draperies du reposoir où était exposé le saint Sacrement, et ayant réduit tout ce reposoir en cendres, l'ostensoir où était la sainte hostie demeura suspendu à la même hauteur sans aucun support, et n'en descendit que le mardi vers dix heures du matin, s'abaissant doucement et lentement sur l'autel où le prêtre offrait le saint sacrifice, et venant se poser au milieu du corporal qui y était étendu. Mais chose remarquable, en même temps que ce miracle, constaté par des milliers de témoins, rendait plus vive la foi à la présence réelle de Jésus-Christ au saint Sacrement, la dévotion à Marie et le nombre des miracles qu'elle opérait s'accrurent dans une proportion beaucoup plus grande. « La sainte Vierge, écrivait dom Gody en » 1651, y fait éclater son lustre et reconnaître glorieuse- » ment son nom. J'ai manié souvent, ajoute-t-il, son » image sacrée par laquelle se sont faites et se font encore » quantité de belles merveilles. » « Les miracles qui s'o- » péraient à Faverney, raconte également dom Grappin, » historien de l'abbaye, occasionnaient une grande affluence » de peuple; c'était à ce point que, de 1569 à 1593, le » sacristain, dom Maximilien de Gevigney, a laissé une liste » de quatre cent quatre-vingt-neuf enfants mort-nés qui » avaient reçu le baptême après avoir été rendus à la » vie devant l'image miraculeuse; et, vers l'an 1595, un » soldat, pour avoir, dans un accès de fureur impie, rompu » le bras droit de la statue de Notre-Dame, fut frappé à » l'instant d'une maladie cruelle dont il mourut comme » enragé (1). » Aujourd'hui cette église, restaurée avec goût et rendue à son style primitif, rappelle partout le souvenir de la sainte Hostie du miracle et le culte de la

(1) *Mémoires sur l'abbaye de Faverney*, par Dom Grappin, p. 9.

Vierge divine. « Ailleurs, disait dernièrement un orateur » chrétien au peuple de Faverney, on raille les miracles, » ici on les constate; ailleurs on détruit les monuments » de la foi, ici on les préserve de toute atteinte. »

Faverney nous offre encore, dans les paroisses du canton dont il est le chef-lieu, Notre-Dame de Pitié, honorée depuis le quinzième siècle dans l'église de Senoncourt, et Notre-Dame du Chêne, vénérée à la lisière d'un bois, sur la paroisse d'Amance.

Dans le canton de Rioz, nous trouvons à Voray l'élégant oratoire de Notre-Dame de Pitié, bâti, en 1623, sur l'emplacement d'un ancien Calvaire qui s'appelait la Croix des Grandes-Épines. Jusqu'à la Révolution, on y offrit le saint sacrifice; et les fidèles y venaient, de toute la contrée, confier leurs peines à Notre-Dame douloureuse. 93 dévasta ce monument, mais sans le détruire; et depuis 1842 on l'a restauré avec intelligence. Les fidèles y viennent souvent prier, et les paroisses du voisinage s'y rendent, même en procession, dans toutes les circonstances importantes.

Dans le canton de Vitrey, s'élevait à Saint-Julien Notre-Dame du Mont-Carmel, chapelle qui, depuis sa construction en 1657, ne cessa d'être pour tout le pays un lieu de pèlerinage, jusqu'à sa ruine par la révolution de 93.

Enfin, dans le canton de Jussey, l'église paroissiale de Cemboing possède, au fond de son abside, une statue vénérée de Notre-Dame; et l'église de Jussey elle-même a une statuette faite du chêne miraculeux de Montaigu.

La ville de Gray jouit de la même faveur. En 1613, une veuve de Salins, madame Bonnet, ayant fait le pèlerinage de Montaigu, en rapporta un morceau du chêne où fut trouvée l'image miraculeuse de Marie. Lorsqu'elle s'en revenait, il lui arriva de montrer, dans l'hôtellerie où elle s'était arrêtée, le précieux morceau de bois qu'elle avait obtenu. Un voyageur, raillant sa crédulité, le lui arrache et

le jette au feu. On le cherche dans la cendre, et on le trouve intact, sans la moindre tache de noirceur. Arrivée à Saint-Claude, cette dame le confie à un artiste qui en fait une statuette semblable à celle de Montaigu. De retour à Gray, elle trouve le gouverneur de la ville en proie à d'atroces douleurs : il pousse des cris de désespoir, et il va mourir dans cet état. Alors on va chercher la statuette qu'on avait déposée dans la chapelle de son hôtel ; on la lui présente ; son irritation se calme aussitôt ; son âme se résigne, et la sérénité reparaît sur son visage jusqu'alors rouge de colère. Les Capucins de Gray, témoins d'un changement si merveilleux, demandent la précieuse statuette pour l'exposer dans leur église ; on la leur accorde ; ils lui donnent une place d'honneur, et proclament par toute la ville la grande faveur qu'ils viennent de recevoir. Les fidèles aussitôt accourent, prient devant la sainte image, et obtiennent des grâces extraordinaires. La première fut, au mois de février 1620, la guérison d'un enfant de dix ans, nommé Voisin, qui était perclus de tous ses membres et se mourait d'épuisement. On l'apporte devant la statuette. Il récite un *Ave, Maria;* il recouvre à l'instant une santé parfaite. Ce fait produisit une sensation immense. Les habitants de Gray en firent faire un tableau commémoratif, qui se conserve encore à l'église paroissiale, et s'engagèrent par vœu à venir processionnellement, chaque année, aux Capucins, bénir Marie de ce premier miracle. Ils furent fidèles à leur engagement jusqu'à la Révolution de 93 ; et même, en 1720, un siècle après l'événement, ils en célébrèrent avec pompe l'anniversaire séculaire ; ils offrirent à la sainte Vierge un cœur d'argent, qui, avec tous ses ornements, pesait plus de six kilogrammes ; et le portèrent en procession à l'église des Capucins avec la plus grande solennité, accompagnés non-seulement de toute la ville, mais d'une multitude d'étrangers accourus

à la cérémonie; enfin ils établirent dans la même église des Capucins une confrérie en l'honneur du saint Cœur de Marie, dans lequel ils vénéraient la source d'où découlaient toutes les faveurs que la Mère de Dieu épanchait sur le monde. Les statuts de cette confrérie sont remarquables : ils portent, entre autres choses, que des associés se partageront tous les jours de l'année et toutes les heures de chaque jour, pour faire, sans interruption, en se succédant les uns aux autres, leur cour à la Mère de Dieu, de manière qu'il y ait toujours quelqu'un devant son autel, qui l'honore, qui l'aime, qui gémisse sur les injures qu'elle a reçues des hérétiques et lui en fasse réparation, qui enfin la prie pour tous les besoins de l'Église; et si on ne peut se trouver à l'heure convenue, on se fera remplacer : car, ajoute-t-on, une heure vide gâte la beauté de l'œuvre, et frustre l'association du but qu'elle se propose.

La Mère de Dieu se montra bien digne de tant d'honneurs; car de 1620, où elle fit son premier prodige, jusqu'à 1634, on compta plus de deux mille cinq cents miracles (1). L'autorité ecclésiastique ordonna des enquêtes et en constata un très-grand nombre. Les Capucins en rédigèrent le récit par ordre chronologique; et ce recueil précieux se conserve aux archives de la fabrique de Gray. Tantôt c'est une muette qui recouvre l'usage de la parole, ce sont des malades désespérés subitement guéris, des membres brisés remis à l'instant, des estropiés ou boiteux redressés, des aveugles qui recouvrent la vue, des polypes au visage qui disparaissent; tantôt ce sont des incendies éteints, la peste arrêtée, comme à Salins, à Dole, à Gray, à Jussey. Aussi venait-on en pèlerinage à Notre-Dame de Gray de toutes les parties de la province et même des provinces

---

(1) Le P. Poiré, dans la *Triple couronne de la sainte Vierge*, t. I, ch. XII, § 58.

environnantes, de la Bourgogne, de la Lorraine, de la Champagne et de l'Alsace. Les villes entières s'y rendaient en procession, pour conjurer les fléaux qui les menaçaient; Notre-Dame de Gray semblait le refuge universel. En 1689, elle fit éclater sa puissance par un miracle qui eut plus de retentissement encore que tous les autres, en la personne de sœur Pierrette Béatrix Hugon, Religieuse Ursuline. Cette pauvre sœur avait une telle complication de fièvre, de douleurs extrêmes, de paralysie dans toute la partie inférieure du corps, qu'on ne pouvait la remuer sans qu'elle tombât en faiblesse. Néanmoins on la porta avec des peines extrêmes devant la sainte image : elle paraissait privée de sentiment et à demi morte; puis survinrent des convulsions si violentes qu'elle poussait les hauts cris, entremêlés de défaillances qui faisaient douter si elle ne rendait pas le dernier soupir. Dans cet état de crise, le père Capucin qui se trouvait à la chapelle touche de la statue miraculeuse son front, sa bouche, sa poitrine; et aussitôt elle s'écrie : Sainte Vierge vous m'avez guérie, je vais vous suivre. Elle se lève en effet, suit le Père qui reporte l'image à sa place; et se mettant à genoux, elle remercie sa bienfaitrice, pendant que toute l'assistance chante le *Te Deum* d'action de grâces. L'Archevêque de Besançon, frappé d'une guérison si extraordinaire, en dressa un procès-verbal qu'on peut lire encore aux archives de l'église de Gray; la ville elle-même le constata par une inscription qu'elle fit placer à l'entrée de la chapelle, et elle en témoigna sa reconnaissance à Marie par une procession générale le 5 septembre suivant.

Ce fait contribua beaucoup à répandre de plus en plus la dévotion à Notre-Dame de Gray; les pèlerinages se multiplièrent, et ne discontinuèrent pas pendant tout le dix-huitième siècle. Des miracles continuels les encourageaient. En 1702, Françoise Grappin de Besançon, tom-

bée dans le Doubs, invoque Notre-Dame de Gray au moment où elle allait se noyer, et elle est sauvée. En 1704, un aveugle recouvre la vue. En 1705, Claudine Guenot, impotente des bras, en recouvre l'usage. En 1721, le fils de madame Villerschemin, atteint de quatre maladies mortelles, est subitement guéri. En 1729, une enfant de la paroisse de Laubry est délivrée d'une maladie incurable par le seul contact de la sainte image. Grâce à ces prodiges et à une foule d'autres, la dévotion de Notre-Dame de Gray se soutint jusqu'en 93, ne cessant de se manifester par des processions solennelles et générales que provoquaient les magistrats eux-mêmes, et dont ils étaient les premiers à donner l'exemple. Ces magistrats n'estimèrent pas que ce fût encore assez; ils voulurent qu'un témoignage public de cette dévotion à Marie demeurât nuit et jour devant la sainte image; et en conséquence ils y firent poser une lampe pour qu'elle y brûlât constamment à leurs frais.

Tel était l'état des choses, lorsque arriva la Révolution. Malgré les instances favorables du maire et du conseil municipal, les Capucins furent chassés, leur église pillée, leur couvent vendu, et la sainte image emportée à l'hôtel de ville. Heureusement une famille pieuse vint à bout de se procurer la statue vénérée; elle la cacha soigneusement pendant les mauvais jours; et, au rétablissement du culte, elle la rendit à l'église paroissiale, où on la plaça provisoirement au-dessus du maître-autel. Ce fut là que, pendant plusieurs années, tous vinrent la vénérer; mais enfin ne pouvant souffrir l'état de pauvreté et de délabrement où elle se trouvait, ils se cotisèrent pour lui disposer une place plus convenable dans la chapelle, à gauche du sanctuaire. Une année entière fût employée à ces travaux; et l'on peut dire que pour l'embellissement de l'autel de Marie, tous rivalisèrent de zèle et de générosité. Les uns

donnèrent une châsse d'argent, qu'on enrichit d'une garniture d'émeraudes; les autres firent présent d'un sceptre d'or et des pierres qui ornent le piédestal; d'autres firent réparer la voûte et la toiture, paver la chapelle en pierres rouges et bleues, fournirent des nappes et des garnitures avec des cœurs d'or et d'argent destinés à entourer la statue. Un particulier racheta le devant d'autel en pierre de Notre-Dame des Capucins, qui n'avait pas été détruit, et le donna à la nouvelle chapelle. Tout étant ainsi préparé, le 9 août 1807, on fit la translation de la sainte image avec toute la pompe et toute la solennité qu'on put imaginer. Le curé la porta au milieu d'un nombreux clergé, et la déposa là où on la voit maintenant. C'est une statuette de onze centimètres; elle tient de la main droite un sceptre d'or, de la gauche l'Enfant Jésus, qui appuie une de ses mains sur l'épaule de sa Mère. Sa chevelure est flottante; deux cercles d'or, dont l'un est formé de six étoiles, sont sur sa tête, et cachent une couronne en bois sculpté dès le principe. Une châsse d'argent, fermée par un verre mobile, renferme la statue; et à la partie inférieure est pratiquée une ouverture circulaire par où l'on peut lui faire toucher divers objets. Ce même jour de la translation, on établit un chapelain chargé de chanter les litanies de la Vierge tous les samedis, pendant le cours ordinaire de l'année, et le *Stabat* pendant le carême; il devait de plus, après ces chants, bénir le peuple avec la statue, et la faire baiser aux fidèles.

Quand 1820 arriva, on voulut faire la seconde procession séculaire, établie en mémoire du premier miracle opéré par Notre-Dame de Gray. Mais auparavant on tint à décorer plus magnifiquement sa chapelle; on y employa trois ans; et enfin, le 14 mai 1823, se fit cette procession, que nous essayerions en vain de décrire, et qui fut une des plus brillantes manifestations religieuses qui se puissent

faire. Une circonstance extraordinaire en rehaussa l'éclat; ce fut l'offrande d'un cœur d'argent à la sainte Vierge par le maire de Gray, au nom de toute la ville. Ce cœur enflammé, environné de palmes d'argent, et surmonté d'une couronne royale, reposait sur un tapis de velours bleu de ciel, orné de franges et de trente-deux étoiles. Il apparaissait aux regards sur un riche brancard, que portaient sur leurs épaules quatre jeunes personnes vêtues de robes blanches avec une écharpe en soie bleue.

Le 15 mai 1836 vit se renouveler quelque chose de semblable dans la procession dite des *habillées de blanc*, à raison des jeunes personnes qui en faisaient partie. L'Archevêque de Besançon présidait lui-même la cérémonie et portait l'image miraculeuse, tandis que trente-deux jeunes personnes en blanc entouraient le cœur d'argent offert par la ville, et se partageaient, de distance en distance, par groupes de quatre, le port du brancard où il reposait. Mais d'autres gloires attendaient Notre-Dame de Gray. En 1849, le terrible choléra vint envahir la ville. Le Cardinal Mathieu accourt au secours de ses diocésains épouvantés, et après avoir porté partout à domicile des paroles de consolation et d'encouragement, il va se jeter aux pieds de Notre-Dame, lui consacre tout son diocèse, et lui voue une statue en vermeil. A partir de ce moment, la maladie s'arrête, s'apaise sensiblement, et enfin elle disparaît, laissant dans toutes les âmes un renouvellement de foi et de religion. Le célèbre père de Bussy profite de ces heureuses dispositions pour donner une retraite de dix jours; et deux mille quatre cents personnes s'approchent de la table sainte; des congrégations d'hommes, de dames, de demoiselles, de domestiques se fondent; et une conférence de saint Vincent de Paul s'établit. En 1851, le même Père vient prêcher une seconde neuvaine, et cette fois il obtient jusqu'à six mille communions; peu de semaines

après, le Cardinal-Archevêque de Besançon se présente, apportant la magnifique statue qu'il avait vouée à Notre-Dame deux ans auparavant, et qu'il voulait offrir, non-seulement en son nom, mais au nom du chapitre, du clergé et de tous ses diocésains. Cette statue représentait Marie foulant aux pieds les nuages, et s'élevant dans les cieux, tenant d'une main, en signe de commandement, un sceptre d'or garni de diamants, et étendant l'autre en signe de supplication. Elle portait une couronne d'or sur la tête, avec un calice et une ceinture de perles. Des ciselures ornaient les bords de sa robe, et autour du socle étaient des brillants qui forment le chiffre de Marie, des topazes, des émeraudes et des diamants groupés en rosace. Aux deux extrémités, derrière la Vierge, s'élevait un arc-en-ciel, symbole de la paix rendue à la ville par Marie. La cérémonie de cette offrande fut des plus magnifiques : on y comptait quatre-vingt-douze prêtres en habit de chœur, toutes les autorités judiciaires, civiles et militaires, avec une population immense, jalouse d'unir ses sentiments pieux à ceux du Cardinal. Cette consécration redoubla le dévouement des habitants à Marie. Les plus généreux sacrifices ne leur coûtèrent plus rien : on acheva le portail de son église; on en couronna le faîte par sa statue; et, pour ces travaux, la ville n'hésita pas à fournir jusqu'à soixante-seize mille francs. Depuis cette même époque, des flambeaux ne cessent de brûler devant la sainte image, des *ex-voto* l'entourent, et des dons lui sont continuellement offerts par la reconnaissance qu'inspirent ses bienfaits.

Les autres villes et bourgs de l'arrondissement de Gray ont aussi leur Vierge bien-aimée. Près de la ville de Pesmes est la chapelle de Notre-Dame de la Levée, fondée en 1464. Ce n'était autrefois qu'un hospice de lépreux; ce qui fait qu'encore aujourd'hui ce lieu s'appelle la maladrerie. Mais alors, un prêtre infecté de la lèpre y ayant été ren-

fermé, on y éleva, à son usage, cette chapelle sous le titre de Notre-Dame de la Levée. Lorsque la lèpre eut disparu de la contrée, la chapelle de Notre-Dame de la Levée devint un lieu de pèlerinage, dont on confia la garde à un ermite, chargé d'accueillir les pèlerins; et lorsque 93 l'eut convertie en maison particulière, les habitants s'en dédommagèrent en lui substituant un autre sanctuaire au pied de l'ancien château de Pesmes, où l'on honore la sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame de la Roche (1).

La ville de Champlitte, au même arrondissement, possède une Vierge miraculeuse qu'on honore depuis longtemps dans l'église de Saint-Christophe; elle est encadrée dans une châsse dorée. Les soldats du duc de Longueville, en 1638, lors du sac de la ville, voulurent détruire cette châsse pour s'en approprier la dorure; mais un capitaine français l'acheta, et en fit don à l'église de Beaume, sa paroisse. Douze ans plus tard, après la conclusion de la paix avec la France, les habitants de Champlitte la réclamèrent; et l'ayant obtenue, ils la remirent à son ancienne place dans l'église Saint-Christophe. Dérobée à la profanation pendant les jours mauvais de 93, elle fut rendue à l'église dès le retour de l'ordre; et elle continue d'y être honorée. Ce n'est pas là la seule gloire de Champlitte. Dans les paroisses de ce canton, il y a encore la Vierge miraculeuse de Leffond, dont l'histoire est pleine de merveilleuses légendes.

A Dampierre et à Savoyeux qui en dépend, à Mornay et à Charcenne, à Beaujeux, et en plusieurs autres lieux, vous trouvez des témoignages de l'amour des peuples pour la Mère de Dieu, qui remontent à une époque reculée; et de nos jours, plus peut-être que jamais, on lui élève de nou-

(1) Archives de Pesmes.

veaux sanctuaires qui surpassent la beauté des anciens.

L'arrondissement de Lure compte également un grand nombre de sanctuaires de Marie, où les peuples aiment à venir en pèlerinage. C'est, à Château-Lambert, Notre-Dame des Sept-Douleurs, située sur une montagne qui domine les vallées de la Franche-Comté et de la Lorraine ; ce sont, à Servance, à Fresse, à Melisey, des chapelles de la Mère de Dieu très-fréquentées par les pèlerins. Mais, de toutes ces chapelles, aucune n'égale Notre-Dame de Haut, ni pour le site, tellement remarquable que l'œil du voyageur peut y mesurer d'un regard l'espace qui sépare le mont Saint-Bernard de la ville de Langres, ni pour la confiance des peuples, ni pour le nombre des pèlerins. La tradition fait remonter ce monument à l'origine même du christianisme, prétendant qu'il fut construit sur les ruines d'un temple d'idoles. Toujours est-il certain que cette chapelle remonte au moins à l'an 1308, dont elle porte le millésime, et que de temps immémorial elle a reçu un nombreux concours de pèlerins. On eut beau lui retirer, en 1751, le titre d'église paroissiale dont elle avait joui jusqu'alors, pour le donner à une église construite à ce dessein en cette même année; ce changement ne diminua point l'affluence. Ce sanctuaire échappa même au vandalisme révolutionnaire, et demeura toujours ouvert au culte. Le gouvernement eut beau le mettre en vente; la commune le racheta, et l'on ne cessa d'y offrir le saint sacrifice, d'y baptiser les enfants, d'y bénir les mariages. C'était une jouissance pour les fidèles de pouvoir se dédommager de la fermeture de leurs églises, en venant épancher leurs prières à Notre-Dame de Haut. Cette Vierge avait un aspect propre à les attirer : c'est une statue en bois, délicatement sculptée, haute d'un mètre trente centimètres : deux séraphins suspendent, au-dessus de son front, une couronne de fleurs, et tout le corps est couvert d'objets précieux, tels

que des croix d'or ou autres bijoux, offerts par la reconnaissance des pèlerins pour les grâces obtenues.

En 1843, l'état de dégradation où la vétusté avait réduit ce sanctuaire si vénéré détermina à bâtir, à ses côtés, une nouvelle église de vingt mètres de long sur quinze de large, avec quatre flèches supportant quatre séraphins, au milieu desquels s'élevait, à la hauteur de trente-trois mètres au-dessus du sol, la grande statue de la Vierge, toute brillante d'or et couronnée de douze étoiles. Cela fait, le respect pour l'ancienne chapelle ne permettant ni de l'abandonner ni de la démolir, on prit le parti, pour la conserver, de la consolider en lui donnant pour appui le nouveau sanctuaire. Le génie de l'architecte exécuta parfaitement ce dessein, et fit de ces deux édifices un gracieux ensemble, qui, reliant le passé avec l'avenir, redira aux générations futures combien est ancien sur cette montagne le culte de Marie. Aussi le nombre des pèlerins y va toujours croissant ; tous les jours on les voit monter et descendre la sainte colline, le 8 septembre surtout, et à la Fête-Dieu, deux jours où l'on n'en compte pas moins de deux à trois mille ; et les nombreux *ex-voto* appendus, les uns aux murs, les autres à la statue même, disent assez combien la Vierge a pour agréable le culte qu'on lui rend dans ce béni sanctuaire.



PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE
DE LYON.

Cette province se compose de six diocèses : Autun, Dijon, Langres, Grenoble, Saint-Claude, et Lyon, la métropole.

DIOCÈSE D'AUTUN [1].

Nous partagerons en trois chapitres tout ce que nous avons à dire sur ce diocèse. Dans le premier, nous verrons Autun et son arrondissement ; dans le second, les arrondissements de Chalon et de Charolles ; dans le troisième, les arrondissements de Louhans et de Mâcon.

---

(1) Nous devons les renseignements sur ce diocèse : 1° à Mgr l'évêque et à M. l'abbé Bouange, vicaire général, qui nous ont prêté le concours le plus dévoué ; 2° à plusieurs ecclésiastiques qui ont fait sur ce sujet les recherches les plus consciencieuses, entre lesquels nous aimons à citer M. l'abbé Cucherat, aumônier de l'hospice de Paray-le-Monial, qui joint à la science de l'antiquaire pour découvrir les faits le mérite du littérateur pour les bien dire.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LA VILLE ET L'ARRONDISSEMENT D'AUTUN.

Lorsqu'au premier siècle de l'ère chrétienne, le christianisme arriva à *Augustodunum*, à Autun, qui s'estimait la sœur et l'émule de Rome, il trouva le pays couvert de temples consacrés aux divinités que les Gaulois avaient toujours adorées, et à celles que les Romains y avaient importées. Janus, Minerve, Bérécinthe étaient adorés à Autun même; Teutatès à Vaulioth, Bélus à Belin, aujourd'hui Roussillon, Lucine à Lucenay; enfin, le sol autunois était un véritable panthéon. Au lieu de renverser tous ces temples et de heurter de front ces vieilles superstitions, les premiers apôtres d'Autun s'étudièrent à christianiser ces temples, en y substituant Jésus-Christ aux faux dieux, Marie aux fausses déesses, et en montrant aux peuples, par les notions pures et sublimes de la religion chrétienne, tout ce qu'ils gagnaient à cette substitution. Par là, le culte de Marie se répandit dans toute la contrée, et les temples des déesses païennes se transformèrent en chapelles de la Mère de Dieu. Nous voyons au sixième siècle, dans la ville même d'Autun, une abbaye dédiée à la sainte Vierge, abbaye célèbre (1) qui recueillit les religieuses échappées de Poitiers au temps de Childebert, roi d'Austrasie, ainsi que la mère de saint Odilon au commencement du onzième siècle, et où, en 1648, eut lieu, sous les yeux du père

(1) *Gallia Christ.*, t. IV, p. 479.

Eudes, un des premiers miracles obtenus par l'intercession du saint Cœur de Marie (1). Nous voyons, dans les siècles suivants, plus de cinquante églises rurales sous le vocable de l'Assomption, sans compter toutes les églises élevées à Notre-Dame, dans ce vieux style roman, si grave, si austère, si favorable au recueillement. Nous voyons, au huitième siècle, dans un Missel manuscrit de l'abbaye de Saint-Symphorien d'Autun, conservé au Vatican, un office de l'Assomption de la sainte Vierge, qui est une des plus belles et des plus antiques expressions de la foi de l'Église en ce qui concerne le culte de Marie (2). Dans le même siècle s'élève à Autun un monastère que restaure au neuvième l'évêque Modouin, et qui proclame conjointement Marie et saint Andoche ses patrons titulaires.

Mais c'est surtout la cathédrale qui nous parle plus éloquemment du culte de la sainte Vierge. Élevée en son honneur au sixième siècle, elle fait resplendir de plus en plus, à mesure qu'elle traverse les âges, les gloires de la Mère de Dieu. Une charte de Louis d'Outre-mer, en 936, dont l'original se conserve à la bibliothèque d'Autun, appelle la cathédrale : *Ecclesia quæ est sub honore almæ Dei genitricis Mariæ necnon martyris Christi Nazarii.* Dans les anciens bâtiments de Saint-Nazaire, attenant à la cathédrale, une sculpture du douzième siècle représente l'assomption de Marie que deux anges élèvent dans les cieux; et au-dessous est son tombeau vide. Dans la chapelle dite des évêques, un vitrail, qui est une des plus belles choses du seizième siècle, représente la généalogie de Marie, avec le martyre de saint Nazaire et de saint Celse. Dans la chapelle qu'on appelait la chapelle dorée, à raison de ses riches décorations, on voyait Marie vénérée par des anges; aux pein-

(1) *Vie du père Eudes*, par le P. de Montigny.
(2) *Liturgie gallicane,* p. 211 et suiv.

tures murales, on voyait son image portée dans les rues de Rome par saint Grégoire le Grand entouré d'une foule nombreuse, et accompagné des anges chantant le *Regina cœli*, qui est encore noté. Sur la porte de la chapelle, au-dessous de l'image de Marie, se lit l'inscription suivante qui indique que la chapelle est de l'an 1093, et que l'on y avait peint les quatre évangélistes et les quatre docteurs de l'Église latine :

Virginis intactæ et sub Trinitatis honore,
Factaque doctorum memorans memoranda piorum,
Quatuor auctorum totidemque evangeliorum,
Intra ducentum, Christi post tempora, lustra,
Cum nonaginta tribus, hæc constructa capella.

Enfin, on a récemment placé dans cette chapelle un ancien vitrail de l'église, œuvre du seizième siècle, représentant Marie avec la lune sous les pieds et une couronne d'étoiles sur la tête.

Outre les deux chapelles de la Vierge dont nous venons de parler, il y en avait une troisième, où chaque jour on récitait son office et l'on disait une messe avant prime. *Capella beatæ Mariæ, in qua dicitur officium ejusdem et missa quotidie ante primam* (1). De plus, à un des piliers de l'église, était adossé un autel sous le vocable de sainte Marie des Anges, *in honorem beatæ Mariæ Angelorum.*

Dans cette église si pleine des souvenirs de Marie, on célébrait son Immaculée Conception avec un rite supérieur que le cérémonial d'Autun appelle *Triplex majus in principalibus* (2). Les missels et les bréviaires manuscrits en contenaient la messe et l'office. A la messe était une prose, et à la préface l'addition *et te in Conceptione*. L'image de la Vierge se portait dans les processions ; et hors de là,

(1) *Ancien cérémonial*, p. 201.
(2) P. 331.

elle demeurait exposée devant l'autel, entre quatre cierges allumés. A vêpres, pendant le *Magnificat*, on sonnait les grosses et les petites cloches; pendant l'antienne *Gaude, Maria*, qui se chantait après vêpres, et pendant complies, il y avait carillon (1); l'un et l'autre en vertu de la fondation du chanoine Duvernay, qui, rapprochant le culte de l'Eucharistie et celui de Marie immaculée, avait fondé aussi des prières spéciales en l'honneur du saint Sacrement.

Les jours de la Purification et de l'Annonciation, il y avait également chant du *Gaude, Maria*, fondé par un chanoine, avec addition du carillon, le 25 mars, au moins depuis le quinzième siècle.

Enfin, la tour de l'horloge de la cathédrale, pour dire à tous que c'était là la maison de Marie, portait à son sommet une statue de la Vierge, qui était, avant 93, à l'ancienne église de Saint-Pancrace, et qu'une personne pieuse emporta alors sur ses épaules, quoiqu'elle pesât, disent les auteurs, *plus de sept mesures de blé;* « mais pour moi, répétait souvent dans la suite cette femme de foi, elle ne me semblait pas plus pesante qu'une plume ». Elle la tint cachée pendant la Révolution; et, au retour de l'ordre, elle la donna à la cathédrale. En souvenir de la Vierge de Saint-Pancrace, on a dédié au même endroit un petit oratoire à la Vierge, et l'on vient souvent y allumer des cierges pour le soulagement des malades du quartier.

La ville d'Autun a de plus la paroisse Notre-Dame, qui est sous le vocable de l'Assomption; et dans le quartier qui s'appelle le Marchand, une statue de la Vierge, à laquelle on attribue le privilége de guérir les infirmes ou de soulager leurs souffrances.

Les paroisses des environs d'Autun n'étaient pas moins dévouées à Marie. Perreuil et Sully sont sous le vocable de

(1) *Ancien cérémonial*, p. 296.

l'Assomption. Curgy est affilié à Notre-Dame des Victoires de Paris, et possède un beau groupe de la Vierge douloureuse, tenant sur ses genoux le corps inanimé de son Fils, entouré d'anges qui portent les instruments de la Passion. Sur le territoire de cette paroisse, se trouvait autrefois la chapelle de Notre-Dame de Pauvray, à huit contre-forts couronnés de gracieuses volutes : c'était un lieu de pèlerinage très-fréquenté, où les malades venaient chercher la santé et les affligés la consolation. 93 a désolé ce pieux sanctuaire, détruit les cintres de ses fenêtres, brisé son autel, jeté sa cloche dans l'étang voisin, arraché les charmilles qui en formaient l'avenue et labouré le parterre qui l'entourait. La statue seule a été sauvée de la ruine. Le fermier de la propriété où était la chapelle l'acheta pour un sac de blé, et l'emporta avec lui dans les différents lieux qu'il habita : c'était sa consolation, sa joie, sa sauvegarde. Enfin, en 1828, étant venu s'établir à Savigny-le-Vieux, dans la même paroisse de Curgy, il lui fit bâtir une chapelle, et c'est là qu'aujourd'hui elle reçoit les hommages des fidèles. En 1855, les habitants firent réparer et agrandir ce sanctuaire, qui leur paraissait trop modeste; et l'on y vient en grand nombre prier Marie pour être guéri de la fièvre ou pour obtenir une heureuse délivrance.

La paroisse d'Auxy possède une congrégation de l'Immaculée Conception, avec deux statues de la Vierge Mère dans la chapelle du château seigneurial; et son église paroissiale, qui est du neuvième ou du dixième siècle, a toujours été dédiée à la sainte Vierge.

Le canton de Mesvres possède, sur la paroisse de la Tagnière, Notre-Dame de Bay, près du château des seigneurs de Champignoles. Sa statue se conserve et se vénère à l'église paroissiale : c'est une Vierge assise, portant de la main gauche une fleur sans tige, et de la

main droite l'Enfant Jésus qui tient dans ses mains une colombe. Mais ce canton possède surtout, sur la paroisse de Mesvres, Notre-Dame de la Certenne ou de l'Essertenne. C'était, avant l'ère chrétienne, au sommet le plus élevé de la montagne, un camp dont la muraille d'enceinte est encore visible; et au pied, était une résidence de druides. Les pierres et les fontaines y étaient estimées sacrées; on y honorait trois déesses qui, correspondant aux trois Parques des Romains, présidaient à la génération et à la naissance, dispensaient l'abondance et les richesses; et les femmes leur offraient des pommes avec des cornes d'abondance, à la fête des Matronales. Comme le vulgaire croyait que ces déesses se rendaient visibles aux hommes et entraient en contact avec eux, leur culte, plus populaire que celui des grandes divinités, s'est conservé sous le nom de dames et de fées. De là fut donné aux roches de Dettey, qui forment une espèce d'enceinte, le nom de *Roches à la Dame;* de là à Sans, hameau de Sennecey-le-Grand, un quartier où abondent les vestiges d'antiques constructions, porte le nom de *Quart-des-Dames*. Une des trois dames de la Certenne avait son temple sur la montagne; et elle était censée guérir de la fièvre; la seconde à la Maison-Dru, et elle passait pour donner du lait aux nourrices; la troisième à la Commelle, et on recourait à elle pour la guérison du mal d'yeux. Enfin les jeunes filles allaient demander à ces trois déesses des époux, et les nourrices du lait. Tel était l'état où le christianisme trouva la montagne de la Certenne. Pour déraciner ces grossières superstitions, il substitua à l'oratoire païen placé à la lisière du camp, sur un tertre entouré jadis d'un fossé, une chapelle de la Vierge dont le vocable de *Notre-Dame* remplaça celui de *la Dame* que portait la déesse; il recommanda aux peuples de déposer aux pieds de la Vierge l'eau puisée à la fontaine

pour la faire bénir par elle; enfin il tenta tous les moyens d'élever les esprits d'un culte grossier au spiritualisme chrétien; et quoiqu'il soit toujours demeuré quelques restes des vieilles superstitions, qui ont obligé plusieurs fois les évêques d'Autun à interdire la chapelle, la piété sincère de beaucoup de pèlerins y offre un spectacle consolant pour la foi. Le pèlerinage commence le jour de la Pentecôte : au soleil couchant on gravit la montagne; les groupes de pèlerins se dispersent, les uns vont boire à la fontaine de la Dame, d'autres vont dans le bois voisin chercher un gîte sous la feuillée pour se reposer et dormir. Les plus dévots se rendent à la chapelle, y récitent des prières ou y chantent des cantiques toute la nuit; le rosaire, les litanies, les lectures se succèdent sans interruption. Tout ce monde entassé dans cet étroit sanctuaire respire à peine, ses murs suintent sous le souffle de toutes les haleines, la statue suinte elle-même, et alors on crie au miracle; la Vierge pleure, chacun s'approche; on lui fait toucher les livres, les médailles, les chapelets, les vêtements des malades ou quelques linges pour les appliquer ensuite sur les membres malades. Rien n'est plus populaire que ce pèlerinage : chaque année on se fait une fête d'aller, comme on le dit, à la bonne Notre-Dame de la Certenne.

Si de là nous passons au canton de Couches, nous trouvons, à Saint-Pierre de Varennes, les confréries de l'Immaculée Conception et du Scapulaire, toutes deux en grande vogue, et soutiens puissants de la piété. Une tradition populaire raconte que la sainte Vierge a visité avec saint Joseph et l'Enfant Jésus les roches de Narnau; tradition qui n'est évidemment qu'un souvenir altéré des déesses ou dames qu'honoraient les druides dans ces lieux. Le canton de Montcenis nous offre Notre-Dame de l'Assomption à Montcenis; le canton de Saint-Léger compte les églises de la Commelle et de Thil sous le patronage de

Marie. Le canton d'Épinac a Notre-Dame de Lorette, sur la paroisse de Morlet. C'est une tradition dans le pays que cette chapelle fut bâtie vers la fin du quatorzième siècle par un noble chevalier, le seigneur de Loges, au retour d'une expédition contre les Turcs commandés par Bajazet, et où il échappa aux plus grands dangers, grâce au vœu qu'il fit alors d'élever ce sanctuaire à Marie. C'est un gracieux oratoire placé sur un monticule, d'où la vue embrasse un vaste horizon.

Enfin le canton de Lucenay-l'Évêque nous intéresse bien plus encore. Lucenay tire son nom de la déesse Lucine qui, dans les idées païennes, présidait aux accouchements laborieux; et pour remplacer le pèlerinage païen qui s'y faisait, l'église de Lucenay fut consacrée sous le vocable de la Nativité de Notre-Dame. Cette église fut, jusqu'au treizième siècle, dans l'enceinte du château fort bâti au centre du bourg par les évêques d'Autun, lorsque, par la munificence de nos premiers monarques chrétiens, ils furent devenus seigneurs du pays : probablement ce fut le temple de Lucine lui-même approprié au culte chrétien. Mais, vers l'an 1298, lorsque l'évêque d'Autun crut devoir faire entourer de remparts et flanquer de grosses tours son château de Lucenay, pour y recueillir ses sujets en temps de péril, il fit construire l'église actuelle, afin que l'accès en fût possible à tous les paroissiens. On y reconnaît le gothique primitif, et elle fait exception au milieu des églises voisines, qui sont romanes ou romano-byzantines. Elle avait un chœur voûté, une nef avec un transsept formant deux chapelles, l'une de Notre-Dame de Pitié qui, au dix-septième siècle, fut reconstruite en style flamboyant; l'autre de Notre-Dame de la Purification qui, dédiée aujourd'hui à saint Joseph, a été réparée en 1854 avec un goût exquis. La statue de Notre-Dame de Pitié, probablement celle qui était vénérée autrefois dans cette

chapelle, est placée aujourd'hui au-dessus des fonts baptismaux; et son image est reproduite dans un grand nombre d'églises. Enfin, la paroisse de Lucenay possède les confréries du Rosaire et du Scapulaire.

La paroisse d'Anost possède une statue de la Vierge bien conservée, dans laquelle deux portes, s'ouvrant avec des charnières, laissent voir l'Enfant Jésus doré dans le sein de sa Mère. L'une de ces portes vous montre à l'intérieur l'archange Gabriel, avec les premières paroles de la salutation angélique pour légende; l'autre représente la Vierge Marie dans l'attitude de la prière. Cette statue était autrefois très-vénérée, surtout par les femmes qui avaient des couches difficiles.

L'église de Chissey possède deux statues de la Vierge. L'église de Reclesne en possède deux également, l'une moderne, l'autre fort ancienne, qu'on a retirée de l'église, parce que 93 avait brisé la tête de l'Enfant Jésus. Cette église était autrefois un lieu de pèlerinage; et on venait avec confiance prier Notre-Dame de Reclesne, surtout pour obtenir un heureux accouchement. Aujourd'hui encore, on la prie dans le même but; et des faits récents prouvent que ce n'est pas en vain. On fait bénir sur son autel les linges et les vêtements destinés aux enfants à naître. Il y a dans cette paroisse une confrérie de l'Immaculée Conception, qui entretient les jeunes personnes dans la piété et dans la pratique des sacrements.

L'église de la Petite-Verrière, simple annexe, bâtie au onzième siècle sous le vocable de l'Assomption, eut pendant longtemps, derrière son sanctuaire, une fontaine avec une statue, dite Notre-Dame du Regard, que les nourrices venaient prier de fort loin, pour obtenir la conservation de leur lait. Un orage ayant enseveli dans les sables la statue et la fontaine, le pèlerinage se fit à l'église paroissiale; et le curé d'Anost y venait chaque année le jour

de l'Assomption, à la tête de ses paroissiens. Dans la suite, on ajouta à l'église, du côté de l'épître, une jolie chapelle, style flamboyant de la fin du seizième siècle, sous le vocable de l'Annonciation, avec des vitraux, dont les débris qui restent montrent des anges tenant des rouleaux, sur lesquels on lit ces paroles : *Regina cœli, lætare, alleluia*, accompagnées de notes de plein chant. C'est en l'honneur de cette Vierge que Ladoue, poëte autunois, a composé un sonnet, dont nous reproduisons les quatre vers suivants :

Sponsa Dei et soror et soboles venerandaque Mater,
Ad te confugio supplex, tua numina posco.
Sis felix, nostrumque leves miserata laborem;
Semper honore meo, semper celebrabere donis.

Enfin, comme couronnement de tout ce que l'arrondissement d'Autun offre d'intéressant à l'histoire du culte de Marie, nous dirons à sa louange que sa cathédrale a, pendant des siècles, porté à son frontispice l'image de la Mère de Dieu entre saint Nazaire et saint Celse ; que tous ses séminaires sont sous le vocable de la Présentation ; qu'en 1624, il accueillit avec empressement l'ordre de la Visitation de la sainte Vierge ; qu'en 1648, il a été le premier de la France, et probablement de l'Église universelle, à célébrer la fête du Cœur de Marie, et que le premier miracle connu opéré par l'invocation de ce saint cœur a été, à l'abbaye de Saint-Jean-le-Grand d'Autun, la guérison subite d'une jeune religieuse de dix-huit ans, que la rougeole avait privée de la vue.



CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS DE CHALON ET DE CHAROLLES.

L'arrondissement de Chalon compte jusqu'à vingt et une églises paroissiales sous le vocable de la Mère de Dieu (1). Il possède surtout, dans une chapelle de l'église Saint-Vincent de Chalon, Notre-Dame de Pitié, fondée en 1450 par l'évêque de Chalon, avec deux chapelains et quatre prêtres assistants pour la desservir. Ces prêtres devaient y chanter, chaque jour, une messe de Notre-Dame; et si un d'eux s'absentait, il devait payer une amende. Comme la vraie piété est essentiellement charitable, les pauvres n'étaient point oubliés dans cette fondation. Chaque année, à la fête de saint André, on distribuait vingt robes, vingt paires de chaussures et vingt paires de souliers à soixante pauvres; et le digne neveu du fondateur y ajouta trente robes, trente paires de chaussures et trente paires de souliers à quatre-vingt-dix autres pauvres, et trente livres tournois à trois jeunes filles pauvres et exemplaires qui se partageraient entre elles cette somme pour leur servir de dot de mariage. Dieu bénit par des miracles éclatants une chapelle si riche en charité; et le récit s'en est conservé

(1) Ce sont : Fragué et Virey-le-Grand dans le canton de Chalon; Écuisses, Bissy, Cersot, Villeneuve dans le canton de Buxy; Mercurey, Morey dans le canton de Givry; Gourdon dans le canton du Mont-Saint-Vincent; Lessard et Ouroux dans le canton de Saint-Germain du Plain; Villegaudin dans le canton de Saint-Martin; Beaumont, la chapelle Bragny, la Ferté dans le canton de Sennecey; Allerey, Ciel, Navilly, Geauges, Toutenant, Saunière dans le canton de Verdun.

longtemps dans les registres du chapitre de Saint-Vincent. On y voyait plusieurs paralytiques guéris, des aveugles qui avaient recouvré la vue, un sourd-muet de naissance recouvrant subitement l'ouïe et la parole, des membres brisés rétablis, des ulcères cicatrisés, des fièvres violentes arrêtées. Toutes ces merveilles étaient écrites plus éloquemment encore sur les murs de la chapelle, tapissés de béquilles et d'*ex-voto* qui redisaient aux regards les faveurs obtenues en ce saint lieu. Aussi les fidèles étaient-ils pleins de vénération pour la chapelle de Notre-Dame de Pitié. On y venait en foule de tous les points de la Bourgogne; des paroisses entières en procession faisaient, pour s'y rendre, de longues routes à travers des chemins difficiles. Des prêtres y venaient tous les jours apporter les vœux des populations confiées à leur sollicitude; et la messe s'y célébrait depuis six heures du matin jusqu'à midi. Des cierges nombreux brûlaient sans cesse devant la sainte image; et, chaque vendredi, le chapitre y venait chanter, au milieu d'un immense concours, les litanies de la sainte Vierge.

Il y avait quatre siècles que Notre-Dame de Pitié recevait ainsi les hommages des peuples, quand 93 vint les interrompre. Mais dès que la liberté fut rendue à l'Église, la sainte image vint aussitôt reprendre sa place, et les pèlerinages recommencèrent. Chaque jour voit encore les fidèles nombreux et confiants prosternés devant Notre-Dame de Pitié. C'est le rendez-vous de tous ceux qui souffrent et qui espèrent.

L'hospice Saint-Louis a aussi une Vierge de Pitié qui est en grande vénération. Des cierges brûlent presque constamment en sa présence. Vénérée autrefois dans la chapelle du Pont Saint-Laurent, elle fut transportée à l'hospice le 15 août 1778, parce que la chapelle du Pont était dans un état de délabrement complet.

Non loin de Chalon est encore Notre-Dame de Marloux, antique pèlerinage où l'on venait autrefois de tous les environs et même de fort loin, surtout aux fêtes de la Vierge, les lundis de Pâques et de la Pentecôte, et pendant toute l'octave de l'Assomption. Cette chapelle, qui servait à une léproserie en 1217, comme le prouve un titre de cette époque, est, selon les historiens de la Bourgogne, un des plus anciens sanctuaires de la contrée. La plupart le font remonter au delà du douzième siècle, quelques-uns même jusqu'à Charlemagne. On y venait prier dans les calamités publiques, dans les temps de disette, de sécheresse ou de trop grande pluie; on y venait surtout pour les enfants mort-nés, et plusieurs faits attestent que souvent la prière était exaucée. Vendue en 93, cette chapelle passa en plusieurs mains, sans cesser cependant jamais d'être un lieu de prière et de pèlerinage. Enfin, en 1863, elle fut achetée par un saint prêtre pour demeurer à jamais propriété de la religion et du diocèse; et ainsi les peuples pourront toujours y aller épancher leur cœur dans le sein de la meilleure des mères.

Dans le même canton, la paroisse de Virey a toujours été dédiée à la sainte Vierge. Des chartes des douzième et treizième siècles appellent son église Notre-Dame de Virey; et telle était la dévotion des évêques de Chalon pour ce sanctuaire, que plusieurs d'entre eux lui léguèrent des biens considérables et y fondèrent des messes à dire chaque semaine à l'autel de Marie. Pour faire honneur à ces fondations, les habitants érigèrent dans l'église une chapelle spéciale de la Vierge, où elles seraient acquittées, et mirent le reste de l'église sous le vocable de Saint-Pierre ès liens. En 1860, cette église, qui était du onzième siècle, menaçant ruine, on en construisit une autre qui, en 1862, fut consacrée sous le titre de l'immaculée Mère de Dieu, *Deiparæ immaculatæ*, ainsi qu'une de ses chapelles sous le

titre de Notre-Dame des Victoires. Cette église possède une relique du vêtement de la sainte Vierge, une confrérie très-ancienne du saint Cœur de Marie, affiliée, depuis quelques années, à Notre-Dame des Victoires de Paris. Cette association, qui se compose des mères de famille, a pris de grands développements, et produit des fruits consolants de vertu et de piété.

Les communes de Fragues et de Lessard, annexes de Virey, ont une église, bâtie au douzième ou au treizième siècle, sous le vocable de Notre-Dame; et le hameau de Condemenne-Toulongeon une chapelle sous le même vocable.

Du canton de Chalon, passant aux autres cantons, nous trouvons, dans le canton du Mont-Saint-Vincent, Notre-Dame de Gourdon, ancienne chapelle de pèlerinage; dans le canton de Chagny la paroisse de Rully, qui avait autrefois dans son église deux chapelles de Notre-Dame, et qui maintenant n'en a plus qu'une, où les associations de l'Immaculée Conception et du Rosaire font pieusement leurs exercices. Le canton de Givry a l'église de Mercurey, sous le titre de l'Assomption, consacrée le 22 mars 1460, dit une inscription au-dessus de la porte. La confrérie du Rosaire vivant y est en honneur. Le canton de Sennecey possède Notre-Dame de Beaumont près Sennecey, Notre-Dame de Vers sur la paroisse de Chancey, l'une et l'autre, lieux de pèlerinage; mais surtout l'église de l'ancienne abbaye de la Ferté, cette première fille de Cîteaux, qui, comme toutes les églises de l'ordre, était dédiée à la sainte Vierge. Fondée en 1113 et reconstruite en 1210, cette église était une des plus vastes, des plus remarquables et des mieux ornées de la province. De chaque côté du sanctuaire, les mystères de la sainte Vierge étaient représentés sur deux grands bas-reliefs de pierres de Givry; et, au fond du sanctuaire, on la voyait enlevée au ciel par un groupe d'anges. De toutes ces ma-

gnificences, de toute cette église, comme de tout le monastère, la Révolution n'a épargné que le palais abbatial. Heureusement, M. Humblot-Conté, devenu acquéreur de cette propriété, y a élevé une chapelle à la sainte Vierge, pour faire souvenir la postérité que ces lieux étaient autrefois consacrés à la Mère de Dieu ; et dans un caveau, au-dessous de l'autel, reposent, à l'ombre de Marie, les membres défunts de son honorable famille, entre autres celui qui en fut la plus belle gloire, M. le baron Thénard, gendre de M. Humblot-Conté. Le curé de la paroisse Saint-Ambreuil, sur laquelle se trouve la Ferté, a établi dans cette chapelle la confrérie du Rosaire, et, dans sa propre église, les confréries de l'Immaculée Conception et du saint Cœur de Marie. Il possède dans cette même église une statue fort ancienne de Notre-Dame de Pitié, qui, après avoir été deux fois enlevée et rendue, est encore aujourd'hui, comme aux siècles passés, l'objet de la grande vénération des fidèles.

Au chef-lieu de canton même, à Sennecey-le-Grand, nous trouvons cinq chapelles de la Vierge. La première est la chapelle rurale de Notre-Dame des Neiges, chapelle autrefois fort célèbre et enrichie de diverses fondations, mais vendue en 93 et devenue propriété privée. On y dit la messe le 5 août, fête de Notre-Dame des Neiges, et il y a grand concours de fidèles. La seconde chapelle est, au Vieux-Moulin, Notre-Dame de Bon-Secours, qui a cédé son nom à Saint-Benoît. Les trois autres sont dans l'antique église paroissiale de Saint-Julien de Sennecey, savoir : Notre-Dame de Ruffey, la plus belle chapelle sans contredit de toute l'église, bâtie en 1500 par le seigneur de Ruffey, et chargée, par cette noble famille, de fondations qui obligeaient à y dire la messe tous les jours. Elle se compose de deux travées, dont les arcs doubleaux reposent sur des consoles portant des anges aux ailes déployées, et

elle est ornée de peintures à fresque, représentant la Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne à la porte Dorée, la naissance de Marie, l'Annonciation, la Visitation, la Circoncision, la Purification et l'Assomption. Elle a été classée naguère parmi les monuments historiques; elle sert à faire des instructions dans le carême, et l'on y dit la messe le 27 janvier, fête de saint Julien. Les deux autres chapelles sont la chapelle d'Arlay et la chapelle de Broard, ainsi appelées l'une et l'autre du nom de leurs fondateurs.

Mais il est un canton plus riche que tous ceux dont nous venons de parler : c'est le canton de Verdun. Il compte jusqu'à dix sanctuaires de la sainte Vierge. Notre-Dame de Toutenant, construite en 1640, en possède deux statues; l'une, qu'on appelle Notre-Dame de septembre, représente la sainte Vierge avec le divin Enfant, portant le sceptre et la couronne; l'autre, à gauche de la nef, est Notre-Dame de Pitié. On a une grande dévotion à cette dernière statue. Quant à la première, les jeunes gens, ordinairement ceux de la prochaine conscription, font bénir son image le premier dimanche de septembre; puis, quelques jours avant le 8 de ce mois, ils parcourent les hameaux de la paroisse, précédés d'un tambour et ornés de rubans, et distribuent partout cette image, qui porte tantôt en lettres majuscules l'invocation : *Notre-Dame de Septembre, priez pour nous*, tantôt un cantique ou une autre prière. Tous les paroissiens les accueillent de bonne grâce, leur font manger de la tarte ou des gâteaux frais, y ajoutent de l'argent ou des provisions; et l'on place l'image ou sur la porte de la maison, ou sur la croix de chaque hameau, ou sur l'estrade même profane du musicien ou du joueur de violon.

Le château de Sennecey en Bresse, qu'il ne faut pas confondre avec Sennecey-le-Grand, avait autrefois une

chapelle de la Vierge. Depuis qu'il a été rasé, sa statue est restée à la ferme voisine, où les pèlerins vont encore invoquer Marie contre la fièvre, en déposant à ses pieds quelques pièces de monnaie.

Sur le chemin de Sennecey à Ciel, se trouve la chapelle Milon, simple niche abritant une statue de la sainte Vierge, autrefois très-fréquentée. Aujourd'hui il n'en reste d'autre souvenir qu'une croix érigée au même emplacement avec l'inscription : *ô Marie conçue sans péché, priez pour nous.*

La paroisse de Pontoux a, au centre du bourg, un oratoire défendu par un grillage, sur lequel est formée, par des barreaux, l'inscription : *Dieu de pitié, ayez pitié de nous;* et dans l'intérieur est Notre-Dame de Pitié, tenant sur ses genoux le Dieu de Pitié. Il est difficile de s'arrêter devant ce monument sans se sentir saisi d'une douce émotion.

L'église d'Allerey, construite en 1719, avec une belle coupole où était peinte à fresque l'Assomption de la Vierge, possède dix beaux tableaux représentant quelques traits de la vie de Marie, et, en même temps, a trois autels de la Mère de Dieu, savoir : le grand autel consacré à la Nativité, fête patronale; l'autre à l'Annonciation; le troisième à Notre-Dame de Pitié; et ce dernier autel est orné d'une statue précieuse comme objet d'art, plus estimée encore comme miraculeuse, parce qu'à en croire la tradition du pays, un enfant mort sans baptême y recouvra autrefois la vie. Cette église a, en outre, la confrérie du saint Cœur de Marie, pour les mères de familles, avec la confrérie de l'Immaculée Conception ou des Enfants de Marie pour les jeunes personnes. En dehors de l'église, tout près du cimetière, une petite statue en pierre faisait autrefois l'objet d'un pèlerinage; aujourd'hui cette statuette ne voit plus à ses pieds que quelques rares suppliants.

L'église de Ciel, œuvre du quinzième siècle, possède

une statue en bois, Notre-Dame de Pitié, restaurée en 1838, et objet de grande vénération.

La chapelle de Bragny célèbre avec grande pompe, le 15 août, sa fête patronale; et les paroisses voisines y viennent avec empressement vénérer une ancienne statue de Marie, en bois de chêne, très-grossièrement sculptée. Deux jeunes gens achètent à l'enchère, quelquefois au prix de cinq à six francs, l'honneur de la porter en procession; et encore ils ne peuvent le faire qu'autant qu'ils s'y sont préparés par la communion ou au moins la confession. Hors de la cérémonie, la statue, pour plus de sécurité, se conserve dans la chapelle du château, où elle est continuellement exposée à la vénération des fidèles.

L'église de Saint-Loup de la Salle n'a de remarquable que sa confrérie du Scapulaire et le fait merveilleux qui donna lieu à son institution. Trois fois le tonnerre tomba sur la chapelle du Mont-Carmel, érigée en cette église, et à peine laissa-t-il quelques traces de son passage. Frappés de cet événement, les habitants témoignèrent leur reconnaissance à Marie, en se revêtant de ses livrées, qui sont le scapulaire. Depuis lors, la fête de Notre-Dame du Carmel se célèbre solennellement le dimanche d'après le 16 juillet; et une procession a lieu le quatrième dimanche de chaque mois.

Enfin l'église paroissiale de Verdun-sur-le-Doubs a une chapelle de la Vierge sous le titre de Notre-Dame des Treize, bâtie par les chefs des treize familles qui seules furent épargnées lorsque la peste de 1347 vint désoler Verdun. Ces treize privilégiés formèrent dès lors une confrérie qu'on appela la confrérie des Treize, et qui professait, avec la dévotion à Marie, une charité spéciale envers les pauvres. La Révolution a laissé debout la chapelle des Treize, mais elle a renversé la chapelle de Notre-Dame de Pitié, érigée sur les bords du Doubs, ainsi qu'une autre

chapelle dite de Notre-Dame et de Saint-Nicolas, bâtie vers l'an 1300 sur l'île, au confluent du Doubs et de la Saône, et relevée en 1625 par le comte de Verdun sous le titre de Notre-Dame du Rosaire. Verdun a perdu sa confrérie des Treize depuis la Révolution ; mais elle possède à la place une congrégation des enfants de Marie sous le titre de l'Immaculée Conception.

L'arrondissement de Charolles, qui compte treize églises paroissiales sous le vocable de Marie (1), possède en même temps grand nombre de monuments qui prouvent combien, pendant tout le cours de l'ère chrétienne, le culte de la Vierge y a été en honneur. Dans le canton de Saint-Bonnet-de-Joux, nous trouvons à Suin l'église paroissiale qu'on fait remonter au neuvième siècle, et qui a toujours été sous le vocable de l'Assomption ; et à Pressy la confrérie des Sept-Joies de la sainte Vierge, fondée vers l'an 1106 dans l'église de Chidde, annexe de Pressy, qu'on vient de rebâtir sur ses anciens fondements usés par les siècles. Cette confrérie était régie par des prêtres, qui avaient une maison commune près de l'église, avec charge de recevoir les nombreux pèlerins qui y venaient, et d'enterrer les confrères qui désiraient y être inhumés. Ces convois se faisaient avec pompe ; et tous les membres de la confrérie y assistaient autant que possible, comme nous l'apprennent les registres mêmes où l'on inscrivait ces convois : « En l'an 1650, le 7 mars, y est-il dit en parlant » d'un confrère décédé, a été ensépulturé M. Benoît

(1) Ce sont : Champleux dans le canton de Charolles ; Perrigny, Vitry dans le canton de Bourbon-Lancy ; Saintigny dans le canton de Chauffailles ; la Chapelle-sous-Dun, le Bois Sainte-Marie dans le canton de la Clayette ; Anzy-le-Duc, dans le canton de Marcigny ; Palinges dans le canton de Palinges ; Paray dans le canton de Paray-le-Monial ; Beaubery, Sivignon, Suin dans le canton de Saint-Bonnet ; Sarry dans le canton de Semur.

» Janiaud, notaire royal, par Messieurs les membres de la » confrérie des Sept-Joies de Notre-Dame, en l'église de » Chidde. » Près de l'église paroissiale de Pressy, s'élève une autre chapelle appelée Notre-Dame de Bon-Secours. Elle ne date que de 1838, et est due au vœu d'un père chrétien, qui par ce vœu sauva son enfant de la mort. M. de Longeville avait un fils chéri qui allait mourir ; dans sa douleur, il fait vœu de bâtir une chapelle à la sainte Vierge, si son fils lui est rendu. Le ciel entend sa prière, le fils se guérit promptement ; et estimant qu'il devait consacrer à Dieu une vie miraculeusement rendue, il se fait prêtre ; il ne trouve pas que ce soit encore assez : il entre dans l'ordre austère des Capucins ; et le vénérable père élève Notre-Dame de Bon-Secours comme monument de sa reconnaissance. Peu de temps après, on présenta à la nouvelle chapelle une enfant du village de Sivignon, désespérée des médecins ; l'enfant y fut subitement et complétement guérie. Et depuis ce fait, la chapelle est devenue un lieu de pèlerinage. Les mères y viennent recommander à Notre-Dame de Bon-Secours leurs enfants malades.

Dans le canton de Palinges, au chevet extérieur de l'église du prieuré de Bragny, sont les restes d'une belle fresque représentant la translation de la sainte maison de Lorette. Sur le faîte de cette maison, portée par deux anges, la Vierge divine est debout, tenant dans ses bras l'Enfant Jésus. L'église paroissiale de Bragny possède un des plus vénérables autels qui aient été dédiés à la sainte Vierge : c'est l'autel qui remplaça à la Visitation de Paray celui devant lequel la bienheureuse Marguerite-Marie était en adoration, lorsque, pour la première fois, Notre-Seigneur lui montra son cœur si plein d'amour pour nous. Le monument était digne du fait surnaturel qu'il devait rappeler. Il se composait d'un riche retable en bois peint et doré, qui remplissait tout le fond de la chapelle, enca-

drant le tableau de la Visitation de la sainte Vierge. Deux belles statues en bois, l'une de saint Augustin, l'autre de saint François de Sales, faisaient cortége à la Vierge. Ce beau monument, vendu révolutionnairement, fut racheté et passa à l'église de Bragny.

Dans le canton de Laclayette, sur la paroisse de Varennes-sous-Dun, se voit Notre-Dame de la Croix-Bouthier qui date de plus de deux cents ans, et où autrefois de nombreuses fondations appelaient souvent le clergé pour y offrir le saint sacrifice. Dans ce même canton, se trouve la paroisse du Bois-Sainte-Marie, *sancta Maria de Bosco*, nom charmant qui doit sans doute son origine à quelques miracles que la sainte Vierge y aura opérés.

Dans lè canton de Digoin se conserve, à Digoin même, une tête de Vierge admirablement sculptée, dont les larmes parlent au cœur, seuls restes d'une chapelle de Notre-Dame de Pitié, où les marins Digoinais, avant de s'embarquer sur la Loire ou sur le canal du Centre, ne manquaient point de venir prier.

Dans le canton de Bourbon-Lancy, nous voyons un impie furieux changé tout à coup en chrétien fervent par le port seul de la médaille miraculeuse, recevant les derniers sacrements avec une piété exemplaire, et mourant en saint.

Dans le canton de Semur, nous trouvons à Briant les confréries de l'Immaculée Conception, du Rosaire vivant et du Scapulaire, avec la pieuse coutume de réciter le chapelet publiquement tous les dimanches avant vêpres, et de communier aux fêtes de la sainte Vierge. A Iguerrande, nous trouvons, dans l'église paroissiale, la chapelle des Cinq-Plaies, consacrée à Notre-Dame de Pitié, où le dimanche, après l'office, on se réunissait pour chanter des antiennes et des litanies en l'honneur de la sainte Vierge, et où les seigneurs de Charency avaient choisi leur sépul-

ture. A Saint-Julien nous voyons, en 1600, la confrérie du Rosaire érigée; en 1515, une messe de la Vierge fondée pour le 2 février et le 8 septembre; et de nos jours encore les mères consacrent à Marie leur enfant nouveau-né, lui en font porter la médaille miraculeuse avec cordon bleu et vêtements blancs en son honneur; et elles viennent elles-mêmes faire devant son autel la cérémonie de leurs relevailles. Les habitants font brûler des cierges, dans tous les accidents de la vie, devant la statue chérie qu'ils dérobèrent à l'impiété révolutionnaire; ils y entretiennent une lampe toujours allumée, ils communient à ses fêtes, récitent le chapelet en public tous les dimanches, comme à Briant, font pieusement le mois de Marie dans les familles, quand on ne peut venir le faire à l'église, et s'associent aux confréries du Rosaire, du Scapulaire et de Notre-Dame des Victoires de Paris.

Saint Bonnet-de-Cray est peut-être plus remarquable encore: son église possède, au côté de l'Évangile, un autel de Notre-Dame du Rosaire, et à l'opposé, un autel de Notre-Dame de Pitié. Presque toutes les confréries de la sainte Vierge y sont en honneur. Les mères font prendre le scapulaire à leurs enfants dès l'âge d'un an, et presque tous les hommes le portent. Les jeunes filles y ajoutent le scapulaire bleu; le Rosaire n'y est pas moins en vogue; on compte actuellement sept cent cinquante associés; le premier dimanche de chaque mois et aux fêtes chômées de la Mère de Dieu, il y a récitation publique du rosaire avec méditation des mystères, et le lendemain de ces fêtes il y a service solennel pour les membres de la confrérie décédés. Parmi les jeunes personnes qui en font partie, il s'est formé une congrégation qu'on appelle les filles du Rosaire; elles sont l'édification de la paroisse, se réunissent tous les dimanches et aux fêtes de la Vierge, pour faire en commun divers exercices de piété, et alternent

avec le chœur le chant des offices. L'affiliation à Notre-Dame des Victoires y est également florissante; elle inspire tant de confiance, qu'aux exercices du dimanche soir beaucoup réclament les prières de la confrérie. Il y a enfin la congrégation des mères de famille et des veuves, dont le but est l'éducation chrétienne des enfants et la sanctification de la famille. Aussi toutes les fêtes de la Vierge se célèbrent avec pompe dans cette paroisse; le saint Sacrement y est exposé tout le jour aux fêtes du Scapulaire, du Rosaire, de l'Assomption et de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires; et ces jours-là il y a une procession solennelle où la statue de Marie est portée en triomphe sur un char richement décoré. Enfin le mois de Marie se fait, tant en particulier qu'en public, avec un zèle qui correspond à l'esprit de piété de la paroisse envers la sainte Vierge.

La paroisse de Semur ne le cède guère à celle de Saint-Bonnet. Presque toutes les femmes et un nombre considérable d'hommes font partie de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, dont les exercices ont lieu deux fois le mois à l'autel de Marie, qu'on décore toujours avec un zèle qui a plus besoin d'être modéré que d'être excité. Le scapulaire du Carmel compte trois cents associés. Cent congréganistes portent le scapulaire bleu, marchent sous la bannière de l'Immaculée Conception et se réunissent tous les mois. Plus de cent personnes sont dans le Rosaire vivant et font célébrer un service à la mort de chaque associé. Le mois de Marie se fait solennellement, d'abord à l'église paroissiale, puis dans deux chapelles éloignées, enfin dans les familles quand on ne peut venir ni à l'église ni aux chapelles. La fête de l'Assomption est précédée d'une neuvaine préparatoire très-suivie, et dans la procession qui se fait aux vêpres, le jour de la solennité, on place devant les maisons qui se trouvent sur le passage des statues ou images de la Vierge qu'on entoure

d'arbustes et de fleurs. Trois ou quatre jours de retraite préparent également à la solennité de l'Immaculée Conception. Au moins trois cents personnes communient le jour de la fête; et, le soir de ce jour, toutes les maisons sont illuminées, et toutes les fenêtres ont des statuettes de la Vierge entourées de fleurs. Cette pieuse paroisse porte une grande affection à sa chapelle de Notre-Dame de la Perrière, dont on raconte les mêmes merveilles que des plus célèbres pèlerinages. Un savant Jésuite, le père Geoffroy, retiré à Semur après la suppression de son ordre, fit restaurer cette chapelle et la mit en plus grand honneur. C'est à lui qu'on doit la statue dorée de saint François Xavier qui est au-dessus du retable. Semur a bien mieux encore que Notre-Dame de la Perrière: c'est la chapelle du petit séminaire, vrai monument qui nous reporte aux plus beaux siècles de la foi, et qui est dû, en majeure partie, à la générosité des anciens élèves de la maison, heureux de rattacher ainsi la génération qui s'en va à celle qui arrive.

Nous arrivons maintenant à la célèbre chapelle de Notre-Dame de Sancenay; comment en dirons-nous toutes les gloires? C'était, en 1400, une chapelle de Notre-Dame, élevée à quelques pas du château de Sancenay. En 1437, elle fut dévastée par la guerre qui désola toute la contrée. Quelques années plus tard, elle fut réparée par les seigneurs de Sancenay, puis consacrée sous le vocable chéri de Notre-Dame. On ne saurait dire la vénération que toutes les classes de la société portaient à ce saint lieu. Riches et pauvres, grands et petits, tous l'entouraient de leur amour. Plusieurs ne voulaient pas s'en séparer, même à la mort. En 1577, Antoine de Semur, seigneur de Sancenay, demanda à y être inhumé; et un siècle avant, deux fervents chrétiens, Pierre et Jean Circaud, y avaient acheté la place de leur tombeau sous la pierre du bénitier. Le titre

de cet achat existe encore, portant la date de 1476. D'autres, qui ne pouvaient y avoir leur sépulture, y faisaient des fondations de messes, pour que l'autel de Marie portât leurs vœux au ciel. Toutes les populations voisines y accouraient au premier son de la cloche annonçant ou le saint sacrifice ou quelque cérémonie religieuse. Tout le haut Beaujolais et la portion du Mâconnais qui l'avoisine s'y rendent encore aujourd'hui aux principales fêtes de la Vierge, surtout le 15 août et le 8 septembre. « J'ai eu la » curiosité, écrit le curé d'Oyé, d'interroger deux pèlerins » venus de dix lieues loin; ils m'ont répondu que de temps » immémorial, leurs ancêtres venaient à Sancenay pour la » conservation de leurs familles et surtout de leurs bes» tiaux, et qu'eux continuaient ce pèlerinage dans le même » but. » Un autre m'a dit, ajoute le curé d'Oyé, « qu'il fai» sait ce voyage depuis trente ans ». C'est qu'en effet, Notre-Dame de Sancenay opérait des miracles bien faits pour lui attirer des pèlerins nombreux. Nous n'en écrirons pas la longue histoire; nous dirons seulement, pour nous borner à un fait récent, que le 17 juillet 1856, une paralytique, apportée avec beaucoup de peine devant son autel, y recouvra aussitôt une santé parfaite.

L'image qu'on vient vénérer de si loin est en bois, ainsi que l'Enfant Jésus qu'elle tient dans ses bras. La figure de la Mère est digne, celle de l'Enfant gracieuse; on les croit très-anciennes. L'un et l'autre sont revêtus de longues robes de soie rose. La voûte de la chapelle se compose de cent vingt panneaux de chêne, cinq dans le sens de la longueur et vingt-quatre dans la largeur, entourés chacun de baguettes qui leur servent de cadres; et baguettes et panneaux, tout est peint avec science, talent et goût. Rien n'égale l'intérêt des médaillons historiques qui occupent, tout autour de la nef, les panneaux inférieurs, et qui représentent : 1° plusieurs éloges de la

sainte Vierge, extraits de ses litanies, tels que le trône de la sagesse, l'arche d'alliance, la rose mystique, la porte du ciel, la tour de David, le vase spirituel; 2° la montagne de Galaad, couverte de résine odorante, symbole de Marie pleine de grâce; le tabernacle de Moïse, le livre de la loi, le chandelier à sept branches, figure des sept dons du Saint-Esprit, l'autel des holocaustes, la brebis entre deux loups, la colombe poursuivie par deux vautours, la toison de Gédéon, l'échelle de Jacob, l'esprit de Dieu planant sur les eaux et autres symboles de Marie.

Le canton de Marcigny, moins riche que celui de Semur, n'est cependant pas sans gloire. A l'église paroissiale de Montceaux-l'Étoile est annexée la magnifique chapelle de l'Assomption, construite par le marquis de Vichy, qui y avait choisi sa sépulture et préparé son épitaphe ainsi conçue : *Claudius de Vichy, heri nobilis potensque, nunc vermis*. A Anzy, on voit, dans l'église, la Vierge Mère, sculpture du moyen âge, et sur la porte du monastère, aujourd'hui murée, l'Adoration des mages avec le tableau du jugement dernier sous les pieds de Marie, pour montrer que par elle la cédule de notre condamnation a été mise à néant. Au bas de la colline de Marcigny, à l'extrémité du faubourg, est Notre-Dame des Douleurs dans l'humble chapelle du Calvaire demeurée intacte au milieu des horreurs de 93, grâce au bon esprit de l'acquéreur, qui en fit murer les portes et les fenêtres, en attendant des jours meilleurs. Enfin, à Marcigny, a fleuri, pendant plus de sept siècles, un monastère de femmes, fondé par saint Hugues, abbé de Cluny, sous le patronage de la sainte Vierge. Le saint abbé fit cette fondation, en 1056, pour quatre-vingt-dix-neuf religieuses; et la sainte Vierge, qu'il constituait leur abbesse, complétait le nombre de cent. Sa place était marquée au chœur par une crosse en cuivre, dorée et émaillée, œuvre du treizième siècle; au chapitre par son

image qui présidait et avait tout le costume et le voile des Bénédictines; au réfectoire, où elle était servie chaque jour; et sa portion était, après le repas, distribuée aux pauvres. Notre-Dame-Abbesse était son nom; elle avait une chapelle sous ce titre; et le vendredi saint, à trois heures, on y venait chanter le *Stabat* avec l'oraison de la Compassion et le *Confiteor*. C'était là qu'on donnait l'habit aux novices; et en revenant de porter le viatique aux malades, le prêtre s'y arrêtait pour réciter l'antienne : *O Maria, de qua natus est Jesus*. Cet ordre de choses subsista jusqu'à la Révolution; et le nombre des sœurs demeura jusqu'alors limité à quatre-vingt-dix-neuf. Marcigny avait encore, outre son monastère et sa chapelle, une maison attenante, qu'on appelait les *Hébergeries*. C'était là qu'on hébergeait tous les étrangers, pèlerins ou voyageurs, qui venaient y demander l'hospitalité, et ils étaient nombreux. Là étaient reçus tous ceux qui se présentaient, princes de l'Église, grands seigneurs ou gens du peuple; là se rencontraient avec saint Hugues de Cluny les Pierre Damien, les Anselme de Cantorbéry; avec Pierre le Vénérable le petit-fils de Guillaume le Conquérant, Henri de Winchester ou le légat du souverain pontife, saint Uldaric d'Allemagne, et le bienheureux Raynaud de Semur. La maison, qui recevait tous ces hôtes plus ou moins illustres, avait sa chapelle à part, qu'on appelait Notre-Dame des Hébergeries. Une bulle de Paul III nous apprend qu'en 1541 cette chapelle était déjà vieille, qu'un curé du diocèse de Besançon qui lui portait une affection particulière entreprit de la réparer; et le Pape seconda ses efforts en accordant des indulgences à tous ceux qui contribueraient à la bonne œuvre.

La révolution de 93 porta le ravage dans toutes les parties de ce bel établissement. A la chapelle de Notre-Dame-Abbesse, elle brûla les beaux panneaux sur bois, où étaient peints les mystères de la sainte Vierge, et en fit dispa-

raître les belles peintures murales; on ne put sauver du vandalisme révolutionnaire que la crosse de Notre-Dame-Abbesse, laquelle se conserve au trésor de la chapelle de l'évêché d'Autun, et le voile de la sainte Vierge, qui faisait la gloire de l'abbaye, et qui depuis a été partagé entre les églises de Marcigny, de Semur et de Saint-Christophe. 93 détruisit également Notre-Dame des Hébergeries, jusque-là qu'il n'en reste aujourd'hui que les chapiteaux de quelques colonnes. Une chapelle bien pauvre la remplace, qui a au moins le mérite de conserver des souvenirs chers à la religion et à l'humanité.

Outre les deux sanctuaires dont nous venons de parler, Marcigny avait encore, chez les Ursulines, une merveilleuse chapelle, dont la voûte est couverte de peintures ravissantes qui représentent la vie de la sainte Vierge. On ne peut voir sans admiration leurs enroulements grandioses, leur mâle coloris et les traits de main de maître qui s'y remarquent partout; mais, hélas! la voûte pleure comme pleuraient autrefois les voies de Sion : cette belle chapelle ne sert plus aujourd'hui qu'à des usages profanes.

Enfin il ne nous reste plus à parcourir qu'un seul canton de l'arrondissement de Charolles, le canton de Paray-le-Monial; et celui-là n'est pas le moindre pour l'intérêt, si même il ne mérite le premier rang. Le culte de la sainte Vierge à Paray est aussi ancien que la ville elle-même. Dès l'an 980, cette petite ville possédait depuis longtemps à ses portes une église de Notre-Dame, puisque la charte de fondation du monastère bénédictin, qui alors s'établit à ses côtés, l'appelait déjà très-ancienne, *templum antiquissimum*.

Cette vieille église, dont il ne reste plus que l'abside, convertie en chapelle funéraire sous le nom de chapelle Notre-Dame, fut remplacée, au douzième ou au treizième siècle, par l'église actuelle, qui est l'église paroissiale, et celle-ci fut, comme la précédente, dédiée à Notre-Dame.

L'église du monastère bénédictin prit également le vocable de la Vierge, et en fit représenter les mystères dans les peintures murales, où, sous le badigeon qui les couvre, on peut suivre encore, à la voûte du sanctuaire, les lignes de la noble figure de la Mère de Dieu, de son vaste manteau avec l'agrafe qui le fixe sur ses épaules, du soleil au-dessus de sa tête, de la lune sous ses pieds et du ciel étoilé tout autour. Dans la gracieuse couronne de chapelles qui entourent le sanctuaire, deux sont dédiées à Marie, une à son Assomption, l'autre à son saint cœur; et dans les trois fenêtres élancées qui éclairent cette chapelle, de magnifiques verrières représentent ses mystères joyeux, douloureux et glorieux.

Si à l'intérieur de la ville on éleva, en 1531, une église sous le vocable de saint Nicolas, on n'en dédia pas moins l'autel principal à la sainte Vierge; et sur les débris de cet autel, brisé par les protestants et conservé encore aujourd'hui dans la cour de l'hospice, on voit l'archange Gabriel annonçant la naissance prochaine de Marie à Joachim et Anne, Marie agenouillée dans l'étable devant l'Enfant-Dieu, récemment né, gisant à terre, sans autre couche que le bord de sa robe qui se projette en avant, et Joseph à l'écart adorant, les mains jointes, celui dont il est glorieux d'être le père nourricier. A ces monuments de son amour pour Marie, Paray ajouta, dans la suite des siècles, deux instituts de vierges chrétiennes, qui sont la personnification la plus expresse des vertus de la Mère de Dieu. En 1626, c'est l'ordre de la Visitation, saintement fier de la bienheureuse Marguerite-Marie, par qui a été propagée la dévotion au cœur de Marie, en même temps que la dévotion au cœur de Jésus, ordre angélique qui vient d'élever dans sa chapelle de Paray un riche autel au saint cœur de la Mère de Dieu; c'est, en 1644, l'ordre des Ursulines, vouées à l'instruction des jeunes filles, et dont

la chapelle est également dédiée à Marie. Ainsi dans Paray tout édifice religieux porte le nom de Marie; et si la chapelle de l'hospice est consacrée à saint Joseph, comme patron de la bonne mort, Marie n'y paraît pas moins, ici dans un tableau, recevant le dernier soupir de saint Joseph qui meurt entre ses bras, là dans un oratoire, sous le titre de Notre-Dame de Bon-Secours.

Aussi Paray a-t-il produit les plus beaux dévouements à Marie, tels que le savant jésuite du dix-septième siècle, le Père Vavasseur, qui a laissé de si beaux discours sur la Conception, la Purification, l'Assomption de la sainte Vierge, et sur sa rencontre au temple avec Siméon et Anne la prophétesse; tels surtout que la bienheureuse Marguerite-Marie, qui écrit dans sa vie : « J'avais recours » à Marie dans tous mes besoins.... Je lui offrais la petite » couronne du Rosaire, les genoux nus en terre, ou fai- » sant autant de génuflexions qu'il y a d'*Ave, Maria*, ou » baisant la terre autant de fois..... Elle m'a toujours tenu » lieu de mère et ne m'a jamais refusé son secours..... » J'allais à elle avec tant de confiance qu'il me semblait » n'avoir rien à craindre sous sa protection maternelle.... » Je me consacrais à elle pour être à jamais son esclave, » la suppliant de ne pas me refuser en cette qualité.... Je » lui parlais comme une enfant avec simplicité, tout comme » à ma bonne mère, pour laquelle je me sentais pressée » dès lors d'un amour tendre... Si je suis entrée à la Visi- » tation, c'est que j'étais attirée par le nom tout aimable » de Marie. Je sentais que c'était là ce que je cherchais. »

Mais ce n'est pas seulement dans Paray qu'éclate la dévotion à Marie. A Saint-Yan, paroisse voisine, a été élevée une belle église paroissiale en l'honneur de l'immaculée Conception, église parfaite dans tous ses détails, et où, entre autres merveilles, on admire la Vierge immaculée, vénérée par les anges, sculptée sur le tympan. A moins

de deux kilomètres de Paray, se voit un autre sanctuaire bien plus intéressant encore : c'est la chapelle de Romay, où toute la contrée se plaît tant à aller honorer Marie. Dans cette chapelle, antérieure au douzième siècle, on vénère une statue de la Vierge en pierre assez grossièrement travaillée, et que la tradition fait remonter au dixième siècle. Enfouie dans une prairie voisine, à l'époque des guerres de religion pour la soustraire à la fureur des calvinistes, elle fut retrouvée, dit la tradition locale, en fouillant le sol, là où l'on voyait des bœufs venir chaque jour gratter la terre et comme s'agenouiller devant la sainte image. Notre-Dame de Romay est au Charolais ce qu'est Fourvières à Lyon, Notre-Dame de la Garde à Marseille. Le concours des pèlerins étrangers y rivalise avec la piété des habitants; et tel qui ne prie plus Dieu ne peut se défendre d'aimer Notre-Dame de Romay, de s'agenouiller et quelquefois de verser une larme devant son autel. Les dimanches et jours de fête, le chemin de Romay est couvert tout le jour de pieux pèlerins, et le sanctuaire tout parfumé de prières. Paray s'y rend souvent en procession, surtout aux Rogations et au mois de mai. Chaque année, aux premiers jours de mai, la paroisse de Chalmoux y vient de neuf lieues, en vertu d'un vœu fait par ses pères à une époque immémoriale. Hommes, femmes, enfants descendent de leur montagne, voyagent toute la nuit, et se trouvent à cinq heures du matin au rendez-vous. Aussi, qui pourrait dire toutes les grâces que Marie dispense dans ce béni sanctuaire? Ici c'est une enfant protestante, complétement impotente, présentée devant Notre-Dame de Romay et subitement guérie; et le père, frappé du miracle, abjure aussitôt le protestantisme et se fait catholique. L'acte de son abjuration se lit encore dans les registres de la paroisse, au 20 mars 1683. Là, ce sont des enfants mort-nés et rappelés à la vie pour recevoir le baptême. « De nos jours en-

» core, écrit le curé de la paroisse, on porte à Romay les » enfants morts sans baptême; et tant de témoignages » attestent que ces enfants donnent des signes de vie suf- » fisants pour qu'on puisse les baptiser, qu'il n'est guère » possible de douter de la réalité du miracle; ce qui ne » contribue pas peu à la pieuse célébrité de ce sanctuaire. »

En 93, la statue miraculeuse fut soustraite à la profanation par le dévouement d'une jeune fille, qui, aidée de son frère, la cacha d'abord dans le lit de la rivière voisine, puis dans la fosse d'une tannerie, enfin dans sa propre demeure, derrière le rideau de son lit; et les hommes de la Révolution, qui vinrent l'y chercher, fouillèrent partout, excepté là où elle était. La paix rendue à l'Église, la Vierge vint reprendre sa place dans son sanctuaire; et depuis lors elle ne cesse d'y recevoir les hommages empressés des populations. Pie IX a accordé à un sanctuaire si renommé de nombreuses indulgences, dont le tableau est affiché dans l'église.

CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS DE MACON ET LOUHANS.

La ville de Mâcon, cordialement dévouée à la sainte Vierge, lui a élevé dans l'église Saint-Clément une gracieuse chapelle gothique, où se font les exercices de la confrérie des jeunes filles, et de celle des mères chrétiennes. A l'époque de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, elle saisit avec transport l'occasion de faire éclater sa dévotion séculaire à ce mystère de pureté, célébra par les fêtes les plus magnifiques, par les illuminations les plus splendides, un événement si glorieux à Marie; et, pour en conserver à jamais le souvenir, elle éleva sur ses principaux édifices des statues de la Vierge immaculée.

Aux environs, Flacé nous offre, dans son cimetière, une curieuse chapelle de la Mère de Dieu, et, dans son église paroissiale, un remarquable tableau de la Vierge aux Raisins. Mais surtout Savigny, au canton de Saint-Gengoux-le-Royal, nous offre Notre-Dame de Grâce, un des plus délicieux pèlerinages de la contrée, qui remonte à l'an 1453. A cette époque, un seigneur de Savigny, ayant trouvé, dans le tronc d'un arbre, une image de la Vierge, érigea une chapelle au même endroit, et y ajouta des fondations pour que le saint sacrifice y fût offert tous les jours à perpétuité. L'évêque de Mâcon fit publier le fait dans toutes les paroisses de son diocèse, et invita les fidèles à venir vénérer la sainte image. C'en fut assez pour attirer une foule prodigieuse de pèlerins. Le concours fut immense, surtout aux principales fêtes de l'année, entre autres les lundis de Pâques et de

la Pentecôte; et la Vierge répondit à un tel zèle par des miracles sans nombre, qui la firent nommer Notre-Dame de Grâce. Le miracle le plus fréquent était de rendre aux enfants mort-nés assez de vie pour qu'on pût les baptiser.

Témoins de ces faits et du concours toujours plus grand qui en était la conséquence, les nobles familles des Larochefoucaud, des Rohan et des Rohan-Chabot, successivement héritiers de la seigneurie de Savigny, prirent à cœur d'y entretenir à leurs frais le nombre de Religieux nécessaire pour le service de la chapelle. Par là, le pèlerinage prospéra jusqu'en 1567, où des malfaiteurs pénétrèrent dans le saint lieu, dévastèrent, brisèrent tout, jusqu'au tabernacle, et emportèrent même les ciboires. Alors, désolé de voir réduite à une demeure si peu convenable la statue miraculeuse, le curé de Savigny la transporta provisoirement dans son église, puis lui bâtit une chapelle où il l'installa solennellement. Dès lors les pèlerinages reprirent leur cours, avec moins de vogue cependant qu'à la première chapelle; car alors un seul Religieux y suffit pour le service des pèlerins. Aux approches de 93, on eut la précaution de cacher la statue; mais les agents de la Révolution, à force de perquisitions et d'intimidations, vinrent à bout de la découvrir, et la portèrent au chef-lieu de canton, où elle fut brûlée sur la place publique. Depuis lors, il n'est plus venu que quelques rares pèlerins à la chapelle de Notre-Dame de Grâce, veuve de son image. A peine en compte-t-on cent, chaque année.

Les autres cantons de l'arrondissement de Mâcon offrent aussi plusieurs monuments de leur dévotion à Marie. Le canton de Lugny possède, à Azé, les confréries du Rosaire et du Scapulaire, et à Burgy diverses statues de Notre-Dame des Douleurs. De son côté, le canton de Matour possède, à Dompierre, Notre-Dame de Paris, au château d'Audour: c'est une chapelle ancienne, récemment restau-

rée, où l'autorité diocésaine a autorisé la célébration du saint sacrifice. Le canton de Tournus possède, à Tournus même, l'ancienne église abbatiale, donnée par Charles le Chauve à la sainte Vierge et à saint Philibert; et en vertu de cette donation, Marie était la première patronne titulaire de l'église, et l'autel principal lui était dédié. Le canton de Cluny revendique à lui seul plus de gloire en fait de dévouement à Marie que tous les cantons de l'arrondissement ensemble. C'est là que le culte de Marie a brillé pendant des siècles dans toute sa splendeur. Le monastère de Cluny n'était pas encore fondé, que déjà une chapelle de Notre-Dame y existait; car nous voyons, en 908, Guillaume le Pieux léguer cette chapelle dans un acte authentique : *de propria trado dominatione Cluniacum... cum capella quæ est in honore sanctæ Dei genitricis Mariæ.* Une fois le monastère établi, cette chapelle prend une bien autre importance. Là se portent toutes les affections et tous les hommages des Religieux. Nous lisons, dans les anciennes coutumes de Cluny, qui furent rédigées au onzième siècle, que, tous les dimanches, la procession qui précédait la messe conventuelle partait de l'église Notre-Dame (1); que le jour de Noël, à l'office de la nuit, également avant la messe conventuelle et après tierce, on allait en procession à la même église, en chantant les répons : *O beata infantia.... O Maria, Jesse.... O quam casta Mater..... hodie intacta Virgo* (2)..... On y allait de même tous les jours de carême, après matines et prime, en chantant les litanies (3), ainsi que tous les mercredis et vendredis d'après la Pentecôte, au sortir de sexte (4). Outre ces visites faites en procession, les Religieux visi-

(1) *Udarlici antiquiores consuetudines*, lib. I, c. x.
(2) *Ibid.*, c. XLVI.
(3) *Ibid.*, c. III.
(4) *Ibid.*, c. XXIX.

taient tous les jours la sainte chapelle avant le travail manuel (1); les infirmes y allaient dire leur office (2), et on y déposait les morts avant de les porter à la grande église (3). Enfin les hôtes à leur arrivée y étaient conduits et présentés tout d'abord (4).

Une dévotion si remarquable pour la sainte Vierge était entretenue dans le monastère par les saints abbés qui le dirigeaient. Nous voyons, en 929, saint Odon aimer la sainte Vierge comme la meilleure des mères; c'était à elle qu'il devait l'existence. Son pieux père, après un mariage longtemps stérile, l'avait obtenu de Marie, en lui demandant cette grâce dans la sainte nuit de Noël. Odon, arrivé à l'âge de se prononcer sur sa vocation, s'adresse à Marie, comme l'enfant à sa mère, dans cette même nuit de Noël, où elle l'avait accordé aux prières de son père. « O souveraine mère de miséricorde, lui dit-il, dans cette » même nuit où vous avez donné au monde mon Sauveur, » daignez intercéder pour moi. Ma confiance, ô très-douce » Vierge, est dans votre enfantement glorieux... Puisque » par vous votre Fils s'est manifesté au monde, qu'en » considération de vous il exauce ma prière (5). » Dieu en effet l'exauça. Saint Odon vint à Cluny, et, quelque temps après, il en fut élu abbé, et inculqua à tous ses Religieux les sentiments dont il était plein envers la sainte Vierge. Un d'eux, tombé gravement malade, reçut la visite de cette bonne mère qu'il aimait tant, et elle lui dit : « Je suis la » mère de miséricorde, je veux que tu le saches, et dans » trois jours tu seras avec moi. » La mort étant venue justifier la vérité de la révélation, saint Odon prit de là la cou-

(1) *Udarlici antiquiores consuetudines*, lib. I, c. XXXVIII.
(2) *Ibid.*, c. XXV.
(3) *Ibid.*, c. XXIX.
(4) *Ibid.*, c. XXII.
(5) *Bibl. Clun.*, col. 17, A.

tume d'appeler toujours Marie la Mère de miséricorde (1).

Après ce serviteur dévoué de la Mère de Dieu, vint saint Mayeul, favorisé à un si haut degré du don des miracles; ce saint abbé faisait honneur à Marie de tous les prodiges qu'il opérait. « Remerciez la Mère de miséri» corde, disait-il, racontez les merveilles de la bienheu» reuse Vierge Marie. » Saint Odilon, qui fut abbé après lui, n'était pas moins remarquable par son amour pour la sainte Vierge. Dans son enfance, tous ses membres étaient noués, et il ne pouvait faire un pas. Il se traîne péniblement au pied de l'autel de Marie; et là, élevant les yeux vers son image, il la supplie, en l'appelant sa mère, de donner à ses jambes la souplesse et la force. A l'instant, ses membres se dénouent, il se lève plein de joie, et d'un pas ferme se met à marcher (2). « Heureux présage, ajoute » l'auteur de ce récit, de l'affection profonde, de la dévo» tion fervente qu'il devait toujours avoir pour la Mère de » Dieu. » En effet, quand il fut devenu grand, il se présenta, la corde au cou, dans une église de Notre-Dame; et là, sans autre témoin que Dieu, il se voua à son service comme son esclave : « O très-douce Vierge, lui dit-il, » Mère du Sauveur de tous les siècles, prenez-moi à votre » service pour toujours et en toutes choses; je me livre à » vous et reconnais vous appartenir. » Fidèle à cet engagement, il se signala, dit saint Pierre Damien, qui a écrit sa vie, entre tous les autres saints, par une ardente dévotion envers la bienheureuse Mère de Dieu. Toutes les fois qu'on chantait au chœur le verset du *Te Deum :* « vous, quand » vous avez voulu vous faire homme, vous n'avez point » reculé devant le sein de la sainte Vierge », il se prosternait jusqu'à terre, pour témoigner son respect à la Mère

(1) *Bibl. Clun.*, col. 50, A. B.
(2) *Ibid.*, col. 1821. A. B. C.

de Dieu et au Verbe incarné en elle. Et cette pratique fut adoptée par toute la communauté, qui la conserva si bien que, cinq siècles plus tard, le Cardinal Jean de Bourbon, abbé de Cluny, la rappelait aux Religieux dans ses statuts.

Après saint Odilon vient l'abbé Hugues, qui avait puisé la dévotion à Marie dans les exemples et les entretiens de sa pieuse mère, et qui y fit des progrès continuels tout le temps de sa longue carrière, jusque-là que, quand il se vit près de mourir, il se fit porter dans l'église Notre-Dame, pour y rendre le dernier soupir aux pieds de Marie, couché sur la cendre et le cilice (1). Aussi la sainte Vierge daigna-t-elle lui apparaître en plusieurs circonstances, qu'il exposa lui-même avec larmes en plein chapitre (2); et, en 1088, elle fit choix de lui pour construire l'église abbatiale. Saint Pierre vint de sa part en apporter le plan à un Religieux moribond, racontent tous les monuments de Cluny : « Vous » remettrez ce plan à Hugues, lui dit l'apôtre; je vous » rends la santé; et votre guérison aussi parfaite que subite » lui sera la preuve que c'est moi qui vous envoie. » Saint Hugues reçut ce plan avec le respect que méritait la main qui le lui envoyait. Pour l'exécuter, il fut aidé puissamment par tous les rois d'Europe, surtout par Alphonse VI, roi d'Espagne; et, grâce à ces secours auxquels d'innombrables fidèles joignirent leurs généreuses offrandes, en vingt ans l'abbé de Cluny éleva le plus vaste édifice religieux de son époque, une des merveilles de l'art roman, où l'austérité des formes, ajoutée à la grandeur prodigieuse des dimensions, saisissait l'âme d'un religieux respect. Dans l'impossibilité de décrire cette merveilleuse basilique, la plus grande du monde après Saint-Pierre de Rome, nous nous bornerons à dire qu'elle était longue de 450 pieds,

(1) *Bibl. Clun.*, col. 436.
(2) *Ibid.*, col. 444.

haute de 92, et même de 107 sous la coupole, éclairée par plus de trois cents fenêtres cintrées, hautes et étroites, surmontée d'une voûte que soutenaient soixante piliers, et de trois clochers. L'an 1095, sept ans après le commencement des travaux, Urbain II avait déjà consacré, dans la partie qui était élevée, l'autel majeur avec l'autel de la messe matinale, et avait fait consacrer trois autres autels par les évêques qui l'accompagnaient. Mais trente-six ans plus tard, ou vingt-trois ans après l'achèvement complet de l'immense basilique, Innocent II en fit la dédicace solennelle sous le vocable de Notre-Dame, en présence des Cardinaux de sa suite, d'une foule d'évêques, d'une noblesse innombrable, de toute la population circonvoisine, attirée par la nouveauté et la magnificence du spectacle.

Pierre le Vénérable était digne de succéder au pieux fondateur de cette grande église. Il ordonna le chant du *Salve, Regina* à la procession conventuelle du jour de l'Assomption, et à toutes les processions de l'église abbatiale à l'église paroissiale; et il motiva ce statut sur la raison qu'après le Créateur nul ne mérite autant d'amour que la Mère du Créateur. Il éleva de plus, dans l'église, deux statues de la Vierge, l'une d'argent, couverte de pierreries, couronnée et assise sur un escabeau d'argent que portaient trois lions aussi d'argent; l'autre d'or, tenant d'une main un cierge d'argent, garni de grosses perles; des rubis éclataient sur sa poitrine; une couronne d'or, entourée de pierres précieuses, ornait sa tête. Elle portait dans ses bras l'Enfant Jésus, qui jouait avec une crécelle d'or, et qui, lui aussi, avait sur sa tête une couronne d'or enrichie de rubis et d'émeraudes.

Au seizième siècle, les calvinistes ne manquèrent pas de dévaster cette splendide église, d'en piller les trésors et les plus riches monuments. 93 fit pire encore. Enlever les cloches, abattre les croix, profaner les autels et les tom-

beaux, briser les vitraux et les statues, déchirer les tableaux, brûler sur la place publique mille chefs-d'œuvre de l'art avec tous les titres et toute la bibliothèque de l'abbaye, ce ne fut là pour les forcenés Vandales que le commencement de leur fureur. La grande basilique restait encore debout : ils mettent à l'enchère, comme une carrière de pierres, les différents morceaux du magnifique ouvrage de saint Hugues; et tout est démoli, sauf la chapelle Bourbon, élevée au quinzième siècle, dans toute la richesse de l'art gothique, et le clocher du Midi qu'on appelait le clocher de l'Eau-Bénite.

L'église paroissiale fut plus épargnée : on pilla l'intérieur, mais on respecta les constructions; et l'on peut admirer encore cette belle église ogivale de Notre-Dame de Cluny, avec son beau portail, où la Vierge immaculée s'offre aux regards de tous ceux qui entrent dans le saint temple.

Maintenant il ne nous reste plus à parcourir que l'arrondissement de Louhans. Nous y trouvons, dans la paroisse de Ratte, avec la double confrérie du Rosaire et de Notre-Dame des Victoires, deux chapelles de la Vierge : l'une, qui remonte à 1545, et qui, après avoir été usurpée par les huguenots pour en faire un temple de la Réforme, fut plus tard recouvrée, restaurée et bénite; l'autre, qui n'est que de 1841 et n'offre rien de remarquable. Dans la paroisse de Montret, nous trouvons une dévotion filiale à la Mère de Dieu; riches et pauvres, tous la vénèrent et l'aiment comme une mère; chaque maison a sa petite chapelle et sa statue de la Vierge, décorée de fleurs qu'on renouvelle tous les dimanches, et garnie de dentelles; c'est là qu'on place l'image qui rappelle la première communion; que chaque soir on fait la prière en commun, et que, dans la saison de mai, la famille fait le mois de Marie. Aussi, comme la dévotion à Marie mène toutes les vertus à sa suite, voit-on dans cette paroisse l'innocence de la vie, la simplicité des

mœurs primitives, l'accord dans les ménages, la charité mutuelle dans les rapports, le respect du dimanche, si sacré que travailler en ce saint jour est chose inconnue, enfin l'attachement à la foi si ferme, que ni les discours ni l'or du protestantisme n'ont pu y faire un seul adepte.

Cependant la paroisse de Cuiseaux a un avantage sur celle de Montret; c'est que, depuis 1249, elle est en possession d'une statue miraculeuse vénérée sous le titre de Notre-Dame du Noyer. Ce nom lui vient du tronc d'un noyer, où elle était cachée à l'origine. Un berger seul la connaissait; et tous les jours on le voyait priant à deux genoux, avec une grande ferveur, devant ce noyer. Interrogé pourquoi il se mettait à genoux au pied de cet arbre, il en dit la raison; et aussitôt tous les voisins vinrent prier avec lui, puis élevèrent une chapelle, dans laquelle ils renfermèrent le noyer et bâtirent autour de l'arbre un pilier, destiné à porter la statue, pour qu'elle fût en évidence à tous. Dès lors, cette chapelle devint un lieu de pèlerinage; et elle dura cinq siècles. En 1775, lorsqu'elle fut près de tomber de vétusté, on la reconstruisit; et, le 8 septembre 1776, on y réinstalla la statue, qu'on avait placée, pendant les travaux, à l'église de la paroisse. Malheureusement, elle y resta peu d'années; la Révolution arriva et vendit la chapelle pour en faire une habitation profane. La statue revint alors à l'église paroissiale, d'où on l'avait retirée peu d'années auparavant; et là encore n'étant pas en sûreté, elle fut recueillie par une pieuse famille, qui, au retour de la paix, la rendit à l'église, où, placée dans la chapelle Saint-Sébastien, elle reçut les hommages des fidèles pendant près d'un demi-siècle. Déplacée encore une fois, en 1849, pour restaurer la chapelle et la rendre plus digne d'elle, elle reprit enfin sa place le 1er mai de la même année. C'était précisément le sixième anniversaire séculaire de sa découverte et du com-

mencement de son culte. Aussi une foule immense était accourue pour célébrer un si beau jour. Après la cérémonie, on ferma la niche par un grillage, dont la clef devait toujours rester aux mains du curé. Mais aujourd'hui, le vœu public serait qu'on rachetât l'ancienne chapelle, et qu'on replaçât la statue là même où elle a rendu la vie à tant d'enfants pour qu'ils reçussent le baptême, où elle a guéri tant de malades, détourné tant de fléaux et obtenu tant de grâces; et cette satisfaction, donnée au sentiment général, raviverait l'antique pèlerinage (1).

Plus heureuse que Notre-Dame du Noyer, Notre-Dame de la Chaux, près Cuisery, a déjà recouvré son ancienne chapelle. L'origine de ce nouveau sanctuaire se perd dans la nuit des temps; ce qui est certain, c'est qu'il est bien antérieur au treizième siècle. Des chartes relatives aux Religieuses de la Chaux l'attestent. Ces Religieuses quittèrent leur monastère vers le milieu du quatorzième siècle; mais les pèlerins n'en continuèrent pas moins de venir en foule à la chapelle, et la messe s'y célébrait régulièrement (2). Les choses se continuèrent ainsi, sauf bien des modifications concernant l'intérieur de la maison, lorsque arriva la Révolution. On vendit la chapelle; un ecclésiastique l'acheta, et consacra à son entretien toutes les offrandes des fidèles. Enfin dans ces derniers temps, la fabrique de Cuisery l'a achetée à son tour. Par là devenue propriété ecclésiastique incommutable, cette chapelle n'est plus exposée à changer de destination, selon le caprice des propriétaires qui auraient pu l'acquérir. Cette stabilité était bien due à un lieu qui, depuis plus de six cents ans, a attiré tant de pèlerins, et en attire encore, sans que ni les dalles brisées, ni le plafond qui menace, ni la forme grossière de la statue, ni

(1) Tous ces détails sont extraits des archives de Cuiseaux.
(2) Voyez la *Notice sur Notre-Dame de la Chaux,* imprimée à Lyon en 1854, p. 15.

le spectacle de délabrement qui l'entoure, puissent refroidir leur zèle. On y vient tous les jours, mais principalement aux solennités de Noël, de Pâques, de l'Assomption, à la Nativité et à toutes les fêtes de la Vierge, et non-seulement il est peu de personnes des environs qui meurent sans avoir fait ce pèlerinage; mais beaucoup de familles regardent comme un devoir d'y aller chaque année, ou d'y envoyer un représentant; les distances de huit à dix lieues n'arrêtent pas. On part dès la veille au soir ou de grand matin, de manière à arriver au lever du soleil; et dès le matin la chapelle étant remplie, les prés environnants sont couverts de pèlerins qui prient, unis au prêtre qui célèbre à l'autel, aux fidèles qui ont pu trouver place dans le saint lieu. Après avoir satisfait leur piété, ils prennent sur le gazon, divisés par groupes, un repas frugal et saintement joyeux, avec les provisions qu'ils ont apportées avec eux. Les petits enfants, qui ne peuvent encore marcher, sont apportés par leurs mères, qui les consacrent à Marie et placent sous sa protection toute leur existence. Au jour ou au lendemain de la première communion, ces enfants reviennent se consacrer eux-mêmes à Notre-Dame de la Chaux, et lui recommander leurs résolutions de vivre en parfaits chrétiens.

La reconnaissance pour des grâces obtenues à ce béni sanctuaire se traduit par des dons ou *ex-voto,* qui, suspendus aux murs, deviennent comme l'histoire de l'amour de la sainte Vierge. La pauvreté des visiteurs ne leur permet d'offrir que de pauvres présents : c'est un chapelet, une médaille, un crucifix; c'est une aiguillette de militaire; c'est enfin une petite aumône pour la restauration ou l'entretien de la chapelle. Mais ces offrandes, toutes modiques qu'elles soient, n'en sont pas moins chères au cœur de Marie. Comme son divin Fils, elle préfère le denier de la veuve à tous les trésors du riche; elle voit le cœur qui aime, qui fait ce qu'il peut, et elle le bénit.

DIOCÈSE DE DIJON[1].

Ce diocèse mérite un rang honorable parmi les diocèses de France dévoués à la sainte Vierge. Pas une église qui n'ait sa chapelle de la Mère de Dieu, pas une paroisse qui n'ait au moins une confrérie en son honneur. Ses fêtes, surtout son Immaculée Conception, sa Purification, son Annonciation et sa Nativité, sont solennisées, et accompagnées de communions nombreuses. Sa Purification en particulier est célébrée en beaucoup de paroisses avec la plus grande pompe. Les confréries du Rosaire, du Scapulaire, de Notre-Dame des Victoires et du Rosaire vivant, sont en honneur. Le chapelet est d'usage tous les dimanches et jours de fête, non-seulement dans les églises paroissiales, mais même dans les annexes ; et encore on y ajoute, soit avant, soit après, le chant des litanies et des cantiques avec une instruction ou une lecture pieuse.

---

(1) Nous devons les renseignements sur ce diocèse à Mgr l'évêque de Dijon, qui a répondu à notre appel avec une obligeance dont nous conserverons à jamais une reconnaissance aussi profonde que respectueuse; et à plusieurs hommes de mérite, qui ont fait des recherches pleines d'intérêt, tels que M. Dubois, curé de Messigny, sur Cîteaux; M. Bresson, sur Notre-Dame de Dijon; M. Gignard, bibliothécaire, sur Notre-Dame d'Étang; M. Rossignol, archiviste, sur Notre-Dame de Beaune; M. Bravard, sur Notre-Dame de Volnay; M. Clémencet, sur Notre-Dame du Chemin, etc.

Enfin, presque partout, les exercices du mois de Marie sont suivis avec zèle et empressement.

Pour connaître bien en détail l'esprit de ce diocèse au point de vue de notre histoire, nous parcourrons dans un premier chapitre l'arrondissement de Dijon, dans un second l'arrondissement de Beaune, et dans un troisième les arrondissements de Semur et de Châtillon.



CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE DIJON.

Si la ville de Dijon ne nous offre, avant le onzième siècle, aucun monument élevé à l'honneur de la sainte Vierge, il faut, selon toutes les vraisemblances, l'attribuer à l'absence de l'évêque. Car ce pays, dépendant jusqu'au dix-huitième siècle du diocèse de Langres, à l'extrémité duquel il était situé, se trouvait loin de l'action épiscopale, l'âme et le principe de la plupart des grandes œuvres. Malgré une position aussi désavantageuse, Dijon, au onzième siècle, sembla vouloir se dédommager magnifiquement de la stérilité de son passé. Alors parut Notre-Dame de Dijon, une des plus belles gloires du culte de la sainte Vierge. Ce n'était dans le principe qu'une petite chapelle, hors des murs, dans un petit village appelé Trimolois, non loin d'une autre chapelle dédiée à saint Jacques; et ce sanctuaire primitif de Marie portait le titre de Notre-Dame du Marché, comme nous l'apprend le pape Adrien IV par sa bulle de l'an 1150, où il donne cette chapelle à l'abbaye de Saint-Étienne, dont l'église était le seul temple qui fût alors dans Dijon : *Confirmamus capellam sancti Jacobi de Trimoleto, cum capella B. Mariæ de Foro*. On ignore à quelle époque précise remontait cette chapelle; mais ce que l'on sait, c'est qu'en 1178 elle fut jugée assez importante pour être érigée en paroisse. On y vénérait une statue en bois noir, d'un travail naïf et grossier, représentant la Vierge assise, avec l'Enfant Jésus sur ses genoux. Le concours des fidèles devant cette image devenant de

jour en jour plus considérable, on fit ce qui se pratiquait alors partout où affluait un pieux concours d'étrangers et de pèlerins; on construisit près de là, sur la place Charbonnerie, au lieu où sont aujourd'hui les bains publics, un hôpital qu'on appela l'hôpital Notre-Dame. L'abbé de Saint-Étienne, en même temps qu'il était de plein droit supérieur de ce dernier établissement, était curé de la chapelle, et y entretenait un recteur avec quatre chapelains, tirés ordinairement de son monastère, lesquels étaient chargés d'en faire tout le service, d'y réciter les heures canoniales, et d'assister les pèlerins et les pauvres.

Notre-Dame du Marché, si bien desservie, ne tarda pas à devenir un pèlerinage célèbre; et, au treizième siècle, il ne parut plus possible de s'en tenir à l'humble chapelle, tout à la fois trop petite pour la population qui la fréquentait, et trop peu digne de sa célébrité. En conséquence, on prit le parti d'élever, sur son emplacement même, une grande et belle église, sans égard ni à la dépense ni au long temps que demanderait la construction; et on y réussit admirablement. Quatre-vingts ans de travaux donnèrent la magnifique église actuelle de Notre-Dame, aux proportions si exquises, aux galeries si bien dégagées, aux voûtes si hardies, aux colonnes si nombreuses et si sveltes, aux fenêtres si élégantes, aux vitraux d'une splendeur si éblouissante, sans parler de l'audace de la tour qui la surmonte; et le 8 mai 1334, Hugues de Cubarie, suffragant de l'évêque de Langres, en fit la dédicace.

Quoique en cette cérémonie le vaisseau tout entier eût été placé sous le vocable de Notre-Dame, on consacra plus spécialement à Marie une des chapelles, pour y exposer l'antique Vierge noire à la vénération des fidèles; et cette chapelle s'appela d'abord Notre-Dame de *Bon-Rapport* ou d'*Apport*, à raison des grâces nombreuses qu'on y recevait; puis, au commencement du seizième siècle, elle prit le

nom qu'elle porte encore aujourd'hui de Notre-Dame de *Bon-Espoir*. Elle était voûtée; des lampes et des cierges y brûlaient continuellement; c'était la chapelle de prédilection et de confiance universelle; on y venait de toutes parts; et les *ex-voto* de la reconnaissance pour les grâces obtenues en tapissaient les murs. On y établit une confrérie de la Vierge qui fut enrichie de nombreuses indulgences et soumise à de sages règlements. Un accident qu'on ignore ayant amené, peu d'années après, la perte de ces titres et de ces règlements, l'évêque de Langres, en 1301, donna de nouveaux statuts et de nouvelles indulgences; et ainsi sagement dirigée et puissamment encouragée, la confrérie continua de prospérer.

Ce n'était pas seulement le menu peuple qui honorait ce saint lieu : les princes de la maison de Bourgogne étaient les premiers à en donner l'exemple. Le 9 février 1372, Philippe le Hardi y fonda six messes, trois pour son père Jean, roi de France, et trois pour lui. En 1382, après avoir, dans la guerre contre les Flamands qu'avait soulevés Philippe Artevel, pris à la ville de Tournay une horloge très-ingénieusement construite pour le temps, il en fit hommage à l'église Notre-Dame, et la plaça dans une tourelle au-dessus du portail, où elle est encore aujourd'hui. Jean Sans-peur, en 1415, ordonna de faire repeindre les quatre petits anges de devant le grand autel, et les quatre colonnes sur lesquelles ils étaient placés, et confia ce travail à son propre peintre, Henri Bellechose de Brabant, en le chargeant d'y mettre ses armes et celles du feu duc son père. En 1435, Philippe le Bon se signala à son tour par tant de bienfaits envers cette église, que le clergé de Notre-Dame, pour lui en témoigner sa reconnaissance, s'engagea à célébrer à perpétuité pour lui, pour ses prédécesseurs et ses successeurs, deux anniversaires solennels, et à faire une procession générale autour de l'église avant l'introït

de la grand'messe, aux fêtes de saint André, de saint Philippe et de saint Jacques. En 1459, ce même prince fonda un *Salve, regina*, à chanter tous les soirs après complies, et avant l'introït de la messe, aux veilles et aux jours de fêtes de la sainte Vierge. Le son des cloches y convoquait les fidèles, et Philippe le Bon lui-même ne manquait jamais d'y assister, quand il le pouvait, avec la duchesse sa femme, Isabelle de Portugal. Pie II, touché de ce zèle pour l'honneur de Marie et jaloux de l'encourager, accorda à perpétuité, par une bulle du 4 septembre 1460, cinquante jours d'indulgence à quiconque assisterait à cette prière, et cent cinquante à ceux qui s'y rendraient aux fêtes de la Vierge et aux principales fêtes de l'année.

Des recommandations descendant de si haut produisirent leurs fruits : les fondations se multiplièrent à Notre-Dame ; plusieurs chapelles furent érigées ; des autels furent élevés, et ceux qui possédaient des richesses consacrèrent leurs trésors à embellir le sanctuaire de Marie. La chevalerie elle-même proclama son nom dans ses jeux guerriers. En 1443, à la suite du tournoi le plus magnifique, qui dura six semaines, le comte de Charny et quatorze chevaliers bourguignons firent célébrer à la chapelle de Notre-Dame une grand'messe à laquelle ils assistèrent dans le plus brillant appareil, offrirent leurs écus à la sainte Vierge et les suspendirent à la voûte. Le chevalier Philippe Pot, sire de la Roche-Grolay, fit mieux encore : il déposa à l'église Notre-Dame un tableau commémoratif, qui le représentait à genoux aux pieds de la Vierge, avec sa devise à la bouche : *Tant l'vaut* (1). Ce tableau était un souvenir de ce qui lui était arrivé, lorsqu'il était prisonnier de Mahomet II.

Le sultan, charmé de la noblesse de son maintien et plus encore de la vaillance qu'il avait déployée dans le

(1) Abréviation de *tant elle vaut,* appliqué à la Mère de Dieu.

combat, avait en vain essayé par les promesses et les menaces de lui faire abjurer le christianisme pour l'attacher à son service. Le fier chrétien n'avait rien voulu entendre à ce langage. « Eh bien, lui dit Mahomet, si tu peux vaincre l'ennemi que je t'opposerai, tu auras ta liberté. » Philippe accepte le défi ; on le mène au cirque, on lui donne un sabre pour se défendre, et on lâche contre lui un lion furieux et affamé. Le chevalier, sans trembler, répète son cri de guerre à la gloire de Marie : *Tant l'vaut.* Le lion s'élance, un coup de sabre lui abat les deux pieds de devant ; un second coup lui coupe la langue et lui perce le cœur. Joyeux de sa victoire, Philippe Pot répète son cri de guerre à la gloire de la Mère de Dieu, à qui seule il fait honneur de son triomphe : *Tant l'vaut.* Mahomet, émerveillé de la valeur et de l'adresse de son captif, descend dans le cirque, lui donne son baudrier, en le priant de le porter comme un gage de son estime, et lui rend la liberté. De retour dans sa patrie, Philippe Pot n'eut rien de plus pressé que de faire peindre ce fait mémorable dans un tableau destiné à être appendu aux murs de Notre-Dame ; et ce tableau y est resté, en effet, jusqu'aux réclamations des descendants du pieux chevalier, qui ont désiré le posséder comme une gloire de famille.

En 1513, Notre-Dame de Dijon montra mieux encore son pouvoir et sa bonté envers sa cité chérie. La ville, assiégée par plus de quarante mille Suisses que poussaient en avant l'Allemagne, l'Espagne et l'Angleterre, liguées contre la France par le pape Jules II, n'avait pour se défendre que six mille soldats sous la conduite de la Trémouille. Le 8 septembre, l'attaque commence ; une batterie élevée sur une hauteur près du chemin de Mirande foudroie la ville pendant deux jours. La Trémouille, aux abois, envoie des députés pour négocier une capitulation ; on refuse de les entendre ; et, le 10 septembre, une seconde batterie éle-

vée au-dessus de la Chartreuse fait pleuvoir la mort sur la cité. Le 11, les députés de Dijon font une seconde tentative; ils ne reçoivent que des propositions inadmissibles, et l'artillerie tonne de nouveau. La Trémouille tente une troisième fois un accommodement; on lui répond par la concession d'un jour de trêve : mais que faire dans un jour? On emploie ce temps à prier la Vierge, de qui seule on pouvait attendre le salut. Une foule immense se presse dans l'église Notre-Dame; on organise une procession où l'image de Marie sera portée par toute la ville, accompagnée du clergé, des ordres religieux, des magistrats, des soldats de la garnison, en tête desquels marchera la Trémouille, et enfin de tout le peuple. La procession se met en marche, tous prient avec cette ferveur qu'inspire un danger imminent; et la Mère de Dieu, que l'Église appelle justement le secours des chrétiens, entend leurs prières. Voilà que tout à coup les assiégeants, qui jusqu'alors s'étaient montrés si intraitables, passent à des sentiments meilleurs, deviennent accommodants et faciles. Ils présentent des propositions parfaitement acceptables; on y souscrit, et le 13 septembre ils se retirent. D'où était venu un changement si inattendu? Il n'y eut dans la ville qu'un cœur et qu'une voix pour proclamer que c'était là un miracle de Notre-Dame; et, dans l'enthousiasme de la reconnaissance, tous les corps de la ville rassemblés décidèrent qu'on allait faire immédiatement une procession solennelle sur les remparts, en chantant les louanges de la libératrice de la cité. On la fit en effet, et l'on s'engagea à la renouveler tous les ans, le matin du dimanche dans l'octave de la Nativité, et à y porter en triomphe l'image miraculeuse de Marie, accompagnée de tous les magistrats et de tous les ordres de la ville. On rétablit et on réorganisa la confrérie de la Vierge qui s'était éteinte, en lui assignant pour une de ses fêtes principales le jour de la

procession votive, et l'on statua que la veille on en chanterait les premières vêpres, que les leçons de matines contiendraient le récit de la délivrance de Dijon, qu'une messe solennelle suivrait la procession générale de ce jour, qu'après les vêpres on chanterait les vigiles des morts, et le lendemain une messe de *Requiem* pour les associés défunts de la confrérie; enfin il fut arrêté que tous les samedis il y aurait messe solennelle à l'autel de Notre-Dame. Cette confrérie avec ses règlements s'est perpétuée jusqu'à nos jours, sauf les cérémonies extérieures qui ne se font plus. Sa fête patronale, qui était primitivement l'Annonciation, a été, depuis des siècles, remise au jour de l'Assomption, jour où l'on pouvait donner à la fête une solennité que ne permettait pas l'époque du Carême, où tombe l'Annonciation. Ce jour-là, les murs de l'église étaient couverts de tentures, les chapelles décorées avec luxe, et, pendant toute l'octave, une foule immense se pressait dans l'enceinte.

Il était d'usage, et cette coutume se conserve encore dans les campagnes voisines, que, chaque année, un des paroissiens reçût chez lui une statuette de la Vierge qui avait été solennellement portée à la procession le jour de la fête : cela s'appelait *recevoir le bâton*. Le bâtonnier conservait religieusement cette image dans sa maison, et la rendait l'année suivante à celui qui était désigné pour la posséder à son tour. La réception du bâton entraînant des dépenses quelquefois considérables, il se forma, en 1551, une association dont les membres mettaient dans une caisse commune chacun sa cotisation; et avec ce fonds on payait toutes les dépenses de la fête de l'Assomption, ainsi que le cadeau que le bâtonnier devait faire à l'église. Les paroissiens les plus distingués par le rang, la fortune et la piété tenaient à honneur d'entrer dans cette association, d'où l'on tira dans la suite les fabriciens chargés de l'administration temporelle de la paroisse.

C'était, entre tous les ordres de la ville, une sainte émulation pour l'embellissement de l'église ou de la chapelle Notre-Dame. Les associés et les bâtonniers firent faire une statue de la Vierge en argent massif, du poids de cent vingt marcs six onces et d'une valeur de cinq mille neuf livres. Un marchand, nommé Guillaume Canabolin, donna une croix d'argent, soutenue par six chérubins aussi d'argent, avec un reliquaire du même métal. Les bouchers offrirent pareillement une croix d'argent, mais en y ajoutant des pierreries pour la garnir, ainsi qu'une lampe d'argent destinée à entretenir le feu perpétuel devant l'autel de Notre-Dame. La présidente Massot déposa une couronne d'argent sur la tête de la statue miraculeuse; les Carmélites lui donnèrent un cœur d'or émaillé; les Dominicaines firent exécuter quatre tableaux en argent, représentant l'Annonciation, l'Assomption, Notre-Seigneur au sépulcre et sainte Anne. En 1626, le célèbre peintre Philippe Quentin fit, à la demande de l'association, le dessin de douze grandes tapisseries représentant les mystères de la sainte Vierge et destinées à décorer la nef de l'église aux fêtes les plus solennelles.

Les fondations se multipliaient comme les offrandes : il n'y avait pas de semaine, presque pas de jour, où les fidèles ne fussent appelés à Notre-Dame pour assister à quelques prières fondées à perpétuité par l'amour et la reconnaissance de quelque cœur dévoué à Marie. Une des fondations qui devinrent les plus populaires fut le chant des litanies de la sainte Vierge tous les samedis après le Salut. Madame Boiselier, veuve d'un conseiller au Parlement, avait fait cette fondation en 1652, et tout le peuple se pressait à cet exercice devant l'autel de Notre-Dame.

Aussi la sainte Vierge récompensait-elle largement les honneurs qu'on lui rendait. En 1603, la sécheresse menaçait d'anéantir les récoltes : on vient en pèlerinage à

Notre-Dame de Bon-Espoir, et les récoltes sont sauvées. En 1673, on eut tout à craindre du fléau contraire : les pluies inondaient les basses campagnes, les épizooties ravageaient le bétail; on fait une neuvaine à Notre-Dame de Bon-Espoir, on porte son image en procession à l'église des Ursulines; au bout de la neuvaine la pluie cesse et un beau soleil ramène l'abondance avec la salubrité.

En 1687, des raisons que nous ignorons firent démolir l'antique chapelle où reposait la statue miraculeuse, et disparaître avec elle tous les *ex-voto* accumulés par les populations reconnaissantes; et l'on transporta la statue au-dessus d'un autel richement décoré, au milieu d'un groupe de nuages d'or, dans l'endroit même où on la vénère encore aujourd'hui. Mais ce déplacement, quoique regrettable en soi, ne diminua ni la confiance des peuples, ni les bontés de Notre-Dame. En 1758, une pluie désastreuse ayant inondé le pays, on fit une neuvaine comme en 1673, on porta en procession la statue de Notre-Dame de Bon-Espoir à l'église Saint-Bénigne; toutes les paroisses de la ville, toutes les communautés religieuses d'hommes et de femmes vinrent prier à ses pieds; les communautés cloîtrées y envoyèrent leurs aumôniers et leurs tourières; les jésuites y amenèrent leurs quatre cents écoliers qui y communièrent, les Frères des écoles chrétiennes leurs élèves, l'hôpital ses pauvres et ses convalescents; les paroisses circonvoisines y accoururent en foule avec leurs vieillards et leurs enfants; le dernier jour de la neuvaine on porta en procession la sainte image, et la pluie cessa, un beau soleil mûrit les moissons et un ciel serein permit de les recueillir.

Tant de bienfaits n'empêchèrent pas les hommes de 93 de piller l'église Notre-Dame, de renverser ses autels, d'arracher la sainte statue et de lui faire subir d'odieuses mutilations. On allait même la brûler sur la place publique,

lorsqu'une femme pieuse, se revêtant des haillons de la pauvreté, obtint qu'on lui cédât ce qui restait de la statue pour lui servir, disait-elle, de bois de chauffage pendant l'hiver. Ayant sous ce prétexte emporté son riche trésor, elle cacha la statue mutilée dans sa demeure; et, au rétablissement du culte, elle la rendit à l'église, où, après l'avoir fait réparer, on la réinstalla dans son trône : c'est là qu'encore aujourd'hui les fidèles vont la vénérer. C'est là qu'en 1832 et en 1854 la ville de Dijon a obtenu d'être préservée du choléra qui décimait une partie de la France; c'est là enfin que Marie a toujours justifié et justifiera toujours son titre si doux de Notre-Dame de Bon-Espoir (1).

Si Notre-Dame de Dijon domine comme une reine toute la contrée, elle compte neuf églises sous le patronage de Marie qui forment comme sa couronne; ce sont : Notre-Dame de Lantenay, pèlerinage très-fréquenté, à la pointe d'une montagne abrupte, où sont encore les ruines d'un château fort, et où se vénère une vierge noire qui remonte à la plus haute antiquité, Clenay, Trimolois, Marsannay, Remilly, Orgeux, Talant et Asnières; mais surtout Notre-Dame d'Étang, bâtie sur les ruines d'une chapelle plus ancienne, à deux lieues de Dijon, au sommet d'une montagne couverte de forêts, et où depuis plus de quatre siècles la sainte Vierge ne cesse de verser ses plus abondantes faveurs. Selon une vieille tradition, la statue qu'on vénère en cette chapelle était cachée en terre; tous les jours un bœuf venait s'agenouiller à cet endroit, paissait l'herbe, et l'herbe renaissait chaque jour plus verdoyante et plus fraîche. Le 2 juillet 1435, des bergers, voulant se rendre compte de ce phénomène, creusèrent la terre en ce lieu; et, à leur grande surprise, ils trouvèrent une

(1) Nous avons extrait ce que nous venons de dire des notices de MM. Bresson, Mignard et du Père Pouget, tome III des *Sanctuaires de Marie,* p. 82.

statue de la Vierge. A l'annonce de cette découverte, les peuples émerveillés vinrent prier aux pieds de la nouvelle image, et y ayant obtenu des grâces insignes, ils lui construisirent une petite chapelle, avec une habitation pour un ermite qui en aurait la garde. Quatre-vingt-dix ans s'écoulèrent ainsi. Après ce laps de temps, le désir de rendre le pèlerinage moins pénible fit construire, sur l'esplanade de la montagne, une nouvelle chapelle avec un nouvel ermitage, où l'on transporta très-solennellement la statue en présence d'un nombreux concours le 25 mars 1526; et, trois ans plus tard, on la consacra sous le titre de l'Assomption. Ce fut là que, pendant près de deux siècles, la sainte image fut entourée de la vénération universelle, gardée tantôt par un prêtre, tantôt par un ou deux ermites. En 1633, on substitua aux ermites des Religieux Minimes. Ces Religieux s'acquittèrent si bien de leur ministère, que le pèlerinage prit un très-vaste développement, et qu'il fallut en agrandir les bâtiments. Pour aider à cette dépense, les États de Bourgogne votèrent trois cents livres; les autorités de Dijon y donnèrent leur plein assentiment, et l'acte où ils l'énoncèrent, qu'on lit dans les archives du conseil de ville du 28 septembre 1638, rend le plus bel hommage tant au zèle des Religieux qu'à la piété des peuples. « Les vicomtes, » mayeurs et échevins, y est-il dit, considérant que, depuis » que ces Religieux ont fait leur résidence à Notre-Dame » d'Étang, ils ont tasché d'y renouveler, cultiver et avan- » cer l'ancienne dévotion, au contentement de chacun, en » sorte que ce saint lieu est à présent grandement fré- » quenté tant des habitants que des pèlerins qui y abon- » dent de toutes parts, pour faire honneur à la sacrée » Vierge Marie, Mère de Dieu, laquelle y est en singulière » vénération; et étant lesdits Religieux sur le point » d'agrandir les bâtiments pour leur donner une forme » plus régulière, lesdits vicomtes, mayeurs et échevins

» déclarent qu'ils ont agréable et approuvent ledit établis-
» sement, et en tant qu'à eux est, y consentent comme
» important au service de Dieu et du public. »

Au mois de novembre suivant, Louis XIII, par lettres patentes, prit cet établissement sous sa sauvegarde; et, le 13 février 1640, le pape Urbain VIII l'approuva par une bulle d'encouragement et d'éloges. Le 6 novembre 1665, la chambre de ville sanctionna par une approbation solennelle l'autorisation qu'avait donnée le mayeur de quêter par la ville pour les bâtiments en construction. Les Religieux, à l'aide de ces quêtes, élevèrent leur couvent et leur chapelle; mais malheureusement, en raison de la modicité de leurs ressources, ils bâtirent si peu solidement qu'en 1685 il fallut refaire la nef entière de la chapelle. Un ancien fauconnier du roi, Pierre Mathon dit de la Brosse, leur vint en aide, et ils purent relever les quatre autels qui la décoraient autrefois. Peu après, un habitant de Dijon releva à ses frais la chapelle primitive du sommet de la montagne, qui tombait de vétusté, et y fit reproduire sur les murs les anciennes fresques qui rappelaient l'histoire de la découverte de la statue et du bœuf agenouillé. Toutes ces restaurations attirèrent à Notre-Dame d'Étang un nombre toujours plus grand de pèlerins. On y venait des provinces même éloignées; on y obtenait des grâces signalées, dont le détail s'est conservé dans le souvenir reconnaissant des peuples, dans les tableaux votifs appendus aux murs, et dans l'histoire de Notre-Dame d'Étang, réimprimée en 1854 par les soins de l'abbé Roger, curé de Velars. Saint François de Sales lui-même y vint en pèlerinage pendant le Carême qu'il prêcha à Dijon en 1604, et, dévotement agenouillé devant la sainte image, il y épancha plusieurs fois son cœur si pur. Comme son directeur vénéré, sainte Chantal y fit de fréquentes visites; et le 2 septembre 1604, elle y prononça, selon ses

propres expressions, le *vœu à la divine Majesté, en présence de la glorieuse Vierge Marie, de perpétuelle chasteté et obéissance à Mgr de Genève*, d'où il est vrai de dire que l'ordre de la Visitation est comme une plante dont le premier germe descend de la sainte montagne d'Étang. Dans des conditions plus hautes, Louis XIV s'y rendit, en 1660, avec Anne d'Autriche sa mère, et une escorte brillante de seigneurs et de dames de la cour, pour remercier Marie de sa naissance qu'avaient sollicitée tant de prières; la reine son épouse, Marie-Thérèse d'Autriche, y vint à son tour dans les années suivantes, amenant avec elle le Dauphin accompagné de Bossuet, comme précepteur du jeune prince. Le grand Condé lui-même partageait la dévotion commune pour cette sainte chapelle; on l'y vit priant pieusement, assistant dévotement au saint sacrifice, et offrant à Marie quelques-uns des drapeaux pris sur l'ennemi. Et pourquoi ne nommerions-nous pas, parmi toutes ces illustrations, la mère de Bossuet vouant son fils à Notre-Dame d'Étang, avant qu'il fût né, et le lui consacrant après sa naissance, Étienne le Camus, évêque de Grenoble, le duc de Clermont-Tonnerre, évêque de Langres, pèlerins non moins zélés de la sainte chapelle?

Comme les grands du monde, le peuple honorait Notre-Dame d'Étang : il y avait recours dans les calamités publiques ou privées, dans les trop grandes sécheresses ou les trop grandes pluies, tantôt gravissant la montagne, tantôt descendant sa statue et la promenant en procession solennelle à travers la ville; et, dans ce dernier cas, la statue vénérée s'avançait sous un dais magnifique, qu'avaient fourni les habitants de Plombières, et que portaient quatre jeunes hommes en aubes éclatantes de blancheur. Elle reposait sur un brancard, orné de soie, fourni également par la ville de Plombières : deux diacres ou deux prêtres portaient ce brancard sur leurs épaules; et au milieu de la fumée de

l'encens, des lumières d'une multitude de cierges, le clergé allait en procession à l'église Saint-Bénigne, suivi de tout le peuple, des magistrats et des sergents de ville. Les paroisses voisines, surtout celle de Plombières, recouraient également à Notre-Dame d'Étang ; et « c'était, dit un historien (1), » un spectacle aussi pieux qu'agréable de voir traverser » les montagnes, les vallées, les champs et les campa- » gnes, et aborder de toutes parts en ce saint lieu, les » habitants des villages circonvoisins, marchant en bel » ordre sous la bannière et la croix de leurs églises, suivis » de leurs curés et faisant retentir les airs des chants en » l'honneur de Marie ».

Hélas! de toutes ces solennités, il ne reste plus guère que le pèlerinage du 2 juillet, qui attire toujours une foule empressée et recueillie. On y voit, ce jour-là, jusqu'à deux mille pèlerins groupés sur les rochers, écoutant attentivement le sermon qu'on leur prêche en plein air, en raison de l'exiguïté de la chapelle qui ne pourrait les contenir (2).

Après les deux célèbres sanctuaires dont nous venons de tracer l'histoire, que pourrions-nous trouver dans l'arrondissement qui y soit comparable? Rien sans doute ; mais toutefois il est bien digne de remarque que, de tous les autres cantons, il n'en est pas un seul qui ne porte le cachet de son dévouement à la sainte Vierge. Le canton de Fontaine-Française n'a pas seulement quatre paroisses sous son patronage (3) ; il a encore Notre-Dame d'Illy, sur la paroisse d'Orain, belle chapelle autrefois célèbre, dont la statue est fort antique, et dont le pèlerinage, quelque

(1) Le Père Déjoux, *Histoire de Notre-Dame d'Etang.*

(2) Ce que nous venons de raconter de Notre-Dame de l'Étang est extrait : 1° d'une Notice de M. Guignard, bibliothécaire de la ville de Dijon ; 2° du livre du Père Pouget, *Sanctuaire de Marie;* 3° du *Rosier de Marie,* t. II, p. 65, et t. I, p. 263.

(3) Ce sont : Bourberain, Mornay, Pouilly et Licey.

temps ralenti sans être jamais interrompu, renaît de nos jours sous l'action d'un pasteur zélé; il a Notre-Dame de la Motte, chapelle dont la statue aussi est antique, et qui, récemment restaurée, est très-fréquentée des populations voisines. Le canton de Genlis compte six paroisses qui ont adopté Marie pour patronne (1) ; le canton de Gevrey en compte cinq (2) ; le canton de Grancey, deux (3) ; le canton de Saint-Seine, trois (4) ; le canton de Sombernon, sept (5); le canton de Selongey, une (6); le canton d'Is-sur-Till, huit (7) ; le canton de Mirebeau, quatre (8), auxquelles il faut ajouter les chapelles de Notre-Dame de Grosse, sur la paroisse de Bèze, et de Notre-Dame de Plantenay, sur la paroisse de Réaumont, dont la statue miraculeuse, très-antique, se vénère aujourd'hui à l'église de la paroisse, en attendant la restauration de son sanctuaire, laquelle est en voie d'exécution. Le canton de Pontailler, outre ses huit paroisses sous le patronage de Notre-Dame (9), outre les deux chapelles de Notre-Dame du Fresne, sur la paroisse de Talmay, et de Notre-Dame de Champfort, sur la paroisse de Saint-Léger, possède, à son chef-lieu, la statue monumentale de Notre-Dame du Mont-Ardou, *Nostra Domina Montis Ardui*, placée au sommet d'une petite montagne qui domine Pontailler, et qui offre à l'œil un immense

---

(1) Ce sont : Longchamps, Pluvault, Magny, Marlien, Premières et Échigey.

(2) Ce sont : Corcelles, Morey, Noiron, Ternant et Barges.

(3) Ce sont : Neuvelle et Bussières, annexes l'une et l'autre.

(4) Ce sont : Saint-Seine, Lamargelle et Villotte.

(5) Ce sont : Ancey, Gissey, Sainte-Marie, Sombernon, Grenant, Prâlon.

(6) C'est : Orville.

(7) Ce sont : Courtivron, Lux, Marsannay-le-Bois, Poiseul, Spoix, Gemeaux, Saulx-le-Duc et Villecomte.

(8) Ce sont : Mirebeau, Viévigne, Blagny, Cheuge.

(9) Ce sont : Cléry, Heuilley, Perrigny, Saint-Léger, Marandeuil, Montmançon, Soissons et Trochères.

horizon. Bénite avec grande solennité, il y a quatre ans, par Mgr l'évêque de Dijon, cette belle statue est déjà l'objet de la vénération générale, et on l'illumine à toutes les fêtes de la sainte Vierge. Enfin, le canton d'Auxonne compte quatre sanctuaires de Marie, Athée, les Maillys, Notre-Dame d'Auxonne et Notre-Dame de la Levée. Les deux premiers n'ont d'autre mérite que d'être églises paroissiales; mais Notre-Dame d'Auxonne et Notre-Dame de la Levée sont dignes l'une et l'autre d'une mention plus particulière. Dès 1034, une bulle d'Alexandre III parle d'une chapelle dédiée à Marie dans la ville d'Auxonne. Au treizième siècle, on voit les fidèles y venir en pèlerinage. En 1417, saint Vincent Ferrier y vient lui-même prêcher avec cent de ses Religieux, auxquels on dresse des tentes sur la place publique. En 1467, le pape Paul II choisit Auxonne comme une ville spécialement dévouée à Marie, pour célébrer le jubilé qu'il accorde en vue d'obtenir le recouvrement de la terre sainte. Enfin Auxonne se montre, à toutes les époques, comme la ville de la sainte Vierge. De là cette confrérie de filles de Marie, qui remonte à un temps immémorial, qui fut renouvelée en 1777, enrichie en 1780 de nombreuses indulgences par Pie VI, confirmée de nouveau en 1781, et enfin autorisée après le concordat en 1808; de là cette confrérie du Scapulaire, qui remonte à l'an 1622, et possède une statue de la Vierge vêtue du scapulaire, ayant quatre Dominicains agenouillés à ses pieds, auxquels elle le distribue; de là huit autels élevés à la Vierge dans son église, savoir : deux de la Compassion, Notre-Dame la Gisante, Notre-Dame de Saint-Gond, Notre-Dame de Pitié, Notre-Dame des Agonisants, Notre-Dame Auxiliatrice, et Notre-Dame de la Visitation; de là des prières publiques et des processions solennelles à divers sanctuaires de Marie, chaque fois qu'il survient quelque grande calamité.

Notre-Dame de la Levée, dite encore Notre-Dame des Neiges, était, dans le principe, la chapelle d'un hôpital, fondé en 1244 par Perron de Saint-Seine, au bout de la levée ou chaussée qui traverse la prairie d'Auxonne. Au commencement du seizième siècle, l'hôpital ayant disparu, on reconstruisit la chapelle de la Vierge sur des proportions plus grandes, comme le porte l'inscription qui se lit sur un des piliers ; et dès lors, ce sanctuaire devint célèbre. Il fut le refuge du pays dans toutes les nécessités publiques. On y voit la ville d'Auxonne en procession, en 1583, avec 560 jeunes filles vêtues de blanc, pour obtenir la pluie ; en 1588, pour remercier la Vierge de la cessation d'une disette qui désolait le pays ; en 1576, en 1630, en 1730, pour demander d'être préservé de la peste ; on y voit la paroisse de Seurre, en 1438 et 1633, pour conjurer le même fléau. Cependant ni tous les bienfaits recueillis à ce sanctuaire, dans le cours des siècles, ni la profonde vénération des peuples, ne purent lui faire trouver grâce devant les hommes de 93. Ils pillèrent tout le modeste mobilier de la chapelle ; ils vendirent les terres qui en dépendaient ; ils la vendirent elle-même ; et, chose pénible à dire, elle n'est plus aujourd'hui qu'une étable.



CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE BEAUNE.

Comme dans l'arrondissement de Dijon, il n'est pas un seul des cantons de l'arrondissement de Beaune qui ne renferme un témoignage de dévotion à Marie. Le canton d'Arnay-le-Duc a deux paroisses sous son patronage (1); le canton de Bligny en a un nombre égal (2), mais il a de plus la chapelle de Notre-Dame de Veilly; le canton de Saint-Jean de Losnes en a trois (3), auxquelles il faut ajouter Notre-Dame de Pitié, sur la paroisse de Brazay; le canton de Liernais en compte deux (4), le canton de Nolay quatre (5), auxquelles il faut joindre Notre-Dame de Rouvray, autrefois très-célèbre par les faveurs qu'on y obtenait, et très-fréquentée; le canton de Seurre cinq (6), le canton de Pouilly même nombre (7), mais avec deux chapelles, Notre-Dame du Chêne, sur la paroisse de Châteauneuf, et Notre-Dame de la Nativité, sur la paroisse de Labussière.

Le canton de Meursault joint à la paroisse de Sainte-Marie-la-Blanche la chapelle vénérée de Notre-Dame de

(1) Ce sont : Antigny et Voudenay.
(2) Ce sont : Veuvay et Colombier.
(3) Ce sont : Losnes, Esbarres et Samerey.
(4) Ce sont : Ménessaire et Savilly.
(5) Ce sont : Jours-en-Vaux, Larechepot, Molinot, Puligny.
(6) Ce sont : Bagnot, Labergement, Bonnencontre, Chamblanc et Bousselange.
(7) Ce sont : Pouilly, Arconcey, Ajuilly, Martrois, Vandenesse.

Pitié, à Volnay, située sur le bord du grand chemin, au milieu des plus riches vignobles de la Côte-d'Or. Elle remonte au moins au treizième siècle : car elle est signalée dans des titres de 1327 et de 1336; et une charte de 1425 l'appelle la noble et édifiante chapelle de Notre-Dame de Volnay. En 1540, ce sanctuaire tombant en ruines, les habitants de Volnay eux-mêmes le reconstruisirent tel qu'il est aujourd'hui. C'est une belle chapelle, dans le style ogival du seizième siècle, longue de 8 mètres, large de 6 mètres 20 centimètres, haute de 5 mètres 70 centimètres, et disposée de manière à produire une sonorité telle qu'on ne connaît aucun lieu où la voix retentisse davantage. Six contre-forts soutiennent ses murs; un campanile en pierre la surmonte. Sa façade, d'une grande simplicité, est percée d'une petite porte et de deux fenêtres carrées, munies de fortes grilles. L'intérieur est d'une admirable régularité; les nervures de la voûte se croisent avec grâce, et les fenêtres taillées en ogive s'harmonisent parfaitement avec elle. Au-dessus de la porte d'entrée, se lit l'inscription suivante en lettres gothiques :

« Les habitants de ce lieu de Voulenay ont fait faire et » édifier cette noble chapelle, en l'honneur de la sainte » Vierge Marie Notre-Dame de Pitié, laquelle a fait plu- » sieurs miracles. Et tous ceulx et celles qui dévotement » diront à genoux un *Pater Noster* et un *Avè Maria,* ou » donneront leurs biens à la réparation d'icelle, gagneront » sept jours de pardons octroyés par Mosieur le Cardinal » d'Ara-Cœli. Et fut fondée le vingt-cinq de juin de l'an » mil cinq cent quarante. Priez pour celui qui a fait écrire » le présent épitaphe. »

Depuis l'érection de ce sanctuaire, la piété des habitants de Volnay et des pèlerins put suffire constamment à son entretien. Le uns déposaient leur offrande dans le tronc de la chapelle; les autres faisaient des fondations; et rien

de touchant comme le vieil et pieux langage dans lequel ils les expriment : « Mû de dévotion, » dit Toussaint Glantenay, « et désirant que la chapelle érigée en l'honneur » de Notre-Dame de Pitié, à Volnay, soit maintenue et » entretenue, afin que le saint et divin service puisse être » célébré en l'honneur de Dieu et de la sacrée et imma- » culée Vierge, je quitte, le 13 mai 1627, perpétuelle- » ment au profit de ladite chapelle, une ouvrée de terre » sise au finage de Volnay. » « Pour la satisfaction de mon » amour envers la sainte Vierge, Mère de Dieu, » dit Claude Vincent en 1717, « je fonde à perpétuité, à la cha- » pelle de Volnay, une procession et une grand'messe, le » 22 août. »

Cette chapelle, aussi bien entretenue que bien bâtie, ne tarda pas à être visitée par un grand nombre de pèlerins : les ducs et les duchesses de Bourgogne venaient souvent s'y agenouiller, pendant la belle saison qu'ils passaient à leur gracieux castel de Volnay, comme on avait vu autrefois, dans la chapelle primitive, la pieuse Agnès, fille de saint Louis, venir pleurer la mort du duc Robert, son époux. Les affligés et les malades de tout pays, des contrées même éloignées, venaient demander à Notre-Dame de Pitié consolation et soulagement ; et les vignerons, du milieu de leurs vignes, jetaient souvent la vue sur la sainte chapelle, pour s'exciter à la patience dans leurs rudes labeurs.

Aussi quand arriva 93, le maire et tous les conseillers de la commune adressèrent au directoire de Beaune cette requête digne des plus beaux âges de l'Église :

« La municipalité de Volnay a l'honneur de vous repré- » senter que la chapelle de Notre-Dame de Pitié a été » bâtie par la communauté dudit Volnay, suivant l'écrit » imprimé au-dessus de la porte de ladite chapelle, et » que c'est cette même communauté qui a fourni et les

» cloches, et le linge et tout ce qui y est, qui espère de » vous, Messieurs, que vous la conserverez aux habitants, » telle qu'elle est, pour y exercer leurs dévotions ordi- » naires. Il faut ajouter que la Notre-Dame de Pitié qui y » est a plusieurs fois opéré des miracles. »

En réponse à une requête où l'équité parlait si claire-ment son langage, les directeurs de Beaune envoyèrent deux de leurs satellites piller la chapelle et briser sa sainte image et tout dévaster. Mais, au retour de l'ordre, les habitants de Volnay s'empressèrent de réparer leur chapelle bien-aimée, substituèrent à la statue ancienne, qui n'était plus, une statue en pierre représentant la Mère des Douleurs avec son Fils sur ses genoux, pourvurent le sanctuaire de tous les objets nécessaires au culte, remplacèrent l'autel mutilé par un magnifique autel en marbre blanc d'Italie, et reprirent leurs visites et leurs pieuses pratiques à la sainte chapelle. En 1848, un inconnu, furieux de voir la Mère de Dieu ainsi honorée, osa tirer par la fenêtre un coup de fusil sur la statue; la charge lui revint en plein visage, et il s'enfuit la figure tout ensanglantée. Ce fait ne fit qu'augmenter le respect de la sainte image. Les affligés vinrent lui confier leurs douleurs, les malades réclamer son assistance. Tous les jours encore, l'homme des champs en allant à ses travaux, le voyageur en passant devant la sainte chapelle, s'arrêtent à l'entrée du sanctuaire, pour offrir leur prière à Marie. En 1852, un jeune homme, accusé injustement d'infidélité dans sa charge, était menacé d'être perdu de réputation; il vient prier Notre-Dame de Pitié, et le coupable est découvert, l'innocence de l'accusé produite au grand jour. Plusieurs fois le choléra ravagea la Bourgogne; on pria Notre-Dame de Pitié, et jamais une fois il n'entra sur le territoire de Volnay.

Outre les prières privées à ce béni sanctuaire, il s'y fait, huit fois l'an, des prières publiques : premièrement, le ven-

dredi d'avant le dimanche des Rameaux, où l'on célèbre la fête de la Compassion ; secondement, le troisième dimanche de septembre, où l'Église honore Notre-Dame des Sept-Douleurs; troisièmement, le jour de Pâques, où, après avoir compati aux douleurs de Marie, on vient s'associer à ses joies, en chantant à ses pieds l'antienne *Regina cœli* avec l'hymne *O filii;* enfin le premier et le dernier dimanche de mai, le lundi des Rogations, le second dimanche de la Fête-Dieu, et le 15 août, où l'on va en procession à la sainte chapelle.

Le canton de Nuits nous offre mieux encore que le canton de Meursault : nous y trouvons d'abord quatre paroisses sous le vocable de Marie (1); nous y trouvons ensuite, outre Notre-Dame de Lée sur la paroisse de Villy, Notre-Dame de la Serrée, fondée en 1261 par Guy de Villers : 1° pour remercier Dieu de l'avoir sauvé, en cet endroit-là même, d'un imminent danger de mort; 2° pour honorer Notre-Dame des Sept-Douleurs. Cette chapelle, rendez-vous de nombreux pèlerinages, fut saccagée par les Calvinistes au commencement des guerres de religion; et quand on la rebâtit en 1525, on remplaça la Vierge de marbre que les hérétiques avaient brisée par une statue en bois, grossièrement travaillée, représentant la Mère des Douleurs, avec le corps inanimé de son Fils sur ses genoux. Saccagée de nouveau par les hommes de 93, elle a été, en ces dernières années, reconstruite avec un goût parfait dans le style du quinzième siècle; on lui a rendu son ancienne statue à laquelle la tradition attribuait plusieurs miracles, et qui, sauvée des mains des profanateurs par l'adresse d'une femme pieuse, se conservait à Dijon depuis soixante ans. En 1856, Mgr l'Évêque du diocèse a béni solennellement cette belle chapelle, due à la munificence de madame la comtesse de Lupé, au milieu d'un con-

(1) Ce sont : Agencourt, Flagey, Vomblanchien et Villebichot.

cours immense, heureux d'entendre l'éloquente parole du R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus, qui avait été invité à prononcer le discours d'inauguration.

Mais nous trouvons surtout en ce canton, sur la paroisse Saint-Nicolas, Notre-Dame de Cîteaux, une des maisons où la sainte Vierge a été le plus aimée (1). En voici l'origine et l'histoire. A la fin du onzième siècle, vivait, en Normandie, un seigneur appelé Thierry, marié à une pieuse dame nommée Ermendonde. Celle-ci étant enceinte vit en songe la Mère de Dieu qui, tenant dans sa main un anneau d'or, lui dit en le lui montrant : « Avec cet anneau, je veux me fiancer le fils que vous portez dans votre sein ; » et après ces paroles, Marie disparut (2). Lorsque l'enfant vint au monde, on l'appela Robert ; on l'éleva dans la vertu et dans les sciences. Informé du songe de sa mère aux jours de son adolescence, il se dirigea vers la Bourgogne pour se retirer dans un monastère. Il s'arrêta d'abord au désert de Colon, près de Tonnerre, d'où il descendit peu après jusque dans les bois de Molesme, au delà de Châtillon, accompagné de quelques solitaires. Là il construisit, sous le vocable de Marie, une pauvre chapelle avec des branches d'arbre et du feuillage (3). Après quelques années passées en ce lieu dans la pratique de la pénitence, Robert, peu satisfait de la ferveur de ses compagnons, fit choix de vingt et un d'entre eux, qu'il emmena avec lui dans une autre retraite à quatre lieues de Dijon ; et là, dit-on, il entendit comme une voix du ciel qui lui dit : « Arrête-toi ici. » Docile à cette voix, il demande ce terrain à Raynard, vicomte de Beaune, et à Rodierne, sa femme. Ceux-ci le

(1) Nous devons les renseignements sur Cîteaux à M. l'abbé Dubois, curé de Messigny.

(2) *Annales cisterc.*, t. I, p. 2. — *Surius*, 29 avril, c. 3.

(3) *Exord. magn.*, liv. I, c. x.

lui accordent, par un acte ainsi conçu : « Nous donnons » cette terre à Dieu et spécialement à la bienheureuse Mère » de Dieu, mère toujours vierge. » *Specialiter beatissimæ Dei genitrici semperque virgini Mariæ* (1), paroles remarquables qui nous apprennent que c'est à Marie qu'est donnée la propriété, et que les Religieux qui vont s'y établir seront à jamais sur le domaine de Marie. Ce seront ses vassaux, et elle sera leur reine. Les Religieux l'entendent ainsi, et ils veulent que leur ordre soit le premier ordre monastique d'Occident institué en son honneur (2). Cette terre inculte et marécageuse s'appelait Cîteaux. Les Religieux commencèrent par y bâtir une chapelle, mais, bien entendu, sous le vocable de Marie, comme celle de Molesme ; puis ils défrichèrent les terres, partageant le temps entre la prière et le travail. L'exemple de leurs vertus attira bientôt à eux de nombreux solitaires ; et l'Évêque de Châlon, dont Cîteaux dépendait alors, voyant le grand développement que prenait ce monastère, l'érigea en abbaye. La nouvelle abbaye bientôt ne put plus contenir le nombre toujours croissant de ses Religieux, et détacha successivement plusieurs colonies pour fonder les quatre abbayes de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond, qu'on appela, pour cette raison, les quatre premières filles de Cîteaux, et qui produisirent à leur tour un grand nombre d'autres communautés. Pour tant de Religieux, l'humble chapelle primitive était évidemment insuffisante. On entreprit donc de lui en substituer une autre en rapport avec le nombre des Religieux et l'importance qu'acquérait chaque jour l'abbaye. La chose leur était d'autant plus facile, que les rois et les peuples, les ducs de Bourgogne surtout, apportaient à l'abbaye les plus splendides offrandes. On s'attacha donc à

(1) *Menol. cisterc.*, p. 92.
(2) *Exordium magnum.*

élever un grand et magnifique vaisseau, mais surtout à y reproduire de toutes parts la pensée de Marie. On y employa cinquante ans; et la consécration s'en fit en 1193, selon l'acte commémoratif qui en fut dressé, et qui est ainsi conçu : « L'an de l'incarnation de Notre-Seigneur » 1193, le 16 des kalendes de novembre, l'église de » Sainte-Marie de Cîteaux a été consacrée par le révé- » rendissime seigneur Robert, évêque de Châlon. Le » grand autel a été consacré en l'honneur de Dieu » et de la bienheureuse Marie, sa Mère toujours » Vierge (1). »

On eut soin de placer la chapelle de Marie au fond du chœur, comme dans l'oratoire primitif, mais dans des proportions beaucoup plus considérables; et ce fut la chapelle de prédilection, soit des Religieux, soit des étrangers. Ce fut là que les Évêques et les barons aimèrent à venir prier au milieu des moines. Les tableaux qui ornaient ce sanctuaire représentaient les Religieux à genoux aux pieds de leur patronne, les uns roulant sur leurs doigts les grains de leur chapelet, les autres immobiles dans une muette contemplation. Sur deux tables de marbre incrustées dans le mur, se lisaient des pièces de vers à la louange de Marie. Les images et les statues de la Vierge-Mère étaient prodiguées par tout l'intérieur de l'église; plus de trente tableaux offerts par des seigneurs, des princes, des rois, et appendus aux murs, y rendaient comme continuellement présente la consécration des donateurs à Notre-Dame de Cîteaux; et au-dessus de la stalle de l'abbé se lisaient les décrets du chapitre général de 1463, qui recommandaient à tous les Religieux le plus profond respect pour la Mère de Dieu.

---

(1) *Annales cisterc.*, t. III, p. 268. — *Voyage littér. de deux Bénédictins*, p. 215 et 218.

Sur la grande porte d'entrée étaient écrits, en lettres d'or, les deux vers suivants :

Ad nos flecte oculos, dulcissima Virgo Maria,
Et defende tuam, diva patrona, domum.

Après avoir franchi cette porte, on lisait sur le portail de l'église ces autres vers :

Salve, sancta Parens, sub qua Cistercius ordo
Militat, et toto, tanquam sol, fulget in orbe.

A l'intérieur de l'édifice, sur la porte principale, est une statue de la Vierge de grandeur naturelle, avec ces deux distiques à ses pieds :

Hoc caput et mater Cistercii est ordinis ædes,
Quæ devota manet, Virgo Maria, tibi.
Auspice te stantem, rogo, protege : porrige Christo
Quæ fiunt intus nocte dieque preces (1).

Ces paroles étaient parfaitement en rapport avec le dévouement bien connu des Religieux de Cîteaux à la Mère de Dieu, dévouement qui était comme l'âme de toutes leurs maisons, et entrait dans toutes leurs règles. Nous lisons dans leurs plus anciennes définitions capitulaires : « Puis» que la vie illustre, la dignité admirable, la sainteté sur» éminente de la glorieuse Vierge Marie Mère de Dieu est » la gloire, la règle et la forme de toutes les règles, il est » juste que les nôtres soient bâties et consacrées en son » honneur (2). » Un siècle plus tard, Césaire d'Hesterbach raconte que ces ordonnances étaient partout fidèlement exécutées (3), et Humbert, général des Dominicains, affirme que l'ordre de Cîteaux fait profession d'avoir la sainte

(1) *Voyage littér. de deux Bénédictins,* t. I, p. 219.
(2) *Ex lib. defin. ant.*, dist. 3, c. 1.
(3) *Dial.,* lib. I, c. 1.

Vierge en si grande vénération, que toutes les églises y sont placées sous son patronage : « Ce qui fait, dit-il, que ses moines dans le lieu saint sont toujours en présence de la Vierge et de son Fils ; » *indè monachi in ecclesiis suis quasi semper sunt ante B. Virginem et Filium ejus* (1). A la fin du treizième siècle, l'ordre de Cîteaux comptait plus de six mille monastères de l'un et de l'autre sexe ; et il n'en était pas un qui n'eût la Mère de Dieu pour patronne chérie (2). Le pape Grégoire X disait à la même époque qu'à la droite de l'Église, épouse de Jésus-Christ, est assis l'ordre de Cîteaux, attaché à la sainte Vierge, entre tous les autres ordres, par une dévotion particulière depuis son premier établissement, et que les Religieux, dans leurs blanches robes, offrent, en d'incessantes prières, en présence du Roi des rois et de la Reine du ciel, les plus suaves parfums spirituels. « Il n'y a aucune région, disait le cardinal » de Vitry, contemporain du premier Cîteaux, où cette » vigne bénie n'ait étendu ses rameaux. Le Seigneur avec » la bienheureuse Vierge Marie, leur patronne, qu'ils ser- » vent très-dévotement, a dilaté le lieu de leur tente, » non-seulement jusqu'à la mer, mais au delà (3) » et, en effet, dans la suite des temps, l'ordre en vint jusqu'à compter huit mille monastères d'hommes et quatre mille de femmes, jusqu'à donner à l'Église quatre Papes, Eugène III, Grégoire VIII, Célestin IV, Benoît XII, et à produire les personnages les plus illustres par la science et la vertu, tous profondément dévoués à la Mère de Dieu. Les Religieux de Cîteaux, écrivait Sylvius au commencement du dix-septième siècle, honorent et aiment Marie comme leur mère, la respectent comme leur maî-

(1) *Annales cist.*, t. I, p. 10.
(2) Arnol Wion, t. I, c. 96.
(3) Jacobus de Vitriaco, *Prist. occident.*, c. 14.

tresse, la suivent comme l'étoile du salut(1). Le sceau même du chapitre de Cîteaux révélait la suprématie qu'on reconnaissait à Marie sur tout l'ordre : il représentait tous les abbés à genoux ou inclinés, et la Vierge debout étendant à droite et à gauche ses bras protecteurs sur leurs têtes, pour signifier qu'elle les tenait tous sous son empire et sa tutèle. La même empreinte se retrouvait sur tous les statuts du chapitre, pour rappeler continuellement aux Religieux qu'ils appartenaient à Marie. Ce dévouement était si cordial, qu'ils nourrissaient leur âme de l'espérance d'occuper près d'elle, dans le Paradis, une place de faveur. C'est pour cela que les annales de l'ordre ont conservé le souvenir de la vision d'un moine Cistercien qui, dans une extase, vit l'Église triomphante, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les Religieux de divers ordres, les Prémontrés, les moines de Cluny, tous ayant leurs places distinctes; mais n'aperçut pas un seul frère de son ordre. Dans sa surprise, il interroge Marie : « Qu'est-ce donc, ô très-sainte dame, lui dit-il? pourquoi ne vois-je ici personne de l'ordre de Cîteaux?—C'est, lui répondit-elle, que ceux de l'ordre de Cîteaux me sont si chers, sont si bien mes enfants, que je les tiens pressés sur mon sein; » et ouvrant alors son manteau, qui était d'une ampleur merveilleuse, elle lui montra une foule innombrable de moines, de frères convers et de Religieuses de son ordre (2).

Un si beau dévouement à Marie se traduisit par des faits nombreux. Les monastères cisterciens d'Espagne fournirent, pour combattre l'islamisme, trois ordres de chevaliers, Calatrava, Alcantara et Montesa; ceux de Portugal

(1) *Epist. ad Cisterc.*, 1621.
(2) Ex Cesar. Heisterbach *Dial.*, lib. VII, c. 40 et seqq. — *Ann. cisterc.*, t. IV, année 1220, c. IV.

en produisirent deux, Avis et Christ, tous enfants de Marie, jurant de vivre et de mourir pour elle, tous portant son scapulaire sur leur poitrine, chantant ses louanges au chœur par le petit office, arborant son image chérie sur leurs drapeaux. Ceux d'Alcantara s'obligeaient même à défendre son immaculée Conception contre quiconque oserait l'attaquer.

Pendant plusieurs siècles, les Religieux, inspirés par l'amour de la sainte Vierge, et sans qu'aucune règle les les y obligeât, récitèrent en particulier, après le grand office qui se disait en public, le petit office de la sainte Vierge, *horam de Domina nostra* (1). On voit à l'abbaye de Vitry, en Brabant, un moine revenant des travaux s'arrêter, s'incliner sur le manche de sa pioche et réciter ainsi none de Notre-Dame, *nonam Dominæ nostræ* (2); à l'abbaye d'Autun, on voit le prieur occupé à réciter sexte de Notre-Dame, faire signe à un Religieux qui demandait à se confesser d'attendre qu'il eût fini (3). En 1256, on voit les Religieux réciter le petit office en bêchant, en fauchant, en sarclant, en moissonnant. On s'agenouillait si le sol le permettait; sinon, on s'inclinait sur le manche de sa faux ou de sa pioche. On le récitait encore à l'infirmerie pour les malades, à la chapelle des morts pour les défunts. Les frères convers, de leur côté, récitaient un certain nombre d'*Ave, Maria*, en conduisant leurs troupeaux de bœufs, de vaches, de moutons ou même de pourceaux. Pendant qu'ils les gardaient dans les champs, l'*Ave, Maria* faisait leur plus douce occupation. Tout cela, comme nous l'avons dit, était inspiré par le cœur; aucune règle ne le prescrivait. Ce ne fut qu'à la fin du treizième siècle qu'on

---

(1) *Menol.*, p. 218.
(2) Ces. Heisterbach *Dial.*, lib. I, c. 6.
(3) *Annales cisterc.*, c. 35.

ordonna de réciter publiquement au chœur le petit office de la Vierge avant le grand office, sauf complies qui devaient se dire après tout l'office. On chantait les psaumes de ce petit office debout, tout d'un trait, c'est-à-dire sans notes, et au *Deus in adjutorium,* les deux chœurs se tenaient tournés l'un vers l'autre (1).

Dans les temps de calamités et de fléaux, on redoublait les prières à Marie. Ce fut ainsi que l'abbé Humbert de Losnes, durant les malheurs effroyables de la fin du quinzième siècle, ordonna au chapitre général que l'ordre se consacrerait de nouveau à la sainte Vierge, et qu'on chanterait le *Salve, Regina* solennellement chaque jour après complies dans toutes les églises cisterciennes (2); prescription qui est passée de là dans l'Église universelle.

Les vêtements de l'ordre étaient d'abord de couleur noire; au commencement du douzième siècle on lui substitua la couleur blanche, symbole de pureté; et si l'on en croit les antiques peintures et les historiens de Cîteaux, la sainte Vierge fut elle-même l'auteur de ce changement. C'était un jour aux premiers rayons de l'aurore, au moment où l'on chantait matines : tout à coup la Vierge apparaît; tous les vêtements des Religieux deviennent à l'instant éclatants de blancheur, et ce changement consommé, la Vierge se retire. Les Religieux conclurent de là que la volonté de Marie était qu'ils se vêtissent en blanc; et ce fut dans cette pensée qu'ils sortirent de l'office, semblables, dit Grégoire IX, à un troupeau de brebis qui remontent du lavoir avec leurs toisons blanchies dans une onde pure (3). Depuis ce prodige, l'anniversaire s'en célébra dans tout l'ordre, le 5 août, jour où l'on croyait que la merveille

(1) *De l'esprit primitif de Cîteaux*, p. 119.

(2) *Ibidem*.

(3) Bulla quæ incipit : *Fons sapientiæ*.

avait eu lieu, et s'annonça la veille dans le Ménologe, en ces termes :

« Nonis Augusti, Cistercii in Gallia, descensio beatissimæ » Mariæ Virginis in Cistercium, et miraculosa mutatio » habitus de nigro in album colorem, sub sanctissimo » abbate Alberico. »

L'apparition de la Vierge en cette circonstance ne causa point dans Cîteaux l'étonnement que produisent les choses rares. A en croire les Cisterciens de Cîteaux, la Vierge se communiquait souvent d'une manière visible à ces anges de la solitude, pour les instruire, les encourager, les aider dans leurs travaux et les sanctifier : *eos visitabat visibiliter, docebat, adjuvabat, dirigebat,* dit l'abbé Jean (1). Elle les assistait surtout à la dernière heure. On disait un jour à un de ces bienheureux agonisants : « Pourquoi souriez-vous avec tant de bonheur? — Et comment, répondit-il, ne sourirais-je pas! j'ai près de moi Notre-Dame de Cîteaux, qui va recevoir mon âme et la porter dans le sein de Dieu (2). »

Enfin, le culte de Marie avait pris à Cîteaux de telles proportions, il était accompagné de tant de merveilles, qu'il avait son retentissement dans toute l'Église. On se recommandait de toutes parts à Notre-Dame de Cîteaux, dans la persuasion qu'invoquée sous ce titre, la Mère de Dieu se montrerait plus favorable. Les souverains eux-mêmes se consacraient à elle avec leurs familles, leurs peuples, leurs armées, et conjuraient les moines de Cîteaux de les associer à leurs prières. Le registre où s'inscrivaient ces associations contenait vingt-trois rois de France, à commencer par Louis le Gros, douze rois d'Angleterre, huit rois de Pologne, six empereurs d'Allemagne, quatre

(1) *Serm. exhort. Joannis abbatis*, lib. privil., p. 30.
(2) *Annales cisterc.*, t. I, p. 453.

rois de Suède et de Danemark, trois rois d'Espagne, Pierre et Robert de Courtenay, empereurs de Constantinople; Baudouin IV et Guy de Lusignan, rois de Jérusalem, auxquels il faut joindre une foule de comtes, de barons, de puissants seigneurs avec leurs femmes et leurs enfants, et, par-dessus tout, les ducs de Bourgogne, qui furent les premiers à venir s'agenouiller devant Notre-Dame de Cîteaux, à lui offrir une partie de leurs trésors et de leurs domaines (1), lui demandant de les bénir pendant la vie et de recevoir leurs ossements après la mort (2). Tous les peuples aussi connaissaient et bénissaient Notre-Dame de Cîteaux. De tous les points de la terre venaient à elle de nombreux pèlerins : tantôt c'étaient des chevaliers ou hommes d'armes partant pour des expéditions lointaines; tantôt c'étaient des hommes de toute classe et de toute condition; toujours c'étaient des milliers de pauvres qui venaient fixer leurs tentes autour du monastère, et qu'on appelait les pauvres de Notre-Dame de Cîteaux, *pauperes nostræ Dominæ Cisterciensis*. Chaque année, sept à huit cents abbés s'y rendaient à la fin d'août ou au commencement de septembre, des points les plus opposés de la terre, pour tenir le chapitre général sous les auspices de Marie. Ainsi Notre-Dame de Cîteaux était comme un foyer d'où l'amour de la sainte Vierge se répandait par tout le monde; et elle continuait toujours cette céleste mission, lorsque 93 vint chasser ses Religieux, piller son église et son couvent, et faire un désert de ruines là où brillait tant de gloire et de vertu, là où tout l'univers

(1) Les Archives de la Côte-d'Or, premières liasses, contiennent les principales donations.

(2) Iconi Virginis Patres supposuere hinc indeque cistercii fundatores, ad dextrum latus Robertum, Albericum et Stephanum, ad sinistrum primos duces fundatores, Odonem ejusque filium cum Mathilde, ducessa fundatrice. *Ann. cisterc.*, t. I, p. 33.

admirait une des plus belles créations du christianisme. Heureusement un prêtre, un homme de Dieu, a acheté ces ruines, et y a établi une colonie de plus de sept cents jeunes détenus, qu'il rappelle du vice à la vertu, et qu'il forme aux divers états auxquels chacun est propre. Là, on leur apprend à aimer Jésus-Christ et Marie sa Mère, à se rendre utiles à la société par leurs bons exemples comme par leur industrie; et ainsi cette terre bénie sera encore pour le monde une source de salut, pour la religion une gloire, pour l'humanité un bienfait, pour le culte de Marie un asile et un sanctuaire.

Les environs de Cîteaux ont dû ressentir, pendant de longs siècles, la sainte influence du monastère plus abondamment qu'aucune contrée de la terre, comme on reçoit plus de chaleur à proportion qu'on est plus près du foyer. Aussi trouvons-nous à Beaune, ville voisine, et à Serrigny, près de Beaune, deux célèbres sanctuaires de Marie. Notre-Dame de Beaune est mentionnée, l'an 1120, dans une lettre du pape Calixte au vénérable Bertrand, qu'il appelle doyen de Sainte-Marie de Beaune; et l'église actuelle, commencée en 1080, ne fut achevée qu'au milieu du treizième siècle, quand saint Louis s'embarquait pour l'Égypte. Sa Vierge noire, assez grossièrement taillée, représentée assise avec l'Enfant divin sur ses genoux, se vénère aujourd'hui dans le transsept, à gauche du grand autel, au centre du retable de la chapelle de Notre-Dame; et on la revêt de riches ornements dont on varie la couleur suivant les époques de l'année liturgique. Elle fut dès le principe en grande vénération. On venait prier à ses pieds non-seulement de la ville et du voisinage, mais des extrémités de la province et même des provinces étrangères. Un manuscrit latin de l'an 1290, qui se conserve à la bibliothèque de la ville, contient une série de miracles obtenus à ses pieds. L'auteur de ce manuscrit est Pierre de Marcilly,

doyen du chapitre de Notre-Dame de Beaune, docteur en théologie et censeur, digne en conséquence par ses lumières et sa position d'être cru, surtout lorsqu'il affirme qu'il ne dit rien qu'il n'ait constaté par l'enquête la plus sévère. Ces miracles sont au nombre de vingt-quatre, tous arrivés en 1290, et la plupart le samedi. Entre ces faits, on remarque la guérison d'une femme du fond de la Lorraine, d'une autre de Châtillon-sur-Seine, de plusieurs qui avaient, les uns le corps tout courbé, les autres les membres tordus ou contusionnés, d'autres enfin qui étaient aveugles, sourds ou boiteux.

Au milieu du douzième siècle, la princesse Mathilde, femme de Hugues II, duc de Bourgogne, combla de largesses ce sanctuaire si riche en miracles; ce qui lui valut d'être représentée sur une table de marbre, à genoux aux pieds de la Vierge. En 1501, le cardinal Guillaume Briconnet donna à la collégiale de Notre-Dame de Beaune, dont il s'honorait d'avoir été chanoine, de belles tapisseries qui ornent encore aujourd'hui l'église aux grandes solennités, et qui représentent les principaux traits de la vie de la Mère de Dieu, sa conception, sa naissance, son éducation par les anges, ses fiançailles, son mariage, la naissance de l'Enfant Jésus, l'adoration des Mages, le massacre des innocents, et son couronnement par le Père éternel.

Le protestantisme attaqua avec violence Notre-Dame de Beaune et ses chanoines, dont plusieurs furent mis en prison; mais enfin le catholicisme triompha, et le culte de la Vierge, rendu à sa liberté par l'abjuration de Henri IV, reprit ses solennités et ses pompes, que 93 a pu interrompre quelques années, mais qui ont survécu à ce dernier assaut comme aux précédents. L'amour de la Vierge était à Beaune si général et si profondément gravé dans les cœurs, qu'on faisait partout figurer son image. Le grand sceau et l'ancien jeton de présence des chanoines de Notre-

Dame la représentaient assise ; le sceau de la ville et le jeton des mayeurs la représentaient debout. Sur les armoiries de la ville, elle était également debout, mais nimbée d'or comme son Fils, habillée de gueules avec mantelet d'azur, tenant de sa main droite une branche de vigne avec un raisin, et de la gauche l'Enfant Jésus. La devise fut primitivement : *Causa nostræ lætitiæ;* et plus tard : *Orbis et urbis honor.*

L'antique statue, sauvée pendant la Révolution par une pieuse institutrice, fut replacée, au retour de l'ordre, sur son autel ; et depuis lors elle est, comme autrefois, l'objet de la vénération générale. Des cierges brûlent sans cesse en sa présence ; les dimanches après la messe, tous les fidèles étant à genoux, l'officiant lui adresse la prière suivante écrite sur les tapisseries du cardinal Briconnet : *Maria, Mater gratiæ, Mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege et hora mortis suscipe, pro defunctis intercede.* Lorsqu'en 1832 et en 1854 le choléra vint menacer Beaune, on eut recours à la Vierge, sauvegarde de la cité ; on la porta en procession solennelle, vêtue d'une robe d'argent brodée d'or, par toutes les rues de la ville, et Beaune fut préservé ; en 1855, on lui offrit, en *ex-voto* de reconnaissance, une magnifique robe de velours rouge enrichie de broderies en or.

Une archiconfrérie est établie à Notre-Dame de Beaune, dans le but d'honorer le cœur immaculé de Marie, et de prier pour la conversion des pécheurs. Grégoire XVI et Pie IX y ont attaché plusieurs indulgences plénières (1).

Notre-Dame du Chemin à Serrigny, près de Beaune, n'est pas moins célèbre. La tradition en rapporte l'origine à une double cause : 1° à plusieurs apparitions de la Vierge près d'une petite fontaine ; 2° à la foi d'un voiturier qui,

(1) Les renseignements sur ce sanctuaire nous viennent de M. Rossignol, archiviste de la Côte-d'Or, et du *Rosier de Marie,* t. II, p. 127.

tombé sous la roue de son char, allait être broyé, lorsqu'il poussa un cri vers Marie. Ce cri le sauve, la roue passe sur lui sans lui faire aucun mal; il se relève et continue sa route.

Ces apparitions et cet événement éveillèrent l'attention des peuples; et l'on bâtit sur le chemin, près de la petite fontaine, une modeste chapelle qu'on appela Notre-Dame du Chemin. Les fidèles vinrent y prier avec l'intérêt qu'inspire la nouveauté, et y obtinrent diverses grâces, surtout la résurrection de plusieurs enfants mort-nés. L'affluence des pèlerins força d'agrandir successivement cette chapelle, jusqu'à en faire un des plus beaux sanctuaires de la sainte Vierge. Elle a deux parties distinctes : l'une qui est le reste d'une première construction remontant au moins au onzième siècle, l'autre bâtie au quinzième avec le grand appareil et tout le soin qu'on apportait alors aux édifices religieux; et de ces deux parties résulte un ensemble curieux, d'un effet pittoresque, à raison de sa situation sur un tertre qui domine toute la contrée et permet de la voir de fort loin.

Elle est précédée d'un porche, puis d'un portique en plein cintre indiquant trois nefs. A l'intérieur, est une grande nef large de 4 mètres 70 centimètres, avec deux collatéraux larges chacun de 4 mètres 64 centimètres dans œuvre. Le chœur est fermé par une abside à trois pans, percée de trois longues fenêtres sans nervures. Au centre de la voûte, est une clef pendante d'une longueur peu commune, à l'extrémité de laquelle on voyait, avant 1789, l'écusson des ducs de Bourgogne, témoignage permanent de leur piété envers Notre-Dame du Chemin. Au pourtour du cintre intérieur de la croisée centrale de l'abside, était placée la grande statue de la Vierge, avec le monogramme de Marie : *AMR, sub quo nemini desperandum est.* A l'autel du collatéral nord, était une petite Vierge noire, que le vulgaire appelait *notre petite brune.* Ces deux statues passaient

pour miraculeuses, et étaient l'objet de la vénération universelle. On venait prier à leurs pieds de tous les environs, jusque de la Bresse, du Châlonnais et du Mâconnais. Les paroisses voisines s'y rendaient en procession; la ville de Beaune faisait de même, et les chevaliers de l'Arquebuse y allaient à part à certains jours, en grande tenue et processionnellement. Le curé de Serrigny allait y chanter vêpres les jours de Pâques et de l'Assomption. Les duchesses de Bourgogne faisaient elles-mêmes à pied ce pèlerinage, surtout avant leurs couches, pour obtenir une heureuse délivrance, et après pour la cérémonie des relevailles. La tradition raconte même qu'une reine de France y est venue en personne. Lorsqu'au commencement du dix-septième siècle, la peste envahit la ville de Beaune et y enleva plus de mille habitants, on fit le vœu de faire, chaque année, à perpétuité, une procession à Notre-Dame du Chemin, le dimanche d'après le 3 mai. Ce vœu fit promptement cesser la maladie; aussi fut-on exact à l'accomplir. On y tenait à un tel point que, pour veiller à ce que, chaque année, il fût dignement exécuté, il se forma une confrérie dite de Sainte-Croix, qui obtint que l'autorité ecclésiastique enjoignît au clergé de Beaune de conduire la procession, et que l'autorité laïque envoyât un ou deux échevins pour représenter le corps de ville. Ces mesures étaient une garantie, mais n'étaient nullement nécessaires: car prêtres et laïques, tous avaient à cœur d'aller remercier la sainte Vierge. Aussi, la procession se faisait-elle avec un ordre parfait, et la piété la plus édifiante. On conserve encore aux archives de l'évêché d'Autun l'ordre des cérémonies et l'indication des prières qui s'y chantaient. On partait à quatre heures du matin, et le long de la route on chantait le *Veni, Creator,* l'*Ave, maris stella,* le *Salve, Regina,* et après la grand'messe, où beaucoup communiaient, on revenait en chantant les litanies des Saints, avec le *Te Deum.*

Les princes, comme les particuliers, portaient respect et vénération à Notre-Dame du Chemin. En 1314, Hugues V, duc de Bourgogne, lui lègue cent *soudées* de terre; en 1434, Philippe le Bon, pour aider à la rebâtir, lui fait don de cent livres, et plus tard de deux mille livres, et de deux rentes de cent autres livres (1), en lui imposant, pour sa personne, diverses prières qu'il spécifie en détail. L'année suivante, il y ajoute d'autres donations. En 1454, il donne une lampe d'or avec cent vingt-deux écus pour la faire brûler jour et nuit devant la sainte image. En 1456, le prince fait un nouveau don de mille francs. Les particuliers imitent ces beaux exemples; et grâce à tous ces dons, Notre-Dame du Chemin devient un des plus beaux sanctuaires élevés à la gloire de la sainte Vierge. La Mère de Dieu répondait à ces offrandes par des miracles : nous n'en citerons que deux dont il reste encore quelques témoins oculaires, et dont tous au moins ont pu entendre le récit de la bouche de leurs pères. En 1789, un homme de Verdun-sur-Saône était perclus de tous ses membres; on l'apporte à Notre-Dame du Chemin, et il est guéri. Peu auparavant, un enfant mort-né est apporté de Beaune et déposé sur l'autel de la Vierge, un jour de grande solennité, en présence de tout le peuple; on prie, et l'enfant donne des signes de vie qui permettent de le baptiser.

Une église si fréquentée ne pouvait être sans un chapelain pour la desservir. Les Bénédictins de l'abbaye de Saint-Seine, auxquels appartenait Notre-Dame du Chemin, y pourvoyaient fidèlement. Ils y entretenaient continuellement un prêtre, et le service divin s'y faisait avec exactitude. Lorsque arriva 93, la Révolution pilla ce beau sanctuaire, le vendit; et on en fit l'habitation profane de diverses familles du pays, en le partageant pour le mettre à

(1) Voyez les Archives de la Côte-d'Or.

leur usage par divers planchers, murs de refend, galandages et escaliers; la petite statue noire de la Vierge fut transportée à l'église paroissiale de Serrigny, où elle se vénère encore et se porte en procession. Divers débris de la chapelle furent recueillis, et se conservent chez des particuliers, et les belles peintures sur verre ont été brisées. Tristes ruines entassées par la haine fanatique de tout ce qui portait un cachet religieux (1).

(1) Les renseignements sur ce sanctuaire sont extraits d'une *Notice* imprimée sur l'*Ancienne chapelle de Notre-Dame du Chemin*, par M. Joseph Pelset, qui se déclare redevable de ces recherches à M. Clémencet, ancien curé de Serrigny, actuellement curé de Puligny.



CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS DE SEMUR, ET DE CHATILLON.

Les renseignements nous manquent sur l'arrondissement de Semur. Nous savons seulement qu'il y a dans cette partie du diocèse douze paroisses sous le patronage de la sainte Vierge : une à Saulieu, une à Marsigny, canton de Précy, deux au canton de Flavigny (1), deux au canton de Vitteaux (2), et cinq au canton de Semur (3). Vitteaux a de plus Notre-Dame d'Y, chapelle autrefois très-célèbre où l'on venait solennellement aux flambeaux entendre la messe de minuit, et que MM. Languet, d'illustre mémoire, avaient restaurée et embellie. Semur est justement fier de sa magnifique église de Notre-Dame.

L'arrondissement de Châtillon nous dédommage un peu de la stérilité du précédent. Nous y trouvons d'abord dix-sept paroisses sous le vocable de Marie (4); nous y trouvons surtout, à Châtillon même, dans l'église de Saint-Vorles, une crypte de la sainte Vierge, appelée tantôt

---

(1) Ce sont : Saint-Germain et Salmaise.

(2) Ce sont : Chevannay et Soussey.

(3) Ce sont : Semur, Chassey, Magny-la-Ville, Fortleines et Coromble.

(4) Ce sont : Ampilly, canton de Baigneux; Puits, canton de Laignes; Montigny, Belan, Bissey, Lachaume et Louesmes, canton de Montigny; Beneuvre, Gurgy, Voulaine, Terrefondue, canton de Recey; Échalot, Marvilly, Rochefort, canton d'Aignay-le-Duc; Villiers-le-Patras, Villiers-le-Duc, Vanvey, canton de Châtillon.

Notre-Dame du Château, à raison du château qui dominait l'église, tantôt Notre-Dame Saint-Bernard, à raison des rapports qu'a eus avec ce sanctuaire le dévot serviteur de Marie; mais toujours, de quelque nom qu'on l'appelle, vénérable presqu'à l'égal de Notre-Dame-sous-Terre de Chartres. Longue de sept mètres dans le principe, elle fut allongée de huit mètres au seizième siècle, et enrichie de belles verrières. Elle possédait une très-ancienne statue faite d'un bois noirci par les ans, qui représentait la Mère de Dieu assise, tenant de ses deux mains le divin Enfant sur ses genoux; et le service en était confié à des ecclésiastiques séculiers qui dirigeaient une école tout près de là.

L'histoire raconte qu'Aleth de Montbard, mère de saint Bernard, plaça son fils, dès le plus bas âge, à l'église de Châtillon, *in ecclesia Castillionis*, dit l'historien, entre les mains des maîtres qui en tenaient les écoles et qui desservaient la chapelle; que là, sa mère Aleth le menait tous les jours prier devant la Vierge de la crypte, et qu'il s'en acquittait avec cette dévotion filiale, qui faisait déjà présager ce qu'il serait plus tard pour la Mère de Dieu (1). Une veille de Noël, le jeune Bernard, en attendant dans cette chapelle le moment de la célébration de la messe de minuit, céda à un léger sommeil; et pendant ce temps-là le mystère de Jésus enfant lui fut révélé. « Le petit poupon, » raconte le Père Legrand dans son vieux style ingénu, » lui parut si beau qu'il ravit toutes ses affections, et » laissa dans son âme de si vives empreintes de sa beauté, » et une si haute appréhension de ce mystère qu'il n'a » jamais parlé ni plus hautement ni plus éloquemment » d'aucun autre; et depuis, il avait coutume de dire que » Notre-Seigneur était né à la même heure à laquelle il

(1) *Histoire sainte de la ville de Châtillon-sur-Seine,* par le R. P. Legrand.

» lui fit cette révélation. Ainsi Dieu lui manifesta sa gloire » comme autrefois au petit Samuel, lorsqu'il servait dans » son tabernacle à Silo. » Et ce fait est confirmé par Guillaume de Saint-Thierry, moine de Clairvaux, contemporain et disciple de saint Bernard, dans la vie qu'il nous a laissée de ce saint (1); aussi bien que par saint François de Sales, qui s'exprime ainsi dans son *Traité de l'amour de Dieu*(2) : « Le très-doux saint Bernard, étant encore jeune » garçon à Châtillon-sur-Seine, attendait dans l'église qu'on » commençât l'office; et en cette attente, le pauvre enfant » s'endormit d'un sommeil fort léger, pendant lequel, » Dieu, quelle douceur! il vit en esprit, mais d'une vision » fort distincte et fort claire, comme le Fils de Dieu ayant » épousé la nature humaine et s'étant rendu dans les en- » trailles très-pures de sa Mère, naissait virginalement de » son sein, avec une humble suavité mêlée d'une céleste » majesté; vision qui combla tellement le cœur aimable » du petit Bernard d'aise, de jubilation et de délices spiri- » tuelles, qu'il en eut toute sa vie des ressentiments » extrêmes. »

Une autre fois, c'était le 13 mai, saint Bernard, dans cette même chapelle, récitait avec une tendre piété son hymne favorite *Ave, maris stella* aux pieds de l'image vénérée. Lorsqu'il en vint à ces paroles : *Monstra te esse Matrem*, l'image détache miraculeusement une de ses mains avec lesquelles elle tient l'Enfant Jésus, et la portant à son sein, elle en fait distiller trois gouttes de lait sur les lèvres de Bernard; d'où résultent dans son âme une douceur ineffable et dans son esprit un ravissement extraordinaire; puis elle lui présente son Fils en disant : *Suscipe, Bernarde, Filium meum, totius mundi Redemptorem*. Ce que traduisaient

(1) Chap. II.
(2) Liv. III, chap. XII.

ainsi ces vers placés sous une ancienne image de saint Bernard, à Châtillon :

Bernard, molt amé chapelein,
Prenez, recevez de ma main
Le doux Jésus, Sauveur du monde.

Ce miracle eut un grand retentissement. Henriquez, dans son Ménologe, l'annonça en ces termes : *Tertio idus Maii, sanctissimus abbas Bernardus a Regina cœlorum, singulari amoris prærogativa, lactatur.* Tout l'ordre de Cîteaux en fêta, chaque année, l'anniversaire. Le Père Legrand le consigna dans son histoire de Châtillon; les peintures murales de la crypte le reproduisirent (1), en représentant le Saint à genoux avec la crosse abbatiale à la main; ce qui porterait à croire que le fait aurait eu lieu à l'époque où saint Bernard, déjà abbé de Clairvaux, vint à Châtillon se rétablir d'une maladie de langueur. Aussi le *Gallia christiana* raconte ce prodige comme un fait incontesté; et des lettres d'Avignon, du 4 octobre 1340, sous Benoît XII, lettres confirmées par Guillaume de Poitiers, évêque de Langres en 1367, en parlent comme d'un fait dont retentissait tout le monde catholique.

Voilà sans doute pourquoi le Père Lejeune, prononçant, en 1637, le panégyrique de saint Bernard, s'écriait : « Voulez-vous savoir où ont commencé les grandeurs de saint » Bernard? C'est en la ville de Châtillon. C'est là qu'il est » devenu l'enfant de Marie. » Voilà pourquoi M. Olier, en 1647, passant par cette ville, visita la crypte de Saint-Vorles; et, prosterné devant la sainte Vierge, il demeura quelque temps en oraison, demandant à Marie une participation à l'esprit et aux dons qu'elle avait obtenus au saint abbé de Clairvaux. Il en sortit si pénétré des impressions

(1) Ces peintures ont été détruites, mais on en a conservé le dessin dans l'*Album du Châtillonnais*.

secrètes qu'il y avait ressenties, si anéanti à ses yeux que, ne se croyant pas digne de monter à un autel si saint, il pria M. de Bretonvilliers d'y offrir le divin sacrifice, tandis qu'il irait l'offrir à un autre autel. Il fallut que la Vierge lui fît connaître sa volonté expresse, pour qu'il s'y décidât le lendemain; et il en rapporta des grâces ineffables. Jamais, dit l'historien de sa vie, on ne vit plus éclater dans ses entretiens et sur les traits de son visage les vives flammes qui partaient de son cœur tout brûlant du pur amour.

Malgré tout le respect que commandaient de si grands souvenirs, cette crypte vénérable fut profanée par 93; et après les mauvais jours, elle demeurait encore abandonnée ou livrée à des usages vulgaires. A peine les nouvelles générations soupçonnaient-elles sa gloire. Cependant arriva, avec 1854, le terrible choléra qui, en 1832, avait si cruellement ravagé Châtillon. Les habitants crurent que le meilleur moyen de prévenir le retour de tant de maux était de restaurer Notre-Dame du Château. On en prit la résolution; le choléra s'en alla, et, en actions de grâces, tous se mirent à l'œuvre et voulurent y contribuer chacun pour sa part. On fit communiquer la crypte avec l'église par un escalier, à l'instar de celui qui devait exister du temps de saint Bernard. De ce côté, on orna l'entrée de la chapelle de pilastres élégants; du côté ouest, on remplit trois petites fenêtres romanes et un *oculus* en trèfles placé en face de l'entrée de verrières contenant les principaux traits de la vie de saint Bernard; on parsema le plafond de croix grecques or et argent formant rosaces, de lignes brisées, rouges, vertes et or, à la façon byzantine. Un bel autel, de forme antique, remplaça l'humble autel de pierre d'autrefois; et on le surmonta d'une belle statue de la Vierge, *ex-voto* de la mère et de la sœur d'un officier de zouaves qui, blessé d'une balle au front à l'assaut de la tour de Malakoff, avait été laissé pour mort, et qui cependant

était revenu à la vie. Sa mère et sa sœur avaient fait le vœu de cette statue s'il revenait sain et sauf de Crimée; il revint en effet, la statue fut donnée; et quand toute la chapelle fut mise en état de décence, Mgr Rivet, évêque de Dijon, vint la bénir le 15 septembre 1856, au milieu d'un grand concours de fidèles. Ainsi Châtillon recouvra son antique sanctuaire, et aujourd'hui l'on vient prier Notre-Dame du Château comme dans les âges anciens.



DIOCÈSE DE LANGRES[1].

Ce diocèse, qui comprend tout le département de la Haute-Marne, se divise en trois arrondissements : Langres, Chaumont et Vassy. Nous en ferons le sujet d'autant de chapitres.

(1) Nous devons les principaux renseignements sur ce diocèse à M. l'abbé Godard, cet ecclésiastique de si grande espérance, que la mort a enlevé trop tôt à l'Église.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE LANGRES.

Quoique la cathédrale de Langres porte le titre de Saint-Mammès, depuis qu'elle a reçu de Constantinople la tête vénérable de ce glorieux martyr, le culte de la sainte Vierge n'a jamais cessé d'y être en grand honneur. On l'y voyait représentée dans plusieurs statues, auxquelles le peuple portait une vénération spéciale. La plus célèbre était Notre-Dame-la-Blanche, Vierge en marbre blanc donnée, en 1336, par l'évêque Guy Baudet, qui s'était fait représenter lui-même la mitre en tête à genoux à ses pieds, et qui toute sa vie montra une dévotion si grande à la sainte Vierge. Placée d'abord contre un pilier de la nef, puis dans une chapelle sous le jubé, où elle resta jusqu'en 93, elle est maintenant à la chapelle de la Vierge dans la cathédrale, tandis que la statue de Guy Baudet est au palais épiscopal. Une lampe d'argent était constamment allumée devant cette image ; et à toutes les fêtes de la Vierge on venait chanter à ses pieds l'antienne *Inviolata*, en exécution d'une fondation de l'évêque Guy Baudet (1). En 1654, une pauvre femme, dans un accès de folie, monta sur l'autel et en jeta par terre la statue ; l'autel fut brisé par le choc ; la statue, quoique d'un marbre cassant, n'eut

(1) *Histoire manuscrite des évêques de Langres*, par Charlet. — *Inventaire manuscrit des saintes reliques de Langres*, par le chanoine Heurgot, intendant du trésor de la cathédrale.

aucune fracture; après une cérémonie expiatoire, on la remit avec grande solennité à sa place, et le peuple, frappé du fait qui lui semblait miraculeux, conçut pour la Vierge et son image une vénération nouvelle (1).

Outre Notre-Dame-la-Blanche, la cathédrale avait encore Notre-Dame de Confort, placée à la tête du tombeau de Guy Baudet, dont la statue couchée est couverte aujourd'hui par les stalles du chœur. Cette Vierge était estimée miraculeuse, parce qu'au grand incendie de 1552, qui consuma l'église jusqu'à en fondre tous les plombs, le feu respecta tout à la fois et la sainte image, et la voûte qui la couvrait, et le grand autel que protégeait son ombre. Aussi le peuple l'honorait et l'aimait; il la décorait de riches parures, qu'il variait selon les couleurs de l'Église, et constamment faisait brûler devant elle une lampe d'argent entretenue par de pieuses fondations. De tous les environs, on venait prier à ses pieds; et c'était à elle qu'on avait recours dans les grands périls ou les grandes difficultés. Lorsque le graveur fameux de Louis XIV, Chalachet de Langres, fut assailli sur mer par une affreuse tempête qui allait briser son navire contre les rochers, il se souvint de Notre-Dame de Confort, poussa vers elle le cri d'alarme; et aussitôt un coup de vent élève le navire, le pousse en pleine mer, où il peut continuer sa route en toute sécurité. Vengel a peint ce fait dans un tableau remarquable, qu'on vit longtemps à la cathédrale, à côté même de la sainte image (2).

---

(1) *Histoire manuscrite des évêques de Langres,* par Charlet. — *Inventaire manuscrit des saintes reliques de Langres,* par le chanoine Heurgot, intendant du trésor de la cathédrale.

(2) *Notice manuscrite des évêques de Langres*, par Gabriel Gaucher, prébendier de la cathédrale, mort, en odeur de sainteté, en 1735. — *Histoire des saintes reliques de Langres*, par le chanoine Tabouret.

Près de la chapelle des fonts baptismaux, la cathédrale possède encore Notre-Dame de Bon-Secours, qui fut longtemps vénérée aux jours anciens dans le grand cimetière voisin du couvent des Dominicaines. A ses pieds furent obtenues autrefois de nombreuses guérisons qui lui valurent le nom de Miraculeuse. Aujourd'hui encore on fait souvent brûler des cierges en son honneur pour obtenir la santé des malades; on lui adresse ses prières dans des billets qu'on lui écrit et qu'on attache à la grille, où deux béquilles demeurent suspendues, comme témoignage de la guérison d'une personne boiteuse.

Enfin autrefois la Vierge était représentée à tous les autels, surtout dans le mystère de son Annonciation (1), et ses statues ou images étaient reproduites de toutes parts. Et comme si l'église n'eût pas suffi à la dévotion des fidèles, son cloître contenait une chapelle de la sainte Vierge, des mieux construites et des plus anciennes, dit Charlet; elle était connue sous le nom de Notre-Dame du Cloître, et desservie par seize chapelains; tant était grand le nombre de ceux qui la fréquentaient. Une charte de 1258 mentionne son autel, *altare Beatæ Mariæ de Claustro ecclesiæ Beati Mammetis:* preuve manifeste de son ancienneté. Cet autel était le siége d'une confrérie de la Conception, dont les historiens nous ont conservé les principaux statuts. Chaque année, les associés étaient tenus, sous peine d'amende, d'assister le 7 et le 8 décembre aux exercices de la confrérie, et le 9 au service qui se célébrait pour les confrères défunts. Chaque semaine, on offrait le saint sacrifice pour tous les associés; et le chapelain de semaine qui y aurait manqué aurait été tenu de payer une livre de cire. A la mort d'un confrère, tous se rassemblaient à Notre-Dame du Cloître, récitaient pour lui les

(1) Extrait des manuscrits du chanoine Thibault.

vigiles des morts, entendaient à son intention la sainte messe qu'on annonçait par toutes les rues de la ville, au son d'une clochette, assistaient à son convoi et devaient dire ou faire dire chacun une messe à son intention. Chaque membre de la confrérie payait vingt deniers par an, sauf les veuves, qui n'en payaient que dix ; et cette rétribution servait à l'entretien et à la décoration de la chapelle. La confrérie avait une belle chape de soie, sur laquelle était richement brodée en bosse l'image de la Vierge. Cette chape ne devait être portée que par un enfant de dix ans, symbole de l'innocence qui convenait pour porter l'image de Marie ; tous les confrères, en surplis et en chape, allaient le chercher dans une salle voisine et l'introduisaient à l'église en chantant des cantiques à la gloire de Marie (1).

La piété de la cathédrale de Langres envers Marie se révélait encore par les prières touchantes qu'elle lui adressait, et qu'on lit dans son missel de 1572. Nous en extrayons seulement la prose de la Conception, qui formule si expressément la pureté sans tache de Marie, dès le premier moment de son existence.

Dies festa celebretur,
In qua pia recensetur
Mariæ conceptio.

Hujus laudes prosequamur,
Nos qui tanto gratulamur
Dei beneficio.

Felix quidem hic conceptus
Per quem mundus est adeptus
Salutis remedia.

Hunc prophetæ prædixerunt,
Patriarchæ præsenserunt,
Inspirante gratia.

Virga florem conceptura,
Stella solem paritura
Hodie concipitur.

Flos de virga processurus,
Sol de stella nasciturus
Christus intelligitur.

O quam felix, quam præclara,
Deo grata, mundo cara
Fuit hæc conceptio !

Qua salute destitutis
Redit vera spes salutis,
Luctus cedit gaudio.

(1) Extrait des manuscrits du chanoine Antoine Thibault.

O mirandam novitatem!
Novam quoque dignitatem!
Ditat Matris castitatem
Filii conceptio.

Gaude, Virgo gratiosa,
Virgo flore speciosa,
Mater prole gloriosa,
Pleno plena gaudio.

Tu spes certa miserorum,
Vera mater orphanorum,
Tu levamen oppressorum,
Medicamen infirmorum,
Omnibus et omnia.

Te rogamus voto pari,
Laude digna singulari,
Ut errantes in hoc mari,
Nos in portu salutari
Tua sistat gratia.
Amen.

La ville de Langres avait encore dans l'église de Saint-Amâtre, autrement dit Saint-Amateur d'Auxerre, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, dont l'autel fut consacré en 1455, et dont l'image était en grande vénération. Au dix-septième siècle, l'autel et la statue furent transférés en l'église du séminaire, de sorte qu'on peut dire que, pendant plus d'un siècle, cette image de Marie a vu prosternés à ses pieds tous les lévites ou prêtres du diocèse, Bossuet, qui y reçut le sous-diaconat, le père Lejeune, qui y professa la philosophie pendant plusieurs années, et tant d'autres qui furent ou confesseurs, ou martyrs de la foi pendant la révolution de 93, ou apôtres dans l'extrême Orient, ou pasteurs des neuf cents paroisses dont se composait le diocèse.

Dans l'enceinte de la citadelle, était encore Notre-Dame de Baume, avec des bâtiments et un cimetière destinés aux pestiférés. Fondé au douzième siècle, cet établissement de charité fut réparé au seizième et rasé en 93.

Au couvent des Carmes, était Notre-Dame du Mont-Carmel, dont la statue en faïence se voit encore aujourd'hui à la chapelle du petit séminaire. Au couvent des Capucins, était la chapelle de Notre-Dame des Anges, devant laquelle venaient souvent prier les fidèles, surtout depuis un fait miraculeux que des vieillards très-dignes de foi affirment avoir entendu raconter à leurs pères qui en avaient été les témoins oculaires. Un malfaiteur, s'étant introduit pendant

la nuit par une fenêtre, monta sur la statue pour descendre de là dans l'intérieur de l'église, et lui dit, en termes injurieux, de ne pas le laisser tomber. La Vierge le prit au mot, et le tint attaché invisiblement à elle, sans qu'il pût s'en séparer. Le lendemain, on le trouva dans cet état; et ce ne fut qu'après beaucoup de prières et de supplications qu'on vint à bout de le détacher et de le descendre.

Nous passons sous silence beaucoup d'autres sanctuaires de Marie dans les paroisses, les hôpitaux et les couvents qu'il serait trop long d'énumérer. Qu'il nous suffise de dire que la statue de Marie se voyait aux façades de la plupart des maisons particulières, dans des niches décorées avec plus ou moins d'ornements et de sculptures, ainsi qu'à toutes les portes de la ville, où, après en avoir été retirées pendant la Révolution, elles viennent heureusement d'être rétablies. A la porte Sous-mur, est Notre-Dame de Paix, œuvre du quinzième siècle, remarquablement belle (1). A la porte des Moulins, est une autre statue au moins aussi ancienne, si elle n'est pas aussi bien exécutée. Aux portes de Saint-Didier et de Longe-Porte, sont deux Vierges du seizième siècle. A la porte du Marché, est une statue en bois doré, œuvre de Besançon, célèbre sculpteur du dix-huitième siècle; enfin les deux arcades de la porte Neuve attendent, si elles ne l'ont déjà, une belle statue de l'Immaculée Conception en fonte et dorée (2).

Près de Langres, vous trouvez dans l'église de Saint-Ciergues d'abord un autel du Rosaire avec un tableau sur toile, représentant d'une part Marie et l'Enfant Jésus qui remettent le chapelet à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne; d'autre part les quinze mystères du

(1) *Cours d'archéologie sacrée*, par M. l'abbé Godard, IIe partie, page 24.

(2) Renseignements de M. Daguin, prêtre.

Rosaire, en quinze médaillons. Vous trouvez ensuite un autel du saint Cœur de Marie, une statue de Notre-Dame de Pitié, une bannière à l'effigie de Marie, qui marche en tête de toutes les processions, un bâton richement orné et surmonté d'une statuette de la Vierge, que porte dans les processions quelqu'une des jeunes personnes les plus exemplaires. Cette pieuse paroisse tient en grand honneur la confrérie du Rosaire ; le premier dimanche de chaque mois, à midi, cette confrérie récite le rosaire tout entier, ou les quinze dizaines ; et les autres dimanches, elle récite le chapelet ou cinq dizaines, précédé et suivi d'un cantique ; et beaucoup de fidèles, même des hommes et des jeunes gens, prennent part à cet exercice. Après vêpres, on chante les litanies de la Vierge avec l'*Inviolata ;* puis le prêtre prend la statuette de Marie et en bénit tous les assistants.

La confrérie du saint Cœur de Marie, érigée, depuis 1839, par affiliation à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires de Paris, est encore plus répandue : car elle compte plus de mille associés inscrits sur ses registres. En vertu d'une fondation, les exercices s'en font tous les dimanches au soir, comme à Notre-Dame des Victoires ; le premier samedi de mai, il se dit une messe pour les membres défunts. Le jour de la Conversion de saint Paul, ainsi qu'à trois fêtes de la Vierge, il s'en dit une autre pour la conversion des pécheurs ; et, tous les dimanches après la prière du soir, on récite le chapelet du saint Cœur de Marie devant son autel. Quoique la confrérie du Scapulaire ne soit pas établie dans la paroisse, beaucoup de paroissiens en font partie et en portent le saint habit. Le mois de Marie se célèbre, chaque soir du mois, avec solennité ; au son de la cloche, on se réunit devant l'autel de la Vierge Mère ; on y récite la couronne du saint Cœur de Marie, on y médite quelque mystère ou vertu de la sainte Vierge ; on y chante des

cantiques, et les hommes y assistent comme les femmes.

Aussi, dans les afflictions ou les difficultés, on a toujours recours à Marie, et l'on fait brûler des cierges à son autel. Lorsqu'en 1854 le choléra envahit le pays, on plaça sur la porte des maisons l'inscription, imprimée en gros caractère : *ô Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous*. Enfin, dans toutes les familles, on a une statuette, une image ou au moins une médaille de la Vierge. Au lever et au coucher des enfants, les mères leur font réciter une prière à Marie, en même temps qu'à Jésus et au bon ange; les jeunes filles portent à leur cou la médaille miraculeuse, et s'habillent en blanc à ses fêtes pour honorer sa pureté.

Le village de Saint-Martin-lez-Langres, annexe de Saint-Ciergues, a une église dédiée à Marie, une statue qui la représente, deux bâtons en son honneur, l'un porté par les hommes, l'autre par les filles, une bannière à son effigie ; et cette annexe l'honore par les mêmes pratiques que l'église principale.

Si de là nous passons au canton d'Auberive, nous trouvons sept paroisses sous le vocable de Marie (1). Auberive, sans avoir ce vocable, célèbre l'Assomption comme sa fête patronale, et c'est ce jour-là qu'on remet solennellement le bâton de la sainte Vierge à la personne qui doit le porter toute l'année. De vieilles archives désignent l'ancienne abbaye du lieu sous le nom d'abbaye de Notre-Dame d'Auberive; preuve que la sainte Vierge y était autrefois très-honorée. Cette dévotion traditionnelle se manifeste chaque année au mois de Marie, et se révéla surtout à l'époque du choléra. Alors on fit une procession où l'on porta la statue de Marie, et tout le monde y assista pieu-

(1) Ce sont : Chalmessin, Lamargelle, Murreau, Rochetaillée, Santenoge, Villemoron, Vivey.

sement. La paroisse de Santenoge, qui tire son nom d'un ancien couvent consacré à Notre-Dame des Neiges, et celle de Praslay, récitent l'une et l'autre le chapelet en public tous les dimanches, et font, avec édification, les exercices du mois de Marie. Santenoge possède encore une confrérie du Scapulaire à laquelle viennent s'agréger les pays voisins; Praslay, de son côté, a dans chaque famille une statuette ou image de la Vierge, avec une autre plus grande à l'église paroissiale, et possède en outre une association de l'Immaculée Conception. Plusieurs de ses habitants portent le scapulaire, et à l'époque du choléra presque tous mirent sur leurs portes l'inscription : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous.* L'église de Vivey a une chapelle de la Mère de Dieu avec un tableau qui la représente donnant le chapelet à saint Dominique, et en même temps quatre statues de la Vierge avec son bâton, dont la remise se fait solennellement le 8 septembre, fête patronale, à la personne choisie pour le porter toute l'année. Là aussi on récite le chapelet chaque dimanche, et l'on va dans les paroisses voisines s'associer ou au Scapulaire ou au saint Cœur de Marie. La paroisse de Rochetaillée a une confrérie et un tableau du Rosaire, orné de quinze médaillons qui en représentent les mystères. Celle de Saint-Loup a des religieuses du saint Cœur de Marie, qui se sont bâti une belle chapelle gothique, dont tous les vitraux représentent le cœur de Marie. Lamargelle a un autel de la Vierge érigé par une famille en 1841, à la suite d'un vœu fait pour la guérison d'un fils chéri qui était aux portes de la mort. Villemoron a une statue de la Vierge d'une grande valeur; Chalmessin a son image avec la représentation d'un Saint à genoux à ses pieds. Enfin à Murreau et à Mouilleron il y a une congrégation de la Vierge, une confrérie du saint Cœur de Marie, une bannière en son honneur, un mois de Marie très-fréquenté; sans compter, à Murreau, un bel autel de la

Vierge avec un tableau du Scapulaire, et à Moulleron deux statues de la Mère de Dieu.

Le canton de Bourbonne-les-Bains est beaucoup plus riche; il réunit jusqu'à seize paroisses sous le patronage de Marie (1). Bourbonne, la première de toutes, est remarquable par ses Vierges, ses confréries et ses conférences. On y vénère d'abord Notre-Dame du Prieuré, ainsi appelée de l'ancien prieuré de Bourbonne, où était cette statue avant la Révolution; on allait l'y visiter en pèlerinage, et l'on en obtenait fréquemment des miracles. Aujourd'hui encore, on la vénère tout spécialement; on la tient pour miraculeuse, et la confiance en elle est la même qu'autrefois; il y a, en second lieu, la Vierge aux Volets. En 1717, lorsqu'un terrible incendie dévorait toute la ville, un tableau mobile à volets, sur lequel était peinte la Mère de Dieu, demeura seul intact au milieu des flammes qui consumèrent tout ce qui l'environnait. De là, le nom de rue de la Vierge, que prit et que conserve encore la rue où le fait se passa; de là, la vénération universelle pour cette Vierge si miraculeusement sauvée. On renferma les deux volets dans un étui de plomb, et on les déposa dans le socle d'une statue monumentale qu'on éleva pour perpétuer à jamais le souvenir d'un fait si remarquable. La Révolution brisa la statue sans toucher au socle qui renfermait les tableaux vénérés, et en 1850, on y fit replacer une statue nouvelle. Bourbonne vénère encore deux autres Vierges, Notre-Dame d'Orient et Notre-Dame des Eaux; cette dernière ainsi appelée du jardin des bains, où elle est située.

Après les Vierges dont nous venons de parler viennent

(1) Ce sont : Bourbonne, Aigremont, Renoncourt, Beaucharmoy, Coiffy-le-Haut, Damrémont, Enfonvelle, Fresnes, Larivière, Mélay, Mont-Charvot, Genrupt, Parnot, Pouilly, Serqueux et Villars-Saint-Marcellin.

les confréries et les conférences. Les confréries sont le Scapulaire, le Rosaire de saint Dominique, le Rosaire vivant et l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Les conférences sont de trois classes : la première est celle des femmes, qui se réunissent le dimanche à une heure, ont pour fête patronale la Visitation et sont au nombre d'environ huit cents. La seconde est celle des demoiselles, qui se réunissent à deux heures pour chanter les vêpres de la Vierge, ont pour fête patronale l'Assomption et sont au nombre de cent cinquante. Enfin la troisième est celle des hommes, qui se réunissent le dimanche à midi, au nombre de mille, chantent les vêpres de la Vierge et célèbrent leur fête patronale le 21 novembre, avec la même solennité que le jour de Pâques.

Aigremont, Renoncourt, Pouilly et Damrémont, ont la confrérie du Rosaire; tous, hommes et femmes, en font partie, et Aigremont a, en outre, la conférence des hommes qui se réunissaient naguère encore, le dimanche matin, pour chanter les matines de l'office de la Vierge. Beaucharmoy et Coiffy-le-Haut ont obtenu, sur la demande des habitants, la confrérie du Scapulaire; Beaucharmoy y a ajouté la congrégation de la Conception, mais seulement pour les filles. Rien de plus commun dans le diocèse que ces confréries de la Conception, et les registres des paroisses en font remonter l'origine aux ravages que firent dans la contrée les Suédois, appelés en France en 1631 par le cardinal Richelieu pour s'opposer à la trop grande puissance de la maison d'Autriche. Les curés, effrayés des désordres que portaient partout ces soldats étrangers, craignant encore que ces disciples de Luther ne fissent perdre la foi à leurs populations, se réunirent à Faverney; se placèrent d'un commun accord, eux et leurs paroisses, sous la protection de l'Immaculée Conception de Marie, et projetèrent d'établir partout une confrérie

sous ce vocable. De là vient sur la paroisse d'Enfonvelle la confrérie de ce nom, que la Révolution ne put pas même interrompre, et que Grégoire XVI enrichit de nombreuses indulgences. Cette paroisse possède, en outre, une conférence de femmes, une autre de filles, le Rosaire vivant et un monument qu'elle a élevé en l'honneur de la sainte Vierge.

La paroisse de Fresnes possède les confréries du Rosaire et du Scapulaire, une congrégation d'hommes qui, tous les dimanches, à huit heures du matin, récitent en commun l'office de la sainte Vierge, et, de plus, elle a dans son ressort la chapelle de Notre-Dame de Pitié, sur un tertre élevé qu'ombrageaient autrefois deux tilleuls. 93 abattit les tilleuls et l'oratoire, mais sans toucher à la sainte image, qu'une main pieuse déroba à sa fureur. La Révolution passée, la Vierge exilée reparut sur son tertre, et on vient la prier comme autrefois. En présence du choléra de 1854, qui déjà avait enlevé plusieurs victimes, on se pressa plus que jamais autour de Notre-Dame de Pitié; on alla la chercher en procession, et on la transporta à l'église de la paroisse pour l'avoir plus à sa portée et la prier plus souvent. Le choléra céda à la puissante intervention de Marie; et, dans leur reconnaissance, les habitants firent dorer la Vierge antique, et lui élevèrent une jolie chapelle gothique, où, depuis lors, on vient souvent épancher son cœur et ses prières. La paroisse de Larivière possède, comme la paroisse de Fresnes, la double confrérie du Rosaire et du Scapulaire. Mélay a la Vierge du Chêne, objet de grande vénération pour les fidèles, une congrégation de l'Immaculée Conception, une affiliation à Notre-Dame des Victoires, enfin une confrérie de Notre-Dame de la Salette, qui compte sur ses registres plus de trois mille associés, et solennise l'anniversaire de l'apparition de la Vierge sur la montagne à l'égal de la fête de

Pâques. Le curé de la paroisse affirme qu'un homme perclus de ses membres a été subitement rendu à la santé en buvant une cuillerée d'eau de la Salette, et que la gelée, qui, une année, a perdu toutes les vignes voisines, a épargné celles de Mélay.

La paroisse de Parnot, qui possède d'ailleurs la confrérie du Rosaire, a, en outre, Notre-Dame des Ruaux, chapelle bâtie autrefois pour recueillir une Vierge trouvée dans la fissure du rocher auquel est adossé l'autel, et devant laquelle on avait obtenu plusieurs guérisons. Rétablie depuis la Révolution, cette chapelle est toujours en grande vénération; on y vient en pèlerinage, et on boit avec confiance l'eau de la fontaine voisine. Serqueux, qui a également une confrérie du Rosaire, possédait aussi autrefois un prieuré de Notre-Dame. 93 l'a supprimée, mais n'a pu effacer des cœurs l'amour de la Mère de Dieu que ce prieuré avait inspiré. Enfin Villars, par reconnaissance envers la sainte Vierge qui le préserva du choléra de 1854, a élevé, sur une éminence qui domine un vaste horizon, une chapelle de Notre-Dame de la Salette. Un pauvre village de sept cents âmes y a contribué de sa bourse pour trois mille francs et de ses bras pour tous les travaux en son pouvoir (1).

Le canton de Fayl-Billot paye aussi noblement son tribut d'hommages à la sainte Vierge. Il compte douze sanctuaires sous son vocable (2) et trois qui ont la confrérie du Rosaire (3). L'église de Broncourt, un de ces sanctuaires, fut bâtie vers la fin du seizième siècle par une colonie de chevaliers chrétiens, venus dans le pays pour

(1) *Rosier de Marie*, vol. III, p. 245.

(2) Ce sont : Broncourt, Farincourt, Pressigny, Savigny, Lesloges, Torcenay, Corgimon, Fayl-Billot, Frettée, Monsoy, Belmont et Bussières.

(3) Ce sont : Lesloges, Torcenay, Corgimon.

le purifier des erreurs du calvinisme qui y avait fait invasion. Sarincourt a une confrérie de l'Immaculée Conception; Savigny est affilié à Notre-Dame des Victoires; Pressigny l'est également et possède, en outre, une confrérie de Notre-Dame auxiliatrice. Pendant des siècles, cette paroisse a vénéré une Vierge dans un chêne que la foudre a renversé. L'église des Loges a les mystères du rosaire peints sur toile, une statue très-ancienne de la Vierge Mère et de l'Enfant Jésus habillé. L'église de Torcenay compte un grand nombre d'associés à la confrérie du Rosaire; Corgimon joint au Rosaire la confrérie du Scapulaire, et avait autrefois un pèlerinage très-fréquenté à la Vierge dite de la Bonne-Fontaine. C'était une Vierge placée dans une niche creusée entre les deux bras d'une croix plantée au milieu de la fontaine. Les pèlerins y obtenaient des guérisons et autres grâces; et la tradition raconte que, priée dans un temps de sécheresse extrême, la Vierge fit jaillir de la fontaine une si grande abondance d'eau que les champs voisins en furent inondés, et qu'il s'en forma un ruisseau qui rafraîchit les terres altérées. 93, ayant renversé la croix qui portait la Vierge, fit cesser, par là même, le pèlerinage. Une croix gothique, placée sur l'emplacement de l'ancienne, demeure seulement comme souvenir des grâces que la sainte Vierge a accordées dans ce lieu. La Vierge de Flettes a été plus favorisée. Placée dans un rocher, soustraite pendant la Révolution à la recherche des profanateurs, elle continua d'être, comme elle l'a toujours été, l'objet de la vénération de tout le pays. On vient la prier pour la guérison des malades, et l'eau de la fontaine contiguë passe pour avoir une vertu curative. On la prie aussi dans les temps de sécheresse, et souvent on en obtient la pluie. La chapelle de Monsoy, dans le voisinage, était aussi très-fréquentée; aujourd'hui elle est un peu délaissée. Au chef-lieu

de canton, Fayl-Billot avait autrefois une chapelle de Notre-Dame de Liesse, qu'elle faisait desservir par un chapelain, et un prieuré de Notre-Dame qui subsista jusqu'à la Révolution. L'autel de la Vierge, dans l'église paroissiale, est toujours décoré avec plus de soin qu'aucun autre. Enfin presque toutes les paroisses du canton possèdent une ou plusieurs confréries de la sainte Vierge, soit le Rosaire, soit le Scapulaire, soit le saint Cœur de Marie. Belmont a Notre-Dame d'Espérance de Saint-Brieuc. En toutes, on récite le chapelet tous les dimanches, et quelquefois même le rosaire, qui se compose de trois chapelets. Le premier dimanche de chaque mois, on chante les litanies de la sainte Vierge ou l'*Inviolata*. La plupart des habitants portent sur eux quelque médaille de la Mère de Dieu avec le chapelet, et affirment que la Vierge a plusieurs fois récompensé leur confiance en elle par des grâces spéciales. Ils en citent deux principales : la première est la résurrection d'un enfant mort-né, auquel la Mère de Dieu rendit la vie assez à temps pour qu'il pût recevoir le baptême ; la seconde, c'est son apparition près d'une grotte, qui, depuis ce temps-là, s'appelle la grotte de la Vierge. Sa statue qui s'y conserve est l'objet de la vénération publique.

Le canton de Longeau compte dix églises sous le vocable de Marie (1), six qui ont la confrérie du Rosaire (2), deux qui ont celle du Scapulaire (3), à laquelle s'associent les paroisses voisines ; et, dans toutes les paroisses, deux faits sont remarquables : le premier, c'est la récitation du chapelet en public tous les dimanches au

(1) Ce sont : Brennes, Bourg, Chalendrey, Cohons, Longeau, Heuilly-le-Grand, Noidan, Percey-le-Pantel, Rivière et Violot.

(2) Ce sont : Cohons, Puilly, Brennes, Chalendrey, Heuilly-le-Grand et Longeau.

(3) Ce sont : Noidan et Chalendrey.

soir; le second, c'est la quantité de statues de la Vierge, non-seulement dans les églises, mais aux portes des maisons et ailleurs. Il en est une surtout à Cohons, au-dessus de la fontaine, où, si l'on en croit la tradition, plusieurs guérisons miraculeuses ont été obtenues. Le jour de la Trinité, on y va en procession en chantant les litanies de la sainte Vierge; une fois arrivé, on y chante l'antienne *Felix es*, et l'on revient en chantant le *Te Deum*. La statue de Brennes est également digne d'intérêt; c'est une statue du treizième siècle, portant sur le bras l'Enfant Jésus habillé, qui s'amuse avec l'anneau du doigt de sa Mère.

Bourg possède une confrérie de l'Immaculée Conception, qui remonte au moins au seizième siècle. Après avoir eu pendant longtemps son siége à Chéré, où l'on venait de fort loin en pèlerinage, cette confrérie s'est transférée à une chapelle collatérale de l'église de Bourg, où les pèlerins continuent de venir prier; et le Saint-Siége l'a annexée en 1846 à la confrérie de Rome, dont elle partage toutes les indulgences. Deux manuscrits gothiques qui se conservent aux archives de Bourg, l'un de 1608, l'autre de 1771, contiennent les fondations faites dans cette confrérie. Longeau et Violot sont affiliés à Notre-Dame des Victoires et en font les exercices tous les dimanches au soir. Longeau a même une chapelle gothique où se vénère une statue de l'Immaculée Conception, et Violot a la consolation de voir les trois quarts des hommes assister aux exercices de la confrérie.

Le canton de Neuilly-l'Évêque compte jusqu'à treize paroisses dédiées à la sainte Vierge (1), et, en presque toutes ces paroisses, est établie la confrérie du Rosaire, partout très-nombreuse; dans plusieurs, l'archiconfrérie

(1) Ce sont : Charmes, Lecey, Montlandon, Neuilly-l'Évêque, Tronchoy, Bonnecourt, Dampierre, Charmoilles, Plenoy, Orbigny, Bannes, Lannes et Frécourt.

de Notre-Dame des Victoires; dans un très-grand nombre, la confrérie du Scapulaire, comme à Neuilly-l'Évêque, à Bonnecourt, à Dampierre, à Charmoilles et autres lieux; et il est digne de remarque que les fidèles des paroisses où n'existe pas l'une de ces trois confréries s'y font recevoir dans les paroisses voisines plus favorisées. Partout le chapelet se récite tous les dimanches, accompagné d'un cantique, de l'*Ave, maris stella* ou de quelque autre prière en l'honneur de la sainte Vierge. En certaines paroisses, un grand nombre d'hommes y assistent, et partout peu de femmes s'en dispensent. Souvent aussi on récite le chapelet de l'Immaculée Conception et sept *Gloria Patri* avec l'*Ave, Maria* en l'honneur des sept douleurs de la sainte Vierge. Partout, son autel est décoré avec soin, surtout pendant le mois de Marie; des processions se font en son honneur le premier dimanche du mois, sa statue se trouve non-seulement dans toutes les églises; en quelques-unes, elle y est reproduite jusqu'à six fois, mais encore au milieu des champs, sur le bord des chemins; on l'aime tant qu'il semble qu'on ne puisse jamais la voir assez.

Bonnecourt, Neuilly-l'Évêque et Frécourt possèdent chacun une congrégation de la Vierge qui compte, dans une seule de ces paroisses, plus de deux cent cinquante membres, et qui, à l'aide d'un règlement plein de sagesse, les dirige heureusement dans les voies de la vie chrétienne. Toutefois, Charmes, Lecey et Montlandon ne le cèdent point à ces trois paroisses dans l'amour de la sainte Vierge. Charmes, à l'époque du choléra, recourut à sa puissante protection; Orsigny, Lannes et Celsoy firent de même, et toutes furent préservées du fléau qui ravageait les contrées voisines.

Ce canton compte encore quatre chapelles de la Vierge. La première, qui paraît être du quatorzième siècle, est Notre-Dame de Pitié à Frécourt, très-fréquentée par ses

voisins et par les fidèles des paroisses environnantes, surtout pendant le mois de mai, où chaque soir on y récite le chapelet avec d'autres prières à la sainte Vierge. La seconde est Notre-Dame de Lorette, bâtie, dit-on, par un seigneur du lieu, en reconnaissance de ce que la sainte Vierge l'avait miraculeusement délivré de la captivité où il était en Angleterre, comme prisonnier de guerre. Les *ex-voto* qui autrefois en tapissaient les murs attestaient les grâces signalées qu'on y obtenait. Sans égard à ces bienfaits, la Révolution l'a démolie, et avec les décombres on a bâti une petite chapelle de la Vierge au cimetière de Neuilly. Le troisième sanctuaire est Notre-Dame du Chêne, longue de quatre mètres sur deux et demi de largeur. Les peuples y ont si grande confiance que, lors du choléra, la paroisse de Dampierre y alla deux fois en procession, et ressentit les heureux effets de ce pieux pèlerinage. Enfin, la quatrième chapelle était située au sommet de la montagne de la Chèvre, près de Plesnay; 93 l'a également rasée, et à peine en voit-on quelques débris.

Le canton de Voisey a ceci de remarquable que partout, chaque dimanche, on récite le chapelet en public, et que presque toutes les familles se sont fait inscrire dans la confrérie de Notre-Dame de la Salette. Voisey, chef-lieu du canton, possédait autrefois un célèbre prieuré de Notre-Dame qui datait de l'an 1100, et était confié aux Bénédictins. La chapelle de ce prieuré, deux fois renversée par le fanatisme protestant, fut deux fois rebâtie par la piété catholique pour servir d'asile à la statue qu'on y a toujours vénérée depuis le douzième siècle, et qu'on vient prier encore aujourd'hui pour les divers besoins de la vie. Outre cette statue, l'église paroissiale en a une autre qui remonte au treizième siècle et qui n'est guère moins vénérée; mais ce qui prouve bien mieux la piété des habitants, ce sont d'abord deux congrégations de l'Immaculée Conception,

l'une d'hommes, l'autre de femmes, qui, tous les dimanches, se réunissent pour réciter ensemble le rosaire, qu'on a substitué à l'office de l'Immaculée Conception; puis les confréries du Rosaire et du Scapulaire qui y sont en grand honneur. La paroisse de Neuvelle, autrefois annexe de Voisey, prend part à la congrégation et à ces confréries. Maizières a une chapelle de Notre-Dame de Pitié qui date de l'an 1500, et dont l'autel, renouvelé en 1854, consacré sous le titre de l'Immaculée Conception, est le premier monument élevé dans le diocèse, depuis la définition de Pie IX, à la gloire de Marie sans tache. A l'époque du choléra, la dévotion à l'Immaculée Conception préserva si bien Maizières, que pas un seul de ses habitants ne périt. Aurosey possède la confrérie de Notre-Dame Auxiliatrice, et avait autrefois deux congrégations de la Vierge, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, enrichies l'une et l'autre d'indulgences par Benoît XIV. La paroisse de Pisseloup, autrefois associée à la confrérie de Notre-Dame Auxiliatrice, est aujourd'hui affiliée à Notre-Dame des Victoires, et en fait les pieux exercices tous les dimanches au soir. Presque tous les hommes en font partie; presque toutes les filles et femmes portent le scapulaire, et cette paroisse est la première du diocèse qui ait élevé une statue de l'Immaculée Conception, sur une montagne, à l'est de son église.

Le canton de Varennes ne nous offre guère que Notre-Dame de Presles, ancien pèlerinage des plus célèbres de la Champagne. Cette chapelle du treizième siècle, élevée sur une source qu'on regardait comme miraculeuse, avait une statue très-vénérée; mais, transportée depuis la Révolution dans l'église de Marcilly, elle a, dit-on, été brûlée dans l'incendie de cette église. Quant à la chapelle, longtemps délaissée à raison de l'état de dégradation où elle était tombée, elle vient d'être restaurée et rendue au culte.

Ses restes de peinture murale sont très-remarquables. On y voit, d'un côté, le Christ jugeant le monde, les anges sonnant de la trompette, et d'un autre côté un homme et une femme, peut-être les fondateurs de ces chapelles, en face d'un évêque (1).

Enfin, le canton de Prauthoy, le dernier qui nous reste à parcourir, n'a que cinq églises sous le vocable de Marie (3), mais toutes les paroisses professent une grande dévotion à la sainte Vierge, et récitent le chapelet en public tous les dimanches et fêtes avant vêpres, en le faisant précéder et suivre de cantiques en l'honneur de la Mère de Dieu. La paroisse de Cusey a un autel de la Vierge, reste d'une ancienne église du dixième ou du onzième siècle; et cet autel est surmonté de boiseries très-ornées, entre deux colonnes corinthiennes, dont les entablements et les corniches forment un triple encadrement; celui du milieu est occupé par la statue de la Vierge. Cusey compte en outre trois confréries qui sont : le saint Cœur de Marie, le Rosaire et le Scapulaire, que les évêques de Langres ont encouragées au commencement du dix-septième siècle, en autorisant diverses expositions et bénédictions du saint Sacrement. Châtoillenot a aussi une confrérie du Scapulaire; Rivière-les-Fossés jouit du même avantage et y ajoute la gloire d'avoir une statue en marbre blanc de Marie immaculée, qui vient de la fin du dix-septième siècle, et passe pour un chef-d'œuvre. Dommarien, qui possède, depuis 1843, la confrérie du Rosaire, a aussi une statue en marbre de la Vierge, portant d'une main un bouquet de fleurs et de l'autre l'Enfant Jésus qui joue avec une colombe. L'église de Chassigny s'appelle l'église Sainte-Marie, comme étant dédiée à la sainte Vierge, et possède

(1) Voyez *Rosier de Marie*, t. I, p. 373.

(2) Ce sont : Coublanc, Cusey, Châtoillenot, Rivière-les-Fossés, Chassigny.

une confrérie du Rosaire. Si le Scapulaire n'y est pas établi, les paroissiens y suppléent en se faisant recevoir dans une paroisse voisine. Enfin, l'église de Coublanc a Notre-Dame de Montaugeais, ainsi appelée du village où elle était honorée avant la Révolution; brisée en trois par les iconoclastes de 93, on l'a placée dans l'église de Coublanc. Elle y est en grande vénération, et on lui attribue plusieurs miracles. On la prie principalement pour la guérison des enfants malades, et l'on fait dire des messes à son autel.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE CHAUMONT.

Si la ville de Chaumont et le canton qui en relève n'offrent aucun monument à notre histoire, il n'en est pas de même de la plupart des autres cantons de l'arrondissement. Sans compter neuf paroisses sous le vocable de Marie, au canton de Châteauvillain (1), nous trouvons presque partout la confrérie du Rosaire, la récitation du chapelet en public tous les dimanches, et les exercices du mois de Marie très-fréquentés. Nous trouvons à Pontlaville, à Dinteville et Lanty, Notre-Dame des Victoires; à Braux, un très-ancien tableau du Rosaire; à Orges, la chapelle des Ormeaux, ainsi appelée des ormeaux qui l'entourent, bâtie en 1640, selon l'inscription qui se lit au-dessus de la porte, et où, si l'on ne va pas aussi souvent en procession qu'autrefois, on y va cependant encore le jour de saint Marc; à Lanty, Créancey, Letrecey, Montribourg, Ormoy Essez-les-Ponts et Marmesse, le Rosaire vivant; à la Ferté-sur-Aube, une dévotion immémoriale à l'immaculée Conception, avec une confrérie en son honneur, que Rome avait enrichie d'indulgences, et que les évêques de Langres favorisaient en y autorisant chaque année l'exposition du saint Sacrement à la messe, et la procession solennelle aux vêpres. A Châteauvillain, une Vierge en marbre blanc

(1) Ce sont : Laferté-sur-Aube, Montribourg, Ormoy, Créancey, Braux, Pont-la-Ville, Lanty, Bricou, Châteauvillain.

vénérée avant la Révolution au couvent des Récollets de la même ville ; enfin à Ormoy, Notre-Dame du Chêne, ainsi appelée d'un chêne sur la montagne voisine, où elle fut trouvée et longtemps vénérée, et depuis la révolution de 93, honorée dans l'église paroissiale où beaucoup de fidèles viennent l'invoquer avec confiance et affirment en avoir obtenu des grâces insignes.

Au canton d'Arc-en-Barrois, nous trouvons le Rosaire à Richebourg et à Arc, et en outre, dans cette dernière paroisse, Notre-Dame de Montrot, statue en pierre, haute de trente-trois centimètres, portant sur le bras l'Enfant Jésus, découverte, dit-on, par un laboureur, sous une touffe d'herbes, d'où jaillit à l'instant une fontaine intarissable. Elle fut d'abord placée dans une niche pratiquée sur le pied d'une croix qu'on dressa au milieu de la fontaine ; et l'on y vint aussitôt prier. Des guérisons miraculeuses s'y opérèrent, et la reconnaissance éleva une chapelle, dans laquelle on plaça la statue vénérée, laissant devant la porte d'entrée la croix dont le piédestal renferme la petite niche où la Vierge était auparavant. Bientôt la dévotion à ce sanctuaire se propagea, et, en 1727, l'évêque de Langres y autorisa la célébration du saint sacrifice. Les pèlerinages sont nombreux à Montrot, surtout le lundi de Pâques, le 15 août, et lorsqu'on sait que le saint sacrifice doit s'y célébrer. Les murs de la chapelle sont garnis d'inscriptions et d'*ex-voto* qui disent assez que la confiance des peuples en ce sanctuaire est bien placée.

Le canton d'Audeloncourt compte trois paroisses sous le vocable de Marie (1). Cuves, qui est la première, a un autel de Notre-Dame des Sept-Douleurs qui est en grande vénération. Les vieillards affirment avoir vu des enfants mort-nés y revenir à la vie assez de temps pour recevoir

(1) Cuves, Clefmont, Thol.

le baptême, et racontent que les murs étaient, avant la Révolution, tapissés de béquilles et d'*ex-voto* de toute espèce. De nos jours, une enfant, Virginie Bauleret, boiteuse, incurable au jugement des médecins, y a recouvré l'usage parfait de ses jambes. La foule des pèlerins y est considérable, surtout le dernier dimanche de carême ou le dimanche de Quasimodo, selon l'époque plus ou moins éloignée où tombe la fête de Pâques. Clefmont avait autrefois une chapelle de Notre-Dame de Lorette, richement dotée par les sires de Clefmont. Dépouillée par la Révolution, elle est devenue, depuis, un monceau de ruines. Thol vénère une statuette de Marie dans l'anfractuosité d'un rocher. Lorsque la température est contraire, la paroisse y va en procession demander un ciel favorable, et c'est toujours avec succès. Enfin, Langecourt avait aussi une statue de la Vierge à laquelle la paroisse attribuait d'avoir été préservée de diverses maladies et calamités. Comme elle était très-difforme, le curé la remplaça par une autre plus convenable, mais ce ne fut point sans une violente lutte des habitants, qui tenaient à la Vierge de leurs pères. Du reste, dans toutes les paroisses du canton, la Mère de Dieu a un autel, une bannière et un bâton; ses fêtes sont célébrées avec zèle, et beaucoup y communient; le chapelet se dit chaque dimanche, précédé et suivi de cantiques, et à plusieurs fêtes le rosaire tout entier. Pendant le mois de Marie, chaque soir on vient aux exercices; le nom de Marie se donne souvent au baptême, et ses statuettes se voient dans de petites niches au-dessus de la porte des maisons.

Au canton de Bourmont, qui compte cinq églises dédiées à Marie (1), on récite également le chapelet, quelquefois

---

(1) Ce sont : Bourmont, Levécourt, Bourg-Sainte-Marie, Germainvilliers, Outremecourt.

même le rosaire, tous les dimanches. A Bourmont même, existe l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, avec sa messe du samedi pour la conversion des pécheurs, ses exercices ordinaires du dimanche au soir, et sa lampe constamment allumée devant l'autel de Marie. Les murs de l'église sont couverts de grands tableaux représentant le mariage de la sainte Vierge, l'Annonciation, l'Adoration des bergers et des Mages, la Présentation de Jésus au temple et l'Assomption. Le 15 août, fête patronale de la paroisse, on porte en procession une statue de Marie trouvée autrefois dans un chêne, longtemps honorée comme miraculeuse dans une petite chapelle bâtie à côté du chêne, sous le nom de Belle-Fontaine, et depuis 93, qui détruisit la chapelle, révérée dans l'église paroissiale, où on lui a suspendu au cou deux cœurs en argent, et où on fait souvent brûler un cierge à ses pieds. Les fidèles se rendent tous avec empressement à cette cérémonie, ornent toutes les rues par où la procession doit passer, et en décorent les fenêtres de statuettes de Marie entourées de fleurs. Aux fêtes de dévotion, les jeunes filles de la congrégation chantent la messe; et non content de tous ces témoignages de piété, non content du Rosaire vivant et autres pratiques en l'honneur de Marie, le peuple de Bourmont lui a encore élevé trois statues, la première sur la promenade près de l'église, la seconde à la Belle-Fontaine, là où était l'ancienne chapelle détruite par la Révolution, et la troisième à la Charrois, sur le chemin de Graffigny.

Bourg-Sainte-Marie possède la chapelle de Corrupt (1), ainsi appelée du nom du ruisseau sur lequel elle fut bâtie en 1626 par le cardinal Érard de Choiseul. C'est dans un beau vallon entouré de collines boisées, un lieu solitaire

(1) *Rupt*, dans le patois du pays, signifie ruisseau; et *corrupt*, ruisseau courant.

et silencieux où tout invite à la prière; et jusqu'en 93, les peuples voisins y venaient beaucoup en pèlerinage. Détruite par la Révolution, la chapelle a été relevée par la piété des fidèles, et est entretenue constamment dans un état de décence et de propreté. L'autel est surmonté d'une Vierge Mère tenant en main un raisin; et les deux colonnettes qui s'élèvent de chaque côté portent, l'une, l'invocation : *O pia!* et l'autre, l'invocation : *O dulcis!* L'église de Levécourt a pour devant d'autel une Descente de croix accompagnée d'une *Mater dolorosa*, et, dans les deux chapelles latérales, des statuettes représentant les unes quelques mystères de la vie de Marie, les autres quelque autre objet pieux qu'on ne peut connaître, tant elles sont mutilées ou cachées derrière des boiseries. Il y a de plus dans la même paroisse la chapelle de Grandrupt ou Grand-Ruisseau, ainsi nommée du ruisseau sur lequel elle est placée. Les fidèles y vinrent en grande dévotion à l'époque du choléra, et obtinrent qu'on y célébrât la sainte messe, qui, depuis ce temps-là, s'y dit trois fois l'an, la première semaine de mai, au jour de la Visitation et dans l'octave de l'Assomption. Beaucoup s'y rassemblent le dimanche pour réciter le chapelet. Près de là, se trouve une fontaine à laquelle les habitants attribuent une vertu curative dont ils font honneur à la Mère de Dieu. La paroisse d'Huilliécourt, qui a une congrégation de la sainte Vierge pour les jeunes filles, agrégée à celle de Rome, possède une chapelle de l'Assomption, distincte de l'église, et le curé est autorisé à y dire la messe treize fois par an. Avant la Révolution, elle en avait encore une autre sous le même vocable, avec un chapelain à huit cents francs de traitement pour la desservir. La paroisse d'Outremecourt, qui possède Notre-Dame du Cloître, statue de Marie réputée miraculeuse, et son annexe Sommerécourt, chante, tous les dimanches et fêtes, le petit office de la

Vierge, auquel partout ailleurs on a substitué le chapelet. Enfin, toutes les paroisses de ce canton ont quelque confrérie ou congrégation approuvée par l'autorité ou sanctionnée par la coutume, ou agrégée aux archiconfréries de Rome; elles célèbrent les fêtes de la sainte Vierge qui ne sont que de dévotion, et ont son autel, sa statue, sa bannière, son bâton, le tout entouré d'une vénération particulière; mais par-dessus tout, elles professent une antique et immémoriale dévotion au mystère de la Conception immaculée.

La paroisse de Germainvilliers possède trois confréries, le Rosaire, le Scapulaire, et surtout la confrérie de l'Immaculée-Conception fondée en 1454, selon les règlements qui se conservent encore aux archives, et approuvée en 1494 par Guy Bernard, évêque et duc de Langres, qui la fit agréger à l'archiconfrérie de Rome. Cette confrérie était si considérée qu'on lui faisait des donations de champs, de prés, de vases sacrés et autres objets. Suspendue pendant la Révolution, elle fut rétablie immédiatement après; et, chose remarquable, la prière prescrite dès l'origine pour la réception dans cette confrérie, et que le président de l'association récitait tous les ans à haute voix au milieu de tous les confrères, tenant à la main un cierge allumé, était la même qui se dit encore aujourd'hui dans beaucoup d'associations (1).

Au canton de Nogent, le chapelet se récite chaque dimanche dans toutes les paroisses, le rosaire et le scapulaire sont en honneur; les fêtes de la Mère de Dieu se cé-

(1) « Sancta Maria, Mater Dei et Virgo, ego te hodie in dominam, » patronam et advocatam eligo, firmiterque statuo ac propono me » nunquam te de relicturum, aut permissurum ut a meis subditis » aliquid unquam contra tuum honorem agatur. Obsecro te igitur, » Virgo immaculata, accipe me in servum perpetuum; adsis mihi in » omnibus actionibus meis, nec me deseras in hora mortis. Amen. »

lèbrent avec piété, et son image se voit en chaque maison. Nogent, qui ajoute à ces témoignages de piété la récitation des vêpres de la Vierge chaque dimanche, possède encore cinq statuettes représentant chacune un mystère de sa vie, comme sa Présentation ou son Assomption, et chacune de ces statuettes a sa procession spéciale, où on la porte en triomphe. La paroisse de Poinson va, chaque année, en procession à une petite chapelle nommée Notre-Dame du Chêne, pour renouveler la consécration solennelle qu'elle fit d'elle-même à la sainte Vierge en 1854. Mandres a une archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires; Marmey en possède une également, et a de plus deux bâtons de la Vierge; Foulain a un bâton de l'Immaculée Conception; Sarcey en a l'image; Soulangy, Odival et Ciroles ont chacune deux bâtons en l'honneur de divers mystères de la sainte Vierge, et on les porte en procession le jour où se célèbrent ces mystères.

Le canton de Saint-Blin a ceci de particulier, que presque dans toutes ses paroisses la confrérie de la Conception, établie par le bienheureux père Fourier de Mattaincourt, fut florissante et prospère jusqu'à la révolution de 93. Rétablie dans des jours plus heureux, elle reprit son antique usage de chanter tous les dimanches, à quatre heures, les vêpres de la Vierge. On a supprimé naguère cet usage, au grand regret des fidèles. La confrérie elle-même est tombée en beaucoup d'endroits qui y ont substitué l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, avec ses exercices du soir. Là où elle vit encore, on se contente de réciter après vêpres une dizaine de chapelet, précédée du *Veni, sancte*, et suivie du *Memorare*, ou *Souvenez-vous*. Les plus zélés récitent le chapelet entier et font une lecture spirituelle en commun, suivie de quelques instants de méditation. Quoi qu'il en soit de cette confrérie, la dévotion qui en était le but est toujours demeurée vivante au fond des cœurs. On

en eut une preuve frappante dans ces dernières années. Pie IX n'eut pas plutôt proclamé le dogme si cher à leur piété, que plusieurs paroisses du canton, quoique pauvres, achetèrent à leurs frais, pour leur église, une belle statue de l'Immaculée Conception.

Enfin, le canton de Vignory n'a de remarquable que Notre-Dame du Val, située dans une forêt à peu de distance de Vignory. Cet oratoire est singulièrement vénéré, non-seulement des habitants du pays, mais des étrangers. Notre-Dame de Joncourt était aussi autrefois en honneur, il n'en reste plus aujourd'hui qu'un souvenir; 93 a tout renversé. La paroisse de Vouécourt n'a pas de monument en l'honneur de la sainte Vierge, mais elle a une association de jeunes filles sous son vocable, qui est très-florissante.

CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE VASSY.

Dans tout cet arrondissement il n'est que deux cantons qui nous aient transmis les témoignages de leur amour pour la sainte Vierge, ce sont Chevillon et Daulincourt : dans le canton de Chevillon, tous les autels de la Vierge sont surchargés de mille ornements champêtres, qui révèlent sinon toujours le bon goût, du moins le zèle des fidèles. Toutes les paroisses ont leur petite statuette de la Vierge, dorée ou argentée, placée dans une châsse élégante au haut d'un bâton orné de rubans et de fleurs, qu'on porte aux processions, avec sa bannière aux franges d'or, et l'image de Marie au milieu. Partout le premier gradin de l'autel de la Vierge est recouvert d'une de ses statues tenant l'Enfant Jésus dans ses bras ; partout sont en vigueur quelques-unes de ses confréries, soit le Scapulaire ou le Rosaire vivant, soit le sacré Cœur de Marie ou Notre-Dame des Victoires. On porte au cou une médaille de la sainte Vierge, on récite le chapelet en commun tous les dimanches, et l'*Angelus* tous les jours au son de la cloche. On communie souvent à ses fêtes, et l'on place son image à l'entrée des maisons, comme à la porte des églises.

L'église de Chevillon a un tableau du Rosaire des plus remarquables, haut de douze pieds, large de neuf. Au milieu, est la sainte Vierge avec l'Enfant Jésus dans ses bras, entourée d'un rosaire dont chaque dizaine longe un mé-

daillon qui représente le mystère correspondant à cette dizaine. Au bas de la toile et en dehors des mystères, sont d'une part saint Dominique en extase, et de l'autre sainte Claire tenant le ciboire dans ses mains. L'église d'Osne-le-Val, consacrée à Marie en 1628, avait aussi une confrérie du Rosaire. Eurville joint à son église néogothique de Notre-Dame une chapelle spéciale dont l'autel a un pinacle en pierre finement sculpté, des verrières qui retracent les principaux traits de la vie de la sainte Vierge, et un tableau curieux de Notre-Dame des Vertus, qui porte la date du seizième siècle. Gourzon possède à l'autel de la Vierge un retable tout en pierre de taille, sculpté en ogive. Avrainville a une confrérie du Scapulaire, et Curel a en face de la chaire une statue de Notre-Dame de Lorette.

Mais bien plus riche est le canton de Doulaincourt : on y compte jusqu'à dix églises sous le vocable de Marie (1); huit qui ont le Rosaire vivant (2), quatorze où l'on récite le chapelet tous les dimanches (3); pas une église dans tout le canton qui n'ait quelques pratiques de dévotion en l'honneur de la Mère de Dieu ou quelques monuments de son amour. L'église de Doulaincourt a les confréries du Scapulaire et du Rosaire, avec deux statues de la Vierge, l'une dorée, l'autre jointe à un tableau du Rosaire. Saucourt a également deux statues, l'une de la Vierge Mère, l'autre de l'Assomption, avec un grand tableau représentant une famille qui se consacre à la sainte Vierge. Donjeux ajoute au chapelet les vêpres de la Vierge, et possède quatre sta-

---

(1) Ce sont : Battaincourt, Cérizières, Domrémi, Doulaincourt, Gudmont, Mussey, Pautaines, Provenchères, Saint-Urbain, Vaux.

(2) Ce sont : Donjeux, Mussey, Vaux, Battaincourt, Cérizières, Gudmont, Saucourt, Villiers.

(3) Ce sont : Doulaincourt, Saucourt, Donjeux, Mussey, Mâconcourt, Domrémi, Londeville, Pautaines, Battaincourt, Rocher, Cérizières, Provenchères, Rouvroy, Villiers.

tues de Marie : l'une est une Immaculée Conception, l'autre une Vierge Mère. Mussey a deux statues et deux tableaux de la Vierge, avec une confrérie du Cœur immaculé de Marie ; Saint Urbain, la double confrérie de Notre-Dame Auxiliatrice et du Scapulaire, avec deux statues de Marie et un tableau du Rosaire, dont les associés, à dater de 1758, sont inscrits très-nombreux aux archives du presbytère. Vaux a un autel récent et une belle statue de l'Immaculée Conception. Domrémi possède, avec deux statues de Marie, et un tableau de grandeur naturelle de la Vierge à la chaise, une confrérie de l'Immaculée Conception, dont les registres, qui datent de 1590, affirment ces deux faits mémorables : le premier, qu'il y a deux cent soixante-dix ans la confrérie existait déjà de temps immémorial ; le second qu'on n'y admettait que les gens mariés. Pautaines a une statue et un tableau de l'Immaculée Conception avec un tableau de l'Assomption. Battaincourt possède, avec deux statues et deux tableaux de la Vierge, un vitrail représentant l'Immaculée Conception. Roches, Cérizières, Provenchères, Villiers, Rouvroy possèdent chacune deux statues de Marie ; Cérizières a de plus un tableau du Rosaire, Provenchères un tableau de l'Immaculée Conception avec un autre de l'Assomption, Villiers un tableau de la Vierge Mère et un autre de la Vierge enfant instruite par sainte Anne, Rouvroy un tableau de l'Assomption. Enfin Gudmont possède jusqu'à trois statues de Marie, avec un tableau de l'Immaculée Conception, un autre du Rosaire, dont la confrérie a sa bannière propre qu'elle porte en procession tous les dimanches du mois en chantant les litanies de la sainte Vierge.

DIOCÈSE DE GRENOBLE [1].

La dévotion de ce diocèse envers la sainte Vierge nous est démontrée par des faits généraux qui révèlent les sentiments intimes des populations. Car si quatre-vingts églises paroissiales se sont placées sous le patronage de la Mère de Dieu, ce n'est sans doute que parce qu'elles l'aimaient. Si l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires y est si répandue, si le mois de Marie se fait dans tout le diocèse et surtout à Grenoble avec tant de zèle et de fruit, ce n'est que parce qu'on voit dans Marie une mère qu'on est heureux d'honorer. Si dans toutes les nécessités ou les angoisses publiques, les paroisses entières, surtout celles des montagnes, vont en procession à quelque chapelle de la Mère de Dieu, ce n'est que parce qu'on a une confiance sans bornes dans sa puissance et sa bonté. Si enfin, sur toute la face du diocèse, on voit tant de congrégations, tant de communautés religieuses de femmes dédiées à la sainte Vierge, telles que les sœurs de Notre-Dame de la Croix, qui y comptent jusqu'à trente établissements voués à l'instruction de la jeunesse; les religieuses de sainte Marie, qui recueillent des orphelins; les sœurs du saint Rosaire, de Notre-Dame de la Visitation, de la Nativité de Notre-Dame de Grâce, et autres dénominations, ce n'est que

---

(1) Nous devons les principaux renseignements sur ce diocèse à M. l'abbé Auvergne, chanoine de la cathédrale.

parce qu'on comprend qu'il n'est ni besoin ni calamité qui ne trouve son remède sous l'aile de Marie.

De cet aperçu général descendons au détail, et nous trouverons partout les mêmes sentiments de dévotion à l'endroit de la sainte Vierge. C'est ce que nous prouvera une excursion attentive à travers les quatre arrondissements dont se compose ce diocèse.



CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE GRENOBLE.

Les invasions des Sarrasins qui, au dixième siècle, se rendirent maîtres de Grenoble, et en brûlèrent toutes les archives, nous privent de documents sur la dévotion à la sainte Vierge pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne. Nous savons seulement qu'au septième siècle saint Ferjus, évêque de Grenoble, mourut martyr, en prêchant la divinité de Jésus-Christ et la virginité perpétuelle de Marie. Nous savons encore par les chartes qu'à la fin du neuvième siècle et au commencement du dixième, la cathédrale portait le vocable de sainte Marie, auquel on joignait celui du martyr saint Vincent; que, vers la même époque, elle fut dévastée et à moitié ruinée par les Sarrasins; que, peu après l'an 950, l'évêque Isarne, après avoir chassé du pays ces barbares, la rebâtit en style roman, aidé par les offrandes considérables que s'empressaient de lui faire le clergé, les comtes et les bourgeois, sous cette formule aussi pleine de foi que de simplicité : *Je donne à Dieu et à sainte Marie* telle *terre*, telle *vigne* ou telle *maison*. Au treizième siècle, le clocher et la nef du milieu furent exhaussés, l'abside refaite avec ses longues et belles fenêtres à plein cintre, décorées chacune de six colonnettes soutenant trois arceaux; au quinzième siècle, une quatrième nef et des chapelles ogivales furent jetées sur la droite de la cathédrale, probablement pour faire pendant à l'église de Saint-Hugues, autrefois de Saint-

Vincent, flanquée sur la gauche. Enfin, en 1840, le clocher a été exhaussé de toute la corniche qui en forme le couronnement.

Nous passons sous silence, comme étrangers à notre sujet, deux monuments qui décorent le sanctuaire, dont l'un est le tombeau des évêques, portant sur une grande table de marbre noir, inscrits en lettres d'or, les noms de tous les prélats qui ont occupé le siége de Grenoble; l'autre est un magnifique *ciborium* qui s'élevait jusqu'à la voûte et contenait la sainte eucharistie dans une zone toute dorée, tandis que le reste était peint en rouge. Une chose nous intéresse davantage : c'est la chapelle de la sainte Vierge, bâtie au côté gauche de l'abside, en style ogival flamboyant. On la restaura en 1855; et alors on rouvrit la fenêtre du fond, qui était murée, pour y placer un beau vitrail représentant l'Annonciation. On refit en même temps la fenêtre latérale selon le style de la chapelle, on la décora d'un vitrail de l'Immaculée Conception, et on n'y attend plus qu'un bel autel surmonté d'une statue de la Vierge Mère, avec des peintures murales représentant l'Assomption.

Les chants liturgiques de la cathédrale, tout embaumés de la plus tendre piété envers la sainte Vierge, sont en rapport avec cette belle chapelle. Au *Gloria in excelsis*, après les mots *Filius Patris*, on ajoutait : *Primogenitus Mariæ virginis matris*. Le *Suscipe deprecationem nostram* était suivi de ces mots : *Ad Mariæ gloriam*. Au lieu de *Tu solus sanctus, tu solus dominus, tu solus altissimus*, on chantait : *Tu solus sanctus Mariam sanctificans, tu solus dominus Mariam gubernans, tu solus altissimus Mariam coronans* (1). Pour la

(1) Missel de 1497, fol. 74 verso. Un manuscrit du quatorzième siècle, dont on trouve un *fac-simile*, planche XXXIII, de l'*Histoire de l'harmonie au moyen âge*, chez Didron, 1852, contient les paroles surajoutées au *Gloria* ordinaire, notées en faux bourdon, à trois voix.

fête de l'Immaculée Conception, il y avait une prose propre, dont voici quelques versets :

Mariæ conceptio
Sanctis est exultatio.
Conceptum præparavit,
Fecit Dei potentia
Mariam plenam gratia.
Juste gaudet Ecclesia
Colens conceptus gaudia.
Qui non gaudet erubescat,
Pœnitendo convalescat
Et nobiscum colat pie
Conceptionem Mariæ,
Per quam venit homo reus
Ad stellarum palatium
Ubi pax est et gaudium,
Ubi Virgo per Filium
Nos ducat post exilium.
Amen.

La Conception de Marie est la joie des saints. La puissance divine a disposé cette merveille et fait Marie pleine de grâce. A bon droit l'Église tressaille en célébrant les joies de cette Conception. Honte à qui ne se réjouit pas; qu'il se repente, prenne des sentiments meilleurs, et célèbre pieusement avec nous la Conception de Marie, par qui le pécheur arrive au royaume des cieux, séjour de la paix et du bonheur, où, au sortir de cet exil, nous conduise la Vierge par son Fils.
Ainsi soit-il.

A la messe de minuit de Noël, on chantait :

Non amittit claritatem
Stella fundens radium,
Nec Maria castitatem
Pariendo Filium.
Quis de monte lapis cæsus
Sine manu, nisi Jesus
Qui de regum linea
Sine carnis opere
De carne puerperæ
Processit virginea?
Virga Jesse floruit;
Flos est Puer nobis natus,
Jure flori comparatus
Pro nimia dulcedine.

L'astre, en émettant son rayon, ne perd rien de sa clarté; ni Marie, en produisant son Fils, ne perd rien de sa chasteté.
Quelle est la pierre détachée de la montagne sans main d'homme, sinon Jésus, issu d'une tige royale, sans l'œuvre de la chair, par sa Mère toujours Vierge? Le rejeton de Jessé a fleuri, et sa fleur est l'Enfant qui nous est donné, justement comparé à une fleur, en raison de son extrême douceur.

A la messe de l'aurore, on chantait :

Stella maris,
Quem tu paris
Colit hæc Ecclesia.

O Étoile de la mer, notre Église adore Celui que vous avez enfanté. Par vous, ô dé-

Ipsi nostra
Per te, pia
Placeant servitia. Amen.

bonnaire Marie, nos hommages puissent lui être agréables.
Ainsi soit-il.

Enfin, à la messe du jour, les chants étaient plus joyeux :

Lætabundus exultet
Fidelis chorus.
Alleluia.
Regem regum
Intacte profudit thorus.
Res miranda!
Angelus consilii
Natus est de Virgine,
Sol de stella,
Sol occasum nesciens,
Stella semper rutilans.
Semper clara.
Sicut sidus radium,
Virgo profert Filium,
Pari forma.
Eva prius interemit,
Sed Maria nos redemit
Mediante filio.
Prima parens nobis luctum,
Sed secunda vitæ fructum
Protulit cum gaudio.
Res est mira, res insignis
Quod in rubo rubet ignis
Nec rubum attaminat;
De radice flos ascendit
Quem prophetæ præostendit
Evidens oraculum.
Mira floris pulchritudo,
Quem commendat plenitudo
Septiformis gratiæ.

Que le chœur fidèle fasse entendre des chants d'allégresse.
Alleluia.
Le Roi des rois est sorti du sein de sa Mère sans blesser sa virginité. O prodige!
L'ange du grand conseil est né de la Vierge, le soleil d'un astre inférieur. Ce soleil ne se couche pas, cet astre est toujours lumineux. Il en est de la Vierge enfantant son Fils comme de l'astre émettant son rayon. Ève nous avait perdus; Marie, par son Fils, nous a rachetés. Notre première mère nous avait donné un sujet de deuil, notre seconde Mère nous a apporté la vie et la joie. C'est une merveille insigne que le buisson soit en feu sans être endommagé par la flamme. Du rejeton est venue la fleur qu'un oracle évident avait montrée au prophète. Elle est ravissante, la beauté de cette fleur, sur laquelle l'Esprit a versé la plénitude de ses sept dons.

Il y avait pareillement des proses pour les fêtes de la Nativité, de la Purification, de l'Annonciation, de la Visitation; il y en avait même pour chaque jour de l'octave de l'Assomption, et toutes les strophes de cette octave ressemblaient à des chants de triomphe, mêlés à d'humbles

supplications, comme on pourra en juger par les extraits suivants :

Ave, mundi spes, Maria,
Ave, mitis, ave, pia,
Ave, plena gratia,
Ave, Virgo singularis,
Ave, rosa speciosa,
Ave, cujus viscera
Contra moris fœdera
Ediderunt Filium.
Ave, carens simili.
Mundo diu flebili
Reparasti gaudium.
Ave, gemma, cœli luminarium,
Ave, sancti Spiritus sacrarium.
O quam sancta, quam serena,
Quam benigna, quam amœna
Esse Virgo creditur!
Per quam servitus finitur,
Porta cœli aperitur,
Et libertas redditur.
Decantemus in hac die
Semper Virginis Mariæ
Laudes et præconia.
Omnis homo, omni hora,
Ipsam ora et implora
Ejus patrocinia.
Psalle, psalle nisu toto
Cordis, oris, voce, voto:
Ave, plena gratia;
Ave, Domina cœlorum,
Inexperta viri thorum,
Parens paris nescia.
Fusa cœli rore tellus,
Fusum Gedeonis vellus
Deitatis pluvia.
Salve, splendor firmamenti;
Tu caliginosæ menti
Desuper irradia.
Nos digneris intueri,
Ne cuncteris misereri
Naufraganti sæculo.

Salut, ô Marie, espérance du monde, salut, ô douce, ô débonnaire Vierge, salut, pleine de grâce, salut, Vierge incomparable, salut, ô belle rose, salut à vous qui avez enfanté contre l'ordre accoutumé de la nature. Salut, ô Vierge sans semblable. Vous avez rendu la joie au monde depuis longtemps désolé. Salut, perle précieuse, splendeur du ciel, salut, temple du saint Esprit.

O comme la foi vous montre à nos regards sainte et sereine, bonne et aimable, vous par qui fin a été mise à notre esclavage, la porte du ciel nous a été ouverte et la liberté nous a été rendue! Chantons en ce jour les gloires et les louanges de Marie toujours Vierge. O homme, qui que vous soyez, priez à toute heure et implorez son assistance. Chantez, chantez de toute la force de votre cœur et de votre voix, chantez par la parole et le sentiment : Je vous salue pleine de grâce; je vous salue, Reine des cieux, Vierge qui n'avez point connu d'homme, Mère sans égale, terre inondée de la rosée du ciel, toison de Gédéon, sur laquelle la divinité s'est répandue comme une pluie fécondante. Je vous salue, splendeur du firmament; éclairez de vos rayons les ténèbres de notre âme, daignez abaisser sur nous un de vos regards, et ayez pitié du siècle présent qui fait naufrage.

O Maria, Mater Dei,
Tu post Deum summa spes,
Tu dulce refugium,
Quæ post Christum prima sedes,
Inter Christi cohæredes
Christo nos annumera.

O Marie, Mère de Dieu, vous après Dieu notre suprême espérance, notre doux refuge, vous qui occupez dans le ciel le premier trône après Jésus-Christ, unissez-nous à lui, parmi tous les saints, ses cohéritiers.

Un autre jour de la même octave, on chantait les saluts suivants à la sainte Vierge :

Verbum bonum et suave
Personemus, illud ave
Per quod Christi fit conclave
Virgo Mater, Filia.
Ave, veri Salomonis
Mater, vellus Gedeonis,
Ave; solem genuisti,
Mundo lapso contulisti
Vitam et imperium.
Salve, Mater Salvatoris,
Vas electum, vas honoris,
Vas cœlestis gratiæ,
Ab æterno vas provisum,
Vas insigne, vas excisum
Manu sapientiæ,
Flos de spinis spina carens,
Porta clausa, fons hortorum,
Cella custos unguentorum,
Cinnamomi calamum,
Myrrham, thus et balsamum
Superas fragrantia.
Salve, decus virginum,
Mediatrix hominum,
Salutis puerpera.
Myrthus temperantiæ,
Rosa patientiæ,
Nardus odoriferus,
Ebur candens castitatis,
Aurum fulvum caritatis,
Præsignant mysteria.
Tu cœlestis paradisus,
Thronus Salomonis,
Laus humani generis,
Virtutum præ cæteris

Faisons retentir cette bonne et douce parole, ce salut angélique par lequel la Vierge Mère, Fille du Père éternel, devint le sanctuaire de Jésus-Christ. Salut, ô Mère du vrai Salomon, toison de Gédéon, salut. Vous avez enfanté le soleil, vous avez donné au monde tombé la vie et le royaume des cieux. Salut, ô Mère du Sauveur, vase d'élite et d'honneur, vase de la grâce céleste, vase des desseins éternels de Dieu, vase insigne, préparé par la main de la sagesse, fleur sans épine au milieu des épines, porte fermée, fontaine des jardins, réservoir de parfums qui surpassent et le cinnamome, et la myrrhe, et l'encens, et le baume. Salut, honneur des vierges, médiatrice des hommes, Mère du salut. Le myrthe est le symbole de votre tempérance, la rose de votre patience, le nard de la bonne odeur des vertus, le blanc ivoire de votre chasteté, et l'or de votre charité. Vous êtes le paradis céleste, le trône de Salomon, la gloire du genre humain, et vous dépassez tout ce qui existe par le sublime de vos vertus. Comme le soleil

Habens privilegia.
Sol luna lucidior,
Et luna sideribus,
Sic Maria dignior
Creaturis omnibus.
Salve, Mater pietatis,
Et totius Trinitatis
Nobile triclinium;
Dignitate singularis,
Super omnes ordinaris
Ordines cœlestium.
In superno situ poli,
Nos commenda tuæ proli,
Ne terrores sive doli
Nos supplantent hostium.
Amen.

est plus éclatant que la lune, la lune plus brillante que les astres, ainsi Marie est au-dessus de toute créature. Salut, ô Mère de la piété, sanctuaire auguste de toute la Trinité. Incomparable, votre place est au-dessus de tous les chœurs des anges. O vous qui habitez le plus haut des cieux, recommandez-nous à votre Fils, pour que nos ennemis ne nous supplantent ni par la crainte, ni par la ruse. Ainsi soit-il.

Après la cathédrale, Grenoble possède dans ses murs une chapelle de Notre-Dame de la Salette, et hors de ses murs les églises de Bernin, de Riviers, de Saint-Martin-le-Vinoux, la chapelle de l'hospice Saint-Robert, tous édifices placés sous le patronage de Marie, mais surtout le petit séminaire de Rondeau, où le culte de la Mère de Dieu est en si grand honneur que, par une institution ingénieuse, il y est le stimulant le plus actif des études. Chaque année, le 31 mai est à la fois comme un tournoi littéraire et une fête de la sainte Vierge : chaque élève y présente des compositions en son honneur, avec un certain nombre de leçons récitées sans faute depuis le 1er mai; et en récompense, au nom de Marie, l'on distribue à chacun, selon le mérite, ou de riches volumes, ou des médailles, ou de belles gravures. On ne saurait dire les beaux résultats de cette institution. Chargés de chanter les louanges de Marie, son nom, sa bonté maternelle, ses vertus, les divers traits de sa vie, ses priviléges, sa puissance, sa splendeur et sa gloire, les élèves trouvent dans de tels sujets les plus gracieuses comme les plus sublimes inspirations, les plus hardis transports et des chants im-

prégnés d'un parfum céleste. Le philosophe y puise de hautes pensées, le narrateur de merveilleux et touchants récits, le poëte les plus doux sons dont puisse frémir sa lyre; l'humble élève qui ne peut atteindre si haut adresse à Marie de naïves et touchantes prières. Et ainsi l'esprit, le cœur, l'imagination prennent à l'aise leurs ébats dans ces délicieuses compositions. Toutes les classes prennent part à ce concours religieux et littéraire, et il n'est pas jusqu'aux élèves de huitième à qui leur amour pour Marie n'inspire de charmantes pensées : « O Marie, » dit l'un d'eux, « on orne vos autels des plus belles fleurs, mais » elles n'égalent point votre beauté. Qu'il me tarde d'aller » vous contempler dans le ciel, où j'espère que vous » m'aurez gardé une petite place à côté de vous! Et main- » tenant, bonne Mère, je crois que je vous ai à peu près » tout dit. Je vais terminer par un *Ave, Maria.* »

Tous les cantons de l'arrondissement de Grenoble ont chacun une ou plusieurs églises sous le vocable de Marie. Les cantons de Valbonnais et de Vif en ont chacun une (1); les cantons du Touvet, de Sassenage, de Monestier, de Domène et de Voreppe en ont chacun deux (2); les cantons de Bourg-d'Oissans, de Goncelin, de Mens en ont chacun trois (3); le canton de la Mure quatre (4); le canton de Vizille

---

(1) Ce sont : pour Valbonnais, Valjonfrey; et pour Vif, le Genevrey.

(2) Ce sont : pour Touvet, Sainte-Marie du Mont et Sainte-Marie d'Alloix; pour Sassenage, Fontaine et Notre-Dame des Vignes; pour Monestier, Sinard et Notre-Dame des Neiges, à la Bâtie; pour Domène, Revel et Lacombe de Lancey; pour Voreppe, le Fontanil et Pompuier.

(3) Ce sont : pour Bourg-d'Oissans, Mont-de-Lans, Villard-Eymond, et Notre-Dame Auxiliatrice à Allemont; pour Goncelin, le Champ, Grignon, Theys; pour Mens, Lavars, Pellafol et Mens.

(4) Ce sont : Notre-Dame de Vaulx, Cholonge, Saint-Théoffrey et la Mure.

cinq (1); et à ces cantons il en faut ajouter quatre autres qui ont chacun un lieu insigne de pèlerinage. Le premier est le canton de Voíron, qui, outre l'église paroissiale de Chirens, placée sous le vocable de Marie, possède non-seulement sur un de ses points les plus élevés une belle statue de la Vierge, mais encore Notre-Dame de Chalais, abbaye qui depuis sa fondation, en 1108, fut occupée par les Bénédictins jusqu'en 1303, possédée depuis par les Religieux de la Grande-Chartreuse jusqu'en 93, achetée en 1844 par les Dominicains, qui y ont établi une maison du tiers ordre enseignant, des études théologiques pour leurs jeunes Religieux, et un noviciat.

Le second canton est Saint-Laurent du Pont, qui, outre les églises de Villette et de Saint-Pierre de Chartreuse, dédiées à la sainte Vierge, possède, au désert de la Grande-Chartreuse, la chapelle Notre-Dame *à casalibus*, construite en 1440, près de l'endroit où saint Hugues, évêque de Grenoble, avait fait bâtir, en 1084, le premier monastère de saint Bruno et de ses compagnons. Une avalanche ayant, en 1133, renversé le cloître avec presque toutes les cellules et enseveli sous les ruines six Religieux avec un novice, le prieur établit les Frères échappés au désastre dans l'endroit où se trouve aujourd'hui la Grande-Chartreuse. En 1440, pour conserver le souvenir du premier établissement, qui était à un kilomètre au-dessus du couvent actuel, on éleva Notre-Dame *à casalibus*, chapelle d'un style simple et agreste, formant un carré long, bâtie en pierres dont la blancheur se détache heureusement sur la verdure sombre des sapins qui l'environnent. Sur le devant règne un péristyle où l'on monte par un escalier de plusieurs marches, et d'un effet assez gracieux. A l'in-

(1) Ce sont : Vizille, la Basse-Jarrie, Notre-Dame de Commiers, Notre-Dame de Mésage, et Notre-Dame des Autels à Champ.

térieur, la voûte est peinte en azur, d'une nuance très-vive, parsemée du chiffre en or de la Mère de Dieu. Sur les parois des murailles, sont peints deux rangs de cartouches contenant en lettres d'or les litanies de la sainte Vierge; et au-dessus de l'autel un tableau représente l'apparition de saint Pierre montrant aux premiers Chartreux Marie prête à les secourir dans la désolation que leur causait l'absence de leur Père, saint Bruno, et les invitant à se confier en elle. La famille royale des Bourbons répara cette chapelle en 1820, et les Chartreux y vont, trois fois dans le cours de l'été, chanter la messe.

Le troisième canton est le canton de Clelles, qui, outre les églises de Clelles, de Lalley, de Percy et de Chichilliane, possède la chapelle de Notre-Dame d'Esparon, gardée par un ermite qui accueille les voyageurs fatigués, ou les guide à travers les rochers, les noires forêts de sapins, les défilés obscurs et les gorges profondes de ces lieux. C'est un lieu de pèlerinage, où les paroisses voisines vont en procession, dans les calamités publiques et à certaines époques de l'année, surtout le lendemain de la Pentecôte et le 8 septembre. Alors les pèlerins arrivent nombreux; plusieurs même viennent dès la veille, passent la nuit dans la chapelle ou dans l'ermitage, prient quand ils ne dorment pas par terre, se confessent et communient, et, après l'office du matin, chacun prend sur l'herbe un repas frugal et s'en retourne paisiblement. Ce rustique sanctuaire n'a souffert ni des guerres de religion au seizième siècle, ni de la Révolution au dix-huitième; tant la Providence s'est montrée attentive à le préserver.

Enfin le dernier canton de l'arrondissement de Grenoble est celui de Corps, qui n'a, il est vrai, que la paroisse de la Salle sous le patronage de Marie, mais qui en est bien dédommagé par le célèbre sanctuaire de Notre-Dame de la Salette, fondé en 1846 à l'occasion que je vais

dire. Le 19 septembre de cette année, deux bergers, l'un âgé de onze ans, l'autre de quinze, tous deux d'un espri . complétement inculte, et si ignorants qu'ils n'avaient pu encore être admis à la première communion; d'un cœur non moins négligé et étranger au sentiment de la piété, gardaient séparément chacun son troupeau, sur une montagne presque inaccessible de la chaîne des Alpes, dans un désert sauvage et inhabité de la paroisse de la Sâlette, lorsque, s'étant réunis près d'une fontaine pour faire boire leurs vaches, ils aperçurent à peu de distance de là une grande clarté, et, au milieu de cette clarté, une dame d'une beauté ravissante, vêtue toute en blanc, portant suspendue au cou une croix brillante, aux deux bras de laquelle étaient des clous et des tenailles. Ses souliers et leurs boucles étaient également blancs, parsemés de diamants; et des roses tenaient à ses pieds sans être froissées. Les deux bergers s'approchent en tremblant pour voir cette merveille. La dame, qui était assise les deux pieds sur une fontaine intermittente alors à sec, se lève, s'approche d'eux, et, dans un entretien plein de bienveillance, dans un langage à leur portée, elle les charge de dire aux gens de la contrée que, s'ils ne se convertissent, si surtout ils ne cessent de profaner le dimanche et de blasphémer le nom de Dieu, la terre sera frappée de stérilité, les fruits seront mangés par les insectes, ou se perdront par la pourriture; que si, au contraire, on se convertit, la terre sera féconde, et ses fruits aussi abondants qu'excellents. A ces paroles, la dame ajouta des avertissements secrets dont elle leur défendit de parler à personne, puis elle s'éleva doucement dans les airs et disparut.

Tel est le récit des bergers, et il est difficile de ne pas y ajouter foi, pour peu que l'on considère 1° qu'il est absurde de supposer qu'une dame s'est transportée dans ce désert affreux et presque inaccessible pour tromper ces

deux enfants si peu propres naturellement à servir d'instruments à sa fraude, et qu'elle ait réussi à leur faire illusion en paraissant s'élever dans les airs; 2° que ces enfants simples, ignorants et d'une intelligence très-bornée, étaient par eux-mêmes incapables d'inventer une pareille histoire; qu'interrogés chacun en particulier sur les mille circonstances du fait, jamais ils ne se sont contredits ni démentis; que, pressés, tantôt par la menace du châtiment, tantôt par l'appât de la récompense, jamais ils n'ont pu être amenés à révéler le secret confié, sinon au souverain Pontife; 3° que deux évêques de Grenoble, Mgr Philibert de Bruillard, et, après lui, Mgr Ginouilhac, ont mûrement examiné le fait et par eux-mêmes et par une Commission chargée de l'étudier à fond; que le résultat de ces recherches et de cette enquête a été une décision épiscopale publiée dans deux mandements, déclarant que l'apparition de la sainte Vierge en cette circonstance « porte en elle-même tous les caractères de la vérité, et » que les fidèles sont fondés à la croire indubitable et » certaine. »

A l'autorité de l'évêque du diocèse, vinrent se joindre les avis favorables de plus de vingt évêques de France, dont les uns autorisèrent l'érection d'églises et de chapelles sous le vocable de Notre-Dame de la Salette, les autres établirent, pour la sanctification du dimanche et la réparation des blasphèmes, une association qui produisit les plus heureux effets.

Les fidèles crurent à la parole de leurs évêques. Tout le canton de Corps se convertit; les dimanches y furent mieux observés, et les jurements et blasphèmes y devinrent plus rares. On gravit de toutes parts la montagne pour visiter la terre bénie que la Vierge avait foulée de son pied et honorée de sa présence; on emporta de l'eau de la fontaine autrefois intermittente, devenue perpé-

tuelle depuis le jour où Marie l'avait touchée; et cette eau opéra de nombreuses guérisons. Les pèlerins accoururent des lieux les plus éloignés; et, par leurs offrandes, on put construire une magnifique église avec deux vastes hôtelleries pour les voyageurs et une maison pour les missionnaires, qui mettent leur ministère à la disposition des pieux fidèles. Là, chaque année voit arriver des milliers de pèlerins; des aveugles y recouvrent la vue, des paralytiques y retrouvent l'usage de leurs membres, des malades de toute espèce y sont guéris, et emportent l'eau qui doit en guérir d'autres.

Frappés de ces faits, les missionnaires établirent une confrérie de Notre-Dame de la Salette; et Pie IX l'érigea en archiconfrérie sous le titre de *Notre-Dame réconciliatrice de la Salette*, dans le but de fléchir par Marie la colère de Dieu, de faire prier pour la conversion des pécheurs, et de faire travailler chaque confrère à sa propre sanctification. Pour atteindre ce but, Pie IX sembla vouloir réunir ici toutes les faveurs et toutes les indulgences en son pouvoir. En effet, par divers brefs, il déclare privilégié à perpétuité le grand autel de l'église; il autorise la messe *de beata* pour tous les jours de l'année, sauf les doubles de première et de seconde classe et les féries privilégiées; il accorde une indulgence plénière aux membres de la confrérie le jour de leur réception, à l'article de la mort, et, chaque année, le jour de la fête principale de la confrérie; il concède une indulgence de sept jours et sept quarantaines quatre fois par an à des jours déterminés, et soixante jours d'indulgence pour chaque œuvre de piété ou de charité. De plus, il accorde une indulgence plénière par an à quiconque visitera l'église de la Salette, autant à quiconque assistera au moins à trois exercices de la retraite prêchée par les missionnaires, et deux cents jours chaque fois qu'on assiste à un de ces exercices. Par un autre bref, les missionnaires sont auto-

risés à indulgencier les chapelets, croix et médailles, à donner le scapulaire et à solenniser chaque année le 19 septembre, anniversaire du jour de l'apparition, ou le dimanche suivant dans toutes les églises du diocèse. Enfin le souverain Pontife autorise même tous les prêtres du diocèse à célébrer la mémoire de cette apparition, *memoriam hujus apparitionis recolere*, par la récitation de l'office et la célébration de la messe du patronage de la sainte Vierge, laquelle, selon le rite romain, se célèbre le quatrième dimanche d'octobre. Rome ne pouvait témoigner plus hautement son approbation; et, après un tel témoignage, est-il un catholique qui puisse refuser son assentiment?

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE SAINT-MARCELLIN.

Cet arrondissement joint à quatorze églises sous le patronage de Marie (1) trois lieux de pèlerinage en son honneur. Le premier est Notre-Dame du Clais, dont il ne reste plus que des débris, près de Saint-André en Royans, mais dont l'histoire se conserve dans un tableau déposé à l'église de la Saône. Ce tableau porte une inscription, d'après laquelle Guillaume de Rival, prisonnier d'État à Turin, obtint sa délivrance le 8 septembre 1594, par le vœu qu'il fit à la sainte Vierge de lui faire rebâtir sa chapelle de dessus le pont de la Saône et d'y fonder une messe le jeudi de chaque semaine. Les figures des tableaux répondent à l'inscription; on y voit, dans le compartiment supérieur de gauche, Rival captif, appuyé contre les barreaux de sa prison, et dans l'attitude d'un homme qui prie et qui sans doute fait un vœu; dans le compartiment supérieur de droite, la sainte Vierge, abaissant sur lui un regard bienveillant, semble lui dire que son vœu a été exaucé, et lui montre la porte ouverte avec les trois surveillants endormis. Au milieu du tableau, on voit du Rival quittant sa prison avec le calme de la confiance en sa patronne. Du

(1) Ce sont : Tèches, Auberives, Choranches, Châtenay, Montfalcon, Viriville, Plan, l'Albene, Notre-Dame d'Armien, Serres et Nerpol, Varacieux, Fures et Quincieux.

Rival mourut à Forcalquier; et ses héritiers n'accomplirent point son vœu, ou du moins ne s'en acquittèrent que très-imparfaitement. On voit seulement, à deux ou trois cents mètres de l'endroit où était le pont, les débris d'une chapelle dédiée à Marie sous le nom de Notre-Dame du Clais.

Le second sanctuaire de l'arrondissement de Saint-Marcellin est Notre-Dame des Croix, sur la montagne de Parménie, près de Rives. Cette montagne, avec ses dépendances, appartenait autrefois au chapitre de la cathédrale de Grenoble. En 1257, le chapitre la céda à l'évêque Faucon, lequel, deux ans après, la consacra à la sainte Vierge, d'abord en lui donnant le nom de mont Sainte-Marie, ou mont Notre-Dame, dénomination qu'on changea plus tard en celui de Notre-Dame des Croix, puis en y établissant des Religieuses de l'ordre de Saint-Bruno, appelées Chartreusines, sous la condition que si, pour une raison quelconque, ces Religieuses venaient à quitter l'établissement, la propriété en reviendrait *ipso facto* à l'évêque de Grenoble.

Le plateau qui domine cette montagne était couvert de deux corps de bâtiments parallèles, séparés par un jardin, et reliés par un corridor aboutissant à la chapelle. Il s'élève de sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer; et delà, la vue se perd sur la plus riche perspective; ce qui a fait penser à quelques-uns que le nom de Parménie venait du latin *peramœnus*, qui signifie très-charmant. Malgré les agréments du site, l'évêque de Grenoble crut devoir y attacher les Religieuses par des largesses appropriées à la culture des terres dépendantes du monastère: et en conséquence, dans l'acte de fondation qui se conserve encore, il leur donna trois cents brebis, vingt béliers, dix juments, dix vaches avec leurs veaux, cinq génisses, deux taureaux et des bœufs avec trois charrues. Ce monastère s'augmenta considérablement, grâce au culte de la sainte Vierge, qui en était l'âme; et, en 1300, il comptait un

grand nombre de Religieuses d'élite, entre lesquelles Béatrix d'Ornacieux, après avoir été choisie avec deux de ses compagnes pour aller fonder un autre monastère au diocèse de Valence, mérita de faire, deux ans plus tard, une mort sainte, que le ciel honora de miracles aussi nombreux qu'éclatants. En 1400, ces Religieuses s'étant sauvées de Parménie pour échapper aux dangers dont les menaçaient les troupes du prince d'Orange qui ravageaient tout le pays, l'évêque de Grenoble rentra en possession de la sainte montagne, et la céda au chapitre, qui n'en prit aucun soin, de telle sorte que la chapelle demeura ouverte à tous les animaux qui allaient paître sur la montagne, et que le couvent devint le repaire d'un farouche lieutenant du baron des Adrets. Vers l'an 1660, une simple bergère, connue dans l'histoire sous le nom de sœur Louise, qui faisait paître ses troupeaux sur la montagne de Parménie et allait passer en prière, devant l'autel solitaire de l'église abandonnée, tous ses moments libres, se sentit fortement inspirée de relever le sanctuaire de la Mère de Dieu. Cette pauvre ignorante, qui ne sut jamais lire, mais qui fut très-savante dans les voies de Dieu, en alla demander l'autorisation à Mgr le Camus, alors évêque de Grenoble. Celui-ci la renvoya comme une visionnaire, en lui disant de revenir dans un an. Au bout de l'année, Louise revient. Monseigneur, dit-elle, permettez-moi de bâtir une chapelle; c'est la volonté de Dieu. — Et comment le savez-vous? — Par de fréquentes inspirations, qu'il n'est pas en mon pouvoir d'éloigner depuis plusieurs années. — Allez et priez encore, lui dit-il en la congédiant. Quelque temps après, il la mande. Eh bien! lui dit-il, voulez-vous toujours bâtir une chapelle à Parménie? — Oui, Monseigneur, réplique la sainte fille. — Mais combien avez-vous? — Monseigneur, dit-elle en montrant un liard, voilà tout mon argent. — Allez, lui dit le prélat, bâtissez avec cette

somme. Sœur Louise se met aussitôt en quête, recueille peu d'argent, beaucoup d'affronts, s'établit sur la montagne dans une demeure dont les murs sont des genêts et la couverture de la paille, et prie un prêtre, le curé de Voreppe, de la prendre sous sa direction. Comme celui-ci lui objectait qu'il n'en avait pas le temps : Monsieur, reprit-elle, je ne vous demande qu'un quart d'heure tous les trois mois, une heure par an. Le curé se prête à un désir si modéré; et forte de ce secours, avec plus de confiance en Dieu que d'écus dans sa bourse, Louise fait commencer les constructions. Elle continue sa quête et parvient à relever d'abord la chapelle de la sainte Vierge sous le vocable de Notre-Dame des Croix, puis une partie des anciens bâtiments, en les disposant de manière à y recevoir des personnes de l'un et de l'autre sexe, pour y faire des retraites spirituelles sous la direction d'un saint prêtre, M. l'abbé Roux, du diocèse de Vienne, qu'elle s'était adjoint pour ses œuvres, de l'agrément de l'évêque. Les constructions s'achèvent et les retraites commencent. Mgr le Camus, informé par la renommée des merveilles qui s'opéraient à Parménie, voulut venir voir les choses de ses propres yeux ; et, émerveillé de ce qu'il vit, il prit cette solitude en telle affection, qu'il la bénit solennellement, et y établit canoniquement des retraites spirituelles dont il dressa lui-même le règlement. Au moment de son départ, l'évêque dit à Louise : Adieu, ma sœur, priez pour moi. — La qualité de sœur que vous me donnez, reprit Louise dans son patois, m'enhardira à vous aller féliciter l'année prochaine de ce que j'ai le pressentiment qui vous arrivera à tel jour qu'aujourd'hui; et en effet, à pareil jour, l'année suivante, Mgr le Camus recevait du Pape le chapeau de cardinal. Dès lors, les hommes et les femmes affluèrent à Parménie, pour y faire des retraites sous la direction de M. Roux, et tout s'y passait d'une manière si édifiante que le cardinal le Camus, entendant

29.

raconter un prodige arrivé à un autre sanctuaire de la sainte Vierge, s'écria : C'est à Parménie que se font les miracles; là les âmes se convertissent et les femmes se taisent. Le successeur du cardinal, Mgr de Montmartin, n'estima pas moins Parménie; il était touché jusqu'aux larmes du spectacle de ces pieuses retraites; et son bonheur fut d'y revenir le plus souvent possible. Le vénérable abbé de la Salle, fondateur des Frères des écoles chrétiennes, y vint lui-même faire une retraite, et fut si édifié de ce qu'il y vit qu'il voulait s'y fixer pour toujours. La sœur Louise s'y opposa, disant que sa place était avec ses frères dont Dieu l'avait chargé. Le saint homme obéit à celle qu'il appelait *un ange de la terre revêtu de la faiblesse du sexe;* mais il ne cessa le reste de ses jours de prendre conseil d'elle dans ses plus grandes difficultés. C'était, en effet, une âme d'un discernement parfait, au-dessus de son sexe et de sa condition. Que pensez-vous de madame Guyon? lui demanda un jour le cardinal le Camus. — Cette dame est trompée, répondit-elle, et en trompera beaucoup d'autres. Un autre jour, plusieurs ecclésiastiques lisant devant elle le livre de Quesnel et en faisant l'éloge : Messieurs, dit-elle, ne vantez point tant ce livre; il causera bien du désordre dans l'Église et dans le monde. Tous les jours, ses soupirs s'élevaient vers le ciel : Ah! que ne suis-je toute brûlée de l'amour de mon Dieu!... et, saisissant son crucifix, elle le contemplait longtemps, puis le couvrait de ses plus tendres baisers. Enfin le 22 janvier 1727, de grand matin, elle se fit laver le visage et les mains, et mettre du linge blanc, après quoi elle s'écria : Allons, allons. — Et où, ma sœur? — Au ciel, dit-elle avec transport; et à l'instant elle expira.

Les retraites spirituelles fondées par cette sainte fille, sous le patronage de Marie, ne cessèrent de se faire quatre fois par an, dans l'avent, dans le carême, de l'Ascension

à la Pentecôte et à la fête de l'Exaltation de la sainte croix. Elles étaient dirigées par M. l'abbé Roux, qui résida pendant trente ans à Parménie, en descendit une seule fois pour se faire traiter à l'hôpital de Voreppe, et remonta bien vite à sa chère solitude, où il mourut, après être allé se prosterner devant l'autel, pieds nus et la corde au cou. Car, s'écriait-il, baigné de larmes, je ne mourrai pas seul, toutes les âmes qui se sont adressées à moi vont paraître avec la mienne au jugement de Dieu; et il va m'être demandé si je les ai dirigées comme il fallait.

Après M. Roux, d'autres prêtres habiles dirigèrent Parménie et ses retraites jusqu'à la révolution de 93. Vendu alors comme tous les biens ecclésiastiques, l'établissement fut acheté par l'abbé Marion, qui en fit comme le foyer du schisme connu sous le nom de la Petite-Église, et s'associa un marchand de vin de Lyon, qui, se donnant comme prophète, et venant y pérorer quatre fois l'an, s'attacha jusqu'à dix mille adhérents. Après que l'abbé Marion fut mort et que le prophète eut été, pour ses méfaits, condamné à la détention, une pauvre villageoise, nommée Rosalie, héritière du zèle intrépide de la sœur Louise, quêta de toutes parts pour racheter la sainte montagne, et remit le tout entre les mains de l'évêque, Mgr Philibert de Bruillard. Ce prélat, joignant ses propres deniers aux offrandes recueillies, racheta en effet l'église, le cloître et leurs dépendances, en fit don au diocèse et en confia le service à divers directeurs qui se succédèrent jusqu'en 1856, où Mgr Ginouilhac remit l'établissement aux Religieux Bénédictins du mont Olivet, pour y fonder un monastère de leur ordre.

Notre-Dame de l'Osier, dans la paroisse de Vinay, n'est guère moins célèbre que Notre-Dame des Croix à Parménie. Son origine remonte au temps de la Réforme. Alors un laboureur obscur, nommé Port-Combet, qui, en se jetant dans le calvinisme, en avait adopté la haine fanatique

contre le culte de la sainte Vierge, voulut, le 25 mars 1649, faire acte public d'insulte à ce culte, en allant travailler aux champs contre la loi de l'Église qui défendait alors, à pareil jour, toute œuvre servile. En conséquence, muni d'une serpe et d'une échelle, il va couper les branches d'un osier assez élevé; mais, à mesure qu'il les coupe, ses mains et ses habits se couvrent de sang. Épouvanté du fait, il examine ses mains, et n'y voit aucune blessure. Il appelle sa femme, lui fait couper quelques branches, et aucun sang ne jaillit. Il reprend sa serpe, donne quelques coups, et le sang jaillit de nouveau. Sur son invitation, deux voisins viennent frapper à leur tour, et aucun sang ne jaillit encore. Il recommence à couper, et le sang jaillit, pour la troisième fois, avec plus d'abondance. A la nouvelle de cet événement, qui se répandit dans tous les environs, les curieux accoururent de toutes parts; l'autorité civile et l'autorité ecclésiastique constatèrent les faits par une enquête, et les fidèles vinrent prier devant l'osier miraculeux. Port-Combet, pendant la nuit, vint lui-même s'y prosterner en prière; et, depuis l'événement, il ne parla plus de la sainte Vierge qu'avec vénération; mais cependant il ne se déclarait point pour le catholicisme, effrayé qu'il était par les menaces que lui faisaient les calvinistes, s'il avait le malheur d'abjurer. Sept ans s'étaient écoulés depuis le prodige, lorsque, vers le milieu de mars 1656, en labourant son champ, il aperçoit, à peu de distance, une dame d'une grandeur et d'une majesté saisissantes, vêtue de blanc et recouverte en partie d'un manteau bleu; elle s'approche, entre en conversation avec lui, et le presse de se convertir. Il n'ose se décider, pique ses bœufs et veut continuer son sillon, pour échapper à des sollicitations qui l'importunent. La dame, du simple geste d'une main menaçante, arrête les bœufs, lui annonce sa mort prochaine avec les châtiments épouvan-

tables qui l'attendent dans une autre vie, s'il ne se convertit; puis, lui tournant le dos, elle s'éloigne. Celui-ci, comprenant enfin le crime d'une résistance si obstinée, laisse là sa charrue, court après la dame, lui tend les bras et la supplie de l'écouter. Après un certain temps, la dame s'arrête, se tourne vers lui comme pour l'attendre, puis s'élève dans les airs et disparaît. Port-Combet tombe à genoux; et, ne doutant pas un instant que ce ne soit la sainte Vierge qui lui a apparu, il prend la ferme résolution de se convertir. En effet, de retour à la maison, se voyant saisi d'une maladie violente, et comprenant que, selon la prédiction qui lui avait été faite, sa fin était proche, il abjura publiquement toutes ses erreurs, se confessa et communia. Quand il se vit près de mourir, il protesta avec énergie, devant grand nombre de témoins, qu'il n'avait dit que la vérité en rapportant soit le miracle de l'osier, soit l'apparition de la Vierge, et demanda d'être enterré au pied de cet arbre. Son désir fut satisfait; on l'enterra à côté de l'osier; on y éleva, en même temps, une croix, avec grande solennité, pour donner à ce lieu un caractère religieux et sacré. Les fidèles le comprirent ainsi, et la foule s'y porta bientôt en pèlerinage. On les voyait coller leurs lèvres tantôt sur l'arbre d'où le sang avait coulé et qu'ils appelaient l'arbre chéri de Marie, tantôt sur la croix, et chacun emportait quelques grains de la terre qu'ils supposaient avoir été imbibée du sang miraculeux. La nécessité de substituer à la croix un oratoire ne tarda pas à se faire sentir; et, en 1657, on éleva cet oratoire en y renfermant l'osier, et y plaçant un autel pour y célébrer les saints mystères. Une année s'était à peine écoulée, que le concours des peuples croissant de jour en jour, il fallut de nouveau substituer à l'oratoire une vaste chapelle qu'on appela l'église de Notre-Dame de l'Osier. On y attacha d'abord un chapelain pour la desser-

vir; et bientôt il en fallut plusieurs. L'évêque de Grenoble, voyant cet immense concours, y réunit les meilleurs prêtres de son diocèse, dans le double but de satisfaire la piété des pèlerins, et de préparer aux saints ordres, par l'étude de la théologie et les exercices spirituels, les jeunes lévites de son diocèse qu'il y rassembla sous la conduite de ces hommes de Dieu. Mais les pèlerins absorbant tout le temps des directeurs et des professeurs, l'évêque comprit que l'éducation de ses clercs était incompatible avec la charge du pèlerinage. En conséquence, il rappela à Grenoble maîtres et élèves, et confia aux Religieux Augustins de Vinay le service de Notre-Dame de l'Osier. Ceux-ci firent ce service, en effet, pendant plus d'un siècle, à la grande édification des peuples, à la gloire toujours croissante du nouveau sanctuaire, encouragés sans cesse à la bonne œuvre par le grand nombre de miracles qui se succédaient pour ainsi dire continuellement sous leurs yeux. La révolution de 93 put seule leur faire quitter ce saint asile; et, dès le lendemain de leur départ, les vases précieux, les superbes ornements, les magnifiques reliquaires dont la générosité des fidèles avait enrichi ce sanctuaire, les *ex-voto* et les mille autres témoignages de la reconnaissance publique, tout fut pillé, brûlé ou mis en pièces, sauf la statue de Notre-Dame et les restes de l'osier que l'adresse des habitants put dérober à l'impiété des dévastateurs.

Mais quoique ce saint temple, témoin de tant de merveilles, fût dépouillé de son ancienne splendeur, quoique les portes mêmes en fussent fermées et la statue absente, les peuples ne continuèrent pas moins à y venir en pèlerinage. Les larmes aux yeux, ils priaient à la porte *la bonne Vierge qui avait apparu au pauvre laboureur*, et levaient vers elle des mains suppliantes. A la réouverture des églises, on replaça sur son autel Notre-Dame de l'Osier; et aussitôt le mouvement des peuples vers le

sanctuaire béni recommença avec d'autant plus d'ardeur qu'il avait été plus comprimé. Ils se pressaient autour de l'image de Marie, ils lui rappelaient avec une simplicité touchante ses anciennes bontés. Mais, hélas ! il n'y avait de prêtres, ni pour recevoir leurs offrandes et être auprès de Marie les interprètes de leurs vœux, ni pour offrir le saint sacrifice, ni pour les absoudre et leur donner le pain des anges. Cet abandon en découragea plusieurs; et le zèle du pèlerinage se ralentit. Pour remédier au mal, l'évêque de Grenoble fit ériger en succursale Notre-Dame de l'Osier, et put ainsi y placer un prêtre. Ce prêtre seul ne suffisant pas aux besoins, il le remplaça, en 1834, par les oblats de Marie Immaculée, qui donnèrent bientôt un nouveau lustre au pèlerinage, en agrandissant considérablement l'église et la décorant avec goût. Ils placèrent à gauche, en entrant vers le chœur, la statue de Notre-Dame de l'Osier, entourèrent d'un cercle protecteur l'endroit où fut autrefois cet osier, et enchâssèrent les restes de l'arbre miraculeux. Les peuples, heureux de voir ainsi honoré ce qu'ils respectaient et ce qu'avaient respecté leurs pères, revinrent nombreux à l'antique pèlerinage; ils entourèrent la statue de Notre-Dame d'*ex-voto*, témoignages de leur reconnaissance pour les grâces qu'ils y recevaient; et, après avoir prié sur le lieu même qui avait produit l'osier et devant la châsse qui en conservait les restes, ils allaient prier encore à la chapelle bâtie près de là, à l'endroit même où la Vierge avait apparu. Cette chapelle, qu'on appelle de Bon-Rencontre, leur est d'autant plus chère qu'on l'a parfaitement restaurée et surmontée d'une tour colossale au sommet de laquelle on a placé une belle statue de la Vierge. Près de vingt-cinq mille pèlerins assistèrent en 1856 à la bénédiction de cette tour (1).

(1) Voyez le *Pèlerinage à Notre-Dame de l'Osier*, par le P. Dassy, des oblats de Marie.

CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS DE VIENNE ET DE LA TOUR-DU-PIN.

L'arrondissement de Vienne compte jusqu'à vingt-trois églises ou chapelles sous le vocable de Marie (1), et, entre ces églises, nous remarquons Notre-Dame du Mont sur la paroisse de Gillonnay, et Notre-Dame de l'Isle au canton de Vienne. Notre-Dame du Mont, chapelle fort ancienne, élevée par la reconnaissance d'un grand seigneur que l'invocation de Marie avait sauvé d'une mort imminente, est depuis longtemps un lieu de pèlerinage pour les paroisses voisines. Avec l'autorisation de Mgr l'évêque de Grenoble, elle a pris, depuis quelques années, le vocable de Notre-Dame de la Salette. Notre-Dame de l'Isle, sur la paroisse Saint-Maurice, à Vienne, est également en grande vénération parmi tous les habitants; et le dimanche 29 août 1858 en offrit une preuve éclatante, digne des plus beaux jours de l'illustre Église de Vienne. Ce jour-là, on voulut

(1) Ce sont : au canton de Villeurbanne, Vaulx-en-Velin, et la chapelle de Sains-Fons; au canton de la Verpillière, Colombier, Crachier, et Notre-Dame de la Salette à Meyrié; au canton de Saint-Symphorien, Feyzin et Notre-Dame des Mariniers; au canton de Saint-Jean-de-Bournay, Beauvoir-de-Marc et Écloses; au canton de Roussillon, Bougé et Cheysieux; au canton de Meyzieux, Chavanos et Pusignan; au canton de Heyrieux, Heyrieux; au canton de Beaurepaire, Poursieux; au canton de Saint-André-le-Bas, Septême, Notre-Dame de Seyssuel et la chapelle de Mons; au canton de Vienne, Eyzin et Notre-Dame de l'Ile; enfin au canton de la Côte Saint-André, Ornacieux, et Notre-Dame du Mont sur la paroisse de Gillonay.

faire hommage à la chapelle d'une gracieuse statue de la Vierge immaculée, et accompagner cette offrande d'une haute manifestation de dévouement à Marie. En conséquence, on organisa une procession longue de trois kilomètres sur deux lignes serrées, entremêlée de riches bannières et d'oriflammes aux diverses couleurs; et, au milieu de cette immense procession, s'avançait un char triomphal richement décoré, portant la statue de la Vierge sans tache. Les chants les plus harmonieux redisaient, tout le long de la route, les grandeurs de la Mère de Dieu et le dévouement de toute l'assistance. Arrivé à sa chapelle, on l'installa dans son trône, à la grande joie d'au moins six mille personnes présentes à la cérémonie (1).

Si l'arrondissement de la Tour-du-Pin ne compte que dix-sept églises ou chapelles sous le vocable de Marie (2), par conséquent moins que celui de Vienne, il en est dédommagé par le nombre de ses lieux de pèlerinage. Le premier est Notre-Dame de la Grotte sur la paroisse de la Balme. C'est une chapelle fort simple dans une grotte qui est une des plus curieuses merveilles de la nature. Là, on honore Marie sous le titre de Notre-Dame des Consolations et du soulagement des âmes souffrantes. Le second est Notre-Dame de la Milin, à Burcin. Il s'y rend ordinairement de nombreux pèlerins. Enfin sur la colline qui domine la paroisse de la Tour-du-Pin et les contrées environnantes, la piété des peuples a élevé, le 31 mai

(1) *Rosier de Marie*, t. IV, p. 468.

(2) Ce sont : la Tour-du-Pin, la chapelle de la Tour, au canton de la Tour-du-Pin; Jailleu, au canton de Bourgoing; Aunoisin, Trept et la Balme, au canton de Crémieux; Chabons, Notre-Dame de la Milin et Notre-Dame de la Salette de Bevenais, au canton de Grand-Lemps; Curtin et Sermilieux, au canton de Morestel; les Abrets, Corbelin, Romagneu, et Notre-Dame de la Salette d'Avau, au canton de Pont-de-Beauvoisin; Merlos, au canton de Geoire; et Chassignieu, au canton de Virieu.

1858, une statue de la Vierge immaculée. Plus de trois mille personnes assistaient à la cérémonie; et leur tenue religieuse, leurs chants d'allégresse, les bannières et les oriflammes flottant de toutes parts, révélaient la joie que tous éprouvaient de fêter une mère chérie. A la chute du jour, cette joie se révéla de nouveau par une illumination spontanée et générale, accompagnée de feux d'artifice, de chandelles romaines et de flammes de Bengale (1).

(1) *Rosier de Marie*, t. IV, p. 245.



DIOCÈSE DE SAINT-CLAUDE[1].

Nous partagerons en trois chapitres ce que nous avons à dire sur ce diocèse. Dans le premier, nous verrons les arrondissements de Saint-Claude et de Dôle; dans le second, l'arrondissement de Lons-le-Saulnier, et dans le troisième, l'arrondissement de Poligny.

(1) Nous devons les renseignements sur ce diocèse : 1° au zèle de M. l'abbé de Fontenelle; 2° à l'empressement du clergé à repondre à l'appel qui lui a été fait.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS DE SAINT-CLAUDE ET DE DÔLE.

Si l'arrondissement de Saint-Claude offre peu de matière à l'histoire du culte de la sainte Vierge, il n'en est pas moins dévoué à la Mère de Dieu. Ses onze églises consacrées sous son vocable en sont une première preuve (1). Mais l'an 1855 nous en fournit une preuve plus frappante encore. Pie IX venait de proclamer le dogme de l'Immaculée Conception. A la première nouvelle d'un événement si cher à tous les cœurs qui aimaient la sainte Vierge, que fait, dans cet arrondissement, une seule petite paroisse de deux cents âmes, appelée Château-des-Prés? Dans l'enthousiasme de sa joie, elle dresse sur le sommet d'un rocher, élevé de cent cinquante mètres au-dessus du sol, une statue dorée de la Vierge immaculée, haute de six mètres, et fait graver sur le piédestal deux dates également chères à la religion et à la France, et l'une et l'autre glorieuse à Marie, savoir : le 8 décembre 1854, jour de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, et le 8 septembre 1855, jour de la prise de Malakoff. Ce n'est pas tout : le monument élevé, il faut ouvrir un chemin commode pour attirer les pèlerins au haut du rocher ; et la paroisse qui a épuisé ses ressources pour la statue ne peut

(1) Ce sont : Cinquétral, Lavans, Saint-Lupicin dans le canton de Saint-Claude ; les Bouchoux, Etival, les Hautes-Molesmes et Meussia dans le canton des Bouchoux ; Morez et le Bois-d'Amont dans le canton de Morez ; l'abbaye du Grandvaux et Château-des-Prés dans le canton de Saint-Laurent.

en faire les frais. Chose admirable! les femmes se chargent de l'entreprise. Il est vrai que, tout le jour, elles sont occupées à leurs travaux habituels qu'elles ne peuvent interrompre; mais pour l'amour de la sainte Vierge, elles peuvent sacrifier leur sommeil; et elles le sacrifient, pendant quinze nuits de suite. A la clarté de la lune, elles travaillent à creuser un chemin dans le rocher; et quand minuit sonne à l'église de la paroisse, elles se reposent quelques instants pour saluer la nouvelle journée, en chantant en chœur des cantiques à la Reine du Ciel (1).

L'arrondissement de Dôle est plus riche en monuments. Il compte non-seulement vingt-cinq églises sous le patronage de Marie (2), mais encore plusieurs sanctuaires ou images de la Vierge, pour lesquelles il professe la plus haute vénération. C'est d'abord la belle église de Notre-Dame de Dôle, qui porte le vocable de la Nativité; c'est ensuite, au faubourg de Dôle, Notre-Dame de Parisot, chapelle bâtie vers l'an 1304, peu après le temps où fut fondé le chapitre de Dôle, qui s'en estimait propriétaire. Probablement cette chapelle fut érigée pour servir à la léproserie établie en cet endroit depuis 1189, époque où, à la suite des croisades, la lèpre se multiplia tellement en Europe, qu'une léproserie était attachée presque à chaque ville, et qu'on en comptait, en 1225, jusqu'à deux mille en France et dix-neuf mille dans la chrétienté, selon le

---

(1) *Rosier de Marie*, t. I, p. 437.

(2) Ce sont : Notre-Dame de Dôle, Notre-Dame de Parisot et Goux dans le canton de Dôle; Annoire, Longwy dans le canton de Chemin; le Deschaux, Rahon, Villers-Robert dans le canton de Chaussin; la Chassagne dans le canton de Chaumergy; Courtefontaine dans le canton de Dampierre; Gendrey, Auxange, Vitreux dans le canton de Gendrey; Falletans, Vriange dans le canton de Rochefort; Champagney, Montmirey-le-Château, Mutigney, Offlanges dans le canton de Montmirey-le-Château; Mont-sous-Vaudray, Vieilleloye dans le canton de Montbarrey.

calcul de Matthieu Paris. Pendant le quatorzième siècle et les quatre suivants, le culte de Notre-Dame de Parisot attira grand nombre de pèlerins, qui offraient à la Vierge non-seulement des cierges, mais des cœurs en or et en argent et autres présents. Le clergé, la noblesse, le parlement, l'université, la garnison, tous les habitants de Dôle et des environs se pressaient autour de la statue vénérée; on y faisait des neuvaines; on y répandait son image pour dilater son culte. La guerre de 1636 eut beau détruire l'église, le chapitre, en 1672, la releva, autorisé par une délibération du conseil de Dôle, qui se lit encore à la bibliothèque de la ville. Lorsqu'en 1674 Louis XIV vint s'emparer de la Franche-Comté, on transporta la statue de Notre-Dame de Parisot dans l'église paroissiale pour la soustraire aux outrages des soldats; et en 1676, on la remit à son ancienne place. L'année suivante, la vénération qu'on lui portait inspira de fonder six messes par an en son honneur, au prix de cent francs. Cette vénération s'accrut encore, le 7 mars 1681, en voyant un enfant mort-né ressusciter à ses pieds, de telle sorte qu'après la constatation du fait par enquête, on donna à la Vierge le nom de Dame de Bon-Secours; et on lui éleva une chapelle, dont, en 1687, on fit la consécration solennelle avec grande pompe. On la porta ensuite en procession de l'église à la chapelle, et on lui assigna un chapelain. En 1693, le Saint-Siége ayant accordé une indulgence de sept ans à gagner le jour de la Visitation, le chapitre prit la détermination d'y aller chaque année en procession le 2 juillet. On y allait, de même, le mardi de Pâques et en 1698, on y ajouta une troisième procession pour y transporter les reliques de sainte Célestine, martyre, que Rome avait envoyées à ce béni sanctuaire.

Telle était la dévotion des pèlerins pour Notre-Dame de Parisot, qu'avec leurs offrandes seules on put, en 1714,

en refaire le retable; en 1718, réparer la chapelle tout entière; et qu'en 1721 et 1724, elle fut désignée comme station pour gagner les indulgences du jubilé. En 1749, la sainte chapelle reçut encore un don de 600 francs pour son entretien et sa décoration; et en 1750, le chapitre y nomma un administrateur, qu'il chargea de dresser l'inventaire des titres, ornements, chasubles et autres effets mobiliers. Toutes les années suivantes, le culte de Notre-Dame de Parisot se soutint, dans toute sa ferveur, jusqu'en 93. A cette époque malheureuse, la chapelle fut pillée, mise en vente et démolie. La statue vénérée allait aussi être profanée et détruite, lorsqu'un pauvre vieillard, par une nuit obscure, ayant conduit à la porte de la chapelle sa voiture chargée d'un tonneau défoncé, en enleva la sainte image, la mit dans ce tonneau, l'amena à sa maison et l'y tint cachée pendant toute la tourmente. Ce bon vieillard remit la statue, en 1806, à l'église de l'hôpital général; et c'est là qu'elle repose aujourd'hui. Cette statue, haute de deux pieds, et en pierre tendre, était, au moment des premières réparations, assez grossièrement faite; et les bords seuls de son manteau portaient une lisière en dorure, qui indiquait le quatorzième ou le quinzième siècle. Après une seconde réparation qui en détruisit le type primitif, on la plaça dans une niche fermée par une glace, où quelques-uns vont encore demander un temps favorable pour les biens de la terre, ou prier pour la conservation de leurs enfants.

Notre-Dame de Parisot n'est pas la seule image de Marie que la ville de Dôle ait pu soustraire au désastre des guerres et des révolutions; elle a encore pu conserver les deux images miraculeuses de la sainte Vierge dont parlent Boivin dans l'histoire du siége de Dôle et le Père de Saint-Jacques, prieur des Carmes, dans la vie de Jeanne Berrua, supérieure des Carmélites. Selon ces historiens, ces deux

images se vénéraient dans l'église des Carmélites de Dôle; l'une sur l'autel, l'autre à côté avec un cierge continuellement allumé, en raison des miracles « que Dieu avoit » plusieurs fois opérés en faveur du portrait de sa sainte » Mère ». Pendant le siége de la ville, en 1636, par le prince de Condé suivi d'une armée de vingt-huit mille hommes, deux jeunes écoliers de treize à quatorze ans, l'un fils de l'auditeur de la chambre des comptes Moréal, l'autre fils de l'avocat Baquet, priaient très-dévotement, à genoux et recueillis, sur le marchepied de l'autel, lorsqu'une bombe, lancée par les assiégeants, tombe tout à coup, et faisant explosion, brise en mille morceaux, et l'autel, et le tabernacle, et les boiseries, et la balustrade. Parmi tout ce bouleversement, les deux jeunes gens demeurèrent sains et saufs, sans la moindre lésion; et tandis que tous les tableaux exposés dans l'oratoire furent mis en pièces, les deux images de Marie furent seules épargnées. Depuis lors, ces deux images ont toujours été en grande vénération; elles se conservent, l'une dans la maison de la Providence, l'autre dans la chapelle de la Congrégation des filles de service; et toutes les deux viennent d'être restaurées.

Si maintenant nous sortons de la ville de Dôle, nous trouvons à Goux non-seulement l'église paroissiale sous le vocable de l'Assomption, mais encore et surtout Notre-Dame du Mont-Rolland, un des plus anciens sanctuaires de la chrétienté dans les Gaules, temple vénérable où, pendant plus de quatorze siècles, la sainte Vierge a reçu les hommages de tant de pèlerins, et de la Franche-Comté, et de la Bourgogne, et des contrées plus éloignées. La position de cette chapelle est admirablement choisie : elle est située sur une colline, qui tire son nom du neveu de Charlemagne, Rolland, ce chevalier aussi célèbre par sa piété envers Marie que par sa valeur, colline curieuse qui do-

mine un des plus vastes horizons que l'œil puisse embrasser. Au couchant, la Bourgogne; au nord, les montagnes de Langres; au midi, les Cévennes; à l'orient, les montagnes de la Suisse et de la Savoie, et au-dessus d'elles les grandes Alpes, le Saint-Gothard, le Simplon, le Saint-Bernard et le mont Blanc. La tradition attribue la fondation de la chapelle érigée en ce lieu à saint Lin, que saint Pierre avait envoyé évangéliser la Franche-Comté : ce qu'il y a de certain, c'est qu'en l'an 380 de l'ère chrétienne, saint Martin, dans un voyage qu'il fit chez les Éduens, au rapport de Sulpice Sévère, consacra un autel à la Mère de Dieu sur cette montagne. Les archives de la chambre des comptes de Dôle l'affirment, ainsi que les mémoires historiques de Louis Golut sur la ville de Dôle. Nous savons d'ailleurs le fait par un parchemin trouvé dans l'autel, lorsqu'on le fit réparer, et qui contenait ces mots : *Martinus episcopus Turonensis me consecravit.* Si la guerre de 1646 a détruit cette précieuse inscription, nous avons le témoignage de M. de Broissia, juge à Besançon, qui déclara tenir de la bouche même du suffragant de l'archevêque de Besançon, que ce prélat l'avait vue de ses propres yeux. La statue vénérée dans cette antique chapelle était une statue haute de deux pieds, assise dans un trône avec l'Enfant Jésus sur son sein. En 1651, dom Gody(1) disait qu'elle était de bois, mais si vermoulue de vieillesse qu'on avait remplacé par du carton les parties que la pourriture en avait détachées, et couvert ce carton d'une toile plâtrée; qu'elle portait une couronne de fer doré, un habit à fond d'or chargé de fleurs de lis d'azur et de diverses pierreries, avec un grand cristal sur la poitrine et entre les épaules. Depuis deux siècles que dom Gody écrivait ces choses, la statue n'a guère subi d'autre changement que la

(1) *Histoire de l'antiquité et des miracles de Notre-Dame du mont Rolland*, liv. II, c. II.

substitution d'une couronne d'argent surmontée de fleurs artificielles à la couronne de fer doré.

L'an 778, le fameux Rolland allant, d'Aix-la-Chapelle en Espagne, combattre les Sarrasins, passa à Dôle, attiré par le bruit des miracles qui s'opéraient à la chapelle de la sainte colline, et par le désir de prier devant l'autel qu'avait consacré saint Martin. Frappé de la dévotion des peuples à ce sanctuaire, il y fonda un prieuré de Bénédictins; et pour consacrer la mémoire de sa visite et de ses libéralités, non-seulement on lui éleva dans la suite une statue gigantesque haute de neuf pieds, avec cette inscription : *Virginis servus ex veteri novus hujus cœnobii fundator*, mais encore le mont prit dès lors le nom de Mont-Rolland. Au douzième siècle, les Bénédictins, ne pouvant que difficilement se procurer sur la montagne les choses nécessaires à la vie, transférèrent leur communauté à Jouhe, ne laissant à Mont-Rolland qu'un Religieux, auquel on envoyait, tous les samedis et jours de fête de la Vierge, le nombre de Religieux suffisant pour satisfaire la dévotion des pèlerins. Ce secours en effet était bien nécessaire; car les Mémoires historiques sur la ville de Dôle racontent qu'on trouverait difficilement dans les Gaules un sanctuaire fréquenté. Aussi les Bénédictins transformèrent la chapelle primitive en une église longue de cent vingt pieds sur soixante-dix de large, dont le grand autel était consacré à la Vierge et à son image miraculeuse, deux autres dédiés l'un à saint Jean-Baptiste, l'autre à saint Martin; et le quatrième, le plus ancien de tous, celui que saint Martin avait consacré sous l'invocation de Marie, fut placé, pendant longtemps, au milieu de la chapelle suivant l'antique usage, puis adossé à un pilier du côté de l'épître. C'était là comme le rendez-vous religieux de tout le pays et des contrées même éloignées; et chacun aimait à y laisser les témoignages de sa reconnaissance. De là ces murs tapis-

sés d'*ex-voto* de toute espèce : ici des drapeaux de guerre usés de vieillesse, des *labarum*, des boucliers et armes diverses; là de grandes statues de cire, des bougies offertes par les villes de Dijon, d'Auxonne, de Seurre, de Bellegarde, de Saint-Jean d'Aulne, aussi longues que le pourtour de leur enceinte; ailleurs des chaînes, des potences, des tableaux, des robes de drap d'or et autres étoffes précieuses destinées à revêtir les saintes images, de beaux calices, des cœurs d'argent, des croix et des chaînes d'or et d'agate, des couronnes d'or fin, de riches chasubles, de gracieux parements d'autel et des missels magnifiquement reliés. De là aussi ces fondations faites par les princes et les particuliers. En 1324, la reine de France, Jeanne, comtesse de Bourgogne, y fonde trois grand'messes par semaine, « pour le remède de son âme, dit-elle dans l'acte » de fondation, et des âmes de ses antécesseurs ». Le 1er décembre 1357, Marguerite, comtesse de Bourgogne, y fonde une messe annuelle au grand autel. Le 3 décembre 1362, Othes de Grançon donne au prieur de Jouhe soixante sous par an, pour faire brûler nuit et jour deux lampes devant Notre-Dame de Mont-Rolland. En 1363, la comtesse Marguerite fait une seconde fondation : c'est une messe quotidienne, avec une messe chantée le samedi; ce qui valut tant de bénédictions à sa famille, qu'en 1386, son gendre Philippe le Hardi vint à Mont-Rolland en remercier la sainte Vierge. Le 30 avril 1395, Jean de Vienne, amiral de France, donne au prieur de Jouhe pour le gardien de Mont-Rolland la troisième partie des dîmes qu'il avait dans les villages de Vieille-Verge et de Soissons, terres dépendantes de sa seigneurie de Pontailler. Le 16 octobre 1433, Philippe le Bon, « pour la grande et fervente » dévotion qu'il avoit à la glorieuse Vierge Marie, Mère » de notre benoît Créateur et Rédempteur, par l'interces- » sion de laquelle il avoit été aidé aux affaires, et en signe

» de reconnoissance », fonde, à Mont-Rolland, une messe quotidienne perpétuelle, pour être dite à l'aube du jour, précédée de l'office de Notre-Dame, chantée *à notes* solennellement au grand autel, et annoncée par une des plus grosses cloches. Le prince exige aussi que les samedis et fêtes de Notre-Dame, le Prieur et les Religieux de Jouhe célèbrent eux-mêmes la messe, chantent les vêpres avec le *Salve, Regina*, tiennent deux lampes d'argent, fournies par lui, allumées nuit et jour devant la sainte image. Enfin, en 1454, il fait don d'une lampe en or, du poids de deux marcs, et ajoute cent écus d'or pour l'alimenter d'huile. Ce pieux prince ne s'en tint pas à toutes ces fondations. On le voit, en 1440, prescrire à son bailli de Dôle de veiller à ce que les marchands qui venaient des villes voisines vendre des cierges aux portes de la chapelle, ne fraudent pas sur la qualité et le poids de ces cierges, dont la moitié de la valeur était envoyée à Rome pour faire la guerre *aux Turcs et autres mécréants*, dit l'arrêt du prince. En reconnaissance de ce zèle si attentif, le Pape accorda à Mont-Rolland plusieurs indulgences, à condition que la moitié des aumônes faites par ceux qui gagneraient ces indulgences serait affectée à la réparation et à l'agrandissement de la chapelle, et l'autre moitié envoyée à Rome pour la guerre contre les Turcs.

Tant de dons, de fondations et d'indulgences prouvent évidemment que beaucoup de miracles s'opéraient à Notre-Dame de Mont-Rolland. Car tant de largesses et de confiance seraient chose inexplicable, si la sainte Vierge ne les eût provoquées par des faveurs extraordinaires. Dom Gody, dans son Histoire de Notre-Dame de Mont-Rolland, fait un si long dénombrement de tous ces miracles, accompagné des dépositions des témoins, que nous ne pouvons les relater ici. Ce sont des guérisons de maladies incurables, des renaissances d'enfants mort-nés, l'expulsion des

esprits frappeurs du château de Parthey; c'est encore, en 1590, la guérison subite de deux jeunes gens du collége des Jésuites de Dôle. Amenés devant Notre-Dame de Rolland, ils y recouvrent à l'instant une santé parfaite.

Malgré tous ces prodiges, la sainte chapelle subit, quelques années après, de graves outrages. Depuis sept ans, elle avait vu le monastère se repeupler, et quinze Religieux venir s'y fixer; tout annonçait un avenir prospère, lorsqu'en 1636, les Allemands et les calvinistes, sous la conduite du prince de Condé, chargé par le roi de France de s'emparer de la Franche-Comté, tombèrent, avec la haine fanatique de l'hérésie, sur ce sanctuaire vénéré, en renversèrent les autels et mirent en pièces toutes les images et tous les *ex-voto*, abattirent et foulèrent aux pieds l'image miraculeuse elle-même. Heureusement le prince de Condé, la voyant couchée la face contre terre, la fit enlever et déposer chez les Capucins d'Auxonne.

De là, l'armée française, se portant sur Dôle, en entreprit le siége. Dans cette terrible crise, les habitants implorèrent Notre-Dame de Mont-Rolland, lui consacrèrent leur ville avec leurs personnes; et le 15 août, après trois mois d'efforts inouïs pour s'emparer de la place, l'armée ennemie fut réduite à lever le siége et à s'en aller. Pleins de reconnaissance envers la sainte Vierge, les habitants s'empressèrent de relever de leurs ruines l'église et le monastère de Mont-Rolland. Mais, hélas! le sanctuaire restauré, il leur manquait l'image vénérée qui attirait tous les pèlerins. Ils la réclamèrent à Auxonne, ils firent intervenir Louis XIII, le gouvernement du duché de Bourgogne, la cour souveraine, la reine de France, Philippe II, roi d'Espagne; tout fut inutile; Auxonne tenait à son trésor. Enfin, après treize ans de négociations, Anne d'Autriche fit donner par Louis XIV, son fils, ordre au parlement et au duché de Bourgogne de faire reporter solennellement la

statue de la Vierge à Mont-Rolland. L'ordre s'exécuta le 28 septembre 1649 : les Capucins, accompagnés d'une procession de deux à trois cents bourgeois et d'un grand nombre de jeunes personnes vêtues de blanc, portèrent la statue depuis Auxonne jusqu'à la frontière de la province. Là, le Prieur de Mont-Rolland, accompagné à son tour de tous ses Religieux, la reçut avec bonheur et l'apporta jusqu'à un autel dressé au pied de la croix, à quarante pas environ de la chapelle. On la revêtit de riches robes, de voiles nouveaux, d'une couronne d'argent; on bénit avec elle la ville de Dôle, puis on la porta à l'église, et on l'installa dans le beau trône qu'on lui avait préparé. Cependant les habitants de Dôle n'étaient point là : l'autorité les avait consignés en ville pour éviter le mélange des Bourguignons et des Francs-Comtois, mécontents les uns des autres, qui aurait pu amener quelque rixe fâcheuse. Mais dès que les portes de la ville furent ouvertes, ils se précipitèrent vers le Mont-Rolland avec un enthousiasme que nulle parole ne pourrait décrire; ils célébrèrent par des fêtes prolongées le retour de la statue chérie; ils baisaient ses pieds, ils répandaient devant elle leurs larmes avec leurs prières; tous étaient dans les transports de la joie.

De son côté, la Vierge signala bientôt son retour dans son sanctuaire bien-aimé par des guérisons miraculeuses. Une commission, nommée par l'archevêque de Besançon, après avoir entendu les témoins et consulté les médecins, en constata cinq : une le lendemain de la translation, une le jour suivant, une troisième le septième jour et les deux autres plus tard.

Les dons des fidèles se multipliant en proportion des grâces reçues, les Bénédictins purent, au commencement du dix-huitième siècle, rebâtir l'église et en faire un des plus beaux monuments de la contrée. Mais, hélas! achevée en 1719, elle ne vit point la fin du siècle qui lui avait

donné naissance. 1790 chassa les Bénédictins; 1793 vendit l'église et le monastère. De ce lieu que la nature et la religion avaient fait si magnifique, il ne resta plus que des monceaux de ruines et le spectacle de la désolation, que des pans de murailles et la moitié de la tour du clocher. Heureusement, les habitants de Jouhe en avaient retiré la statue vénérée, qu'ils placèrent dans leur église paroissiale, où elle a vu passer l'orage révolutionnaire sans en éprouver la fureur. Heureusement encore, en 1845, les Jésuites du collége de Dôle rachetèrent Mont-Rolland, commencèrent, en 1850, la reconstruction de l'église, et, par eux, la religion recouvra un de ses sanctuaires les plus augustes (1).

Après cet insigne monument, l'arrondissement de Dôle ne nous offre plus que trois sanctuaires qui puissent fixer notre intérêt. A Éclans, canton de Rochefort, on conserve une statue de Notre-Dame de Montjeux, qui attire la vénération des peuples. A Vitreux, on honore Notre-Dame d'Acey, ainsi appelée de la forêt de ce nom, où, depuis 1508, on allait en pèlerinage prier à ses pieds. Après la Révolution, au lieu d'y aller prier, on alla s'y livrer à des amusements profanes, de telle sorte que le curé de Vitreux, pour y mettre fin, crut devoir transférer, en 1812, l'antique statue de la forêt d'Acey à l'église paroissiale. C'est là qu'on vient, non-seulement de Vitreux et du voisinage, mais de contrées même éloignées, recommander des malades, solliciter diverses grâces, ou remercier la Mère de Dieu des faveurs obtenues. Rahon, canton de Chaussin, possède Notre-Dame du Bois, statuette qui fut trouvée, dit-on, dans l'intérieur d'un vieux chêne qu'on venait d'abattre, à l'en-

(1) Nous avons extrait les renseignements sur Notre-Dame de Mont-Rolland : 1° d'une notice historique imprimée à Dôle en 1858, 2° des recherches de M. Désiré Monnier, correspondant historique du ministère de l'intérieur et de l'instruction publique.

trée de la forêt, et pour laquelle on éleva aussitôt un oratoire qui devint l'objet de la vénération publique et un lieu de pèlerinage. Bien des malades trouvèrent aux pieds de cette merveilleuse statue leur guérison, bien des affligés leur consolation, et bien des pécheurs leur conversion. Dans le cours du siècle dernier, cette chapelle tombant de vétusté, on en rebâtit une autre en 1746, suivant la date de l'inscription gravée au-dessus de la porte ; et on y plaça une statue en pierre représentant la Vierge assise, tenant l'Enfant Jésus debout sur ses genoux. Enlevée de là par 93, cette statue y fut reportée solennellement en 1801. C'est du moins ce que pense le vulgaire, contrairement à l'opinion de plusieurs qui pensent que Rahon conserva la statuette trouvée dans le chêne, et en envoya une autre en sa place. Quoi qu'il en soit, ce n'est point à la Vierge de Rahon qu'on va en pèlerinage, mais à la chapelle qui porte le nom de Notre-Dame du Bois. C'est là que, dans le choléra de 1854, Rahon même et plusieurs paroisses voisines allèrent en procession et obtinrent d'être préservées du terrible fléau.



CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE LONS-LE-SAULNIER.

Pas un seul des onze cantons qui composent l'arrondissement de Lons-le-Saulnier n'est sans une église dédiée à la sainte Vierge; beaucoup même en ont plusieurs; ce qui porte jusqu'à vingt-six le nombre des églises dédiées à la Mère de Dieu dans cet arrondissement(1); et entre ces vingt-six églises, se trouvent plusieurs sanctuaires remarquables. Le premier de tous est Notre-Dame de Montciel, ainsi appelée du nom de la montagne où elle est située tout près de Lons-le-Saulnier. Elle doit sa fondation à un Bénédictin du prieuré de Saint-Désiré qui, poussé par le désir d'une vie plus parfaite, abandonna son monastère et vint s'établir sur cette montagne dans l'excavation d'un rocher, avec quelques Religieux d'élite, tous résolus à vivre en ermites, séparés les uns des autres et sans aucune vie commune, afin de pouvoir être en commerce plus continu avec le ciel seul. Vers le milieu du seizième siècle, un jeune homme, nommé Riol, ayant perdu pied sur le bord

(1) Ce sont : Lons-le-Saulnier, Notre-Dame de Montciel, Bornay, Courlaoux et Macornay dans le canton de Lons-le-Saulnier; Nane, Nantey dans le canton de Saint-Amour; Arinthod, Fétigny, Thoirette, Vosbles dans le canton d'Arinthod; Chapelle-Volant dans le canton de Bletterans; Clairvaux, Doucier dans le canton de Clairvaux; Couliége, Blye, Révigny dans le canton de Couliége; Cousance et Vincelles dans le canton de Beaufort; Louvenne dans le canton de Saint-Julien; Orgelet, Chavéria, Sezéria, Onoz dans le canton d'Orgelet; Monay dans le canton de Sellières; Lavigny dans le canton de Voiteur.

du rocher, voisin de l'asile de l'ermite, allait périr inévitablement, lorsque, dans sa chute, il invoque, avec une foi vive, Marie, patronne de l'ermitage. Il tombe au bas du rocher sans se faire aucun mal. Reconnaissant du miracle qui l'a sauvé, il quitte le monde, se retire lui-même dans l'ermitage de Montciel, pour y consacrer le reste de ses jours à la prière et à la pénitence; et un de ses amis lui arrange de ses propres deniers une petite Laure avec un oratoire. Les vertus de Riol et les grâces extraordinaires que Marie accordait aux pèlerins qui visitaient ce saint lieu, engagèrent les habitants de Lons-le-Saulnier à y élever une chapelle à la sainte Vierge. Riol résista quelque temps par le désir d'être plus solitaire sur sa montagne chérie, mais, à la fin, il dut céder.

La chapelle bâtie, ce lieu, déjà illustre, acquit une tout autre célébrité, que ne tarda pas à accroître encore un événement inattendu. Riol reçut d'une main amie une statuette faite du bois du chêne de Montaigu, dont nous avons souvent parlé dans cette histoire, et l'inaugura dans la nouvelle chapelle avec grande solennité. Dès lors, la dévotion à Notre-Dame de Montciel prit une extension merveilleuse. On y accourait de la Bourgogne, de la Bresse, de la Lorraine, de la Suisse et autres provinces. A toutes les heures du jour, la sainte montagne était couverte de pèlerins qui montaient, ou qui descendaient, les uns nu-pieds, les autres la corde au cou; ceux-ci portant les couleurs de Marie, ceux-là chantant des hymnes en son honneur ou récitant des prières, tous enfin, pénétrés d'une profonde piété. Aux grandes solennités, les paroisses entières de tout le voisinage y venaient en procession, et les murs de la chapelle se couvraient d'*ex-voto* qu'y déposaient les boiteux redressés, les aveugles recouvrant la vue, les malades rendus à la santé, les mères et épouses consolées par des conversions vivement désirées. Jamais, disent les anciens,

on ne passait là sans saluer Marie, les femmes en se prosternant à genoux, les hommes en faisant le signe de la croix et ôtant leur chapeau.

En 1629, la peste étant survenue à Lons-le-Saulnier, les habitants vouèrent une procession générale à Notre-Dame de Montciel, et la proclamèrent patronne de la cité. En 1663, une portion notable d'entre eux se forma en confrérie de l'Ermitage; et cette confrérie, qui s'éleva bientôt au chiffre de six mille, avait ses livres liturgiques, ses fêtes, ses priviléges, ses indulgences. Enfin, à diverses époques, plusieurs fondations eurent lieu en faveur de la sainte chapelle. Ainsi prospérait ce sanctuaire, lorsqu'arriva 91, qui chassa le Prieur, ferma l'ermitage, bientôt après le vendit pour être une propriété particulière. La statue de la Vierge, soustraite à la profanation par des mains pieuses, rendue en 1804 à une église voisine, y demeura obscure et sans honneur jusqu'au 1er mai 1841, où, après lui avoir élevé une chapelle nouvelle, plus belle que l'ancienne, on l'y transporta solennellement en procession devant huit à dix mille personnes, accourues pour prendre part au triomphe de leur Reine trop longtemps oubliée (1).

L'église de Noue, dans le canton de Saint-Amour, possède une statue de Notre-Dame de *Bon-Rencontre*, qui, avant la Révolution, était honorée dans la Bresse par un grand concours de pelerins. L'église de Fétigny, canton d'Arinthod, a une chapelle de Notre-Dame de Lorette, qui fut restaurée en 1841. Arinthod possède, au chef-lieu, une église du douzième siècle, sous le vocable de Notre-Dame, et, au château, une autre chapelle de la Vierge, dont la voûte ogivale indique qu'elle ne remonte guère au delà du douzième siècle. Sa statue en pierre, du moyen âge, repré-

(1) Tout ce qui précède est extrait d'une brochure intitulée *L'ermitage de Notre-Dame de Montciel*, par M. R., c'est-à-dire par M. l'abbé Robin.

sente l'Assomption. Le canton de Clairvaux possède, à Clairvaux même, Notre-Dame de l'Ile, ainsi appelée parce que le terrain élevé où elle est bâtie forme une presqu'île. Cette chapelle est en grande vénération dans toute la contrée; et les vieux militaires du premier empire, revenus au pays, lui attribuaient leur conservation. « Pendant » que j'étais sur le champ de bataille, disait l'un d'eux, » je priais Notre-Dame de l'Ile et je me battais avec con» fiance. Je voyais tout tomber autour de moi, et je » demeurais seul debout. Aussi, à mon retour, ma pre» mière visite a été à son autel, et mon premier sou au » tronc de sa chapelle. »

Le canton de Conliége, sans parler de trois églises sous le vocable de Marie (1), possède, au-dessus des monts de Revigny, un oratoire de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui renferme une statue miraculeuse de la Vierge, très-vénérée dans le pays. Le 16 juillet, on y fait, pour la conservation des fruits de la terre, une procession solennelle, à laquelle il se trouve une affluence extraordinaire de peuple, non-seulement de la paroisse, mais des paroisses voisines. Ce canton possède, surtout à Conliége même, depuis le commencement du dix-septième siècle, Notre-Dame de Lorette, ainsi appelée de ce qu'ayant été trouvée au milieu des rochers, et de là portée plusieurs fois à l'église, elle était, dit-on, revenue autant de fois à ses rochers, voyageant dans les airs comme la maison de Lorette apportée par les anges de Judée en Italie. La chapelle qu'on lui avait bâtie en conséquence au lieu même de la découverte avait été enrichie d'indulgences par Innocent X en 1656, ainsi que par Clément X en 1670, et établie centre d'une confrérie, qui prit tout à coup de grands accroissements, tant au dehors de la paroisse qu'au de-

(1) Ce sont : Conliége, Blye et Revigny.

dans, et compta bientôt parmi ses membres les meilleures familles de la province. De nombreux miracles s'y opérèrent, qui amenèrent de nouveaux confrères et de nouveaux pèlerins; tellement que, huit ans seulement après l'érection de la chapelle, le diacre Vavoy, par un acte notarié en date du 29 mai 1658, déclare que « comme il sait que, dès environ huit ans, a été érigée dans le bourg de Conliége » une chapelle de Notre-Dame de Lorette, en laquelle, » pour cause des miracles qui s'y font et des grâces qu'en » reçoivent ceux qui dévotement la visitent, il y a affluence » de personnes, tant du pays que des provinces voisines, » qui y abondent en chaque saison de l'année et spécialement aux jours des principales solennités de Notre-Seigneur et de Notre-Dame, il fonde dans cette chapelle » une messe quotidienne à voix basse et des grand'messes » les jours de fête de la Nativité, de la Circoncision, de » l'Épiphanie, de la Résurrection, de l'Ascension, de la » Pentecôte, du Corps de Dieu, de Notre-Dame, de la » Toussaint, de saint Jean-Baptiste, saint Joseph, sainte » Barbe et saint Christophe (1); » et pour tous ces offices, M. Vavoy crée quatre chapelains. En 1667, la chapelle, trop petite pour le nombre des pèlerins qui y affluaient, fut agrandie et consacrée par l'archevêque de Besançon. Alors des processions nombreuses, qui se continuent encore aujourd'hui, s'y rendirent. Le bienheureux Joseph Labre y vint lui-même; et qui pourrait dire tous les saints personnages qui y sont venus avant et après lui? En 93, la Révolution se contenta de s'emparer du reliquaire d'argent où était renfermée la statue miraculeuse, en lui substituant un reliquaire plus modeste; et dès 1797, la confrérie reprit ses exercices; les processions de l'église paroissiale à la chapelle se firent au chant des litanies. Le saint sacri-

(1) *Archives et dictionnaires des communes.*

fice s'y célébra, le rosaire ou au moins le chapelet s'y récita; de nouveaux associés se firent inscrire; le lundi de la Quasimodo eut lieu la fête patronale, avec beaucoup de communions, et la chapelle bientôt ne put plus contenir le nombre des assistants.

Notre-Dame de Lorette prospéra ainsi jusqu'à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception; mais alors elle conquit une bien autre gloire. Elle reçut une châsse magnifique représentant la façade principale de l'église de Lorette en Italie, et de la *Santa Casa*, avec une niche à la partie supérieure pour la statue miraculeuse; et l'inauguration de ce splendide reliquaire, faite avec la plus grande solennité par l'évêque de Saint-Claude, réveilla la piété dans tous les cœurs. La Vierge fut portée en triomphe de l'église paroissiale à la chapelle par les rues tendues de draperies. Partout flottaient les bannières et les oriflammes; et une sainte joie brillait sur tous les visages. Depuis ce moment, tous ont pris à cœur d'embellir le pieux sanctuaire; les visites, les neuvaines, les messes s'y sont multipliées, de telle sorte que la chapelle ne pouvant plus contenir l'assistance, on célèbre maintenant la fête principale à la grande et belle église de la paroisse. On va, la veille de Quasimodo, après vêpres, chercher processionnellement la Vierge miraculeuse à sa chapelle, on l'apporte à un trône préparé dans l'église paroissiale, et le lendemain tous, quittant les travaux, célèbrent sa fête, un grand nombre par la communion, d'autres par des chants harmonieux, tous par la piété la plus édifiante; après quoi on la reporte en procession à sa chapelle.

Notre-Dame de Lorette est la consolation et la ressource des paroissiens de Conliége. Dans les maladies, ils l'invoquent pour leur guérison. Dans les dangers, ils l'appellent à leur secours; les mères lui consacrent leurs enfants; ceux qui s'établissent viennent le jour du mariage se

mettre sous sa protection. Dans les moments de tempêtes, on accourt à son sanctuaire pour lui demander d'écarter les malheurs. Aux jours de ses fêtes, on s'y réunit pour la récitation du rosaire; les enfants viennent le lendemain de leur première communion y entendre la messe; et ceux-là mêmes qui ne prient pas Dieu conservent encore un sentiment de vénération pour Notre-Dame de Lorette.

Le canton de Beaufort possède à Châtel, près de Cousances, un lieu de pèlerinage, où la sainte Vierge est honorée sous le titre de Notre-Dame de la Providence, dans un tableau dont l'original se conserve à l'église Saint-Charles de Rome. Cette chapelle a une archiconfrérie de Notre-Dame de la Providence, et, à côté, s'élève une maison de Providence où l'on forme de jeunes enfants aux travaux de la vie, en leur donnant une éducation religieuse. Pie IX, touché de ces deux belles institutions, a accordé à l'église de Châtel de nombreuses indulgences.

Au canton d'Orgelet, vous trouvez Notre-Dame de Marnezia, invoquée sous le nom de Notre-Dame de Délivrance. C'était autrefois un pèlerinage très-fréquenté et où il se faisait beaucoup de miracles. Dans les *ex-voto* de la chapelle, on lit qu'un habitant de Salins, nommé Petetin, y fut guéri de la pierre en 1661; un bâton déposé aux pieds de la Vierge fait connaître qu'un estropié y fut redressé; et l'on sait, par le témoignage des anciens, non-seulement que deux enfants mort-nés y recouvrèrent la vie, mais qu'un violent incendie fut éteint par les prières faites aux pieds de la Vierge. La statue en bois de chêne, haute de soixante-dix centimètres, représente la Vierge avec l'Enfant Jésus sur le bras droit. Cachée en 93 par les habitants, qui se laissèrent emprisonner et auraient subi le dernier supplice plutôt que de la livrer, elle fut rendue au culte aussitôt que la chose fut possible; et toute vieille qu'elle est, les habitants n'entendent pas qu'on la rem-

place par une statue plus précieuse et mieux travaillée.

Ce même canton possède un autre pèlerinage plus célèbre encore : c'est Notre-Dame d'Onoz, dont l'image qui se vénère dans une niche, à l'entrée de la chapelle, à droite de l'église, passait depuis longtemps pour miraculeuse, et attirait à Onoz chaque année, le 8 septembre, environ six mille personnes. Ce tableau était la copie d'une image de la Mère de Dieu, peinte en or sur saphir, qui se voyait à Rome dans l'église Sainte-Marie *in Campitelli*, d'autres disent *in Porticu*, et dont on racontait des choses merveilleuses. On disait qu'en 624 deux séraphins l'avaient apportée à Galla, dame romaine, fille du patrice Symmaque; que le pape Jean I, informé du fait, était venu aussitôt chez Galla et avait reçu le tableau de la main des anges, et qu'à l'instant la peste qui dépeuplait l'Italie avait cessé ses ravages; que Galla convertit sa maison en une magnifique église pour y faire honorer l'image miraculeuse; qu'au onzième siècle cette église, enrichie de priviléges et d'indulgences, étant tombée en ruine, Grégoire VII la releva et la consacra de nouveau; que sous les papes saint Grégoire, Calixte III et Adrien VI, il avait suffi de porter en procession la sainte image pour faire disparaître la peste qui ravageait l'Italie; et l'on citait beaucoup d'autres miracles obtenus à ses pieds. En 1705, épris de dévotion pour une image dont on racontait tant de merveilles, le Père Odoardi, religieux de l'étroite observance de la congrégation de Mont-Luc et de l'institution de Saint-Isaac de Syrie, vint à bout, après beaucoup de difficultés, d'en faire tirer une copie sur une tablette de cyprès haute de dix pouces sur sept de largeur. Le Père Odoardi ayant confié la garde de ce précieux tableau à un chanoine de ses amis pour le temps du voyage qu'il avait à faire dans l'intérêt de son ordre, la Vierge récompensa par tant de miracles la confiance de la foule qui venait chez le chanoine

prier à ses pieds, qu'on lui bâtit une église et qu'on voulait la garder toujours. Il fallut enfin la rendre et l'envoyer à Vienne en Autriche, où était le Père Odoardi. Muni de son précieux trésor, celui-ci se met en route sur le Danube. En remontant le fleuve, il s'aperçoit qu'une barque peu éloignée de la sienne s'engage dans un gouffre et va périr; il tombe à genoux, prie devant son image, et la barque échappe au danger. Arrivé à terre, il monte en voiture, les chevaux prennent l'épouvante et s'emportent; il tombe, et les roues allaient le broyer, lorsqu'il prie la sainte Vierge; aussitôt deux inconnus se trouvent là qui le retirent de côté, et il est sauvé. En 1725, des voleurs, ayant enfoncé les portes du Père Odoardi pendant qu'il assistait à la procession du Saint-Sacrement, ouvrirent la boîte où se conservait la sainte image : à l'instant la Vierge leur apparaît entourée de splendeurs qui les épouvantent et les mettent en fuite. Tous ces faits attachèrent de plus en plus le Père Odoardi à son tableau; et après l'avoir longtemps porté avec lui dans les voyages qu'il fit pour étendre son ordre, il vint se fixer à Onoz, où il savait que le culte de la sainte Vierge était en grand honneur. Là, il vécut en pieux ermite, faisant ses exercices spirituels devant la sainte image. Au bout de quelques années, il mourut, et son image passa aux mains du curé d'Onoz, qui l'exposa dans son église à la vénération des fidèles. Deux hommes perclus de tous leurs membres se firent porter à ses pieds, et ils furent guéris à l'instant. Plusieurs infirmes apportés sur des brancards y recouvrèrent la santé. D'autres vinrent y demander la cessation d'une épidémie qui faisait périr tout le bétail des campagnes, et ils furent exaucés. Par ces prodiges et plusieurs autres, la sainte Vierge attirait à Onoz une suite non interrompue de pieux pèlerins, lorsqu'en 93, les agents de la Révolution vinrent la prendre et la brûlèrent sur la place publique d'Orgelet. Heu-

reusement, on en avait la planche en cuivre qui servait à en tirer des copies sur papier pour les fidèles. On enferma cette planche dans une châsse, et on l'exposa dans l'église d'Onoz; c'est là qu'elle est encore aujourd'hui, attirant toute l'année un nombreux concours de pèlerins, non-seulement du Jura, mais de la Bresse, du Bugey, du Lyonnais et de la Bourgogne.

Le canton de Voiteur possède à Lavigny, sur le sommet d'une montagne escarpée, au pied de laquelle passe le chemin de fer de Lyon à Besançon, la chapelle de Notre-Dame Réconciliatrice des pécheurs. C'est l'œuvre du curé actuel de la paroisse. Ce bon prêtre, la première fois qu'il vint prendre possession de sa cure, fut frappé de la magnifique position qu'offrait cette montagne pour une chapelle de la sainte Vierge. De ce point élevé, se dit-il, où la vue embrasse, dans un immense horizon, la plus grande partie de la Bourgogne avec la moitié de la Franche-Comté, la sainte Vierge règnera glorieusement sur ces vastes contrées; et les peuples, en la voyant de loin, seront excités à la saluer et à la prier. Plein de cette grande pensée, il se décide à élever une chapelle à la Mère de Dieu; mais comment s'y prendre? il n'a pas d'argent pour faire face à la dépense. N'importe, il commence par se mettre lui-même à l'ouvrage, et invite à venir travailler avec lui les enfants de l'école, ainsi que toutes les personnes de bonne volonté; tout l'été de 1856 est employé à ouvrir un chemin par où les voitures qui porteront les matériaux pourront arriver au haut du rocher, et à préparer l'emplacement où s'élèvera le saint édifice. Puis, il fait appel à la générosité chrétienne des âmes qui aiment la sainte Vierge. Douze mille personnes répondent à son appel. Il continue les travaux du chemin et de l'emplacement; et, en 1859, quand tout est prêt, les maçons arrivent, ils élèvent les murs de la nouvelle chapelle dans le style ogival du trei-

zième siècle, avec un portique haut de huit mètres et surmonté d'une statue de la Vierge immaculée, étendant ses bras, comme pour embrasser, dans son immense charité, tous les vastes pays qu'elle domine. On passe de là aux travaux intérieurs, et l'architecte improvisé fait exécuter dix colonnettes avec leurs riches chapiteaux et leurs élégantes moulures, une balustrade en style ogival pour séparer le chœur du reste de l'édifice, un autel et un tabernacle élégant, l'un et l'autre en pierre, surmonté d'un groupe représentant l'apparition de la Vierge sur la montagne de la Salette; enfin des fenêtres ogivales garnies de beaux vitraux. Le tout fut terminé en 1862, et le 16 juillet, l'évêque de Saint-Claude en fit la dédicace, en présence de quarante ecclésiastiques et d'au moins mille étrangers, auxquels les habitants de Lavigny se plurent à donner l'hospitalité. Aussitôt que cet événement eut retenti dans la contrée, on vint de toutes parts en pèlerinage à la nouvelle chapelle; tantôt c'étaient des personnes isolées ou des familles, tantôt c'étaient des pensionnats, des communautés religieuses; quelquefois même des paroisses entières. Une telle affluence engagea le curé à ériger dans ce lieu l'archiconfrérie de Notre-Dame Réconciliatrice avec toutes les indulgences de Notre-Dame de la Salette; et cette érection doubla le nombre des pèlerins. On compte jusqu'à douze cents noms inscrits sur le registre de la confrérie; et à peine est-il, au moins dans la belle saison, une semaine où des prêtres étrangers ne viennent y offrir le saint sacrifice. Le grand nombre d'*ex-voto* appendus au cou de la Vierge et les messes d'actions de grâces qu'on y fait dire révèlent les faveurs qu'on y obtient. La statuette de la Vierge se garde pendant l'hiver à l'église paroissiale; et, pendant l'été, qui est la saison des pèlerinages, à la chapelle de la montagne. La translation s'en fait le dernier dimanche de mai, de l'église paroissiale à la

chapelle, et le premier dimanche d'octobre, de la chapelle à l'église paroissiale. On déploie, pour cette procession, toute la pompe possible : les bannières et les oriflammes flottent dans les airs; les fleurs et les rubans sont prodigués; les membres des diverses associations portent la châsse tour à tour; il y a sermon en plein air, et à la chapelle, les mêmes prières d'expiation qu'à la Salette. On célèbre sur la montagne, le 19 septembre, la fête de l'apparition de la Vierge aux bergers, avec la plus grande solennité. Dès la veille au soir, il y a, tant au dehors qu'au dedans de la chapelle, grande illumination avec chant de cantiques et prières diverses; et, le jour de la fête, il y a, matin et soir, un office solennel, auquel prennent part un nombreux clergé et une foule de peuples venus des environs. Hors de ces grandes cérémonies, un ermite, auquel on a bâti, cette année même, une habitation, garde le saint lieu, l'ouvre aux prêtres qui veulent y offrir le saint sacrifice, leur sert la messe, et leur vend les objets de dévotion qu'il leur est agréable de se procurer.

CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE POLIGNY.

Il en est de cet arrondissement comme du précédent : chaque canton y a un monument à la gloire de la sainte Vierge; ce qui porte à vingt-deux le nombre des sanctuaires de Marie dans l'arrondissement de Poligny (1). A Poligny même, il y a eu constamment, depuis les dernières années du dix-septième siècle, une congrégation de la sainte Vierge, qui, dès son origine, comptait deux cent trente-deux hommes, quoiqu'il fallût pour y entrer avoir au moins quarante ans, et qui, pour répondre aux désirs de plusieurs, abaissa la limite d'âge, d'abord à vingt-cinq, puis enfin à vingt-deux, où elle est encore aujourd'hui. L'Ordinaire en approuva les statuts au mois de février 1698, et les modifia en 1701 en y associant les femmes comme membres secondaires, qui ne devaient jamais y exercer aucune fonction ni aucune influence. On n'était reçu dans la congrégation qu'après six semaines de probation et d'assistance régulière aux exercices de chaque dimanche. On exigeait de tous piété, régularité et pratique des sacre-

(1) Ce sont : Notre-Dame de Montevillard, Notre-Dame de Vaux, Champrougier, Colonne, les Faisses, Grozon dans le canton de Poligny; Arbois, les Planches, Villette dans le canton d'Arbois; Châtelneuf, Mont-sur-Monnet, Valempoulières, Vaudioux, Sirod dans le canton de Champagnole : Bief-des-Maisons dans le canton des Planches; Censeau, Gillois, Miéges dans le canton de Nozeroy; Notre-Dame Libératrice et Saisenay dans le canton de Salins; Port-Lesney et Lorette dans le canton de Villers-Farlay.

ments, surtout aux fêtes de la sainte Vierge; et le premier dimanche de chaque mois, deux confesseurs, Dominicains ou Capucins, venaient dès l'aurore confesser les congréganistes. Ceux-ci n'eurent, pendant longtemps, pour leurs exercices qu'une chapelle d'emprunt; mais en 1726, ils commencèrent à s'en bâtir une; ils mirent six ans à cette construction, les uns travaillant de leurs bras, les autres donnant leur argent. Le 29 mai 1732, on en fit la bénédiction avec grande pompe; et le 1er juin suivant, qui était la fête de la Pentecôte, on y inaugura solennellement les exercices. Avec la nouvelle église, la congrégation devint de plus en plus florissante; bientôt elle compta jusqu'à six cents membres assez courageux pour braver le respect humain, en se montrant ouvertement dévoués à la Mère de Dieu, conformément à la devise inscrite au fronton de l'église : *In nomine tuo spernemus insurgentes in nobis.*

En 1770, l'esprit de la Révolution, qui commençait déjà à souffler sur le monde, estima une bonne fortune de s'emparer de cette église. On la convertit en grenier public. La congrégation réclama, gagna sa cause; et en 1772, elle reprit possession de son sanctuaire. 93 s'en empara de nouveau, ferma le saint édifice et le vendit. Parmi tant d'épreuves, la congrégation se soutint toujours, continua ses exercices autant que le permettaient les circonstances; et dès que commencèrent à luire des jours meilleurs, elle racheta son église qu'elle conserve encore aujourd'hui. En 1806, la congrégation réintégrée reprit, tous les dimanches, ses exercices, en les faisant assez tôt pour pouvoir assister ensuite à la messe de paroisse. Ces pieux congréganistes récitaient, aux fêtes de la Vierge, le petit office avant les prières accoutumées, les autres jours le *Salve, Regina* avant les prières privées; et s'ils ne pouvaient se trouver aux réunions, ils récitaient en leur particulier sept *Pater* et sept *Ave*, avec l'*Ave, maris stella*. A la

communion, tous prononçaient la formule suivante : « Nous vous adorons, très-auguste Trinité, Père, Fils et » Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes; nous » vous saluons, très-sainte Vierge Marie, fille du Père » Éternel, mère de Jésus-Christ, épouse du Saint-Esprit. » Nous vous saluons, temple sacré de la très-sainte Tri- » nité; nous vous saluons, ô sainte Marie, conçue sans » péché et toujours Vierge; nous vous supplions, avec » toute l'humilité de nos esprits et de nos cœurs, d'offrir » à Jésus-Christ, votre cher Fils, qui s'immole pour nous » en cet instant, nos adorations, et de nous recevoir en » votre sainte protection et au nombre de vos serviteurs » et enfants. Ainsi soit-il. »

Les réceptions des nouveaux membres n'ont lieu qu'aux fêtes de la Vierge, et après deux mois de probation comme autrefois. Le récipiendaire se présente le chapelet en main; il s'agenouille devant l'autel, et après le *Veni, sancte Spiritus*, récité par le directeur, il prononce l'acte de sa consécration : « Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, conçue » sans péché, quoique indigne d'être du nombre de vos » serviteurs, me confiant en votre miséricorde et poussé » du désir de vous servir, je vous choisis, en présence de » toute la cour céleste, pour ma mère et mon avocate, et » je vous promets de vous servir fidèlement toute ma vie, » de ne rien dire et de ne rien faire contre votre honneur, » et de ne pas tolérer qu'aucun de ceux qui dépendent de » moi disent ou fassent quelque chose qui vous déplaise; » je vous conjure, ô mère de bonté et de miséricorde, par » le sang précieux que votre Fils a répandu pour nous, de » me recevoir au nombre de vos enfants et de vos servi- » teurs, de m'assister en toutes mes actions et surtout à » l'heure de ma mort. »

Puis le directeur reçoit le récipiendaire en disant : « Plaise à la divine bonté de ratifier votre réception, et à la

» sainte Vierge de vous recevoir au nombre de ses chers » enfants. Ainsi soit-il. » Après quoi, suit le *Te Deum* d'actions de grâces.

Aujourd'hui le nombre des congréganistes dépasse trois cents, et parmi eux figurent les noms les plus honorables de la cité.

Si la dévotion des congréganistes pour la Mère de Dieu trouvait de quoi s'alimenter dans l'église de Notre-Dame de Poligny, elle le trouvait bien mieux encore dans celle de Notre-Dame de Montevillard, qui fut érigée en collégiale l'an 1431, avec la triple charge d'une première messe chaque jour à l'autel de la Vierge, en l'honneur du mystère de l'Annonciation; d'une messe chantée tous les jours, et de la récitation journalière du petit office de la Vierge, qu'y avait fondée l'évêque d'Amiens, Pierre Versé. En 1445, l'évêque de Tournay, seigneur de Poligny, y fit bâtir la chapelle dite de Tournay, « en l'honneur de Dieu, de la sainte Vierge et » de monsieur saint Antoine », porte l'acte de fondation. Là l'argent brillait de toutes parts; et on y admirait, entre autres merveilles, des statues en bas-relief, et divers morceaux de sculptures de bon goût. Les samedis et veilles de fête, on y chantait l'antienne du temps, suivie de l'*Inviolata*, et chaque jour le chapitre y allait chanter le *Salve, Regina*. A l'issue des complies et aux fêtes principales de la Vierge, il se rendait encore processionnellement dans l'église Notre-Dame hors des murs, pour y faire un office en son honneur. La chapelle de Tournay fut détruite en 1735.

A deux kilomètres, au levant de Poligny, sur la route de Paris à Genève, se trouve un autre sanctuaire de Marie; c'est Notre-Dame de Vaux, *B. Mariæ de Vallibus*, comme l'appelle une charte de 1273. Elle était autrefois, depuis l'an 1020, un prieuré de l'ordre de Saint-Benoît, et jouissait d'une grande célébrité dans tout le pays, grâce à une statue de la Vierge qui avait conquis la vénération générale.

Chaque année, surtout le 8 septembre, de nombreux pèlerins y apportaient leurs prières avec leurs offrandes. Quand 93 la démolit, on recueillit la statue vénérée dans une chambre convertie en chapelle, et c'est là que viennent encore la vénérer les personnes pieuses de la localité. On lui consacre, comme autrefois, les premiers fruits de la terre, les premières grappes de raisin; et le 8 septembre y ramène tous les ans plusieurs centaines de pèlerins. Ce sera bien mieux encore lorsque cette même statue aura pris possession de la magnifique chapelle que le petit séminaire de Vaux lui prépare sur les ruines de l'ancienne église monastique.

Le canton d'Arbois possède, près du village de Dournou, un oratoire de Marie, plus célèbre encore (1). Il fut bâti en 1493 par le magistrat d'Arbois en reconnaissance d'une victoire remportée sur les troupes de Charles VIII, roi de France, et attribuée par la voix publique à la protection de la sainte Vierge. Un siècle plus tard, un ermite se bâtit une cellule près de cette chapelle pour veiller à sa garde. En 1595, l'ermite étant mort et l'ermitage dévasté par les guerres, un vieux soldat, nommé Pierre Denys, se bâtit, en 1606, sur le même emplacement, avec l'agrément de l'autorité ecclésiastique et civile, un ermitage avec une chapelle, où il exposa à la vénération publique une statue miraculeuse de la Vierge, faite du chêne de Montaigu, qu'il avait rapportée de ses expéditions militaires en Brabant. Puis, l'ayant fait bénir sous le titre de Notre-Dame de Mont-Serrat, il y établit un chapelain à son choix, tant pour être son confesseur que pour desservir la chapelle, et y fonda six messes par an. Bientôt il s'y fit un si grand concours de pèlerins, que la chapelle et l'ermitage furent trouvés insuf-

(1) Voyez *Notice sur l'ermitage d'Arbois*, par M. l'abbé Vandel, et les archives de la ville d'Arbois, d'où nous extrayons la plupart de nos renseignements.

fisants. On éleva donc une chapelle plus vaste sous le vocable de Notre-Dame de Montaigu; c'est le sanctuaire actuel, et la chapelle primitive, qui est la sacristie d'aujourd'hui, s'appela Notre-Dame de Mont-Serrat. L'ermite, à sa mort, en 1643, laissa à la chapelle la Vierge de Montaigu, petite statue qui, à raison de sa petitesse, car elle n'avait que six centimètres de hauteur, était renfermée dans un reliquaire d'argent fait en forme de soleil; mais en attendant un nouvel ermite, on la transporta, pour plus de sûreté, avec toutes les richesses de la chapelle, au couvent des Minimes. Deux ans après, un nouvel ermite s'étant établi sur ces lieux, on y reporta, avec toute la pompe possible, la sainte statue avec les vases sacrés et ornements. La confiance populaire dans la Vierge de l'Ermitage se reproduisit comme par le passé. Le 2 juillet 1638, l'armée française ayant pris, brûlé et saccagé la ville d'Arbois, tous les magistrats, tous les notables ainsi que le chapitre réunis, estimant que le recours à Notre-Dame de l'Ermitage était le meilleur moyen de prévenir le retour de si grands maux, s'engagèrent à aller toutes les années suivantes, le 2 juillet, en procession générale et solennelle à son sanctuaire, pour la remercier des grâces passées, en solliciter de nouvelles, la prier d'éloigner la famine, la peste et la guerre, et de rendre à la ville d'Arbois son ancienne prospérité. En conséquence, le 2 juillet 1637, après avoir fermé les portes de la ville, muni les remparts, mis des gardes sur les tours, placé des sentinelles au clocher et dans tous les postes avancés, crainte de surprise, « femmes et enfants, manants et citoyens, » nobles et clergé », se rendirent processionnellement à l'ermitage, où, après avoir entendu la messe, le magistrat, humblement prosterné aux pieds de la Mère de Dieu, se mit sous sa protection, et renouvela au nom de toute la ville l'engagement d'y revenir chaque année à pareil jour.

Toutes les paroisses voisines firent de même ; et telle est l'origine de la dévotion séculaire qui fait du 2 juillet une fête solennelle et qui transporte à l'ermitage la population d'Arbois. A cet engagement, la ville d'Arbois en ajouta un second : ce fut d'ériger une chapelle sous le titre de Notre-Dame Libératrice, et de célébrer une fête perpétuelle en son honneur, si elle obtenait une prompte délivrance de la guerre, de la peste et de la famine qui désolaient le pays ; et ce vœu fut promptement récompensé (1). Presque aussitôt mourut, à la fleur de l'âge, le chef de l'armée ennemie, et quatre mille de ses soldats périrent en deux jours (2). En même temps cessèrent la peste et la famine ; et pour conserver le souvenir d'un fait si mémorable, on représenta la Vierge arrêtant le bras de Dieu armé de trois flèches enflammées, symbole des trois fléaux dont on avait demandé la délivrance.

La promptitude de la Mère de Dieu à exaucer les prières qu'on lui adressait inspira à la ville d'Arbois le même empressement à faire ce qu'elle lui avait promis. En 1643, les Carmélites ayant demandé à s'établir à Arbois, on y mit la condition qu'elles consacreraient à Notre-Dame Libératrice l'église qu'elles se bâtiraient ; et depuis lors, tous les ans, le jeudi de la semaine de la Passion, jour choisi pour la fête de sainte Marie Libératrice, tous les corps de la ville allèrent en procession à l'église des Carmélites.

Lorsque le couvent et l'église des Carmélites eurent disparu sous le souffle de 93, on fit la procession à une autre chapelle de Notre-Dame Libératrice, qu'on avait bâtie à l'ermitage pour accomplir plus parfaitement le vœu de la ville ; et on y ajouta une neuvaine de prières, que vont faire, un jour les jeunes filles, un second jour les hommes et les

(1) *Histoire d'Arbois*, p. 485.
(2) *Ibid.*, p. 308.

garçons, un troisième les femmes, un quatrième et suivants les différentes classes de la société; et l'entraînement est si grand, que même ceux qui ne prient pas habituellement vont prier ce jour-là à l'ermitage.

Le prodige dont ces cérémonies rappelaient le souvenir enflamma tellement le zèle des habitants, que rien n'est plus fréquent dans les archives de la ville et du chapitre que l'ordre de faire des processions générales à l'ermitage, soit pour les calamités publiques, soit pour les intempéries des saisons. On les voit prescrites en 1645, en 1647, et les trois années suivantes, deux fois en 1659, en 1692 et autres années. Aux processions s'ajoutaient tantôt des donations considérables, en argent, ou en terres, ou en vases sacrés et ornements, tantôt des tableaux de vœux, des cœurs d'argent, des *ex-voto* de toute espèce.

93 ne manqua pas de mettre la main sur tant de richesses; il prit le reliquaire d'argent qui renfermait la statue vénérée, mais rendit la statue, à laquelle il attachait peu de prix, sur les instances du gardien de la chapelle; et alors on la plaça dans un reliquaire de fer-blanc qu'on tint caché à l'ermitage pendant toute la tourmente révolutionnaire. Seulement aux principales fêtes de la Vierge, pendant la neuvaine de la Visitation, quand quelque prêtre venait en secret offrir le saint sacrifice, on la plaçait dans une niche au-dessus du tabernacle. Heureusement on obtint que, pour garder l'ermitage et sonner l'alarme en cas d'incendie, on laissât là l'ermite chargé de veiller à la garde de ce trésor, en l'obligeant seulement à revêtir l'habit laïque avec gilet rouge et cocarde tricolore au chapeau.

En 1796, l'ermitage fut vendu à trois acquéreurs; en 1812, ces trois acquéreurs étant morts, les congrégations de la ville le rachetèrent et placèrent dans la chapelle une Vierge noire en place de la Vierge miraculeuse que le gardien, frère Modeste, avait emportée avec lui, lorsqu'il fut

chassé de l'ermitage. On chercha longtemps cette Vierge; le frère la céda, puis la reprit; après sa mort, elle passa en diverses mains; et, pendant ce temps-là, les habitants d'Arbois la remplacèrent, en 1854, par une Vierge d'argent, en reconnaissance de ce qu'ils avaient été complétement préservés du choléra qui sévissait dans les environs; mais quel que fût le prix de cette statue, elle ne valait pas la statue miraculeuse. Enfin, en 1856, celle-ci fut retrouvée; et après qu'une enquête longue et minutieuse, dirigée par l'évêque du diocèse, eut constaté son identité, on l'installa solennellement à son ancienne place, dans un beau reliquaire gothique, en présence de plus de deux mille personnes accourues à cette cérémonie, qui remplit de joie tous les cœurs.

Cette sainte image fut laissée sous la garde des Religieuses du couvent d'Arbois, qui ont élevé, tout près de là, un vaste bâtiment; le pèlerinage et surtout la neuvaine de la Visitation y reprirent leur cours pour ne plus s'interrompre, du moins on l'espère.

Le canton de Champagnolles a, sur la paroisse de Sirod, Notre-Dame du Pont, sanctuaire très-vénéré, très-populaire, mais sur l'histoire duquel nous n'avons aucune donnée certaine.

Le canton de Nozeroy est plus heureux : il possède, sur la paroisse de Miéges, une chapelle célèbre de pèlerinage. Ce ne fut dans le principe qu'un modeste oratoire construit pour recevoir une statuette de la Vierge en argent, et artistement travaillée, qu'on disait s'être trouvée miraculeusement au pied d'un arbre séculaire, sur le tertre même où est assis cet oratoire. Mais, en 1429, la peste étant venue ravager la paroisse de Miéges, les habitants établirent, près de l'oratoire, un cimetière pour les pestiférés avec une chapelle de saint Sébastien et de saint Roch, deux saints qu'on implore ordinairement contre la peste.

A peine la chapelle fut-elle ouverte, qu'on fit présent d'une statue de la Vierge, faite avec un morceau du chêne de Notre-Dame de Montaigu, dont nous avons si souvent parlé; et le public, lui donnant aussitôt le nom d'Ermitage de Notre-Dame, y accourut de toutes parts en pèlerinage. Marie récompensa cette confiance par des grâces signalées, qu'attestèrent et les *ex-voto* offerts par la piété reconnaissante, et le tableau commémoratif qu'on en fit faire en 1627, lequel se conserve encore dans la petite nef de la chapelle, et l'enquête juridique qui eut lieu en 1628. Cette enquête constata la guérison subite : 1° d'un enfant de trois ans, François Dumont, qui s'était fait une rupture dont la conséquence était la mort; 2° d'une dame de la ville de Nozeroy, Mme Pouhat, atteinte tout à la fois d'un catarrhe et d'une cataracte; 3° de Claudine Picaud, de Poligny, affligée des écrouelles depuis six ans; 4° de Claude Abry, dont le crâne avait été fracassé par un coup de pied de cheval, jusque-là que la cervelle en sortait.

Ces merveilles engagèrent à agrandir la chapelle avec ses dépendances; on y travailla avec zèle. Les pèlerinages se multiplièrent, et tout promettait l'avenir le plus prospère à l'Ermitage; malheureusement survint la guerre qui, pendant dix ans, fit de la Franche-Comté comme le champ de bataille de l'Europe, où Impériaux et Français, Lorrains et Allemands se faisaient une guerre acharnée; et toutes les belles espérances disparurent. Les Allemands, protestants pour la plupart, tombèrent sur les deux oratoires, profanèrent et saccagèrent l'un et l'autre, et firent du pèlerinage de Miéges un désert.

Les choses demeurèrent ainsi pendant de longues années; enfin, en 1649, le clergé de Miéges, dont le presbytère avait été détruit, vint s'établir au milieu des ruines de l'Ermitage, et y fit à la hâte les premières réparations, à la grande consolation de l'archevêque de Besan-

çon et de tous les fidèles, qui saluaient avec bonheur la résurrection de ce béni sanctuaire. En 1682, on reconstruisit entièrement le saint édifice sur le plan de Notre-Dame de Fourvières; et au fond du sanctuaire, fermé par une grille en fer élégamment travaillée, on éleva l'autel de la Vierge surmonté d'une sorte de tabernacle, d'où l'image de Marie s'offre aux regards des fidèles. Les pèlerinages d'un côté, les prodiges de l'autre, reprirent leur cours et se continuèrent jusqu'en 93. La preuve de ces prodiges se lisait sur les murs de la chapelle, tout couverts d'*ex-voto* de la reconnaissance. La Révolution, dans son fanatisme impie, détruisit la plupart de ces *ex-voto;* cependant deux furent sauvés du naufrage : le premier est une lampe offerte par une dame de Dijon, qui, près de périr dans les douleurs de l'enfantement, accoucha heureusement dès qu'elle eut fait vœu d'entretenir une lampe ardente tous les samedis devant Notre-Dame de l'Ermitage; le second est un tableau d'une dame de Saint-Hippolyte, qui, deux fois en péril imminent de mort, fut deux fois sauvée en priant la Vierge de l'Ermitage.

Malgré ces prodiges et plusieurs autres, 93 s'empara de l'Ermitage au nom de la nation, et le mit en vente. Les habitants de Miéges se concertèrent secrètement pour le racheter, et ils y réussirent. S'ils ne purent empêcher l'enlèvement de la statuette d'argent qui se vénérait à l'oratoire primitif, du moins ils vinrent à bout de sauver la Vierge de Montaigu; et au retour du calme, ils la réinstallèrent à la sainte chapelle, dans un beau reliquaire, à droite du tabernacle. Depuis ce moment, les fidèles reprirent le chemin de l'Ermitage, et Marie continua d'y répandre ses faveurs. Pour les raconter, nous n'avons que l'embarras du choix. En 1815, la jeune épouse d'un avocat de Salins se mourait désespérée des médecins; on fit vœu de faire célébrer à perpétuité six messes par an à

l'Ermitage, et elle recouvra aussitôt la santé. Un enfant était épileptique; on le voua à Notre-Dame de l'Ermitage, et depuis ce moment il n'éprouva plus jamais la moindre attaque. Une personne des environs de Poligny était tourmentée de scrupules et d'inquiétudes cruelles; elle vint prier à l'Ermitage, et dès lors elle fut délivrée du martyre continuel qui lui rendait la vie si dure. Le 25 juillet 1837, un jeune homme tombe du toit de la chapelle qu'il réparait, c'est-à-dire d'une hauteur de quarante pieds, et il ne se fait aucun mal. Dernièrement on apporte à l'église une enfant malade désespérée des médecins, on célèbre la messe à son intention; dès que le prêtre est arrivé à l'élévation l'enfant se sent soulagée; et au bout de peu de jours elle était en parfaite santé. Une autre allait mourir : un vœu de sa mère à Notre-Dame de Miéges la rend à la vie; deux prêtres de grand mérite étaient désespérés : aussitôt qu'on eut offert pour eux le saint sacrifice à la sainte chapelle, ils furent guéris. Nous nous arrêtons ici pour ne pas fatiguer le lecteur par une nomenclature trop monotone.

Cependant Salins ne le cède point à Miéges. De tous temps, les habitants de Salins ont eu une dévotion remarquable à la sainte Vierge (1). C'est sous son invocation qu'ils ont placé une des paroisses et plusieurs chapelles de la ville; c'est toujours à elle qu'ils ont eu recours dans les calamités et les fléaux, spécialement au milieu des dévastations et des ravages, auxquels ce pays fut en proie pendant les quatorzième, quinzième, seizième siècles et la plus grande partie du dix-septième. Ils se souviennent encore avec reconnaissance qu'en 1400 Marie les préserva

(1) Les renseignements sur Salins ont été fournis par M. l'abbé Robin, aumônier du collége de Lons-le-Saulnier, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les recherches historiques.

de la fureur des Anglais et des *Écorcheurs* qui menaçaient d'envahir leur cité ; qu'en 1629, ils obtinrent par elle la cessation de la peste qui avait moissonné près de la moitié des citoyens, et allèrent processionnellement l'en remercier à Notre-Dame de Gray ; que pendant la guerre de dix ans, où les Français cherchaient à reprendre aux Espagnols la Franche-Comté, Marie protégea plusieurs fois efficacement la cité. A la fin de janvier 1633, les troupes étaient aux portes, la ville était à la veille d'être pillée ou réduite en cendres. On oppose au péril d'abord les prières des quarante heures, le jeûne et la réception des sacrements ; puis on prend la résolution de se recommander à la sainte Vierge par un vœu qui obligera à perpétuité ; et l'on s'engage à célébrer, le jeudi qui précède immédiatement le dimanche des Rameaux, la fête de sainte Marie Libératrice. Ce jour-là, tout le monde s'abstiendra d'œuvres serviles et assistera au saint sacrifice ; il y aura une procession générale en blanc, où sera portée la relique de Notre-Dame du Rosaire ; et, après la procession, messe solennelle de la Vierge, avec prédication dans l'église de Saint-Anatoile. En conséquence, le 20 février 1633, dimanche de la Septuagésime, toutes les confréries de la Vierge en blanc, tous les membres du clergé, les religieuses, le mayeur, les échevins, les notables, chacun une torche à la main, les bourgeois, la garnison sous les armes avec une immense multitude de la ville et des campagnes, se rendirent en procession à Saint-Anatoile ; et au milieu de la messe solennelle, après une prédication touchante, le marquis Desprel, alors mayeur ou maire de la ville, humblement prosterné au pied du maître-autel, prononça à haute voix le vœu dont nous venons de parler, et, comme pour en confirmer ou en porter l'expression jusqu'au ciel, plusieurs décharges d'artillerie se firent entendre. De retour à l'hôtel de ville, l'acte fut inscrit sur le registre des déli-

bérations de la commune, et signé par les magistrats et les délégués des diverses classes de citoyens; après quoi toute la bourgeoisie jura de combattre jusqu'à la mort pour la religion et pour son prince; et l'on se mit en mesure d'opposer à l'ennemi une défense énergique. Le temps pressait; car le duc de Saxe-Weimar approchait avec dix-huit mille hommes, décidé à piller et ruiner Salins. Il n'en était plus qu'à cinq kilomètres, quand tout à coup, au grand étonnement de tout le monde, il change de dessein, et, au lieu d'avancer, rebrousse vers Pontarlier. Un changement aussi brusque, au moment où il allait saisir une proie qui semblait ne pouvoir lui échapper, fut attribué par tous à l'intervention de la Mère de Dieu. Cependant ce terrible ennemi pouvait encore revenir : la ville en fut délivrée par sa mort, qui arriva le 18 juillet suivant. Mais, à peine sauvée de ce danger, elle fut en proie à deux autres fléaux : la famine et la peste. Dix à douze mille hommes des environs allèrent jusqu'à Rome chercher un refuge; le nombre des malades était si grand, que plusieurs paroisses perdirent les deux tiers de leur population, et que le cours de la justice dut être interrompu.

Dans cette affreuse position, on recourut encore à Marie, et l'on s'engagea, par un vœu public et solennel, à bâtir, dans l'enceinte de la ville, une église sous le vocable de Notre-Dame Libératrice, à y placer un tableau de la sainte Vierge protégeant la ville, avec saint Anatoile et saint Claude, ses patrons, comme avec saint Roch et saint Sébastien, les protecteurs des peuples dans les temps de peste, et à y fonder un certain nombre de messes annuelles. Afin qu'il n'y eût pas de retard dans l'accomplissement de ce vœu, on choisit pour emplacement de la nouvelle église un jardin appartenant à la ville, et en attendant qu'on pût y construire l'église, on y éleva provisoirement un petit oratoire en bois. On alloua même un revenu annuel de dix-huit

livres pour la célébration de trente messes chaque année, avec quatre cents livres pour la structure de l'édifice; et deux membres du conseil furent chargés de solliciter de la charité des fidèles le reste de l'argent nécessaire à l'achèvement du saint édifice. Après que toutes ces délibérations eurent été arrêtées et jurées devant le maître-autel, en présence du Saint Sacrement exposé, l'assemblée donna plein pouvoir au magistrat pour la nomination du chapelain qui devait desservir l'oratoire, ainsi que pour la construction du bâtiment, et envoya à l'archevêque de Besançon ce nouveau vœu pour le soumettre à son approbation, qui arriva dix jours après.

Dès le 10 août 1639, l'oratoire de Notre-Dame Libératrice fut terminé; la messe pontificale y fut célébrée devant un nombreux clergé, devant le magistrat en corps, les officiers du bailliage et de la garnison, et un si grand concours de peuple que la place d'armes pouvait à peine le contenir; et, chose remarquable, à dater de ce moment, cessèrent, pour ne plus reparaître, la peste et les grands dangers de siége qui, depuis si longtemps, tenaient cette ville dans l'alarme. Aussi, les habitants s'empressèrent-ils d'apporter leurs offrandes pour la construction de l'édifice qui devait perpétuer le souvenir de leur reconnaissance, tandis que, de son côté, le clergé composait, pour la fête de sainte Marie Libératrice, une messe avec prose et un office, que l'autorité ecclésiastique rendit obligatoire à tous les prêtres, en place de l'office de la férie. Pendant les travaux de construction, plusieurs quêtes successives eurent lieu dans la ville et aux environs, et de nouveaux dons arrivèrent. L'un donne deux années d'intérêt d'une rente de six cents livres qu'il avait sur les baux communaux; un autre obtient du gouvernement une somme de deux mille livres. En 1649, Pierre Fournasse donne quinze cents livres; David Bariquet cède une vigne qui lui appar-

tenait; la ville fait l'abandon de la plus grande partie de la somme de dix mille livres, à laquelle elle avait condamné les bouchers, tanneurs et cordonniers qui avaient voulu faire le monopole des cuirs. En 1654, un entrepreneur de Besançon, qui avait obtenu au rabais de faire la couverture et le clocher pour trois mille livres, se borne à demander qu'on paye, chaque semaine, les journées de ses ouvriers, sans toucher lui-même aucun argent. En 1655, les États de la province votèrent trois cents livres, à la seule condition d'une messe à perpétuité le 1er mai de chaque année.

A tous ces dons en argent, le général des Feuillants, pour relever dans l'esprit des peuples l'estime de la nouvelle église, ajoute des reliques de saint Georges qu'il avait fait venir de Rome; et ces reliques, déposées d'abord dans l'église de Saint-Anatoile, sont transférées avec grande pompe à Sainte-Marie Libératrice, dès que l'édifice est terminé.

Lorsque, en 1660, la paix des Pyrénées fut proclamée, le clergé, le magistrat, le bailliage, l'état-major, le collége, avec une grande multitude de peuple, se pressèrent devant l'autel de sainte Marie Libératrice, pour lui en faire hommage et lui exprimer la reconnaissance de toute la cité. Après l'avoir remerciée, on fit une procession solennelle d'actions de grâces avec le Saint Sacrement, sous un dais, escorté par cent bourgeois hallebardiers, porté par quatre avocats, précédé des confréries de filles, des congrégations de métiers de Saint-Sébastien, de Saint-André, de la Croix, du Saint-Sacrement, marchant chacune sous sa bannière; et accompagné des professeurs et des élèves, de la musique de la garnison et des arquebusiers, du clergé des chapitres et des paroisses, des corps civil, judiciaire et militaire, tenant tous à la main une torche aux écussons de la ville.

Cependant l'église était encore inachevée. Au commen-

cement de 1661, la chambre des finances des Pays-Bas alloua trois mille livres pour continuer les travaux; le magistrat de Salins, avec l'assentiment des notables, six cents livres; et à la fin d'avril, l'église fut en état de recevoir les membres de la confrérie de Saint-Georges pour y tenir leur chapitre. Cette église était la joie, l'espérance, l'orgueil de la ville; et, le 31 décembre suivant, elle eut l'occasion de manifester hautement ses sentiments à cet égard. Les Jésuites, ce jour-là, dans une requête au conseil de ville, demandèrent qu'on leur cédât la nouvelle église, en s'engageant à en avoir le plus grand soin. Cette proposition souleva une explosion incroyable de mécontentement. Tous s'y opposèrent avec énergie, par la raison que le sanctuaire, étant l'œuvre de la ville et l'accomplissement de son vœu, devait toujours demeurer sa propriété inaliénable, sans qu'aucun ordre religieux pût jamais y rien prétendre; et pour sanctionner plus fortement cette résolution, on statua qu'aucune requête contraire ne serait jamais accueillie, que quiconque se permettrait d'en entretenir le conseil de ville serait, par ce fait, déclaré incapable de toute fonction, que cette décision serait ajoutée au vœu de la ville sur l'érection de la chapelle, qu'elle serait gravée en lettres d'or sur une plaque d'airain qui serait placée dans l'église, à l'endroit le plus apparent, qu'elle serait placardée à tous les carrefours et envoyée à toutes les villes de la province, qu'enfin tous les ans elle serait lue en assemblée publique, le 31 décembre, avant l'élection des mayeurs, échevins et conseillers, qui seraient tenus de la confirmer par serment sur les saints Évangiles.

Cette église si chère à la population fut enfin terminée au mois de juin 1662, par l'achèvement de la couverture et du clocher. Aussitôt on la consacra solennellement au milieu d'un immense concours de peuple, et l'on plaça au-dessus du portail, en dehors, dans une niche ornée de

sculptures, une statue en plomb doré et argenté, plus grande que nature, représentant Marie avec un sceptre à la main, une couronne sur la tête, et sous ses pieds des boucliers, des canons, des lances et des haches d'armes. C'était la ville qui avait fourni la matière de la statue; sa générosité ne se lassa point; elle donna encore des orgues. Puis à ces dons vinrent s'ajouter des fondations.

En 1664, Françoise Gallet donne six mille livres pour une messe quotidienne à dire, à quatre heures en été, et à cinq heures en hiver, par un chapelain dont elle laisse la nomination au magistrat.

Le 25 mai 1665, le mayeur alloue trois mille livres pour le retable de l'autel et la chaire à prêcher. Au mois de septembre 1666, une députation de la ville de Poligny venue en procession pour remercier Notre-Dame Libératrice de l'extinction d'un incendie, qui, après avoir détruit un des faubourgs, menaçait la cité entière, lui fait hommage d'une belle chasuble; et un pèlerin de Porentruy lui offre quinze cents livres avec une pièce de brocart. Dans les années 1668, 1671 et 1672, Salins, attaqué par l'armée française, se remet chaque fois sous la protection de Marie; et quand, en 1674, Louis XIV en a fait une ville française en s'en rendant définitivement maître, elle continue comme auparavant ses processions à Notre-Dame Libératrice, quoique ces cérémonies eussent eu pour origine une opposition à la France. En 1690, les professeurs et les écoliers du collége ayant manqué à une de ces cérémonies, le conseil de ville en reprit sévèrement le supérieur, et le somma de n'y plus manquer. Dans les vingt-cinq dernières années du dix-septième siècle, il se fit un don de mille huit cents livres, un autre de quatre cents, un autre de six mille et un de huit mille, pour faire face aux frais du service divin dans la sainte chapelle.

De 1705 à 1710, la paroisse, faisant reconstruire son église, établit avec bonheur, pendant les travaux, l'office paroissial à Notre-Dame Libératrice; et un service qui y fut fait pour le gouverneur de la ville décédé devint l'occasion de l'établissement régulier d'un pareil service pour tous les gouverneurs à venir de Salins et de toute la province. En 1718, la construction de l'hôtel de ville vint masquer le portail où reposait la statue de la Vierge; on ne put le supporter, et l'on transporta la statue à l'intérieur de l'église. En 1721, pendant qu'on faisait la procession de Notre-Dame Libératrice, un incendie terrible éclata dans un quartier de la ville; le recours à Notre-Dame suffit pour l'éteindre, et on se rendit aussitôt à sa chapelle pour l'en remercier. Quand arriva 1739, on célébra, par une messe solennelle et la bénédiction du Saint Sacrement précédée d'un sermon, l'anniversaire séculaire de l'institution de la fête de Notre-Dame Libératrice, et en 1740, on renouvela la solennité de cet anniversaire, en y développant une pompe extraordinaire, qu'on n'avait pu donner l'année précédente.

Cependant toute la province et les pays voisins venaient en foule implorer Notre-Dame Libératrice, et apportaient à la chapelle des tableaux et des *ex-voto* en souvenir des grâces qu'ils y avaient obtenues. On fit des prières publiques en 1749 pour être préservé de la disette qui semblait imminente, et en 1750, pour remercier Marie de l'extinction d'un incendie. Toutes ces cérémonies publiques, en donnant du retentissement aux bienfaits de la Mère de Dieu, attirèrent des dons nouveaux à la chapelle. On voit une offrande de quatre cents livres, en 1741; de soixante, avec nappes, chandeliers et crucifix, en 1749; de cent livres en 1759; en 1760, de mille livres; en 1761, de riches ornements et de vitraux nouveaux, avec plusieurs dons de sept à huit cents livres; de deux cent cinquante

livres en 1765, de trois cents livres et de six cent soixante-dix livres en 1768, et de deux cents livres en 1786.

Ainsi la piété envers Notre-Dame Libératrice ne cessait de se produire au dehors; et en 1791 même, lorsque partout ailleurs la Révolution soufflait l'impiété, le conseil de ville de Salins prescrivit des prières à la sainte chapelle pour conjurer les grands froids qui, au commencement de mai, faisaient craindre pour les fruits de la terre. Chose étonnante, même au mois de mars de 93, on célébra la fête de Notre-Dame Libératrice, on pria pour la France si égarée de ses anciennes voies; et la foule immense des assistants n'ôta rien à leur recueillement. Pendant les trois mois qui suivirent, le conseil de ville demanda pour tous les soirs la bénédiction dans la chapelle pour obtenir la cessation du froid. Enfin, les exercices religieux n'y cessèrent qu'au commencement de juillet 94, malgré les injonctions formelles et réitérées des agents de la Révolution; et dès que la tourmente fut passée, on reprit promptement le chemin de Notre-Dame Libératrice, et cette dévotion se continue toujours.

Sans être aussi célèbre, l'ermitage de Lorette, sur la paroisse de Port-Lesnez, a aussi son importance. Au commencement du quatorzième siècle, le chevalier d'Éclans, assailli par une tempête furieuse à son retour de la terre sainte, promit, s'il échappait à la mort, d'élever une chapelle à Notre-Dame de Lorette, et même de s'y faire ermite. Rentré sain et sauf dans ses foyers, il construisit, dans la forme ogivale la plus simple, tout au bord d'un rocher taillé à pic, la chapelle de Lorette qu'il avait vouée, y ajouta une modeste habitation pour lui, et s'y fit ermite. Plus tard, une confrérie d'hommes s'y forma, et fut érigée canoniquement. Elle avait ses statuts approuvés par l'archevêque de Besançon, et comptait, à la fin du dix-septième siècle, de nombreux associés. Tous les confrères devaient se réunir

à Lorette, en assemblée générale, le lundi d'après le 8 septembre ; et plus tard ils furent obligés de se réunir encore le 25 mars, jour de l'Annonciation. Les officiers de la confrérie devaient en outre se réunir en assemblées particulières le lundi d'après Quasimodo, ainsi qu'aux fêtes de la Visitation, de la Présentation et de la Conception. La renommée de cette confrérie et de ce pèlerinage était si grande, que Clément XI, en 1703, accorda de nombreuses indulgences à la visite de la chapelle de Lorette, et qu'en 90 on compta jusqu'à vingt-sept paroisses affiliées à la confrérie. En 93, les ermites qui gardaient la chapelle furent chassés, et la statue de la Vierge portée à l'église paroissiale, où on la vénère encore aujourd'hui. La chapelle et les bâtiments furent dévastés, puis vendus comme bien national. Mais aussitôt que la paix fut rendue à l'Église, l'acquéreur, homme de foi, établit à Lorette une communauté d'ermites sous la supériorité du frère Modeste, qui y apporta avec lui l'image miraculeuse d'Arbois, et la garda jusqu'à ce que les fidèles d'Arbois vinrent la réclamer. Quant à la propriété, elle passa successivement aux mains de divers particuliers, qui la laissèrent tomber dans un état complet de délabrement. Enfin elle arriva en la possession d'une famille religieuse, qui la fit renaître de ses ruines, la restaura avec goût, y éleva un autel dans le style de l'édifice ; et le 4 octobre 1857, l'évêque de Saint-Claude la bénit, et y célébra pour la première fois, depuis la Révolution, les saints mystères.

Néanmoins cette chapelle, demeurant toujours propriété particulière, est habituellement fermée. Elle ne s'ouvre que pour le prêtre qui, accompagné de pieux fidèles, demande à y offrir le divin sacrifice ; et les voyageurs qui passent près de là ne peuvent que s'agenouiller devant la porte, pour prier Celle qui, dans ce lieu-là même, acorda autrefois tant de grâces à leurs ancêtres.

ARCHIDIOCÈSE DE LYON[1].

En entrant dans ce grand et beau diocèse, nous ne pouvons nous défendre d'un saisissement de respect et d'admiration. Car Lyon est peut-être, après Rome, la ville de l'univers qui, dans tous les siècles, a donné les plus magnifiques témoignages de piété envers Marie; et où Marie, de son côté, du haut de la sainte colline de Fourvières, a manifesté plus divinement l'éminence de son pouvoir et l'étendue de sa bonté. Pour dire, le mieux qu'il nous sera possible, ces grandes et saintes choses, nous partagerons notre travail en trois chapitres. Le premier nous racontera l'histoire du culte de Marie dans la ville de Lyon. Le second nous le montrera hors de la ville, dans le département du Rhône. Le troisième nous dira ce qu'il a a été et ce qu'il est encore dans le département de la Loire.

(1) Nous devons les renseignements sur ce diocèse : 1° à une commission organisée par le zèle pieux de M. l'abbé Pagnon, vicaire général, pour recueillir ces renseignements; 2° à l'empressement qu'a mis l'excellent clergé de Lyon à répondre aux questions qui lui étaient soumises; 3° au travail sérieux et complet de M. l'abbé Dubois, aumônier du lycée de Lyon, qui a bien voulu accepter la pénible tâche de secrétaire de la commission et de rédacteur des renseignements recueillis, et qui s'en est acquitté avec autant de zèle que de talent.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LA VILLE DE LYON.

Le plus antique monument du culte de la sainte Vierge que nous offre la ville de Lyon est sans contredit la crypte de l'église Saint-Nizier. Ce premier sanctuaire de Marie n'était, dans le principe, qu'un réduit obscur, ou une sorte de cabane de pêcheur, dans une île formée par le Rhône et la Saône, reliée aujourd'hui à la montagne qui la dominait, mais alors presque déserte, sans autres habitants que quelques pêcheurs, et occupée en grande partie par un bois qui subsista longtemps encore. Ce fut là, loin du centre de la population lyonnaise établie à son origine sur le plateau de la colline de Fourvières, *forum vetus*, que saint Pothin, premier évêque de Lyon, commença ses prédications, ouvrit le premier temple chrétien, et y plaça, selon les anciennes chroniques, une image de la sainte Vierge qu'il avait apportée d'Orient. Disciple de saint Polycarpe, lequel avait été lui-même disciple de saint Jean l'Évangéliste, et avait appris de cet excellent maître à aimer et à faire aimer la Mère de Dieu, saint Pothin ne pouvait manquer de prêcher son culte aux nouveaux convertis. Les premiers chrétiens de l'Église de Lyon se trouvèrent donc, dès le principe, en présence d'un autel de Marie, et apprirent à honorer la Mère, en même temps qu'ils apprenaient à adorer le Fils. Dans toutes leurs réunions, ils la priaient; et c'était à ses pieds que puisaient le courage du martyre ces milliers de fidèles qui versèrent

leur sang pour la foi, les Alexandre, les Attale, les Sanctus, les Mature et les Pontique, les Lucie, les Rhadane, les Émilie, les Blandine et tant d'autres qui jetèrent sur l'Église naissante de Lyon un éclat immortel. Là aussi s'inspirait saint Irénée, le digne successeur de saint Pothin, pour la composition de ses doctes écrits, où il venge si éloquemment la maternité divine et la virginité de Celle qu'il se plaisait à appeler *l'Avocate des pécheurs* et *la Médiatrice des chrétiens.*

La tempête qui emporta Irénée avec son troupeau tout entier laissa désert l'humble oratoire de Marie; mais dès que la paix rendue à l'Église par Constantin le permit, on revint aussitôt à l'antique crypte de saint Pothin. Les fidèles s'y rassemblèrent avec amour, et y célébrèrent leurs fêtes, jusqu'au jour où, pleins de respect pour un lieu si vénérable, ils purent lui substituer, comme un peu plus convenable, un édicule souterrain en maçonnerie solide de quatre mètres carrés, dont chaque côté se terminait par une abside semi-circulaire, et offrait ainsi la forme d'une croix grecque, indice de son origine orientale et preuve de son antiquité. C'est la crypte encore actuellement debout, au-dessus de laquelle on éleva, au quinzième siècle, l'église de Saint-Nizier. Les siècles suivants continuèrent de vénérer ce sanctuaire; et en 1251, Innocent IV, pendant son séjour à Lyon, écrivait en ces termes au clergé de Saint-Nizier : « Puisque votre église, qui fut la première » cathédrale de Lyon, possède l'autel consacré par le » bienheureux Pothin, le plus ancien de vos archevêques, » monument des honneurs rendus pour la première fois à » la sainte Vierge en deçà des monts; source, comme on » l'assure, de grands et nombreux prodiges, désirant que » ce sanctuaire où éclate la piété des fidèles envers Marie » voie augmenter leur nombre par des honneurs dignes » d'un tel concours, nous accordons quarante jours d'in-

» dulgence à tous ceux qui... visiteront dévotement cette » église aux fêtes de la sainte Vierge. »

Ces éloges sont glorieux sans doute, et nous aimons à nous y associer; mais qu'on ne se méprenne pas sur leur vrai sens. Innocent IV veut dire seulement que, dans le pays lyonnais où il écrivait, c'est à la crypte de saint Pothin que les premiers honneurs publics ont été rendus à la sainte Vierge; et ce serait se tromper étrangement, que d'étendre cette proposition à toutes les Gaules. Car saint Pothin n'éleva son oratoire que vers le milieu du second siècle; et qui pourrait croire que, pendant les cent années précédentes, tous les hommes apostoliques envoyés dans les Gaules par saint Pierre, par conséquent avant l'an 66, où le saint apôtre subit le martyre, que tous les évêques qui assistèrent aux deux conciles de Lyon tenus par saint Irénée, dans l'un au nombre de douze, dans l'autre au nombre de treize, aient négligé de faire honorer publiquement la sainte Vierge? Une telle prétention serait contraire à ce que nous avons observé dans presque tous les diocèses; et il est même plus que vraisemblable que les hommes apostoliques envoyés par le saint-siége dans cette partie des Gaules, avant le temps de saint Pothin, avaient prêché à Lyon le culte de Marie, inséparable du culte de son Fils, mais sans y élever un oratoire, sans y établir un évêché.

Quoi qu'il en soit, la crypte de saint Pothin développa dans le cœur des Lyonnais l'amour de la sainte Vierge; et bientôt ils lui élevèrent dans leur ville d'autres sanctuaires, auxquels ils portèrent toute leur dévotion; de telle sorte que cette crypte, si propre à rappeler l'excellence de la foi dont elle fut le berceau, le prix du sang des martyrs qui y puisèrent le courage de la mort, la valeur de la protection de Marie qui y inspira tant d'héroïsme chrétien, vit décroître peu à peu le nombre de ses visiteurs et finit

par être tellement abandonnée, que, de nos jours, la plupart des habitants de Lyon ignorent jusqu'à son existence. En effet, dès le sixième siècle, saint Grégoire de Tours mentionne l'église de Notre-Dame des Bois, appelée plus tard Notre-Dame de la Platière; église célèbre qui fut ruinée en grande partie par les Visigoths et les Sarrasins, mais qui fut relevée, au temps de Charlemagne, par l'archevêque Leydrade. Ce fut là qu'au treizième siècle Innocent IV, suivi de tous les Pères du concile œcuménique siégeant alors à Lyon, de tous les membres du sacré collége revêtus pour la première fois de la pourpre, jusque-là l'ornement exclusif des chanoines comtes de Lyon, vint inaugurer l'octave ajoutée par lui à la fête de la Nativité de Marie; ce fut là qu'en 1258 s'établit une confrérie de Lorette en l'honneur de la translation miraculeuse de la sainte Maison de Nazareth sur les rivages de l'Adriatique; pendant qu'à Saint-Nizier s'établissait la confrérie de Notre-Dame des Grâces, près de l'autel consacré à Marie par saint Pothin. Ces deux confréries furent enrichies de nombreuses indulgences, et les membres des plus illustres familles se firent gloire de leur appartenir. Tous les cœurs tenaient, en particulier, à Notre-Dame de la Platière, et lorsque 93 vint la renverser, on voulut au moins conserver son titre de Notre-Dame, en le transportant à l'église paroissiale actuelle de Notre-Dame-Saint-Vincent.

A ce sanctuaire de Marie, la piété des Lyonnais ajouta Notre-Dame de l'Ile, ainsi appelée de l'Ile-Barbe située au milieu de la Saône, où s'élevait son sanctuaire. Cette ile était autrefois un lieu désert et sauvage, *insula barbara*, où les chrétiens allaient se cacher pour échapper à la persécution de l'empereur Sévère. Ce fut plus tard l'emplacement d'un monastère de Bénédictins, qui, d'après leurs règles, avaient toujours une chapelle de la Vierge dans l'intérieur de leur cloître. Vers l'an 1060, l'abbé Hogier

ajouta à la chapelle intérieure pour les Religieux une chapelle extérieure, longue de quatorze mètres sur sept de large, avec une abside circulaire et voûtée, pour les fidèles du dehors; et aussitôt ce nouveau sanctuaire excita les sympathies universelles; on y vint de toutes parts et on y obtint des faveurs nombreuses. « Depuis six cents ans et » davantage, écrivait en 1666 l'historien le Laboureur, » en son vieil et naïf langage, la Vierge s'est délectée en » ce lieu; elle a voulu être honorée et servie en cette petite » chapelle, et elle y a toujours fait une profuse largesse de » ses grâces à ceux qui l'y ont invoquée : c'est pourquoi » elle y a été de tout temps honorée d'un concours de » peuple qui y afflue de tous côtés. »

Un flambeau de cire et dix lampes brûlaient continuellement devant l'image de Marie. Un autel à l'entrée de l'église était consacré à Notre-Dame des Sept-Douleurs, et des peintures décoraient l'intérieur de l'édifice. Lorsque les bateaux descendaient la Saône, tout l'équipage devait garder le silence et se découvrir à la vue du clocher de Notre-Dame de l'Ile, autrement dite Notre-Dame de Grâce; les rames cessaient d'agiter les eaux, et en passant devant le sanctuaire vénéré, le patron seul debout sur la poupe criait : *Ben hoïa,* mots celtiques qui signifient : *île, salut;* simple et pittoresque hommage rendu à la souveraine de ces bords. Dans les temps de calamités, les paroisses y allaient en processions nombreuses. Voici comment l'annaliste lyonnais, Paradin, raconte la procession de 1504 : « Alors, dit-il, la séche- » resse étant extrême, on vit pour la première fois ces » dévotes et pitoyables processions, qui se renouvelèrent » en 1534 et 1556, et furent appelées processions blanches, » à raison du costume de pénitents de ceux qui en fesoient » partie. Ces processions furent très-nombreuses, tant des » diverses paroisses de Lyon, que des villages environnants,

» et se rendoient généralement à l'Ile-Barbe, chantant » leurs oraisons et prières. Tous avoient les larmes aux » yeux, et à la fin de chaque invocation, crioient tous » ensemble effroyablement : Sire Dieu, miséricorde! » Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous! *Sancta » Maria*, d'aiguy, d'aiguy! sainte Marie, de l'eau, de l'eau! » N'y avoit cœur ni esprit si endurci de qui telle pitié ne » tirât des larmes. » La sainte Vierge exauça ces prières: elle inspira aux notables de la ville d'organiser des aumônes et des distributions régulières; et cette institution sauva des milliers de pauvres près de mourir de faim, en même temps qu'elle devint comme le type des nombreux établissements de charité que créa, dans la suite des âges, la piété des Lyonnais. En 1562, les Calvinistes, maîtres de la ville de Lyon, eurent beau incendier Notre-Dame de l'Ile, piller les objets précieux qu'elle renfermait, et, pour se venger sur l'image de Marie de la vénération séculaire dont elle était l'objet, la donner à une prostituée qui s'enfuit à Genève avec un des profanateurs; on releva le saint édifice, et les fidèles continuèrent à le visiter. En 1630, Marie de Médicis et Anne d'Autriche y allèrent à pied avec toutes les dames de la cour, pour remercier Notre-Dame de Grâce de la santé rendue subitement à Louis XIII, qui, passant à Lyon, y avait fait une grave maladie.

En même temps que l'abbé Hogier élevait Notre-Dame de Grâce, Gauceran, abbé du monastère d'Ainay, pria le pape Pascal II, venu à Lyon pour réclamer la protection de Louis le Gros contre Henri V, empereur d'Allemagne, de consacrer l'église de son abbaye qu'il venait de reconstruire. Le souverain Pontife se prêta à son désir; et, le 27 janvier 1506, il bénit, outre le principal autel, l'autel de la chapelle à gauche de l'église, sous le vocable de la Conception Immaculée, en y mettant des cheveux de la

Vierge, avec des fragments de la crèche, où elle avait reposé le divin Enfant, et des langes dont elle l'avait enveloppé. Cette église eut plus tard un autre honneur, dit de la Mure dans la *Chronique* manuscrite *de la très-ancienne abbaye royale d'Ainay;* ce fut l'honneur de posséder un des premiers tableaux qui aient été faits de la Vierge immaculée. Un pieux artiste traita ce sujet, tout neuf dans la peinture, et l'exposa à la vénération publique dans l'église d'Ainay. Il ne pouvait rien choisir qui lui assurât mieux toutes les sympathies : car dès lors Lyon honorait, d'un culte d'amour tout particulier, l'Immaculée Conception. Quand, vers le même temps, saint Anselme de Cantorbéry, réfugié en France, vint dans ses murs, elle l'accueillit avec enthousiasme comme le défenseur de ce privilége de Marie, dans son beau livre de la *Conception virginale et du péché originel.* Dans l'élan de son dévouement à ce mystère, elle en vint jusqu'à en célébrer solennellement la fête, avec un office spécial, qui existe encore dans un vieux missel d'Ainay. En vain saint Bernard lui reprocha de devancer sur ce point la décision du Saint-Siége, dont tout fidèle doit recevoir la direction ; la fête n'en continua pas moins à se célébrer avec beaucoup de pompe, surtout à Ainay et à la cathédrale; et la suite des âges n'a ôté à la chapelle de l'Immaculée Conception d'Ainay rien de son attrait pour tous les fidèles. On l'a même reconstruite et agrandie dans ces derniers temps; et sur l'une de ses portes on a placé la suscription suivante : *Quod B. Mariæ Immaculatæ antiquitus dicavit pietas, magnificentius fides instauravit.*

A dater de la consécration de l'église d'Ainay par le souverain Pontife, les Lyonnais multiplièrent, de toutes parts et sous les titres les plus doux, les sanctuaires de Marie. Alors s'élevèrent *Notre-Dame de Confort* ou de consolation, que desservirent les Dominicains, et que plusieurs choisirent pour le lieu de leur sépulture ; *Notre-Dame de*

Bonne-Nouvelle, construite pour les Célestins par Louis Ier, duc de Savoie, remarquable par ses vitraux, plus remarquable encore par plusieurs miracles bien constatés; *Notre-Dame de la rue neuve;* dans le principe, simple image peinte sur un volet, devant laquelle une lampe brûlait jour et nuit, et remplacée au seizième siècle par une chapelle où les voituriers, nombreux dans le voisinage, venaient entendre une messe matinale; *Notre-Dame de la Saônerie*, sur la rive droite de la Saône, où le clergé de la paroisse Saint-Paul se rendait processionnellement pour la fête de l'Immaculée-Conception; *Notre-Dame de Bechevelin*, au faubourg de la Guillotière, fondée par les mariniers, où se vénérait une *Mater dolorosa; Notre-Dame de Grâce*, au même faubourg; *Notre-Dame de Lorette*, sur le penchant de la colline de Fourvières, dans une rue où, selon la tradition, ruissela le sang des martyrs.

Outre ces oratoires séparés, chaque grande église de Lyon avait une ou plusieurs chapelles en l'honneur de la Vierge. A la cathédrale de Saint-Jean, c'était *Notre-Dame du Haut-Don*, devant laquelle une lampe brûlait nuit et jour; à Saint-Paul, c'était un autel dédié à la Vierge immaculée et pleine de grâce; à Ainay, une seconde chapelle de l'Immaculée-Conception, élevée à côté de la première dont nous avons parlé; à la Croix-Rousse, c'était Notre-Dame des Sept-Douleurs dans l'église Saint-Denis, que venaient visiter de nombreux pèlerins, de pays même éloignés; à l'Hôtel-Dieu, placé à sa fondation sous le vocable de Notre-Dame de Pitié, c'étaient, dès le septième siècle, deux belles statues de Marie surmontant deux magnifiques autels; mais surtout on trouvait à Fourvières, là où était l'ancienne ville romaine et son *forum*, sur les ruines des constructions colossales faites par les empereurs, *Notre-Dame du Bon-Conseil*, petite chapelle qui remonte à l'an 840, et qui pendant trois siècles ne fut que cette petite enceinte car-

rée qui forme, de nos jours, la partie de la chapelle placée sous le clocher, dont les fondements présentent encore des marbres et des blocs de pierre provenant des édifices romains. Longtemps avant 1192, selon une charte datée de cette époque, il y avait des chapelains pour desservir ce sanctuaire, et des revenus affectés à son entretien : chose d'autant plus remarquable, que, pendant ces premiers siècles, la crypte de saint Pothin et Notre-Dame de Grâce à l'Ile-Barbe attiraient le concours des fidèles. En 1168, Olivier de Chabannes, doyen du chapitre métropolitain, ajouta au sanctuaire de Fourvières une seconde nef beaucoup plus grande que la chapelle primitive, avec laquelle un arceau la mettait en communication ; et pendant que se faisaient ces constructions, l'archevêque et le doyen du chapitre se promenant un jour sur la place Saint-Jean avec Thomas Becket, qui se trouvait alors à Lyon, se dirent, par forme de conversation, qu'ils voulaient consacrer l'autel de cette seconde nef sous le nom du premier martyr qui aurait la gloire de verser son sang pour Jésus-Christ. « Peut-être sera-ce vous, » dirent-ils à Thomas en souriant. En effet, six ans plus tard, Thomas tombait sous le fer des assassins ; en 1179, Alexandre III l'inscrivait au nombre des saints ; en 1190, la nouvelle nef était consacrée sous son vocable, et bientôt le culte du saint martyr devint célèbre et son autel très-fréquenté. Le roi de France Louis VII y envoya lui-même un *ex-voto* en reconnaissance de la guérison de son fils Philippe-Auguste, obtenue par l'intercession du saint Pontife.

L'église de Fourvières ainsi agrandie, il n'y manquait plus qu'une collégiale pour la desservir avec la pompe que demandait son importance. Étienne de Saint-Amour, doyen du chapitre après la mort d'Olivier de Chabannes, la fonda, aidé d'un de ses confrères, Jean de Bellême. De là naquit entre le chapitre de la métropole et la nouvelle collégiale

une alliance toute fraternelle ; et pour se la témoigner mutuellement, tous les ans à Pâques le chapitre avec tout son clergé montait sur la plate-forme des tours de la cathédrale ; la collégiale de son côté s'avançait sur la terrasse qui dominait la cité ; et là les deux chœurs en présence chantaient alternativement au son des cloches les versets de l'hymne : *O filii et filiæ* avec le triomphant *alleluia*. En 1263, l'archevêque Philippe de Savoie, ayant augmenté le nombre des chanoines de la collégiale, régularisé leur service, et mérité par ses bienfaits d'en être appelé le second fondateur, le concours des fidèles à Fourvières devint beaucoup plus considérable ; des grâces très-grandes s'y obtinrent, et la reconnaissance y déposa de riches offrandes. Les guerres civiles qui désolèrent la cité, à la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième, portèrent bien quelques préjudices à la collégiale, dont le cloître fut changé en un camp fortifié ; mais comme si le ciel eût voulu la dédommager, elle reçut, tantôt de la part des rois de France, tantôt de l'autorité ecclésiastique, d'importants priviléges. Les chanoines, comme ceux de la cathédrale, eurent le droit de porter la mitre dans les cérémonies solennelles ; les consuls, pour constituer Marie gardienne de la ville, leur remirent les clefs d'une de ses portes. Louis XI, marchant sur les traces de saint Louis, un des insignes protecteurs de Fourvières, y vint recommander le succès de ses armes contre Charles le Téméraire ; il y fonda une messe basse pour chaque jour, une messe chantée aux six principales solennités de l'année et aux cinq fêtes de la Vierge. Il institua Notre-Dame de Fourvières châtelaine de Charlieu et de vingt-quatre autres paroisses, lui octroya soixante-cinq livres tournois de revenu, avec diverses autres largesses, destinées à embellir son sanctuaire : « Car, disait-il, nous avons eu, dès notre bas âge, grande » affection à la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, et à

» sa chapelle de Fourvières ; nous ne souffrirons pas qu'une » si belle Dame loge en si humble maison. » En même temps, un des chantres de la collégiale, Pierre de Bresse, fonda la solennité des samedis, depuis longtemps en vigueur à la crypte de saint Pothin.

Mais, hélas! un siècle ne s'écoula pas, que tant et de si belles fondations éprouvèrent un rude échec. Les calvinistes, ayant surpris Lyon par trahison dans la nuit du 30 avril 1562, pillèrent les églises et en renversèrent plusieurs, chassèrent les prêtres et les Religieux, proscrivirent l'exercice du culte catholique, violèrent les tombeaux, profanèrent et brûlèrent les reliques, dispersèrent ou détruisirent les archives, s'acharnèrent spécialement contre tout ce qui tenait au culte de la sainte Vierge; et dans la fureur de leurs spoliations sacriléges, ils ne laissèrent à Fourvières que les murs de la chapelle. Un des soldats osa, à l'église d'Ainay, percer de sa hallebarde le tableau de la Vierge; il en jaillit aussitôt du sang, et la troupe, effrayée par ce prodige, s'enfuit, laissant intacte la chapelle de l'Immaculée-Conception. C'est là un fait qu'affirmèrent tous les Religieux de l'abbaye, et qu'ont raconté les plus graves historiens.

L'empire du calvinisme à Lyon dura quinze mois, et, après ce laps de temps, on put reprendre l'exercice du culte. Mais il fallut bien des années pour réparer les dévastations qu'avait faites l'hérésie. On ignore la date où fut restaurée l'église de la Platière. Notre-Dame de l'Ile, restaurée, vit encore de beaux jours; mais ce ne fut qu'en 1580 que le chapitre métropolitain, absorbé jusque-là par les réparations urgentes de la primatiale, fit rétablir la toiture de Fourvières, et en releva le clocher quadrangulaire, tel qu'il a subsisté jusqu'en 1849. En 1586, eut lieu la consécration de la chapelle ainsi grossièrement réparée; en 1640, on y érigea un autel sous le nom de Notre-Dame de Grâce; en

1683, on en érigea un autre sur une tribune, derrière l'autel de Saint-Thomas, deux autels qui subsistent encore aujourd'hui; et en 1751, le petit oratoire de Notre-Dame du Bon-Conseil fut considérablement agrandi, grâce aux dons des consuls, aux libéralités de quelques âmes pieuses, et aux quêtes ordonnées par l'archevêque.

Toutes ces réparations successives ouvrirent pour Fourvières comme une ère nouvelle; et l'accroissement de sa gloire, ainsi que le concours prodigieux des pèlerins, date proprement de cette époque. Dès 1623, il s'y disait jusqu'à vingt-cinq messes par jour; et deux ecclésiastiques étaient constamment occupés à recevoir les offrandes qu'on y apportait. De 1564 à 1642, Lyon, visité sept fois par la peste qui y enleva plus de cent mille personnes, avait envoyé des délégués avec de riches offrandes à Notre-Dame du Puy en Velay et à Notre-Dame de Lorette en Italie; et au moment où les députés, arrivés au terme du voyage, accomplissaient le vœu de la ville, la contagion avait cessé subitement; mais elle revenait à des intervalles plus ou moins longs. Pour prévenir son retour, les magistrats conçurent, en 1643, le dessein de vouer la ville à Notre-Dame de Fourvières. Cette résolution sembla enchaîner le fléau; à dater de ce moment, il ne reparut plus; et depuis lors, ni choléra ni aucune autre maladie contagieuse n'a jamais pu se fixer à Lyon. Touché d'une préservation si prompte et si merveilleuse, le corps consulaire n'eut rien de plus pressé que d'accomplir son vœu; et, en séance solennelle, à l'hôtel de ville, non-seulement il s'engagea à perpétuité, par un acte mémorable, à se rendre à Fourvières le 8 septembre de chaque année, mais encore il décréta l'érection de deux statues de la Vierge en marbre blanc, l'une sur un piédestal, au coin de la place du Change, l'autre sous un petit dôme, au milieu du pont de Pierre, avec une inscription rappelant le vœu des Lyonnais et

exprimant leur reconnaissance. Ces deux statues, promptement exécutées et placées au lieu indiqué, y subsistèrent jusqu'en 1789, et le petit dôme jusqu'en 1820. Conformément à ce solennel engagement, jamais, depuis lors jusqu'à la Révolution, les échevins ne manquèrent de monter, le 8 septembre de chaque année, à Notre-Dame de Fourvières. En 1660, ils y ajoutèrent même une communion, que le prévôt des marchands ou l'un de ses collègues devait faire, ce même jour, à la sainte chapelle. Ils ne s'en tinrent pas là. Ils revenaient à ce bien-aimé sanctuaire, soit quand quelque malheur menaçait Lyon ou la France, comme en 1762, où ils vinrent demander la fin d'une sécheresse qui désolait le pays, soit quand ils avaient obtenu par Marie quelque grâce insigne, comme en 1774, où ils vinrent la remercier de la guérison du Roi.

A ces visites, ils joignaient leurs libéralités. En 1657, ils donnèrent une chasuble avec un parement d'autel en drap d'or; en 1660, neuf mille trois cent quarante-cinq livres pour reconstruire la terrasse de la chapelle, et y ériger une pyramide surmontée d'une croix; générosité que le chapitre de Fourvières voulut reconnaître en fondant une messe pour la ville tous les samedis. En 1729, ils votèrent une rente de trois cents livres; en 1739, un don de six mille livres pour agrandir l'église; en 1745, mille trente-deux livres pour acheter des ornements; en 1749, un autre don de trois mille livres. C'est ainsi que l'hôtel de ville témoignait son dévouement au sanctuaire dépositaire des espérances de la cité; et par là il faisait acte non-seulement de foi chrétienne, mais de sage administration et de bonne politique; car par là non-seulement il attirait la protection de Marie sur la grande famille qu'il avait à conduire, mais encore il appelait sur lui-même le respect, l'affection et l'obéissance du peuple, qui aimait à

voir ses magistrats prier avec lui la Modératrice de ses destinées.

Un vœu analogue amenait chaque année en procession à Fourvières l'administration de l'hospice de la Charité avec tout son personnel, pour remercier la sainte Vierge de la cessation d'une maladie contagieuse, semblable au scorbut, qui avait mis à bout la science des plus habiles médecins. « Comme la bonté de Dieu, disaient ces pieux » administrateurs dans leur engagement, permet des maux » inconnus aux hommes, afin que nous recourions à sa » sainte providence, nous nous engageons à aller proces- » sionnellement à Fourvières, le mercredi de Pâques de » chaque année, offrir sept livres de cire en l'honneur des » sept joies de Marie. » Les pauvres malades, après ce vœu, recouvrèrent bientôt une amélioration sensible ; et depuis lors la procession se faisait annuellement le mercredi de Pâques de chaque année, à la grande édification de toute la ville.

Encouragées par ces beaux exemples, toutes les paroisses de Lyon, des faubourgs et de la banlieue, voulurent aussi avoir leur jour pour aller chaque année en procession à Fourvières : le 21 novembre, fête de la Présentation, fut choisi pour cette belle cérémonie, et l'on y fut constamment fidèle. Chaque année également, sans aucun engagement antérieur, mais par pure dévotion, ces paroisses faisaient une seconde procession à Fourvières pour y conduire les enfants, le jour ou le lendemain de la première communion.

Toutefois ces processions à Notre-Dame de Fourvières n'étaient encore que la moindre expression de la dévotion des fidèles pour Marie ; les confréries en étaient une profession bien plus saillante et plus continue. Notre-Dame de Fourvières en avait une qui, après avoir fleuri de longs siècles, disparut à l'époque néfaste de 1562, mais fut ré-

tablie en 1679 par les soins de la collégiale et de l'archevêque de Lyon, et par une bulle d'Innocent XI qui y attacha de nombreuses indulgences. Un grand nombre de citoyens s'y inscrivirent, et l'autel d'Antoine Guillermin fut érigé pour ses réunions. A côté de cette illustre confrérie, florissaient non-seulement les confréries de Notre-Dame de la Platière et de Notre-Dame de Grâce à Saint-Nizier, établies dès les temps les plus anciens ; mais encore diverses autres confréries attachées à la plupart des sanctuaires de la sainte Vierge, telles que celle des Pénitents de Notre-Dame de Lorette, où l'on n'était admis qu'autant qu'on avait fait le pèlerinage de Lorette en Italie ; celle des Pénitents de l'Hôtel-Dieu, qui, se choisissant chacun une heure dans l'année pour la passer en prières devant l'autel de la Vierge, lui rendaient ainsi un culte perpétuel, et celle des Pénitents de Notre-Dame du Confalon, qui remonte à saint Bonaventure, à l'époque du second concile général de Lyon, et dont l'église, placée sous le vocable de l'Assomption, était ornée de tableaux et de sculptures magnifiques. Henri III, passant à Lyon, s'enrôla dans ses rangs, prit l'habit de pénitent, sous lequel il monta plusieurs fois à Fourvières, et donna à la confrérie le titre de confrérie royale. Il y avait en outre diverses corporations ouvrières qui marchaient sous l'étendard de Marie ; et entre elles se distinguaient les tisseurs de draps d'or et de soie, dont la chapelle, dans l'église des Dominicains, était richement décorée. Il y avait au Grand-Collége la congrégation des messieurs et celle des jeunes artisans ; dans un oratoire de Bellecour, celle des pères de famille ; et lorsqu'à l'époque de la Renaissance se forma l'Académie de Lyon, elle voulut s'appeler l'Académie de Fourvières. Enfin il n'était pas une paroisse de la ville qui ne comptât un grand nombre des siens affiliés soit à ces confréries générales, soit à d'autres associations particulières sous le vocable de Marie.

Comme les confréries ou corporations, les communautés religieuses se faisaient gloire de porter le nom de la sainte Vierge. Les deux abbayes de Bénédictines s'appelaient l'une Notre-Dame de la Déserte, l'autre Notre-Dame des Chazeaux; aux Carmes déchaussés, c'était Notre-Dame du Carmel; chez les Minimes, Notre-Dame de l'Assomption; chez les Observantins, Notre-Dame des Saints-Anges; chez les Religieuses de l'Annonciade céleste, l'Annonciation; au Petit-Collége, Notre-Dame Auxiliatrice; chez les Visitandines de Bellecour, de l'Antiquaille et de Sainte-Marie des Chênes, partout la Mère de Dieu.

Dans leur amour pour la sainte Vierge, les Lyonnais lui élevaient de toutes parts des chapelles ou des statues. Ici c'était l'église de Notre-Dame du Confalon, la chapelle de Notre-Dame de *Bon-Rencontre*, près l'église Saint-Bonaventure; là c'était l'oratoire de Notre-Dame, au lieu où fut depuis le Port-Dauphin; la chapelle de la Guillotière, qui donna son nom à la rue de la Vierge. Partout c'étaient des statues de la Mère de Dieu. Sur la porte du pont de la Guillotière, une Vierge avec l'inscription *Ave, Maria,* avertissait le voyageur qu'il entrait dans la ville de Marie. A l'intérieur de la cité, vous rencontriez, aux angles des rues et presque à chaque maison, des statues ou des images de Marie; et une d'elles, véritable œuvre d'art, que le sculpteur Coysevox avait placée à l'angle de sa maison, surmonte encore aujourd'hui l'autel de la Vierge dans l'église Saint-Nizier.

Aussi la révolution de 93 eut beau faire disparaître toutes les statues de Marie, piller tous les objets précieux offerts à ses sanctuaires, dépouiller de tous ses ornements l'église de Fourvières et la vendre comme bien national, la piété proscrite au dehors se conserva toujours encore vivace au fond des cœurs. Souvent on montait la nuit à Fourvières; et là, les yeux mouillés de larmes, agenouillé

devant les portes fermées, on priait la Consolatrice des affligés. Marie écoutait ces ferventes prières, et couvrait de sa protection ceux qui venaient les lui adresser. Le siége de Lyon en offrit un exemple remarquable. En vain l'armée républicaine, au mépris des lois de l'humanité et du droit des gens, lançait ses boulets et ses bombes sur l'Hôtel-Dieu encombré de malades et de blessés des deux partis, et inutilement protégé par un drapeau noir; quarante-deux fois le feu éclata dans les différentes salles, et pas un malade, pas une sœur hospitalière ne reçut la moindre atteinte. Il n'y eut que des dégâts matériels. Un magnifique tableau placé à Fourvières rappelle une protection si miraculeuse de Marie.

Après que la paix eut été rendue à la France, le Cardinal Fesch, devenu archevêque de Lyon, répondant au vœu le plus cher de ses diocésains, racheta Fourvières; et le 19 avril 1805, Pie VII, venu en France pour le couronnement de l'empereur, rouvrit lui-même le sanctuaire vénéré et y offrit le premier le sacrifice expiatoire; de là, étendant les mains vers la cité fidèle, vers la population accourue et agenouillée pour ainsi dire tout entière à ses pieds, il appela sur la ville toutes les bénédictions du ciel. A dater de ce jour, la dévotion à Notre-Dame de Fourvières reprit son antique essor; le culte divin y recommença ses exercices, les pèlerins y vinrent en foule, l'amour et la confiance enrichirent le pieux sanctuaire d'ornements et de dons divers; des grâces multipliées et insignes y furent obtenues, et les murs se couvrirent des *ex-voto* de la reconnaissance; galerie populaire, dit un auteur, où chaque année, chaque mois, chaque jour a son tableau qui consacre le souvenir d'un bienfait. De cette époque aussi date l'usage, institué par Pie VII et enrichi par lui d'indulgences, de sonner chaque soir la cloche de la chapelle une

heure après l'*Angelus*, afin d'avertir les fidèles de prier pour les morts.

Notre-Dame de Fourvières est tellement considérée à Lyon, comme la dispensatrice des grâces, que, quand, en 1815, la paix fut rendue à la France après toutes les secousses qui l'avaient agitée, les dames de la ville firent broder une riche bannière et allèrent l'offrir à Fourvières en actions de grâces, accompagnées de toutes les administrations et d'une multitude recueillie; et quand a lieu au séminaire la retraite générale des prêtres du diocèse, on la termine par une procession solennelle à Fourvières pour en remercier Marie et placer sous son patronage les résolutions qu'on a prises et les travaux du ministère auquel on va retourner. Lors des troubles de 1834, les ouvriers insurgés sur la colline respectèrent la chapelle, et on les vit le fusil au bras escorter un jour le convoi funèbre du chapelain, un autre jour le Saint Sacrement qu'on transportait dans un lieu plus sûr. D'autres ouvriers inoffensifs, retirés dans une vaste maison, au nombre de plusieurs centaines, allaient être foudroyés par l'artillerie, lorsqu'ils invoquèrent l'assistance de Notre-Dame de Fourvières, et ils n'eurent aucun mal; fait remarquable dont le souvenir se conserve dans un tableau appendu à la chapelle. En 1848, survint une autre émeute bien autrement terrible : l'anarchie était sur le point de triompher et de semer partout la ruine et le deuil; on prie Notre-Dame de Fourvières, et l'agitation se calme, au grand étonnement des agitateurs eux-mêmes, qu'on entendit dire, dans leur grossier langage, en montrant la Vierge de la colline : « Nous ne pourrons rien faire ici, tant que cette Montagnarde sera là-haut. »

Notre-Dame de Fourvières ne protégeait pas seulement la ville contre les passions humaines; elle la défendait encore, comme dans les temps anciens, contre les fléaux du

ciel..En 1832, 1835, 1849 et 1855, le choléra promena ses ravages en diverses contrées du voisinage et jusqu'aux portes de la ville. Une fois même il pénétra jusqu'à l'hôpital militaire, où il fit quelques victimes, comme pour prouver que, s'il ménageait les habitants, on ne devait pas l'attribuer à des causes naturelles; mais à chaque fois on invoqua Marie, on fit des neuvaines à son autel, et la terrible maladie, malgré les nombreux fugitifs qui, venant y chercher un refuge, auraient pu l'importer avec eux, respecta la cité privilégiée; et le souvenir de ce fait insigne gravé sur le marbre, peint sur la toile, fut offert en *ex-voto* à Fourvières par la cité reconnaissante.

Tant de faveurs inspirèrent aux Lyonnais la généreuse pensée de substituer à la petite chapelle de Fourvières une grande et belle église qui montrerait de loin à tous les regards la protectrice de la ville. Dans cette vue, ils achetèrent les propriétés voisines pour dégager la chapelle de constructions qui la cachaient à la vue; ils transformèrent les flancs abrupts de la colline en une promenade verdoyante, d'un facile accès; et élevèrent un clocher monumental, au sommet duquel ils placèrent une statue colossale de Marie en bronze doré, étendant sur la ville ses mains pleines de bénédictions. Ceci n'est qu'un commencement, le reste s'achèvera. Le concours prodigieux des pèlerins le mérite bien. Car il se célèbre dans la chapelle environ seize mille messes par an, quelquefois plus de quatre-vingts en un seul jour. Il s'y fait au moins deux cent mille communions chaque année, quelquefois beaucoup plus. Dans le mois de mai seul, on en a compté jusqu'à vingt-sept mille, près de mille par jour. Il y vient annuellement de vingt à trente évêques. Le nombre des autres pèlerins est incalculable; dans un rayon de quarante lieues autour de Lyon, il est bien peu de grandes personnes qui n'aient fait le pèlerinage de Fourvières.

Quant aux habitants de la cité, ils y affluent d'abord aux fêtes de la Vierge, puis toutes les fois qu'ils éprouvent ou craignent quelque malheur, ou qu'ils forment quelque entreprise, enfin et surtout le 1er janvier de chaque année : ce jour-là on accourt à Fourvières de grand matin, la chapelle est ouverte plus tôt qu'à l'ordinaire, la foule s'y précipite. C'est Lyon qui vient souhaiter la bonne année à sa bonne Mère et recevoir comme étrennes sa bénédiction.

Pour se concilier une confiance si merveilleuse, on conçoit que Notre-Dame de Fourvières a dû dispenser bien des grâces. En effet plus de quatre mille *ex-voto* sont là pour l'attester, et les murs de l'église ne suffisant pas pour les recevoir, on en a garni les combles de l'église. On y voit des défenses d'éléphant envoyées d'Égypte, un tableau chinois offert par l'évêque de Pékin, des faisceaux de béquilles, des croix d'honneur qui prouvent que la piété sait s'allier avec la bravoure, des cœurs d'or, des tableaux rappelant, dans une représentation souvent émouvante, les grâces obtenues; et indépendamment de ces *ex-voto*, on compterait par milliers, si on les avait inscrites, les guérisons soudaines, les périls conjurés, les malheurs évités, les vœux merveilleusement exaucés, les larmes inopinément séchées à la suite d'une invocation à Notre-Dame de Fourvières. Nous citerons seulement, entre tant de merveilles, la scène du 7 janvier 1820. La Saône, alors charriant d'énormes glaçons, jeta trois bateliers et un mousse nommé Guérin contre le pont de Pierre, où la barque qu'ils montaient se brisa et s'engloutit. Les mariniers s'élancent sur les angles de la pile du pont et s'y tiennent cramponnés jusqu'à ce qu'on vienne à leur secours; mais Guérin, moins âgé et moins robuste, se laisse tomber dans les flots. Le voilà au milieu des glaces qui tantôt le meurtrissent, tantôt semblent l'engloutir ; de ses mains crispées, il essaye de s'attacher à leurs surfaces

glissantes ; enfin il réussit à monter sur un large glaçon, et s'y agenouillant il tend ses mains suppliantes vers la chapelle de Fourvières. La foule amassée sur les deux rives joint ses supplications à celles du pauvre naufragé, que le courant emporte toujours, sans qu'on puisse arriver jusqu'à lui pour le sauver. On lui jette une corde, il la saisit, mais ses mains engourdies par le froid lâchent prise, et il retombe dans l'eau, il va périr ; mais non, il invoque Marie, elle le sauvera. Trois hommes intrépides s'élancent sur une barque, s'élancent à travers les glaces, arrivent à lui et le ramènent au rivage. Il ne semblait plus un homme, mais un glaçon ; on brise ses vêtements congelés, on le réchauffe peu à peu, bientôt il revient à la vie ; et, à quelques jours de là, il gravissait la colline, suivi des mariniers ses compagnons et d'une foule immense, et déposait à la chapelle de Fourvières son *ex-voto* qu'on y voit encore.

Aussi les Lyonnais ne se lassent-ils point de donner à la sainte Vierge de Fourvières des témoignages toujours nouveaux de leur amour. En 1864, ils ont inauguré, dans l'enclos qu'ils ont adjoint au béni sanctuaire, les stations du Rosaire. Quinze colonnettes, placées de distance en distance le long du chemin qui serpente, supportent un édicule en forme de cube, terminé par une toiture que couronne une élégante galerie. Sur les faces principales, sont reproduits les divers mystères du Rosaire ; sur le fût des colonnes sont gravées des inscriptions tirées des Livres saints, relatives aux mystères ; aux angles des chapiteaux, des anges aux ailes déployées expriment par leur attitude et leurs attributs la nature de chaque mystère ; et, grâce à cette pieuse institution, les pieux visiteurs se préparent, en faisant le chemin du Rosaire, à entrer saintement dans la sainte chapelle.

Si maintenant nous descendons de Fourvières, nous trouvons, partout dans la ville, des sanctuaires de Marie

dignes de l'auguste Reine qu'on y vénère, par l'élégance de leur architecture, la richesse de leurs ornements, la pompe de leurs cérémonies, mais surtout par l'affluence des fidèles et leur assiduité à toutes les pratiques qui l'honorent. Telles sont la nouvelle chapelle d'Ainay consacrée à l'Immaculée-Conception, celle de Saint-Nizier, une des premières de France où le mois de Marie ait été solennellement célébré en 1822; celle de Notre-Dame de Consolation et de Bon-Secours, à Saint-Irénée; celle de Notre-Dame d'Espérance, à Vaise, chapelle vraiment splendide; le sanctuaire de Notre-Dame de Toute-Consolation, au couvent des Trappistines; l'église paroissiale de l'Annonciation, récemment inaugurée; celle de l'Immaculée-Conception, aux Brotteaux, si remarquable par son architecture sicilienne; l'oratoire du Saint-Rosaire, chez les Dominicaines; de Notre-Dame du Carmel, chez les Carmes déchaussés.

A ces chapelles nouvelles, se joignent des œuvres nouvelles sous le patronage de Marie: Telles sont l'association des Dames du Calvaire, qui consacrent leur fortune et leurs soins dévoués aux pauvres incurables; l'institution de Notre-Dame de Compassion, qui transforme en ferventes Madeleines d'infortunées victimes du vice; le Travail de Marie, qui s'attache à procurer de l'ouvrage aux mères de famille indigentes; les Orphelines de Notre-Dame de Fourvières; la congrégation de Notre-Dame de Fourvières, qui entretient si bien la piété parmi les jeunes personnes; le Rosaire perpétuel ou Rosaire vivant, association qui, par les répartitions des jours et des heures, rend continue et sans aucune interruption la récitation du chapelet, et qui est déjà répandue presque par tout le monde; la Société des Pères et des Frères Maristes, qui se dévouent au salut des âmes, à l'éducation de la jeunesse, aux missions étrangères, et qui, avant de partir pour les terres lointaines,

viennent toujours recommander à Notre-Dame de Fourvières leur pénible ministère.

Toutefois, les Lyonnais n'ont point trouvé que ce fût encore en faire assez pour Marie. Après les chapelles et les œuvres sous son patronage, ils lui ont élevé sur tous les points de la ville une profusion de statues, voulant voir partout présente aux yeux Celle dont la pensée était familière à leur cœur. La Révolution avait fait disparaître les milliers de statuettes de Marie, qui ornaient la façade ou les angles d'un grand nombre de maisons, et leurs niches étaient demeurées vides. Voilà que de pauvres ouvrières et d'humbles servantes se forment en association pour rendre à chacune de ces niches sa statue. Elles commencent par les quartiers les plus déshérités des biens de la fortune. Les habitants voient avec bonheur les antiques niches recouvrer leur statuette, et aux fêtes de la Vierge, comme pendant tout le mois de Marie, ils les ornent de fleurs et de guirlandes. Stimulés par cette initiative des pauvres, les riches font eux-mêmes à leurs maisons les frais de cette restauration; les maisons somptueuses qui se bâtissent ornent leur façade de la niche traditionnelle, où d'habiles sculpteurs placent des statues dignes de l'édifice, et bientôt l'on compte dans la ville jusqu'à six cents statues de Marie. Comme les habitations particulières, les monuments religieux se parent de statues de la Mère de Dieu. On les voit au fronton de l'église de Saint-Nizier, au portail de celle de Saint-Bonaventure, à la façade de l'établissement des Sœurs de Saint-Charles, de la maison des Chartreux, et du grand séminaire. Enfin, au-dessus de toutes ces statues, s'élève, sur le clocher de Fourvières, l'image colossale de Marie en bronze doré. Cette érection dont le souvenir est encore présent à la mémoire de plusieurs remplit toute la cité d'une joie indicible : c'était le 8 décembre 1852. Le cardinal-archevêque, venu à Fourvières pour la céré-

34.

monie, y trouva un nombreux clergé et une multitude de fidèles rassemblés pour dire à Marie combien ils étaient heureux de la voir élevée sur ce beau trône, d'où elle dominait toute la ville. Le son des cloches et les décharges d'artillerie portèrent à tous les échos la joie publique ; et le soir toute la cité, spontanément illuminée, resplendit de mille feux. Point de maison si pauvre, point de mansarde si chétive, dont les fenêtres ne brillassent d'un éclat inaccoutumé. Un même sentiment d'enthousiasme avait inspiré à cette population de trois cent mille âmes une explosion de joie aussi soudaine et aussi unanime.

Ce jour du 8 décembre, surtout depuis la promulgation du dogme de l'immaculée Conception en 1854, est demeuré un jour à jamais mémorable pour les Lyonnais. Chaque année, ils le célèbrent le matin par des exercices religieux, le soir par une splendide illumination. Au signal donné par le bourdon de la cathédrale, les torches s'agitent, les bougies s'allument par milliers, d'immenses cordons de feu rayonnent sur les places, dans la lointaine perspective des rues, et dessinent les ondulations des collines. Les lanternes vénitiennes, mêlant leurs teintes multicolores à la flamme éblouissante du gaz, forment de belles arabesques et des chiffres symboliques. Dans les airs, flottent des oriflammes aux couleurs de Marie ; sur les eaux des fleuves se balancent des barques embrasées, d'où s'échappent d'harmonieux concerts ; et dominant ces magnifiques scènes, le clocher de Fourvières fait ressortir, à travers les vives clartés dont il resplendit, ces deux mots en lettres colossales qui font tressaillir de joie tous les cœurs : Lyon à Marie.

Le 8 septembre, anniversaire du jour où les échevins, en 1643, consacrèrent la ville à Marie, n'est guère moins cher aux Lyonnais. Chaque année, jusqu'à la Révolution, ils l'avaient fidèlement célébré ; forcés alors de l'interrompre,

ils l'ont rétabli en 1851 avec une nouvelle solennité. Ce jour-là, l'archevêque monte à Fourvières; et du haut d'un reposoir établi sur la terrasse de la colline, au signal donné par le son du canon, la foule compacte et massée sur les quais de la Saône tombe à genoux, tous les fronts s'inclinent; et le pontife, se tournant vers cet immense panorama qui n'a d'autres bornes que les plus hautes cimes des Alpes, bénit la ville tout entière prosternée au-dessous de lui.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE HORS LA VILLE DE LYON, DANS LE DÉPARTEMENT DU RHÔNE.

La piété des Lyonnais envers leur glorieuse protectrice a trouvé de zélés imitateurs dans les populations du département du Rhône. Parmi celles qui en occupent la partie méridionale, nous voyons, à Sainte-Foy-lez-Lyon, la statuette de Marie sur la façade des maisons; à Irigny, nous l'y voyons accompagnée de cette inscription en style et orthographe antiques :

Si tu veux que ton bien prospère,
Et que Dieu te donne les cyeux,
Passant, ici lève tes yeux,
Adore l'Enfant, prie la Mère.

A Givors, c'est une statue de Marie sur le sommet d'une montagne à l'instar de Fourvières; à Mornant, c'est Notre-Dame de Corsina sur une belle colonne de granit; à Rontalon, c'est un antique usage d'aller chaque année en pèlerinage à Fourvières et à Notre-Dame de Rochefort. Thurins fait également ces deux pèlerinages et en ajoute un troisième à Châteauvieux, près d'Yzeron. Haute-Rivière honore Marie dans une chapelle appelée Notre-Dame de Grâce et dans une autre dite Notre-Dame de Bon-Secours. Chevinay a substitué à un ancien autel druidique un oratoire de Notre-Dame sur l'ancienne voie romaine de Lyon à Bordeaux, près de la station établie sur ce point pour surveiller la route. Enfin Tupins-Semons possède, dans

l'intérieur de son église une statue de la Vierge en bois, trouvée, dit-on, parmi des bruyères en fleurs au milieu de l'hiver, et vénérée depuis longtemps par une multitude de pèlerins. A la façade de son église, se voit une autre statue en pierre, que les marins saluent toujours en descendant le Rhône, et qui échappa, dit-on, par un prodige, au vandalisme de 93. Un des impies d'alors, qui était monté pour la renverser, crut la voir qui remuait les yeux, et il s'enfuit épouvanté.

Dans la partie nord et ouest du même arrondissement, se trouve Notre-Dame de Neuville, fondée au dixième siècle par les Bénédictins de l'Ile-Barbe, et réédifiée au quinzième par l'archevêque de Lyon; là se trouvent encore l'oratoire de Marie, à l'ermitage du Mont-Cindre, sur la paroisse Saint-Cyr; la statue vénérée de l'église de Couzon, sous la forme de la Vierge présentant une pomme à l'Enfant Jésus; enfin la statue de l'église de Caluire, qui offre deux particularités remarquables : la première, c'est qu'elle résista aux coups de hache et de sabre d'un forcené de 93, qui put bien la meurtrir, mais non pas la briser; la seconde, c'est qu'un humble jardinier lui fit hommage de tout le fruit de ses épargnes pour lui élever un autel. « Monsieur, vint-il dire un jour au curé de Caluire, je voudrais faire un cadeau à ma Mère. — Et que voulez-vous dire? répondit celui-ci. — Ce n'est pas à ma mère de la terre, c'est à ma Mère du ciel, que je voudrais faire un cadeau, ajouta-t-il en montrant une image de la Vierge. — Que voulez-vous lui donner? — Un autel. — Mais vous n'y pensez pas, cet autel coûtera de mille à douze cents francs. — Ce n'est pas assez, mon père, je vous en apporte quinze cents. » Et il les versa aussitôt entre les mains du curé.

Sourcieux possède un oratoire de la Vierge, que les habitants ont élevé à frais communs. Saint-Martin-en-

Haut a un sanctuaire de Marie où les paroisses environnantes viennent régulièrement en pèlerinage; et non loin de l'église paroissiale, est une chapelle antique de Notre-Dame de Pitié, élevée sur les ruines de l'ancienne baronnie de Rochefort. Villechenève jouit, depuis le neuvième siècle, d'une chapelle de Notre-Dame, qui est un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Cet antique oratoire qui tombait en ruine vient d'être transformé en une magnifique église gothique; et une statue qui est un chef-d'œuvre remplace l'antique statue perdue pendant la Révolution.

L'arrondissement de Villefranche a aussi ses sanctuaires de Marie, où les habitants du pays viennent chercher un remède ou une consolation dans les peines de la vie. Vous y trouvez d'abord la chapelle de Notre-Dame de Grand-Ris ou du Grand-Ruisseau, *grandis rivi*, où l'on va en procession solliciter la pluie, quand la sécheresse désole le pays; et Notre-Dame de Rivolet ou du Petit-Ruisseau, *rivuli*, où l'on va demander le beau temps, quand les pluies deviennent désastreuses par leur abondance ou leur durée. Ces deux sanctuaires sont en grande vénération. Depuis bien des siècles, les cantons de Villefranche, d'Anse et du Bois-d'Oingt fréquentent Grand-Ris; et c'était, jusqu'en 93, un usage constant de s'y rendre en procession le 11 juin. On y vénérait une antique Vierge noire qu'on a eu, en 1836, la malheureuse idée de remplacer par une Vierge moderne. La chapelle de Rivolet est due à deux frères nommés Dubois, qui la bâtirent, en 1533, sous le titre de Notre-Dame de Lorette, en souvenir d'un pèlerinage qu'ils venaient de faire au célèbre sanctuaire de ce nom en Italie. Cette chapelle ne tarda pas à être très-fréquentée; on y recourait surtout dans les calamités publiques; et les actes consulaires de Villefranche contiennent un vœu, en date de 1629, par lequel la cité s'engage à aller prier Notre-Dame de Rivolet pour obtenir la cessa-

tion de la peste. Autour de cette chapelle se forma peu à peu un village ; puis on la transforma en église paroissiale. 1826 lui substitua un plus vaste édifice ; et c'est là que la sainte Vierge est honorée tout à la fois par la confrérie du Rosaire, par le Rosaire vivant, par la congrégation des filles, par le chapelet tous les dimanches après vêpres, par le chant des litanies de Lorette tous les dimanches et fêtes à la suite de la messe, et enfin par la célébration solennelle de la fête patronale, qui est l'Assomption.

Au canton de Bois-d'Oingt, la paroisse Sainte-Paule, redevable, dit-on, de son origine à une épidémie qui désolait la contrée, a dans son église une chapelle de Notre-Dame de Pitié, construite en style gothique du quinzième siècle. Chaque année, on y voit affluer grand nombre de pèlerins, surtout de petits enfants malades que les mères apportent, malgré la difficulté des chemins dans un pays montagneux. Cette paroisse, de son côté, va chaque année en procession prier Notre-Dame de Grand-Ris ; une seule fois elle y manqua, et son territoire fut ravagé par la grêle et l'inondation.

Si l'on sort de Sainte-Paule, en suivant le cours de la rivière de l'Azergues, on rencontre d'abord Saint-Laurent-d'Oingt, où l'on a élevé en 1861, sur une petite éminence, une jolie chapelle gothique, en l'honneur de l'immaculée Conception, et où l'on raconte qu'un sculpteur tomba d'un quatrième étage sans se faire aucun mal, parce qu'il avait fait don à la chapelle de deux chapiteaux sculptés par lui, pour obtenir d'être préservé de tout accident dans l'exercice de sa profession. On arrive de là à Lozane où, depuis 1857, une belle statue de la Vierge surmonte l'église et domine toute la vallée ; puis à Châtillon-d'Azergues, lequel joint à son château ruiné une chapelle romane, restaurée avec une splendeur qui lui a valu d'être placée

au nombre des monuments historiques. Cette chapelle, dite autrefois de Saint-Barthélemy, et lors de sa restauration, en 1848, dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours, possède un magnifique tableau du *Spasme de la Vierge*, et une gracieuse statue de la Mère de Dieu, qui surmonte le maître-autel. Dans tous ces lieux, la piété des fidèles est en rapport avec la beauté des monuments, et la protection de Marie en rapport avec la piété de ceux qui l'invoquent.

Si de là nous passons dans le pays viticole du Beaujolais, nous trouvons Notre-Dame de Brouilly, élevée sur la montagne de ce nom par la population du pays, en vue de conjurer l'oïdium qui ravageait les riches vignobles de la contrée et en rendait les récoltes presque nulles. Cette chapelle, depuis le 8 septembre 1857, où elle fut bénite devant un immense concours de peuples venus de quarante paroisses, et plus de quatre-vingts ecclésiastiques, est en grand crédit dans tout le Beaujolais. Elle porte à sa façade une statue colossale de Marie tenant d'une main son divin Fils, et de l'autre lui présentant une grappe de raisin, en lui disant comme aux noces de Cana : *Vinum non habent.* Les pèlerinages privés y sont très-fréquents; plusieurs fois l'année, les curés, suivis d'un grand nombre de paroissiens, viennent y offrir le saint sacrifice. Le 8 septembre, jour de la fête du sanctuaire, il s'y trouve de cinq à six mille personnes, qui viennent assister à la bénédiction de tous les vignobles; et chose admirable, l'oïdium, qui, dès le commencement des travaux de la chapelle, avait sensiblement diminué, qui depuis son inauguration n'existait presque plus, a depuis six ans complétement disparu. Aussi la confiance à Notre-Dame de Brouilly est-elle générale, et les *ex-voto* de tous genres qui tapissent ses murs attestent les grâces obtenues et la reconnaissance des fidèles.

La paroisse de Marchampt s'est bâti aussi sur une

colline une chapelle de la Vierge, pour protéger ses récoltes contre la grêle et la gelée qui depuis longtemps les dévoraient. Pendant qu'on la bénissait, un orage affreux sembla menacer le pays d'un désastre plus grand que jamais. « Ah! dit un blasphémateur du voisinage, je voudrais que la grêle ravageât tout, pendant que les curés sont là-haut. » La grêle tomba effectivement, mais sur les paroisses environnantes, en particulier sur les champs du blasphémateur; et Marchampt seul n'eut aucun mal.

Au canton de Belleville, se trouve, à Belleville même, une magnifique église de la Vierge avec une chapelle de Notre-Dame de Pitié, où, de temps immémorial, on va en pèlerinage pour obtenir la délivrance de toute espèce de douleurs. C'est l'œuvre de Humbert III, sire de Beaujeu, qui, rappelé de Palestine pour défendre ses États contre les seigneurs voisins, se dédommagea de n'avoir pas fait davantage pour la religion dans la terre sainte, en élevant ce monument à la sainte Vierge dans ses terres. Il en jeta les fondements en 1168 et l'acheva en onze ans. — Au même canton, vous avez dans l'église de Taponas, bâtie par les Bénédictins de l'Ile-Barbe, vers la seconde moitié du onzième siècle, Notre-Dame des Eaux, qu'on invoquait autrefois contre les débordements de la Saône et contre la fièvre causée par les eaux stagnantes.

Le canton de Tarare n'est pas moins remarquable par son zèle pour le culte de Marie. L'église de Saint-Loup, dédiée à Notre-Dame des Grâces, possède un tableau de l'Annonciation et un autre de l'Assomption, tous les deux criblés par les balles en 93. La paroisse appelée *les Sauvages* possède, de son côté, Notre-Dame de la Roche, statue en pierre de Volvic, haute de quatre mètres et demi, placée sur un pittoresque rocher élevé de douze mètres, d'où elle domine un immense panorama de montagnes et de vallées. Ses regards sont au ciel, son attitude est celle

de la prière et du ravissement sur les grandes choses que le Tout-Puissant a opérées en elle. Près de vingt mille personnes assistaient à l'inauguration de ce monument; et depuis lors, il est continuellement éclairé pendant la nuit, comme un phare destiné à rappeler aux fidèles la Mère de miséricorde, qui veille sans cesse sur eux. Le dimanche après l'Assomption, on en célèbre annuellement la fête. De l'église paroissiale sort une longue procession, composée de jeunes filles vêtues de blanc portant des oriflammes bleues, de petits enfants en aubes, de cinquante jeunes hommes en costume de chevaliers du moyen âge formant la garde d'honneur de la Vierge qu'on porte en procession au milieu d'eux, puis du clergé et de tout le peuple qui va se déroulant en bel ordre sur les flancs des montagnes. C'est ainsi qu'un saint enthousiasme a appris à de simples montagnards à développer une pompe qui ferait honneur aux plus florissantes cités.

Enfin à l'extrémité du département, l'église paroissiale de Thizy porte à son sommet une statue de la Vierge; le Bourg-de-Thizy possède un oratoire de Notre-Dame tout garni d'*ex-voto*; et le hameau de Vers a une chapelle de la Vierge à flèche élancée, en style ogival, qui fut pendant de longs siècles honorée par la foi des populations environnantes, et que visitent encore aujourd'hui de nombreux pèlerins pour lui recommander les enfants malades, mais qui, hélas! n'offre plus guères que des murs délabrés.

Nous arrêtons ici une nomenclature qui pourrait fatiguer le lecteur par des redites de faits et de monuments trop semblables. Nous voulons seulement qu'il sache que le département du Rhône a bien d'autres monuments de son amour pour Marie; et c'est dans ces monuments, comme en autant de sources sacrées, que le diocèse de Lyon a puisé ce zèle des bonnes œuvres qui le distingue; c'est là qu'a pris naissance et a grandi l'association sublime de la

Propagation de la foi; c'est de là que sont partis tant d'apôtres et de martyrs qui ont illustré et illustrent encore aujourd'hui notre époque; c'est là enfin qu'ont éclos tant de vocations qui font du clergé de Lyon un des clergés les plus nombreux de toute la France.



CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LE DÉPARTEMENT DE LA LOIRE.

Ce département, qui se compose de l'ancienne province du Forez et est resserré entre deux branches des Cévennes, s'est toujours montré digne de faire partie d'un diocèse où la sainte Vierge est tant honorée; et chacun des trois arrondissements qui le composent a, sous ce point de vue, sa gloire propre. La ville de Saint-Étienne nous offre jusqu'à sept monuments de son amour pour la sainte Vierge. Le premier, par l'ordre d'ancienneté, est, dans l'église principale, qui porte le titre de Saint-Étienne, un tableau représentant les consuls et le clergé à genoux devant la Mère de Dieu pour la remercier de les avoir délivrés, en 1629, d'une peste qui sévissait alors dans la ville. Chaque année, le 21 novembre, jour de la Présentation, on célèbre encore la fête dite du *Vœu de la Ville*. Un autre monument bien plus considérable s'offre à nous: c'est l'église même de Notre-Dame, bâtie vers le milieu du dix-septième siècle, et consacrée, le 1er janvier 1669, sous le titre de Marie conçue sans péché. Toute l'ornementation de cette église a trait à la sainte Vierge. Au fronton de la façade, c'est une grande statue de l'Immaculée Conception; dans chacune des trois nefs, c'est une statue représentant quelque mystère de la Vierge; et dans chacune des chapelles, c'est quelque circonstance de la vie de Marie rappelée, sinon par une statue, au moins dans une peinture ou un vitrail.

Rien de touchant comme les exercices pieux qui se faisaient dans cette église. La confrérie de l'Immaculée-Conception, établie le 27 janvier 1670 à la prière des habitants désolés du grand nombre d'enfants qui se mouraient sans baptême, observait les règles suivantes : d'abord les époux et épouses se confessaient et communiaient dès que la grossesse était constatée; les membres de la confrérie récitaient un *Ave, Maria,* quand la cloche annonçait qu'une femme était en mal d'enfant, et le prêtre directeur de la confrérie chantait, avant la première messe qu'il disait, le *Salve, Regina*, dont on donnait le signal par la cloche, afin que tous unissent leur prière à la sienne. Tous les mois, on déposait au tronc placé à cet effet dans l'église une aumône pour les femmes enceintes pauvres. Enfin on cherchait avec prudence à convertir les femmes de mauvaise vie. Cette confrérie a existé jusqu'à la Révolution. La confrérie du Couronnement de la Mère de Dieu, autre association établie le 25 septembre 1725, et encore subsistante dans toute sa vigueur, a pour pratique, de son côté, de réciter chaque jour un chapelet de six dizaines avec une méditation sur les principales vertus de Marie, d'assister aux exercices de la confrérie, savoir à l'exposition et procession du Saint Sacrement le second dimanche de chaque mois, aux offices solennels du second dimanche d'octobre, qui était la fête patronale, à la bénédiction du Saint Sacrement tous les jours de l'octave de cette fête et tous les samedis de l'année, enfin au convoi funèbre de chaque membre décédé.

A ces deux confréries ont été ajoutées, en 1835, l'association du Rosaire vivant; en 1836, l'œuvre des Veilleuses pour les malades pauvres, sous le patronage de la sainte Vierge, avec l'Immaculée-Conception pour fête patronale; en 1840, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, qui compte à Saint-Étienne plus de vingt mille associés, et dont les exercices sont fréquentés avec autant

d'édification que d'empressement; enfin, en 1846, la congrégation de la sainte Vierge pour les jeunes personnes, qui produit les plus grands biens.

Ce n'a point été assez pour la piété des habitants de Saint-Étienne d'avoir leur seconde paroisse sous le titre de Notre-Dame; ils en ont créé une autre sous le titre de Sainte-Marie. En 1852, les Pères capucins y ont ajouté Notre-Dame de Bon-Secours, église qui n'a été que la réédification d'une chapelle dédiée à Marie en 1587, sous le vocable de la Visitation, et que fréquentent beaucoup de fidèles les dimanches et les fêtes de la Vierge. Pendant trente ans, un fervent serviteur de Marie y fit réciter chaque dimanche un chapelet par deux femmes qu'il assistait de ses aumônes; et ce pieux usage s'est toujours conservé.

La chapelle de Monteille, érigée dès 1664 sous le vocable de la Salutation angélique, n'est pas moins digne d'intérêt. Son fondateur est Pierre d'Allard, seigneur de Forez, qui, à la bataille de Saint-Godard, ayant été renversé de cheval et se voyant foulé sous les pieds de la cavalerie ennemie, avait fait vœu d'ériger une chapelle à Marie si elle le sauvait d'un si pressant danger. En même temps sa noble épouse avait fait un vœu semblable, à la suite d'une vision où lui était apparu un tableau représentant la salutation de l'archange Gabriel à la Vierge. Tel est le double vœu d'où procède la chapelle de Monteille.

Il est encore une autre chapelle de la Vierge bâtie sur l'emplacement d'une ancienne porte de la ville, où se conserve une antique statue de bois, qui jadis dominait cette porte et que les habitants vénéraient sous le titre de Notre-Dame de Compassion. Entre les faits parfaitement constatés qui lui ont concilié la vénération des peuples, on raconte qu'un violent incendie ayant éclaté au rez-de-chaussée de la maison qui renferme la chapelle, les pieux

habitants de cette maison se précipitèrent comme instinctivement aux pieds de la statue, et tout à coup le feu s'éteignit. C'était en 1817; les poutres et les planches qui supportaient la chapelle subsistent encore, noircies par les flammes, mais solides comme auparavant. Le feu a pu changer leur couleur, mais ne leur a rien ôté de leur solidité.

Un prodige analogue s'opéra en 1849, à Notre-Dame de Benoîte-Vaux, dernier monument que nous offre la ville de Saint-Étienne. Alors la rivière qui traverse la cité, accrue subitement de plusieurs mètres par l'éclat d'une trombe d'eau sur la montagne de Pilat, roulait par torrents, à travers les rues et les places, ses flots impétueux; inondait la ville, portant partout la ruine et la désolation, faisant crouler les maisons et ensevelissant des familles entières sous leurs décombres. Dans leur rage furieuse, les eaux envahissent l'établissement des Religieux Maristes, y charrient des pièces de bois, des débris de toute espèce. Tout semble perdu sous cet amas de ruines accumulées au même endroit. Quelque temps après, les eaux se retirent et l'on déblaye le terrain. Chose merveilleuse, on trouve, intacte et sans aucune lésion, la statue de Marie dressée au milieu du jardin; et ni son fragile piédestal, ni les arbustes et les fleurs qui l'entourent ne sont endommagés, malgré la fureur des flots qui avaient creusé tout autour des fossés larges et profonds, comme malgré cet amas de débris, si prodigieux qu'il fallut pour les enlever cinquante journées de manœuvres, cent seize journées de militaires, vingt-cinq journées de voitures et les travaux de tout le personnel de la maison pendant dix jours. Toute la population de Saint-Étienne constata le fait; les plus incrédules crièrent spontanément au miracle, et le général de Grammont put écrire à sa fille : « Tu pourras dire à » ceux qui pensent qu'il ne se fait plus de miracles, que

» ton père, en plein dix-neuvième siècle, en a vu un des » plus éclatants et des plus avérés. »

Aux portes de Saint-Étienne, le village de Saint-Genest-Lerpt possède une chapelle de la Vierge fort ancienne, toute tapissée d'*ex-voto*, où chaque année, le 14 septembre, les paroissiens vont en procession, accompagnés de huit à dix mille pèlerins des environs. C'est l'accomplissement d'un vœu fait vers la fin du quinzième siècle. Alors une maladie contagieuse décimait les populations; les habitants invoquèrent Marie, en lui promettant, si elle les préservait, de lui en témoigner chaque année leur reconnaissance par une fête solennelle et chômée; leur prière fut exaucée. Depuis lors, le 14 septembre est pour eux un jour sacré; et Grégoire XVI a encouragé la célébration de cette fête par la concession d'une indulgence plénière à perpétuité.

Rive-de-Gier possède également une chapelle de la Vierge, bâtie au onzième siècle, et depuis lors visitée par de nombreux pèlerins. On pense même que c'est à cette chapelle que la ville doit son origine. Non loin de là, est le sanctuaire célèbre de la Cula, dédié à Notre-Dame de Pitié, qui remonte au commencement du treizième siècle. La statue qu'on y vénérait fut trouvée, dit-on, près d'une petite fontaine qui ne tarit jamais, malgré les sécheresses qu'on éprouve tous les ans dans la contrée. Elle était noire, mais très-belle, et chaque année, quatorze paroisses des environs s'y rendaient en procession. En 93, la statue fut brûlée; l'église fut vendue; mais rendue au culte depuis 1859, elle voit se renouveler dans son enceinte le concours empressé des fidèles, principalement le vendredi d'avant les Rameaux, fête de la Compassion de la Vierge.

Saint-Romain-en-Jarrêt, paroisse du même canton, a aussi une chapelle de Notre-Dame de Pitié, érigée

en 1524 par un seigneur du pays, et objet d'une grande vénération dans la contrée.

Le canton de Saint-Chamond n'est pas moins remarquable que Rive-de-Gier. Les deux paroisses de Saint-Just et de Lavalla ont élevé dans ces dernières années, à la suite d'une mission, une statue monumentale de la Vierge, qui du haut des rochers pittoresques qu'on lui a donnés pour piédestal, semble bénir ces heureuses vallées, héritières de la foi des premiers âges. Saint-Just a en outre trois autels de Marie dans son église paroissiale, et Lavalla possède sur son territoire la chapelle de Litra, dont l'existence, dès l'an 1445, est constatée par des actes authentiques. A Saint-Chamond et dans toutes les paroisses circonvoisines, c'est une zèle unanime pour honorer la sainte Vierge; cependant Valfleury l'emporte encore; et c'est là que se trouve le plus fréquenté de tous les pèlerinages du département de la Loire.

La tradition du pays le fait remonter jusque vers la fin du huitième siècle. Alors, dit-on, la statue qu'on y vénère fut trouvée, à l'époque des fêtes de Noël, au bord d'une source, sous des genêts fleuris. Cette merveille des genêts fleuris au fort de l'hiver, dans un ravin glacé ouvert à tous les vents du nord et fermé au midi, vola bientôt de bouche en bouche, et amena des visiteurs. On pria aux pieds de la statue, et les grâces nombreuses et signalées qu'on y obtint déterminèrent à lui construire une église. Mais, élevée à la hâte et avec trop d'économie, elle croula quelques années après, un jour de Noël, au moment où les fidèles venaient d'en sortir. Quelques instants plus tôt, ils étaient ensevelis sous ses ruines. Tous virent dans cet événement l'effet de la protection de la sainte Vierge, et chaque année on en remercie Dieu par le chant du *Te Deum* après les vêpres de Noël.

Vers le milieu du onzième siècle, Henri Ier, frappé des

nombreux miracles qui s'opéraient à Notre-Dame de Valfleury, releva l'église tombée, la pourvut de plusieurs prêtres pour la desservir, et l'érigea en prieuré soumis à l'abbaye bénédictine de la Chaise-Dieu. Les Bénédictins, là comme partout ailleurs, ne se bornèrent pas à évangéliser le pays, ils le défrichèrent; et bientôt, autour de la nouvelle église, s'établit un village, puis une paroisse. Le pèlerinage florissait, lorsqu'en 1480 le prieuré fut changé en commende; et l'abbé commendataire s'emparant de tous les revenus sans résider, les Religieux s'en allèrent, le sanctuaire fut désert, abandonné, et le pèlerinage suspendu. Mais, en 1629, la peste sévissant dans les campagnes comme dans les villes ramena les pèlerins à Notre-Dame de Valfleury; plus de cinquante paroisses, du nombre desquelles était Saint-Chamond, s'y rendirent processionnellement, et firent vœu d'y revenir chaque année si Marie les préservait du fléau. Leur confiance ne fut point vaine, la peste cessa, le pèlerinage de Valfleury reprit sa gloire, devint plus célèbre, plus fréquenté que jamais; et Marie y reçut de toutes les voix de la reconnaissance le titre de Notre-Dame des Grâces, que lui donnent plusieurs anciens auteurs. L'abbé Manin, alors prieur de Valfleury, comprit que, dans cette disposition favorable des esprits, il fallait réparer l'église délabrée, et la pourvoir des choses nécessaires au culte. Il comprit surtout qu'il fallait y entretenir un nombre de prêtres suffisant pour le nombre des fidèles, et qu'une communauté seule pouvait satisfaire à de tels besoins. En conséquence il confia le pèlerinage aux prêtres de Saint-Vincent de Paul, vulgairement appelés Lazaristes, en l'affranchissant de toute dépendance de la Chaise-Dieu. Les Lazaristes, une fois en possession de Valfleury, y déployèrent tout leur zèle avec toute leur charité, et ils y donnèrent des retraites aux fidèles qu'ils purent y attirer.

93 arriva, et on crut, quelque temps, que ces ennemis de tout bien oublieraient Valfleury perdu au milieu des montagnes et loin des grands centres. On se trompait, et des émissaires furent envoyés pour révolutionner ces vallées. Heureusement on fut averti à temps de leur approche, et on se hâta de soustraire la statue miraculeuse, avec les vases sacrés et autres objets précieux, qu'on mit en sûreté pour les réserver à des temps meilleurs. Les émissaires, arrivant ensuite, ne purent brûler que les tableaux et autres objets votifs, avec toutes les archives du pèlerinage. Cette dernière perte est surtout regrettable : nous y aurions trouvé l'histoire de ce beau pèlerinage pendant des siècles, sur lesquels nous savons seulement, par quelques manuscrits de la Bibliothèque impériale, que des indulgences et autres faveurs spirituelles lui furent accordées par Jean XXII, Grégoire XI et Boniface IX, dans le quatorzième siècle; par Eugène IV, dans le quinzième; par Sixte-Quint, dans le seizième; par Innocent X, dans le dix-septième; par Benoît XIII, Clément XII et Benoît XIV, dans le dix-huitième.

Au retour de l'ordre, les Lazaristes revinrent s'installer à Valfleury avec l'autorisation de l'archevêque de Lyon; l'ancienne statue, tirée de sa cachette, fut replacée sur le maître-autel; et les pèlerins reprirent le chemin de la sainte montagne. Chaque année, il en vient plus de deux cent mille, sur lesquels huit mille au moins font la communion. Depuis le 1er mai jusqu'en octobre, les Lazaristes y donnent deux retraites par mois, soit aux ecclésiastiques, soit aux laïques, soit aux femmes; ils reçoivent chez eux les ecclésiastiques et les laïques, et les Sœurs de Saint-Joseph y reçoivent les femmes. La sainte Vierge, de son côté, a continué à Valfleury l'antique tradition des miracles, et elle en opère comme aux temps anciens. Toute la contrée conserve encore le souvenir d'un sourd-

muet des environs de Saint-Chamond qui, prosterné un jour devant la statue miraculeuse, recouvra soudainement l'ouïe et la parole. Dans l'épanchement de sa reconnaissance, l'enfant fit vœu de revenir tous les ans le 2 février remercier la sainte Vierge. Une année, il manqua à son vœu, et le mutisme le reprit à l'instant. Désolé de sa faute, il accourt à Valfleury, il prie et il y recouvre l'ouïe et la parole. Une autre année, une affaire l'empêcha de s'y rendre; il redevint muet, et il ne fut guéri qu'en venant donner satisfaction à la sainte Vierge au pied de son autel. Un manuscrit de la Bibliothèque impériale, coté 834, et donné en 1775 par le marquis de Quincy, constate de même qu'il s'y faisait chaque jour plusieurs miracles, spécialement des guérisons de la gravelle et de la pierre, deux maladies qui font tant souffrir l'humanité. Les actes authentiques qu'a brûlés 93 nous en feraient connaître le détail; mais le concours incessant de pèlerins, malgré la difficulté des chemins, malgré la faiblesse du sexe, les infirmités et les maladies, nous démontre seul les merveilles qu'y opère la sainte Vierge. Il faut des faits bien avérés pour amener ainsi constamment des populations éloignées.

Si de Valfleury nous entrons maintenant dans l'arrondissement de Montbrison, nous apercevons de loin une tour majestueuse qui domine une vaste basilique; c'est l'ancienne collégiale de Notre-Dame d'Espérance, élevée en 1212 par Guy IV, comte de Forez, dans la ville de Montbrison. « *Prévenu*, dit la chronique, *d'une lumière* » *spéciale*, Guy construisit l'église en l'honneur de Dieu et » de la bienheureuse Marie toujours vierge, et y institua » un chapitre de treize chanoines, qui, dans les offices » divins, se dévoueraient perpétuellement au service de » Dieu et de la bienheureuse Marie toujours vierge. »

Preuve palpable, remarque un auteur (1), que son intention était d'ériger cette église comme un monument éternel de la grande foi qu'il avait et de la grande révérence qu'il portait à l'incomparable virginité de cette reine du ciel. Aussi il voulut que la première pierre du chœur fût posée par son fils Guy V, qui était alors enfant, pensant qu'une main innocente pouvait seule jeter le fondement d'un sanctuaire destiné à la Vierge immaculée; et cette scène gracieuse a été reproduite de nos jours dans un beau vitrail de l'église. Inspiré par sa piété, le comte ne ménagea rien pour rendre l'église digne de celle qui en devait être la patronne; et il en fit le plus magnifique monument élevé à la gloire de Marie dans le diocèse de Lyon. En 1226, on y installa, derrière le maître-autel, une statue de la Vierge réputée miraculeuse, qui s'était conservée jusqu'alors dans la chapelle du château. Un cierge brûlait continuellement devant cette sainte image; et sur son piédestal était gravé ce mot si doux : *espérance*, ce qui fit donner à l'église le nom de Notre-Dame d'Espérance. Un siècle plus tard, une autre statue de la Vierge, placée sur la porte du nord, où on la vénérait sous le nom de Notre-Dame de Bon-Cœur, fit donner à l'église indifféremment ce double nom, même après qu'elle eut été détruite par la Révolution, laquelle fut plus impie en cela que les protestants qui l'avaient épargnée. Les comtes de Forez l'enrichirent de dons et de legs nombreux; différents Papes la comblèrent de privilèges; et François Ier, qui la visita, la décora du titre d'église royale. Pillée et saccagée par le farouche baron des Adrets, qui en fit enlever tous les vases précieux, briser la plupart des statues, violer les sépultures et précipiter plusieurs chanoines du haut du donjon de la ville, cette église avait

(1) Delamure, *Histoire du Forez.*

à peine réparé ses désastres, lorsque le vandalisme de 93 vint les renouveler. Elle fut de nouveau pillée et profanée, convertie en caserne, souillée par le culte infâme de la déesse Raison, et privée à jamais de son chapitre et du cloître qui faisait partie de ses dépendances. Rouverte à la suite du concordat comme église paroissiale, elle fut, à force de sacrifices, restaurée et embellie; de sorte qu'aujourd'hui elle voit refleurir dans son enceinte la dévotion des premiers âges : Notre-Dame d'Espérance est redevenue l'amour et la gloire des habitants de Montbrison.

Cette ville a du reste plusieurs autres monuments de son amour pour la sainte Vierge. En 1524, les Franciscains y bâtirent une église sous le titre de la Très-Sainte Vierge Marie, à laquelle Jean de Bourbon ajouta une chapelle sous le vocable de *Porte du ciel*. Plusieurs miracles s'y opérèrent; Pie IV y accorda des indulgences, mais un incendie la détruisit. Chez les Religieuses de la Visitation, existait aussi une autre chapelle de la sainte Vierge, et la dévotion des habitants, excitée par tous ces monuments, décorait de statues de la Mère de Dieu la façade de la plupart des maisons; une d'elles très-ancienne, qui se voit encore dans la grande rue, est presque constamment éclairée par une lampe qu'y entretient la piété des fidèles.

Non loin de Montbrison, l'église romane de Chaudieu a une chapelle sous le vocable de la Nativité, construite vers l'an 1500, et fréquentée par un grand concours de pèlerins, surtout le 8 septembre. On y vénère une statue de la Vierge, haute de 15 centimètres, en bois exotique jaune, noirci à la surface, et accusant, par le travail artistique des têtes de la Vierge et de l'Enfant Jésus, le douzième ou le treizième siècle. Cette statue, après avoir été vénérée pendant longtemps dans la paroisse de Sau-

vain et y avoir été l'occasion de plusieurs grâces merveilleuses, fut transférée à Chaudieu en 1715; et depuis lors elle y a toujours été en grand honneur. L'église paroissiale même de Sauvain doit son origine à la sainte Vierge. Un seigneur du pays, assailli en voyage par des malfaiteurs qui allaient lui donner la mort, fit vœu à la Vierge de lui bâtir dans son château, s'il échappait au danger, une chapelle sous le titre de Notre-Dame de la Délivrance, *Dominæ nostræ salvagii*. Le noble voyageur se sauva en effet, et accomplit son vœu; de là l'église et le nom de Sauvain.

Dans la même chaîne de montagnes, la paroisse de Cervières possède une chapelle très-ancienne de Notre-Dame des Douleurs, dans laquelle les habitants ont la plus grande confiance. En toute occasion ils recourent à elle pour solliciter des grâces; et on cite des faveurs extraordinaires obtenues à ses pieds.

La petite ville de Saint-Bonnet-le-Château renferme jusqu'à quatre sanctuaires de la Vierge, dont deux sont dans son église monumentale qui domine au loin la plaine du Forez. On regrette que plusieurs de ses maisons n'aient plus aujourd'hui l'image de Marie qui en décorait la porte; ici c'était Notre-Dame de l'Espérance, là Notre-Dame de Bon-Secours, ou Notre-Dame de la Châtelaine, peut-être en mémoire de la noble dame qui l'avait érigée. Cette dernière statue subsiste encore; les passants se découvrent devant elle, beaucoup de fidèles l'invoquent; et le luminaire qui brûle incessamment en son honneur se change souvent en une magnifique illumination.

Il n'est pas jusqu'au village voisin d'Apinac qui n'ait deux chapelles de Marie, une de Notre-Dame de Bon-Secours, l'autre, plus fréquentée, de Notre-Dame de Pitié.

Enfin le canton de Soleymieu nous offre, à Luriecq,

sur un des rochers de la paroisse, une statue de Notre-Dame, d'un effet vraiment pittoresque, et, au canton de Feurs, nous trouvons à Salt-en-Donzy une belle église dédiée à Marie, style romano-byzantin; à Cottance deux usages remarquables : le premier, c'est d'attacher une importance toute spéciale à communier le jour de la fête du Rosaire; le second, c'est de ne point faire travailler les bêtes de somme aux principales fêtes de la Vierge, ni même la veille, mais de les prêter, ces jours-là, aux cultivateurs les plus pauvres, et de convertir ainsi la dévotion à Marie en assistance fraternelle.

A Essertines-en-Donzy, s'élève une chapelle de Notre-Dame de Bon-Rencontre, aussi fréquentée que célèbre par les grâces qu'on y obtient, et en même temps si ancienne, que dès 917, si l'on en croit un vieux document, un gentilhomme, nommé Guichard, en fit don à l'abbaye de Savigny.

L'arrondissement de Roanne, le dernier qui nous reste à parcourir, a aussi ses illustrations. La ville de Roanne même fait réédifier son église paroissiale, dédiée à Notre-Dame des Victoires, avec une magnificence qui en fera un des plus remarquables sanctuaires de la sainte Vierge dans la contrée. A quelques kilomètres de Roanne, est Notre-Dame de Vernay, église qui, depuis plusieurs siècles, est un lieu de pèlerinage cher à tout le pays, habituellement fréquenté par un concours considérable de fidèles, surtout le 8 septembre; et la tradition locale raconte de nombreuses guérisons de malades désespérés, et des conversions insignes de pécheurs endurcis. La statue qu'on y vénère accuse le seizième siècle par sa forme et son ornementation; son visage est noir, sa tête couronnée d'un diadème adhérant à la statue; et de nombreux *ex-voto* l'environnent. Près de là, Notre-Dame de Laval, ainsi appelée du riant vallon où elle est située, a une bien

autre célébrité. « C'est, écrivait en 1674 l'historien de la » Mure, un des plus anciens sanctuaires dédiés à la sainte » Vierge dans le Forez. » Une charte de Guy IV en date de 1247, et le testament de son fils Renaud en 1270, qui assignent l'un et l'autre un revenu annuel pour l'entretien d'une lampe ardente devant la statue de Marie, nous font connaître qu'à leur époque la dévotion à Notre-Dame de Laval était déjà très-ancienne, *sicut consuetum est ab antiquo*. Saint Louis, au retour de son premier voyage en terre sainte, passa par ce sanctuaire, et y laissa, dit de la Mure, l'image de la Vierge qu'on y vénère, taillée en bois de couleur noire et apportée par lui de la terre sainte; ce qui prouverait que la chapelle et le pèlerinage étaient bien antérieurs à l'établissement de la statue. Louis XI y passa également en 1470, en revenant de Notre-Dame du Puy, qu'il était allé remercier de l'avoir délivré des embûches de Charles le Téméraire. Les comtes de Forez n'honoraient pas moins Notre-Dame de Laval; ils l'estimaient la patronne et la gloire de leur comté. Anne, dauphine, attacha à cette chapelle deux chapelains pour la desservir, et les comtes d'Urfé ajoutèrent leurs aumônes pour contribuer à sa splendeur, comme le prouvent leurs armoiries gravées au milieu de la voûte. Aussi telle était, surtout le 8 décembre, jour de la fête patronale, l'affluence des étrangers, même encore au dix-septième siècle, que les chapelains, quoique aidés par les prêtres voisins, ne pouvant suffire au service, on y établit un couvent de Religieux Récollets pour partager les travaux de la prédication et de tout le service des pèlerins. Quand 93 vint changer ce bel ordre de choses, des mains pieuses sauvèrent la statue, qui depuis fut placée dans l'église paroissiale; mais la chapelle dévastée n'a point encore été rendue au culte.

A Saint-Haou-le-Châtel, canton voisin, une image de Notre-Dame de Pitié, réputée miraculeuse, se vénère

dans une petite chapelle de Saint-Roch; des statues de la Vierge ornent la façade de beaucoup de maisons du bourg; le portail de l'église paroissiale en a aussi une d'un beau travail accusant le quinzième siècle. Le bras de l'Enfant Jésus fut mutilé pendant la Révolution, et tout le pays raconte que celui qui se rendit coupable de cette sacrilége mutilation eut, dans la même année, un fils manchot.

Non loin de là se trouvent encore, à Grézolles, un sanctuaire de Notre-Dame; à Saint-Just-en-Chevalet, une belle église récente de l'Immaculée-Conception; à Saint-Just la-Pendue, l'antique et modeste oratoire de Notre-Dame de Liesse, où allaient autrefois en procession les populations voisines, et où vont encore aujourd'hui de nombreux visiteurs; à Saint-Marcel d'Urfé, Notre-Dame de la Consolation de la Chira, riche d'une grande et belle statue de la Vierge Mère en marbre blanc, trouvée, vers le commencement du dix-septième siècle, dans un champ voisin, où probablement elle avait été enfouie à l'époque des grandes perturbations religieuses qui alors bouleversèrent la France; à Saint-Simphorien-de-Lay, deux chapelles de la Vierge dans l'église paroissiale, où l'on fait des neuvaines souvent avec grand succès. On voyait autrefois, dans une de ces chapelles, une statue antique en pierre, très-bien travaillée, qui représentait Marie allaitant l'Enfant Jésus, et qui fut, dit-on, découverte dans un réservoir où elle aurait été cachée au temps de la guerre des Huns. Hors de l'église paroissiale, un oratoire particulier est consacré à Notre-Dame de la Salette. A Vendranges et à Croizet se trouve une église de Notre-Dame; à Chirassimont, une chapelle de Notre-Dame de Pitié, enrichie de nombreuses indulgences par Pie IX en 1855, spécialement d'une indulgence plénière pour chaque communion faite dans ce sanctuaire à une des fêtes de la Vierge, et d'une indulgence de cent jours pour chaque visite; à Lay,

un pèlerinage de la Mère de Dieu, fréquenté de temps immémorial, et où tous les cinq ans, le dernier dimanche de mai, se célèbre une fête magnifique, précédée d'une retraite de dix jours. Presque tous les paroissiens s'approchent alors des sacrements, et l'on y fait une procession solennelle, dont l'éclat attire toutes les paroisses voisines. On y porte en triomphe l'image antique et vénérée de la Mère de Dieu. Pour lui faire honneur, toutes les rues sont transformées en parterre, de toutes parts jaillissent des jets d'eau et des sources artificielles; de distance en distance s'élèvent des arbres verts élégamment entrelacés de bandes de mousseline, produit spécial de l'industrie du pays, et des arcs de triomphe chargés d'oriflammes.

En continuant notre excursion à travers ces religieuses contrées, se présentent, à Charlieu, une église de la Vierge très-ancienne, avec une antique statue qui a longtemps surmonté la porte dite de Notre-Dame, et est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage; à Urbize, une statuette de la Mère de Dieu, autrefois honorée dans une chapelle spéciale, et trouvée, dit-on, dans le creux d'un arbre en 1743, et près de la statuette un tableau qu'y a déposé M. de Fréminville pour avoir été sauvé miraculeusement par l'intercession de Marie; à Néronde, une antique chapelle de la Reine des Cieux, rendez-vous des âmes pieuses qui veulent se placer sous sa protection; enfin, sur la paroisse de la Pacaudière, Notre-Dame de Tourzie, honorée depuis des siècles sous le titre de Santé des infirmes, *Salus infirmorum*. C'est une statue noire, d'environ cinquante centimètres, en pierre d'une nature complétement inconnue dans les environs et du même genre que celle de Fourvières. Elle fut trouvée, dit-on, dès avant le onzième siècle, au lieu appelé *Tourzic*, à travers les bois dont le pays était alors couvert, et dans le creux d'un chêne. A cette découverte, on cria au miracle et l'on éleva à l'en-

droit même une petite chapelle qui ne tarda pas à être très-fréquentée. Le concours des populations s'accrut encore par la guérison subite d'un pauvre infirme dont la tête était toute contournée, et qui, à la suite d'une neuvaine, fut radicalement guéri. D'autres guérisons survinrent, et le concours s'augmenta de plus en plus. Attirée par ces prodiges, une colonie de moines vint y fonder une abbaye. Ils y construisirent une vaste église, dans laquelle une place d'honneur fut donnée à la statue miraculeuse; et par leurs soins le pèlerinage se conserva florissant jusqu'à la Révolution de 93. De nos jours, on a démoli l'église pour transporter le culte paroissial en un point plus central; mais dans cette démolition on a eu soin de conserver et d'agrandir même la chapelle de la Vierge; et les fidèles continuent à y venir en pèlerinage, encouragés par les *ex-voto* suspendus aux murs et par les messes nombreuses qu'on y demande.

A tous ces détails historiques, nous pouvons ajouter que, dans le département de la Loire comme dans celui du Rhône, un grand nombre de paroisses sont placées sous le patronage de la sainte Vierge, qu'il n'en est pas une qui ne professe par des témoignages extérieurs un dévouement filial envers Marie, et ne s'enrôle dans les pieuses confréries ou associations fondées en son honneur, telles que le Rosaire de saint Dominique, le Rosaire vivant, le Rosaire perpétuel, le Scapulaire des Carmes, le Scapulaire de l'Immaculée-Conception, les congrégations de jeunes filles, de femmes et même d'hommes, qui contribuent si efficacement à conserver l'esprit du christianisme et la vivacité de la foi. Partout les fêtes de la sainte Vierge sont l'occasion de communions nombreuses, partout son nom béni est prononcé avec respect et amour. Il n'est pas, pour ainsi dire, une maison chrétienne où son image ne soit exposée comme un signe de salut et entourée de témoi-

gnages de vénération. On peut même dire qu'il n'est presque personne, au moins dans les campagnes, qui ne porte et ne récite le chapelet, par lequel, du reste, se terminent, dans presque toutes les églises, les offices du dimanche. Partout les exercices du mois de Marie se font avec délices, soit dans les sanctuaires publics, soit dans les oratoires privés, que la main des enfants orne toujours avec goût. Les croix mêmes, élevées sur les places publiques, le long des chemins ou sur le bord des champs, portent souvent l'effigie de la Mère au-dessous de l'image du Sauveur mort. En un mot, le nom de Marie se mêle à tous les actes de religion, à toutes les circonstances graves; et tout le diocèse semble avoir adopté la devise si connue : C'est par Marie qu'on va à Jésus. *Per Mariam itur ad Jesum.*

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE BESANÇON.

DIOCÈSE DE NANCY.

DIOCÈSE DE SAINT-DIÉ.

DIOCÈSE DE VERDUN.

DIOCÈSE DE METZ.

DIOCÈSE DE STRASBOURG.

DIOCÈSE DE BELLEY.

ARCHIDIOCÈSE DE BESANÇON.

PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE LYON.

DIOCÈSE D'AUTUN.

DIOCÈSE DE DIJON.

DIOCÈSE DE LANGRES.

DIOCÈSE DE GRENOBLE.

DIOCÈSE DE SAINT-CLAUDE.

ARCHIDIOCÈSE DE LYON.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





